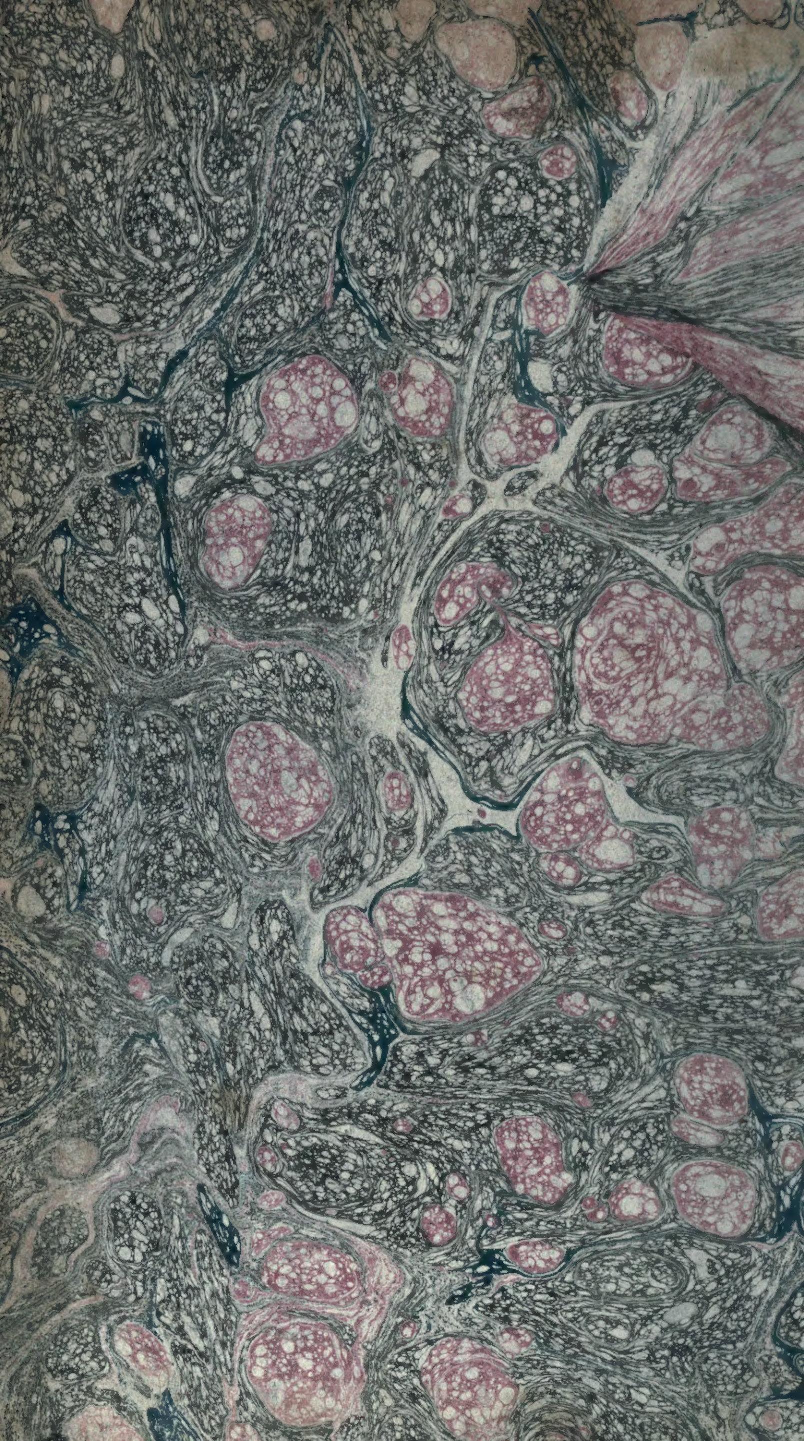
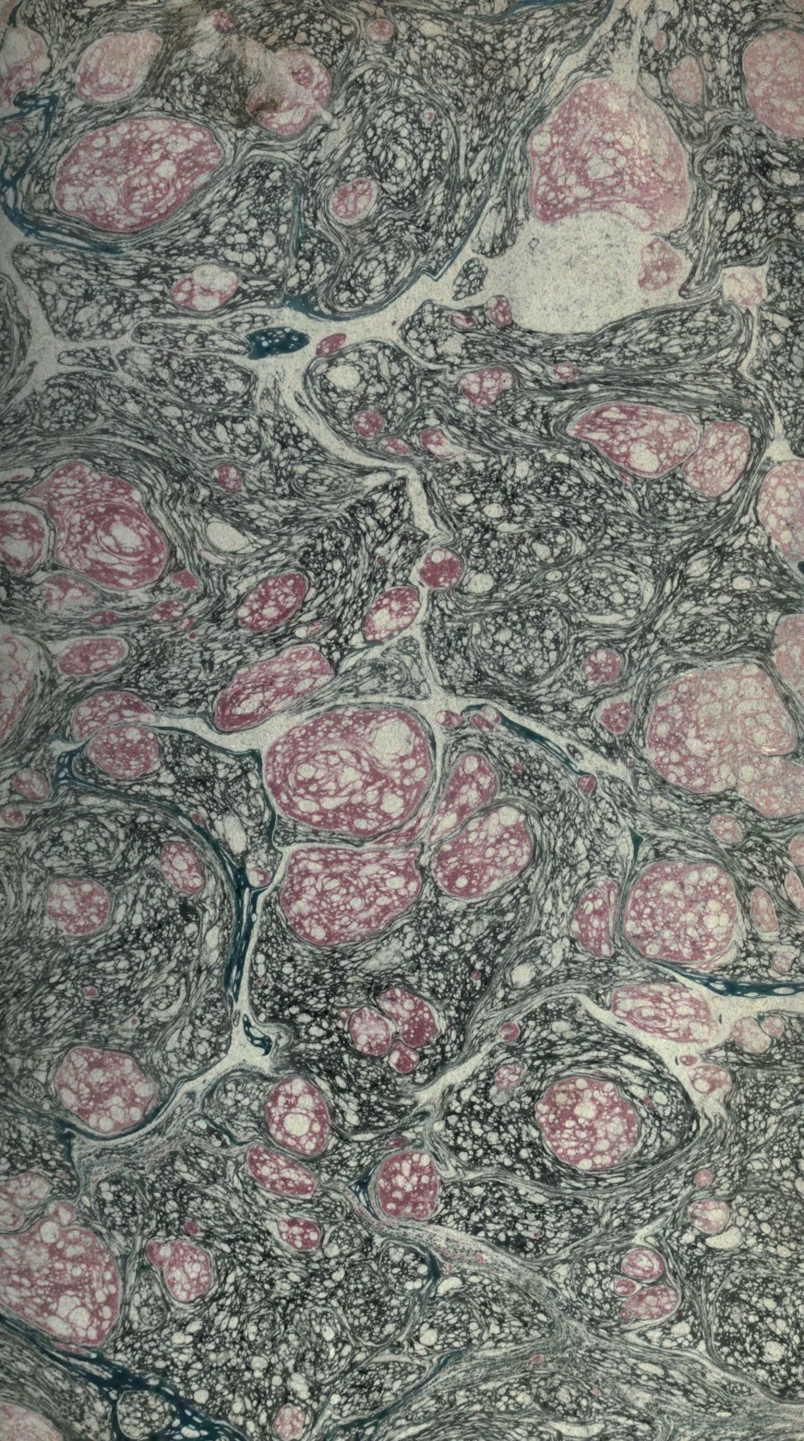
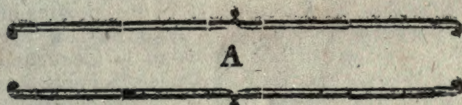

UNIVERSITY OF TORONTO.
3 1761 01302692 7

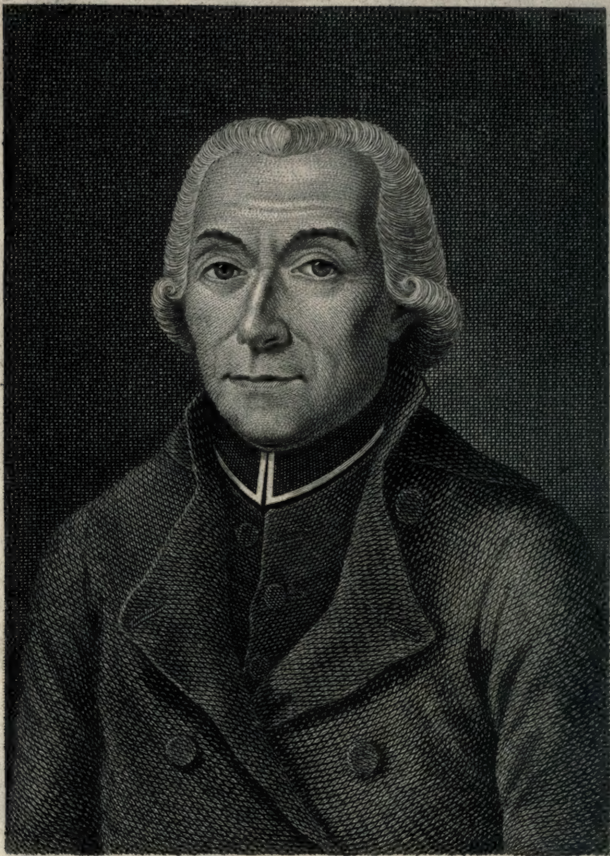




DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.





L. Jehotte Sculp.

FRANÇOIS-XAVIER DEFELLER,
Né à Bruxelles le 18 Août 1735,
Mort à Ratisbonne le 23 Mai 1802.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME PREMIER.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE;
RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT

De la premiere Edition, 1781.

IL n'y a peut-être pas, dans le monde littéraire, d'ouvrage plus essentiel, d'un usage plus habituel et plus indispensable qu'un *Dictionnaire historique*; et nous n'en avons pas qui remplisse ce titre. *Le Moreri*, déjà embarrassant par sa masse, est tombé dans un discrédit mérité, par l'incurie ou l'impéritie des rédacteurs, et la multitude incroyable de fautes en tout genre qui en sont une suite inévitable. Malgré l'énormité de l'ouvrage, l'histoire des derniers tems, sur-tout l'histoire littéraire, y manque presque entiérement.

Le Dictionnaire de Ladvocat, resserré dans un espace trop étroit, est absolument dénaturé par les dernieres éditions qu'on en a faites tant à Paris, qu'en Suisse et en Hollande; dans lesquelles on s'est attaché à substituer le langage de la passion ou du préjugé, à l'équité et l'impartialité qui d'abord avoient distingué cet ouvrage.

Un autre Dictionnaire a paru sous les auspices d'une société de Convulsionnaires, quoique publié sous le nom d'un seul (*a*). Instruits autant que le fanatisme le leur a permis, dans les détails des malheureuses querelles qui ont désolé l'église de France, occupés presqu'exclusivement de ces matieres chéries, indifférens à l'égard de tout le reste, trop enthousiastes pour rechercher paisiblement le vrai (*b*), ils ont fait

---

(*a*) L'abbé Barral.

(*b*) On voit un catalogue de quelques bévues de cette compilation prises au hasard, dans la Préface des dernieres éditions de Ladvocat. La plupart sont plaisantes, et semblent avoir été imaginées pour divertir le lecteur.

un martyrologe de secte, plutôt qu'un *Dictionnaire historique.*

Une société de gens-de-lettres a mieux réussi, si l'on en juge par la vogue étonnante dont leur ouvrage a joui, et dont il jouit encore. Les défauts les plus graves n'ont pas préjudicié à sa circulation, parce qu'il n'y a pas moyen de le remplacer, et que faute de mieux, il faut bien se contenter de ce que l'on a. Les rédacteurs eux-mêmes ont senti combien cette compilation méritoit peu l'approbation des gens instruits. Ils viennent d'assurer le public, que dans la nouvelle édition de 1779, on a corrigé *toutes les fautes qui défiguroient les précédentes.* Cependant presque tous les endroits qui avoient besoin d'une revision, sont restés sans aucun changement. On y remarque toujours :

1°. Un grand nombre d'articles rédigés avec une négligence extrême, qui a fait omettre ce qu'il y a de plus étroitement et de plus essentiellement lié avec l'histoire qu'on prétend y donner. C'est ainsi, par exemple, que dans l'article LÉOPOLD, empereur d'Occident, on ne trouve pas si ce prince a été marié ou non, quelles ont été ses épouses, s'il a laissé des successeurs, ou s'il est mort sans postérité, etc. — A l'article ALAIN DE LILLE, on ne dit pas que ce *docteur universel* étoit religieux de l'ordre de S. Bernard, abbé de la Rivour, évêque de Troyes; qu'il assista au 3e. concile général de Latran, etc. — Dans l'article LOUIS, dauphin, pere de Louis XVI, quoiqu'assez détaillé, on ne dit pas un mot de sa religion, vertu de caractere dont il avoit fait le grand mobile de sa conduite et la base de sa philosophie; comme on peut s'en convaincre dans les *Mémoires* rédigés par le P. Griffet, et l'Histoire de sa Vie, composée par l'abbé Proyard, etc., etc. — Dans la Chronologie qui est à la tête de l'ouvrage, il est parlé de *trois antipapes déposés à Constance* (l'un des trois étoit certainement vrai pape); d'un *concile de Francfort qui condamna un conciliabule de Constantinople* (c'est le 2e. concile de Nicée, le 7e. général,

qui sur une fausse version fut condamné par les évêques assemblés à Francfort); d'un Belesis qui eut pour successeur Nabonassar, et qui fut cependant le même Nabonassar, comme il est encore répété dans deux autres endroits, etc., etc.

2°. Un très-grand nombre d'articles omis, tels que RICIMER, célebre général Romain; deux BERENGER, rois d'Italie; THÉODORIC, roi des Gots, vainqueur d'Attila; l'historien HIRTIUS; GUILLAUME, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande; SADI, fameux poëte Persan, etc., etc. Omissions qu'on a suppléées par une abondance au moins très-inutile, en multipliant les mêmes articles, lorsqu'un homme portoit deux noms, ou que son nom souffroit quelque légere variété. C'est ainsi, par exemple, qu'on trouve: APOLLON, *Juif originaire d'Alexandrie, etc.* APOLLOS *ou* APOLLO, *Juif d'Alexandrie, etc.* — FORBISHER (Martin) *célebre navigateur, etc.* FROBISHER (Martin) *pilote anglois, etc.* — ASINIUS POLLIO, etc. POLLIO ASINIUS, etc. — NANNI REMI, etc. REMIGIO NANNI, etc., etc.

3°. Les contradictions reprochées à la premiere édition, outre les nouvelles qu'on a jugé à propos d'y ajouter. La reine *Marie Stuart* est innocente et coupable dans le même article (*a*). Le maréchal de Marillac réunit également ces deux qualités (*b*). — *Charles-Quint n'opposa à la ligue de Smalkade, que des édits.... Ni la victoire de Mulberg, ni la détention du Landgrave de Hesse, ne firent point quitter les armes aux*

(*a*) *Marie étoit une princesse foible, l'amour causa toutes ses infortunes.... Son malheur fut d'avoir des amis dans sa disgrace... Son attachement à la religion catholique, et ses droits sur l'Angleterre, firent une partie de ses crimes.* Il n'y a qu'un moment que *l'amour causa* TOUTES *ses infortunes.*

(*b*) *Le maréchal fut un des principaux auteurs de la* journée des dupes. *Il offrit de tuer de sa propre main son bienfaiteur... Le maréchal se reposa sur son innocence. Le cardinal railla amérement les indignes magistrats qui l'avoient condamné, etc.*

protestans. — La théologie du P. Concina est *très-estimée dans toutes les écoles, quoique proscrite dans celles des Jésuites, ou plutôt, parce qu'elle est proscrite par eux.* Remarque satyrique, qui fait de *toutes les écoles*, des assemblées de factieux et de gens à préventions, et qui détruit en même tems les éloges mérités, donnés aux ouvrages du savant Dominicain. — L'empereur Adrien prit *des sentimens très-favorables aux Chrétiens... Comme les Chrétiens étoient aussi odieux que les Juifs, il fit dresser une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J. C.* — *Parmi les ouvrages de Baudius, on distingue ses poésies... Ses harangues et ses épîtres valent mieux que ses vers.* — Les entretiens d'Ariste, du P. Bouhours, *sont écrits d'un style languissant, empesé et affecté.... Le style de la* Maniere de bien penser *est aussi élégant que celui des* Entretiens d'Ariste. — *Le dessein d'Alberoni étoit d'armer le Turc contre l'empereur. Ce projet se dissipa comme il s'étoit formé.... Le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligence avec le Turc; le cardinal lavé de cette imputation vint à Rome.* — *Walstein est déclaré par l'empereur, déchu de tout son pouvoir, le commandement est donné à Galas... Walstein se fit prêter serment de fidélité; démarche qui peut se justifier par les amples pouvoirs que l'empereur lui avoit donnés.* — *Clément IV ne fit pas éclater son humanité*, en conseillant à Charles de France, roi de Sicile, de faire mourir Conradin.... *M. Fleury et Muratori le justifient de cette fausse imputation, et M. Spon encore mieux.* — *Charles VI, roi de France, fut frappé d'un coup de soleil qui lui tourna la tête et le rendit furieux... Quelques jours auparavant ses yeux et son esprit annonçoient déjà sa démence.* — *Louis XIII se livroit à son ministere... Il n'imaginoit point, mais il jugeoit bien; son ministre ne le gouvernoit qu'en le persuadant.* — *S. Louis, à son retour de la Palestine, trouva son royaume dans un meilleur état qu'il n'auroit dû espérer.... Seize ans de sa présence avoient réparé ce que son absence avoit ruiné.* — *Montgommery a toujours été regardé comme une victime immolée à l'injuste vengeance de Catherine de Médicis... Osant*

s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, il fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. — A l'article *Bramante*, cet architecte *est auteur du plan adopté pour l'église de S. Pierre*.... à l'article *Bonarota*, c'est Michel-Ange *qui traça le dessin de cette église.* — A l'article *Antoine*, *roi titulaire de Portugal*, ce prince est proclamé *par les Portugais*... à l'article *Philippe II*, il n'est proclamé que *par la populace de Lisbonne.* — A l'article *Alexandre Sévere*, ce prince ne persécuta jamais les Chrétiens... à l'article *Alexandre de Jérusalem*, ce saint *fut persécuté sous Alexandre Sévere.* — A l'article *S. Amour*, ce docteur écrit *avec beaucoup de force et de zele*... à l'article *Alexandre IV*, S.t Amour n'a fait qu'un *livre fanatique.* — A l'article *Boulen*, un *simple prêtre* donne la bénédiction nuptiale à cette fille et à Henri VIII... à l'article *Crammer*, c'est Crammer, *devenu archevêque de Cantorbery, qui maria Henri avec Anne de Boulen*, etc., etc. S'il falloit recueillir toutes les oppositions de ce genre,

Ante diem clauso componet vesper olympo.

4°. Des préjugés nationaux, d'où dérivent des injures sans nombre contre les gouvernemens qui n'ont pas toujours été amis de la France, et contre les souverains les plus respectables. C'est ainsi que l'empereur Joseph I est un prince *nullement modéré*, *un esprit entreprenant*; son pere est imbu *des finesses et de la politique italiennes*; Charles-Quint *sans modération, droiture*, *franchise*, *probité*, *sincérité*, *etc.* En général l'*injustice*, l'*emportement*, l'*ambition*, la *jalousie*, la *vengeance* sont les ressorts de toutes les entreprises de la maison d'Autriche. Si ce genre d'écrire n'est pas fondé sur la vérité, il faut encore avouer qu'il ne jouit pas du mérite de l'honnêteté et de la décence.

5°. Une multitude d'articles rédigés par une plume ennemie de tout ce qui tient à la vraie religion, et sur-tout des personnes les plus respectables qui l'ont honorée par leurs vertus et leur zele. Le grand Fénélon y est accusé de n'avoir pris parti contre le Jansé-

nisme, que pour se venger du cardinal de Noailles, sans que l'auteur dise un mot pour détruire cette calomnie (*a*). Les autres défenseurs de la foi et de la morale chrétienne, sur-tout ceux qui ont occupé quelque dignité dans l'église, ne sont pas mieux traités. Les compilateurs ne manquent presque jamais d'une réflexion propre à détruire de fond en comble, toute la considération dont ils jouissent dans la mémoire des gens de bien. Des princes qui ont montré beaucoup de zele pour la propagation de la foi, pour la destruction des hérésies, et dont la mémoire a été constamment en vénération parmi les Chrétiens, sont peints sous des traits méprisables ou odieux, et ravalés quelquefois jusqu'au rang des fanatiques ou des tyrans (*b*).

Mais si effectivement quelque prince ou prélat catholique s'est laissé engager dans une entreprise condamnable, c'est alors que le fiel coule à grands flots de la plume des lexicographes; ils ne savent trouver des épithetes assez odieuses, pour caractériser des démarches, qui souvent ne sont que l'effet d'une illusion générale. C'est ainsi que le respectable Bernard de Percin de Montgaillard, abbé d'Orval, homme très-

---

(*a*) C'est-là la méthode favorite des rédacteurs pour calomnier les grands hommes. Ils rapportent soigneusement toutes les horreurs que l'imposture en a publiées; après quoi ils ajoutent, qu'*ils ne les garantissent pas*... que l'*impartialité qu'ils professent, les empêche de prononcer sur ces accusations*..., que *peut-être elles ne sont pas assez prouvées, etc.* Avec cela, ils atteignent leur but, qui est d'accréditer les mensonges les plus odieux. Le lecteur ignorant ou prévenu, ne laissera pas d'y ajouter foi; les moins crédules soupçonneront qu'il y a au moins quelque chose.

(*b*) Quel motif pour les ames sages et fortes de mépriser la gloire et les éloges des hommes, lors même qu'ils semblent le plus solidement et le plus invariablement appuyés sur l'histoire! Tel prince aura fait l'admiration de vingt siecles: il se forme de nouvelles idées, d'autres principes, d'autres fondemens de l'estime publique; le grand homme n'est plus qu'un imbécille ou un monstre.

vertueux, mais un peu ligueur, *joue un rôle dans une association détestable;* tandis que les rebellions les plus criminelles sont présentées sous les traits les plus propres à les justifier (*a*) Les vieilles erreurs devenues dominantes dans des tems d'ignorance, qui infectoient la jurisprudence et la théologie de toutes les nations, sont ramenées à tous les articles qui se prêtent à cette digression, pour peindre en noir quelque pontife ou quelque protecteur zélé de la foi antique (*b*). La haine du christianisme se manifeste également dans les éloges prodigués, souvent sans aucune modification ni restriction, aux plus forcenés de ses détracteurs.

A ces anciens défauts, on peut ajouter que la nouvelle édition présente des marques insignes de mauvaise foi, en ce que les auteurs n'ont pas corrigé les assertions, sur lesquelles le tems et de nouveaux documens ont répandu assez de lumieres, pour rendre leurs erreurs absolument inexcusables. Telle est la maniere dont ils parlent de la prétendue conjuration de Por-

---

(*a*) Celles des Hongrois, par exemple, dont les rédacteurs font continuellement l'apologie, comme étant l'effet naturel et nécessaire de la *tyrannie*, de l'*oppression*, des *exactions* de la maison d'Autriche, etc... Les hommes sages n'ont garde d'approuver la ligue; ils savent un peu mieux que nos philosophes, que dans aucun cas possible, il n'est permis aux Chrétiens de se soulever contre l'autorité légitime. Mais n'est-il pas absurde de répéter continuellement ces vieilles et ennuyeuses diatribes, contre une démarche inconsidérée de quelques Catholiques; et de poser en même tems les principes qui autorisent tous les genres de révoltes, de déclarer les souverains *agens du peuple*, et de prendre avec fureur le parti de tous les fanatiques de la liberté?... Il faut avoir des principes et être conséquent, ou il faut se résoudre á abandonner la fastueuse qualité de *précepteur du genre humain.*

(*b*) Exactement comme si en parlant des philosophes, qui durant quatre mille ans ont prétendu instruire les hommes, on disoit à chaque article : *Il ne connoissoit pas le mouvement de la terre; il admettoit l'horreur du vide, et les antipéristases;* ou en parlant des anciens guerriers : *Il ne faisoit pas usage du fusil et des canons.*

tugal, et à laquelle ils n'ont rien changé, quoique la disgrace du ministre, les accusations intentées contre lui, la pleine justification des plus illustres victimes de sa tyrannie, enfin toute la conduite du gouvernement actuel eussent dû suffire pour leur donner sur cet objet des idées différentes. — Telles sont encore ces dégoûtantes narrations des prétendues cruautés, exercées envers Montezuma, Atabalipa, Guatimosin, etc., quoique les Lettres authentiques de Cortez, publiées par Mr. de Flavigny, eussent dû dissiper ces imaginations romanesques (*). — Que dire des *Lettres de Ganganelli*, dont la supposition n'est pas encore démontrée pour les rédacteurs ?

Cependant il faut l'avouer, la morgue philosophique se fait moins sentir dans ce Dictionnaire, que dans la plupart des productions de ce tems. Une froide indifférence semble avoir glacé leurs auteurs, à l'égard d'une infinité d'objets où les beaux-esprits du jour se donnent l'essor le plus rapide et le plus brillant. Delà vient que bien des personnes très-attachées aux bons principes, se sont persuadées, que malgré une multitude énorme de bévues et d'erreurs de tous les genres, cette compilation ne fera point sur les esprits d'effet bien funeste. Des gens qui voient bien, ont jugé différemment. C'est cette froideur même, réelle ou apparente, c'est cette modération factice, cette impartialité affichée et continuellement démentie, qui fera plus de tort aux vrais principes, aux intérêts de la religion et des mœurs, que la déclamation la plus outrée. D'ailleurs, dans ce tems de frivolité et d'indolence, on se tient volontiers aux arrêts des Dictionnaires; déjà celui-ci est adopté comme un livre classique; ses ridicules même sont des oracles pour les savans du jour. Que sera-ce de la jeunesse, qui n'a aucune ressource à opposer à la séduction ? Non, on ne peut douter que cet ouvrage, quoiqu'utile et esti-

---

(*) Voyez le *Journal historique* et *littér.*, 15 mars, 1779, pag. 393.

mable à certains égards, bigarré par un mélange de très-bonnes et de très-mauvaises choses, ne soit un de ceux qui aura contribué le plus à la fatale révolution qui se fait dans les idées humaines.

Il m'a donc paru que c'étoit rendre un service essentiel à la religion, aux lettres, à la vérité de l'histoire, que de donner un Dictionnaire assorti à l'usage et au goût des personnes qui, par leur attachement aux bons principes, sont fâchées de trouver dans un livre d'un si grand usage une multitude de jugemens calomnieux, inconséquens, contradictoires. Le chef de la *société de gens-de-lettres* a lui-même senti la nécessité de ce projet. Il a compris que tout ouvrage rédigé par une société, à moins de supposer des circonstances singuliérement rares et bien difficiles à réunir, ne pouvoit être qu'un assemblage monstrueux (*); que des *gens-de-lettres* imbus de principes différens, attachés à des systêmes opposés en fait d'histoire, en fait de physique, en fait de morale, en fait de politique, en fait de théologie, etc., ne pouvoient nous donner

(*) C'est à tort que M. Diderot a fait de l'Encyclopédie l'humiliante critique qu'on lit dans les *Mémoires* de M. Luneau de Boisgermain (*voyez le Journ. hist. et litt.* 1er. *oct.* 1779, *p.* 180). Dès le moment que c'étoit l'ouvrage d'une société, cette énorme compilation ne pouvoit manquer d'avoir tous les défauts que M. Diderot lui reproche. Que seroit-ce d'un bâtiment que cent architectes auroient combiné et dirigé sur des goûts et des modeles différens? A cela ajoutez l'espece d'*incognito* que gardent la plupart de ces *gens-de-lettres*, qui les dérobe en quelque sorte au jugement du public, et les laisse jouir en paix des petits artifices, par lesquels ils l'ont dupé. Mais supposé qu'ils fussent tous bien connus, les choses n'en iroient pas mieux. Aucun ne se croit responsable des défauts d'un ouvrage qui les regarde tous. Les plus jaloux de leur réputation s'excusent sur les autres : la plupart ne se mettent pas même en peine de se justifier ; la partie de la besogne qui leur est échue, étant confondue dans la masse de l'ouvrage, ils croient avoir autant de droit de se glorifier des bonnes choses que leurs collegues y ont insérées, que de ne pas rougir des sottises qui leur appartiennent en propre.

un ouvrage bien lié et bien soutenu dans toutes ses parties (*a*) ; il avoue ingénument que son ouvrage contient bien des articles qui ne sont pas de son goût, quoiqu'il n'ose encore les désavouer, pour des raisons dont il ne juge pas à propos de nous instruire. Il a été impartial, à ce qu'il dit, *dans les articles qu'il a traités, et qu'il distinguera un jour de ceux qu'il a adoptés sans en répondre*. Avertiss. p. XXIV.

Or, je le demande, si l'auteur est dans le cas de désavouer *un jour les articles qu'il a adoptés sans en répondre*, et qui très-vraisemblablement font le plus grand nombre (*b*), pourquoi attendroit-on justement ce *jour*, pour faire un triage si nécessaire? Que sait-on quand ce *jour* viendra? Le parti le plus raisonnable et le plus sûr, est de s'occuper incessamment d'un travail dont M. Chaudon reconnoît la nécessité. J'en appelle à lui-même. Si mon projet lui paroît déraisonnable, je suis sûr qu'il aura la bonne foi d'avouer que le sien n'est pas bien sage; et s'il persiste à ap-

(*a*) S'ils sont tous philosophes à la mode, le sont-ils tous également? ont-ils abjuré toutes les vérités religieuses, ou en ont-ils conservé quelques-unes? ont-ils tous le même degré de fureur et de morgue?... S'ils sont Chrétiens, le sont-ils tous parfaitement? sont-ils tous aussi instruits, aussi sages qu'il faut l'être pour n'écrire que des choses vraies, utiles et décentes?... Pour qu'une *société* produisît un bon ouvrage, il faudroit, 1°. Que tous les membres eussent été formés dès la jeunesse sur les mêmes principes. 2°. Qu'ils eussent une parfaite confiance dans l'auteur principal, et qu'il le laissassent le maître absolu de réformer leur travail comme il le jugeroit à propos. 3°. Que celui-ci, aussi profondément savant que zélé pour le succès de l'ouvrage, veillât avec soin à former un ensemble parfaitement assorti dans toutes ses parties.... Je laisse aux hommes penseurs à déterminer le degré de possibilité d'une telle société, dans le tems où nous sommes.

(*b*) Le titre même du livre l'annonce. Il est naturel de croire que tous les membres de la *société de gens-de-lettres* pris collectivement, ont fourni plus d'articles que son chef. Or, tous ces articles sont *adoptés*; on *n'en répond pas*, on *les distinguera un jour de ceux que l'auteur principal a traités.*

prouver le sien, il approuvera encore davantage le mien, qui s'exécute promptement, et n'attend pas *un jour* incertain et indéterminé pour passer de l'état de projet à celui de l'existence.

Avis sur cette seconde Edition.

On ne répétera pas ici les diverses réponses faites tant aux chaudonistes qu'aux autres détracteurs de cet ouvrage; on les trouve à la fin du 5e. et du 6e. tome de la premiere édition, et dans le *Journal historique et littéraire*, 15 sept. 1783, p. 108. — 1 octob. 1783, p. 187. — 15 février 1784, p. 263. — 1 avril 1784, p. 499. — 15 avril 1784, p. 636. — 1 août 1784, p. 495. Depuis cette époque, un travail assidu et les renseignemens que des savans de tous les pays ont bien voulu me communiquer, ont mis cette seconde édition dans un état, qui ne donnera plus lieu à des plaintes de la nature de celles que j'ai essuyées. On trouvera l'ouvrage plus différent de celui de la *société de gens-de-lettres*, sur-tout pour la maniere de présenter et de juger les choses, que celui-ci ne l'est de Moreri, de Ladvocat, de Barral et d'autres biographes, dont les rédacteurs ont suivi les pas.



CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LA premiere de toutes les époques nous présente le plus grand spectacle. Dieu crée le ciel et la terre par sa parole. Il fait l'homme à son image. Tous les hommes sont renfermés dans le premier, et sa femme même est tirée de lui. Sur ce fondement sont établies la concorde des mariages et la société du genre humain. La perfection et la puissance de l'homme disparoissent par la chute d'Adam et d'Eve. La terre commence à se remplir, et les crimes s'accumulent. Caïn, le premier de tous les enfans, commit un horrible fratricide, et fut la tige des méchans. Le penchant au mal passa des peres aux fils. Tubalcaïn inventa le fer meurtrier. On ne s'en servit d'abord que contre les animaux féroces; mais bientôt les hommes s'armerent les uns contre les autres. Ils se livrerent à l'iniquité. Dieu, ne reconnoissant plus en eux son image, les punit par un déluge universel. La seul famille de Noé, composée de huit personnes, est réservée pour la réparation du genre humain. Les descendans de Noé s'accrurent tellement, qu'ils ne purent plus vivre réunis en un même corps. On proposa de se séparer; et pour laisser un monument frappant de cette séparation, peut-être aussi pour se précautionner contre un second déluge, on convint auparavant de construire une tour extrêmement élevée: c'est la tour de Babel, premier monument de l'orgueil et de la foiblesse des hommes. Alors Dieu confondit les langues; et les ouvriers ne s'entendant plus, ces hommes inconsidérés furent obligés d'abandonner leur entreprise.

Après le partage des trois enfans de Noé, et la premiere distribution des terres, tous les hommes étant de nouveau livrés aux vices et à l'erreur, Dieu se choisit un peuple particulier, dont Abraham fut le pere. C'est la nation Juive, qui passa ensuite en Egypte sous Jacob, petit fils d'Abraham.

Ici *tout commence*, dit Bossuet; *il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les loix s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former.*

Les Israélites passent dans les déserts de Sinaï, sous la conduite de Moïse, que Dieu avoit suscité pour être le libérateur et le législateur de ce peuple choisi. Après la mort de cet homme illustre, les Juifs firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et des pontifes. Ce peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgraces, toujours selon ses mérites, vivoit toujours en quelqu'état qu'il fût, dans l'attente du Messie. Enfin, devenus la proie des Romains, ils se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui détruisirent leur ville capitale, et les chasserent de l'héritage de leurs ancêtres. Depuis cette époque ils sont dispersés sur la surface de la terre, et n'ont jamais été rassemblés en corps de peuple. Mais la foi du Messie et de ses merveilles dure encore aujourd'hui parmi eux, leur étant venue de leurs patriarches et de leurs prophètes, dès l'origine de leur nation.

SUITE CHRONOLOGIQUE DES PATRIARCHES.

Création et formation d'Adam et d'Ève,	4004 (*)
Naissance de Caïn,	4003
Naissance d'Abel,	4002
Naissance de Seth,	3874
Naissance d'Enos,	3799
Naissance de Caïnan,	3710
Naissance de Malaléel,	3609
Naissance de Jared,	3544
Naissance d'Enoch,	3412
Naissance de Mathusala,	3317
Naissance de Lamech,	3130
Mort d'Adam, âgé de 930 ans,	3074
Enoch ne meurt pas; mais il est enlevé à l'âge de 365 ans,	3017
Seth, fils d'Adam, meurt âgé de 912 ans,	2962
Naissance de Noé,	2978
Enos meurt, âgé de 905 ans,	2864
Naissance de Japhet, fils aîné de Noé,	2448
Naissance de Sem,	2446
Mort de Lamech, pere de Noé,	2353
Mort de Mathusala, âgé de 969 ans,	2348
Déluge universel,	2348
Naissance d'Arphaxad,	2346
Naissance de Salé,	2311
Naissance d'Héber,	2281
Naissance de Phaleg,	2247
Naissance de Réhu,	2217
Naissance de Sarug,	2185
Naissance de Nachor,	2155
Naissance de Tharé,	2126
Mort d'Arphaxad et de Phaleg,	2008
Mort de Noé,	2029

(*) *Les dates sont réduites aux années avant Jesus-Christ, comme dans le Dictionnaire.*

Naissance d'Abraham, 1996 (*)
Naissance de Sara, 1986
Abraham va en Mésopotamie, 1929
Vocation d'Abraham, 1921
La famine qui afflige la terre de Chanaan, oblige Abraham et Loth de se transporter en Egypte, 1920
Melchisedech bénit Abraham, qui a vaincu Chodorlahomor, et Dieu promet une nombreuse postérité au saint patriarche, 1912
Naissance d'Ismaël, 1910
Circoncision établie, 1897
Sodome est consumée par le feu du Ciel, 1897
Naissance d'Isaac, 1896
Mort de Salé, fils d'Arphaxad, 1878
Dieu demande qu'Abraham lui sacrifie son fils Isaac, 1871
Sara meurt, âgée de 127 ans, 1859
Isaac épouse Rébecca, 1856
Mort de Sem, 1846
Naissance de Jacob, 1836
Mort d'Abraham, 1821
Mort d'Héber, 1817
Naissance de Ruben, 1758
Naissance de Siméon, 1757
Naissance de Juda, 1755
Naissance de Dan, 1755
Naissance de Nephtali et de Gad, 1754
Naissance d'Issachar et d'Aser, 1749
Naissance de Zabulon, 1748
Naissance de Lévi, 1748
Naissance de Joseph, 1745
Jacob revient dans la terre de Chanaan, 1739
Naissance de Benjamin, 1738
Joseph vendu et conduit en Egypte, 1728
Joseph y devient ministre, 1715
Naissance de Manassès, fils de Joseph, 1712
Naissance d'Ephraïm, fils de Joseph, 1710
La famine de 7 ans commence, 1708
Jacob et sa famille vont en Egypte, 1706
Mort de Jacob, âgé de 147 ans, 1689
Naissance de Caath, fils de Lévi, 1662
Joseph meurt en Egypte, 1635
Naissance d'Amram, fils de Caath, 1630
Naissance d'Aaron, fils d'Amram, 1574
Edit de Pharaon contre les Enfans mâles des Hébreux, 1573
Naissance de Moïse, fils d'Amram, 1571
Moïse revient en Egypte pour délivrer et en faire sortir les Hébreux, 1491

(*) Voyez, à l'article *Tharé*, la raison de la différence qui se trouve ici entre les chronologistes. — On sait qu'en général la diversité des opinions en fait de chronologie, relativement aux anciens tems, et l'incertitude des moyens imaginés pour les concilier, ne permettent pas aux critiques circonspects de rien décider définitivement en bien des occasions : et c'est la raison de la différence que l'on pourra quelquefois remarquer dans cet ouvrage, quant à la détermination précise des années, dans le cas sur-tout où une scrupuleuse uniformité eût pu faire supposer une certitude qui n'existe pas.

SUITE CHRONOLOGIQUE

des Gouverneurs, des Juges et des Rois des Juifs.

Moïse, 1491
Josué, 1451
Anarchie et ensuite premiere servitude de 8 ans, sous Cushan ou Cuscan, roi de Mésopotamie.
Othoniel, 1405
Seconde servitude de 18 ans, sous Eglon ou Heglon, roi des Moabites.
Aod ou Ehud, 1325
Troisieme servitude de 29 ans, sous Jabin, roi de Chanaan.
Debora et Barac, 1285
Quatrieme servitude de 7 ans, sous les Madianites.
Gédéon, 1245
Abimelech, 1236
Thola, 1232
Jaïr, 1209
Cinquieme servitude de 18 ans, sous les Philistins et les Ammonites; elle commence en la cinquieme année de Jaïr.
Jephté, 1187
Abesan, Ibisan ou Ibtsan, 1181
Aihalon ou Elon, 1174
Abdon ou Habdon, 1166
Samson, né vers 1155
Sixieme servitude de 40 ans, sous les Philistins. Samson venge à diverses fois les Israélites.
Héli, 1159
Samuel, 1199

Rois des Juifs.

Saül, 1095
David, 1054
Salomon, 1015

Division des royaumes de Juda et d'Israël en 975. (Voyez Roboam et Jéroboam dans le Dictionnaire),

Rois de Juda.

Roboam, 975
Abia, 958
Asa, 955
Josaphat, 914
Joram, 889
Ochosias ou Achazja, 885
Athalie, 884
Joas, 878
Amasias ou Amatja, 826
Ozias ou Azarias, 810
Joatham ou Jotham, 759
Achaz, 742
Ezéchias, 726
Manassès ou Manassé, 698
Amon, 643
Josias, 641
Joachaz, 610
Joachim ou Jéhojakim, 610
Jéchonias, 599
Sédécias, 599
Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda, ruine le Temple, et emmene le peuple en captivité, 588

Rois d'Israel.

Jéroboam I, 972
Nadab, 954
Basaa ou Bahasca, 953
Ela, 930
Zambri, 929
Amri, 929
Achab, 918
Ochosias, 898
Joram, 896
Jéhu, 885
Joachas, 856
Joas, 839

Jéroboam II, 826
Après la mort de Jéroboam, il y eut en Israël une Anarchie de onze ans et demi.
Zacharie, 769
Sellum, 773
Manahem, 773
Phaceïa, 761
Phacée ou Pékah, 759
Osée, 739
Salmanazar, roi d'Assyrie, s'empare de la ville de Samarie, et détruit le royaume d'Israël, qui avoit duré 250 ans, depuis la division des deux royaumes.

Pontifes des Juifs.

Aaron, 1490
Eléazar I, 1452
Phinées.
Abizué ou Abiscuah.
Bocci ou Bukki.
Ozi ou Huzi.
Zararias ou Zérahja.
Merajoth.
Amarias ou Amarja.
Héli, 1157
Achitob ou Ahitub I, 1116
Achielech, Achias, Ahija.
Abiatar, 1061
Sadoc ou Tsadok I, 1014
Achimaas, Achimas ou Ahimahars, 975
Azarias ou Hazarja I, 958
Joannam ou Johanam I, 914
Isus, 889
Axioramus, 887
Phideas, 884
Joïadas I, 882
Zacharie, 850
Joannam II, 838
Azarias II, 810
Amarias, 762
Achitob II, 745
Sadoc II, 730
Sellum, 721
Elcias, Sobnas *intrus*, 700
Eliacim, 697
Azarias III, 642
Sararias ou Sareas.
Josédech, 587
Jesus ou Josué, 536
Joachim, 502
Eliasib, 461
Joïadas II, 441
Jonatham, 397
Jeddoa ou Jaddus, 350
Onias I, 324
Siznon, 300
Eléazar II, 287
Manassès, 265
Onias II.
Jason, 176
Menelaüs, et ensuite Lysimachus, 173
Matathias, 168
Judas, 167
Jonathas, 161
Simon, 143
Jean Hyrcan, 135

Pontifes et Rois.

Aristobule I, 104
Alexandre Jannée, 79
Hyrcan III, 40
Hérode Iduméen s'empare du royaume, qui est divisé après sa mort.

Pontifes.

Ananel, 37
Aristobule II, 34
Ananel rétabli, 31
Jesus, fils de Phabet, 30
Simon, fils de Boëtus, 24

Depuis J. C.

Mathias, 1
Joazar, 2
Eléazar, fils de Boëtus, 3
Jesus, 4
Joazar rétabli, 5
Ananus, 6
Ismaël, 16
Eléazar, fils d'Ananus, 17
Simon, fils de Camithus, 18
Joseph Caïphas, 19
Jonathas, fils d'Ananus, 37
Simon Canthara, 40
Mathias, fils d'Ananus, 43

HISTOIRE PROFANE.

ÉGYPTE.

L'ÉGYPTE est une des plus anciennes monarchies du monde, et son histoire par conséquent une des plus obscures. Mezraïm, fils de Cham, peupla cette grande contrée, qui lui avoit été destinée, et à laquelle il donna son nom; car Moïse appelle Egypte la *terre de Mezraïm.* Il est impossible de suivre la succession de ses premiers rois. C'est un tissu de fables, de contradictions et d'absurdités, que M. Guérin du Rocher a débrouillées le mieux qu'il a pu, à l'aide d'une critique savante et de recherches immenses (*Histoire véritable des tems fabuleux*). L'histoire profane ne nous apprend guere de chose de ce pays, jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui vainquit Psamménite qui étoit souverain d'Egypte, soumit ses états, et se les rendit tributaires. Les Perses en furent maîtres jusqu'en 327, que ce pays devint une des conquêtes d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce vainqueur, Ptolomée l'un de ses généraux, s'en empara; et ses descendans en jouirent jusqu'en l'année 30, que les Romains conquirent l'Egypte et en firent une province, après la défaite d'Antoine, et la mort de la reine Cléopâtre. L'année 639 depuis J. C., le calife Omar les en dépouilla, et sa postérité s'y maintint jusqu'en 1171, que le fameux Saladin établit l'empire des Mammellucs en Egypte. Les descendans de ce prince étendirent même beaucoup les bornes de leur empire : mais enfin ce pays reçut la loi de Sélim, Empereur des Turcs. Ils le possedent encore, et le gouvernent par leurs bachas : mais ils doivent peu compter sur cette possession lointaine, déchirée par des divisions intestines qu'entretiennent des puissances rivales et ennemies, et qui privent la Porte de presque tous les revenus de cette province.

Rois d'Égypte,

Depuis Cambyse *jusqu'à* Alexandre.

Cambyse,	525	Achoris,	389
Le Mage Smerdis,	523	Psammuthis,	376
Darius Hystaspe,	522	Nephérités II,	375
Xercès,	486	Nectanebe I,	375
Artaxercès,	465	Tachos,	363
Xercès II,	424	Nectanebe II,	362
Sogdien,	424	Artaxercès Ochus,	350
Ochus ou Darius Nothus,	424	Arsès ou Arsames,	339
Amyrthée,	413	Darius Codoman,	336
Nephérités ou Néphrée,	407	*Alexandre soumet l'Egypte,*	332

ASSYRIE.

Nous avons très-peu de choses certaines, touchant le premier empire des Assyriens, qui est, suivant quelques savans, le royaume le plus ancien. Mais en quelque tems qu'on en veuille placer les commencemens, selon les diverses opinions des historiens, il est certain que lorsque le monde étoit partagé en plusieurs petits états, dont les princes songeoient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, poussa ses conquêtes du côté de l'Orient, agrandit et embellit Ninive. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition un courage et une suite de conseils admirables dans une femme, soutint les vastes desseins de son mari et acheva de former cette Monarchie. Ninias succéda à sa mère. On connoît à peine les noms de ses successeurs jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier. En général, toute cette partie de l'histoire ancienne peut être regardée comme un vrai chaos. On ne la connoît guere que par Ctesias et Hérodote, historiens aussi peu sûrs l'un que l'autre. On puiseroit avec autant de confiance l'histoire dans la mythologie. *Faciliùs*, dit Strabon, *Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctesiæ, Herodoto et eorum similibus.* « Les » historiens les plus judicieux, dit Bossuet, ne font cette mo» narchie ni si ancienne ni si grande que les autres historiens » nous la représentent.

LISTE des ROIS D'ASSYRIE, *telle qu'on la trouve ordinairement chez les historiens, mais qu'on doit considérer comme fabuleuse ou défectueuse.*

Le chiffre marque, dans cette premiere partie, l'année où commence le regne.

Assur s'établit en Assyrie, lui donne son nom, et bâtit Ninive.		Lamptidès,	1495
		Sosarès,	1463
		Lampraès,	1445
Belus,	2229	Panyas,	1415
Ninus,	2174	Sosarmus,	1370
Sémiramis,	2164	Mitrœus,	1348
Ninias ou Zameïs,	2108	Teutame,	1321
Arius,	2042	Teutœus,	1289
Aralius,	2012	Arabellus,	1245
Xercès ou Baleus,	1972	Chalaüs,	1203
Armamithrès,	1942	Anabus,	1158
Belochus,	1904	Babius,	1120
Balæus,	1869	Thinœus,	1083
Sethos ou Altadas,	1817	Dercylus,	1053
Mamythus,	1785	Eupacmès ou Eupalès,	1013
Manchaleüs,	1755	Laosthenes,	975
Sphærus,	1727	Piritiadès,	930
Mamylus,	1705	Ophrathœus,	900
Sparetus,	1675	Ephcaberès,	879
Ascatadès,	1633	Ocrazarès ou Anacyndarax,	827
Amyntès,	1595	Sardanapale,	787
Belochus,	1550		

DIVISION DE L'EMPIRE D'ASSYRIE en MÉDIE, ASSYRIE *proprement dite*, et BABYLONIE.

ROYAUME DES MEDES.

LES successeurs de Ninus, à commencer depuis son fils Ninias, vécurent dans une telle mollesse et avec si peu d'action qu'à peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre. Cependant, malgré quelques conquêtes de peu de durée et peu soutenues, que firent sur eux leurs ennemis, ils se maintinrent en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbaces, gouverneur des Medes pour Sardanapale, découvrît la mollesse si long-tems cachée dans le secret du palais. Alors Sardanapale, célebre

par ses infamies, devint insupportable à ses sujets; et Arbaces, secondé par Belesis, prit le nom de roi. Au reste, il paroît certain qu'Arbaces, révoltant les Medes contre Sardanapale, ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. En ce cas il faut distinguer le tems de leur affranchissement d'avec celui de leur premier roi Déjocès. Celui-ci s'attacha principalement à adoucir et à civiliser ses peuples. Phraortès, son fils, d'une humeur plus belliqueuse, attaqua les Perses, et les assujettit à son empire. Il se rendit ensuite le maître de presque toute la haute Asie. Enflé de ces succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens. Nabuchodonosor, leur roi, après avoir défait son armée, poursuivit les Medes, se rendit maître de leurs villes, prit Ecbatane d'assaut, la livra au pillage, et en enleva tous les ornemens. Phraortès lui-même ayant été pris, fut percé de javelots par ordre de Nabuchodonosor. L'histoire des Medes, et la chronologie de leurs rois, n'est pas sans de grandes obscurités.

NOUVEAUX ROIS DES MEDES.

Arbaces et Belesis se soulevent contre l'Assyrie,	770	Scythes en Asie,	635
Les Medes soumis aux Assyriens,	766	Cyaxares,	611
Déjocès, I roi des Medes,	710	Scythes chassés,	607
Phraortès,	657	Astyages,	596
		Cyrus avec Astyages, comme roi,	560

NINIVE *ou second* EMPIRE D'ASSYRIE.

Du débris de l'empire Assyrien sortirent encore le royaume de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive, retinrent le nom de *Rois d'Assyrie*, et furent les plus puissans. Parmi leurs conquêtes on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Teglatphalassar avoit régné à Ninive peu de tems après la mort de Sardanapale. C'est Salmanasar, son successeur, qui prit Samarie après un siege de 3 ans, et qui mit fin au royaume d'Israël.

NOUVEAUX ROIS D'ASSYRIE.

Phul, nommé aussi Ninus,	770	Ezaradon prend Babylone, et réunit les deux royaumes sous le nom de celui de Babylone,	680
Teglatphalassar ou Thylgam,	758	Saosduchin, qu'on croit être le	
Salmanasar,	729		
Sennacherib,	714		
Assaradin ou Ezaradon,	710		

Nabuchodonosor de Judith, 668
Cinaladan ou Sarac, 648
Nabopolassar, 626
Nabuchodonosor le Grand, 605
Evilmerodac ou Ilvadoramus, 562
Laborosochord, avec Neriglissor, 561
Laborosochord, seul, 556
Nabonide, Nabonadius, Labynitus ou Balthasar, 555
Darius Medus ou Astyages, déja roi des Medes, 538

BABYLONIE, *ou* CHALDÉE.

BELESIS ou Nabonassar (qu'il ne faut pas confondre avec Nabopolassar), qui s'étoit uni avec Arbaces pour détrôner Sardanapale, retint pour lui la Babylonie. Ses successeurs sont peu connus, et la liste qu'on en donne, ne mérite aucune confiance, au jugement des meilleurs critiques, qui ne sont pas non plus d'accord sur ce qui regarde le commencement de cet empire. Ezaradon, Roi d'Assyrie, envahit ce royaume, et le confondit, avec celui d'Assyrie, sous le nom commun de royaume de Babylone. Il joignit encore à ses conquêtes la Syrie et une partie de la Palestine, détachée sous le regne précédent. Babylone, dit Mr. Bossuet, sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. L'Orient n'avoit guere de meilleurs soldats que les Chaldéens. Voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient se réunit contre eux. Des peuples entiers soumis à leur domination devenue odieuse, se joignirent avec les principaux seigneurs à Cyrus et aux Medes. Babylone, qui se croyoit invincible, devient captive des Medes qu'elle prétend subjuguer, et périt enfin par son orgueil. Ainsi les Medes qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second. Mais à cette derniere fois la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

MONARCHIE DES PERSES.

La Perse avoit depuis très-long-tems ses rois particuliers. Chodorlahomor régnoit dans une de ses contrées du tems d'Abraham. On sait que ce prince conquit les villes de Sodome et de Gomore, et qu'il defit 5 rois voisins ; mais ce royaume, alors peu considérable, ne comprenoit qu'une seule province ; et les Perses, divisés en 12 Tribus, ne faisoient tous ensemble que six-vingt mille hommes, lorsque Cyrus régna sur eux. Ce conquérant sut tirer les plus grands avantages de ceux mêmes qui l'avoit aidé dans ses conquêtes. Il se servit des richesses des Medes et de leur nom toujours respecté en Orient. Cyrus rendit la monarchie si puissante, qu'elle ne pouvoit guere manquer de s'accroître sous ses successeurs. Elle se soutint après lui un peu plus de 200 ans. Cambyse, fils de Cyrus, commenca à corrompre les mœurs des Perses : présage de la décadence de l'empire. Le dernier roi fut Darius Codoman, défait par Alexandre à la bataille d'Arbelles, et tué ensuite par Bessus. C'est ainsi que finit la monarchie des Perses, qui depuis furent soumis aux Grecs. *Pour entendre ce qui l'a perdue*, dit un grand historien, *il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus, avec les Grecs et leurs généraux, surtout avec Alexandre.*

Cyrus,	536
Cambyse,	529
Smerdis, l'un des Mages,	523
Darius, fils d'Hystaspe,	522
Xercès le Grand,	486
Artaxercès Longüe-Main,	465
Xercès II,	424
Sogdien,	424
Darius Nothus,	424
Artaxercès Mnémon,	405
Artaxercès Ochus,	360
Arsès ou Arsames,	339
Darius Codoman,	330
Alexandre se rend maître de l'empire d'Asie,	331

SICYONE.

Sicyone, ville du Péloponnese, est le plus ancien royaume de la Grece, mais son histoire est sujette à bien des incertitudes. Egialée en fut, dit-on, le premier roi. Après la mort de Zeuxippe, qui en fut le dernier, le gouvernement fut déféré aux prêtres d'Apollon durant 35 ans. Enfin Aga-

memnon, roi de Mycenes, s'empara de ce petit état. Ils passerent ensuite l'un et l'autre au pouvoir des Héraclides. Sicyone qui étoit dominée par les tyrans depuis l'an 420, et qui gémissoit sous ce joug insupportable, crut pouvoir le secouer, et donna le gouvernement à Clinias, l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens; mais Abantidas le fit périr, se défit de tous ses parens et de ses amis, et monta lui-même sur le trône. Aratus, fils de Clinias, échappa seul aux fureurs du tyran, et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de vingt ans, il forma une conspiration contre Nicolès, successeur d'Abantidas, et se saisit de la ville. Le tyran n'eut que le tems de s'enfuir. Aratus rendit la liberté à sa patrie, et entra avec elle dans la ligue des Achéens. La liste de ses rois n'est rien moins qu'authentique; nous ne la donnons que comme des conjectures propres à suppléer en quelque sorte, comme dit Petau, à la lumiere qui manque dans une matiere très-obscure : *Ut in re perobscurâ conjecturae permittatur aliquid.*

Egialée,	1773	Polybe,	1350
Apis,	1721	Janisque,	1310
Egyre,	1696	Phœste,	1268
Erat,	1662	Adraste,	1260
Plemnée,	1616	Zeuxippe,	1256
Orthopolis,	1568	Agamemnon,	1209
Corone,	1505	Hippolyte et Lacestade entr'eux,	1124
Epopée,	1450	Les Héraclides se rendent maîtres de Sicyone,	1120
Lamedon,	1415		
Sicio,	1375		

ARGOS.

INACHUS jeta les fondemens du royaume d'Argos dans la Péloponnese l'an 1823 avant J. C. Environ 300 ans après, Danaüs, chassé de l'Egypte par son frère, vint à Argos, détrôna Gélanor, légitime possesseur, et s'empara de la couronne. C'est de Danaüs que les Grecs s'appelloient *Danaï*. Ses successeurs furent Lyncée, Abas, Prœtus, Acrisius. Ce dernier n'eut qu'une fille, nommée Danaé, qui fut mere de Persée. Ce jeune prince ayant tué par mégarde Acrisius son aïeul, ne put vivre à Argos, lieu de son parricide : il bâtit Mycenes, et y établit le siege de son royaume. Vers l'an 1208, Argos devint république, et elle eut beaucoup de part à toutes les guerres de la Grece. L'an 330, la guerre s'éleva entre les Argiens et les Lacédémoniens au sujet d'un petit

pays appellé *Thyrea*. Les deux partis étant près d'en venir aux mains, convinrent que, pour épargner le sang, on nommeroit de part et d'autre un certain nombre de combattans, et que le terrain en litige resteroit aux vainqueurs. Trois cents soldats s'avancerent de chaque côté au milieu du champ de bataille, et combattirent avec un courage égal. La nuit seule put les séparer; et il ne resta que trois champions, deux du côté des Argiens, et un de celui des Lacédémoniens. Les premiers, se regardant comme vainqueurs, en porterent la nouvelle à Argos; Nicocrate (c'étoit le nom du Lacédémonien) étoit resté sur la place, avoit dépouillé les corps morts des Argiens, et se regardoit aussi comme vainqueur, disant que les Argiens avoient pris la fuite. Le différend n'ayant point été terminé, les troupes livrerent combat; les Lacédémoniens remporterent la victoire, et le champ *Thyrea* leur demeura. Nicocrate ne voulant pas survivre à ses braves compagnons, eut la lâcheté de se tuer lui-même sur le champ de bataille.

Rois d'Argos.

Inachus,	1823	Sthenelus,	1522
Phoronée,	1773	Gelanor, peu de mois,	1511
Apis Tyran,	1713	Danaüs,	1510
et en même-tems		Lyncée,	1460
Argus,	1713	Abas,	1419
Criasus ou Pirasus,	1678	Prœtus,	1396
Phorbas,	1624	*Acrisius est tué par Persée,*	
Triopas,	1589	*qui bâtit Mycenes,*	1379
Crotopus,	1543		

MYCENES.

Acrisius, dernier Roi d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il seroit un jour privé du royaume et de la vie par son petit-fils, résolut de sacrifier Danaé, sa fille unique, à sa propre sûreté. Aussi-tôt qu'elle eut accouché de Persée, il les fit enfermer l'un et l'autre dans un coffre, et les fit exposer aux flots de la mer. Ils furent jetés dans l'isle de Sériphe, aujourd'hui Serphino dans l'Archipel. Dictys, frere de Polydecte, princesse de cette isle, les prit sous sa protection, et éleva le jeune enfant avec beaucoup de soin. Persée, né avec un courage héroïque, se signala par plusieurs actions, et soumit même plusieurs peuples. Comme il ignoroit sa destinée, il retourna dans sa patrie, et tua par mégarde Acrisius, son aïeul. Il lui succéda dans ce royaume; mais inconsolable

de ce funeste accident, il ne put demeurer dans un lieu où il avoit commis ce parricide involontaire. Il bâtit Mycenes, et en fit la capitale de ses états et le lieu de sa demeure. Huit de ses descendans lui succéderent jusqu'à Penthile et Cometès, qui en furent chassés par les Héraclides. Ayant recouvré sa liberté, cette ville fut détruite par les Argiens l'an 468, et tout le pays leur fut soumis.

ROIS DE MYCENES.

Persée II,	1348
Stenelus,	1337
Eurystée,	1329
Atrée et Thyeste,	1291
Agamemnon,	1226
Ægisthe,	1209
Oreste, roi de Mycenes et d'Argos,	1202
Tisamene,	1132
Penthile et Cometès, derniers rois d'Argos : *alors les Héraclides, ou les descendans d'Hercule, entrent au Péloponnese,*	1129

ATHENES.

PARMI toutes les républiques dont la Grece étoit composée, Athenes et Lacédémone étoient sans comparaison les principales. Mais ces deux grandes républiques, contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grece. Toujours ennemies par la contrariété de leurs intérêts, elles eurent néanmoins la même destinée, de passer sous le joug de ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers.

Athenes, capitale de l'Attique, fut le siege des sciences, et le théâtre de la valeur. Cécrops vint de l'Egypte avec une colonie, soumit les peuples de ce pays, et fonda douze bourgs, dont il forma le royaume d'Athenes. Ce fut Thésée, l'un de ses successeurs, qui renferma ces douze bourgs dans une même enceinte, et n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie. Codrus, dix-septieme roi, ayant consulté l'oracle sur les événemens de la guerre, qui étoit entre les Athéniens et les Héraclides, apprit que le peuple dont le chef périroit, seroit victorieux. Cette réponse décida de ses jours, et de la victoire des Athéniens; il s'exposa dans la mêlée, et y perdit la vie. Après sa mort, ses deux fils Médon et Nélée se disputerent la couronne, mais les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, et ils s'érigerent en république sous la conduite des Archontes, dont le gouvernement d'abord étoit à vie. Le premier fut Médon, fils de Codrus; et le treizieme et

dernier, Alcméon. Les Athéniens s'appercevant que la souveraineté n'avoit changé que de nom, fixerent alors la dignité des Archontes à dix ans. Le premier fut Charops; et le septieme et dernier, Eryxias. Enfin, jaloux de leur liberté, ils rendirent cette charge annuelle. Ces changemens continuels exciterent des factions; et Athenes, déchirée par de fréquentes dissentions, crut y mettre fin, en se dépouillant de son autorité entre des mains sages et prudentes. Elle jeta les yeux sur Dracon, qui fit des loix si séveres, que l'on dit qu'elles avoient été écrites avec du sang: aussi n'eurent-elles lieu que tant qu'il vécut. Solon lui succéda (*voyez* Solon dans le Dictionnaire). Il s'éleva dans Athenes des tyrans qui corrompirent tout le bien que ce législateur avoit fait. Tels furent Pisistrate et ses fils Hipparque et Hippias. Mais celui-ci ayant été chassé, la Démocratie fut rétablie. Les Lacédémoniens, vainqueurs dans la guerre du Péloponnese, prirent Athenes et la firent gouverner par trente capitaines, appellés les Trente Tyrans; Trasibule, Athénien, en délivra sa patrie. Philippe de Macédoine, Alexandre-le-grand son fils, et Cassandre, successeurs de ce conquérant dans le royaume de Macédoine, donnerent encore atteinte à la liberté d'Athenes; mais elle se rétablit bientôt après. Enfin cette ville ayant été prise par Sylla les Athéniens plierent sous le joug que les Romains imposerent à tous les peuples. S'étant attachés à Antoine, ils furent faits tributaires par Auguste, et réduits en province romaine sous Vespasien.

Rois d'Athenes.

Cécrops I,	1582	Thésée,	1260
Cranaüs,	1532	Ménestée,	1230
Amphictyon,	1523	Démophoon,	1207
Ericthonius,	1513	Oxynthès ou Zynthis,	1174
Pandion I,	1463	Aphydas,	1162
Erecthée,	1423	Thymoëtès ou Thymités,	1161
Cécrops II,	1373	Mélanthe,	1153
Pandion II,	1333	Codrus,	1116
Egée,	1308		

Archontes perpétuels d'Athenes.

Medon, I Archonte,	1095	Phereclès VIII,	893
Achaste II,	1075	Ariphron IX,	889
Archippe III,	1039	Thespiée X,	858
Thersippe IV,	1020	Agamestor XI,	818
Phorbas V,	991	Aeschyle XII,	778
Megaclès VI,	961	Alcméon XIII,	756
Diognete VII,	933		

Archontes de dix ans.		Archontes annuels.	
Charops,	757	Ctéon fut le premier,	684
Æsimedes,	747	Dracon donne ses loix,	624
Clidicus,	737	Mort de Cylonites,	600
Hippomenes,	727	Solon donne ses loix,	594
Leocratès,	717	Pisistrate, tyran,	561
Apsander,	707		
Eryxias,	697		
Anarchie de trois ans.	687		

La liste des Archontes d'Athenes étant trop longue et de peu d'usage, nous renvoyons les Lecteurs curieux au premier vol. des Tablettes de l'abbé Lenglet.

LACÉDÉMONE ou SPARTE.

On croit que Lélex vint dans la Laconie vers l'an 1516; qu'il se rendit maître du pays, et jeta les premiers fondemens de Lacédémone. Cette ville, qui s'éleva dans la suite à un très-haut degré de puissance, fut d'abord gouvernée successivement par 13 rois, descendans de Lélex, jusqu'à Tisamene et Penthile, fils d'Oreste, qui régnoient ensemble, et qui furent dépossédés par les Héraclides 80 ans après la prise de Troie. Il se passa peu de choses considérables sous le regne de ces premiers rois, si ce n'est l'enlevement d'Hélene, femme de Ménelas, et fille de Tyndare, roi de Lacédémone, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie (*Voyez* Hélene, Paris, Menelas dans le Dictionnaire). Proclès et Eurysthene, fils d'Aristodeme, descendans d'Hercule, usurperent le royaume de Lacédémone ensemble. Depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement entre ces deux familles, dont l'une fut celle des Eurysthénides ou Egydesi; l'autre, celle des Proclides ou Eurypontides. La premiere, qui fut la plus célebre, eut 31 rois: l'autre n'en eut que 24. Après quoi cette ville supprima la royauté, et se gouverna absolument en forme de république. Dans la suite, Philopœmen, préteur des Achéens, rasa les murailles de Sparte, et en fit un canton de la république des Achéens: république réduite, quelque tems après, en province romaine par le consul Mummius.

Rois de Lacédémone.

Lélex,	1516	Lacédémon.
Mylès.		Amiclas.
Eurotas.		Argalus.

Cynortas.

Cynortas.
Œbalus.
Hippocoon.
Tyndare, pere de Castor, de Pollux et d'Hélene.
Ménélas, mari d'Hélene.
Oreste, 1189
Tisamene et Penthile, 1132

NOUVEAUX ROIS DE LACÉDÉMONE DE LA RACE D'HERCULE.

Aristodeme, ... 1129

EURYSTHÉNIDES.

Eurysthene,	1125
Agis I.	
Echestrate,	1059
Labotas,	1022
Dorissus,	986
Agesilaüs,	957
Archelaüs,	913
Teleclus,	853
Alcamenes,	813
Polydore,	776
Eurycrates I,	724
Anaxander,	687
Eurycrates II,	
Anaxandrides II,	597
Cléomenes I,	519
Léonidas I, tué aux Thermopiles,	480
Cléombrote I,	480
Pausanias,	479
Plistarchus,	469
Elistoanax,	466
Pausanias,	408
Agésipolis I,	394
Cléombrote II,	380
Agésipolis II,	371
Cléomenes II,	370
Areus ou Aretas,	309
Acrotatus I,	265
Areus II,	264
Léonidas II est chassé,	257
Cléombrote III,	254
Léonidas rappellé,	239
Cléomenes III,	238
Il fuit en Egypte,	222
Agésipolis III, peu de mois, *	219

PROCLIDES.

Proclès, sous Euryphon,	1125
Pritanis,	1026
Eunomus,	987
Polydectes,	908
Lycurgue, tuteur de Charilas,	891
Lycurgue voyage,	894
Lycurgue fait ses loix,	884
Charilas,	873
Nicander,	809
Theopompus,	770
Zeuxidamus,	723
Anaxidamus,	690
Agasiclès ou Hegesiclès,	645
Ariston,	597
Demarate,	510
Leotychidas,	491
Archidamus I,	469
Agis II,	427
Agesilas,	400
Archidamus II,	388
Agis III, vaincu par Antipater,	355
Euridamidas ou Eudamidas I,	326
Archidamus III,	295
Eudamidas II.	
Agis IV, regne 4 ans : Il est étranglé par les Ephores,	244
Euridamus,	240
Epiclidas.	
Lycurgue, tyran,	219
* *La race d'Hercule finit à Lacédémone, 219 ans avant J. C.*	
Machanydas, tyran.	
Machanydas est tué par Philopœmen,	206
Nabis est tué,	192
Les Romains rendent la liberté aux Lacédémoniens,	184

THEBES.

Cadmus vint de Phénicie, et se rendit maître du pays appellé depuis Béotie. Il y bâtit la ville de Thebes, ou du moins la forteresse Cadmée, à laquelle il donna son nom, et en fit le siege de sa puissance. Thebes, sous ses rois, fut presque toujours en proie à des divisions intestines. Les malheurs de l'infortuné Laïus, l'un des successeurs de Cadmus, la plongerent dans la désolation. Polynice, fruit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste, arma contre son frere Ethéocle, roi de Thebes, et fit alliance avec Adraste, roi d'Argos, son beau-pere, et avec quelques autres. C'est cette guerre qu'on appelle l'*Entreprise des sept braves devant Thebes*. Ils vinrent porter leurs armes jusqu'aux portes de Thebes, mais sans pouvoir s'en rendre maîtres. Les épigones ou enfans des capitaines de cette armée, plus heureux, emporterent Thebes dix ans après. Xanthus, quatorzieme roi, étant mort, les Thébains s'érigerent en république. Ils jouirent ensuite très-long-tems d'une paix profonde ; ils augmenterent peu-à-peu leur puissance. Long-tems après ayant fait alliance avec les Lacédémoniens, ils donnerent lieu à la premiere guerre du Péloponnese, qui dura vingt-sept ans, où toute la Grece prit parti. Subjugués ensuite par Philippe, roi de Macédoine, dont ils avoient refusé l'alliance, ils se révolterent contre son fils Alexandre. Ce vainqueur de tant de peuples, le fut aussi des Thébains, il prit leur ville et la fit raser.

Rois de Thebes.

Cadmus,	1519	Ethéocle,	1254
Nictée et Polydore,	1457	Créon, tuteur de Ladamas,	1251
Nictée et Labdamus.		Thersander,	1241
Nictée et Laïus,	1416	Tisamenes,	1219
Lycus et Laïus I,	1415	Damasicton.	
Amphion,	1395	Ptolomæus.	
Laïus II,	1358	Xanthus.	
Créon,	1302	*Thebes devient république.*	
Œdipe,	1292		

TROIE.

Dardanus, venu de Crete ou d'Italie, passa dans l'Asie mineure, et s'établit dans la petite Phrygie, où il bâtit une ville qui prit le nom de Dardanie, et fut la capitale de son petit état. Tros, l'un de ses successeurs, lui donna le nom de Troie. Ce royaume subsista 326 ans, et fut renversé par les Grecs, qui vinrent faire la guerre à Priam, dernier roi, parce que Pâris son fils avoit enlevé Hélene, femme de Ménélas, roi de Lacédémone. Cette guerre fut longue et meurtriere. C'est proprement au siege de cette ville, que la Grece essava ses forces unies. On y vit briller les Achille, les Ajax, les Nestor, les Ulysse. Troie, après avoir soutenu un siege de dix ans, fut prise et devint la proie du vainqueur. Enée, prince Troyen, rassembla les restes de sa patrie désolée, parcourut les mers, passa en Epire, en Sicile, en Afrique, et aborda enfin en Italie, où il se fixa. Il y épousa Lavinie, fille du roi Latinus, et bâtit une ville qu'il appella *Lavinium*.

Rois de Troie.

Scamander vient en Phrygie,	1552	Ilus,	1340
Teucer en Phrygie,	1528	Laomédon,	1285
Dardanus, premier roi,	1506	Priam,	1249
Erichtone,	1475	*Prise et destruction de Troie*,	1209
Tros,	1400	*ou, selon* Bossuet,	1184

TYR.

Tyr, l'une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde, fut bâtie par les Sidoniens. On croit qu'Agénor en fut le fondateur. Son industrie et l'avantage de sa situation, la rendirent maîtresse de la mer et le centre du commerce de tout l'univers. Ses richesses lui ayant inspiré de l'orgueil, et son orgueil ayant irrité plusieurs princes, elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens.

Nabuchodonosor mit le siege devant Tyr, lorsqu'Ithobal en étoit roi : il ne la prit qu'au bout de 13 ans. Avant sa prise, les habitans s'étoient retirés, avec la plupart de leurs

effets ; dans une isle voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondemens, et n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle étoit au plus haut degré de grandeur et de puissance, lorsqu'Alexandre l'assiégea. Il combla le bras de mer qui la séparoit du continent ; et après sept mois de travaux, il s'en rendit maître et la ruina entierement. Il joignit ensuite cet état à celui de Sidon, qu'il avoit donné à Abdolonyme.

Les Sidoniens, qui étoient entrés dans cette ville avec les troupes d'Alexandre, se souvenant de leur ancienne alliance avec les Tyriens, en sauverent quelques mille dans leurs vaisseaux, qui releverent les ruines de leur patrie. Les femmes et enfans qu'on avoit envoyés à Carthage durant le siege, y revinrent aussi. Tyr fut bientôt repeuplée ; mais ses habitans ne purent jamais recouvrer l'empire de la mer qu'ils avoient perdu. Leur puissance étoit renfermée dans leur isle, et leur commerce ne s'étendoit qu'aux villes voisines ; lorsque, 18 ans après, Antigone en fit le siege avec une nombreuse flotte, la réduisit en servitude, et la fit tomber dans l'oubli. L'empereur Adrien la fit rebâtir l'an 129 depuis J. C., et la fit métropolitaine de Phénicie, en faveur de Paulus, rhéteur, natif de Tyr. Après la conquête de la Terre-Sainte par les Chrétiens, elle fut le siege d'un archevêque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village dépendant du grand-seigneur, sous le nom de Sur.

Rois de Tyr.

Tyr est bâtie,	1255
Hiram I,	1057
Abibal,	1041
Hiram, ami de David et de Salomon,	1026
Abdastarte,	985
Le Fils de la nourrice,	976
Astarte,	964
Aserimus,	952
Phelès,	943
Ithobal ;	942
Badezor,	910
Margenus,	904
Pygmalion,	895
Didon fuit la tyrannie de son frere Pygmalion, et bâtit Carthage en Afrique,	882
Les autres rois sont inconnus jusqu'à Ithobal.	
Ithobal,	633
Baal,	609
Ecnibal,	599
Chelbès,	599
Abbarus,	598
Mytgonus,	598
Gérastrates,	597
Balator,	597
Merbal,	596
Iram,	592
Tyr est détruite par Nabuchodonosor le Grand.	572

LATINS.

JANUS, premier roi d'Italie, civilisa les peuples de ce pays par sa prudence et sa vertu. Saturne ayant été chassé de ses états par Jupiter, et s'étant retiré en Italie, Janus l'associa au gouvernement. Après sa mort, il fut adoré comme un Dieu (*Voyez* JANUS dans le Dictionnaire).

Enée ayant passé, dit-on, en Italie, épousa Lavinie, fille de Latinus, quatrieme roi Latin, et succéda à son beau-pere, après avoir arraché le sceptre et la vie à Turnus, roi des Rutules. Ascagne, après la mort d'Enée son pere, réunit ce royaume à celui d'Albe qu'il avoit fondé. Au reste tout ce qui regarde l'origine du royaume des Latins, est de la plus grande incertitude, et les faits que quelques auteurs nous ont transmis, sont plus dignes de l'Eneide de Virgile, que de l'Histoire.

ROIS LATINS.

Janus,	1389
Saturne,	1353
Picus ou Jupiter,	1320
Faunus ou Mercure,	1283
Latinus,	1239
Enée,	1204
Ascagne ou Iule,	1197
Sylvius Posthumus,	1159
Æneas Sylvius,	1130
Latinus Sylvius,	1099
Alba Sylvius,	1048
Capetus ou Sylvius Atis,	1008
Capys,	974
Calpetus,	946
Tiberinus,	933
Agrippa,	925
Alladius,	884
Aventinus,	864
Procas,	827
Numitor,	800
Amulius usurpe sur Numitor,	799
Numitor rétabli par Romulus,	755

ROIS DE ROME.

Romulus fonde Rome et en devient le premier roi,	752
Interregne,	716
Numa Pompilius,	715
Tullus Hostilius,	672
Combat des Horaces et des Curiaces,	669
Ancus Martius,	640
Tarquin l'Ancien,	616
Servius Tullius,	578
Tarquin le Superbe,	534

ROME, RÉPUBLIQUE.

ROME, sous les rois, reçut divers accroissemens. Ce fut Tarquin, surnommé le Superbe, qui fit construire les murailles de cette ville en pierre : elles n'avoient été jusqu'alors qu'en terre. Ce prince orgueilleux étoit monté sur le trône par le

meurtre de Servius Tullius, son beau-pere ; son avarice, son insolence et sa cruauté l'en précipiterent. La violence que son fils Sextus fit à Lucrece, dame Romaine, fut le signal de la liberté. Comme Tarquin étoit au siege d'Ardée, on le déclara déchu de la royauté. Rome s'érigea en république, sous l'autorité de deux magistrats annuels appellés *Consuls.* Cependant, dans les plus pressans besoins de la république, on nommoit un général, sous le nom de Dictateur, qui réunissoit lui seul toute l'autorité. Les consuls avoient sous eux plusieurs sortes de magistrats, comme Préteurs, Tribuns, Questeurs, Ediles, Censeurs, Préfets, etc.

Cette révolution fut l'époque de la gloire de Rome. Elle s'avança par degrés à la monarchie universelle. L'Italie entiere reçut sa loi ; la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, l'Afrique, la Grece, les Gaules, la Grande-Bretagne, une partie même de l'Allemagne, furent ses conquêtes. Cette république avoit pour bornes, au tems de Jules-César, l'Euphrate, le mont Taurus et l'Arménie au Levant ; l'Etholie au Midi, le Danube au Septentrion, et l'Océan au Couchant. Presque tout l'univers, connu du tems des derniers Romains, leur étoit soumis. Leurs succès frapperent tellement les peuples conquis, que les exploits des Scipion, des Sylla, des César, sont plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. L'empire Romain, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province romaine, et une des pieces de ce vaste et fragile édifice.

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Tarquin est chassé de Rome, la royauté abolie, et l'on établit tous les ans deux Consuls pour gouverner l'état. Les deux premiers sont L. JUNIUS BRUTUS et LUCIUS TARQUINIUS COLLATINUS, ... 509

La même année, les Romains font alliance avec les Carthaginois.
Guerre avec Porsenna, 508
Dictateur créé pour la premiere fois, 498
On établit pour la premiere fois deux Tribuns du peuple, 493
Coriolan est obligé de sortir de Rome, 491
Coriolan assiege Rome, et en 489 il en leve le siege. Il est tué, 488
Trois cents Fabiens tués par les Veïens, 477
Les Romains envoient à Athenes pour avoir les loix de Solon, 464
Jeux séculaires célébrés pour la premiere fois, 459
Ambassadeurs envoyés à Athenes pour obtenir les loix de Solon, 454
Création des Décemvirs, 451

Création des Tribuns Militaires, 444
Création des Censeurs, 443
On commence à Rome à soudoyer les troupes, 406
Prise de Rome par Brennus, général des Gaulois : elle est reprise presque en même tems par Furius Camillus, 390
Anarchie de 5 ans à Rome, 375
Création du Préteur, 367
Consuls tirés du peuple pour la premiere fois, 366
Premieres loix des Romains contre le luxe, 358
Guerre de 49 ans contre les Samnites, 343
Manlius Torquatus fait couper la tête à son fils, quoique victorieux, pour avoir combattu contre ses ordres, 340
Les Romains passent sous le joug, aux Fourches Caudines, 321
Fabius-Maximus, Dictateur, 301
Guerre contre Pyrrhus, 280
Premiere guerre Punique, 264
Attilius Regulus est fait prisonnier, 256
Asdrubal est vaincu par Metellus, 251
Annibal prend Sagonte, 219
Seconde guerre Punique, 218
Les Romains défaits à Cannes par Annibal, 216
Premiere guerre de Macédoine, 214
Prise de Syracuse en Sicile par Marcellus, 212
Annibal retourne en Afrique, 203
Scipion défait Annibal en Afrique, 202
Seconde guerre contre Philippe de Macédoine, 200
Guerre contre Antiochus, 193
Mort de Scipion l'Africain, l'Ancien, 184
Mort de Philopœmen et d'Annibal, 183
Guerre contre Persée, roi de Macédoine, 171
Persée est vaincu par Paul-Emile, 168
Troisieme guerre Punique, 149
Troisieme guerre de Macédoine, 148
Corinthe et Carthage sont détruites, 146
Guerre d'Achaïe ; la Grece soumise, 145
Guerre de Numance ou d'Espagne, 141
Mort du jeune Scipion, 129
Carthage est rétablie ; mort de Polybe, 123
Guerre des Cymbres, 113
Guerre de Jugurtha, 111
Toulouse pillée par les Romains, 106
Guerre de Mithridate, 94
Guerre de Marius et de Sylla, 88
Guerre de Sertorius, 77
Guerre de Catilina, 63
Premier Triumvirat de César, etc. 60
Pompée, seul Consul, 52
Guerre civile de César et Pompée, 49
Pompée vaincu à Pharsale, 48
Correction du Calendrier Romain, 45
César, Dictateur perpétuel, 45
Meurtre de César, 44
IIe. Triumvirat d'Auguste, etc. 43
Brutus et Cassius battus à Philippes, 42
Bataille d'Actium, 31

FASTES CONSULAIRES

Pour servir à l'Histoire Romaine.

Les Romains, comme nous l'avons dit plus haut, donnoient à leurs premiers magistrats le nom de *Consuls*. Le peuple, assemblé au champ de Mars, en élisoit deux nouveaux tous les ans. Les consuls étoient chargés de conduire les armées : ils étoient les chefs du sénat, régloient les affaires de la république. Les seuls Patriciens, dans les premiers tems, pouvoient parvenir au consulat. Les Plébeïens y eurent part dans la suite : ils firent même une loi par laquelle il devoit y avoir un Consul plébeïen. Dans la suite on laissa la liberté de créer deux Consuls plébeïens. Leur autorité étoit presque souveraine, tant que subsista le gouvernement républicain : elle diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laisserent que les marques, et le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre justice aux particuliers. Leur magistrature commençoit au premier Janvier, et finissoit avec l'année. Lorsqu'un Consul mouroit ou abdiquoit dans le cours de l'année, on en élisoit un autre qui s'appelloit *Consul suffectus* : il n'étoit point mis dans les Fastes. Depuis Auguste, il y en eut une infinité qui ne jouissoient quelquefois de cette dignité qu'un mois, ou même moins. Ceux qui étoient élus au 24 octobre, et qui n'avoient pas pris possession du consulat, s'appelloient *Consules designati*. Les Consuls appellés *Consulaires*, étoient ordinairement envoyés pour gouverner les provinces consulaires, sans avoir jamais été Consuls. Le nom de Consul subsista jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité. L'empereur Justin voulut la rétablir : il se créa lui-même Consul; mais ce rétablissemeut ne fut que passager.

La Table Chronologique des Consuls qui suit, est nécessaire non-seulement pour l'histoire de la république Romaine, mais même pour celle de l'Empire et des loix impériales, ainsi que pour l'histoire de l'église.

CONSULS ROMAINS.

Ans de Rome.	av. JC	
245	509	LUCIUS JUNIUS BRUTUS, *ayant été tué dans un combat, on mit à sa place* Sp. Lucretius Tricipitinus; *et celui-ci étant encore mort dans l'année*, M. Horatius Pulvillus *fut subrogé.* L. Tarquinius Collatinus, Egerii filius. *On l'oblige de se défaire de sa charge, et on met à sa place* P. Valerius, *lequel fut ensuite surnommé* Publicola.
246	508	P. Valerius Publicola II, P. Lucretius Tricipitinus.
247	507	Publ. Valerius Publicola III. M. Horatius Pulvillus II.
248	506	Sp. Lartius (ou Largius) Flavus ou Rufus, T. Herminius Aquilinus.
249	505	M. Valerius Volesus, P. Posthumius Tubertus.
250	504	P. Valer. Publicola IV, P. Lucretius Tricipitinus II.
251	503	P. Posthumius Tubertus II. Agrippa Menenius Lanatus.
252	502	Opiter Virginius Tricostus, Sp. Cassius Vicellinus.
253	501	T. Posthumius Cominius Auruncus. T. Lartius Flavus, premier DICTATEUR.
254	500	M. Tullius Longus, Ser. Sulpitus Camerinus.
255	499	P. Veturius Geminus, T. Ebutius Elva.
256	498	T. Lartius Flavus II, Q. Clælius Siculus.
257	497	A. Sempronius Attratinus, M. Minucius Augurinus.
258	496	A. Posthumius Albus Regillensis est fait DICTATEUR. T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
259	495	Ap. Claudius Sabinus, P. Servilius Priscus.
260	494	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus, T. Veturius Geminus Cicurinus.
261	493	Sp. Cassius Viscellinus II, T. Posthumius Cominius Auruncus II.
262	492	T. Geganius Macerinus, P. Minucius Augurinus.
263	491	M. Minucius Augurinus II, A. Sempronius Attratinus II.
264	490	Q. Sulpicius Camerinus, Sp. Lartius Flavus II.
265	489	C. Julius Iulus, P. Pinarius Rufus Mamercinus.
266	488	Sp. Nautius Rutilus, Sext. Furius Fusus.
267	487	C. Aquilius Tuscus. T. Sicinius Sabinus.
268	486	Sp. Cassius Viscellinus III, Proculus Virginius Tricostus.
269	485	Q. Fabius Vibulanus, Ser. Cornelius Cossus Maluginensis.
270	484	L. AEmilius Mamercinus, Q. Fabius Vibulanus II.
271	483	M. Fabius Vibulanus, L. Valerius Publicola Potitus.
272	482	C. Julius Iulus, Q. Fabius Vibulanus III.
273	481	Cæso Fabius Vibulanus, Sp. Furius Fusus.
274	480	Cn. Manlius Cincinnatus, M. Fabius Vibulanus II.
275	479	Cæso Fabius Vibulanus II, A. Virginius Tricostus Rutilus.
276	478	L. AEmilius Mamercinus II, C. Servilius Structus Ahala. C. Cornelius Lentulus *fut subrogé.*
277	477	C. Horatius Pulvillus, T. Menenius Lanatus.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
278	476	A. Virginius Tricostus Rutilus, C. Servilius Structus.
279	475	P. Valerius Publicola, C. Nautius Rufus.
280	474	L. Furius Medullinus Fusus,
281	473	M. Manlius Vulso. L. AEmil. Mamercinus III, P. Vopiscus Julius Iulus.
282	472	P. Pinarius Rufus Mamercinus, P. Furius Fusus.
283	471	Ap. Claudius Sabinus, T. Quintius Capitolinus Barbatus.
284	470	L. Valerius Publicola Potitus II, T. AEmil. Mamercinus IV.
285	469	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus, T. Numicius Priscus.
286	468	T. Quintius Capitolinus Barbatus II, Q. Servilius Priscus.
287	467	T. AEmil. Mamercinus II, Q. Fabius Vibulanus IV.
288	466	Sp. Posthumius Albus Regillensis, Q. Servilius Priscus II,
289	465	Q. Fabius Vibulanus V, T. Quintius Capitolinus Barbatus III.
290	464	A. Posthumius Albus Regillensis, Sp. Furius Medullinus Fusus.
291	463	P. Servilius Priscus, L. Ebutius Elva.
292	462	T. Lucretius Tricipitinus, T. Veturius Geminus Cicurinus.
293	461	P. Volumnius Amintinus Gallus, Ser. Sulpitius Camerinus.
294	460	P. Valerius Publicola II, C. Clodius Sabinus Regillensis.
295	459	Q. Fabius Vibulanus VI, L. Cornelius Maluginensis Cossus.
296	458	C. Nautius Rutilus, L. Minucius.
297	457	C. Horatius Pulvillus, Q. Minutius Augurinus.
298	456	M. Valerius Maximus, Sp. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
299	455	T. Romilius Rocus Vaticanus, C. Veturius Cicurinus.
300	454	Sp. Tarpeius Montanus Capitolinus, A. AEterius Fontinalis.
301	453	Sex. Quintilius Varus, P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
302	452	P. Cestius Capitolinus, C. Menenius Lanatus.
		Ils abdiquent et font place aux Décemvirs.
		DÉCEMVIRS.
303	451	Ap. Claudius Crassinus, T. Genucius Augurinus, P. Cestius Capitolinus, P. Posthumius Albus Regillensis, Sex. Sulpitius Camerinus, A. Manlius Vulso, T. Romilius Rocus Vaticanus, C. Julius Iulus, T. Veturius Crassus Cicurinus, P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
		Ces Décemvirs sont établis à Rome, pour former les loix de la république romaine, après le retour des députés que l'on avoit envoyés à Athenes, pour y demander les loix que Solon avoit autrefois données aux Athéniens. Jusques-là les Romains n'avoient pas eu un corps de loix ; celles qui leur avoient servi, furent d'abord émanées de la volonté des rois,

ans de R.	av. JC.	*DÉCEMVIRS.*
		et ensuite des anciens usages ; mais sur les loix de Solon, se formerent les LOIX DES DOUZE TABLES, *dont il ne nous reste que des fragmens, qui font voir la perte que la jurisprudence a faite dans ces loix.*
304	450	App. Claudius Crassinus, M. Cornelius Maluginensis, M. Sergius, L. Minutius, Q. Fabius Vibulanus, Q. Poecelius, T. Antonius Merenda, K. Duillius, Sp. Appius Cornicensis, M. Rabuleius.
305	449	Ap. Claudius Crassinus *et les autres Décemvirs de l'année précédente retinrent, par la force, l'administration des affaires. L'abus qu'ils firent de leur autorité, sur-tout* Appius Claudius, *causa une émeute parmi le peuple, et l'on fut obligé de les supprimer, et de revenir à l'élection des Consuls.*
		CONSULS.
		L. Valerius Publicola Potitus, M. Horatius Barbatus.
306	448	Lar. Herminius Aquilinus, T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
307	447	M. Geganius Macerinus, C. Julius Iulus.
308	446	T. Quinctius Capitolinus Barbatus IV, Agrippa Furius Fusus. *Au lieu de ces deux Consuls, Denys d'Halicarnasse, livre XI, met les deux suivans :* M. Minutius, C. Quintius.

		CONSULS.
309	445	M. Genucius Augurinus, C. Curtius Philo.
		TRIBUNS MILITAIRES, *Avec autorité de Consuls, savoir :*
310	444	A. Sempronius Atratinus, L. Attilius Longus, *et* T. Clœlius Siculus, *qui abdiquent.* L. Papirius Mugillanus, *Consul la même année avec* L. Sempronius Atratinus.
311	443	M. Geganius Macerinus II, T. Quinctius Capitolinus Barbatus V.
312	442	M. Fabius Vibulanus, Posthumius Ebutius Elva Cornicensis.
313	441	C. Furius Pacilus Fusus, M. Papirius Crassus.
314	440	Proculus Geganius Macerinus, L. Menenius Lanatus,
315	439	T. Quinctius Capitolinus Barbatus VI, Agrippa Menenius Lanatus.
		Tribuns Militaires, savoir :
316	438	Mam. AEmilius Macerinus, T. Quinctius Cincinnatus, L. Julius Iulus.
317	437	M. Geganius Mamercinus, L. Serg. Fidenas,
318	436	M. Cornelius Maluginensis, L. Papir. Crassus.
319	435	C. Julius Iulus, L. Virginius Tricostus.
320	434	C. Jul. Iulus II, L. Virginius Tricostus II.
		Trois Tribuns Militaires, savoir :
321	433	M. Fabius Vibulanus,

ans de R.	av. JC.	*CONSULS.*
		M. Fossius Flaccinator, L. Sergius Fidenas.
		Trois Tribuns Militaires, savoir :
322	432	L. Pinarius Rufus Mamercinus, L. Furius Medullinus, Sp. Posthumius Albus Regillensis.
		CONSULS.
323	431	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Julius Manto.
324	430	C. Papirius Crassus, L. Julius Iulus.
325	429	L. Sergius Fidenas II, Hostius Lucretius Tricipitinus.
326	428	T. Quinctius Pennus Cincinnatus II, A. Cornelius Cossus.
327	427	C. Servilius StructusAhala, L. Papir. Mugillanus II.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
328	426	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Furius Pacilus, M. Posthumius Albus Regillensis, A. Cornelius Cossus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
329	425	A. Sempronius Atratinus, L. Furius Medullinus, L. Quinct. Cincinnatus, L. Horatius Barbatus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
330	424	Ap. Claudius Crassus Regillensis, Sp. Nautius Rutilus,

		TRIBUNS.
		L. Sergius Fidenas, Sex. Julius Iulus.
331	423	C. Sempron. Atratinus, Q. Fabius Vibulanus. } *Consuls.*
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
332	422	M. Manlius Vulso Capitolinus, Q. Antonius Merenda, L. Papirius Mugillanus, L. Servilius Strictus.
333	421	T. Quinctius Capitolinus Barbatus, Humerius Fabius Vibulanus. } *Consuls.*
		L. P. Petau met au lieu des Consuls précédens, quatre Tribuns Militaires, savoir :
334	420	T. Quinctius Pennus Cincinnatus III, M. Manlius Vulso Capitolinus, L. Furius Medullinus III, A. Sempronius Atratinus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
335	419	AgrippaMenenius Lanatus, Sp. Nautius Rutilus, P. Lucretius Tricipitinus, C. Servilius Axilla II.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
336	418	M. Papirius Mugillanus, C. Servilius Axilla III, L. Sergius Fidenas, Q. Servilius Priscus,
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
337	417	P. Lucretius Tricipitinus,

ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.
		L. Servilius Structus,
		Agrippa Menenius Lanatus,
		Sp. Veterius Crassus Cicurinus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
338	416	A. Sempronius Atratinus,
		M. Papir. Mugillanus,
		Sp. Nautius Rutilus,
		Q. Fabius Vibulanus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
339	415	P. Cornelius Cossus,
		Quinctius Cincinnatus,
		C. Valerius Pennus Volusus,
		N. Fabius Vibulanus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
340	414	Q. Fabius Vibulanus,
		Cn. Cornelius Cossus,
		P. Posthumius Albus Regillensis,
		L. Valerius Potitus.
341	413	M. Corn. Cossus, L. Fur. Medullinus. *(Consuls.)*
342	412	Q. Fab. Ambustus, C. Furius Pacilus. *(Consuls.)*
343	411	M. Papir. Mugillanus, C. Nautius Rutilus. *(Consuls.)*
344	410	M. AEmilius Mamercinus, C. Valerius Potitus Volusus. *(Consuls.)*
345	409	Cn. Cornelius Cossus. L. Furius Medullinus. *(Consuls.)*
		Trois Tribuns Militaires, savoir :
346	408	C. Julius Iulus,
		P. Cornelius Cossus,
		C. Servilius Ahala.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
347	407	C. Valerius Potitus Volusus,
		C. Servilius Ahala,
		N. Fabius Vibulanus,
		L. Furius Medullinus.
		Quatre Tribuns Militaires, savoir :
348	406	P. Cornelius Rutilus Cossus,
		L. Valerius Potitus,
		Cn. Cornelius Cossus,
		N. Fabius Ambustus.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
349	405	C. Julius Iulus,
		M. AEmilius Mamercinus,
		T. Quinctius Capitolinus Barbatus,
		L. Furius Medullinus,
		T. Quinctius Cincinnatus,
		A. Manlius Vulso Capitolinus.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
350	404	P. Cornelius Maluginensis,
		Sp. Nautius Rutilus,
		Cn. Cornelius Cossus,
		C. Valerius Potitus,
		K. Fabius Ambustus,
		M. Sergius Fidenas.
		Huit Tribuns Militaires, savoir :
351	403	M. AEmilius Mamercinus,
		M. Furius Fusus,
		Appius Claud. Crassus,
		L. Julius Iulus,
		M. Quintilius Varus,
		L. Valerius Potitus,
		M. Furius Camillus,
		M. Posthumius Albinus.

ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
352	402	Q. Servilius Ahala, Q. Sulpicius Camerinus, Q. Servilius Priscus Fidenas, A. Manlius Vulso, L. Virginius Tricostus, M. Sergius Fidenas.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
353	401	L. Valerius Potitus, L. Julius Iulus, M. Furius Camillus, M. AEmilius Mamercinus, Cn. Cornelius Cossus, K. Fabius Ambustus.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
354	400	P. Licinius Calvus, P. Mælius Capitolinus, P. Mænius, Sp. Furius Medullinus, L. Titinius, L. Publilius Philo.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
355	399	C. Duilius, L. Attilius Longus, Cn. Genusius Aventinensis, M. Pomponius, Volero Publilius Philo, M. Veturius Crassus Cicurinus.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
356	398	L. Valerius Potitus, L. Furius Medullinus, M. Valerius Maximus, M. Furius Camillus, Q. Servilius Priscus, Q. Sulpicius Camerinus.
		TRIBUNS.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
357	397	L. Julius Iulus, L. Furius Medullinus, L. Sergius Fidenas, A. Posthumius Albinus, A. Manlius Vulso, P. Cornelius Maluginensis.
		Six Tribuns du Peuple, savoir :
358	396	P. Licinius Calvus, L. Attilius Longus, P. Mælius Capitolinus, L. Titinius, P. Mænius, C. Genucius Aventinensis.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
359	395	P. Cornelius Cossus, P. Cornelius Scipio, M. Valerius Maximus, K. Fabius Ambustus, L. Furius Medullinus, Q. Servilius Priscus Fidenas.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
360	394	M. Furius Camillus, L. Furius Medullinus, C. AEmilius Mamercinus, Sp. Posthumius Albinus Regillensis, P. Cornelius Scipio, L. Valerius Publicola.
		CONSULS.
361	393	L. Lucretius Flavus, Ser. Sulpitius Camerinus.
362	392	L. Valerius Potitus, M. Manlius Capitolinus.
		Six Tribuns Militaires, savoir :
363	391	L. Lucretius Flavus,

ans de R. | av. JC.

TRIBUNS.

Ser. Sulpicius Camerinus ,
M. AEmilius Mamercinus ,
L. Furius Medullinus ,
Agrippa Furius Fusus ,
C. AEmilius Mamercinus.

Six Tribuns Militaires , savoir :

364 390 Q. Fabius Ambustus ,
K. Fabius Ambustus ,
C. Fabius Ambustus ,
Q Sulpitius Longus ,
Q. Servilius Priscus Fidenas ,
Servilius Cornelius Maluginensis.

Six Tribuns Militaires , savoir :

365 389 L. Valerius Publicola ,
L. Virgilius Tricostus ,
P. Cornelius Cossus ,
A. Manlius Capitolinus ,
L. AEmilius Mamercinus ,
L. Posthumius Albinus Regillensis.

Six Tribuns Militaires , savoir :

366 388 T. Quinctius Cincinnatus ,
L. Servilius Priscus Fidenas ,
L. Julius Iulus ,
L. Aquilinus Corvus ,
L. Lucretius Tricipitinus ,
Ser. Sulpitius Rufus.

Six Tribuns Militaires , savoir :

367 387 L. Papirius Cursor ,
C. Sergius Fidenas ,
L. AEmilius Mamercinus ,
L. Menenius Lanatus ,
L. Valerius Publicola ,
C. Cornelius Cossus.

Six Tribuns Militaires , savoir :

368 386 L. Furius Camillus ,

TRIBUNS.

Q. Servilius Priscus Fidenas ,
L. Quinctius Cincinnatus ,
L. Horatius Pulvillus ,
P. Valerius Potitus Publicola ,
Ser. Cornelius Maluginensis.

Six Tribuns Militaires , savoir :

369 385 A. Manlius Capitolinus ,
P. Cornelius Cossus ,
T. Quinctius Capitolinus ,
L. Quinctius Capitolinus ,
L. Papirius Cursor ,
C. Sergius Fidenas.

Six Tribuns Militaires , savoir :

370 384 Ser. Cornelius Maluginensis ,
P. Valerius Potitus Publicola ,
M. Furius Camillus ,
Ser. Sulpitius Rufus ,
C. Papirius Crassus ,
T. Quinctius Cincinnatus.

Six Tribuns Militaires , savoir :

371 383 L. Valerius Publicola ,
A. Manlius Capitolinus ,
Ser. Sulpitius Rufus ,
L. Lucretius Tricipitinus ,
L. AEmilius Mamercinus ,
M. Trebonius Flavus.

Six Tribuns Militaires , savoir :

372 382 Sp. Papirius Crassus ,
L. Papirius Crassus ,
Ser. Cornelius Maluginensis ,
Q. Servilius Priscus Fidenas ,
Ser. Sulpitius Prætextatus ,
L. AEmilius Mamercinus.

ans de R. | av. JC.

TRIBUNS.

Six Tribuns Militaires, savoir :

373 | 381 | M. Furius Camillus,
A. Posthumius Albinus Regillensis,
L. Posthumius Albinus Regillensis,
L. Furius Medullinus,
L. Lucretius Tricipitinus,
M. Fabius Ambustus.

Six Tribuns Militaires, savoir :

374 | 380 | L. Valerius Publicola,
P. Valerius Potitus Publicola,
L. Menenius Lanatus,
C. Sergius Fidenas,
Sp. Papirius Cursor,
Ser. Cornelius Maluginensis.

Six Tribuns Militaires, savoir :

375 | 379 | P. Manlius Capitolinus,
C. Manlius Capitolinus,
C. Julius Iulus,
C. Sextilius,
M. Albinius,
L. Antistius,

Six Tribuns Militaires, savoir :

376 | 378 | Sp. Furius Medullinus,
Q. Servilius Priscus Fidenas,
C. Licinius Calvus,
P. Clelius Siculus,
M. Horatius Pulvillus,
L. Geganius Macerinus,

Six Tribuns Militaires, savoir :

377 | 377 | L. AEmilius Mamercinus.
Ser. Sulpitius Prætextatus,
P. Valerius Potitus Publicola,

TRIBUNS.

L. Quinctius Cincinnatus,
C. Veturius Crassus Cicurinus,
C. Quinctius Cincinnatus.

378 | 376
379 | 375
380 | 374
381 | 373
382 | 372 } *Anarchie à Rome, sans Consuls ni Tribuns.*

Cependant, suivant quelques auteurs, ces mêmes années sont remplies par des Consuls ; mais nous suivons ici les Marbres du Capitole.

Six Tribuns Militaires, savoir :

383 | 371 | L. Furius Medullinus,
P. Valerius Potitus Publicola,
A. Manlius Capitolinus,
Ser. Sulpitius Prætextatus,
C. Valerius Potitus,
Ser. Cornelius Maluginensis.

Six Tribuns Militaires, savoir :

384 | 370 | Q. Servilius Priscus Fidenas,
M. Cornelius Maluginensis,
C. Veturius Crassus Cicurinus,
Q. Quinctius Cincinnatus,
A. Cornelius Cossus,
M. Fabius Ambustus.

Six Tribuns Militaires, savoir :

385 | 369 | L. Quinctius Capitolinus,
Sp. Servilius Structus,
Serv. Cornelius Maluginensis.
L. Papirius Crassus,
Serv. Sulpitius Prætextatus,
L. Veturius Crassus Cicurinus.

386 | 368 | Camillus DICTATEUR, *sans Consul ni Tribun.*

Six

ans de R.	av. JC.	*TRIBUNS.*
		Six Tribuns Militaires, savoir :
387	367	A. Cornelius Cossus, L. Veturius Crassus Cicurinus, M. Cornelius Maluginensis, P. Galerius Potitus Publicola, M. Geganius Macerinus, P. Manlius Capitolinus, M. Fur. Camillus, âgé de 80 ans, est créé DICTATEUR.
		CONSULS.
388	366	L. AEmilius Macerinus, *est patricien.* L. Sextius Sextinus Lateranus, *est plébéïn.*
389	365	L. Genucius Aventinensis, Q. Servilius Ahala.
390	364	C. Sulpitius Peticus, C. Licinius Calvus.
391	363	L. AEmilius Mamercinus, Cn. Genucius Aventinensis.
392	362	Q. Servilius Ahala II, L. Genucius Aventinensis II.
393	361	C. Licinius Calvus, F. Sulpitius Peticus II,
394	360	M. Fabius Ambustus, C. Petilius Libo Visolus.
395	359	M. Popilius Lænas, Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus.
396	358	C. Fabius Ambustus, C Plautinus Proculus.
397	357	M, Marcinus Rutilus, Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus II,
398	356	M. Fabius Ambustus II, M. Popilius Lænas II.
399	355	C. Sulpitius Peticus III, L. Valerius Poplicola II.
400	354	M. Fabius Ambustus III, T. Quintius Pennus Capitolinus.
401	353	C. Sulpitius Peticus IV, M. Valer. Poplicola III.

		CONSULS.
402	352	Pub. Valerius Poplicola IV, C. Martius Rutilus.
403	351	C. Sulpitius Peticus V, T. Quintius Pennus Cincinnatus.
404	350	M. Popilius Lænas III, L. Cornelius Scipio.
405	349	L. Furius Camillus, Ap. Claudius Crassus.
406	348	M. Popilius Lænas IV, M. Valerius Corvus.
407	347	C. Plautius Hypsæus, T. Manlius Imperiosus Torquatus.
408	346	M. Valerius Corvus, C. Petilius Libo Visolus.
409	345	M. Fabius Dorso, Ser. Sulp. Camerinus.
410	344	C. Martius Rutilus, T. Manlius Imperiosus Torquatus.
411	343	M. Valerius Corvus, A. Corn. Cossus Arvina.
412	342	C. Martius Rutilus, Q. Servilius Ahala.
413	341	C. Plautinus Hypsæus, L. AEmilius Mamercinus.
414	340	T. Manlius Imperiosus Torquatus, P. Decius Mus.
415	339	T. AEmilius Mamercinus, Q. Publilius Philo.
416	338	Lucius Furius Camillus, C. Mœnius.
417	337	C. Sulpitius Longus, P. AElius Pætus.
418	336	L. Papirius Crassus, Cæso Duillius.
419	335	M. Valerius Corvus, M. Attilius Regulus.
420	334	T. Veturius Calvinus, Sp. Posthumius Albinus.
421	333	L. Papirius Cursor, C. Petilius Libo Visolus.
422	332	A. Cornelius Cossus Arvina II, Cn. Domitius Calvinus.
423	331	M. Claudius Marcellus, C. Valerius Potitus Flaccus.

ans de R.	av. JC.	*CONSULS.*
424	330	L. Papirius Crassus, L. Plautius Venno.
425	329	L. AEmilius Mamercinus Privernas II, Cn. Plautius Decianus.
426	328	C. Plautius Proculus, P. Cornelius Scapula.
427	327	L. Cornelius Lentulus, Q. Publilius Philo II.
428	326	C. Petilius Libo Visolus, L. Papirius Mugillanus.
429	325	L. Furius Camillus II, D. Junius Brutus Scæva.
430	324	DICTATEUR, L. Papirius Cursor.
431	323	L. Sulpitius Longus, Q. Aulius Ceretanus.
432	322	Q. Fabius Maximus Rullianus, L. Fulvius Corvus.
433	321	T. Veturius Calvinus II, Sp. Posthum. Albinus II.
434	320	L. Papirius Cursor II, Q. Publilius Philo III.
435	319	L. Papirius Cursor III, Q. AEmilius (ou Aulius) Cerretanus.
436	318	L. Plautius Venno, M. Fossius Flaccinator.
437	317	Q. AEmilius Barbula, C. Junius Bubulcus Brutus.
438	316	Sp. Nautius Rutilus, M. Popilius Lænas.
439	315	L. Papirius Cursor IV, Q. Publilius Philo IV.
440	314	M. Pœtilius Libo, C. Sulpitius Longus.
441	313	L. Sulpitius Cursor V, Junius Bubulcus Brutus II.
442	312	M. Valerius Maximus, P. Decius Mus.
443	311	C. Junius Bubulcus Brutus III, Q. AEmilius Barbula II.
444	310	Q. Fabius Maximus Rullianus II, C. Marcius Rutilus.
445	309	DICTATEUR, L. Papirius Cursor.
446	308	P. Decius Mus II, Q. Fabius Maximus Rullianus III.
447	307	Ap. Claudius Cæcus, L. Volumnius Flamma Violens.
448	306	Q. Marcius Tremulus, P. Cornelius Arvina.
449	305	L. Posthumius Megellus, T. Minucius Augurinus, *auquel fut substitué* M. Fulvius Corvus Pætinus.
450	304	P. Sempronius Sophus, P. Sulpitius Saverrio.
451	303	Ser. Cornelius Lentulus, L. Genutius Aventinensis.
452	302	M. Livius Dexter, M. AEmilius Paulus.
		Point de Consuls à Rome, mais deux Dictateurs, savoir :
453	301	Q. Fabius Maximus Rullianus, M. Valerius Corvus.
454	300	Q. Apulcius Pausa, M. Valerius Corvus.
		M. Fulvius Perinus,
455	299	T. Manlius Torquatus, *auquel fut substitué* M. Valerius Corvus.
456	298	L. Cornelius Scipio, Cn. Fulvius Contumalus,
457	297	Q. Fabius Maximus Rullianus IV, P. Decius Mus III.
458	296	Ap. Claudius Cæcus II, L. Volumnius Flamma Violens.
459	295	Q. Fabius Maximus Rullianus V, P. Decius Mus IV.
460	294	L. Posthumius Megellus, M. Attilius Regulus.
461	293	L. Papirius Cursor, Sp. Carvilius Maximus.
462	292	Q. Pabius Maximus Gurges, D. Junius Brutus Scæva.
463	291	L. Posthum. Megellus III, C. Junius Brutus Bubulcus.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
464	290	P. Cornelius Rufinus, M. Curius Dentatus.
465	289	M. Valerius Maximus Corvinus, Q. Cædicius Noctua.
466	288	Q. Martius Tremulus, P. Cornelius Arvina.
467	287	M. Claudius Marcellus, Sp. Nautius Rutilus.
468	286	M. Valerius Maximus Potitus, C. AElius Pœtus.
469	285	C. Claudius Canina, M. AEmilius Lepibus *ou* Barbula.
470	284	C. Servilius Tucca, L. Cæcilius Metellus *ou* Denter.
471	283	P. Cornelius Dolabella Maximus, Cn. Domitius Calvinus.
472	282	C. Fabricius Luscinus, Q. AEmilius Papus.
473	281	L. AEmilius Barbula, Q. Marcius Philippus.
474	280	P. Valerius Lævinus, T. Coruncianus Nepos.
475	279	P. Sulpicius Savetrio, P. Decius Mus.
476	278	Q. Fabr. Luscinus II, Q. AEmilius Papus II.
477	277	P. Cornelius Rufinus II, C. Junius Brutus Bubulcus II.
478	276	C. Fabius Maximus Gurges II, C. Genucius Clepsina.
479	275	M. Curius Dentatus II, L. Cornelius Lentulus Caudinus.
480	274	M. Curius Dentatus III, Ser. Cornelius Merenda.
481	273	C. Fab. Dorso Licinus, C. Claudius Canina II.
482	272	L. Papirius Cursor II, Sp. Carv. Maximus II.
483	271	C. Quinctilius Claudus, L. Genucius Clepsina.
484	270	C. Genucius Clepsina II, Cn. Cornelius Blasio.
485	269	Q. Ogulinus Gallus, C. Fabius Pictor.
486	268	P. Sempronius Sophus, Ap. Claudius Crassus.
487	267	M. Attilius Regulus, L. Julius Libo.
488	266	M. Fabius Pictor, D. Junius Pera.
489	265	Q. Fabius Maximus Gurges III, L. Mamilius Vitulus.
490	264	Ap. Claudius Caudex, M. Fulvius Flaccus.
491	263	M. Valerius Maximus Messala, M. Otacilius Crassus.
492	262	L. Posthumius Megellus, Q. Mamilius Vitulus.
493	261	L. Valerius Flaccus, T. Otacilius Crassus.
494	260	Cn. Cornelius Scipio Asina, C. Duillius Nepos.
495	259	L. Cornelius Scipio, C. Aquilius Florus.
496	258	A. Attilius Calatinus, C. Sulpitius Paterculus.
497	257	C. Attilius Regulus Serranus, Cn. Cornelius Blasio.
498	256	A. Manl. Vulso Longus, Q. Cædicius; *Fut subrogé en sa place* M. Attilius Regulus.
499	255	Ser. Fulvius Pætinus Nobilior, M. AEmilius Paulus.
500	254	Cn. Cornelius Scipio Asina II, A. Attilius Calatinus.
501	253	Cn. Servilius Cœpio, C. Sempronius Blesus.
502	252	C. Aurelius Cotta, P. Servilius Geminus.
503	251	L. Cæcilius Metellus II, C. Furius Pacilus.
504	250	C. Attilius Regulus II, L. Manlius Vulso.
505	249	P. Claudius Pulcher, L. Junius Pullus.
506	248	C. Aurelius Cotta, P. Servilius Geminus II.
507	247	L. Cæcilius Metellus, M. Fabius Buteo.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
508	246	M. Otacilius Crassus, M. Fabius Licinius.
509	245	M. Fabius Buteo, C. Attilius Balbus.
510	244	A. Manlius Torquatus Atticus, C. Sempr. Blesus II.
511	243	C. Fundanius Fundulus, C. Sulpitius Gallus.
512	242	C. Lutatius Catulus, A. Posthumius Albinus.
513	241	A. Manlius Torquatus Atticus, Q. Lutatius Cerco.
514	240	C. Claudius Centho, M. Sempronius Tuditanus.
515	239	C. Mamilius Turinus, Q. Valerius Falto.
516	238	T. Sempronius Gracchus, P. Valerius Falto.
517	237	L. Cornelius Lentulus Caudinus, Q. Fulvius Flaccus.
518	236	P. Cornelius Lentulus Caudinus, C. Licinius Varus.
519	235	T. Manlius Torquatus, C. Attilius Bulbus II.
520	234	L. Posthumius Albinus, Sp. Carvilius Maximus.
521	233	Q. Fabius Maximus Verrucosus, M. Pomponius Matho.
522	232	M. AEmilius Lepidus, M. Poblicius Malleolus.
523	231	M. Pomponius Matho II, C. Papirius Maso.
524	230	M. AEmilius Barbula, M. Junius Pera.
525	229	L. Posthumius Albinus, Cn. Fulv. Centumalus.
526	228	Spur. Carvilius Maximus II, Q. Fabius Maximus Verrucosus II.
527	227	P. Valerius Flaccus, M. Attilius Regulus.
528	226	M. Valerius Messala, L. Apullius Fullo.
529	225	L. AEmilius Papus, C. Attilius Regulus.
530	224	Q. Fluvius Flaccus, T. Manl. Torquatus II.

		CONSULS.
531	223	C. Flaminius Nepos, P. Furius Philus.
532	222	Cn. Corn. Scipio Calvinus, M. Claudius Marcellus.
533	221	P. Corn. Scipio Asina, M. Minucius Rufus.
534	220	L. Veturius Philo, C. Lutatius Catulus.
535	219	M. Livius Salinator, L. AEmilius Paulus.
536	218	P. Cornelius Scipio, T. Sempronius Longus.
537	217	Cn. Servilius Geminus, C. Flaminius Nepos II; *On substitua à ce dernier*, M. Attilius Regulus II.
538	216	C. Terentius Varro, L. AEmilius Paulus II.
539	215	L. Posthumius Albinus, T. Sempronius Gracchus; *et en la place de Posthumius*, M. Claudius Marcellus; *On lui substitua* Q. Fabius Maximus Verrucosus III.
540	214	Q. Fabius Maximus Verrucosus IV, M. Claud. Marcellus III.
541	213	Q. Fab. Maximus. Q. Fil. T. Sempronius Gracchus II.
542	212	Q. Fulvius Flaccus II, Ap. Claudius Pulcher.
543	211	P. Sulp. Galba Maximus, C. Fulvius Centumalus.
544	210	M. Valerius Lævinus II, M. Claudius Marcellus IV.
545	209	Q. Fabius Maximus Verrucosus V, Q. Fulvius Flaccus III.
546	208	M. Claudius Marcellus, T. Quintius Crispinus.
547	207	C. Claudius Nero, M. Livius Salinator.
548	206	Q. Cæcilius Metellus, L. Veturius Philo.
549	205	P. Cornelius Scipio, P. Licinius Crassus.
550	204	M. Cornelius Cethegus, P. Sempronius Tuditanus.
551	203	Cn. Servilius Cœpio, C. Servilius Geminus.

ans de R.	ans av. JC.	CONSULS.
552	202	T. Claudius Nero, M. Servilius Pulex Geminus.
553	201	Cn. Cornelius Lentulus, P. AElius Pœtus.
554	200	P. Sulp. Galba Maximus II, C. Aurelius Cotta.
555	199	L. Cornelius Lentulus, P. Villius Topulus.
556	198	T. Quintius Flaminius, Sex. AElius Pœtus Catus.
557	197	C. Cornelius Cethegus, Q. Minutius Rufus.
558	196	L. Furius Purpureo, M. Claudius Marcellus.
559	195	M. Porcius Cato, L. Valerius Flaccus.
560	194	P. Cornelius Scipio Africanus, T. Sempronius Longus.
561	193	L. Cornelius Merula, Q. Minutius Thermus.
562	192	L. Quintius Flaminius, Cn. Domitius Ahenobarbus.
563	191	M. Acilius Glabrio, P. Cornelius Scipio Nasica.
564	190	L. Cornelius Scipio, C. Lælius Nepos.
565	189	Cn. Manlius Vulso, M. Fulvius Nobilior.
566	188	C. Livius Salinator, M. Valerius Messala.
567	187	M. AEmilius Lepidus, C. Flaminius Nepos.
568	186	Sp. Posthumius Albinus, Q. Marcius Philippus.
569	185	Ap. Claudius Pulcher, M. Sempronius Tuditanus.
570	184	P. Claudius Pulcher, L. Porcius Licinius.
571	183	Q. Fabius Labeo, M. Claudius Marcellus.
572	182	L. AEmilius Paulus, M. Bæbius Tamphilus.
573	181	P. Cornelius Cethegus, M. Bæbius Tamphilus.
574	180	Ap. Posthumius Albinus, C. Calpurnius Piso; *On substitue à ce dernier*, Q. Fulvius Flaccus.
575	179	L. Manl. Acidin. Fulvianus, Q. Fulvius Flaccus.
576	178	M. Junius Brutus, A. Manlius Vulso.
577	177	C. Claudius Pulcher, T. Sempronius Gracchus.
578	176	Cn. Cornelius Scipio Hispalus; *On lui substitue* C. Valerius Lævinus, Q. Petilius Spurinus.
579	175	P. Mucius Scævola, M. AEmilius Lepidus II.
580	174	Sp. Posthumius Albinus, Q. Mucius Scævola.
581	173	L. Posthumius Albinus, M. Popilius Lænas.
582	172	C. Popilius Lænas, P. AElius Ligus. *Ces deux derniers Consuls sont tirés du peuple pour la premiere fois.*
583	171	P. Licinius Crassus, C. Cassius Longinus.
584	170	A. Hostilius Mancinus, A. Attilius Serranus.
585	169	Q. Marcius Philippus II, C. Servilius Cœpio.
586	168	L. AEmilius Paulus, C. Licinius Crassus.
587	167	Q. AElius Pœtus, M. Junius Pennus.
588	166	C. Sulpitius Gallus, M. Claudius Marcellus.
589	165	T. Manlius Torquatus, Cn. Octavius Nepos.
590	164	A. Manlius Torquatus, Q. Cassius Longinus.
591	163	T. Sempronius Gracchus II, M. Juventius Phalna.
592	162	P. Cornelius Scipio Nasica, C. Marcius Figulus.
593	161	M. Valerius Messala, C. Fanius Strabo.
594	160	L. Anicius Gallus, M. Cornelius Cethegus.
595	159	Cn. Corn. Dolabella, M. Fulvius Nobilior.
596	158	M. AEmilius Lepidus, C. Popilius Lænas.
597	157	Sex. Julius Cæsar, L. Aurelius Orestes.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
598	156	L. Cornelius Lentulus Lupus, C. Marcius Figulus II.
599	155	P. Cornelius Scipio Nasica, M. Claudius Marcellus II.
600	154	Q. Opirius Nepos, L. Posthumius Albinus; *On substitue à ce dernier*, M. Acilius Glabrio.
601	153	Q. Fulvius Nobilior, T. Annius Luscus.
602	152	M. Claudius Marcellus III, L. Valerius Flaccus.
603	151	L. Licinius Lucullus, A. Posthumius Albinus.
604	150	L. Quintius Flamininus, M. Acilius Balbus.
605	149	L. Marcinus Censorinus, M. Manilius Nepos.
606	148	Sp. Posthumius Albinus, L. Calpurnius Piso Cæsonius.
607	147	P. Cornelius Scipio Africanus AEmilianus, C. Livius Mamilianus Drusus.
608	146	Cn. Corn. Lentulus, L. Mummius Achaïcus.
609	145	Q. Fab. Maximus AEmilianus, L. Hostilius Mancinus.
610	144	Ser. Sulpitius Galba, L. Aurelius Cotta.
611	143	Appius Claudius Pulcher, Q. Cæcilius Metellus Macedonicus.
612	142	L. Cæcilius Metellus Calvus, Q. Fabius Maximus Servilianus.
613	141	Q. Servilius Nepos, Q. Pompeius Nepos.
614	140	C. Lælius Sapiens, Q. Servilius Cæpio.
615	139	C. Calpurnius Piso, M. Popilius Lænas.
616	138	P. Cornelius Scipio Nasica Serapio, D. Junius Brutus Callaïcus.
617	137	M. AEmilius Lepidus Porcina, C. Hostilius Mancinus.
618	136	P. Furius Philus, Sex. Attilius Serranus.
619	135	Ser. Fulvius Flaccus, Q. Calpurnius Piso.
620	134	P. Corn. Scipio Africanus AEmilianus II, C. Fulvius Flaccus.
621	133	P. Minucius Scævola, L. Calpurnius Piso.
622	132	P. Popilius Lænas, P, Rupillus Nepos.
623	131	P. Licinius Crassus Mucianus, L. Valerius Flaccus.
624	130	C. Claudius Pulcher, M. Perpenna.
625	129	C. Sempronius Tuditanus, M. Aquilius Nepos.
626	128	Cn. Octavius Nepos, T. Annius Luscus Rufus.
627	127	L. Cassius Longinus, L. Cornelius Cinna.
628	126	M. AEmilius Lepidus, L. Aurelius Orestes.
629	125	M. Plautius Hipseus, M. Fulvius Flaccus.
630	124	C. Cassius Longinus, C. Sextius Calvinus.
631	123	Q. Cæcilius Metellus Balearius, T. Quintius Flamininus.
632	122	Cn. Domitius Ahenobarbus, C. Fannius Strabo.
633	121	L. Opimius Nepos, Q. Fabius Maximus Allobrogicus.
634	120	P. Manilius Nepos, C. Papirius Carbo.
635	119	L. Cæcilius Metel. Dalmaticus, L. Aurelius Cotta.
636	118	M. Porcius Cato, Q. Marcius Rex.
637	117	L. Cæcilius Metellus, Q. Mutius Scævola.
638	116	C. Licinius Geta, Q. Fab. Maximus Eburnus.

ans de R.	av. JC.	*CONSULS.*
639	115	M. AEmilius Scaurus, M. Cæcilius Metellus.
640	114	M. Acilius Balbus, C. Portius Cato.
641	113	P. Cæcilius Metellus Caprarius, Cn. Papirius Carbo.
642	112	M. Livius Drusus, L. Calpurnius Piso.
643	111	P. Cornelius Scipio Nasica, L. Calpurnius Piso Bestia.
644	110	M. Minucius Rufus, Sp. Posthumius Albinus.
645	109	Q. Cæcilius Metellus Numidicus, M. Junius Silanus.
646	108	Ser. Sulpitius Galba, Quintus Hortensius Nepos, *auquel on substitue* M. Aurelius Scaurus.
647	107	L. Cassius Longinus, *auquel on substitue* M. AEmilius Scaurus II, C. Marius Nepos.
648	106	M. Attilius Serranus, Q. Servilius Cæpio.
649	105	P. Rutilius Rufus, Cn. Marlius Maximus.
650	104	C. Marius Nepos II, C. Flavius Fimbria.
651	103	C. Marius Nepos III, L. Aurelius Orestes.
652	102	C. Marius Nepos IV, Q. Lutatius Catulus.
653	101	C. Marius Nepos V, Manil. Aquillius Nepos.
654	100	C. Marius Nepos VI, L. Valerius Flaccus.
655	99	M. Antonius Nepos, A. Posthumius Albinus.
656	98	Q. Cæcilius Metellus Nepos, T. Didius Nepos.
657	97	C. Corn. Lentulus, P. Licinius Crassus.
658	96	Cn. Domitius Ahenobarbus, C. Cassius Longinus.
659	95	L. Licinius Crassus, Q. Mucius Scævola.
660	94	C. Cælius Caldus, L. Domitius Ahenobarbus.
661	93	M. Valerius Flaccus, M. Herennius Nepos.
662	92	C. Claudius Pulcher, M. Perpenna Nepos.
663	91	L. Marcius Philippus, Sex. Julius Cæsar.
664	90	Sex. M. Junius Cæsar, P. Rutilius Rufus.
665	89	Cn. Pompeius Strabo, L. Porcius Cato.
666	88	L. Cornelius Sulla Felix, Q. Pompeius Rufus.
667	87	Cn. Octavius, L. Cornelius Cinna; *on lui substitue* L. Cornelius Merula.
668	86	L. Cornelius Cinna II, C. Marius VII; *on substitue à* Marius, L. Valerius Flaccus.
669	85	L. Cornelius Cinna III, Cn. Papirus Carbo.
670	84	Cn. Papirius Carbo II, L. Cornelius Cinna IV.
671	83	L. Corn. Scipio Asiaticus, Cn. Junius Norbanus.
672	82	C. Marius, Cn. Papirius Carbo III.
673	81	M. Tullius Decula, Cn. Corn. Dolabella.
674	80	L. Corn. Sulla Felix II, Q. Cæcil Metellus Pius.
675	79	P. Serv. Vatia Isauricus, Ap. Claudius Pulcher.
676	78	M, AEmilius Lepidus, Q. Lutatius Catulus.
677	77	D. Jun. Brutus Lepidus, M. AEmilius Livianus.
678	76	Cn. Octavius, M. Scribonius Curio.
679	75	L. Octavius, C. Aurelius Cotta.
680	74	L. Licinius Lucullus, M. Aurelius Cotta.
681	73	M. Terentius Varro Lucullus, C. Cassius Varus.
682	72	L. Gellius Poplicola, Cn. Cornelius Lentulus Claudianus.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
683	71	C. Aufidius Orestes, P. Cornelius Lentulus Sura.
684	70	M. Licinius Crassus, Cn. Pompeius Magnus.
685	69	Q. Hortensius, Q. Cæcilius Metellus Creticus.
686	68	L. Cæcilius Metellus, Q. Marcius Rex.
687	67	C. Calpurnius Piso, M. Acilius Glabrio.
688	66	M. AEmilius Lepidus, L. Volcatius Tullus.
689	65	L. Aurelius Cotta, L. Manlius Torquatus.
690	64	L. Julius Cæsar, L. Marcius Figulus.
691	63	M. Tullius Cicero, D. Antonius Nepos.
692	62	D. Junius Silanus, L. Licinius Murena.
693	61	M. Puppius Piso, M. Valerius Messala Niger.
694	60	L. Afranius Nepos, Q. Cæcilius Metellus Celer.
695	59	C. Julius Cæsar, M. Calpurnius Bibulus.
696	58	L. Calpurnius Piso Cæsonius, A. Gabinius Nepos.
697	57	P. Cornelius Lentulus Spinther, Q. Cæcilius Metellus Nepos.
698	56	Cn Cornelius Lentulus Marcellinus, L. Marcius Philippus.
699	55	Cn. Pompeius Magnus II, M. Licinius Crassus II.
700	54	L. Domitius Ahenobarbus, Ap. Claudius Pulcher.
701	53	Cn. Domitius Calvinus, M. Valerius Messala.
702	52	Cn. Pompeius Magnus III *seul ; au bout de 7 mois il s'associe* C. Cæcilius Metellus Scipio.
703	51	Ser. Sulpitius Rufus, M. Claudius Marcellus.
704	50	L. AEmilius Paulus, C. Claudius Marcellus.
705	49	C. Claudius Marcellus II, L. Cornelius Lentulus Crus.
		DICTATEUR,
706	48	C. Julius Cæsar, I. P. Servilius Vatia Isauricus, Quintius Fusius Calenus. Publius Vatinius.
707	47	DICTATEUR, C. Julius Cæsar, II. M. Antonius, Magister Equitum.
708	46	C. Jul. Cæsar, *Consul et Dictateur*, III. M. AEmilius Lepidus.
709	45	C. Julius Cæsar, *Dictateur et seul Consul*, IV. M. Lepidus, Magister Equitum. *Consuls pour 3 mois.* Q. Fabius Maximus, C. Trebonius. *Au premier, mort subitement, fut substitué* Caninius Rebilus.
710	44	C. Julius Cæsar, *Dictateur et Consul*, V. M. Antonius, Consul et Magister Equitum, *César nomme pour Consul à sa place*, M. AEmilius Lepidus.
711	43	C. Vibius Pansa, A. Hirtius.
712	42	L. Minucius Plancus, M. AEmilius Lepidus II.
713	41	L. Antonius, P. Servilius Vatia Isauricus.
714	40	Cn. Domitius Calvinus II, Cn. Asinius Pollio; *On leur substitue* L. Cornelius Balbus, P. Caninius Crassus.

ans de R.	av. JC	*CONSULS.*
715	39	L. Marcius Censorinus, C. Calvisius Sabinus.
716	38	Ap. Claudius Pulcher, C. Norbanus Flaccus; *On leur substitue* C. Octavianus Cæsar I, Q. Pedius.
		Commencement du Triumvirat d'Octave, de Marc Antoine et de Lepidus.
		Autres Consuls substitués.
		C. Carrinas, Publ. Ventidius.
717	37	M. Vipsanius Agrippa, L. Caninius Gallus.
718	36	L. Gellius Poplicola, M. Cocceius Nerva.
719	35	L. Cornificius, Sext. Pompeius.
720	34	M. Antonius Nepos, L. Scribonius Libo.
721	33	C. Cæsar Octavianus II, L. Volcatius Tullus.
722	32	Cn. Domitius Ahenobarbus, C. Sesius.
723	31	C. Cæsar Octavianus III, M. Valerius Messala Corvinus.
724	30	C. Cæsar Octavianus IV, M. Licinius Crassus; *On substitue à ce dernier,* Caïus Antistius, *puis* Marcus Tullius *ensuite* Lucius Sænius.
725	29	C. Cæsar Octavianus V, Sex. Apuleius; *On substitue à ce dernier,* Potitus Valerius Messala.
726	28	C. Cæsar Octavianus VI, M. Vipsanius Agrippa II.
727	27	C. Cæsar Octavianus Augustus VII, M. Vipsanius Agrippa III.
728	26	C. Cæsar Octavianus Augustus VIII, T. Statilius Taurus.
729	25	C. Cæsar Octavianus Augustus IX, M. Junius Silanus.

		CONSULS.
730	24	C. Cæsar Octavianus Augustus X, C. Norbanus Flaccus.
731	23	C. Cæsar Octavianus Augustus XI, Aulus Terentius Varro. *Auguste abdique le consulat, et nomme en sa place.* P. Sectius, Cn. Calpurnius Piso.
732	22	M. Claudius Marcellus AEserninus, L. Arruntius Nepos.
733	21	M. Lollius, Q. AEmilius Lepidus.
734	20	M. Apuleius Nepos, P. Silius Nerva.
735	19	C. Sentius Saturninus, Q. Lucretius Vespillo.
736	18	P. Cornelius Lentulus, Cn. Cornelius Lentulus.
737	17	C. Furnius, C. Julius Silanus.
738	16	L. Domitius Ahenobarbus, P. Cornelius Scipio.
739	15	M. Lucius Drusus Libo, L. Calpurnius Piso.
740	14	Cn. Cornelius Lentulus, M. Licinius Crassus.
741	13	Tiberius Claudius Nero, F. Quintilius Varus.
742	12	M. Valerius Messala, P. Sulpitius Quirinus; *A* Valerius Messala *on substitue* Caïus Valgius, *puis* Canus Caninius Rebilus.
743	11	Q. AElius Tubero, Paulus Fabius Maximus.
744	10	Julius Antonius Africanus, Q. Fabius Maximus.
745	9	Nero Claudius Drusus, L. Quinctius Crispinus.
746	8	C. Asinius Gallus, C. Marcius Censorinus.
747	7	Tiberius Claudius Nero, Cl. Calpurnius Piso.
748	6	C. Antistius Vetus, Decimus Lælius Balbus.
749	5	Caïus Cæsar Octavianus Augustus XII, L. Cornelius Sylla.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
750	4	C. Calvisius Sabinus, L. Passianus Rufus.
751	3	Cn. Cornelius Lentulus, M. Valerius Messalinus.
752	2	Caïus Cæsar Octavianus Augustus XIII, M. Plautius Silvanus; *A ce dernier on substitue* C. Caninius Gallus. Cossus Cornelius Lentulus,
753	1	L. Calpurnius Piso.

ERE CHRÉTIENNE

ans de R.	depuis JC.	CONSULS.
754	1	Caïus Julius Cæsar, L. AEmilius Paulus.
755	2	P. Alfinius *ou* Afranius Varus, P. Vinucius Nepos.
756	3	L. AElius Lamia, M. Servilius Geminus.
757	4	Sex. AElius Catus, C. Sentius Saturninus.
758	5	Cn. Cornelius Ciuna, L. Valerius Messala.
759	6	M. AEmilius Lepidus, L. Arruntius Nepos.
760	7	Q. Cæcilius Metellus Creticus, A. Licinius Nerva.
761	8	M. Furius Camillus, Sex. Nonnius Quinctilianus.
762	9	Q. Sulpitius Camerinus, C. Poppæus Sabinus; *On leur substitue* M. Papius Mutilus, Q. Poppæus Secundus.
763	10	P. Cornelius Dolabella, C. Julius Silanus.
764	11	M. AEmilius Lepidus, T. Statilius Taurus.
765	12	C. Germanicus Cæsar, C. Fonteius Capito, *A ce dernier on substitue* Caïus Vitellius Varro.
766	13	C. Silius Nepos, L. Munacius Plancus.
767	14	Sex. Pompeius, Sex. Apuleius.
768	15	Drusus Cæsar, C. Norbanus Flaccus.
769	16	T. Statilius Sisenna Taurus, L. Scribonius Libo; *Fut subrogé à l'un des deux* Julius Pomponius Græcinus.
770	17	C. Cæcilius Rufus, L. Pomponius Flaccus.
771	18	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus II. Germanicus Cæsar II.
772	19	M. Julius Silanus, L. Norbanus Flaccus.
773	20	M. Valerins Messala, M. Aurelius Cotta.
774	21	Claudius Tiberius Nero, Drusus Cæsar II.
77[illegible]	22	Decimus Haterius Agrippa, C. Sulpitius Galba.
776	23	C. Asinius Pollio, C. Antistius Vetus.
777	24	Servilius Cornelius Cethegus, L. Vitellius Varro.
778	25	Cossus Cornelius Lentulus Isauricus, M. Asinius Agrippa.
779	26	C. Calvisius Sabinus, Cn. Cornelius Lentulus Cossus Getulicus.
780	27	L. Calpurnius Piso, M. Licinius Crassus.
781	28	Ap. Junius Silanus, P. Silius Nerva.
782	29	C. Rubellius Geminus, C. Fusius Geminus.
783	30	M. Vinucius Nepos, C. Cassius Longinus.
784	31	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus, L. AElius Sejanus; *Furent subrogés successivement* C. Memmius Regulus, Faustus Cornelius Sylla, Sextidius Catulinus, L. Fulcinius Tiro, L. Pomponius Secundus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
785	3	C. Domitius Ahenobarbus, A. Vittellius, *fut subrogé* M. Furius Camillus.
786	33	Ser. Sulpitius Galba, L. Cornelius Sulla; *furent subrogés* L. Salvius Otho, Vibius Marsus.
787	34	L. Vitellius Nepos, Paulus Fabius Persicus.
788	35	C. Cestius Gallus, M. Servilius Geminus.
789	36	Sext. Papinius Gallianus, Q. Plautius Plautianus.
790	37	Cn. Acerronius Proculus, C. Pontius Nigrinus.
791	38	M. Aquilius Julianus, P. Nonius Asprenas.
792	39	C. Cæsar Caligula II, L. Apronius.
793	40	Caïus Caligula Cæsar III, L. Gellius Poplicola.
794	41	C. Caligula Cæsar IV, Cneïus Sentius Saturninus.
795	42	Claudius Imperator II, Licinius Largus.
796	43	Claudius Imperator III, L. Vitellius.
797	44	C. Quinctius Crispinus, T. Statilius Taurus.
798	45	M. Vinitius Quartinus, M. Statilius Corvinus.
799	46	C. Valerius Asiaticus II, M. Valerius Messala.
800	47	Claudius Cæsar IV, L. Vitellius.
801	48	A. Vitellius, L. Vipsanius Poplicola.
802	49	C. Pompeius Longinus Gallus, Q. Veranius Lætus.
803	50	C. Antistius Vetus, M. Suillius Rufus Nervilianus.
804	51	Claudius Cæsar V, Ser. Cornelius Scipio Orfitus.
805	52	P. Cornelius Sulla Faustus, L. Salvius Otho.
806	53	D. Junius Silanus, Q. Hatirius Antoninus.
807	54	Q. Asinius Marcellus, M. Acilius Aviola.
808	55	Claudius Nero Cæsar, L. Antistius vetus.
809	56	Q. Volusius Saturninus, P. Cornelius Scipio.
810	57	Claudius Nero Cæsar II, L. Calpurnius Piso.
811	58	Claudius Nero Cæsar III, Valerius Messala.
812	59	C. Vipsanius Poplicola, L. Fonteius Capito.
813	60	Claudius Nero Cæsar IV, Cossus Cornelius Lentulus.
814	61	C. Cæsonius Pœtus, C. Petronius Sabinus.
815	62	P. Marius Celsus, L. Asinius Gallus.
816	63	L. Memmius Regulus, Paul. Virgilius Rufus.
817	64	C. Lecanius Bassus, M. Licinius Crassus.
818	65	P. Silius Nerva, C Julius Atticus Vestinus.
819	66	D. Suetonius Paulinus, L. Pontius Telesinus.
820	67	L. Fonteius Capito, C. Julius Rufus.
821	68	C. Silius Italicus, M. Galerius Trachalus.
822	69	C. Sulpit. Galba Cæsar, T. Vicinius Crispinianus.
823	70	T. Fl. Vespasianus Cæsar II, T. Vespasianus.
824	71	T. Fl. Vespasianus Cæsar III. M. Cocceius Nerva.
825	72	Fl. Vespasianus Cæsar IV, T. Vespasianus Cæsar II.
826	73	T. Fl. Domitianus II, M. Valerius Messalinus.
827	74	T. Fl. Vespasianus Cæsar V, T. Vespasianus Cæsar III; *On lui substitue* T. Fl Domitianus III.
828	75	Fl Vespasianus Cæsar VI, T. Vespasianus Cæsar IV; *On lui substitue* T. Fl. Domitianus IV.
829	76	Fl. Vespasianus Cæsar VII,

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
		T. Vespasianus Cæsar V; *On lui substitue* Fl. Domitianus V.
830	77	Flav. Vespasianus Cæsar VIII, T. Vespasianus Cæsar VI, *On lui substitue* Fl. Domitianus VI.
831	78	L. Cæsonius Commodus Verus, C. Cornelius Priscus.
832	79	Fl. Vespasianus Aug. IX, T. Vespasianus Cæsar VII.
833	80	T. Vespasianus Augustus VIII, Fl. Domitianus VII.
834	81	M. Plautius Sylvanus, M. Asinius Pollio Verrucosus.
835	82	Fl. Domitianus VIII, T. Flavius Sabinus.
836	83	Fl. Domitianus Aug. IX, T. Virginius Rufus.
837	84	Fl. Domitianus Aug. X, Ap. Junius Sabinus.
838	85	Fl. Domitianus Aug. XI, T. Aurelius Fulvius.
839	86	Fl. Domitianus Aug. XII, Ser. Corn. Dolabella.
840	87	Fl. Domitianus Aug. XIII, A. Volusius Saturninus.
841	88	Fl. Domitianus Aug. XIV, L. Minutius Rufus.
842	89	T. Aurelius Fulvius, A. Sempronius Atratinus.
843	90	Fl. Domitianus Aug. XV, M. Cocceius Nerva II.
844	91	M. Ulpius Trajanus, M. Acilius Glabrio.
845	92	Fl. Domitianus Aug. XVI, A. Volusius Saturninus.
846	93	Sex. Pompeius Collega, Cornelius Priscus.
847	94	L. Nonius Asprenas Torquatus, M. Aricius Clemens.
848	95	Fl. Domitianus Aug. XVII, T. Flavius Clemens.
849	96	C. Fulvius Valens, C. Antistius Vetus.
850	97	Cocceius Nerva III, T. Virginius Rufus.
851	98	Cocceius Nerva Augustus IV, Ulpius Trajanus II.
852	99	C. Socius Senecio II, A. Cornelius Balma.
853	100	Ulp. Trajanus Aug. III, M. Corn. Fronto II.
854	101	Ulp. Trajanus Aug. IV, Sex. Articulæus Prætus.
855	102	C. Socius Senecio III, L. Licinius Sura.
856	103	Ulp. Trajanus Aug. V, L. Appius Maximus.
857	104	Suranus II, P. Neratius Marcellus.
858	105	T. Julius Candidus, A. Julius Quadratus.
859	106	C. Socius Senecio IV, L. Tutius Cerealis.
860	107	C. Sosius Senecio V, L. Licinius Sura IV.
861	108	Ap. Annius Trebonius, M. Attilius Bradua.
862	109	A. Cornelius Palma, C. Calvisius Tullus.
863	110	Claudius Crispinus, Solenus Orfitus.
864	111	C. Calpurnius Piso, M. Vettius Bolanus.
865	112	Ulp. Trajanus Aug. VI, C. Julius Africanus I.
866	113	L. Publius Celsus II, C. Claudius Crispinus.
867	114	Q. Ninnius Hasta, P. Manlius Vopiscus.
868	115	M. Valerius Messala, C. Pompilius Carus Pedo.
869	116	AEmilius AElianus, L. Antistius Vetus.
870	117	Quinctius Niger, T. Vipsanius Apronianus.
871	118	AElius Adrianus Aug., Tib. Claudius Fuscus Salinator.
872	119	AElius Adrianus Aug. II, Q. Junius Rusticus.
873	120	L. Catilius Severus, T. Aurelius Fulvus.
874	121	M. Annius Verus II, L. Augur.
875	122	M. Acilius Aviola, C. Cornelius Pansa.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
876	123	Q. Arrius Pætinus,
		C. Veranius Apronianus.
877	124	M. Acilius Glabrio,
		C. Bellitius Torquatus.
878	125	P. Corn. Asiaticus II,
		Q. Vettius Aquilinus.
879	126	M. Lollius Pedius Verus,
		Q. Junius Lepidus Bibulus.
880	127	Gallicanus,
		Titianus.
881	128	L. Nonius Asprenas Torquatus,
		M. Annius Libo.
882	129	P. Juventius Celsus II,
		M. Annius Libo II.
883	130	Q. Fabius Catulinus,
		Q. Julius Balbus.
884	131	Sp. Octavius Pontianus,
		M. Antonius Rufinus.
885	132	Serius Augurinus,
		Arius Seveiianus.
886	133	Hiberus,
		Sisenna.
887	134	C. Julius Servilius,
		C. Vibius Juven. Verus.
888	135	Pompeianus Lupercus,
		L. Junius Atticus Acilianus.
889	136	L. Cejonius Commodus,
		Sex. Vetulenus Civica Pompeianus.
890	137	L. AElius Cæsar Verus II,
		P. Cælius Balbinus Vibullius Pius.
891	138	Sulpitius Camerinus,
		Quinctius Niger Balbus.
892	139	Antonius Aug. Pius II,
		Bruttius Præsens.
893	140	Antonius Aug. Pius III,
		M. Aurelius Cæsar.
894	141	M. Peduceus Priscinus,
		T. Hæmius Severus.
895	142	L. Cuspius Rufinus,
		L. Statius Quadratus.
896	143	T. Bellitius Torquatus,
		T. Claud. Atticus Herodes.
897	144	Lollianus Avitus,
		C. Gavius Maximus.
898	145	Antoninus Pius August. IV,
		M. Aurelius Cæsar II.
899	146	Sex. Erutius Clarus II,
		Cn. Claudius Severus.
900	147	M. Valerius Largus,
		M. Valerius Messalinus.
901	148	L. Bellicius Torquatus II,
		M. Salvius Julianus Vetus.
902	149	Serg. Cornelius Scipio Orfitus,
		Q. Nonius Priscus.
903	150	Romulus Gallicanus,
		Antistius Vetus.
904	151	Sex. Quintilius Gorgianus Candianus,
		Sex. Quintilius Maximus.
905	152	M. V. Acilius Glabrio,
		M. Valerius Verianus Homullus.
906	153	C. Bruttius Præsens II,
		M. Antonius Rufinus.
907	154	L. AElius Aurelius Junius Commodus,
		T. Sextilius Lateranus.
908	155	C. Julius Severus,
		M. Rufinus Sabinianus.
909	156	M. Cejonius Silvanus,
		C. Serius Augurinus.
910	157	Barbatus *ou* Barbarus,
		Regulus.
911	158	Q. Flavius Tertullus,
		Claudius Sacerdos.
912	159	Plautius Quinctillus,
		Statius Priscus.
913	160	T. Clodius Vibius Varus,
		Ap. Ann. Attilius Bradua.
914	161	M. Aurelius Antoninus Cæsar III,
		L. AElius Aurelius Verus Cæsar II.
915	162	Q. Junius Rusticus,
		C. Vettius Aquilinus.
916	163	L. Papirius AElianus,
		Junius Pastor.
917	164	M. Julius Pompeius Macrinus,
		L. Cornelius Juventius Celsus.
918	165	L. Arrius Pudens,
		M. Gavius Orfitus.
919	166	Q. Servilius Pudens,
		L. Fusidius Pollio.
920	167	L. Aurelius Verus III,
		T. Nimidius Quadratus.
921	168	T. Junius Montanus,
		L. Vettius Paulus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
922	169	Q. Socius Priscus, P. Cælius Apollinaris.
923	170	M. Cornelius Cethegus, C. Erucius Clarus.
924	171	L. Septimius Severus II, L. Alfidius Herennianus.
925	172	Claudius Maximus, Cornelius Scipio Orfitus.
926	173	M. Aurelius Severus II, T. Claudius Pompeianus.
927	174	Gallus, Flaccus.
928	175	Calpurnius Piso, M. Salvius Julianus.
929	176	T. Vitrasius Pollio II, M. Flavius Aper II.
930	177	L. Aurelius Commodus Augustus, Plautius Quinctillus.
931	178	Julianus Vettius Rufus, Gravius Orfitus.
932	179	L. Aurelius Commodus Augustus II, T. Annius Aurelius Verus. *Et au 1er. juillet on leur substitue* P. Helvius Pertinax. M. Didius Severus Julianus.
933	180	L. Fulvius Bruttius Præsens II, Sex. Quintilius Condianus.
934	181	L. Aurelius Commodus Augustus III, L. Antistius Burrhus.
935	182	C. Petronius Mamertinus, Corn. Trebellius Rufus.
936	183	L. Aurelius Commodus Augustus IV, M. Aufidius Victorinus.
937	184	L. Eggius Marcellus, Cn. Papirius AElianus.
938	185	Triarius Maternus, M. Attilius Bradua.
939	186	L. Aurelius Commodus Augustus V, M. Acilius Glabrio II.
940	187	Clodius Crispinus, Papirius AElianus.
941	188	C. Allius Fuscianus II, Duillius Silanus II.
942	189	Junius Silanus, Q. Servilius Silanus; *On leur substitue* Severus, Vitellius.
943	190	L. Aurelius Commodus Augustus VI, M. Petronus Septimianus.
944	191	Cassius Apronianus, M. Attilius Metilius Bradua.
945	192	L. Aurelius Commodus Augustus VII, P. Helvius Pertinax.
946	193	Q. Sosius Falco, C. Julius Erucius Clarus; *On leur substitue au 1er. mars,* Fl. Claudius Sulpicianus, Fabius Cilo Septimianus; *Et au 1er. juillet,* AElius et Probus.
947	194	L. Septimius Severus II, Clod. Albinus Cæsar II.
948	195	Q. Flavius Scopula Tertullus, Tincius Flavius Clemens.
949	196	Cn. Domitius Dexter II, L. Valerius Messala Priscus.
950	197	App. Claudius Lateranus, M. Marius Rufinus.
951	198	T. Aturius Saturninus, C. Annius Trebonius Gallus.
952	199	P. Corn. Anulinus II, M. Aufidius Fronto.
953	200	C. Claudius Severus, C. Aufidius Victorinus.
954	201	L. Annius Fabianus, M. Nonius Mucianus.
955	202	L. Septimius Severus Augustus III, M. Aurelius Antoninus Aug.
956	203	P. Septimius Geta Cæsar, L. Fulvius Plautianus II.
957	204	L. Fabius Septimianus Cilo II, M. Flavius Libo.
958	205	M. Aurelius Antoninus Augustus II, P. Septimius Geta Cæsar.
959	206	M. Nummius Annius Albinus, Fulvius AEmilianus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
960	207	M. Flavius Aper, Q. Allius Maximus.
961	208	M. Aurelius Antonius Augustus III, P. SeptimiusGeta Cæsar II.
962	209	T. Claudianus Civica Pompeianus, Lollianus Avitus.
963	210	Man. Acilius Faustinus, C. Cæsonius Macer Triarinus Rufinus.
964	211	Q. Elpidius Rufus Lollianus Gentianus, Pomponius Bassus.
965	212	C. Julius Asper, P. Asper; *ou* C. Julius Asper II, C. Julius Asper.
966	213	M. Aurelius Antoninus Augustus IV, D. Cæcilius Balbinus II; *Furent subrogés* M. Antonius Gordianus, Helvius Pertinax.
967	214	Silius Messala, Q. Aquilius Sabinus.
968	215	Æmilius Lætus II, Anicius Cerealis.
969	216	C. Atius Sabinus II, Sex. Cornelius Anullinus.
970	217	C. Bruttius præsens, T. Messius Extricatus; *Furent subrogés* Macrinus Augustus, Diadumenianus Cæsar.
971	218	Antoninus Augustus, Q. M. Coclatinus Adventus II.
972	219	M. Aurelius Antoninus Augustus I; Licinius Sacerdos II. M. Aurelius Antoninus Augustus II.
973	220	M. Aurelius Eutychianus Comazon.
974	221	Annius Gratus Sabinianus, Claudius Seleucus.
975	222	M. Aurelius Antoninus Augustus IV, M. Aurelius Severus Alexander Cæsar.
976	223	L. Marius Maximus, L. Roscius AElianus.
977	224	Claudius Julianus II, Claudius Crispinius.
978	225	M. Mætius Fuscus *ou* Rufus *ou* Priscus et Priscianus, L. Turpillius Dexter.
979	226	M. Aurelius Severus Alexander Aug. II, C. MarcellusQuinctiliusII.
980	227	L. Cæcilius Balbinus, Max. AEmilius AEmilianus *ou* M. Nummius Albinus.
981	228	T Manilius Modestus *ou* Vettius Modestus, Sergius Calpurnius Probus.
982	229	M. Aurelius Severus Alexander Aug. III, Cassius Dio III; *A ce dernier on substitue* M. Antoninus Gordianus.
983	230	L. Calpurn. ViriusAgricola, Sex Catius Clementinus.
984	231	M. Aurelius Claudius Civica Pompeianus, Pelignianus *ou* Pelignus *ou* Felicianus.
985	232	P. Julius Lupus, Maximus.
986	233	Maximus II, Ovinius Paternus.
987	234	Maximus III, C. Cælius Urbanus *ou* Maximus *ou* UrinatiusUrbanus.
988	235	L. Catilius Severus, L. Ragonius Urinatius Quintianus.
989	236	C. Julius Maximinus Augustus, C. Julius Africanus.
990	237	P. Titius Perpetuus, L. Ovinius Rusticus Cornelianus; *Au 1er mai furent mis* Julianus Silanus, Enn. Messius Gallicanus; *A ce dernier on subrogea* L. Septimius Valerianus, *et au mois de juillet*, T. Claudius Julianus, Celsus AElianus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
991	238	M. Ulpius *ou* Pius Crinitus,
		Proculus Pontianus.
992	239	M. Antoninus Gordianus Augustus,
		M. Acilius Aviola.
993	240	Vettius Balbinus II,
		Venustus.
994	241	M. Antoninus Gordianus Augustus II,
		Tit. Claud. Civica Pompeianus II.
995	242	C. Vettius Aufidius Atticus,
		C. Asinius Prætextatus.
996	243	C. Julius (*ou* Julianus) Arrianus,
		Æmilius Papus.
997	244	Pereprinus,
		A. Fulvius Æmilianus.
998	245	M. Julius Philippus Augustus,
		T. Fabius Junius Titianus.
999	246	Bruttius Præsens,
		Nummius Albinus II.
1000	247	M. Julius Philippus Augustus II,
		M. Julius Philippus Cæsar.
1001	248	M. Julius Philippus Augustus III,
		M. Julius Philippus Cæsar II.
1002	249	M. Fulvius Æmilianus II,
		Junius (*ou* Vettius) Aquilinus.
1003	250	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. II,
		Annius Maxim. Gratus.
1004	251	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. III,
		Q. Herennius Hetruscus Messius Decius Cæsar.
1005	252	C. Vibius Trebonianus August. II,
		C. Vibius Volusianus Cæsar.
1006	253	C. Vibius Volusianus August. II,
		M. Valerius Maximus.
1007	254	P. Licinius Valerianus August. II,
		M. Valerius Maximus.
1008	255	P. Licinius Valerianus August. III,
		P. Licinius Gallienus August. II.
1009	256	M. Valerius Maximus II,
		M. Acilius Glabrio;
		Ont été subrogés,
		Antonius,
		Gallus.
1010	257	P. Licinius Valerianus August. IV,
		P. Licinius Gallienus August. III;
		Furent subrogés au 1er. juillet,
		M. Ulpius Crinitus II,
		L. Domitius Aurelianus.
1011	258	M. Aurelius Memmius Tuscus,
		Pomponius Bassus.
1012	259	Fulvius Æmulianus,
		Pomponius Bassus II.
1013	260	L. Corn. Sæcularis II,
		Junius Donatus.
1014	261	P. Licinius Gallienus August. IV,
		L. Petronius Taurus Volusianus.
1015	262	P. Licinius Gallienus August. V,
		Ap. Pompeius Faustinus.
1016	263	M. Nummius Albinus II,
		Maximus Dexter.
1017	264	P. Licinius Gallienus August VI,
		Annius (*ou* Amulius) Saturninus,
1018	265	P. Licinius Valerianus Cæsar II,
		L. Cæsonius Macer Lucillus (*ou* Lucianus *ou* Lucinius) Rufianus.
1019	266	P. Lucinius Gallienus August. VII,
		Sabinillus.
1020	267	Ovinius Paternus,
		Arcesilaüs.
1021	268	Ovinius Paternus II,
		Marinianus.
1022	269	M. Aurelius Claudius August. II,
		Paternus,

Flavius

ans de R.	de-p. JC.	CONSULS.
1023	270	Flavius Antiochianus,
		Furius Orfitus.
1024	271	L. Domitius Valerius Aurelianus Aug. II,
		M. Cejonius Virius Bassus II, *ou* Pomponius Bassus.
1025	272	Quietus,
		Voldumianus;
		Fut subrogé au 1er juillet,
		Q. Falson *ou* Nao Falconius *ou* Nicomac.
1026	273	M. Claudius Tacitus,
		M. Mœius Furius Placidianus.
1027	274	L. Valerius Domitius Aurelianus Aug. III,
		C. Julius Capitolinus.
1028	275	L. Valer. Domitius Aurelianus Aug. IV,
		T. Nonius (*ou* Avonius) Marcellinus;
		On lui substitua au 1er. février,
		M. Aurelianus Gordianus;
		et au 1er. juillet,
		Vettius Cornificius Gordianus.
1029	276	M. Claudius Tacitus Augustus II,
		Fulvius AEmilianus;
		Lui fut substitué au 1er. février,
		AElius Corpianus.
1030	277	M. Aurel. Valer. Probus Augustus,
		M. Aurelius Paullinus.
1031	278	M. Aurelius Valerius Probus Augustus II,
		M. Furius Lupus.
1032	279	M. Aurel. Valerius Probus Aug. III.
		Ovinius Paternus.
1033	280	Junius Messala,
		Gratus.
1034	281	M. Aurel. Valerius Probus Aug. IV,
		C. Junius Tiberianus.
1035	282	M. Aurel. Valerius Probus Aug. V,
		Pomponius Victorinus.
1036	283	M. Aurelius Carus Augustus II,
		M. Aurel. Carinus Cæsar;
		Le 1er. juillet, fut substitué,
		M. Aurelius Numerianus Cæsar Matronianus.
1037	284	M. Aurelius Carinus II,
		M. Aurel. Numerianus II;
		On leur substitua au 1er. mai,
		Diocletianus,
		Annius Bassus;
		Auxquels on substitua encore au 1er. septembre ou novembre,
		M. Aurel. Valer. Maximianus,
		M. Julius Maximus.
1038	285	C. Aurel. Valer. Diocletianus II,
		Aristobolus.
1039	286	M. Junius Maximus II,
		Vettius Aquilinus.
1040	287	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. III,
		M. Aurel. Valer. Maximian. Herculius Aug.
1041	288	M. Aurel. Valer. Maximian. Herculius Aug. II,
		Pomponius Januarius.
1042	289	Annius Bassus II,
		L. Ragonius Quinctianus.
1043	290	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IV,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. III.
1044	291	C. Junius Tiberianus,
		Cassius Dio.
1045	292	Afranius Hannibalianus,
		M. Aurel. Asclepiodotus.
1046	293	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. V,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Augustus IV.
1047	294	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar,
		C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar.
1048	295	Numericus Tuscus,
		Annius Corn. Anulinus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
1049	296	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VI, Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar II.
1050	297	M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. V, C. Galerius Maximianus Cæsar II.
1051	298	Anicius Faustus II, Severus Gallus.
1052	299	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VII, M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. VI.
1053	300	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar III, C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar III.
1054	301	Posthumius Titianus II, Fl. Popilius Nepotianus.
1055	302	Fl. Valer. Constantius Chlorus Cæsar IV, C. Gal. Maxim. Cæsar IV.
1056	303	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VIII, M. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VII.
1057	304	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IX, M. Aurel. Valerius Maximianus Aug. VIII.
1058	305	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar, Galerius Valer. Maximianus Cæsar V.
1059	3 6	Fl. Valerius Constantius Augustus VI, C. Galer. Valer. Maximianus Aug. VI; *On croit qu'on leur subrogea au 1er. mars,* P. Cornelius Anulinus Maximinus Cæsar, Severus Cæsar (*).

(*) *Nous finirons ici les Fastes Consulaires, à cause des difficultés sur les consulats, occasionnées par les différens empereurs qui divisoient l'Empire Romain. D'ailleurs, leur autorité souveraine, tant que la république avoit subsisté, diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laisserent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le sénat, et de rendre la justice aux particuliers. Le nom de Consul a duré jusqu'à l'empire de* Justinien, *qui abolit cette dignité l'an 541 de J. C.; ce qui l'exposa à la haine des Romains, qui aimoient tout ce qui leur donnoit une foible image de leur antique et puissante république.*

CORINTHE.

Corinthe, ville autrefois très-puissante, fut d'abord soumise à ceux d'Argos et de Mycenes. Ensuite Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et vingt-septieme roi, fut détrôné par la race des Héraclides, qui laissa la couronne à ses descendans. Automenès étant mort, Corinthe s'érigea en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appelloit *Prytanis* ou Modérateur. Elle se maintint libre jusqu'à Cypselus, qui gagna le

peuple, se fit tyran, et transmit l'autorité à son fils Périandre. Six ans après, Corinthe recouvra sa liberté.

ROIS DE CORINTHE HÉRACLIDES.

Aletès,	1099	Alexandre,	784
Ixion,	1061	Telestès,	759
Agelas,	1023	Automenès,	747
Prymnès,	986	*Les* PRITANES, *magistrats annuels*,	746
Anonyme,	954	Cypselus *se fait tyran de Corinthe*,	656
Bacchis,	935	Périandre, *fils de* Cypselus,	626
Agelastes,	900	Psammiticus,	585
Eudeme,	870	*Corinthe devient république*,	582
Aristodême,	835		
Agémon,	800		

LYDIE.

LA Lydie, pays considérable de l'Asie mineure, porta d'abord le nom de Mœonie, de Mœon son souverain, qui vivoit, dit-on, vers l'an 1506. On ne connoît pas ses successeurs, et lui-même est encore un être problématique. On prétend que les Héraclides ou descendans d'Hercule, leur succéderent. Mais on sait qu'Hercule est un personnage qui appartient plus à la fable qu'à l'histoire.

Argon fut le premier de cette race qui y régna. Le dernier fut Candaule (*voyez* ce mot dans le Dict.) : Gygès, l'un de ses officiers, lui enleva sa femme et son trône, après l'avoir mis à mort. Une entreprise aussi hardie excita les Lydiens à la révolte ; mais pour terminer le différend sans effusion de sang, les deux partis convinrent de s'en rapporter à la décision de l'Oracle de Delphes. Gygès l'ayant eu favorable, fit présent au temple d'Apollon de six coupes d'or qui pesoient trente talens. Il fut ainsi tranquille possesseur de la couronne, et il l'affermit dans sa maison.

ROIS DE LYDIE.

Argon, premier roi,	1223	Halyatte II,	619
. . . .		Crœsus, .	562
Ardysus,	797	*Comme ce dernier roi, le plus connu de tous, est, selon plusieurs critiques, un personnage fabuleux, on comprend sans peine quel fond l'on peut faire sur l'histoire de ses prédécesseurs.*	
Halyatte I,	761		
Melès *ou* Myrsus,	747		
Candaule,	735		
Gygès,	716		
Ardysus II,	680		
Sadyatte,	631		

MACÉDOINE.

CARANUS, de la race des Héraclides, vint de Corinthe, et fonda le royaume de Macédoine entre la mer Egée et la mer Adriatique. L'histoire des premiers rois de Macédoine est assez obscure ; elle ne renferme que quelques guerres particulieres avec les Illyriens, les Thraces et les peuples voisins. Quoiqu'indépendans, ils ne dédaignoient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athenes, tantôt de Thebes, tantôt de Sparte, selon que leur intérêt le demandoit. Tels furent les commencemens de ce royaume, qui devint, sous Philippe, l'arbitre de la Grece; et qui, sous Alexandre, triompha de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, pere de Philippe, dépouillé d'une partie de ses états par les Illyriens, eut recours aux Olynthiens. Il leur céda quelques terres voisines de leur ville, afin qu'ils l'aidassent à réparer ses pertes ; mais ce furent les Thessaliens qui eurent la gloire de le rétablir. Il voulut pour lors rentrer en possession des terres qu'il avoit cédées aux Olynthiens : ce fut un sujet de guerre. C'est dans cette circonstance qu'Amyntas fit alliance avec les Athéniens ; mais il mourut peu de tems après, et laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et un fils naturel appellé Ptolomée.

Alexandre, comme l'aîné, succéda à son pere. Il ne régna qu'un an, durant lequel il essuya une guerre cruelle contre les Illyriens. A sa mort, Pausanias, de la famille royale, profitant de la minorité des légitimes successeurs, s'empara de l'autorité. Mais les Athéniens, fideles à l'alliance qu'ils avoient faite avec Amyntas, et prenant la Macédoine sous leur protection, chasserent l'usurpateur, et rétablirent Perdiccas, qui cependant ne jouit pas long-tems de la paix. Ptolomée, son frere naturel, lui disputa la couronne. Ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Pelopidas, général thébain, qui prononça en faveur de Perdiccas, et emmena avec lui Philippe à Thebes, où il demeura plusieurs années.

ROIS DE MACÉDOINE DESCENDUS DES HÉRACLIDES.

Caranus,	887	Argée,	678
Cœnus,	779	Philippe I,	640
Thurimas,	767	Eropas,	602
Perdiccas I,	729	Alcetas,	576

Amyntas I,	547	Demetrius Poliorcetes,	294
Alexandre I,	497	Pyrrhus,	287
Perdiccas II,	454	Lysimaque,	286
Archelaüs,	413	Arsinoé, *veuve de* Lysimaque,	282
Amyntas,	399	Seleucus,	281
Pausanias,	398	Ptolomée Ceraunus,	280
Amyntas II,	397	Meleager, Antipater, Sosthenes, }	279
Argée II, *tyran*,	392	*Anarchie*,	277
Amyntas II *rétabli*,	390	Antigonus Gonotas,	276
Alexandre II,	371	Demetrius II,	243
Ptolomée Alorites,	370	Antigonus Doton,	232
Perdiccas III,	366	Philippe,	220
Philippe, *fils* d'Amyntas,	360	Persée,	179
Naissance d'Alexandre,	355	Persée *vaincu par les Romains*,	168
Alexandre le Grand,	336	Andriscus,	149
Philippe Aridée,	324	*La Macédoine est réduite en province par les Romains*,	148
Alexandre Aigus,	317		
Cassandre, *usurpateur*,	317		
Philippe!,	298		
Antipater et Alexandre *ensemble*,	297		

PONT.

Le Pont, royaume de l'Asie mineure, entre l'Arménie et la Paphlagonie, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit en partie le long du Pont-Euxin. Le Pont a eu des rois particuliers, dont la succession est bien incertaine et bien interrompue. On prétend qu'Artabaze en fut le premier, et qu'il fut tué par Darius Hystaspe, roi de Perse Ses successeurs régnerent sans beaucoup d'éclat jusqu'à Mithridate-le-Grand, qui, après avoir dépouillé Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomede, roi de Bithynie, chacun de leurs états, se vit lui-même attaqué par les Romains leurs alliés. Ce prince fut défait par Lucullus, qui rétablit Ariobarzane et Nicomede, et réduisit le Pont en province romaine. Mithridate ayant appris, pour comble d'infortune, que Pharnace son fils s'étoit révolté contre lui, et qu'il avoit pris le titre de roi, se donna la mort de désespoir.

Quoique le Pont fût réduit en province, les Romains y nommerent encore des rois pendant quelque tems; mais ensuite le Pont fut gouverné par un proconsul, comme les autres provinces éloignées de l'empire.

Rois de Pont.

Artabaze *créé roi de Pont, par* Darius Hystaspe, *roi de Perse*,	486
Rhodobate.	

Trois Anonymes.	
Mithridate I,	402
Ariobarzane,	363
Mithridate II,	336
Mithridate III,	301
Ariobarzane II,	265
Deux Anonymes, et Mithridate IV *regnent successivement l'espace de* 82 *ans.*	
Pharnace,	183
Mithridate V, *ou* Evergete,	157
Mithridate VI, *ou* Eupator,	123
Mort de Mithridate,	64
Le Pont fut province Romaine pendant quelques années.	
Darius, *fils de* Pharnace,	39
Mithridate VII,	29
Polémon *et quelques autres*,	21

BITHYNIE.

La Bithynie, province de l'Asie mineure célebre par ses villes de Nicée, Pruse, Nicomédie, Chalcédoine, Héraclée, eut ses rois; mais la succession en est incertaine jusqu'à Zipoëthès, Thracien, qui s'y établit, tandis qu'Alexandre faisoit la guerre dans l'Orient. Il s'y maintint jusqu'après la célebre bataille d'Ipsus en 297, que cette province échut à Lysimaque, avec la Thrace et ce qu'il possédoit déjà en Europe. Lysimaque régna avec gloire jusqu'en 277, que Seleucus, roi de Syrie, lui ayant livré bataille, il la perdit avec la vie. Après la mort de ce prince, Ptolomée Ceraunus épousa la veuve de Lysimaque, et s'empara de ses états. Il en fut bientôt puni : une armée de Gaulois vint dans l'Asie mineure, lui livra bataille, et il y fut tué. Nicomede, frere de Nipoëthès, donna à ces étrangers la Galatie, à laquelle ils donnerent leur nom; et avec leur secours il remonta sur le trône de Bithynie, qu'il laissa à ses descendans. L'un d'eux, Nicomede III, ayant été dépouillé de ses états par Mithridate, roi de Pont, Pompée le rétablit. Il mourut sans postérité, et par reconnoissance il laissa son royaume aux Romains.

Rois de Bithynie.

Dœdalbus *ou* Dydalsus,	383
Botiras.	
On ignore combien ces deux premiers rois ont régné.	
Bias,	378
Zipoëthès,	328
Nicomede I,	281
Zelas,	246
Prusias I,	230
Prusias II,	190
Nicomede II,	149
Nicomede III,	92

Nicomede *donne en mourant la Bithynie aux Romains, qui ne s'en rendent les maîtres qu'après une longue guerre.*

ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

ALEXANDRE n'ayant laissé aucun successeur qui fût en état de soutenir le fardeau de sa gloire, ses généraux partagerent entr'eux son vaste empire. L'Egypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Lybie et la Cyrénaïque, échurent à Ptolomée, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Egypte. Ce prince augmenta de beaucoup les états qui lui étoient échus, et laissa son royaume à ses descendans. (*Voyez* son article dans le Dictionnaire).

L'Egypte, qui est aujourd'hui la proie des Barbares, est bien différente de ce qu'elle étoit autrefois. Elle étoit regardée parmi les anciens comme l'école de la politique et de la sagesse, et comme le berceau de la plupart des arts et des sciences. Homere, Pythagore, Platon, Licurgue, Solon, Démocrite, Euripide et beaucoup d'autres, allerent exprès en Egypte pour y puiser des lumieres qui manquoient alors à la Grece. Il nous reste trop peu de monumens de l'esprit des Egyptiens, pour savoir de quel genre étoient ces lumieres : mais ce qu'il y a de certain c'est que leur religion étoit l'opprobre de l'humanité ; que plusieurs de leurs loix paroissent ridicules ; et que, malgré leurs pyramides, ils ne connoissoient ni les ceintres ni les voûtes. C'est ce que démontre le savant M. Goguet dans son *Origine des Loix.*

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Ptolomée Lagus,	322
Ptolomée Philadelphe,	285
Ptolomée Evergete,	246
Ptolomée Philopator,	221
Ptolomée Epiphanes,	204
Ptolomée Philometor,	180
Ptolomée Evergete II, ou Physcon,	146
Ptolomée Soter, *ou* Lathur,	116
Ptolomée Alexandre,	106
Ptolomée Soter *rétabli*,	88
Bérénice, *nommée* Cléopatre, *seule*,	80
Bérénice *et* Alexandre,	79
Ptolomée Denys *ou* Auletès,	73
Bérénice, *pendant l'exil d'*Auletès,	58
Ptolomée Denys, *et* Cléopatre *sa sœur*,	51
Ptolomée le Jeune, *et* Cléopatre,	47
Cléopatre *seule*,	44
L'Egypte, province romaine,	30

SYRIE.

Après la mort d'Alexandre, Seleucus, l'un de ses généraux, eut presque toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. C'est ce qui composa le royaume de Syrie, du nom de cette province, ou Seleucus bâtit Antioche, qui fut sa principale demeure. Son regne fut illustre. Le royaume de Syrie se soutint, sous ses descendans, avec gloire, durant cent ans; mais des usurpateurs s'en approprierent chacun une partie. Réduit à la province de Syrie (aujourd'hui Sourie), Pompée s'en empara sur Antiochus l'Asiatique, et en fit une province romaine. Il fut le dernier prince de la maison des Séleucides. La Syrie a passé depuis successivement aux Sarrasins, aux Chrétiens, aux Sultans d'Egypte et aux Turcs, à qui elle appartient depuis l'an 1516 de J. C.

Rois de Syrie.

Seleucus I Nicanor,	312
Antiochus I Soter,	282
Antiochus II Deus,	362
Seleucus II Callinicus,	247
Seleucus III Ceraunus,	227
Antiochus III le Grand,	224
Seleucus IV Philopator,	187
Antiochus IV Epiphanes,	176
Antiochus V Eupator, *sous la tutelle de* Lysias,	164
Demetrius Soter,	162
Alexandre Balas,	151
Demetrius II Nicanor,	146
Antiochus VI, *fils de* Balas,	145
Diodote *ou* Tryphon,	143
Antiochus VII Sidetès,	139
Demetrius Nicanor *rétabli*,	131
Alexandre Zebina, *tyran*,	129
Seleucus V,	127
Antiochus VIII Gripus,	126
Antiochus IX Cyzicenus,	114
Seleucus VI, *fils de* Gripus,	97
Antiochus X, *fils de* Cyzicus,	95
Antiochus XI *n'est pas compté*,	94
Philippe, Demetrius III, Antiochus XII,	93
Tygranes,	84
Antiochus XIII,	69
Tygranes *soumis aux Romains*,	66
La Syrie, province romaine,	63

PARTHES.

La Parthie avoit toujours été soumise aux Perses, puis aux Macédoniens sous Alexandre Eumenes, Antigone, Seleucus Nicanor et Antiochus, lorsque la brutalité d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, fit révolter cette province. Arsacès ou Arsaces, jeune homme plein de courage, fut le chef de la rebellion et le fondateur de l'empire des Parthes, qui foible dans ses commencemens, s'étendit peu-à-peu dans toute l'A-

sie, et fit trembler même les Romains. Les successeurs d'Arsaces furent appellés *Arsacides*. Les Macédoniens tenterent en différens tems de recouvrer cette province; mais ce fut toujours en vain. L'empire des Parthès eut des rois si redoutables et si puissans, que non-seulement ils conserverent leur trône, mais qu'ils étendirent beaucoup les bornes de leur état. Mithridate, l'un d'eux, qui commença à régner vers l'an 164, porta ses conquêtes du côté de l'Orient plus loin qu'Alexandre. Mithridate II, surnommé le Grand, fit la guerre aux Romains avec succès. Les Parthes ayant résisté aux armes de Pompée, de Lucullus, de Cassius, de Crassus, de Marc-Antoine, de divers empereurs; Rome ne put jamais leur faire subir le joug. Leur empire se soutint ainsi avec gloire jusqu'à Artabane, leur dernier roi; il fut tué par Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perses.

ROIS DES PARTHES.

Arsaces I,	356	Sinathrockès,	77
Tyridate *ou* Arsaces II,	254	Phraates III,	70
Artabane I,	217	Mithridate III,	61
Phriapatius *ou* Arsaces III.		Orodes, Hérodes *ou* Yrodes,	53
Phraates I.		Phraates IV,	37
Mithridate I,	164	*Il regne 40 ans, jusqu'en l'an 4 de J. C.*	
Phraates II,	139		
Artabane II,	128		
Mithridate II, *dit* le Grand,	125	*Voyez la suite après l'article de l'empire d'Occident.*	
Mnaskirès,	86		

PERGAME.

APRÈS la bataille d'Ipsus, Pergame échut à Lysimaque; qui déposa ses trésors dans cette ville, et les confia à l'eunuque Philetere. Cet officier, après la mort de son roi, se rendit maître de ses trésors et de la ville. Tel fut le commencement du royaume de Pergame. Philetere régna 20 ans, et laissa sa souveraineté à Eumenes, son neveu. Ses successeurs s'étant alliés avec les romains dans plusieurs occasions, augmenterent considérablement leurs états. Enfin Attale, troisieme du nom et sixieme roi, étant mort sans enfans, laissa son royaume au peuple romain, qui le réduisit en province.

ROIS DE PERGAME.

Philetœrus *ou* Philetere,	282	Attale, premier roi,	241
Eumenes I,	263	Eumenes II,	197

Eumenes III, 159
Attale II Philadelphe, *pour son neveu*, 158
Attale III Philometor, 138
Il donne ses états aux Romains, en 133
Aristonicus, *usurpateur*, 133
Ce royaume est réduit en province romaine. 126

Précis historique et succession chronologique des Papes, depuis S. Pierre jusqu'au Pape Pie VII.

Le nom de *Pape* signifie *Pere* en Grec. Il se donnoit autrefois à tous les évêques; mais depuis Grégoire VII, il a été particulier à l'évêque de Rome : ce pontife l'ordonna ainsi dans un concile. Ce n'est pas tant ce décret, que l'usage, qui a déterminé à ne donner en Occident le nom de *Pape* qu'au seul pontife romain.

La grandeur temporelle du pontife romain date de très-loin. Constantin avoit donné à la seule Basilique de Latran plus de mille marcs d'or et environ 30000 marcs d'argent, et lui avoit assigné des rentes. Les papes, chargés de nourrir les pauvres et d'envoyer des missionnaires en Orient et en Occident, avoient obtenu sans peine des secours plus considérables. Ils possédoient, auprès de Rome, des revenus et des châteaux qu'on appelloit les *justices de S. Pierre.* Les empereurs et les rois Lombards leur avoient donné plusieurs terres. Divers citoyens avoient enrichi, par donation ou par testament, une église, dont les chefs avoient étendu la religion, et adouci les mœurs des Barbares qui inondoient l'empire. Dans l'avilissement où Rome étoit tombée, les papes conçurent le dessein de la rendre indépendante, et des Lombards qui la menaçoient sans cesse, et des empereurs Grecs qui la défendoient mal. Cette révolution, la principale source de la grandeur temporelle des papes, fut commencée sous Pépin, pere de Charlemagne, et consommée sous son fils : mais il faut convenir que Constantin, en abandonnant l'ancienne capitale de l'empire, où le pape seul fixa dorénavant l'attention et les respects du public, parut dès-lors, consentir que Rome devînt le domaine des souverains pontifes, et c'est ce qui peut-être plus que toute autre chose, a fait naître l'idée de la prétendue donation de Constantin.

Quoi qu'il en soit, il est constant que l'indépendance de Rome et la souveraineté temporelle du pape, est dans l'état actuel de choses indispensable à l'unité et au bon gouvernement de l'Eglise. « Le pape, dit le président Hénault, n'est

» plus comme dans les commencemens le sujet de l'empereur ;
» depuis que l'Eglise s'est répandue dans l'univers, il a à
» répondre à tous ceux qui y commandent ; et par consé-
» quent, aucun ne doit lui commander. La religion ne suffit
» pas pour imposer à tant de souverains ; et Dieu a justement
» permis que le pere commun des fideles entretînt par son
» indépendance le respect qui lui est dû. Ainsi donc, il est
» bon que le pape ait la propriété d'une puissance tempo-
» relle, en même tems qu'il a l'exercice de la spirituelle :
» mais pourvu qu'il ne possede la premiere que chez lui, et
» qu'il n'exerce l'autre qu'avec les limites qui lui sont pres-
» crites (*a*) — » L'union de toutes les églises occidentales
» sous un pontife souverain, dit un auteur protestant et phi-
» losophe, facilitoit le commerce des nations, et tendoit à
» faire de l'Europe une vaste république ; la pompe et la
» splendeur du culte, qui appartenoient à un établissement
» si riche, contribuoient en quelque sorte à l'encouragement
» des beaux-arts, et commençoient à répandre une élégance
» générale de goût, en la conciliant avec la religion » (*b*). —
Voltaire observe que les papes d'Avignon étoient trop dépendans des volontés des rois de France, et ne jouissoient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. Les patriarches de Constantinople, jouet continuel des caprices des empereurs, tantôt ariens, tantôt iconoclastes, tantôt monothélites, etc. sont l'image de ce que seroient les papes, ou du moins ce qu'ils auroient été durant plusieurs siecles sans leur indépendance. Voyez l'art. ETIENNE II.

L'élection des papes a été différente dans les différens siecles de l'Eglise. Le peuple et le clergé les élisoient d'abord. Les empereurs s'attribuoient le droit de confirmer ces élections. Justinien, et les autres empereurs après lui, exigeoient même une somme d'argent pour obtenir la confirmation. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude en 681. Louis-le-Débonnaire déclara, en 824, par une constitution solemnelle, qu'il vouloit que l'élection des papes fût libre ; cette liberté reçut pourtant des atteintes pendant les désordres du 10 et du 11e. siecle. Mais après que le schisme de Pierre de Léon et de Victor IV eut été éteint, tous les cardinaux, réunis sous l'obéissance d'Innocent II, et fortifiés

---

(*a*) *Abrégé chronol. de l'Hist. de France.* Remarq. sur la 2eme race. Edit. 1768.

(*b*) Hume, *Hist. de la Maison de Tudor.* T. 13. p. 9.

des principaux membres du clergé de Rome, acquirent tant d'autorité, qu'après sa mort, ils firent seuls l'élection du pape Célestin II en 1143. Depuis ce tems-là, ils se sont toujours maintenus dans la possession de ce droit; le sénat, le peuple et le reste du clergé ayant enfin cessé d'y prendre part, Honorius III, en 1216, ou, selon d'autres, Grégoire X, en 1274, ordonna que l'élection se fît dans un conclave.

Le pape peut être considéré sous quatre sortes de titres: 1°. comme chef de l'Eglise; 2°. comme patriarche; 3°. comme évêque de Rome; 4°. comme prince temporel. Sa primauté lui donne droit de veiller sur toutes les églises particulieres. Ses droits de patriarche ne s'étendoient autrefois que sur les provinces suburbicaires, c'est-à-dire, sur une partie de l'Italie, la même qui, pour le civil, dépendoit du préfet de la ville de Rome: on a voulu depuis les étendre sur tout l'Occident. Comme évêque de Rome, il exerce dans le diocese de Rome les fonctions d'ordinaire, qu'il n'a point droit d'exercer dans les autres dioceses. Enfin comme prince temporel, il est souverain de Rome et des états qui lui sont acquis par donation ou par prescription.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été rempli avec plus de supériorité de génie, que la chaire pontificale. Les papes sont presque toujours des vieillards respectables, blanchis dans la connoissance des hommes et des affaires, et n'éprouvant plus cette ardeur de jeunesse qui fait faire tant de fausses démarches. Leur conseil est composé de ministres qui leur ressemblent: ce sont ordinairement des Cardinaux, animés du même esprit que les papes, et qui sont comme eux sans passions qui les aveuglent. De ce conseil émanent des ordres qui embrassent l'univers. La foi est annoncée sous leurs auspices, depuis la Chine jusqu'à l'Amérique, et il faut avouer que le zele pour la foi et la propagation de l'évangile n'existe dans aucun siege épiscopal au même degré que dans celui de Rome, que l'église de Rome est aujourd'hui, comme elle a toujours été, non-seulement dans le droit, mais dans le fait, la mere et la reine de toutes les églises. « Rome chrétienne, dit un » voyageur philosophe, ne doit rien à la politique: si elle a » étendu sa puissance dans les régions enveloppées des plus » épaisses ténebres; si elle a soumis à ses loix des peuples » qui échapperent aux armes, et ne reconnurent jamais l'Em- » pire des plus célebres conquérans; si des hordes sauvages » qui n'ont jamais prononcé les noms d'Alexandre et de Cé- » sar, ont écouté la voix de ses pontifes avec respect, et en » ont reçu les instructions comme des oracles; si dévouée à

» la paix, Rome a fait des conquêtes que lui eût envié Rome » consacrée à la guerre; ces prodiges ne furent pas l'ouvrage » des passions humaines : les passions humaines ne servirent » qu'à les rendre plus éclatans, puisqu'elles se liguerent » pour opposer de plus grands obstacles à l'exécution des » projets qu'elles avoient tant d'intérêt à traverser ». *Disc. sur l'hist., le gouv. etc.* par le Cte. d'Albon. Ce passage de l'auteur moderne a beaucoup de rapport avec un autre beaucoup plus vieux. *Ut civitas sacerdotalis et regia, per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta, latiùs praesideres religione divinâ, quàm dominatione terrenâ. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terrâ marique protuleris; minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit, quàm quod pax christiana subjecit.* (Leo, M. *Serm. I. in nat. apost. Petri et Pauli*). Un auteur moins grave appliquoit à Rome chrétienne ces vers de Virgile :

Super et garamantas et Indos
Proferet imperium; jacet extra sidera tellus,
Extra anni solisque vias; ubi cælifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
ÆNEID. l. 6.

Pour nous en tenir à ce qu'elle a fait dans ces derniers tems; sans parler de ces anciennes et magnifiques conquêtes, n'est-ce pas Rome, Rome seule, qui par ses missionnaires, par les secours et les moyens qu'elle leur donnoit, a réparé les tristes dégâts que les hérésies avoient faits dans les églises d'Europe? N'est-ce pas Rome qui a formé de nouvelles chrétientés dans les trois parties du globe; chrétientés florissantes et nombreuses, où l'on a vu revivre, avec la premiere vivacité de la foi, l'innocence des premieres mœurs? N'est-ce pas Rome, dont *les missions*, pour me servir des paroles de M. de Buffon, *ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées.* (Hist. nat. t. 3, p. 506). Paroissez peuples ignorans, superstitieux, sanguinaires, antropophages, répandus dans tant de plages et d'isles lointaines de l'un et de l'autre hémisphere, dites-nous à qui vous devez la lumiere qui est venue vous éclairer au sein des ténebres, à qui vous avez l'obligation d'être chrétiens, d'être hommes? A quel métropolitain de la Germanie devez-vous la reconnoissance d'un si grand bienfait! Hélas, en voyant la stérilité dont Dieu a frappé ces grands sieges, au milieu de tant de moyens de soutenir et de propager la foi, diroit-on qu'ils font partie de cet arbre, dont les branches

et les fruits ont couvert le monde (*)....? Je ne dirai rien de tant de fondations et d'établissemens de tous les genres, faits à Rome pour toutes les nations, pour la conservation de la foi de Rome. Mais si la froide philosophie, si le dur égoïsme, la fausse et hypocrite tolérance, ne nous ont pas rendu encore insensibles sur le sort de nos freres ; si la véritable philantropie, qui n'est autre chose que la charité chrétienne, sait encore apprécier le prix de la religion, le malheur du schisme, de l'hérésie, de l'ignorance, de la barbarie, de la férocité, de l'anthropophagie ; ne jugera-t-on pas que c'est un crime de leze-humanité, que de soustraire au siege de Rome les ressources qui operent de si grands biens?.... Voyez l'état et la constante situation de la cour du pontife, voyez la marche uniforme et réglée des dépenses romaines. On n'y donne rien à la prodigalité, à la fantaisie, au luxe. Il n'y a là ni meute, ni harras, ni courses inutiles, ni chasses bruyantes, ni cette multitude de fastueux palais, où la satiété digere la substance des peuples et les biens d'église. *Le pape*, dit le protestant Addisson, *est ordinairement un homme de grand savoir et de grande vertu, parvenu à la maturité de l'âge et de l'expérience, qui a rarement ou vanité ou plaisir à satisfaire aux dépens de son peuple, et n'est embarrassé ni de femmes, ni d'enfans, ni de maîtresses.* (suppl. au voyage de Missoni, p. 126). Aussi les intérêts de la religion trouvent-ils toujours accès chez lui. Rien n'est refusé à une cause si chere. Dans ces tems de détresse et d'une persécution générale, que ne fait-il pas encore ? et si l'on pese ces considérations avec l'impartialité convenable, quel jugement portera-t-on de ces déclamations contre les frêles secours qu'on porte dans la capitale du monde chrétien, pour mettre son pontife en état d'opérer de si grandes choses, aussi honorables à la religion que consolantes pour l'humanité ? Dans quel principe ces déclamations peuvent-elles prendre leur origine ? N'y eût-il que l'intérêt que tout bon catholique prend naturellement à la splendeur de la capitale du christianisme, du siege de son pontife, du centre de l'unité, de la mere féconde de toutes les églises, il ne songera jamais à mettre en comparaison avec elle, moins encore à lui préférer dans son affection et l'essor de la libéralité, ou dans la détermination de ses dépenses quelconques, quelque ville de la Germanie, de la Russie, de la grande ou petite Tartarie. Ce qu'étoit Jérusalem pour les Juifs, Rome l'est pour les Chrétiens. Jamais

(*) *Omnes isti congregati sunt venerunt tibi*, Isaï. 49.

sa destinée ne sera indifférente aux enfans de la foi ; ils ne lui trouveront jamais trop de prospérité et de splendeur ; ils souhaitent, comme Tobie, qu'*elle soit construite en pierres précieuses, et que toutes ses rues retentissent des chants d'allégresse* (a), et que *tous les rois de la terre*, suivant l'expression de S. Jean dans son admirable prophétie, touchant la cité sainte, *y portent leur magnificence et leur splendeur* (b). Et j'ose dire que la haine de Rome n'est pas une marque équivoque d'une apostasie secrette. « O église Romaine! ô » cité sainte ! (s'écrioit Fénelon) ô chere et commune patrie » de tous les chrétiens ! Il n'y a en Jesus-Christ ni Grec, ni » Scythe, ni Barbare, ni Juif. Tout fait un seul peuple dans » votre sein ; tous sont concitoyens de Rome, et tout catho- » lique est Romain. Mais d'où vient que tant d'enfans déna- » turés méconnoissent aujourd'hui leur mere, s'élevent contre » elle et la regardent comme une marâtre ? d'où vient que son » autorité leur donne tant de vains ombrages ? »

TABLE CHRONOLOGIQUE DES PAPES
depuis JESUS-CHRIST jusqu'à nos jours.

Le caractere italique, suivi d'une étoile, marque les antipapes et les tyrans. Le chiffre marque l'année de leur mort, et non celle de leur élection.

S. Pierre, *mort en*	66
S. Lin,	78
S. Anaclet,	91
S. Clément,	100
S. Evariste,	109
S. Alexandre I,	119
S. Sixte I,	127
S. Telesphore,	139
S. Hygin,	142
S. Pie I,	157
S. Anicet,	168
S. Soter,	177
S. Eleuthere,	192
S. Victor I,	202
S. Zephirin,	219
S. Callixte I,	222
S. Urbain I,	230
S. Pontien,	235
S. Anthere,	236
S. Fabien,	250
S. Corneille,	252
Novatien, * 1er. Antipape, *en*	252
S. Lucius,	253
S. Etienne I,	257
S. Sixte II,	259
S. Denis,	269
S. Félix I,	274
S. Eutychien,	283
S. Caïus,	296
S. Marcellin,	304
S. Marcel,	310
S. Eusebe,	310
S. Melchiade *ou* Miltiade,	314
S. Sylvestre,	335
S. Marc,	336
S. Jules I,	352

(a) *Ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus, et per vicos ejus alleluia cantabitur.* Tob. 13.

(b) *Reges terræ afferent gloriam suam et honorem in illam.* Apoc. 21.

Libere, 366
S. *Félix II*,
Les uns le mettent au rang des Papes, d'autres à celui des Antipapes, et d'autres enfin le font tour-à-tour l'un et l'autre.
S. Damase, 384
Ursicin. *
S. Sirice, 398
S. Anastase I, 402
S. Innocent I, 417
S. Zozime, 418
S. Boniface I, 422
Eulalius. *
S. Célestin I, 432
S. Sixte III, 440
S. Léon le Grand, 461
S. Hilaire, 468
S. Simplice, 483
S. Félix III, 492
S. Gélase, 496
S. Anastase II, 498
Symmaque, 514
Laurent. *
Hormisdas, 523
S. Jean I, 526
Félix IV, 530
Boniface II, 532
Dioscore. *
Jean II, 535
Agapet *ou* Agapit, 536
Sylvere, 538
Vigile, 555
Pélage I, 560
Jean III, 573
Benoît I, 578
Pélage II, 590
S. Grégoire-le-Grand, 604
Sabinien, 606
Boniface III, 607
Boniface IV, 615
S. Dieudonné I, 618
Boniface V, 625
Honorius I, 638
Séverin, 640
Jean IV, 642
Théodore I, 649
S. Martin I, 655
S. Eugene I, 657
Vitalien, 672
Dieudonné II *ou* Adeodat, 676
Donus I *ou* Domnus, 678
Agathon, 682
S. Léon II, 683
Benoît II, 685
Jean V, 686
Pierre. *
Théodore. *
Conon, 687
Theodore. *
Paschal. *
S. Sergius I, 701
Jean VI, 705
Jean VII, 707
Sisinnius, 708
Constantin, 715
Grégoire II, 731
Grégoire III, 741
Zacharie, 752
Etienne II, élu et non sacré, n'est pas compté par la plupart des historiens.
Etienne II ou III, 757
Paul I, 767
Constantin. *
Etienne III *ou* IV, 772
Adrien I, 795
Léon III, 816
Etienne IV *ou* V, 817
S. Paschal I, 824
Eugene II, 827
Zizime. *
Valentin, 827
Gregoire IV, 844
Sergius II, 847
Léon IV, 855
Benoît III, 858
Anastase. *
Nicolas I, 867
Adrien II, 872
Jean VIII, 882
Marin *ou* Martin II, 884
Adrien III, 885
Etienne V *ou* VI, 891
Formose, 896
Boniface VI, *non compris par quelques-uns*, 896
Etienne VI *ou* VII, 897
Romain, 897
Théodore II, 898
Jean IX, 900
Benoît IV, 903
Léon V, 903
Christophe, *cru Antipape par plusieurs*, 904
Sergius III, 911
Anastase III, 913
Landon, 914
Jean X, 928
Léon VI, 929

Etienne

Etienne VII *ou* VIII,	931
Jean XI,	936
Léon VII,	939
Etienne VIII *ou* IX,	943
Marin *ou* Martin III,	946
Agapet II,	955
Jean XII,	964
Léon. *	964
Léon VIII,	965
Benoît V,	965
Jean XIII,	972
Benoît VI,	974
Boniface VII. *	
Donnus II,	974
Benoît VII,	983
Jean XIV,	984
Boniface VII, * pour la 2e. fois,	985
Jean, élu, non sacré, et compté pour le XVe. du nom,	985
Jean XV *ou* XVI,	996
Jean XVI. *	996
Grégoire V,	999
Sylvestre II,	1003
Jean XVII *ou* XVIII,	1003
Jean XVIII *ou* XIX,	1009
Sergius IV,	1012
Benoît VIII,	1024
Grégoire. *	
Jean XIX *ou* XX,	1033
Benoît IX, *abdique en*	1044
Sylvestre. *	
Grégoire VI, *abdique en*	1046
Clément II,	1047
Benoît IX, *derechef en*	1047
jusqu'en	1048
Damase II,	1048
S. Léon IX,	1054
Victor II,	1057
Etienne IX *ou* X,	1058
Benoît X. *	1059
Nicolas II,	1061
Alexandre II,	1073
Honorius. *	1080
Grégoire VII,	1085
Guibert.	
Victor III,	1087
Urbain II,	1099
Pascal II,	1118
Albert, Théodoric et *Maginulfe.* *	
Gelase II,	1119
Maurice Bourdin. *	
Callixte II,	1124
Honorius II,	1130
Innocent II,	1143

Anaclet et *Victor.* *	
Célestin II,	1144
Lucius II,	1145
Eugene III,	1153
Anastase IV,	1154
Adrien IV,	1159
Alexandre III,	1181
Victor, Paschal, Callixte, Innocent. *	
Lucius III,	1185
Urbain III,	1187
Grégoire VIII,	1187
Clément III,	1191
Célestin III,	1198
Innocent III,	1216
Honorius III,	1227
Grégoire IX,	1241
Célestin IV,	1241
Innocent IV,	1254
Alexandre IV,	1261
Urbain IV,	1264
Clément IV,	1268
Grégoire X,	1276
Innocent V,	1276
Adrien V,	1276
Jean XXI,	1277
Nicolas III,	1280
Martin IV,	1285
Honorius IV,	1287
Nicolas IV,	1292
Célestin V, *abdique en*	1294
Boniface VIII,	1303
S. Bénoit XI,	1304
Le saint-siege fut transféré à Avignon par le successeur de Benoît XI.	
Clément V, *depuis* 1305 *jusqu'en*	1314
Jean XXII,	1334
Pierre de Corbiere. *	
Benoît XII,	1342
Clément VI,	1352
Innocent VI,	1362
Urbain V,	1370
Grégoire XI,	1378

Il reporta le saint-siege à Rome en 1377. *Après sa mort l'église fut divisée par un schisme qu'on nomme le grand schisme d'Occident : il y eut un siege pontifical à Avignon.*

Urbain VI, *à Rome*,	1389
Clément VII * *à Avignon, reconnu par une partie de l'église, élu en* 1378, *mort en*	1394

Benoît XIII, * *élu en 1394 : son obédience suspendue en 1398, reprise en 1403 : déposé au concile de Pise en 1405, au concile de Constance en 1417 ; meurt en* 1404
Boniface IX, 1404
Innocent VII, 1406
Grégoire XII, *déposé au concile de Pise*, 1409
Alexandre V, *élu au concile de Pise*, 1410
Jean XXIII, *abdique dans le concile de Constance*, 1415
Martin V, *élu dans le concile de Constance*, 1431
Benoît XIII, * *retient la qualité de Pape malgré sa déposition, jusqu'en* 1424
Clément VIII, * *élu en 1424, n'est pas reconnu*,
Eugene IV, 1447
Félix V, * *est élu dans le concile de Bâle, en 1439, abdique en 1449, et meurt en* 1451
Nicolas V, *depuis 1447 jusqu'en* 1455
Callixe III, 1458
Pie II, 1464
Paul II, 1471
Sixte IV, 1484
Innocent VIII, 1492
Alexandre VI, 1503
Pie III, 1503
Jules II, 1513
Léon X, 1521
Adrien VI, 1523
Clément VII, 1534
Paul III, 1549
Jules III, 1555
Marcel II, 1555
Paul IV, 1559
Pie IV, 1505
S. Pie V, 1572
Grégoire XIII, 1585
Sixte V, 1590
Urbain VII, 1590
Grégoire XIV, 1591
Innocent IX, 1591
Clément VIII, 1605
Léon XI, 1605
Paul V, 1621
Grégoire XV, 1623
Urbain VIII, 1644
Innocent X, 1655
Alexandre VII, 1667
Clément IX, 1669
Clément X, 1676
Innocent XI, 1689
Alexandre VIII, 1691
Innocent XII, 1700
Clément XI, 1721
Innocent XIII, 1724
Benoît XIII, 1730
Clément XII, 1740
Benoît XIV, 1758
Clément XIII, 1769
Clément XIV, 1774
PIE VI, *élu au commencement de* 1775

CONCILES

Tenus depuis le commencement de l'église, jusqu'à nos jours.

POUR avoir une idée de l'histoire de l'église, il ne suffit point de consulter une liste chronologique des pontifes romains, il est nécessaire de connoître les principales assemblées où l'église a réprimé l'audace des hérétiques, et mis ses dogmes dans le jour le plus lumineux. C'est ce qui nous a engagé à placer ici la table des Conciles généraux.

I. Concile général.

325. I. Concile général de Nicée, ville de Bithynie dans l'Asie mineure. Il dura 2 mois et 12 jours. Il y avoit 318 évêques. Osius, évêque de Cordoue, y assista comme légat du pape Sylvestre. L'empereur Constantin s'y trouva aussi. On dressa dans ce concile le Symbole de Nicée, qui fut retouché et augmenté dans le concile suivant.

II. Concile général.

381. I. Concile général de Constantinople, composé de 150 évêques, contre Macedonius, qui combattoit la divinité du St.-Esprit, et contre Apollinaire. On retoucha le Symbole de Nicée, et on y ajouta entr'autres choses, ce qu'on y lit à présent sur la divinité du St.-Esprit, et ce qui suit jusqu'à la fin.

III. Concile général.

431. Concile général d'Ephese. Il s'y trouva plus de 200 évêques : S. Cyrille d'Alexandrie y présida pour le pape Célestin I. La sainte Vierge y fut déclarée *Mere de Dieu*, et on condamna Nestorius, évêque de Constantinople. On y renouvella la condamnation de Pélage.

IV. Concile général.

451. Concile général de Chalcédoine, dans l'Asie mineure. On y condamna Eutychès, et Dioscore, évêque d'Alexandrie, qui soutenoient qu'il n'y avoit en J. C. qu'une seule nature. On excommunia Eutychès, et Dioscore fut chassé de son siege d'Alexandrie.

V. Concile général.

553. II. Concile général de Constantinople, de 151 évêques. Il fut convoqué : 1°, pour condamner les erreurs d'Origene, et quelques écrits de Théodoret, de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Edesse ; 2°. pour confirmer les 4 premiers Conciles généraux, et particuliérement celui de Chalcédoine, que les Acéphales contestoient.

VI. Concile général.

680 et 681. III. Concile général de Constantinople, où se

trouverent plus de 160 évêques snr la fin; deux patriarches, l'un de Constantinople, et l'autre d'Antioche; et l'empereur, afin que sa présence retînt les esprits mutins. Ce concile fut assemblé pour détruire entiérement le monothélisme, et pour reconnoître en J. C. deux volontés, une divine et l'autre humaine, et autant d'actions qu'il y a de natures. On excommunia Sergius, Pyrrhus, Paul, Macarius, et tous leurs sectateurs.

VII. Concile général.

787. II. Concile général de Nicée, de 377 évêques, convoqué par l'empereur Constantin et sa mere Irene. Les légats du pape Adrien présiderent, et Taraise, patriarche de Constantinople, y assista. On y régla la vénération due aux saintes Images.

VIII. Concile général.

869. IV. Concile général de Constantinople, où se trouverent 102 évêques, 3 légats du pape et 4 patriarches. On y brûla les actes d'un conciliabule, que Photius avoit assemblé contre le pape Nicolas, et contre Ignace, légitime patriarche de Constantinople. On y condamna Photius, qui s'étoit emparé de cette dignité; et Ignace fut rétabli avec honneur. Le culte des Images de la Ste. Vierge et des Saints y fut encore maintenu.

IX. Concile général.

1123. I. Concile général de Latran, sous Callixte II. Il y avoit plus de 300 évêques et plus de 600 abbés. Il fut tenu pour la paix de l'église, troublée depuis plus de 45 ans à l'occasion du droit de la collation des bénéfices, que l'empereur prétendoit. On y travailla à rétablir la discipline ecclésiastique, beaucoup affoiblie par la longueur et la multitude des schismes. On y chercha aussi les moyens de retirer la Terre-Sainte de la puissance des infideles.

X. Concile général.

1139. II. Concile général de Latran, de près de 1000 évêques, sous Innocent II, pape, et en présence de Conrad III, empereur. Il fut assemblé pour condamner les schismatiques, pour rétablir la discipline de l'église, et pour anathématiser les erreurs d'Arnaud de Bresse, ancien disciple d'Abailard.

XI. Concile général.

1179. III. Concile général de Latran. Il y avoit 302 évêques, sous Alexandre III, pape. Il fut assemblé pour annuller les ordinations faites par les antipapes, condamner les erreurs des Vaudois, et pour travailler à la réforme des mœurs.

XII. Concile général.

1215. IV. Concile général de Latran; le pape Innocent III y présida. Il y avoit 2 patriarches : celui de Constantinople, et celui de Jérusalem; 71 archevêques, 412 évêques, et 800 abbés; le primat des Maronites, et S. Dominique, instituteur de l'ordre des Freres Prêcheurs. Ce concile fut assemblé pour condamner les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques, et pour la conquête de la Terre-Sainte.

XIII. Concile général.

1245. I. Concile général de Lyon, où présida le pape Innocent IV, et où assisterent les patriarches de Constantinople, d'Antioche et d'Aquilée ou de Venise, 140 évêques, Baudouin II, empereur d'Orient, et S. Louis, roi de France. On y excommunia Frédéric II. On y donna le chapeau rouge aux cardinaux, et enfin on décida qu'on enverroit une nouvelle armée de Croisés dans la Palestine, sous la conduite de S. Louis.

XIV. Concile général.

1274. II. Concile général de Lyon, où présidoit Grégoire X, et où assisterent les patriarches d'Antioche et de Constantinople, 15 cardinaux, 500 évêques, 70 abbés, 1000 docteurs. On y travailla à réunir les Grecs avec les Latins, sur la procession du St. Esprit. On ajouta au Symbole de la foi, qui avoit été dressé au concile de Constantinople, le mot *Filioque*. On chercha les moyens de recouvrer la Terre-Sainte.

XV. Concile général.

1311. Concile général de Vienne en France, assemblé par ordre de Clément V. Il y avoit les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie; 300 évêques; 3 rois, Philippe IV, roi de France, Edouard II, roi d'Angleterre, Jacques II, roi d'Aragon. On y parla particuliérement des erreurs et

des crimes des Templiers, des Béguards et des Béguines; d'une expédition dans la Terre-Sainte; de la réformation des mœurs du clergé, et de la nécessité d'établir dans les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales.

X V I.

Concile de Pise en 1409, que plusieurs regardent comme général. L'objet principal de ce concile fut l'extinction du schisme, après la mort du Pape Grégoire XI en 1378. Il s'y trouva 22 cardinaux, 4 patriarches, 92 évêques, des députés de presque toutes les universités, de même que des ambassadeurs de la plupart des cours. On y élut Alexandre V Pape; mais le schisme ne fut pas éteint pour cela.

XVII. Concile général.

1414. Concile général de Constance en Allemagne. Il fut assemblé par les soins de l'empereur Sigismond, pour anathématiser les hérésies de Wiclef et de Jean Hus, et pour éteindre les schismes qui déchiroient l'église depuis 37 ans. On y comptoit 4 patriarches, 47 archevêques, 160 évêques, 564 abbés et docteurs. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, y assista. Jean Hus et Jerôme de Prague furent brûlés, après avoir été convaincus de leurs erreurs, et avoir refusé de les abjurer, avec une opiniâtreté dont l'hérésie seule est capable. Martin V approuva tous les décrets qu'on y fit en matiere de foi.

XVIII. Concile général.

1431. Concile général de Bâle, ville de Suisse sur le Rhin; sous Eugene IV, Sigismond étant empereur. Il fut assemblé à l'occasion des troubles de Bohême au sujet de la communion sous les deux especes. Le concile accorda aux Bohémiens l'usage du calice, pourvu qu'ils n'improuvassent pas l'action de ceux qui ne communieroient que sous une espece. On y travailla aussi à la réformation du clergé. Ce concile n'est pas regardé comme écuménique dans toutes les sessions. A la fin ce ne fut qu'une assemblée tumultueuse.

XIX. Concile général.

1439. Concile général de Florence. Il fut commencé dès l'an 1438 à Ferrare; mais la peste qui se fit sentir dans cette ville, obligea de transférer ce concile à Florence. Eugene IV y présida. Il y avoit 150 évêques. Joseph, patriar-

che de Constantinople, avec Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'y trouverent. Il fut assemblé particuliérement pour réunir les Grecs avec les Latins.

XX. Concile général.

1512. V. Concile général de Latran, où présida Jules II; puis Léon X, Maximilien I étant alors empereur d'Allemagne. Ce concile dura 5 ans. Il y avoit 15 cardinaux, et près de 80 archevêques et évêques. Il fut assemblé : 1°. afin d'empêcher une espece de schisme naissant; 2°. pour terminer plusieurs différends qui étoient entre le pape Jules II et Louis XII, roi de France; 3°. pour réformer le clergé. On arrêta dans ce concile, qu'on feroit la guerre à Sélim, empereur des Turcs. On nomma pour chefs de cette expédition, l'empereur Maximilien I, et François I, roi de France. La mort de Maximilien, et l'hérésie de Luther, qui causa de grands troubles en Allemagne, renverserent ce grand dessein.

XXI. Concile général.

1545. Concile général de Trente, ville épiscopale dont l'évêque est souverain et prince d'Empire, sous la protection de la maison d'Autriche. Ce concile dura près de 18 ans, depuis 1545 jusqu'en 1563, sous 5 papes, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV; et sous les regnes de Charles-Quint, et de Ferdinand, empereurs d'Allemagne. Ce concile avoit rassemblé 5 cardinaux, légats du saint-siege, 3 patriarches, 33 archevêques, 235 évêques, 7 abbés, 7 généraux d'ordres monastiques, 160 docteurs en théologie. Il fut convoqué pour condamner les erreurs des Luthériens, et pour la réformation des mœurs des ecclésiastiques et des autres fideles.

EMPIRE ROMAIN.

César, vainqueur des Gaules, après la défaite de Pompée son rival, dans les champs de Pharsale, ville de Thessalie, revint triomphant à Rome, où il fut nommé dictateur perpétuel. Il ne jouit pas long-tems de ce titre qui lui donnoit l'autorité suprême : il fut assassiné dans le Sénat par Brutus et Cassius. Antoine, sous prétexte de venger sa mort, s'unit avec Octavien, neveu de Jules-César, et avec Lepidus; mais

Octavien ne voulant pas partager le gouvernement avec eux, les défit l'un et l'autre. Il revint triomphant à Rome, et il prit le nom d'Auguste. Il donna alors la paix à la terre, visita les différentes provinces de l'empire, et vint mourir à Nole, après un regne aussi long qu'heureux. (*Voyez* son article dans le Dictionnaire).

Comme, depuis Jules-César, la république prit le nom d'Empire Romain, ceux qui étoient à la tête du gouvernement, furent nommés *empereurs*. Ce nom étoit commun aux généraux. On donne ordinairement aussi le nom de *César* aux douze premiers, c'est-à-dire, à ceux qni porterent le sceptre impérial depuis Jules-César jusqu'à Domitien.

Dès le milieu du deuxieme siecle, on remarque que l'empire commençoit à s'affoiblir. Les empereurs se virent obligés de s'associer quelques princes à l'empire, et ils eurent de puissans ennemis, qui s'arrogerent quelquefois le titre d'*Empereur*. On vit plusieurs fois les différentes armées s'en nommer chacune un, et il y en a eu jusqu'à cinq à la fois, qui tous cinq rivaux, se faisant mutuellement la guerre, donnoient lieu aux Barbares de profiter de leurs divisions, et d'envahir les meilleures provinces.

Cependant l'empire se soutenoit encore dans une grande force, lorsque Constantin-le-Grand transféra le siege impérial à Constantinople, qu'il fit bâtir l'an 329 de l'ere chrétienne. Après sa mort, arrivée l'an 337, ses trois fils, Constantin leJeune, Constance et Constant, partagerent l'empire. Constantin eut les Gaules et tout ce qui étoit par-delà les Alpes par rapport à Rome. Rome, l'Italie, l'Afrique, la Sicile, plusieurs Isles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grece furent la portion de Constant; et Constance, qui eut la Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Egypte, tint son siege à Constantinople. Constantin et Constant étant morts, Constance fut seul empereur en 353. C'est ainsi que, jusqu'à Théodose-le-Grand, l'Empire Romain eut tantôt un seul, tantôt plusieurs maîtres; et depuis, il fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

EMREREURS ROMAINS.

Auguste, *jusqu'à l'an*	14	Galba,	69
Tibere,	37	Othon,	69
Caligula,	41	Vitellius,	69
Claude,	54	Vespasien,	79
Néron,	68	Titus,	81
Julius Vindex, dans les Gaules; *L. Claudius Macer*, en Afrique; et *Fonteius Capito*, dans la Germanie.		Domitien,	96
		Nerva,	98
		Trajan,	117
		Adrien,	138

Antonin, *le pieux*, 161
Marc-Aurele, 180
et Lucius-Verus, 170
Commode, 192
Pertinax, 193
Didier-Julien, ***et les 3 suiv.*** 193
Niger, 195
Albin, 197
Septime Sévere, 211
Caracalla ***et*** 217
Geta, 212
Macrin, 218
Héliogabale, 222
Alexandre Sévere, 235
Maximien, 238
Gordien, *l'ancien*,) 237
Gordien, *le fils*,)
Maxime Pupien *et* Balbin, 238
Gordien, *le jeune*, 244
Philippe, ***pere et fils***, 249
Dece, 251
Gallus, ***et les deux suiv.*** 253
Hostilien, 253
Volusien, 253
Emilien, 253
Valérien, 260
et Gallien, *son fils*, 267
Tyrans qui s'éleverent dans l'empire sous Valerien et Gallien.
Sulpitius - Antoninus, 2 Posthumes, Victorinus, Lælianus *ou* AElianus, Lollianus, Aurelius Marius, Tetricus, Ingenuus, Regillien, Macrien *et ses deux fils*, Balista, Valens, Pison, AEmilien, Saturnin, Trébellien, Celsus, Auréole, Mœonius, *et* Zénobie.
Claude II,
Quintille, *son frere*, } 270
17 jours,
Aurélien, 275

Tacite,) 276
Florien, 3 *mois*,)
Probus, 282
3 *Tyrans*, **Saturnin, Proculus** ***et*** **Bonosius.**
Carus, 283
Carin, 285
et Numérien, *son frere*, 284
Dioclétien,) *abdiquent*
Maximien-Hercule,) *en* 305
Constance Chlore, 306
Galere. 311
Tyrans qui s'éleverent dans l'empire, depuis l'an 284 jusqu'en 311
Julien, Amandus *et* AElianus, Carausius, Allectus, Achilleus, Maxence, Alexandre, etc.
Sévere II, *avec les 3 suiv.* 307
Maximin, 313
Constantin, *le grand*, 337
Licinius, 323
Constantin, *le jeune.* 340
Constance, 361
Constant, *freres :* 350
Tyrans sous l'empire de Constance et de Constant.
Magnence, Vétranion *et* Népotien.
Julien, *l'apostat*, 363
Jovien, 364
Valentinien I, en Occident, 375
Valens, en Orient, 378
Gratien, 383
Valentinien II, 392
Théodose, *le grand*, 395
Tyrans sous les regnes de Gratien, de Valentinien II et de Théodose.
Magnus, Maximus, Eugene ***et*** **Victor.**
Ici commence la division de l'empire, en Orient et en Occident.

PREMIER EMPIRE D'OCCIDENT.

Honorius, fils de l'empereur Théodose, eut l'Occident en partage. Il n'avoit que onze ans, lorsque son pere mourut. Son regne fut l'époque de la décadence de l'empire romain : car dès-lors on remarque que les barbares cherchoient à pénétrer dans les provinces romaines, et même s'y établissoient. Les Huns, les Goths, les Vandales, et divers

autres peuples saccagerent successivement l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Goths en Espagne.

Honorius n'ayant point voulu remplir les engagemens que les Romains avoient contractés avec Alaric, général de ce dernier peuple, ce prince revint sur ces pas, prit Rome en 409 et l'abandonna au pillage. Tandis qu'Honorius étoit à Ravenne dans une honteuse indolence, divers tyrans s'éleverent dans l'empire : Attale à Rome, Jovin en Angleterre et dans les Gaules, Héraclien en Afrique, et d'autres qui se firent déclarer empereurs. Honorius s'en défit heureusement, par le moyen de ses capitaines, et sur-tout de Constance. Il avoit associé celui-ci à l'empire, et lui avoit fait épouser sa sœur Placidie, veuve d'Ataulphe, de laquelle Constance eut Valentinien III, qui régna après lui. Cet empire se soutint foiblement sous 12 empereurs, jusqu'à Augustule, qui fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules, peuples venus des environs du Pont-Euxin. Telle fut la fin de l'Empire Romain qui, décomposé et déchiré, obéit à divers princes, lesquels se partagerent les membres épars de ce grand corps. L'Italie fut soumise à des rois, après l'avoir été à des empereurs ; et nous placerons ci-dessous la liste chronologique de ces princes.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Honorius, *regne en*	395
Constantin, tyran.	421
Constance, *7 mois.*	
Jovin.	
Héraclien *et* **Attale**,	
Jean, tyran.	
Valentinien III,	424
Pétrone-Maxime,	455
Avitus,	455
Interregne,	456
Majorien,	457
Sévere III,	461
Interregne de plus d'un an,	465
Anthemius,	467
Olybrius,	472
Interregne,	472
Glycerius,	473
Julius-Nepos,	474
Augustule,	475

fut le dernier empereur Romain en Occident.

ROIS D'ITALIE.

Odoacre, *regne en*	476
Théodoric,	493
Athalaric,	526
Théodat,	534
Vitigès,	536
Théodebalde,	540
Ataric *ou* **Etaric**,	541
Totila *ou* Baduilla,	541
Teïas *est le dernier roi*,	552
Narsès *gouverne 15 ans.*	552

Aux rois d'Italie succéderent les rois Lombards, dont on verra l'histoire et la liste après celle des nouveaux rois de Perse.

EMPIRE D'ORIENT.

DEPUIS le partage qu'Arcadius fit avec son frere Honorius, l'empire ne fut plus réuni sur une même tête, comme il l'avoit été plusieurs fois depuis Constantin-le-Grand, qui lui-même avoit été empereur d'Occident, puis seul souverain de tout l'empire, après la mort de Licinius. Constantin eut sept successeurs à Constantinople, jusqu'à Théodose, qui fut empereur d'Orient durant 12 ans, avant que d'être empereur d'Occident; ou plutôt les empereurs de Constantinople, jusqu'après Théodose, agissant de concert avec les empereurs de Rome, ces deux empires n'en faisoient qu'un. Mais sous les enfans de Théodose, ces deux empires furent totalement séparés d'intérêts, et prirent le nom d'Orient et d'Occident. Arcadius doit donc être regardé comme le premier empereur d'Orient. Il régna à Constantinople, la rivale de Rome. Quoique cette capitale de l'empire d'Orient passât, du tems même de son fondateur, pour une merveille: les autres empereurs qui lui succéderent, l'agrandirent, la fortifierent, et y ajouterent tous les agrémens dont sa situation pouvoit être susceptible. Tout y étoit digne d'admiration: les églises, les palais, les lieux publics, les quais, les ponts, les maisons même des particuliers. Mais tel est le sort des choses humaines: cette ville superbe fut sujette aux pestes, aux famines, aux tremblemens de terre, aux feux du ciel, aux incursions des Barbares; et il ne s'est passé aucun siecle, depuis sa fondation, qu'elle n'ait été désolée par tous les fléaux.

EMPEREURS D'ORIENT.

*(On ne sait point au juste en quel tems ont régné les empereurs marqués par une *).*

Arcadius, *depuis* 395 *jusqu'en*	408
Théodose II, *le jeune, mort en*	450
Marcien,	457
Léon I,	474
Léon II, *le jeune*,	474
Zénon,	491
Basilisque, *Marcien* et *Léonce*. *	
Anastase I,	518
Justin I,	527
Justinien I,	565
Justin II,	578
Tibere II,	582
Maurice,	602
Phocas,	610
Heraclius,	641
Heraclius-Constantin, 3 *mois en*	641
Heracléonas, 7 *mois en*	641
Tibere, *peu de jours*,	641
Constant II,	668
Maurice. *)	
Grégoire. *)	
Constantin III, *Pogonat*,	685
Justinien II, *Rhinotmede*,	695
Léonce,	698

Absimare-Tibere,	705
Justinien II, *rétabli*,	711
Philippique Bardane,	713
Anastase II,	715
Théodose III,	717
Léon III, *l'Isaurien*,	741
Constantin Copronyme,	775
Artabasde. *	
Nicéphore. *	
Nicétas. *	
Léon IV, *Chazare*,	780
Constantin *et* Irene,	797
Irene, *seule*,	802
Nicéphore, }	
Staurace, 2 *mois après*, }	
Michel Curopalate,	813
Léon, *l'Arménien*,	820
Michel, *le begue*,	829
Théophile,	842
Michel III,	867
Basile, *le Macédonien*,	886
Léon, *le philosophe*,	911
Alexandre,	912
Constantin VI, *Porphyrogenete*, }	*Augustes en* 913
Romain Lecapene, }	
Christophe, }	
Etienne, }	
Constantin VII,	
Constantin, *seul*, *depuis*	948
jusqu'à	969
Romain II,	963
Nicéphore Phocas,	969
Jean Zimiscès,	976
Basile II,	1025
Constantin VIII,	1028
Romain Argyre,	1034
Michel IV, *Paphlagonien*,	1041
Michel Calaphate,	1042
Zoé *et* Théodora, *sœurs*, 2 *mois*,	1042
Constantin Monomaque,	1054
Théodora, *impératrice*,	1056
Michel VI, *Stratiotique*,	1057
Isaac Comnene,	1059
Constantin X, *Ducas*,	1067
Michel Andronic, *et* Constantin Ducas, *freres*,	1068
Romain Diogene,	1071
Michel Ducas, *seul*,	1078
Nicéphore Botoniate,	1081
Alexis Comnene,	1118
Jean Comnene,	1143
Manuel Comnene,	1180
Alexis Comnene,	1183
Andronic Comnene,	1185
Isaac l'Ange,	1185
Alexis l'Ange, dit *Comnene*,	1203
Alexis Ducas, *Murtzufle*,	1204

EMPIRE DES FRANÇOIS A CONSTANTINOPLE.

VOICI ce qui donna lieu à l'empire des François à Constantinople, qui ne dura que 58 ans. Alexis l'Ange, dit *le tyran*, avoit détrôné Isaac l'Ange, et s'étoit mis en 1195 sur le trône. Alexis fils d'Isaac, voyant les François et les Vénitiens aller à la conquête de la Terre-Sainte, implora leur secours. Ils se joignirent à lui en 1203, prirent Constantinople après huit jours de siege, et le rétablirent sur le trône. L'année suivante, Alexis Ducas Murtzufle fit assassiner l'empereur que les Croisés avoient rétabli, et s'empara de la couronne. Les François, à cette nouvelle, revinrent attaquer la ville, la prirent dans trois jours, et en resterent maîtres. Alors Baudouin, comte de Flandres, fut élu empereur de Constantinople. Il eut quatre successeurs, jusqu'en 1261, que Baudouin II fut dépossédé par Michel Paléologue, tuteur des enfans de Théodore Ducas, qui avoit régné à Andrinople. Ce tuteur

fit mourir ses pupilles, et reprit Constantinople sur les Latins (c'étoit le nom des François à Constantinople), par l'intelligence des Grecs qui étoient dans la ville. Ainsi succéda l'empire Grec à celui des Latins; et il subsista près de 200 ans, après lesquels il fut envahi par les Ottomans.

EMPEREURS FRANÇOIS A CONSTANTINOPLE.

Baudouin, *depuis* 1204, *jusqu'en* 1206	Pierre de Courtenai, 1220
Henri, *son frere*, 1216	Robert de Courtenai, 1228
	Baudouin II de Courtenai, 1261

EMPIRE GREC A NICÉE.

ALEXIS Ducas Murtzufle, tyran de Constantinople, en ayant été chassé par les François et les Vénitiens, Théodore Lascaris, que le clergé avoit autorisé à prendre les armes contre ce tyran, voyant Constantinople au pouvoir des François, sortit de cette ville avec Anne son épouse, et trois filles qu'il avoit; et il se retira à Nicée en 1204, où il fut couronné empereur. Il forma son empire d'une partie de celui de Constantinople. Théodore Lascaris n'eut que trois successeurs. Jean Lascaris, dernier empereur, fut privé, en 1255, de la vue, par ordre de Michel Paléologue, son tuteur, qui usurpa sa couronne. Ce fut le même Paléologue qui se rendit ensuite maître de l'empire de Constantinople. Cent ans après, Amurat I, empereur des Turcs, prit Andrinople en 1362 qu'il fit la capitale de son empire. Elle l'a été jusqu'en 1453, que Mahomet II prit Constantinople.

EMPEREURS GRECS A NICÉE.

Théodore Lascaris I, *depuis* 1204 *ou* 1206 *jusqu'en* 1222	Andronic, dit *le jeune*, 1341
Jean Ducas Vatace, *jusqu'en* 1255	Jean Paléologue, 1391
Théodore Lascaris II, Jean Lascaris, *et* Michel Paléologue, *jusqu'en* 1261	Jean Cantacuzene *abdique en* 1355
Michel *seul*, *jusqu'en* 1282	Manuel Paléologue, 1419
Andronic dit le *Vieux*, 1332	Jean Paléologue II, 1448
	Constantin Paléologue, *jusqu'en* 1453, *que Mahomet prit Constantinople.*

SECOND EMPIRE d'OCCIDENT ou d'ALLEMAGNE.

L'EMPIRE d'Occident, qui avoit fini l'an 475 dans Augustule, dernier empereur Romain, et qui avoit été ensuite rempli par le regne des Hérules, des Ostrogoths et des Lombards, fut renouvellé par Charlemagne le jour de Noël en 800. Ce prince s'étant rendu à Rome, le pape Léon III le couronna empereur dans l'Eglise de S. Pierre, aux acclamations du clergé et du peuple (*voyez* l'article de CHARLEMAGNE dans ce Dictionnaire). Nicéphore, qui étoit pour lors empereur d'Orient, donna les mains à ce couronnement; et ces deux princes convinrent entr'eux, que l'état de Venise serviroit de limite aux deux empires. Charlemagne exerça toute l'autorité des Césars par-tout ailleurs que dans Rome, où il laissa à l'église tous ses privileges, et au peuple tous ses droits. Nul pays depuis Bénévent jusqu'à Baïonne, et de Baïonne jusqu'en Baviere, n'étoit exempt de sa puissance législative.

Après la mort de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, son fils et son successeur, en 840, l'empire fut divisé entre les quatre fils de Louis. Lothaire I fut empereur, Pépin fut roi d'Aquitaine, Louis roi de Germanie, et Charles-le-Chauve roi de France. Ce partage fut une source éternelle de divisions. Les François conserverent l'empire sous huit empereurs, jusqu'en 912, que Louis III, dernier prince de la race de Charlemagne, mourut sans laisser d'enfant mâle. Conrad, comte de Franconie, gendre de Louis, fut élu empereur. L'empire passa ainsi aux Allemands, et devint électif; car il avoit été héréditaire sous les empereurs François qui l'avoient fondé. C'étoient les princes, les seigneurs et les députés des villes qui choisissoient l'empereur, jusques vers la fin du treizieme siecle, que le nombre des électeurs fut fixé. Rodolphe, comte de Hapsbourg, fut élu empereur. Il est le chef de l'illustre maison d'Autriche, qui vient de la même souche que la maison de Lorraine, réunie à elle depuis 1736. Charles VI du nom, mort en 1740, étoit le dernier empereur de la maison d'Autriche, dans laquelle on les avoit choisis durant plus de 300 ans. Charles VII de la maison de Baviere, lui succéda. François-Etienne de la maison de Lorraine, élu en 1745, mourut en 1765. Son fils Joseph-Benoît, né en 1741, régna depuis la mort de son pere.

Empereurs d'Occident ou d'Allemagne.

Charlemagne, *depuis* 800 *jusqu'à* 814
Louis, *le débonnaire*, 840
Lothaire I, 855
Louis II, 875
Charles, *le chauve*, 877
Interregne de trois ans,
Charles, *le gros*, 888
Gui, 894
Arnoul, 898
Bérenger et *Lambert.* *
Louis III, 912
Conrad I, 918
Henri, *l'oiseleur*, 936
Othon, *le grand*, 973
Othon II, 983
Othon III, 1002
Henri II, 1024
Conrad II, *le salique*, 1039
Henri III, *le noir*, 1056
Henri IV, 1106
Henri V, 1125
Lothaire II, 1137
Conrad III, 1152
Frédéric I, *barberousse*, 1190
Henri VI, 1197
Philippe, 1208
Othon IV, 1218
Frédéric II, 1250
Conrad IV, 1254
Guilleaume, 1256
Troubles et Interregne jusqu'en 1273
Rodolphe d'Hapsbourg, *en* 1273, *jusqu'en* 1291
Adolphe de Nassau, 1298
Albert d'Autriche, 1308
Henri VII, de Luxembourg, *jusqu'en* 1313
Frédéric en 1314
Il n'est pas compté.
Louis de Baviere, *jusqu'en* 1347
Charles IV, 1378
Wenceslas, *déposé en* 1400
Robert, *palatin du Rhin*, *jusqu'en* 1410
Josse de Moravie, 4 *mois en* 1411
Sigismond de Luxembourg, *jusqu'en* 1438
Albert II d'Autriche, 1439
Frédéric III, 1493
Maximilien I, 1519
Charles V, 1557
Ferdinand I, 1564
Maximilien II, 1576
Rodolphe II, 1612
Mathias, 1619
Ferdinand II, 1637
Ferdinand III, 1658
Léopold, 1705
Joseph I, 1711
Charles VI, 1740
Ici finissent les princes de la maison d'Autriche.
Charles VII, de Baviere, *est élu empereur en* 1742, *meurt en* 1745
Francois I, duc de Lorraine, *élu empereur en* 1745, *mort en* 1765
Marie-Thérese, *fille de* Charles VI, *meurt en* 1780
Joseph II, empereur, *né le* 13 *mars* 1741, *mort en* 1790
Léopold II, emper., *mort en* 1792
François II, empereur *en* 1792

DIGRESSION SUR LES ÉLECTEURS,

et Noms des Électeurs actuels.

Le trône impérial étant électif, les princes qui ont droit de l'élire, sont regardés comme les principaux membres de l'Empire. On dispute beaucoup sur l'origine des électeurs, comme sur toutes les origines. Quelques-uns la rapportent à Othon III en 997 ; d'autres à Fréderic II ; d'autres enfin à

Rodolphe de Hapsbourg. Ce qu'il y de sûr, c'est que le nombre de ces princes électeurs fut incertain jusqu'à Frédéric II dans le 13e. siecle.

La bulle d'or, publiée par Charles IV en 1356, fixa le nombre des électeurs à sept : trois ecclésiastiques, qui sont les archevêques de Mayence, de Treves et de Cologne ; et quatre laïcs, le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg. Par la paix de Munster en 1648, cet ordre fut changé ; le duc de Baviere avoit été mis à la place du comte palatin du Rhin ; et l'on fut obligé de créer un 8e. électorat pour le fils de Frédéric V, comte palatin du Rhin, dépouillé de son titre en 1622, pour s'être fait proclamer roi de Bohême. Enfin en 1692, l'empereur Léopold créa un 9e. électorat en faveur d'Ernest de Brunswick, duc d'Hanovre, dont le fils George monta sur le trône d'Angleterre en 1714. Par la mort de Maximilien-Joseph, Electeur de Baviere en 1777 cet électorat est supprimé.

Quand l'empereur veut s'assurer d'un successeur, il le fait élire par les électeurs roi des Romains ; et si l'empereur sort de l'Empire ou est hors d'état de gouverner, il tient les rênes du gouvernement en qualité de vicaire-général de l'Empire. Lorsqu'il n'y a point de roi des Romains, les électeurs Palatin et de Saxe ont le vicariat de l'Empire, quoique le duc de Baviere dispute ce droit au premier.

Électeurs Actuels.

De Mayence.

Frédéric-Charles-Joseph, baron d'Erthal, électeur-archevêque de Mayence, évêque-prince de Worms, *né le* 3 *janvier* 1719.

De Treves.

Clément-Wenceslas, prince de Saxe, électeur-archevêque de Treves, évêque-prince d'Ausbourg, *né le* 28 *septembre* 1739.

De Cologne.

Maximilien-Joseph, Archiduc d'Autriche, électeur-archevêque de Cologne, évêque-prince de Munster, *né le* 8 *décembre* 1756.

De Bohême, *voyez* Empire d'Allemagne.

Palatin.

Charles-Théodore de Sultzbach, duc de Baviere, électeur-palatin, *né le* 11 *décembre* 1724.

De Saxe.

Frédéric-Auguste, élect. de Saxe, *né à Dresde le* 23 *décembre* 1750.

De Brandebourg, *voy.* Prusse.

Baviere, *voyez* Palatin.

De Hanovre, *voyez* Angleterre.

Rois

Rois des Parthes.

(*Voyez ce qui est dit ci-devant de ce royaume, après l'article de la* Syrie, pag. 56.)

Praatace, *peu de mois, l'an de J. C.*	13
Orodes II, *quelques mois*,	15
Vonones I,	15
Artabane III,	18
Tiridate,	35
Artabane, *rétabli*,	36
Cinname, *peu de jours.*	
Artabane, *rétabli, meurt*,	43
Vardanes, *chassé*,	43
Gotharze,	43
Vardanes, *rétabli*,	43
Gotharze, *rétabli*,	47
Vonones II, *peu de mois*,	50
Vologese, Artabane IV,	50
Pacore II,	90
Chosroès I,	107
Parthamaspates,	117
Chosroès, *rétabli*,	117
Vologese II,	133
Vologese III,	189
Artabane V, *dernier roi des Parthes Arsacides*, 214, *tué en*	226

SECOND EMPIRE DES PERSES.

Artaxercès, simple soldat Persan, qui se prétendoit issu des anciens rois de Perse, se révolta en 226 contre Artabane, dernier roi des Parthes. Il commença par se rendre maître de la Parthie, et ayant remporté quelques avantages sur Artabane il le tua dans une bataille qu'il lui livra. Ainsi ce rebelle rétablit l'empire des Perses, qui avoit fini sous Darius, et qui subsiste encore aujourd'hui, mais qui a passé à des princes de différente nation.

Cet empire eut premiérement 28 princes, depuis Artaxercès jusqu'à Jezdégirdes III, lequel fut tué par Omar, roi des Sarrasins, qui lui succéda. Les Sarrasins en furent maîtres durant 418 ans. Ils en furent dépossédés en 1051 par le sultan Gélal-Edin. Ses successeurs en furent souverains jusqu'en 1396, que Tamerlan s'en empara, à la tête de 20,000 Tartares. Quatre princes de la faction dite du *Bélier noir*, succéderent à Tamerlan jusqu'en 1467, qu'Usum-Cassan, de la faction du *Bélier blanc*, qui n'étoit que gouverneur de l'Arménie, se révolta et s'empara de la Perse sur Joonchа, et le fit mourir avec son fils Acen-Ali. Après la mort d'Usum-Cassan en 1478 la Perse fut livrée aux troubles et aux divisions. Cependant Ismaël issu d'une de ses filles, s'empara du trône et s'y maintint. Il recouvra tout ce que ses prédécesseurs avoient laissé envahir, et rendit l'empire des Perses aussi brillant que jamais. C'est depuis lui qu'on marque

l'empire des Sophis. Ses descendans en ont été tranquilles possesseurs jusqu'en 1747, que Thamas-Koulikan s'en est emparé. Depuis sa mort, la Perse est tellement agitée au sujet d'un successeur, que cette partie de l'histoire, quoique si voisine de nous, est très-embrouillée.

Le second empire des Perses fut d'abord très-puissant, les Romains n'ayant jamais remporté que de très-foibles avantages sur eux; mais depuis que les Sarrasins s'en rendirent maîtres, les divisions auxquelles il fut exposé, diminuerent de beaucoup son ancienne gloire, et ses forces s'affoiblirent. Ce n'est qu'avec le tems et avec bien de la peine, que cet empire a reconquis les provinces qui en avoient été démembrées.

ROIS DES PERSES ET DES PARTHES.

Artaxare *ou* **Artaxercès**, roi des Perses et des Parthes,	223
Sapor I,	238
Hormisdas I,	269
Vararanès I, *ou* Bahram,	272
Vararanès II,	279
Narsès,	294
Hormisdas II,	303
Sapor II,	310
Artaxercès II,	380
Sapor III,	384
Vararanès III,	389
Jezdégirdes I,	399
Vararanès IV,	420
Jezdégirdes II,	440
Prozès,	457
Balascès *ou* Obalas,	488
Cavadès *ou* Kobad,	491
Chosroès, *le grand*,	531
Hormisdas III,	579
Chosroès II,	590
Siroès, 8 *mois*,	628
Adeser, 7 *mois*,	629
Sarbazas, 2 *mois*,	629
Tourandokht, reine, 16 *mois*,	630
Elle eut pour successeurs 5 princes qui ne firent que paroître.	
Jezdégirdes III, *dernier roi.*	632

ARABIE.

Les Arabes, qui étoient gouvernés par les Romains depuis que Pompée eut défait leur roi Arétas l'an 63, tenterent en vain plusieurs fois de secouer leur joug. Leurs gouverneurs les rangerent toujours à leur devoir jusqu'en 625, que Mahomet fit révolter l'Arabie et y établit sa doctrine. La partie de l'Arabie voisine de la mer Rouge, dépend des Turcs; l'intérieur a des princes particuliers, les uns indépendans, les autres simplement tributaires du Grand-Seigneur.

Les Arabes suivirent à-peu-près le même culte que les Egyptiens, jusqu'à ce que S. Jude les convertit, dit-on, au Christianisme; mais Mahomet, qui étoit Arabe, leur fit adopter toutes ses rêveries, et ils furent ensuite les propa-

gateurs de sa secte. Il y a encore beaucoup de chrétiens Grecs vers les monts de Sinaï et d'Horeb, vers la mer Rouge, et dans les déserts de l'Arabie Petrée et de la Déserte; il y en a moins dans l'Arabie Heureuse.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs nommerent à sa place Aboubeker, qui prit le titre de *Calife*, c'est-à-dire, Vicaire ou Lieutenant; et ce titre devint commun à tous ceux qui occuperent la même place.

Chefs de la religion et de l'état, les Califes réunissoient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains Mahométans relevoient d'eux, comme leurs vassaux. Les peuples révéroient dans les Califes les vicaires du prétendu prophete. Tout plioit, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le poids de leur autorité. Insensiblement cette énorme puissance s'affoiblit, par la nonchalance de ceux qui en étoient revêtus; elle dégénéra en vains titres, et à la fin s'anéantit.

CALIFES DES SARRASINS.

Mahomet, *depuis 622 jusqu'à*	632	Mota Vakel,	861
Aboubeker,	634	Mostanser,	862
Omar,	644	Mostain Billah,	866
Othman,	656	Motaz,	869
Moavia *en Egypte*, Ali *en Arabie*,	661	Mothadi Billah,	870
		Motamed Billah,	892
Hasan,	661	Mothaded Billah,	902
Moavia, *seul*,	680	Moctafi Billah,	908
Yésid I,	683	Moktader Billah,	932
Moavia II,	684	Kaher,	934
Mervan I,	685	Rhadi,	940
Abdolmalek,	705	Motaki,	944
Valid I,	715	Mostakfi,	946
Soliman,	717	Mothi,	974
Omar II,	720	Thaï,	991
Yésid II,	724	Kader,	1031
Hescham,	743	Kaiem Bamrillah,	1075
Valid II,	744	Moctadi Bamrillah,	1094
Yésid III,	744	Mostadher,	1118
Ibrahim,	744	Mostarched,	1135
Mervan II,	750	Rascheld,	1136
Aboul-Abbas,	754	Moctafi II,	1160
Abougiafar-Almanzor,	775	Mostandged,	1170
Mohammed Mahadi,	785	Mosthadi,	1180
Hadi,	786	Nasser,	1225
Haroun-al-Raschild,	809	Daher,	1226
Amin,	813	Mostanser,	1243
Mamoun,	833	Mostazem, *tué à 46 ans*,	1258
Motassem,	842	*En lui finit la dignité de Calife en Asie.*	
Vatek Billah,	847		

L'EMPIRE OTTOMAN *ou* DE TURQUIE.

Les Turcs, originaires de la Tartarie, où l'on trouve encore le pays de Turkestan, parurent dans les armées de l'empereur Héraclius vers l'an 622; mais ce n'étoient que des troupes auxiliaires, qui se renfermoient dans leurs déserts, dès qu'on n'avoit plus besoin de leurs services. On les vit reparoître vers l'an 766. Enfin ils formerent un corps de nation au commencement du dixieme siecle. Leurs armes eurent des succès dans les siecles suivans. Un de leurs Satrapes, nommé Othman ou Osman, fils d'Ortogule, se rendit maître de plusieurs provinces de l'Asie mineure en 1300. Son regne fut glorieux. Ses successeurs augmenterent beaucoup ses conquêtes, et mirent fin à l'empire des Sarrasins, fondé par Mahomet l'an 622, et à celui des Grecs, dont le leur est aujourd'hui composé.

Sultans ottomans.

Othman *ou* Osman, *meurt en*	1326
Orchan *ou* Orkan,	1360
Amurat I,	1389
Bajazet I,	1403
Soliman I,	1410
Musa Chélébi,	1413
Mahomet I,	1421
Amurat II,	1451
Mahomet II,	1481
Bajazet II,	1512
Sélim I,	1520
Soliman II,	1566
Sélim II,	1574
Amurat III,	1595
Mahomet III,	1603
Achmet I,	1617
Mustapha, *chassé*,	1618
Osman I,	1622
Mustapha, *rétabli*,	1623
Amurat IV,	1640
Ibrahim,	1649
Mahomet IV, *déposé en*	1687
Soliman III,	1691
Achmet II,	1695
Mustapha II,	1703
Achmet III, *abdique en*	1730
Mahomet V,	1759
Osman II,	1757
Mustapha III,	1774
Achmet IV,	1789
Sélim III, *né le 24 décembre*	1761

PERSE.

(*Voyez le Précis historique, à l'article du second Empire des Perses*, page 81).

Nouveaux rois de Perse.

Tamerlan *occupa ce royaume vers l'an*	1396
Ses descendans sont chassés.	
Usum-Cassan *en*	1467
Jecoub *en*	1478
Julaver *en*	1485
Baysancor *en*	1488
Rustan *en*	1490
Ahmed, usurpateur en	1497
Alvand *en*	1496

SOPHIS.

Ismaël 1er. Sophi en	1499	Soliman, *jusqu'en*	1694
jusqu'en	1523	Hussein,	1721
Thamas, *jusqu'en*	1575	Mahmoud,	1725
Ismaël II,	1577	*Ashraff, usurpateur,*	1730
Mohammed Khodabende,	1585	Thamas II, *déposé en*	1732
Hainzed,	1585	Mirza Abbas,	1736
Ismaël III,	1586	Thamas-Koulikan, *assassiné l'an 1747, à l'âge de 59 ans. Après sa mort il y a eu diverses révolutions.*	
Abbas, *le grand, jusqu'en*	1628		
Mirtza,	1642		
Abbas II,	1665		

LOMBARDIE.

Les Lombards, connus depuis le troisieme siecle, habitoient dans la marche de Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder. Sous l'empereur Tibere, ils avoient fait alliance avec Arminius, chef des Chérusques. Ces peuples s'étant prodigieusement augmentés, parcoururent l'Allemagne sous la conduite de leurs ducs. Ils vinrent dans la Pannonie (le long du Danube) sur la fin du cinquieme siecle, et s'y établirent. Narsès, général de l'empereur Justinien, les attira l'an 568 en Italie : ils y vinrent au nombre de 200,000 sous la conduite d'Alboin, et mirent tout à feu et à sang. Ce général prit Pavie après un siege de trois ans, et forma un état sous le nom de Lombardie. Il fut ensuite proclamé roi, en 571, par son armée. Cléphis lui succéda en 574. Après sa mort, les Lombards furent gouvernés par trente ducs durant dix ans; puis ils eurent des rois jusqu'à Didier, qui en fut le vingt-unieme et dernier.

Ce prince, extrêmement ambitieux, aspiroit à l'empire de toute l'Italie. Il arma pour la soumettre à son joug. Le pape Adrien, qui étoit alors sur le saint-siége, implora le secours de Charlemagne. Didier fut vaincu, fait prisonnier avec sa femme et ses enfans, et conduit en France : ce roi malheureux y mourut quelque tems après. Ainsi fut éteint le royaume de Lombardie, qui avoit duré 206 ans sous vingt-un rois (*voyez* les articles d'Adrien, de Charlemagne et de Didier). Toute la partie de l'Italie jusqu'à Rome avoit été soumise aux Lombards, si l'on en excepte Ravenne et quelques autres places le long de la côte. Leur religion étoit aussi barbare que leurs mœurs, et ils ne l'abandonnerent entiérement, que lorsqu'ils furent soumis à la France.

ROIS DES LOMBARDS.

Alboin, *depuis* 568 *jusqu'en*	571
Cléphis,	574
Interregne.	
Autharis,	590
Agilulfe,	616
Adaloald,	629
Ariovald,	630
Rotharis,	646
Rodoald,	651
Aribert,	661
Godebert,	662
Grimoald,	671
Garibald.	
Pertharithe,	688
Cunibert, *le pieux*,	700
Luitper, 8 *mois*,	701
Reguibert,	702
Aritbert,	712
Luitprand,	736
Hildebrand *avec* Luitprand.	
Rachis,	749
Astolfe,	756
Didier,	774

Ici finit le royaume des Lombards; Charlemagne ayant défait ces peuples, prit le nom de roi d'Italie.

EXARCHAT DE RAVENNE.

LORSQUE les Barbares se furent rendus maîtres de l'Italie, les empereurs d'Orient y envoyerent de tems en tems des généraux pour y maintenir leurs droits. Le général Narsès ayant été rappellé en 568, Longin prit sa place, et s'établit à Ravenne avec le titre d'*Exarque.* Il fut rappellé ensuite. Plusieurs autres généraux y furent envoyés successivement, qui porterent le même titre.

Luitprand, roi des Lombards, s'empara de Ravenne en 726, sous l'exarque Paul; mais ce gouverneur, avec le secours du pape et des Vénitiens, la reprit l'année suivante. Elle fut enfin prise en 752 par Astolphe, roi des Lombards, sur Eutychès, le dernier des exarques, qui fut chassé de toute l'Italie, et obligé de retourner à Constantinople. Deux ans après, Pépin, roi de France, obligea Astolphe à donner cette ville avec l'exarchat au pape : ce que Charlemagne confirma, en y ajoutant de nouvelles terres.

EXARQUES DE RAVENNE.

Longin, 1er. *exarque*, *depuis*	568
jusqu'en	574
Smaragde,	590
Romain,	597
Callinique,	602
Smaragde, *pour la* 2e. *fois.*	611
Lemigius,	616
Eleuthere,	619
Isaac,	638
Platon,	641
Théodore I, Calliopas,	649
Olympius,	652
Théodore Calliopas *pour la* 2e. *fois*,	666
Grégoire,	678
Théodore II,	687
Jean Platyn,	702
Théophylacte,	710

Jean Rizocope,	711	Paul,	728
Eutychès,	713	Eutychès *pour la 2e. fois*,	752
Scholasticus,	727	*Fin des Exarques.*	

FRANCE.

Au commencement du cinquieme siecle, Pharamond, à la tête d'un peuple aguerri, tantôt ennemi, tantôt allié des Romains, passa le Rhin, et se rendit maître de quelques provinces, que la décadence de l'empire laissoit au premier occupant. Clovis, le cinquieme roi qui porta le sceptre après lui, soumit en 507 les Gaules qui prirent le nom de France. A sa mort il partagea le royaume à ses enfans : funeste maxime, suivie par ses successeurs, et qui fut la source fatale des troubles qui le désolerent. Charlemagne étendit sa puissance presque par toute l'Europe. Il rétablit même l'empire d'Occident, qui passa à son fils. Cependant avec lui s'assoupit pour quelque tems la gloire de la nation. Louis le Débonnaire succéda à toute sa puissance; mais sa foiblesse et celle de ses enfans donnerent lieu aux Provinces éloignées de secouer le joug, et aux Barbares de faire des incursions dans ses vastes états. Ses successeurs, plus foibles encore, leur laisserent envahir les plus belles parties de leur domaine et les plus beaux droits de la couronne. Des princes plus actifs, sur-tout ceux de l'auguste maison de Bourbon, ont rendu à l'empire françois son premier éclat.

Rois de France.

Pharamond, *vers*	420
Clodion, *mort en*	448
Mérovée,	456
Childéric,	481
Clovis I,	511
Partage du royaume entre les fils de Clovis.	
Thierry à Metz, *meurt en*	534
Clodomir à Orléans, *meurt en*	524
Childebert à Paris, *meurt en*	558
Clotaire I à Soissons, *meurt en*	561
Autre partage entre les fils de Clotaire I, qui régnoient en	561
Charibert à Paris, *meurt en*	567
Gontran à Orléans,	593
Chilpéric I à Soissons,	584
Sigebert à Metz,	575
Clotaire II, fils de Chilpéric I, *en*	628
Dagobert I,	638
Clovis II,	655
Clotaire III,	670
Childéric II en Austrasie et en Neustrie,	673
Thierri II, *déposé et rétabli*,	691
Clovis III,	695
Childebert II,	711
Dagobert II,	715
Clotaire, *déclaré roi en*	717
regne 2 ans, jusqu'à	719
Interregne de 2 ans.	

Childéric III, *depuis* 742
jusqu'à 752

Ici commence la 2e. race.

Pépin, *le bref, depuis* 752
jusqu'à 768
Charlemagne, 814
Louis I, *le débonnaire*, 840
Charles II, *le chauve*, 877
Louis II, *le begue*, 879
Louis III, 882
Carloman, 884
Charles, *le gros*, 888
Eudes, 898
Charles III, *le simple*, 929
Robert *usurpe en* 922
Raoul *lui succede en* 923
et regne jusqu'en 936
Louis IV, d'Outremer, 954
Lothaire, 986
Louis V, *le fainéant*, 987

Ici commence la 3e. race.

Branche des CAPÉTIENS.

Hugues Capet, 996
Robert, 1031
Henri I, 1060
Philippe I, 1108
Louis VI, dit *le gros*, 1137
Louis VII, dit *le jeune*, 1180
Philippe II, *auguste*, 1223
Louis VIII, *cœur-de-lion*, 1226
St. Louis IX, 1270
Philippe III, *le hardi*, 1285
Philippe IV, *le bel*, 1314
Louis X, Hutin, 1316
Interregne de 5 mois.
Jean I, 8 *jours.*
Philippe V, *le long*, 1322
Charles IV, *le bel*, 1328

Branche des VALOIS.

Philippe VI, de Valois, 1350
Jean II, *le bon*, 1364
Charles V, *le sage*, 1380
Charles VI, *le bien-aimé*, 1422
Charles VII, *le victorieux*, 1461
Louis XI, 1483
Charles VIII, 1498
Louis XII, *pere du peuple*, 1515
François I, *le pere des lettres*, 1547
Henri II, 1559
Francois II, 1560
Charles IX, 1574
Henri III, 1589

Branche des BOURBONS.

Henri IV, *le grand*, 1610
Louis XIII, *le juste*, 1643
Louis XIV, *le grand*, 1715
Louis XV, *le bien-aimé*, 1774
Louis XVI, *né le* 23 *août* 1754, *de Louis dauphin de France, fils de Louis XV; marié le* 16 *mai* 1770, *à Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche; sacré à Rheims le* 11 *juin* 1775.

Fils et enfans de France.

Louis-Charles, Dauphin, *né le* 27 *mars* 1785.

Marie-Thérese, *née le* 19 *décembre* 1778.

Louis-Stanislas-Xavier de France, comte de Provence, frere du Roi, appellé Monsieur, *né le* 17 *novembre* 1755; *marié le* 14 *mai* 1771, *à Marie-Joséphine-Louise de Savoie, née le* 2 *septembre* 1753.

Charles-Philippe de France, comte d'Artois, frere du Roi, *né le* 9 *octobre* 1757; *marié à Marie-Thérese de Savoie, née le* 31 *janvier* 1756.

Enfans de M. le comte d'Artois.

Louis-Antoine de France, duc d'Angoulême, grand-prieur de France, *né le* 6 *août* 1775.

Charles-Ferdinand de France, duc de Berry, *né le* 24 *janvier* 1778.

Elisabeth-Philippine, sœur du Roi, *née le* 3 *mai* 1764.

PRINCES DU SANG DE FRANCE.

DUCS D'ORLÉANS.

Philippe de France I, frere unique de Louis XIV, *meurt le 9 juin* 1701
Philippe II, régent, *meurt le 12 décembre* 1723
Louis I, duc d'Orléans, *meurt le 4 février* 1751
Louis-Philippe, *meurt en* 1786
Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, *né le 13 avril* 1747

Enfans du duc d'Orléans.

N. d'Orléans, duc de Chartres, *né le 6 octobre* 1773
N. d'Orléans, duc de Montpensier, *né le 3 juillet* 1775

PRINCES DE CONDÉ.

Louis de Bourbon I, oncle paternel de Henri IV, *meurt le 13 mai* 1569
Henri I, *meurt le 5 mars* 1588
Henri II, *né posthume le 1er. septembre* 1588, *meurt le 26 décembre* 1646
Louis II, *ou* le Grand Condé, *meurt le 8 septembre* 1686
Henri Jules I, *meurt le avril* 1709
Louis-Henri III, duc de Bourbon, premier ministre, *meurt le 4 mars* 1740
Louis-Joseph, prince de Condé, grand-maître de la maison du roi, *né le 9 août* 1736
Fils Louis-Henri-Joseph de Bourbon-Condé, duc de Bourbon, *né le 13 avril* 1756
Petit Fils N. de Bourbon, duc d'Enghien, *né le 2 août* 1772

PRINCES DE CONTY.

Armand de Bourbon, prince de Conty, frere cadet de Louis II, prince de Condé, *meurt le 21 février* 1666
François-Louis, frere, *meurt le 22 février* 1709
Louis-Armand de Bourbon, *meurt le 4 mai* 1727
Louis-François de Bourbon, prince de Conty, *né le 13 août* 1717, *mort le 2 août* 1776
Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de Conty, *né le premier septembre* 1734, *marié à Fortunée-Marie d'Est de Modene, née le 24 novembre* 1731

ANGLETERRE.

Une partie de la Grande-Bretagne fut soumise aux Romains jusqu'en 409, que cette province, désolée par les Pictes et les Ecossois, implora le secours de l'empire contre ces Barbares. Constance, touché de leurs malheurs, leur envoya en 421 une légion qui défit ces ennemis. Il engagea en même tems les habitans du pays à relever le mur de séparation qui avoit été construit par l'empereur Sévere. Les Bretons, qui manquoient d'adresse et d'ouvriers, se contenterent de bâtir un rempart de gazon, que les Ecossois renverserent aussi-tôt qu'ils furent assurés de la retraite des Romains.

Honorius leur envoya encore des troupes, qui les délivrerent des Barbares, et qui leur déclarerent *que l'empire ne pouvoit plus leur donner du secours.* Le départ des Romains fut encore un signal pour les Barbares : ils revinrent en plus grand nombre. Les Bretons abandonnerent leurs demeures, et se retirerent dans les bois.

Ayant vainement, du fond de leurs forêts, imploré la protection des mêmes Romains, et le désespoir leur tenant lieu de force, ils repousserent les Barbares ; mais ce succès n'eut pas de suite. Les Pictes revinrent, et les firent trembler de nouveau. C'est alors que Vortigerne, leur roi, prince livré à la débauche, appella à son secours les Saxons qui habitoient vers l'embouchure de l'Elbe.

Cette alliance, qui paroissoit avantageuse aux Bretons, devint fatale à leur liberté. Ils repousserent, à la vérité, leurs premiers ennemis ; mais les Saxons, à qui Vortigerne avoit donné par reconnoissance l'isle de Tanet, sur les côtes de Kent, y envoyerent bientôt une nombreuse Colonie. Ils s'unirent avec les Anglois leurs voisins, et les Jutes, habitans de la Chersonese-Cimbrique ; armerent ensemble une flotte de 18 vaisseaux, et vinrent dans la Grande-Bretagne sous la conduite d'Hengist. On leur donna des terres, à condition qu'ils combattroient pour le salut du pays. Peu après, sous différens prétextes, ils prirent les armes contre les Bretons, et donnerent lieu à une guerre sanglante qui dura 20 années. Enfin ces trois peuples, devenus maîtres de l'isle jusqu'aux frontieres de l'Ecosse, formerent sept petits royaumes. Egbert, roi de Westsex, réduisit sous sa seule domination tous ces petits états en 801. Sur la fin de la guerre, une partie des Bretons naturels du pays, se retira dans la province de la France, qui d'eux prit le nom de *Bretagne* ; une autre se retira dans la principauté de Galles, où leurs princes se maintinrent jusqu'en 1282, que cette principauté fut unie à l'Angleterre. C'est depuis ce tems que les fils aînés des rois d'Angleterre portent le nom de princes de Galles.

Les descendans d'Egbert lui succéderent jusqu'en 1017, que Canut II, roi de Danemarck, entra en Angleterre, tua Edmond II, dernier roi, et monta sur le trône. Edouard III, neveu d'Edmond, étant mort en 1066 sans enfans, institua pour son héritier Guillaume-le-Conquérant, fils naturel de Robert, duc de Normandie. Il y en eut quatre de cette maison, jusqu'en 1135 ; puis un de la maison des comtes de Blois ; quinze de la maison d'An-

jou, qui hériterent de cette couronne par droit du sang du côté des femmes, depuis 1154 jusqu'en 1485; six rois descendans d'un prince de Galles, et quatre de la maison de Stuart. La maison d'Hanovre occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre, et sait tenir d'une main ferme le timon d'un navire, presque toujours agité par la tempête.

Rois d'Angleterre et de Westsex.

Les rois de Westsex s'étant rendus maîtres des sept petits royaumes qui divisoient l'Angleterre, c'est par eux que nous commencerons notre liste.

Céolric, *meurt en* 597
Céolulfe, 611
Cinigisil, 643
Cénowalck, 672
Saxeburge, reine, 673
Census, 685
Escuin, 685
Cedowalla, 689
Ina, *se fait moine en* 726
Adelard, 740
Cudred, 754
Sigebert, *déposé en* 755
Cinulphe, 784
Brithrick, 800
Egbert, *premier roi de toute l'Angleterre*, 837
Etulphe *ou* Etholwolph, 857
Ethelbald, 860
Ethelbert, 866
Ethelred I, 871
Alfred, *le grand*, 900
Edouard I, *l'ancien*, 924
Aldestan, 940
Edmond I, 946
Edred, 955
Edvy, 959
Edgard, 975
S. Edouard II, *le jeune*, 979
Ethelred II, 1014
Suénon, roi de Danemarck, 1015
Edmond II, 1017
Canut, roi de Danemarck, 1037
Harald I, 1039
Hardi Canut, 1042
Edouard III, *le confesseur*, Harald II, 1066
Guillaume, *le conquérant*, duc de Normandie, 1087
Guillaume II, *dit le roux*, 1100
Henri I, 1135
Etienne, 1154
Henri II, Plantagenet, 1189
Richard I, *cœur-de-lion*, 1199
Jean Sans terre, 1216
Henri III, 1272
Edouard I, 1307
Edouard II, 1327
Edouard III, 1377
Richard II, 1399
Henri IV, 1413
Henri V, 1422
Henri VI, 1461
Edouard IV, Edouard V, 1483
Richard III, 1485
Henri VII, 1509
Henri VIII, 1547
Edouard VI, 1553
Marie, reines, 1558
Elizabeth, reines, 1602
Jacques I, 1625
Charles I, *est décapité*, 1649
Interregne, 1653
Olivier Cromwel, *protecteur*, 1658
Richard Cromwel, *chassé en* 1660
Charles II, 1685
Jacques II, *obligé de fuir*, 1688
Guillaume III, de Nassau, 1702
Anne, reine, 1714
George I, de Brunswick, 1727
George II, 1760
George III, *né le* 4 *juin* 1738, *succede à son aïeul en Angleterre et dans l'Electorat de Hanovre en* 1760

ÉCOSSE.

Les Ecossois, colonie des Hyberniens, eurent des rois long-tems avant J. C. Mais comme ces peuples ne lierent jamais beaucoup de commerce avec les autres nations de l'Europe, on ne peut guere faire fond sur la succession de leurs rois jusqu'à l'an 550, tems où régnoit Congale II. Les Ecossois, guerriers, cruels et infatigables, resterent toujours indépendans. Les Romains avoient beaucoup de peine à s'opposer à leurs fréquentes incursions dans l'Angleterre, puisque l'empereur Adrien se vit obligé de construire l'an 121 un mur de 30 lieues au Nord de l'Angleterre, pour la séparer et la mettre à l'abri de leurs fureurs. Vers l'an 209, l'empereur Sévere en fit aussi faire un de l'Est à l'Ouest. Jacques VI, soixante-sixieme roi d'Ecosse, étant parvenu au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I, réunit ces deux royaumes sous le nom de *Grande-Bretagne.* L'union parfaite n'a cependant été consommée qu'en 1707. C'est alors que son parlement a été incorporé à celui d'Angleterre.

Rois d'Écosse.

Congale II, *meurt en*	558	Ethus,	875
Chiaule,	580	Grégoire,	893
Aldam,	606	Donald II,	904
Kenet.		Constantin III,	943
Eugene III,	620	Malcom,	958
Ferchard I,	632	Indulphe,	968
Donald I,	647	Duphus,	973
Ferchard II,	668	Cullenus,	978
Maldouin,	688	Kenet III,	994
Eugene IV,	692	Constantin IV,	995
Eugene V,	699	Crimus,	1003
Amberchelet,	700	Malcom II,	1033
Eugene VI,	717	Duncan I,	1040
Mordac,	730	Machabée,	1057
Ersinius,	761	Malcom III,	1093
Eugene VII,	764	Donald III,	1094
Ferchard III,	767	Duncan II, *tué en*	1095
Sélvatius,	787	Donald, *rétabli, meurt en*	1098
Achanis,	809	Edgard,	1106
Congale III,	814	Alexandre,	1124
Dongal,	820	David,	1153
Alpin,	823	Malcom IV,	1165
Kenet II,	854	Guillaume,	1214
Donald V,	858	Alexandre II,	1249
Constantin II,	874	Alexandre III,	1286

Interregne,	1292	Jacques III,	1488
Jean Bailleul,	1306	Jacques IV,	1513
Robert I, de Brus,	1329	Jacques V,	1542
David II,	1371	Marie Stuart, reine,	1587
Robert II, Stuart,	1390	Jacques VI, *proclamé roi d'Angleterre en*	1603
Robert III,	1406	*Les successeurs de Jacques VI sont en même-tems rois d'Angleterre et d'Ecosse.*	
Interregne jusqu'en	1424		
Jacques I,	1437		
Jacques II,	1460		

LES GOTHS ET LES SUEVES EN ESPAGNE.

Les Brigands connus sous le nom de *Goths*, ayant parcouru tous les pays du Nord, entraînerent avec eux dans leurs courses des Scythes, des Daces, des Getes; c'est pourquoi on les confond quelquefois avec ces peuples. Après avoir fait diverses tentatives sur l'Orient, où ils furent défaits et vaincus même plusieurs fois, ils se jeterént du côté de l'Occident. Ils s'emparerent en 376 de la Dacie, et là ils se partagerent en deux bandes. Ceux qui habiterent le pays le plus oriental vers le Pont-Euxin s'appellerent *Ostrogoths* ou Goths de l'Orient; et ceux qui demeurerent plus à l'Occident, s'appellerent *Visigoths*. Ils furent, les uns et les autres, alliés des Romains durant quelque tems; mais peu contens d'une paix qui ne leur étoit pas avantageuse, ils passerent souvent le Danube, et firent de grands ravages sur les terres de l'empire. Théodose les défit totalement, et les repoussa même au-delà de la Thrace en 379. Mais enfin ils se rendirent si puissans par les peuples qui se joignoient à eux, et si redoutables par leur nombre, qu'ils pénétrerent sans obstacle jusqu'en Italie.

Honorius, pour se défaire de cette foule d'ennemis, leur céda une partie des Gaules et l'Espagne. Trois ans après, Alaric prit Rome en 409 et la saccagea. Ataulphe, son beau-frere, lui succéda, et commença en 412 le royaume des Visigoths dans l'Aquitaine et la Gaule Narbonnoise. Deux ans après, ces peuples furent battus et obligés de se retirer en Espagne, toujours sous le nom de Visigoths, tandis qu'Armeneric, à la tête des Sueves, après avoir ravagé plusieurs provinces des Gaules, s'établissoit dans la Lusitanie et la Galice. Cependant les Goths avoient peine à quitter les provinces méridionales de la France, et ils s'y seroient volontiers établis; mais Clovis gagna sur eux deux célebres batailles, tua de sa propre main en 507 Alaric leur roi, et purgea entiérement la France de ces peuples entreprenans.

Rois Visigoths en Espagne, depuis le VIe. siecle.

Liuva I, *regne à Narbonne, meurt en*	572	Sisenand,	636
Leuvigilde, *son frere, en Espagne,*	586	Chintila,	640
Recarede I,	601	Tulca *ou* Fulga,	642
Liuva II,	603	Chindasuind,	653
Vitteric, *tué en*	610	Recesuind,	672
Gondtmar,	612	Wamba,	680
Sisebut,	621	Ervige,	687
Recarede II, 7 *mois en*	621	Egiza *ou* Egica,	701
Suintila,	631	Vittiza,	710
		Rodrigue,	712

Rois de Léon et des Asturies.

Pélage, *proclamé en* 718, *meurt en*	737	Garcias,	913
Favilla,	739	Ordogno II,	923
Alfonse I, *le catholique,*	757	Froila II,	924
Froila I,	768	Alfonse IV, *abdique en*	927
Aurelio,	774	Ramire II,	950
Silo,	783	Ordogno III,	953
Mauregat,	788	Ordogno, *le mauvais, usurpateur, chassé en*	960
Vérémond *ou* Bermude,	791	Sanche I, *le gros,*	967
Alfonse II, *le chaste,*	842	Ramire III,	982
Ramire I,	850	Vérémond II,	999
Ordogno,	866	Alfonse V,	1027
Alfonse III, *le grand,*	910	Vérémond III,	1037

Rois de Castille, *érigée en royaume en* 1033.

Ferdinand I,	1065	Alfonse X, dit *le sage,*	1284
Sanche II,	1072	Sanche IV,	1295
Alfonse VI,	1109	Ferdinand IV,	1312
Alfonse VII,	1108	Alfonse XI,	1350
Urraque *et* Alfonse,	1126	Pierre, *le cruel,*	1368
Alfonse VIII,	1157	Henri II,	1379
Sanche III, roi de Castille,	1158	Jean I,	1390
Ferdinand II, roi de Léon, comme régent,	1187	Henri III,	1406
Alfonse IX, dit *le bon,*	1214	Jean II,	1454
Henri I,	1217	Henri IV,	1474
Ferdinand III, roi de Castille et de Léon,	1252	*Ferdinand V épouse Isabelle d'Aragon, et les deux royaumes restent unis.*	

ARAGON.

Ce royaume, qui eut des souverains particuliers pendant plus de 400 ans, fut réuni à la Castille par le mariage d'Isabelle, héritiere d'Aragon, avec Ferdinand, roi de Castille, l'an 1474. Ce fut ce prince qui s'étant rendu maître en 1497 de Grenade, que les Maures avoient bâtie, et qui étoit le siege de leur domination, mit fin à leur royaume. Ferdinand étant mort sans enfans mâles, laissa l'Espagne à Philippe archiduc d'Autriche son gendre. Il y a eu six rois de cette maison Charles II, qui en étoit le dernier, mourut sans enfans. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles d'Autriche, fils de l'empereur Léopold, se disputerent sa succession, elle resta à Philippe; Ferdinand, Charles III et Charles IV, lui succéderent.

Rois d'Aragon.

Ramire,	1063	Pierre III,	1285
Sanche Ramirez,	1094	Alfonse III,	1291
Pierre I,	1104	Jacques II,	1327
Alfonse I,	1134	Alfonse IV,	1336
Ramire II, *abdique en*	1137	Pierre IV,	1387
Raymond Bérenger,	1162	Jean I,	1395
Alfonse II, *appellé auparavant* Raymond,	1193	Martin,	1410
Pierre II,	1213	Ferdinand, dit *le juste*,	1416
Jacques, *le victorieux*, *aussi roi de Valence*, *de Murcie*, etc.	1276	Alfonse V,	1458
		Jean II,	1479
		Ferdinand V,	1504

Suite des Rois d'Espagne, *depuis l'union des royaumes de Castille et d'Aragon.*

Philippe I, d'Autriche,	1506	Philippe V, *abdique en*	1724
Jeanne, *sa femme*, *seule*,	1516	Louis I,	1724
Charles-Quint, *abdique en*	1556	Philippe V, *remonte sur le trône*, *meurt en*	1746
Philippe II,	1598	Ferdinand VI,	1759
Philippe III,	1621	Charles III,	1789
Philippe IV,	1665	Charles IV, *né le* 12 *nov.*	1748
Charles II,	1700		

NAVARRE.

La Navarre, qui avoit fait partie du royaume d'Espagne, et qui avoit été soumise à Charlemagne en 778, se révolta contre Louis-le-Débonnaire, et secoua le joug en 831. Aznar fut leur premier roi. Ses descendans conserverent le trône jusqu'en 1234, que Sanche VII, quinzieme roi, mourut sans enfans. Une de ses sœurs, nommée Blanche, lui succéda, et porta pour dot la Navarre à Thibaud V, comte de Champagne. Ces comtes la posséderent jusqu'en 1285, qu'elle passa aux rois de France sous Philippe-le-Bel : puis successivement et toujours par alliance, à la maison d'Evreux, aux rois d'Aragon, aux comtes de Foix, et à la maison d'Albret.

Ferdinand II, roi d'Aragon, en enleva sur les princes de cette derniere maison, la plus grande partie, dite aujourd'hui la Haute-Navarre, en 1513. Il ne resta à Henri d'Albret, roi de Navarre, que la partie qui est au Nord des Pyrénées. Ce prince épousa en 1527 Marguerite de Valois, sœur de François I, de laquelle il eut Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mere d'Henri-le-Grand. Ce dernier prince ayant succédé à Henri III, unit, en 1589, le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

Rois de Navarre.

Aznar,	comtes de Navarre.	836
Sanche Sancion,		853
Garcias,		857
Garcias-Ximenès I,		880
Fortunio,		905
Sanche-Garcias I,		926
Garcias I,		970
Sanche II,		994
Garcias II,		1000
Sanche III, *ou* **le Grand,**		1035
Garcias III,		1054
Sanche IV,		1076
Sanche-Ramirez V,	rois d'Aragon,	1094
Pierre,		1104
Alfonse,		1134
Garcias-Ramirez,		1150
Sanche VI, dit *le sage,*		1194
Sanche VII, dit *le fort,*		1234
Thibaut I, cte, de Champagne,		1253
Thibaut II,		1270
Henri I, dit *le gros,*		1274
Philippe, *le bel, du chef de la reine Jeanne,*	rois de France.	1305
Louis Hutin,		1316
Philippe, *le long,*		1322
Charles, *le bel,*		1328
Philippe d'Evreux *et* Jeanne,		1343
Jeanne,		1349
Charles, *le mauvais,*		1387
Charles III,		1425
Jean, fils de Ferdinand, roi d'Aragon,		1479
Eléonore, fille de Jean,		1479
François-Phœbus,		1483
Catherine *et* Jean d'Albret, *dépouillés de la Haute-Navarre en 1512, meurt en*		1516
Henri II, *meurt en*		1555
Antoine de Bourbon, *au droit de*		

de Jeanne d'Albret, *sa femme*, 1562
La même Jeanne d'Albret, 1572

Henri III, *parvient à la couronne de France en* 1589, *sous le nom de* Henri IV.

PORTUGAL.

Le royaume de Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois, aux Romains, fut successivement conquis par les Sueves, les Alains et les Visigoths sur la fin du cinquieme siecle. Les Maures s'en emparerent sur ceux-ci, et le posséderent très-long-tems. Lorsque les Chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne, et arriere-petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne l'an 1094, avec des secours pour Alfonse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures en plusieurs occasions. Alfonse ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume de Portugal. Alfonse lui donna alors le titre de comte, et lui fit épouser Thérese, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alfonse, qui lui succéda. Ce prince, ayant défait cinq rois Maures en 1139, fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui assembla les troupes à Lamego, et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville, par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne, non pas les princes naturels. Sanche, troisieme souverain, conquit sur les Maures, en 1189, le petit royaume des Algarves, et le joignit au Portugal. Cette maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. Après la mort du cardinal Henri, ce royaume fut réuni à celui d'Espagne; et voici comment.

Sébastien, roi de Portugal, petit-fils de Jean III son prédécesseur, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Maures l'an 1578, et ne laissa point de postérité. Le cardinal Henri, cinquieme fils d'Emmanuel-le-Fortuné, et frere de Jean III, monta sur le trône, et mourut l'année suivante. Henri avoit à la vérité un frere, nommé Louis, duc de Béjà; mais il avoit été déclaré incapable de succéder à la couronne, pour avoir épousé une fille de basse naissance. Louis eut un bâtard, nommé Antoine, qui s'imaginant avoir droit à la couronne, prit la qualité de roi en 1580, après la mort de Henri son oncle; ce qui occasionna de grands troubles, son pere et ses descendans ayant été déclarés déchus du trône. C'est dans ces circonstances que Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc

d'Albe à la tête d'une puissante armée en Portugal, et se mit en possession de ce royaume, dont il étoit héritier légitime par les droits de sa mere Isabelle fille aînée du roi Emmanuel. Antoine, battu par-tout, se retira en France, où il mourut en 1595.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal, jusqu'en 1640, que les Portugais, irrités contre la fierté des Espagnols, se révolterent, et proclamerent roi Jean, duc de Bragance, qui tiroit son nom de Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille du roi Emmanuel. Sa postérité s'est maintenue sur le trône.

ROIS DE PORTUGAL.

Henri, comte de Portugal,	1112	Jean III,	1557
Alfonse Henriquez I,	1185	Sébastien,	1578
Sanche I,	1211	Henri, cardinal,	1580
Alfonse II,	1223	Antoine, roi titulaire,	1595
Sanche II,	1248	Philippe I, } rois d'Espagne, {	1598
Alfonse III,	1279	Philippe II,	1621
Dénys, *le libéral*,	1325	Philippe III,	1640
Alfonse IV,	1357	Jean IV, duc de Bragance,	1656
Pierre, *le sévere*,	1367	Alfonse VI, *déposé en*	1667
Ferdinand,	1383	Pierre II,	1706
Interregne,	1385	Jean V,	1750
Jean I, dit *le grand*,	1433	Joseph,	1777
Edouard,	1438	Marie avec son époux Don	
Alfonse V, dit *l'Africain*,	1481	Pedro, *mort en*	1786
Jean II, dit *le parfait*,	1495	MARIE seule, *née le 21 déc.*	1734
Emmanuel, *le Fortuné*,	1521		

NAPLES.

Le royaume de Naples, pays si favorisé de la nature, et si souvent dévasté par les conquérans, excita l'ambition des Romains, qui le soumirent dès les premiers tems de la république. Dans le cinquieme siecle, il devint la proie des Goths, et ensuite des Lombards, qui en furent maîtres jusqu'à ce que Charlemagne mît fin à leur royaume. Les successeurs de ce prince le partagerent avec les empereurs Grecs, qui peu après s'en rendirent totalement maîtres; mais les Sarrasins les en dépouillerent dans le neuvieme et le dixieme siecles, et s'y rendirent très-puissans, jusqu'à ce que les Normands le leur enleverent.

Tancrede de Hauteville, seigneur Normand, se voyant une famille nombreuse, envoya ses deux aînés en Italie chercher fortune. Ces deux Chevaliers, nommés Guillaume dit *Bras-de-Fer*, et Drogon, se mirent au service de Rainulfe, sei-

gneur de Capoue, et firent la guerre aux Sarrasins, avec d'autres seigneurs qui se joignirent à eux. Robert Guiscard, l'un d'eux, et frere puîné de Bras-de-Fer et de Drogon, se rendit le plus illustre, et remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins. Il laissa deux fils, dont l'un nommé Roger, eut en partage la Pouille et la Calabre. Tels furent les commencemens du royaume de Naples.

Un autre Roger, oncle du précédent, s'étoit rendu maître de la Sicile en 1058. En mourant, il laissa deux fils, dont l'un nommé Roger II, s'empara de la Pouille et de la Calabre, après la mort de Guillaume, descendant de Robert Guiscard, de façon que les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis en 1129. Constance, derniere princesse du sang des Roger, et héritiere des deux royaumes, les porta en mariage, en 1186, à Henri VI, fils de l'empereur Barberousse. Cette branche ayant manqué l'an 1265, après la mort du bâtard Mainfroi, dernier possesseur, le pape Clément IV donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile à Charles de France, comte d'Anjou, dont les descendans posséderent la couronne jusqu'en 1384, que Jeanne I adopta par son testament, Louis I, duc d'Anjou, fils du roi Jean. En même tems, Charles du Duras ou Durazzo, cousin de cette Reine, s'établit sur le trône; ce qui occasionna une longue guerre entre ces deux Princes, et même entre leurs successeurs. La postérité de Charles de Duras s'y maintint, malgré les prétentions des successeurs du comte d'Anjou, qui portoient aussi le titre de rois de Naples.

Jeanne II, de la maison de Duras, derniere souveraine du royaume de Naples, institua pour son héritier en 1434, par son testament, René d'Anjou : ce qui donna à cette maison un double droit sur ce royaume. René ne put le conserver; Alfonse, roi d'Aragon et de Sicile, le lui enleva en 1450. Depuis ce tems, les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis. La branche de Bourbon, régnante en Espagne, en est actuellement en possession.

ROIS DE NAPLES.

Roger,	1154	Mainfroi,	1266
Guillaume I, dit *le mauvais*,	1166	Charles d'Anjou,	1285
Guillaume II, dit *le bon*,	1189	Charles II,	1309
Tancrede,	1194	Robert,	1343
Guillaume III,	1194	Jeanne I,	1382
Constance *et* Henri,	1197	Charles III,	1386
Frédéric,	1250	Ladislas,	1414
Conrad I,	1254	Jeanne II, dite *Jeannelle*,	1435
Conrad II, dit *Conradin*,	1258	Alfonse d'Aragon,	1458

Ferdinand I, 1493
Alfonse II, 1495
Ferdinand II, 1496
Frédéric, *le catholique*, 1504
Ferdinand III, roi d'Espagne, *s'empare du royaume de Naples, et meurt en* 1516
Le royaume de Naples, comme celui de Sicile, demeura uni à la monarchie d'Espagne. Il fut cédé en 1714 à Charles VI, empereur, qui le perdit en 1734
Charles III, roi d'Espagne, *a regné jusqu'en* 1759
FERDINAND IV, *né le 12 janvier*, 1751

SAVOIE.

La Savoie, pays aussi montagneux que peu fertile, fut habitée par plusieurs peuples différens, dont les plus renommés sont les Allobroges. Elle fit autrefois partie de la Gaule Narbonnoise : ensuite elle fut soumise aux Romains, jusques sur le déclin de l'empire, qu'elle devint la proie des Barbares. Enfin sur la fin du dixieme siecle, elle passa aux princes qui la possedent encore aujourd'hui. Berthold, dont les ancêtres tiroient leur origine des princes Saxons, et avoient rendu de grands services aux empereurs, fut fait comte de Maurienne par Othon III, l'an 998. Amédée III fut le premier, en 1108, qui porta le titre de comte de Savoie. Il y eut seize comtes jusqu'en 1416, que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché, en faveur d'Amédée VIII.

Les comtes et les ducs de Savoie, soit par alliance, soit par succession, ou par conquêtes, augmenterent leurs domaines et arrondirent leurs états. Enfin ils ont eu le titre de rois. Philippe V, roi d'Espagne, fit cession du royaume de Sicile en 1713 à Victor-Amédée. Il le posséda jusqu'en 1718, qu'il l'échangea contre la Sardaigne avec l'empereur Charles VI. Son fils Charles-Emmanuel fut le pere de ses sujets, également estimé comme politique et comme guerrier. Victor-Amédée marche sur ses traces. La Loi Salique est en vigueur en Savoie comme en France, et les filles n'y héritent point de la souveraineté.

COMTES ET DUCS DE SAVOIE.

Amédée II, 1er. comte de Savoie en 1108, *meurt en* 1148
Humbert III, 1188
Thomas, 1233
Amédée III, 1253
Boniface, 1263
Pierre, 1268
Philippe I, 1285
Amédée IV, 1323
Edouard, 1329
Aymon, 1343
Amédée V, 1383
Amédée VI, 1391
Amédée VII, 1451
Louis, 1465
Amédée VIII, 1472

Philibert I,	1482	François Hyacinthe,	1638
Charles I,	1489	Charles-Emmanuel II,	1675
Charles II,	1496	Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne, *abdique en*	1730
Philippe II,	1497	Charles-Emmanuel III, *mort le 20 février*	1773
Philibert II,	1504	VICTOR-AMÉDÉE III, *né à Turin le 26 juin*	1726
Charles III,	1553		
Emmanuel Philibert,	1580		
Charles-Emmanuel I,	1630		
Victor-Amédée I,	1637		

JÉRUSALEM.

LES Chrétiens, sensibles aux peines qu'enduroient leurs freres captifs chez les Infideles, entreprirent d'enlever la Terre-Sainte aux conquérans barbares qui l'avoient envahie. La résolution en fut prise en 1095, au concile de Clermont. Tous les princes de l'Europe y envoyerent des troupes sous la conduite de Godefroi de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne. Ce généralissime s'étant rendu maître de la Palestine, fut élu roi de Jérusalem (*voyez* son article).

Ses descendans jouirent de ce royaume jusqu'en 1187, que Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie, après avoir remporté plusieurs avantages sur les Chrétiens, défit Gui de Lusignan à la bataille de Tibériade, se rendit maître de Jérusalem, et de la plus grande partie du royaume. Telle fut la fin du royaume de Jérusalem, qui avoit duré 88 ans, sous neuf rois. Cependant les François y posséderent encore quelques terres le long des côtes de Syrie, jusqu'en 1291, que Melec-Araf, sultan d'Egypte, les chassa entiérement, après s'être rendu maître de la ville d'Acre qui leur restoit.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroid de Bouillon, *meurt en*	1100	Baudouin IV,	1185
Baudouin I,	1118	Baudouin V,	1186
Baudouin II,	1131	Gui de Lusignan,	1192
Foulques,	1142	Henri,	1197
Baudouin III,	1162	Amauri II,	1205
Amauri I,	1173	Jean de Brienne,	1237



CHYPRE.

Depuis Théodose-le-Grand, l'isle de Chypre fut toujours sous la domination des empereurs Grecs, jusqu'à ce que le peuple s'étant révolté, un certain Isaac Comnene s'en rendit maître. Quelques années après, Richard, roi d'Angleterre, qui alloit à la Terre-Sainte pour combattre les Sarrasins, fut jeté par la tempête, en 1191, sur les côtes de cette isle: maltraité par Comnene, il le dépouilla de ses états, et les donna à Gui de Lusignan, pour le dédommager du royaume de Jérusalem qu'il venoit de perdre, et qu'il espéroit conquérir lui-même pour lui. La maison de Lusignan se maintint sur ce trône jusqu'en 1473, après la mort de Jacques, fils naturel de Jean III, quinzieme roi. Jean III avoit laissé son royaume à sa fille Charlotte, qui le porta en mariage à Louis de Savoie; mais Jacques, fils naturel du même Jean, quoique lié à l'état ecclésiastique, se révolta contre Charlotte et lui enleva la couronne. Il se maria ensuite avec Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien, du consentement du sénat, qui lui constitua même une dot. Il mourut peu de tems après, et laissa Catherine enceinte. Cette princesse accoucha d'un fils, qui ne vécut que 2 ans; ce qui la porta à donner son royaume aux Vénitiens, quoique Charlotte légitime héritiere, vécût encore.

La république posséda cette isle jusqu'en 1571, que les Turcs s'en rendirent maîtres sous Sélim II.

Rois de Chypre.

Gui de Lusignan, *depuis* 1192, *jusqu'en*	1194
Amauri I,	1205
Hugues I,	1218
Henri I,	1253
Hugues II,	1267
Hugues III, dit *le grand*,	1284
Jean I,	1285
Henri II,	1324
Hugues IV,	1361
Pierre I,	1372
Pierre II, dit *Petrin*,	1382
Jacques I,	1398
Jean II,	1432
Jean III,	1458
Charlotte,	1464
Jacques II,	1473
Jacques III,	1475
Catherine Cornaro; *elle cede son royaume aux Vénitiens*,	1489
Les Turcs prennent l'isle de Chypre,	1571

POLOGNE.

Les premiers peuples qui habiterent la Pologne, furent, selon la plus commune opinion, les Sarmates. Les Sueves et les Goths s'y établirent ensuite. Ceux-ci en furent chassés par les Esclavons l'an 496. Le premier prince que l'on connoisse en Pologne, fut Lesco, frere de Zecco, duc de Bohême. Ce prince étant mort sans postérité, le gouvernement fut remis entre les mains de douze principaux seigneurs de la cour, qui s'en acquitterent avec gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs engagea les peuples à élire Cracus, en 700, seul duc. Ce fut ce premier duc qui bâtit Cracovie. L'an 999, l'empereur Othon III, allant visiter le tombeau de S. Albert à Gnesne, donna le titre de roi à Boleslas. Les empereurs usoient dès-lors du droit de créer des rois. Boleslas reçut d'Othon la couronne, fit hommage à l'empire, et s'obligea à une légere redevance annuelle. Le pape Silvestre II lui conféra aussi, quelques années après, le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenoit qu'au pape de le donner. Les peuples jugerent entre les empereurs et les pontifes romains, et la couronne devint élective. C'est en partie la source de tous les malheurs, qui ont affligé la Pologne : malheurs qui se renouvellent presque à la mort de chaque roi.

Ce gouvernement mixte, composé de monarchie et d'aristocratie, possede un territoire immense ; mais sans force intérieure, sans armée, sans places de défense. Portant dans son sein le germe de toutes les divisions, il a ouvert une voie de conquête aux puissances étrangeres. En 1773 ce grand royaume a été démembré par ces puissances, ainsi que les politiques l'avoient prévu. L'Autriche a reculé ses frontieres au-delà des monts Krapates, et a acquis une nouvelle province. Le roi de Prusse, en réclamant la Prusse royale ou Polonoise et quelques autres districts, a jeté les fondemens d'un grand commerce sur la mer Baltique, et a presque entiérement détruit celui que les Polonois y faisoient. Enfin la Russie a obtenu une partie de la Lithuanie.

Ducs de Pologne depuis le VIe. siecle.

Lesko I, *en*	550	Premislas, *en*	760
. . . .		*Interregne.*	
Cracus, *en*	700	Lesko II,	810
Vanda, *reine en*	750	Lesko III,	815
Les 12 palatins gouvernent.		Popiel I,	830

Popiel II,
Interregne.
Piast *en* 842 *meurt en* 861
Ziémovit, 892
Lesko IV, 913
Ziémomislas, 964
Micislas *ou* Miécislaw, 999
C'est le premier prince chrétien.

ROIS DE POLOGNE.

Boleslas I, 1025
Micislas II, 1034
Interregne.
Richsa, *veuve du précédent*, 1041
Casimir I, 1058
Boleslas II, 1081
Uladislas I, 1102
Boleslas III, 1139
Uladislas II, 1146
Boleslas IV, 1173
Micislas III, 1177
Casimir II, 1194
Lesko V, 1227
Boleslas V, 1279
Lesko VI, 1289
Uladislas Loketek, *frere de* Lesko, *et* Przemislas, *Duc de Posnanie, ont le titre de gouverneur, jusqu'en* 1295
Przemislas, 1296
Uladislas *déposé en* 1300
Wenceslas, roi de Bohême, 1304
Uladislas, *pour la seconde fois en* 1304, *jusqu'en* 1333
Casimir III, 1370
Louis, roi de Hongrie, 1382
Interregne de 3 *ans.*
Uladislas V, *autrement* Jagellon, duc de Lithuanie, *depuis* 1386, *jusqu'en* 1434
Uladislas VI, 1441
Interregne jusqu'en 1447
Casimir IV, 1492
Jean-Albert, 1501
Alexandre, 1506
Sigismond I, 1548
Sigismond II, 1573
Henri, duc d'Anjou, 1575
Etienne Battori, prince de Transilvanie, 1586
Sigismond III, 1632
Uladislas VII, 1648
Jean-Casimir, 1669
Michel, 1674
Jean Sobieski, 1696
Frédéric - Auguste I, *déposé en* 1704
Stanislas, *élu, (mais ne possede pas) en* 1705, *et est forcé de quitter la Pologne en* 1709
Frédéric - Auguste I, *rétabli en* 1709 *jusqu'en* 1733
Stanislas, *élu pour la 2e. fois en* 1733, *manque encore la couronne, et y renonce tout-à-fait en* 1736
Frédéric - Auguste II, *meurt en* 1763
STANISLAS - AUGUSTE II, *né le* 17 *janvier* 1732

PRUSSE.

LA Prusse fut long-tems habitée par des peuples idolâtres. Après une guerre opiniâtre, les chevaliers Teutoniques, ordre religieux et militaire, les subjuguerent en 1283, et les obligerent de les reconnoître pour leurs souverains. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre au commencement du seizieme siecle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avoient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonois, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissoit aux

chevaliers dont il étoit chef, lui fut accordée et à ses descendans sous le titre de Duché Séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs furent trop puissans, pour ne vouloir pas se dispenser de cet assujétissement. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint en 1656, par un traité avec la Pologne, la cessation de cet hommage, et se fit reconnoître en 1663 duc souverain et indépendant. Bientôt le duché de Prusse devint un royaume. L'empereur Léopold lui donna ce nom en 1700, et cette érection en royaume fut faite en faveur de Frédéric-Guillaume I, dont les armes ne lui avoient pas été inutiles. La Prusse, qui n'étoit qu'un vaste désert, fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi Frédéric-Guillaume II, et sur-tout sous son fils Charles-Frédéric, qui a perfectionné tout ce que son pere avoit commencé. Ce prince a résisté à une partie de l'Europe, réunie contre lui dans la guerre de sept ans; il a étendu ses états par des conquêtes, les a gouvernés par de nouvelles loix, et enrichis par le commerce.

Rois de Prusse.

Frédéric I, *couronné roi de Prusse en 1701, mourut en* 1713
Frédéric-Guillaume I, 1740
Frédéric II, 1786
Frédéric-Guillaume II, *né le 25 septembre* 1744

BOHÊME.

On croit que la Bohême tire son nom des Boïens, qui faisoient partie des peuples que Sigovese amena des Gaules dans ces contrées, vers l'an 590 avant J. C., que ceux-ci furent chassés par les Marcomans, puis par les Esclavons sur la fin du cinquieme siecle. Zecco, à la tête d'une puissante armée, vint du Bosphore-Cimmérien, et s'avança dans la Bohême vers l'an 550 de l'ere chrétienne. Il soumit le pays, et s'attacha à le défricher, car il étoit tout couvert de bois. On ne connoît ses successeurs que depuis l'an 632, tems auquel régnoit une princesse vertueuse nommée Libussa, qui épousa Premislas, simple laboureur. Ce nouveau prince parut digne du trône, et fit de très-bonnes loix. Il commença à régner en 632, et mourut en 676. Son fils lui succéda. Les souverains de la Bohême porterent le titre de ducs jusqu'en 1061, que l'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, qui en étoit le dix-huitieme duc. Il y a eu depuis 42 rois.

La Bohême relevoit autrefois de l'empire : et en cas de

vacance, l'empereur même avoit le droit de conférer ce royaume, comme il fait les autres fiefs dévolus à l'Empire ; mais peu-à-peu les rois ont secoué cette dépendance, et se sont exemptés des charges auxquelles ils étoient assujettis. En 1648, la couronne a été reconnue héréditaire dans la maison d'Autriche, qui la possédoit depuis long-tems par élection.

DUCS DE BOHÊME.

Premislas,	632
Nezamiste,	676
Wnislas,	715
Cizezomislas,	757
Neklan,	809
Hostivitus *ou* Milchost,	890
Borzivoi I, *chrétien en*	894
Spitignée I,	907
Uratislas I,	916
Wenceslas I,	938
Boleslas I,	967
Boleslas II,	999
Boleslas III,	1002
Jaromir,	1012
Udalric,	1037
Bretislas I,	1055
Spitignée II,	1061

ROIS DE BOHÊME.

Uratislas II, *proclamé roi en* 1086, *regne jusqu'en*	1092
Conrard I, 7 *mois en*	1093
Bretislas II,	1100
Uladislas I, 3 *mois en*	1100
Borzivoi II, en 1101 ... et *derechef en* 1109, *jusqu'en*	1124
Suatopluc,	1109
Uladislas II, *ou* Ladislas,	1125
Sobieslas I,	1140
Uladislas III,	1174
Sobieslas II,	1178
Frédéric I,	1190
Conrad II,	1191
Wenceslas II, 3 *mois en*	1191
Henri Bretislas,	1196
Uladislas IV,	1197
Premislas *ou* Ottocare,	1230
Wenceslas III,	1253
Premislas II, *ou* Ottocare II,	1278
Interregne jusqu'en	1284
Wenceslas IV,	1305
Wenceslas V,	1306
Henri de Carinthie,	1310
Jean de Luxembourg *en*	1346
Charles IV, } empereurs,	1378
Wenceslas, } empereurs,	1419
Sigismond, } empereurs,	1437
Albert d'Autriche,	1439
Ladislas V,	1458
Georges Podiebrad,	1471
Uladislas VI,	1516
Louis,	1526
Ferdinand I, } empereurs,	1564
Maximilien, } empereurs,	1575
Rodolphe, } empereurs,	1611

Voyez la suite dans la liste des empereurs d'Allemagne, page 79.

HONGRIE.

LES Huns, peuple barbare et vagabond, ayant reçu quelque grand échec, vers l'an 93 de J. C., se répandirent de tous côtés durant plus de trois siecles, sans pouvoir se fixer. Attila, qui étoit à leur tête au commencement du cinquieme siecle, les conduisit en Germanie, en Italie et en France. Il essuya de grandes pertes, qui l'obligerent de se retirer dans la Pannonie.

Attila étant mort, ses enfans ne s'accorderent point entr'eux; et d'autres Huns ou Hongres, venus d'au-delà du Volga, soumirent ceux-ci, et s'emparerent de la partie de la Pannonie, qui d'eux a retenu le nom de Hongrie. S. Etienne, descendant de ces princes Hongrois, fut élu roi vers l'an 1000. C'est depuis ce tems que les Hongrois formerent un état fixe et stable. Ce royaume fut électif jusqu'en 1687, qu'il fut reconnu héréditaire en faveur de la maison d'Autriche, qui le possédoit par élection depuis Ferdinand I, l'an 1527. Cependant les Hongrois, peuple altier et peu fait au joug, tenterent plusieurs fois de secouer celui de l'Autriche : le voisinage des Turcs fut souvent favorable à leurs desseins. On connoît les révoltes qui, dans le dernier siecle, inonderent la Hongrie de sang. Mais depuis le regne de Marie-Thérese, ils ont passé de la haine de leurs souverains à l'amour le plus tendre; et ils ne contribuerent pas peu, dans la guerre de 1741, à lui conserver l'héritage de ses peres. Joseph II les ayant dépouillés de tous leurs privileges il est naturel que leurs sentimens aient souffert quelque altération.

ROIS DES HUNS *ou* DE HONGRIE.

St. Etienne,	1038	Wenceslas,	1304
Pierre, *déposé en*	1041	Othon de Baviere,	1309
Aba *ou* Owon,	1044	Charobert,	1342
Pierre, *rétabli en*	1047	Louis I,	1382
André I,	1061	Marie, *seule*,	1392
Bela I,	1063	Marie *et* Sigismond, empereur, *jusqu'en*	1437
Salomon,	1074	Albert d'Autriche,	1440
Geisa I,	1077	Uladislas IV, *ou* Ladislas,	1444
St. Ladislas I,	1095	*Jean Corvin Huniade*, régent,	1453
Coloman,	1114	Uladislas V,	1458
Etienne II,	1131	Mathias Corvin,	1490
Bela II,	1141	Uladislas VI,	1516
Geisa II,	1161	Louis II,	1526
Etienne III,	1174	Jean de Zapolski,	1540
Bela III,	1196	Ferdinand, *frere de Charles-Quint, depuis lequel la maison d'Autriche possede la Hongrie* (Voyez *la liste des empereurs d'Allemagne*, pag. 79.)	
Emeric,	1204		
Ladislas II,	1204		
André II,	1235		
Bela IV,	1270		
Etienne IV,	1272		
Ladislas III,	1290		
André III, *jusqu'en*	1301		

SUEDE.

Il y a des auteurs qui prétendent que ce royaume eut des rois 2000 ans avant J. C. ; mais on n'a rien de certain jusques vers la fin du quatorzieme siecle, qu'Eric XIII, fils d'Uratislas, duc de Poméranie, monta sur le trône de Suede, de Danemarck et de Norwege. Marguerite sa tante, reine de ces trois royaumes, se voyant sans enfans, fit assembler les états du pays, et de leur consentement Eric fut couronné à Upsal. On convint aussi dans cette assemblée, que les trois royaumes ne pourroient être séparés. Ils resterent unis jusqu'en 1523.

Christiern II, roi de Danemarck, s'étant fait élire roi de Suede en 1520, après la mort de Stenon, qui en étoit administrateur, promit de traiter ses nouveaux sujets avec douceur; mais il exerça des cruautés inouies. Ses sujets le chasserent, et appellerent au trône Gustave-Wasa, fils du duc de Gripsholm, qui étant retenu prisonnier à Coppenhague depuis la premiere descente en Suede de Christiern en 1518, trouva le moyen de s'échapper. Il se sauva en 1520 dans son pays, et se tint caché durant quelque tems dans les montagnes de la Dalécarlie. Cependant les Suédois et ceux de Lubec favorisant son entreprise, il s'établit et se maintint sur le trône de Suede. Cette couronne fut depuis détachée de celle de Danemarck, et elle fut déclarée héréditaire en sa faveur.

Après la mort de Charles XII les Suédois conférerent presque toute l'autorité au sénat. Ce corps en ayant abusé, le gouvernement n'avoit plus d'activité, et les droits de la royauté étoient avilis. Gustave III forma le projet de délivrer ses sujets d'un joug qui s'appesantissoit sur eux et sur lui ; et il a exécuté en 1772 cette révolution, dont les suites ont été aussi heureuses que la révolution même.

Rois de Suede depuis le VIIIe. siecle.

Eric V,	717	Olaüs,	900
Tordo III,	764	Indegelde II,	907
Biorne III,	816	Eric VI,	926
Bratemunder,	827	Eric VII,	940
Siwast,	834	Eric VIII,	80
Heroth,	856	Olaüs II,	1018
Charles VI,	868	Amund II,	1037
Biorne IV,	882	Amund III,	1037
Indegelde I,	891	Hackon III,	1054

Stenchil, 1059
Indegelde III, *se fait chrétien, et regne jusqu'en* 1064
Halsten, 1080
Philippe, 1110
Indegelde IV, 1129
Ragualde, 1129
Magnus I, 1141
St. Eric IX, 1160
Charles VII, 1168
Canut, 1192
Suercher III, 1210
Eric X, 1220
Jean, 1223
Eric, *le begue*, 1250
Valdemar, 1279
Magnus II, 1290
Birger II, 1310
Magnus III 1365
Albert, 1388
Marguerite, reine de Danemarck, 1412
Eric XIII, 1438
Christophe, 1448
Charles Canutson, 1471
Christiern I, 1481
Jean II, 1513
Christiern II, 1523
La Suede se soustrait au Danemarck,
Gustave-Wasa I, 1560
Eric XIV, 1568
Jean III, 1592
Sigismond, roi de Pologne, *déposé en* 1604
Charles IX, 1611
Gustave-Adolphe II, 1652
Christine, *se démet en* 1654
Charles-Gustave, 1660
Charles XI, 1697
Charles XII, 1718
Ulrique-Eléonore *et* Frédéric de Hesse, 1751
Adolphe-Frédéric, 1771
GUSTAVE III DE HOLSTEIN-EUTIN, *né le 24 janvier* 1746

DANEMARCK.

Les Cimbres habiterent autrefois le Danemarck. Ils se rendirent très-puissans, et soumirent les peuples voisins. Plus de 100 ans avant J. C., ils vinrent au nombre de plus de 20,000 hommes jusqu'en Italie. Le consul Carbo marcha contr'eux en 109 et les mit en fuite. Quatre ans après ils revinrent, et remporterent une grande victoire sur le consul Silanus. L'année suivante ils battirent encore Scaurus dans les Gaules. Mais l'an 98 avant J. C., le consul C. Marius leur livra bataille et défit entiérement leur armée : cette victoire mit fin à la guerre.

Les Danois, que l'on croit être les mêmes que les Cimbres, firent de fréquentes incursions en Angleterre et en Ecosse dans le sixieme et le septieme siecle, et y causerent chaque fois de grands désordres. Le royaume de Danemarck, qui de tout tems a été électif, fut déclaré héréditaire en 1660, et la noblesse fut dépouillée de ses plus beaux privileges. Mais quoique cet état jouisse d'un despotisme légal, en vertu d'une loi à laquelle les peuples se sont soumis, les rois n'en ont point abusé ; et l'on jouit en Danemarck de plus de sécurité et de tranquillité que dans les républiques les plus enorgueillies de leur liberté.

Rois de Danemarck.

Gormo, *depuis* 714 *jusqu'à* 764
Sigefridus, 765
Getticus, 809
Olaüs III, 810
Hemmingius, 812
Ringo Siwardus, 817
Harald I, Klack, 843
Siwardus II 846
Eric I, 847
Eric II, 863
Canut I, 873
Gormo II, 897
Harald II, 909
Gormo III, 930
Harald III, 980
Suénon I, 1015
Canut II, *le grand*, roi de Danemarck et d'Angleterre, 1036
Canut III, dit *hardi* Canut, 1042
Magnus, 1048
Suénon II, 1074
Harald IV, 1080
St. Canut, 1086
Olaüs IV, 1095
Eric III, 1106
Nicolas, 1134
Eric IV, 1139
Eric V, 1147
Suénon III, 1157
Waldemar I, dit *le grand*, 1182
Canut V, 1203
Waldemar II, 1241
Eric VI, 1250
Abel, 1252
Christophe I, 1259
Eric VII, 1286
Eric VIII, 1320
Christophe II, 1336
Waldemar III *ou* IV, 1375
Olaüs V, *avec sa mere la reine Marguerite, jusqu'en* 1387
Marguerite, reine de Danemark et de Suede, 1412
Eric IX, 1439
Christophe III, roi de Danemarck, *jusqu'en* 1448
Christiern I, 1481
Jean, *jusqu'en* 1513
Christiern II, 1523
Frédéric I, 1533
Christiern III, *jusqu'en* 1559
Frédéric II, 1588
Christiern IV, 1648
Frédéric III, 1670
Christiern V, 1699
Frédéric IV, *jusqu'en* 1730
Christiern VI, 1746
Frédéric V, 1766
Christiern VII, *né le* 29 *janvier* 1749

MOSCOVIE *ou* RUSSIE.

Les Moscovites ont eu, durant très-long-tems, si peu de relation avec les autres peuples de l'Europe, que les commencemens de leur histoire sont presque ignorés. On sait seulement que, sur la fin du dixieme siecle, les Russes, les Bulgares et les Turcs ravagerent la Thrace : on croit être assuré que Wlodomir régnoit en Russie l'an 987, et qu'il se fit chrétien. Ses successeurs sont peu connus jusqu'à 1474, qu'Iwan Basilowitz ou Jean Basilide, grand-duc de Russie, afranchit sa nation du joug des Tartares, qui la dominoient depuis environ 300 ans, et jeta les fondemens de l'empire de Russe, devenu si puissant sous Pierre-le-Grand, prince d'un génie actif et hardi, que les uns ont trop élevé, et les autres ms peut-être

trop bas (*Voyez son article dans le Dictionnaire*). Les noms de Czar, d'Autocrator ou d'empereur, sont communs aux souverains Russes. Cet empire est au plus haut point de sa gloire. Catherine a conçu des projets étonnans, et les a exécutés. Une flotte, partie du Golfe de Finlande, est allée conquérir la Grece; le foible empire ottoman a vu un nouveau commerce s'établir dans l'Archipel, sous les murs de Constantinople, et dans la Mer-Noire. Aujourd'hui (1789) les Ottomans paroissent être des autres hommes qu'en 1783. Alors tous les pas des Russes étoient marqués par des victoires et des conquêtes; maintenant les Turcs résistent avec courage aux forces réunies de l'Autriche et de la Russie, et nous sommes à en attendre le dénouement.

Czars de Russie (*).

Swiatoslaw *ou* Spendoblos, 945
C'est lui qui commença à introduire la religion chrétienne dans le pays.
Joropalk Olegh *et* Wlodomir, 1015
C'est Wlodomir qu'on nomme l'Apôtre et le Salomon de la Russie.
Swiatopalk, 1055
Isiaslaw, Wsévolod, Igor *et* Wiaczeslaw, 1078
Wsévolod II, 1093
Michel Swiatopalk, 1114
Wlodomir II, 1125
Mstilaw, 1132
Jaropalk II, 1138
Wiaczeslaw II, 1139
Wsévolod III, 1146
Isiaslaw II, 1155
Rostilaw, 1155
George, 1157

Grands-Ducs de Wlodomir.

André, 1175
Michel, 1177
Wsévolod IV, 1213
George II, 1238
Jaroslaw II, 1246
St. Alexandre Newski, 1262
Jaroslaw III, 1270
Basile Alexandrowitz, 1277
Demetrius Alexandrowitz, 1294
André Alexandrowitz, 1295

Grands-Ducs de Moscow.

Daniel Alexandrowitz, 1302
George *ou* Jurii, 1320
Basile Jaroslawitz, 1325
George Danielowitz, 1328
Iwan Danielowitz *ou* Jean I, 1340
Simon Iwanowitz, *surnommé* l'orgueilleux, 1353
Iwan II, Iwanowitz, 1360
Demetrius II, 1362
Demetrius III, 1389
Basile II, *ou* Vasili, 1425
Basile III, *dit* Basilowitz, 1462
Iwan III, 1505
Basile IV, *dit* Iwanowitz, 1534
Iwan IV, premier Czar, *surnommé* Basilowitz, 1584
Fœdor *ou* Théodore, 1598
Boris Godounowe, 1605
Demetrius, *imposteur*, 1606
Basile Zuinski, *déposé en* 1610
Uladislas, prince de Pologne, 1611

(*) *Les commencemens de l'histoire de Russie étant fort obscurs, nous n'avons mis que les princes sur lesquels nous avions des dates assez certaines.*

CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOW.

Michel Fœderowitz,	1645
Alexis Michaëlowitz,	1676
Fœdor Alexiowitz,	1682
Pierre Alexiowitz et Iwan V, *ensemble jusqu'en*	1696
Pierre I, *ou* le Grand, *seul, jusqu'en*	1725
Catherine,	1727
Pierre II, Alexiowitz,	1730
Anne Iwanowna,	1740
Iwan *ou* Jean VI,	1741
Elisabeth Petrowna,	1762
Pierre III,	1762
CATHERINE ALEXIEWNA, *née le 2 mai*	1729

VENISE.

QUELQUES familles de Padoue, pour éviter les fureurs des Huns, qui ravageoient l'Italie dans le 5e. siecle, se transporterent dans les endroits marécageux du Golfe Adriatique, où est aujourd'hui Venise. Comme ceux qui étoient établis dans ces petites isles sortoient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement. Pour augmenter le nombre des habitans, elle déclara Rialto, isle du Golfe qui lui appartenoit, comme une place d'asyle pour ceux qui voudroient s'y retirer. Les isles qui forment aujourd'hui la ville de Venise, furent bientôt peuplées et florissantes par la liberté et le commerce.

Chaque isle eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns dans la suite s'érigerent en souverains, et secouerent la domination de Padoue. Ils eurent recours à l'empereur Grec et au pape, qui les autoriserent dans leurs prétentions; et ils s'érigerent en république sous un doge ou duc. Le premier fut Paul-Luc-Anafeste. Ces doges se rendirent souverains et indépendans. Ils se nommerent même leurs successeurs jusqu'en 1172, que le sénat diminua l'autorité du doge, et établit un conseil qui pourroit même le déposer, au cas qu'il devînt incapable de remplir les fonctions de sa place. La dignité du doge est à vie.

Venise, du fond de ses lagunes, sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre-ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grece; elle y possédoit l'isle de Crete et celle de Chypre, qui lui ont été depuis enlevées par les Turcs. Son commerce autrefois très-considérable, a été presque anéanti par les François, les Anglois et les Hollandois. L'or des nations couloit à Venise par tous les canaux de l'industrie; mais depuis les grandes découvertes du seizieme siecle, ce métal a pris une autre direction. Venise y

a

a gagné peut-être. Elle a moins excité la jalousie des souverains, et a joui d'une tranquillité rarement troublée, et bien préférable aux richesses.

Doges de Venise depuis le Xe. siècle.

Pierre Orséolo II, *jusqu'en* 1009
Otton Orséolo *déposé en* 1026
P. Barbolano, 1032
Dominique Orséolo, 1032
Dominique Flabanico, 1043
Dominique Contareno, 1071
Dominique Silvio, 1084
Vital Faledro, 1096
Vital Michieli, 1102
Ordelafo Falédro, 1117
Dominiqne Michieli, 1130
Pierre Polano, 1148
Dominique Morosini, 1156
Vital Michieli II, 1172
Sébastien Ziani, 1179
Orio Mastropetro, 1192
Henri Dandolo, 1205
Pierre Ziani, 1229
Jacques Tiépolo, 1249
Marin Morosini, 1252
Regnier Zeno, 1268
Laurent Tiépolo, 1275
Jacques Contareno, 1279
Jean Dandolo, 1289
Pierre Gradenigo, 1311
Márin Giorgi, 1312
Jean Soranzo, 1328
François Dandolo, 1339
Barthélemi Gradenigo, 1343
André Dandolo, 1354
Marin Falieri, 1355
Jean Gradenigo, 1356
Jean Delphino, 1361
Laurent Celso, 1365
Marc Cornaro, 1367
André Contareno, 1382
Michel Morosini, 1382
Antoine Venieri, 1400
Michel Steno, 1413
Thomas Mocenigo, 1423
François Foscari, *déposé en* 1457
Paschal Malipiero, 1462
Christophe Moro, 1471
Nicolas Trono, 1473
Nicolas Marcello, 1474
Pierre Mocenigo, 1476
André Vendramino, 1478
Jean Mocenigo, 1485
Marc Barbarigo, 1486
Augustin Barbarigo, 1501
Léonor Loredano, 1521
Antoine Grimani, 1523
André Gritti, 1538
Pierre Lando, 1545
François Donato, 1553
Marc-Antoine Trévisani, 1554
François Venieri, 1556
Laurent Priuli, 1559
Jerôme Priuli, 1567
Pierre Loredano, 1570
Louis Mocenigo, 1577
Sébastien Venieri, 1578
Nicolas D'a Ponte, 1585
Paschal Cicogna, 1595
Marin Grimani, 1606
Léonard Donato, 1612
Marc-Antoine Memmo, 1615
Jean Bembo, 1618
Nicolas Donato, 1618
Antoine Priuli, 1623
François Contareno, 1624
Jean Cornaro, 1629
Nicolas Contareno, 1631
François Erizzo, 1646
François Molino, 1655
Charles Contareno, 1656
François Cornaro, 1656
Bernucce Valieri, 1658
Jean Pezaro, 1659
Dominique Contareno, 1675
Nicolas Sagredo, 1676
Louis Contareno, 1684
Marc-Antoine Giustiniani, 1688
François Morosini, 1694
Silvestre Valieri, 1700
Louis Mocenigo, 1709
Jean Cornaro, 1722
Sébastien Mocenigo, 1732
Charles Ruzzini, 1735
Louis Pisani, 1741
Pierre Grimani, 1752
François Loredano, 1762
Marc Foscarini, 1762
Aloisio Mocenigo, 1779
Paul Renieri, 1789
Louis Manin, *né le 13 juillet* 1726

GENES.

L'HISTOIRE des révolutions de cette ville formeroit un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut soumise par les Goths, à qui les Lombards l'enleverent. Presqu'entiérement détruite de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui l'annexa à l'empire François. Dans le dixieme siecle, elle fut prise par les Sarrasins, qui ayant passé tous les hommes au fil de l'épée, emmenerent les femmes et les enfans esclaves en Afrique. Rétablie pour la troisieme fois, ses habitans s'adonnerent au commerce, s'enrichirent; et devenus fiers et puissans à proportion de leurs richesses, s'érigerent en république, qui fut bientôt en état de donner du secours aux princes chrétiens, lors des Croisades. Les Pisans lui déclarerent en vain la guerre en 1125; elle conserva toujours ses avantages. L'enthousiasme de la liberté rendit enfin cette république capable des plus grandes choses, et elle parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. La jalousie et l'ambition des citoyens, y exciterent ensuite de grands troubles, auxquels prirent part les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferrat, les Sforces et la France, successivement appellés par les différens partis qui divisoient la république. Enfin André Doria eut le bonheur et l'habileté de réunir les esprits, et d'établir la forme du gouvernement aristocratique qui y subsiste aujourd'hui. Il auroit pu s'emparer de la souveraineté; mais il se contenta d'avoir affermi la liberté, et d'avoir rétabli la tranquillité dans sa patrie. En ces tems florissans, Genes posséda plusieurs isles dans l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grece et de la Mer-Noire. Elle tenoit même Pera, l'un des fauxbourgs de Constantinople; mais l'agrandissement de la puissance Ottomane a tellement affoibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paroît à présent dans les états du grand-seigneur. Aussi cette république est plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois, que parce qu'elle est à présent; car elle a beaucoup perdu de ses domaines. Les Génois ne possedent plus rien dans le Levant, où ils faisoient quelquefois la loi par leurs trésors, ni l'isle de Corse (*voyez ci-après*, pag. 117). Telle est la vicissitude des choses humaines; elles ne font que passer. Le gouvernement de Genes consiste dans un sénat, dont les membres sont composés de la premiere noblesse, et présidés par un chef qu'on nomme *Doge*, et qui n'exerce cette charge que deux ans.

Doges de Genes depuis le XIVe. siecle.

Simon Boccanégra, premier doge, *élu en* 1339, *se démet en* 1344
Jean de Murta, *meurt en* 1350
Jean de Valentini, *abdique le* 9 *octobre* 1353
Simon Boccanégra, *rétabli en* 1356, *meurt en* 1363
Gabriël Adorno, *déposé en* 1371
Dominique Frégose *ou* de Campo-Fregoso, *déposé en* 1378
Nicolas Guarco, *fuit en* 1383
Leonardo Montaldo, *meurt en* 1384
Ant. Adorno, *quitte en* 1390
Jacques Frégose, 1392
Antoine Montaldo, *fuit en* 1393
François Giustidiani, *abdique et fuit en* 1364
Ant. Guarco, *se démet en* 1394
Nicolas Zoaglio, *se démet en* 1394
Ant. Adorno, *rétabli en* 1394, *se démet en* 1396
Georges Adorno, *abdique en* 1415
Barnabé de Goano, *chassé en* 1415
Thomas Frégose, *élu en* 1415, *abdique en* 1421
Isnard Guarco, *chassé en* 1435
Thomas Frégose, *rétabli, et chassé en* 1442
Raphaël Adorno, *chassé en* 1446
Barnabé Adorno, *reconnu, et chassé en* 1447
Jean Frégose, *meurt en* 1448
Louis Frégose, *déposé en* 1450
Pierre Frégose, *tué en* 1458
Prosper Adorno, *déposé en* 1461
Jean-Baptiste Frégose, *élu en* 1478, *abdique en* 1483
Paul Frégose, *cede la ville au duc de Milan*, 1487
Jean Frégose, *élu le* 29 *juin* 1512, *est chassé par les François, le* 25 *mai* 1513
Octavien Frégose, *élu le* 17 *juin* 1513, *est dépouillé par Charles-Quint, qui s'empare de Genes en* 1522

Genes recouvre sa liberté en 1528 par la valeur de l'illustre André Doria. Le gouvernement change de forme. On y régla qu'on éliroit un doge tous les deux ans pour régir l'état, avec huit gouverneurs et un conseil de 400 personnes. Cette forme a été trouvée si sage, qu'on n'y a rien changé jusqu'à nos jours.

Doges depuis le XVIe. siecle.

Ubert Cattanéo, *est élu le* 12 *décembre* 1528
Baptiste Spinola, 1531
Baptiste Lomellini, 1533
Christ Grimaldi Rosso, 1535
Jean-Baptiste Doria, 1537
André Giustiniani, 1539
Léonard Cattanéo, 1541
André Centurioné, 1543
Jean-Baptiste Fornari, 1545
Benoît Gentilé, 1547
Gaspard Grimaldi, 1549
Luc Spinola, 1551
Jacques Promontorio, 1553
Augustin Pinello, 1555
Pierre Jean Giarégarcibo, 1557
Jerôme Vivaldi, 1559
Paul-Bapt. Gindicé Calvo, } 1561
Baptiste Cicala Zoaglio, }
Jean-Baptiste Lercaro, 1563
Octavien Gentilé Oderico, 1565
Simon Spinola, 1567
Paul Moneglia Giustiniani, 1569
Giannotto Lomellini, 1571
Jacques Durazzo Grimaldi, 1573
Prosper Fatinanti Centurioné, 1575
Jean-Baptiste Gentilé, 1577
Nicolas Doria, 1579
Il est le premier traité de sérénissime.
Jerôme de Franchi, 1581
Jerôme Chiavari, 1583
Ambroise de Negro, 1585
David Vacca, 1587
Baptiste Négroné, 1589
Jean-Augustin Giustiniani, 1591
Antoine Grimaldi-Céba, 1593
Matthieu Sénaréga, 1595

Lazare Grimaldi-Céba, 1597
Laurent Sauli, 1599
Augustin Doria, 1601
Pierre de Franchi, 1603
Luc Grimaldi, 1605
Sylvestre Invréa, Jerome Assereto, 1607
Augustin Pincello, 1609
Alexandre Giustiniani, 1611
Thomas Spinola, 1613
Bernard Clavarezza, 1615
Jean-Jacques Impérialé, 1617
Pierre Durazzo, 1619
Ambroise Doria, 1621
Georges Centurioné, Frédéric de Franchi, 1623
Jacques Lomellini, 1625
Jean-Luc Chiavari, 1627
André Spinola, 1629
Léonard Torré, 1631
Jean-Etienne Doria, 1633
Jean-François Brignolé, 1635
Angustin Pallavicini, 1637
Jean-Baptiste Durazzo, 1639
Jean-Augustin de Marini, 1641
Jean-Baptiste Lercaro, 1643
Luc Giustiniani, 1645
Jean-Baptiste Lomellini, 1646
Jacques de Franchi, 1648
Augustin Centurioné, 1650
Jerôme de Franchi, 1652
Alexandre Spinola, 1654
Jules Sauli, 1656
Jean-Baptiste Centurioné, 1658
Jean-Bernard Frugoni, 1660
Antoine Invréa, 1661
Etienne Mari, 1663
César Durazzo, 1665
César Gentilé, 1667
François Garbarini, 1669
Alexandre Grimaldi, 1671
Augustin Saluzzo, 1673
Antoine Passano, 1675
Gianettino Odoné, 1677
Augustin Spinola, 1679
Luc-Marie Invréa, 1681
François-Marie Impérialé Lercaro, 1683
Pierre Durazzo, 1685
Suc Spinola, 1687
Oberto Torré, 1689
Jean-Baptiste Cattaneo, 1691
François-Marie Invréa, 1693
Bendinelli Négroné, 1695
François Sauli, 1697
Jerôme Mari, 1699
Frédéric de Franchi, 1701
Antoine Grimaldi, 1703
Etienne-Honoré Feretto, 1705
Dominique-Marie Mari, 1707
Vincent Durazzo, 1709
François-Marie Impérialé, 1711
Jean-Antoine Giustiniani, 1713
Laurent Centurioné, 1715
Benoît Viali, 1717
Ambroise Impérialé, 1719
César de Franchi, 1721
Dominique Négroné, 1723
Jerôme Veneroso, 1726
Luc Grimoidi, 1728
François-Marie Balbi, 1730
Dominique-Marie Spinola, 1732
Jeau-Etienne Durazzo, 1734
Nicolas Cattanéo, 1736
Constantin Balbi, 1738
Nicolas Spinola, 1740
Dominique Marie Canevato, 1742
Laurent Mari, 1744
Fean-Franç.-Marie Brignolé, 1746
César Cartanéo, 1748
Angustin Viali, 1750
Etienne Lomellini, Jean-Baptiste Grimaldi, 1752
Jean-Jacques Veneroso, 1754
Jean-Jacques Grimaldi, 1756
Matthieu Franzoné, 1758
Augustin Lomellini, 1760
Rodolphe Brignolé, 1762
Marie Gaetan de la Rovere, 1765
Marcellin Durazzo, 1767
Jean-Baptiste-Négroné, 1769
Jean-Baptiste Cambiaso, 1771
Alexandre-Pierre-François Grimaldi, 1773
Horace Giustiniani, 1775
Joseph Lomellino, 1777

PREMIERES MAISONS NOBLES DE GENES.

Doria, Fiesco, Spinola, Grimaldi.

MAISONS NOBLES, *qui avec les quatre précédentes forment ce qu'on appelle à Genes les* XXVIII FAMILLES.

Impérialé, Pallavicini, Giustiniani, Sarvego Uso di Maré,

Di Negro, Cibo, Lomellini, Lercari, Franchi, Marini, Mari, Négroné, Ceba, Centurioné, Serra, Gentilé, Saoli, Calvi, Pinelli, Cattaneo, Vivaldi, Grilli, Fornari.

ISLE DE CORSE.

Les Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de cette isle. Les Carthaginois la soumirent depuis, et enfin les Romains la conquirent entiérement sous Scipion. Dans le huitieme siecle les Sarrasins s'en saisirent; mais ils en furent chassés quelque tems après. Sous l'empire de Charlemagne, elle fut envahie par des barons Romains, de la maison Colonne. Daus la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputerent tour-à-tour. Le traité de Cambrai en assura enfin la possession aux Génois, qui en avoient acheté plusieurs parties. Ils combattirent long-tems avec les Pisans pour la possession de cette isle, qui leur resta jusqu'à la cession qu'ils en firent aux François. Ceux-ci s'en sont rendus maîtres en 1769. Il y avoit eu, avant cette nouvelle domination, beaucoup de révoltes en Corse; le gouvernement des Génois paroissoit trop dur à ces fiers insulaires; s'accommoderont-ils beaucoup mieux de celui des François?

PROVINCES-UNIES.

Ces Provinces dépendoient autrefois de l'Espagne, mais les nouvelles hérésies s'y étant introduites sous le regne de Philippe II, l'esprit de révolte fut dans ces pays, comme en France et dans toute l'Europe, l'effet naturel du fanatisme de secte. Dès l'an 1581, les états-généraux s'étant soustraits par un acte du 26 juillet à la domination espagnole, ce pays devint le théâtre de la discorde et de la guerre. Les princes d'Orange furent l'ame de cette ligue; les peuples animés et conduits par eux, fonderent un gouvernement nouveau, qui unissant l'esprit de liberté à celui du commerce, balança quelquefois le pouvoir des plus puissans princes. Les Espagnols ayant en vain employé les armes et les négociations, furent enfin obligés de reconnoître (à la paix de Munster en 1648) les Provinces-Unies comme un état libre, souverain et indépendant. Environ cent ans après, en 1747, il est arrivé dans ces Provinces une révolution qui a changé quelques points de leur gouvernement. Le peuple, las d'être soumis à des magistrats, crai-

gnant d'ailleurs les armées françoises qui étoient à ses portes, demanda à grands cris un stadhouder, comme les Romains demandoient un dictateur dans les grands périls de la république. Le prince Guillaume de Nassau fut nommé d'une voix unanime, et il fut statué que le stadhoudérat seroit permanent dans sa maison, et passeroit même aux filles.

Stadhouders.

Guillaume, comme de Nassau, prince d'Orange, 9e. du nom dans la succession de Nassau, et 1er. dans celle d'Orange; élu en 1570 chef des états de Zélande, Hollande et Frise, sous le titre de *stadhouder*, ou lieutenant-général pour le roi en Espagne, puis de ceux de Brabant en 1580, sous le titre de *Ruward*, et élu de même, ou confirmé par les autres provinces en 1582 et 1583, *est assassiné le* 10 *juin* 1584

Maurice, fils, élu peu après la mort de son pere, *meurt sans enfans légitimes, le* 23 *avril* 1625

Henri-Frédéric, frere cadet, 4 *mai* 1647

Guillaume X *ou* **XI**, fils de Henri-Frédéric, 6 *novembre* 1650

Guillaume-Henri *ou* **Guillaume III**, fils posthume, élu en 1672, et depuis roi de la Grande-Bretagne, sans postérité, *le* 19 *mars* 1702. *La charge est supprimée alors par un décret des états, et n'a été rétablie qu'en* 1747.

Guillaume-Charles-Henri-Frison de Nassau, prince titulaire d'Orange, arriere-petit-fils d'une fille de Guillaume II, prince d'Orange, et descendant au 5e. degré d'un frere cadet de Guillaume I; élu stadhouder des états-généraux, le 15 juin 1747, *mort en* 1751

Guillaume V, prince de Nassau, son fils, *né le* 8 *mars* 1748

SUISSE *et* GENEVE.

La Suisse, appellée anciennement *Helvétie*, est une république divisée en treize cantons indépendans les uns des autres, mais unis pour leur défense mutuelle. La premiere époque de cette confédération, est de l'an 1307. La Suisse relevoit alors de l'empire germanique. Une partie de ce pays étoit domaine de la maison d'Autriche; comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Les gouverneurs, éloignés du centre de l'état et des yeux du souverain, traitoient ces peuples avec assez de dureté; quelques-uns même exerçoient une vraie tyrannie; enfin, sous le regne de l'empereur Albert, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underval donnerent le signal de l'indépendance. Après avoir tué leur gouverneur, ils prirent les armes et battirent plusieurs fois les Autrichiens, et sur-tout en 1315. Seize cent Suisses dissiperent au passage des montagnes, dans un petit lieu appellé *Mortgat*, une armée formidable. Cette journée fut aussi célebre dans l'histoire de la

république helvétique, que celle des Thermopyles dans les annales grecques.

Les autres cantons s'unirent successivement à ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underval.

Le canton de	Lucerne, en	1332
Idem	Zurich, en	1351
Idem	Zug et Glaris, en	1352
Idem	Berne, en	1353
Idem	Fribourg et Soleure, en	1481
Idem	Bâle et Schaffhouse, en	1501
Idem	Appenzel, en	1513

La petite république de GENEVE, alliée de la Suisse, faisoit partie du duché de Savoie : mais en 1526, soutenue de l'alliance de Fribourg et de Berne, elle secoua entiérement le joug. Elle avoit un évêque, qui étoit prince temporel. Les habitans, en adoptant les nouvelles opinions de Calvin, le chasserent en 1535, et soutinrent leur révolte, contre les armes des ducs de Savoie, et les trésors de Philippe II, qui appuyoient les droits de l'évêque.

ORDRE DE MALTE,

A Jérusalem, dans la Palestine et en Chypre.

L'ORDRE des chevaliers de S. Jean de Jérusalem, appellés depuis les chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui les chevaliers de Malte, doit sa naissance à l'ordre de S. Benoît.

Vers le milieu du onzième siecle, des négocians d'Amalfi, qui commerçoient en Syrie, obtinrent du calife d'Egypte la permission de fonder à Jérusalem un monastere du rit latin. On y plaça des Bénédictins qu'on fit venir d'Italie. A côté de ce monastere appellé *Ste. Marie de la Latine*, on bâtit, pour les pauvres pélerins et les malades, un hôpital, dont la chapelle fut érigée d'abord sous l'invocation de S. Jean l'Aumônier, ensuite de S. Jean-Baptiste. C'est du titre de cette chapelle que vient le nom d'Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem. Leur origine n'a rien de bien relevé aux yeux du monde. Ce n'étoient d'abord que des oblats, ou freres laïcs, employés par les religieux au service de l'hôpital; c'est ce qu'atteste Guillaume de Tyr. L'habit qui distinguoit ces hospitaliers, étoit un manteau noir, appellé depuis manteau à bec, orné d'une croix blanche. Bientôt l'abbé se vit obligé de les armer pour la défense des pélerins, que les voleurs arabes attaquoient sur les chemins. Devenus militaires, ils eurent un capitaine choisi parmi eux pour

les commander en campagne. Insensiblement et à mesure que l'hôpital s'enrichissoit, ils ne voulurent plus reconnoître d'autre chef au dehors ni au-dedans, et à la fin ils secouerent entiérement l'autorité des moines. Alors ils commencerent à faire un corps à part, et quitterent la regle de S. Benoît, pour suivre celle de S. Augustin. Tels furent, selon les écrivains suivis par dom Mabillon, les commencemens de cet ordre illustre.

Un mélange d'amour pour la religion et de goût pour les armes, donna à cette congrégation religieuse et guerriere de nombreux prosélytes. Après la prise de Jérusalem sur les Croisés en 1187, ils se retirerent à Acre, qu'ils défendirent vaillamment l'an 1290. Ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna, dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demeurerent jusqu'en 1310. C'est cette année qu'ils prirent Rhodes, qui fut dès-lors le siege de l'ordre. L'empereur Soliman s'étant rendu maître de cette isle en 1522, les chevaliers, qui lui avoient opposé une courageuse défense, furent quelque tems errans en Italie, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint leur fit présent de Malte en 1525, aussi-bien que de Tripoli; mais cette derniere place leur fut bientôt enlevée par les amiraux de Soliman. Malte n'étoit qu'un rocher presque stérile; il est devenu florissant, grace aux soins infatigables de l'ordre de S. Jean.

Depuis que Villiers de l'Isle-Adam y eut transporté ses chevaliers, le même Soliman, qui les avoit chassés de Rhodes, voulut s'emparer de Malte. Il envoya en 1565 trente mille soldats devant cette place, défendue seulement par 700 chevaliers et 8000 fantassins. Le grand-maître de la Valette soutint 4 mois de siege: les Infideles se voyant toujours repoussés, se retirerent la rage dans le cœur; et depuis cette époque, cette petite isle, perdue dans l'immensité des mers, a toujours bravé la puissance ottomane.

GRANDS-MAÎTRES DE MALTE.

Gerard, le bienheureux, natif de Martigues, en Provence, directeur de l'hôpital établi à Jérusalem, après la conquête de cette ville par Godefroi de Bouillon en 1099, et regardé communément comme le premier grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, aujourd'hui ordre de Malte, *meurt en* 1120
Raymond Dupuy, gentilhomme Dauphinois, *vers* 1160
Auger de Balben, aussi du Dauphiné, 1161
Gerbert *ou* Girbert Affalit, du Carcassès, et non *Arnaud de Comps*, *grand-maître imaginaire*, 1169
Castus, *inconnu*, 1173
Joubert de Syrie, né en Palestine, 1177
Roger des Moulins, qualifié le premier grand-maître, 1187
Garnier de Naplouse, en Syrie, 1191
Ermengard Daps *ou* de Daps, 1192
Godefroi de Duisson, 1202
Alfonse de Portugal, *abdique en* 1204

Géofroi le Rath *ou* le Rat, François, *meurt en* 1207
Guérin de Montaigu, Auvergnat, maréchal de l'ordre, 1220
Bertrand de Texis, *ou peut-être* le Texica, 1231
Guérin, 1236
Bertrand de Comps, Dauphinois, prieur de St. Gilles, 1241
Pierre de Villebride, 1243
Guillaume de Château-neuf, François, maréchal de l'ordre, 1259
Hugues de Revel, d'une maison illustre en Catalogne, 1278
Nicolas Lorgue, 1289
Jean de Villiers, François, 1297
Odon de Pins, issu d'une maison illustre en Catalogne, 1300
Guillaume de Villaret, *anciennement* de Villéroé, Provençal, 1307
Foulques de Villaret, sous qui se fait la conquête de l'isle de Rhodes, 15 août 1310, *abdique en* 1311
Hélion *ou* Hélie de Villeneuve, Provençal, 1346
Dieudonné de Gozon, natif de Languedoc, 1353
Pierre de Cornillan *ou* de Corneillan, de la langue de Provence, 1355
Roger de Pins, né en Languedoc, 1365
Raymond Bérenger, Dauphinois ou Provençal, commandeur de Castel-Sarrasin, 1374
Robert de Juillac, grand-prieur de France, 1376
Jean Fernandès d'Hérédia, grand-prieur d'Aragon, de St. Gilles et de Castille, 1396
Richard Caracciolo, Napolitain, 1381; reconnu par les langues d'Italie et d'Angleterre, 1395
Philibert de Naillac, grand-prieur d'Aquitaine, 1421
Antoine Fluvian *ou* de la Riviere, Catalan, grand-prieur de Chypre, 1437
Jean de Lastic, grand-prieur d'Auvergne, 1454
Jacques de Milly, grand-prieur d'Auvergne, 1461
Pierre-Raymond Zacosta, Catalan, 1467
J. B. des Ursins, prieur de Rome, 1476
Pierre d'Aubusson, de la maison de la Feuillade, et depuis cardinal-diacre, le 14 mars 1489, *meurt en* 1503
Emeri d'Amboise, frere du cardinal Georges d'Amboise, grand-prieur de France, 1512
Gui de Blanchefort, Limousin, grand-prieur d'Auvergne, 1512
Fabrice Caretto, de la langue d'Italie, 1521
Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, Parisien, grand-prieur de France: *sous lui l'ordre perd Rhodes en 1522, et s'établit à Malte en 1530* 1534
Pierrin Dupont, Piémontois, bailli de Ste. Euphémie, 1535
Didier de Saint-Jaille, *dit* Tolon, prieur de Toulouse, 1536
Jean Omedès; Aragonnois, bailli de Capse, 1553
Claude de la Sangle, François, 1557
Jean de la Valette-Parisot, prieur de St. Gilles, 1568
Pierre Guidalotti del Monté *ou* du Mont, grand-prieur de Capoue, 1572
Jean l'Evêque de la Cassiere, de la langue d'Auvergne, maréchal de l'Ordre, 1581
Hugues de Loubenx de Verdalle, Provençal, et depuis cardinal, *meurt le* 12 *mai* 1595
Martin de Garzez, de la langue d'Aragon, châtelain d'Empeste, 1601
Alof de Vignacourt, Champenois, grand-croix et grand-hospitalier de France, 1622
Louis-Mendez de Vasconcellos, Portugais, bailli d'Acre, 1623
Antoine de Paul, Provençal, prieur de St. Gilles, 1636
Paul Lascaris Castellard, issu des comtes de Vintimille, bailli de Manosque 1657
Martin de Redin, Navarrois,

prieur de Navarre et vice-roi de Sicile, 1660
Annet de Clermont de Chattes Gessan, Dauphinois, bailli de Lyon, 1660
Raphaël Cotoner, bailli de l'isle de Majorque, 1663
Nicolas Cotoner, son frere, bailli de Négrepont, 1680
Grégoire Carafe, Napolitain, prieur de Roccella au royaume de Naples, 1690
Adrien de Vignacourt, neveu d'Alof Vignacourt, grand-trésorier de l'Ordre, 1697
Raymond Perellos de Roccafull, Aragonnois, bailli de Négrepont, 1720
Marc-Antoine Zondadari, Siennois, 1722
Antoine-Manuel Villhéna, Portugais, 12 *décembre*, 1736
Raymond Despuig Montanegre, de l'Isle de Majorque, 15 *février*, 1741
Emmanuel Pinto de Fonseca, portugais, *le* 24 *janvier*, 1773
François Ximenès de Texada, Espagnol, *mort le* 9 *novembre* 1775
François-Marie des Neiges de Rohan de Polduc, *élu le* 12 *novembre* 1776

TOSCANE.

La Toscane avoit des ducs ou comtes dans ses principales villes, sous l'empire de Charlemagne; mais elle n'avoit point encore alors de gouverneur général et perpétuel, ni de marquis chargé de garder ses marches ou frontieres. Ce ne fut que sous l'empire de Louis-le-Débonnaire, au plutôt, qu'on commença à voir un marquis de Toscane. Aux marquis succéderent en cette province des gouverneurs amovibles, dont ayant insensiblement secoué le joug, elle se forma en république, et cet état persista durant près de 4 siecles. Enfin elle revint dans le 16e. siecle au gouvernement ducal, et c'est celui qui subsiste encore de nos jours en Toscane. Cet état, florissant sous les Médicis, qui y appellerent le commerce et les arts, a presque toujours été tranquille. Florence, rivale de Rome pour l'esprit, le génie et la politesse, attire chez elle autant d'étrangers que les premieres villes d'Italie.

Ducs, Marquis, Gouverneurs *et* Grands-Ducs de Toscane.

Boniface I, (2e. du nom, comte de Lucques) peut être regardé, selon Muratori, comme le premier marquis de Toscane. Il se retira en France, *en* 834
Adalbert I, fils du précédent, est annoncé pour duc et marquis de Toscane en 847, *meurt en* 890
Adalbert II, dit *le riche*, fils du précédent, et duc-marquis de Toscane, 917
Gui, fils aîné du précédent, et duc de Toscane, 929
Lambert, succede au précédent, son frere, duc de Toscane: on lui creve les yeux, et il est dépouillé de son duché, *en* 931
Boson, frere du roi Hugues, s'empare du marquisat de Toscane, *est mis en prison en* 936

Hubert *ou* Humbert, fils naturel du roi Hugues, créé duc de Toscane l'an 961, *meurt en* 1001
Hugues, *le grand*, fils du marquis Hubert, *meurt en* 1001
Adalbert III, fils aîné du marquis Otbert, 1014
Raginaire *ou* Reinier, fils du marquis Hugution, étoit vers 1014 duc et marquis de Toscane, *déposé en* 1027
Boniface II, dit *le pieux*, fils de Thébald, est nommé par l'empereur Henri III marquis de Toscane, *est tué en* 1052
Frédéric, *dit aussi* Boniface, fils et successeur du précédent, 1055
Beatrix et Godefroi, *le barbu*, reconnus propriétaires usufruitiers de la Toscane, 1076
Malthilde, appellée la grande comtesse, fille de Boniface II, dit *le pieux*, 1115

Après la mort de cette comtesse, on donne à la Toscane des gouverneurs amovibles, sous les titres de Présidens et de Marquis.

Ratbod, premier de ces gouverneurs, *jusqu'à* 1119
Conrad, duc de Ravenne, est fait président et marquis de Toscane, *meurt en* 1131
Rampert, président et marquis de Toscane, 1133
Henri, *le superbe*, duc de Baviere, est investi du duché de Toscane, 1139
Ulderic, créé marquis de Toscane, 1153
Welphe Est, 6e. du nom, reçu duc de Toscane, *meurt en* 1195
Philippe, fils de l'empereur Frédéric I, nommé marquis de Toscane, 1208

La Toscane en république depuis 1208, jusqu'en 1531, qu'elle devint grand-duché.

Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent de Médicis, reconnu chef de l'état de Florence en 1531, *est poignardé la nuit du 5 au 6 janvier* 1537
Cosme de Médicis, dit *le grand*, déclaré grand-duc de Toscane par le pape Pie V, le 27 septembre 1569, *meurt en avril* 1574
Fr. Marie de Médicis, fils aîné de Cosme *le grand*, 1587
Ferdinand I de Médicis, d'abord cardinal en 1563, puis marié le 30 avril 1589, *meurt en* 1609
Cosme II de Médicis, fils aîné du précédent, 1621
Ferdinand II, fils et successeur du précédent, *meurt le* 23 *mai* 1670
Cosme III, reconnu successeur de Ferdinand II, son pere, 1723
Jean-Gaston de Médicis, fils du précédent, 1737
François II de Lorraine, grand-duc de Toscane, élu empereur le 14 septembre 1745, *meurt le* 18 *août* 1765
PIERRE LÉOPOLD JOSEPH, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, *meurt en* 1792
Ferdinand-Joseph, son fils, lui succéda.

FERRARE, MODENE *et* REGGIO.

LES villes de Ferrare, de Modene et de Reggio, après avoir été possédées par les ducs et marquis de Toscane, avoient été disputées entre les papes et les empereurs depuis la mort de la grande-comtesse Mathilde, et s'étoient mises en liberté comme la plupart des autres villes d'Italie, à la faveur des troubles que les démêlés de ces deux puissances exciterent. Ferrare devenue libre fut gouvernée par un podestat, qu'elle

choisit entre les principaux nobles, et à qui elle confia l'autorité presque souveraine pour une ou plusieurs années. Cette ville, ainsi que les deux autres, eut des seigneurs perpétuels, puis des ducs, tous de la maison d'Est, qui regne encore à Modene et à Reggio de nos jours. Alfonse II étant mort en 1597 sans enfans mâles, le duché de Ferrare passa au Saint-Siege, ce qui fut reconnu par un traité sur la fin de décembre de la même année.

SEIGNEURS DE FERRARE, DE MODENE *et* DE REGGIO.

Obizon, 2*e*. du nom, marquis d'Est, accepte des Modénois la seigneurie de Modene, dont il prend possession l'an 1288, *meurt en* 1293
Azzon d'Est, 8*e*. du nom, élu seigneur perpétuel de Modene, 1308
Foulques, fils de Fiesques, bâtard d'Azzon VIII, 1317
Renaud et Obizon III, fils du marquis Aldrovandin et d'Alde Rangona, 1352
Aldrovandin II, fils aîné du marquis Obczon, est élu seigneur de Modene, 1361
Nicolas II, frere d'Aldrovandin, confirmé vicaire de Modene, 1388
Albert d'Est, frere de Nicolas II, 1393
Nicolas III, fils et successeur du marquis Albert, 1441
Lionel, fils naturel et successeur de Nicolas III, seigneur de Modene, 1450

DUCS DE FERRARE, DE MODENE *et* DE REGGIO.

Borso d'Est, fils naturel de Lionel, 1*er*. duc, *meurt en* 1471
Hercule I, frere légitime de Borso, 1505
Alfonse d'Est I, fils aîné du précédent, 1534
Hercule II, fils aîné et successeur du duc Alfonse, 1559
Alfonse II, fils et successeur du précédent, 1597

DUCS DE MODENE ET DE REGGIO.

César d'Est, issu d'un fils naturel d'Alfonse I, est proclamé duc de Modene, et *meurt en* 1628
Alfonse III, fils du précédent, abdique pour se faire capucin, 1629
François I, fils et successeur du duc Alfonse III, 1658
Alfonse IV, fils du précédent, 1662
François II, fils et successeur du précédent, 1694
Renaud, fils du duc François I, 1737
François-Marie d'Est, *mort le* 22 *février* 1782
HERCULE RENAUD, aujourd'hui duc de Modene, *né le* 22 *novembre* 1727

PARME *et* PLAISANCE.

PARME et Plaisance, deux villes célebres de l'Emilie, furent du nombre de celles qu'Odoacre, roi des Hérules, conquit en Italie l'an 476. Elles passerent ensuite sous la domination des Goths, qui les possédérent jusques vers la fin de leur monarchie. L'an 552 Leutharis et Bucelin, deux capitaines des Allemands, soumis à l'Empire de Théodebalde ou Thibaud, roi de Metz, ayant passé les Alpes pour faire des conquêtes sur les Goths et les Romains, se rendirent maîtres de Parme

et de Plaisance. Mais ces deux géréraux ayant péri avec leur armée l'an 553, Parme et Plaisance retournerent aux Romains, leurs anciens maîtres. L'an 570, Alboin, roi des Lombards, prit sans effort ces deux villes, tandis qu'il faisoit le siege de Pavie. Vingt ans après (l'an 590) le patrice Romain, exarque de Ravenne, les reprit, ou plutôt elles lui furent livrées par leurs ducs révoltés coutre le roi Autharis ; l'année suivante, Agilulphe, successeur d'Autharis, les fit rentrer sous la puissance des Lombards. L'an 601 Parme fut reconquise de nouveau par l'exarque Callinique. Astolphe, roi des Lombards, ayant détruit l'exarcat en 752, réunit de nouveau Parme et Plaisance à ses états. Enfin ces deux villes firent partie des conquêtes de Charlemagne, après l'extinction du royaume des Lombards en 774. Il seroit trop long de raconter en détail les différentes révolutions que ces deux villes éprouverent dans la suite. Il suffira de dire, qu'après avoir secoué le joug de l'empire à la faveur des divisions qui s'éleverent entre Frédéric II et la cour de Rome, elles se gouvernerent quelque tems en forme de république ; qu'ensuite assujetties à différens seigneurs qu'elles choisirent, ou qui les subjuguerent, elles devinrent en 1315, sous Matthieu Visconti, parties de l'état de Milan ; mais qu'à l'instigation du légat Bertrand du Poujet, elles secouerent ce joug (Plaisance en 1322, et Parme en 1326) pour se donner au pape Jean XXII. Retournées ensuite sous la domination de l'empire, le pape Jules II, dans la grande confédération qu'il fit faire en 1512 contre la France, se les fit céder par l'empereur Maximilien I, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'empire. Don Cardonne, vice-roi de Naples, les remit l'an 1513 sous la puissance du duc de Milan ; mais la même année, Léon X, nouveau pape, trouva le moyen de les retirer des mains de ce prince. L'an 1515, après la conquête du Milanès faite par les François, Parme et Plaisance passerent sous la domination du roi de France. Enfin l'an 1521, Léon X vint à bout de recouvrer ces deux villes par la voie des armes, avec le secours des Impériaux et du duc de Mantoue. Depuis ce tems, le St.-Siege en jouissoit tranquillement, lorsqu'en 1534 Alexandre Farnese fut élu pape, sous le nom de Paul III. Entre les enfans qui lui étoient nés d'un mariage secret qu'il avoit formé dans sa jeunesse, il avoit un fils nommé Pierre-Louis Farnese, seigneur de Népi et de Frescati. Paul parvenu au pontificat, lui donna, avec le consentement du sacré college, les villes de Parme et de Plaisance, qu'il érigea en duchés, et prit en échange les villes de Népi et de Frescati, qu'il réunit au St.-Siege pour le dédommager.

Ducs de Parme *et* de Plaisance.

Pierre-Louis Farnese, fils du pape Paul III, est créé duc de Parme et de Plaisance par ce pontife, en 1545, *assassiné le* 10 *septembre* 1547

Octave Farnese, fils du précédent, 1586

Alexandre, fils unique et successeur du précédent, est nommé, par Philippe II, roi d'Espagne, gouverneur des Pays-Bas; *meurt en* 1592

Ranuce *ou* Rainuce I, fils aîné et successeur du précédent, 1622

Odoard I, *ou* Edouard, fils et successeur du précédent, 1649

Ranuce II, fils et successeur du duc Odoard, *en* 1694

François, second fils et successeur de Ranuce II, *meurt sans postérité en* 1727

Antoine, 3e. fils de Ranuce II, *meurt sans postérité en* 1731

Don Carlos *ou* Charles, depuis roi d'Espagne, reconnu pour héritier légitime dès 1723 aux droits de la reine sa mere, cede ces duchés pour la couronne des Deux-Siciles, par le traité de 1735

Charles VI, empereur, devenu duc de Parme et de Plaisance par la cession de don Carlos, *meurt le* 20 *octobre* 1740

Marie-Thérese, impératrice, reine de Hongrie, cede les mêmes duchés par les préliminaires de la paix de 1748

Don Philippe, infant d'Espagne, frere germain de don Carlos, duc de Parme et de Plaisance, par les préliminaires de la paix de 1748, *mort en* 1765

Don Ferdinand-Marie-Philippe-Louis, duc de Parme, Plaisance, et Guastalla, *né le* 20 *janvier* 1751

» Par-là se vérifie, ce que dit l'Apôtre, que *Dieu* » *est le seul puissant, Roi des Rois et Seigneur* » *des Seigneurs* (1 Tim. 6); qui voit tout changer » sans changer lui-même, et qui fait tous les chan- » gemens par un conseil immuable; qui donne et » qui ôte la puissance; qui la transporte d'un homme » à un autre, d'un peuple à un autre, d'une maison » à une autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que » par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle ré- » side naturellement ». Bossuet. *Disc. sur l'Hist. Univ.*, 3e. *part.*, *n.* 7.

TABLE DES MATIERES.

DICTIONNAIRE

NOTICE
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE M. L'ABBÉ
DE FELLER,

Seconde Edition, ornée de son Portrait.

. . . . Diram qui contudit hidram,
Notaque fatali portenta labore subegit.

HOR.

FRANÇOIS DE FELLER, naquit à Bruxelles le 18 Août 1735; son père, *Dominique de Feller*, alors Secrétaire des Lettres du Gouvernement des Pays-Bas Autrichiens, fut décoré, à raison de son mérite et de ses services, d'un diplôme de noblesse par l'Impératrice Marie-Thérèse, l'an 1741; il fut fait ensuite Haut-Officier de la ville et prévôté d'Arlon dans le Duché de Luxembourg : il mourut à son château d'Autel, près d'Arlon, en 1769. Sa mère s'appeloit *Marie-Catherine Gerber*, dont le père, Jean Gerber, fut Conseiller aulique sous l'Empereur Charles VI, et intendant des biens domaniaux à Luxembourg. C'est auprès de cet aïeul maternel, Jean Gerber, que le jeune de Feller fut élevé à Luxembourg, depuis son enfance jusqu'à l'âge de 17 ans. Il se rappela toujours avec gratitude la mémoire de ce digne aïeul qui lui avoit servi de mentor; et lui avoit donné une

éducation assez sévère et des précepteurs assez exigeans. Aussi répétoit-il souvent que c'étoit d'eux qu'il tenoit le goût qu'il avoit pour le travail ; « car, disoit-il, les » enfans qui ne sont pas poussés avec quelque sévérité » et rigueur à faire leur devoir, deviennent rarement dans » la suite des hommes laborieux ».

Après la mort de cet aïeul, arrivée en 1752, Monsieur de Feller fut envoyé au Pensionnat des Jésuites à Rheims, où il fit son cours de philosophie avec distinction : il y montra un goût particulier pour la géométrie et la physique. Vers la fin de Septembre, de 1754, il entra au noviciat des Jésuites à Tournay, et il ajouta à son prénom celui de *Xavier*, Saint auquel il eut constamment une dévotion toute particulière. Là, il fut attaqué d'une foiblesse d'yeux, jusqu'à en perdre par intervalle la vue, incommodité qu'il ne put cacher à ses co-novices et à ses Supérieurs ; il craignit qu'à cette occasion il ne se vît obligé de quitter l'état qu'il avoit embrassé ; mais sincèrement attaché à cet état, il n'eut recours qu'à Dieu par la prière : prosterné au pied de l'Autel, et baigné de larmes, il sollicitoit ardamment le remède à son mal, lorsque tout-à-coup il sentit ses vœux exaucés, en éprouvant un grand soulagement. Aussi, depuis ce moment, quoiqu'il fût myope, il eut constamment la vue si bonne, qu'il put lire toute sa vie les plus fins caractères, même au clair de la lune. Après son noviciat, il enseigna les humanités, selon l'usage de la Société, d'abord à Luxembourg, puis à Liége ; il y régenta avec distinction la Poésie et la Rhétorique. Il étoit doué de la plus excellente mémoire ; aussi expliquoit-il, sans livre à la main, *Virgile*, *Horace*, et d'autres Ouvrages classiques. Ce fut pendant cette régence qu'il soutint la gageure de réciter par cœur tout chapitre quelconque

de l'Écriture-Sainte, dont on lui citeroit le commencement. Il en étoit de même pour le livre d'or de *Thomas à Kempis*; tant cette pieuse lecture lui étoit familière. Des écoliers singulièrement attachés à un tel prodige, ne purent que faire des progrès extraordinaires; les Recueils des *Musæ Leodienses* de l'an 1761 et 1762, en contiennent des preuves. On y distingue particulièrement la *Xaverias*, poëme héroïque en 4 Livres. En 1763, il commença son cours de Théologie à Luxembourg; mais alors il avoit déjà fait une étude toute particulière de la *Théologie dogmatique* du P. Petau, en 5 vol. in-fol. La vivacité de son imagination ne lui permit point d'écrire les cahiers qu'on dictoit chez les Jésuites. Les deux premières années de son cours, il fut chargé de prêcher le Carême en latin devant un auditoire de 3 à 400 théologiens, philosophes et rhétoriciens. Tous étoient étonnés de l'éloquence des discours, de l'enchaînement des périodes, de la richesse de tout l'ensemble, de l'aisance avec laquelle il les déclamoit; et cependant ces discours ne lui coûtoient qu'une heure de méditation, car il ne les écrivoit pas. La langue latine lui étoit tellement familière, qu'il disoit que c'étoit l'idiôme qu'il parloit avec le plus de facilité.

Lorsque la Société des Jésuites fut supprimée en France par édit du Roi en 1765, les Colléges des Pays-Bas Autrichiens furent surchargés de Religieux qui refluoient des Maisons supprimées; afin de leur faire place, beaucoup de jeunes Jésuites furent envoyés dans des Colléges d'autres provinces, pour continuer et achever leur cours de Théologie : le P. de Feller fut envoyé à cet effet à Tyrnau en Hongrie; il y excita l'admiration des Jésuites de cette province par sa vaste érudition, et il y fut chargé de faire plusieurs Discours académiques. Il parcourut tout ce

royaume, ayant toujours ses tablettes à la main, et faisant des observations topographiques, physiques, sur l'histoire naturelle, sur les mœurs des habitans : il visita les mines, descendit dans les profonds souterrains où on les exploitoit. Il parcourut aussi une partie de l'Italie, de la Pologne, de l'Autriche et de la Bohême, en observateur savant : dans la suite il voyagea dans beaucoup d'autres provinces de l'Europe. Il a eu soin de mettre en ordre ses *Voyages*, enrichis d'une infinité d'observations en tout genre, et d'anecdotes piquantes : espérons qu'on les publiera tôt ou tard.

De retour aux Pays-Bas, l'an 1770, il fut encore employé à la régence pendant un an à Nivelle, et se disposa à entrer dans la carrière d'écrivain. Ce fut dans l'année 1771, le 15 Août, qu'il fit sa profession solennelle. On le destina ensuite à la Chaire : sûr de sa mémoire, ordinairement il ne commençoit le plan de son Sermon que l'avant-veille; le lendemain il le rédigeoit sans désemparer, pour le déclamer le troisième jour avec une mémoire imperturbable.

Il étoit Prédicateur du Collége de Liége en 1773, lorsque la suppression de la Société arriva. C'est dans la ville où cette suppression l'avoit frappé, qu'il se dévoua tout entier à la profession d'écrivain; il y donna la première édition de son *Catéchisme philosophique*, qu'il avoit composé dans l'année même qu'il remplissoit la charge pénible de Prédicateur du Collége. La révolution liégeoise, en 1789, le transplanta quelques années à Maestricht; mais à la retraite des Autrichiens, en 1794, il passa dans la Westphalie, où l'Evêque-Prince de Paderborn le retint pendant quelque temps dans son Collége. En 1797, il se

rendit à Ratisbonne; l'Evêque et Prince de cette ville l'accueillit favorablement, et voulut l'avoir constamment auprès de sa personne; il s'en faisoit même accompagner lorsqu'il alloit faire quelque séjour soit à Freising, soit à Berchtesgaden. Il fut invité avec instance d'aller se fixer en Italie : on voulut l'attirer aussi en Angleterre; mais il préféra jouir de l'accueil dont l'honoroit l'Evêque de Ratisbonne, surtout qu'il ne perdoit point de vue sa chère Belgique, après laquelle il soupiroit. Dans ses différentes courses, il ne discontinua jamais ses travaux littéraires.

En 1801, au mois d'Août, il fut attaqué d'une fièvre lente qui mina insensiblement ses forces. Pendant l'hiver suivant, il reprit un peu de vigueur; mais au printemps la fièvre lente le reprit, et enfin il sentit que sa fin approchoit.

Il se prépara de bonne heure à la mort, en l'envisageant avec le courage d'un vrai chrétien. Dès le 27 Avril 1802, ne pouvant plus célébrer les divins Mystères, il demanda d'être administré du Saint Viatique, qu'il reçut avec la foi la plus vive et la piété la plus sensible. Le 12 Mai, il eut une foiblesse; revenu un peu à lui, il demanda qu'on récitât les Prières des agonisans; il les savoit par cœur, car il avoit coutume de les réciter avant de se coucher. Lorsqu'on vint au passage *et sicut beatissimam Theclam virginem*, il se mit à réciter les vers suivans de St. Grégoire de Nazianze :

Quis Theclam necis eripuit flammæque periclo?
Quis validos ungues vinxit rabiemque ferarum?
Virginitas. O res omni mirabilis ævo!
Virginitas fulvos potuit lenire Leones;
Dente nec impuro generosos Virginis artus
Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.

Lorsqu'on lut ces paroles : *Si enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit*, il leva les mains et les yeux vers le Ciel, et répéta ces mots avec un certain enthousiasme : *Sed credidit, sed credidit.* Il traîna encore quelques jours sa vie languissante. — Il avoit écrit à un de ses amis, qui se rendit près de lui selon ses désirs, et auquel il a légué ses manuscrits ; cet ami ne le quitta qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. On ne pouvoit assez admirer avec quelle gaîté, quel héroïsme chrétien, quelle résignation il vit approcher son dernier moment. Détaché entièrement de tout ce qui tient à ce monde, il ne soupiroit qu'après la céleste Patrie ; les passages de l'Écriture-Sainte propres à son état, qu'il répétoit sans cesse avec la plus grande ferveur, soutenoient admirablement son courage. Le 22 Mai 1802, s'apercevant de quelques taches sur ses mains, *maintenant*, dit-il, *je touche à ma fin.* Le 23, il demanda derechef l'absolution générale, et après avoir satisfait à sa demande, on répéta les prières des moribonds ; on ne les avoit pas achevées que poussant un soupir et prononçant le doux nom de *Jesus*, il s'endormit dans le Seigneur. Le respectable Prélat, dans le palais duquel il est mort, et toute sa maison, versèrent des larmes sur sa tombe.

L'Abbé de Feller étoit d'une complexion assez délicate, d'une taille moyenne, et maigre (*) ; il avoit une vivacité

(*) Un peintre a saisi ses traits à son insu, tandis qu'il étoit à table chez un de ses amis à Ratisbonne ; son tableau bien ressemblant se voit à Liége chez M. Lemarié, Imprimeur-Libraire, qui l'a fait graver avec exactitude, tel qu'on le voit à la tête de cette Notice.

d'esprit étonnante, une mémoire prodigieuse; il savoit par cœur, comme nous l'avons déjà dit, la Sainte Bible, Thomas a Kempis, Virgile, Horace, et une infinité d'autres choses; aussi voit-on combien ces livres lui étoient familiers, et lui étoient propres, par les nombreuses citations dont il en a orné ses Ouvrages. Lorsqu'il travailloit sur quelques matières qui avoient trait à des passages de l'Écriture-Sainte, aussi-tôt sa mémoire les présentoit à son imagination : il y a peu d'auteurs qui en aient fait une application plus heureuse et plus propre aux choses qu'il traitoit, que cet écrivain. Il étoit extrêmement sobre; souvent il ne se nourrissoit que de pommes de terre et d'œufs frais; et il faisoit usage d'assez fort café.

Il étoit souvent si occupé de ce qu'il faisoit que, quand on l'approchoit, il étoit comme saisi de spasmes qui l'empêchoient de répondre pendant un certain temps : hors de ces extâses littéraires, si on peut les nommer ainsi, il étoit gai, et se livroit à la bonne société. Il étoit bon ami, charitable et généreux. Il portoit le désintéressement jusqu'à l'excès, et laissoit à ses imprimeurs tout le profit de ses ouvrages littéraires. Certainement il pouvoit par-là se faire une fortune considérable; mais rien ne put le détacher de l'esprit de pauvreté qu'il avoit voué en Religion, et il en donnoit des marques en tout, dans ses habillemens, dans les ameublemens de sa chambre et dans sa nourriture. L'état de Religieux duquel on l'avoit arraché, lui fut toujours présent, et il le regretta toute sa vie; regret bien commun aux membres de cette Société.

Jamais il n'étoit sans ses tablettes, où il annotoit les réflexions qui se présentoient, et qui pouvoient lui être de quelqu'utilité. Le goût du travail sembloit inné en lui,

et il le poussoit souvent bien avant dans la nuit. Il ne prenoit presque d'autre délassement que celui de soigner un petit cheval qu'il a eu jusque dans ses derniers jours, et qu'il montoit de temps en temps par pure raison de santé; on le voyoit quelquefois, dans ses promenades, jouer avec cet animal auquel il avoit appris différens exercices plaisans, ainsi qu'à un chien, qui sembloient correspondre à la gaîté de leur maître.

La vivacité de sa foi est peinte dans tous ses Ouvrages. Il étoit comme la sentinelle d'Israël pour veiller à la garde du sacré dépôt; il combattit sans cesse contre les Philosophes, et s'opposa comme un mur d'airain aux nouveautés préjudiciables à la Religion : si la vivacité de son imagination l'emporta par zèle un peu trop loin dans une rencontre ou deux, ce ne fut qu'un léger écart qui ne peut nuire à sa brillante réputation. Sa piété étoit aussi très-grande; sa vivacité naturelle ne lui permettoit pas de faire de suite de longues prières; mais il les réitéroit fréquemment par ses élancemens de l'âme vers son Dieu, par des aspirations courtes, et par les accens de sa voix agréable, car il chantoit souvent dans sa chambre, ou des Hymnes ou des Psaumes.

Nous avons de lui un grand nombre d'Ouvrages : I. *Jugement d'un écrivain protestant touchant le Livre de Justinus Febronius*, 1771 ; réfutation courte, mais énergique de ce fameux ouvrage de M. de Hontheim, Evêque et Suffragant de Trèves, le manuel des pseudo-canonistes de nos jours, qui ont bouleversé toute la Constitution de l'Eglise.

II. *Entretien de Voltaire et de Mr. P. Docteur de*

Sorbonne, sur la Nécessité de la Religion Chrétienne et Catholique par rapport au salut, 1772.

III. *Lettre sur le Dîner du C. de Boulainvilliers ;* écrit court, mais suffisant pour dégoûter de ce mauvais dîner de Voltaire : il est terminé par ce texte : *Ne desideres cibos ejus ; quoniam in similitudinem arioli et conjectoris æstimat quod ignorat.* Prov. XXIII.

IV. *Examen critique de l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, par *Flexier de Reval ;* c'étoit l'anagramme de son nom, qu'il a mis sur plusieurs de ses ouvrages, Luxembourg, 1773 ; c'est surtout la Théorie de la terre de M. de Buffon qu'il attaque dans ce petit écrit.

V. Une édition de l'*Examen de l'Evidence intrinsèque du Christianisme*, traduit de l'anglois de Milord Jenyns, avec des Notes, 1 vol. in-12, Liége, chez Lemarié, 1779.

VI. Dissertation en latin sur cette question : *Num solâ rationis vi et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes, qui ejus veritatis cognitionem absque Revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxilio, habuerunt ?* L'Académie de Leyde avoit proposé cette question en 1778 ; et l'on fut fort étonné, lorsqu'on vit décerner le prix à une Dissertation, où l'auteur prétendoit prouver que la croyance d'un seul Dieu n'étoit fondée sur aucune preuve démonstrative. Ce fut pour l'Abbé de Feller, l'objet d'une seconde Dissertation, mais en françois, pour réfuter ce paradoxe. Cette seconde Dissertation se trouve dans son Journal, du 1er. Oct. 1780.

VII. Une édition des *Remontrances du Cardinal Ba-*

thiani, primat de Hongrie, à Joseph II, Empereur, au sujet de ses Ordonnances touchant les Ordres religieux et d'autres objets; in-8°, en latin et en françois, 1782. Ces Remontrances, qui combattent toutes les innovations de cet Empereur, ont été accueillies par tous les bons Catholiques. Dès qu'elles parurent, une *Lettre* anonyme les attaqua; mais l'Abbé de Feller les vengea victorieusement par des Notes savantes, qui jettent un nouveau jour sur ces Remontrances, et qui serviront toujours à défendre la Religion.

VIII. Une édition de l'*Abrégé de l'Histoire et fatalités des sacriléges, vérifiées par des faits et des exemples, etc.*, par Henri Spelman, avec des *Additions* considérables et intéressantes, et des Extraits en latin et en françois des Livres des Machabées et autres Livres saints, 1789.

IX. *Traité sur la mendicité*, 1775. Il n'en est proprement que l'éditeur; mais il y a fait beaucoup d'additions et des changemens notables.

X. *Discours sur divers sujets de Religion et de Morale*, 2 vol. in-12, Luxembourg, 1777. Un nouveau genre d'éloquence, qui porte l'empreinte du génie de l'Auteur, caractérise ces Discours; la plupart sont assez courts, mais aussi l'Auteur ne s'écarte en rien de son but, et presque tous ont été exécutés par un seul et même effort d'imagination, d'après un dessein prémédité, sans lever la main du papier. Comme l'Auteur faisoit tout servir à la défense ou à l'ornement de la Religion, on ne doit pas être surpris de trouver sur le feuillet qui précède chaque Discours, une épigraphe tirée des anciens Poëtes, qui en exprime le sujet et quelquefois le partage.

XI. Une édition de la *Vie de S. François-Xavier*, par

le P. Bouhours, qu'il a augmentée de quelques Opuscules de piété et de littérature; Liége, 1788, 2 vol. in-12.

XII. *Véritable Etat du Différend élevé entre le Nonce apostolique de Cologne et les trois Electeurs ecclésiastiques*, 1787; ouvrage plein de recherches et de critiques.

XIII. *Supplément au Véritable Etat*, *etc.* 1787.

XIV. *Coup-d'œil sur le Congrès d'Ems*, précédé d'un second Supplément au Véritable Etat, etc. Ouvrage savant et d'une sévère logique, 1787.

XV. *Réflexions sur les 73 Articles du* Pro Memoria, *présenté à la Diète d'Empire, touchant les Nonciatures, de la part de l'Archevêque-Electeur de Cologne*, 1788; même critique, qui atteste la vaste érudition de l'Auteur.

XVI. *Défense des Réflexions sur le* Pro Memoria *de Cologne, suivie de l'Examen du* Pro Memoria *de Salzbourg*, avec une Table générale des quatre Ouvrages précédens. C'est assez faire l'éloge de ces quatre Ouvrages, que de dire qu'ils sont cités presqu'à chaque page dans la *Réponse de Pie VI aux Archev. de Mayence, de Trèves, Cologne et Salzbourg, au sujet des Nonciatures*, en latin, Rome, 1789, vol. in-4to de 336 pages, et Liége, in-8vo, 1790. Ces quatre Ouvrages ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorff, Paderborn, 1788-1791. On doit aussi les avoir traduits en italien.

XVII. *Dictionnaire géographique*, 1788, 2 vol. — Une seconde édition, corrigée et très-augmentée, 2 vol. in-8°, Liége, 1791 à 1794. Le fonds de ce Dictionnaire est celui de *Vosgien;* mais il est tellement refondu, que l'on n'en reconnoît presque plus rien; il y a placé une grande partie

de l'itinéraire de ses Voyages. On rencontre, surtout dans cette dernière édition, des observations en tout genre, et qui tendent la plupart à venger directement ou indirectement la Religion. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la Table des matières; l'on y aperçoit d'un coup-d'œil l'ensemble, le but et l'esprit de l'Ouvrage, une espèce de concordance de la Géographie avec la Physique, l'Astronomie, l'Histoire, la Théologie et la Morale.

XVIII. *Observations philosophiques sur les systêmes de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une Dissertation sur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771, Paris, 1778, et Liége 1788, édition considérablement augmentée. L'Auteur s'applique particulièrement à prouver, que le mouvement de la terre est bien loin d'être une chose pleinement démontrée, comme les académiciens le supposent ordinairement; et que la pluralité des mondes est un systême insoutenable. Lalande voulut empêcher qu'on en donnât une édition à Paris; mais des ordres supérieurs rendirent sa résistance inutile. Ne pouvant pas en empêcher l'impression, il critiqua l'ouvrage; l'Auteur se défendit contre cette critique, et le savant astronome ne répliqua pas le mot.

XIX. *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'Observations propres à défendre la Religion Chrétienne contre ses ennemis*, 1 vol. in-8vo, Liége, 1773 et Paris 1777; une troisième édition augmentée, 3 vol. in-12, Liége, 1787; contrefaite à Rouen, même année, et à Paris, en 1804. Quoique le titre soit bien modeste, il faut cependant avouer qu'il y a peu d'Ouvrages qui contiennent autant d'érudition, qui soient aussi pleins de choses, et qui

remplissent mieux leur but que ce recueil. Cet Ouvrage a été traduit en allemand et en italien. En 1801 on en avoit commencé une édition en anglois, mais qui fut suspendue, dès qu'on apprit que l'auteur en avoit préparé une 4e édition considérablement augmentée ; en effet, elle a paru à Liége, en 3 vol. in-12, 1805.

XX. *Examen impartial des Epoques de la nature de M. de Buffon*, 4e édition, 1 vol. in-8vo, Maestricht, 1792. En lisant cet Ouvrage attentivement, on seroit tenté de croire que l'Auteur a passé une partie de sa vie à étudier ces matières abstraites, tant il les discute savamment. On avoit toujours cru que le Créateur avoit tiré le monde du néant en un instant : *Dixit et facta sunt; ipse mandavit et creata sunt*, Psalm. 148, 4, et que toute la nature a été parée soudainement de sa beauté et de sa perfection. Mais Mr. de Buffon y emploie un grand nombre de siècles, et divise en sept époques les révolutions diverses qui ont achevé l'architecture du monde ; et c'est cette partie systématique de l'ouvrage du Pline françois, dont notre Auteur entreprend l'examen.

XXI. *Dictionnaire historique*, 6 vol. in-8vo, 1781, édition promptement épuisée ; une seconde augmentée considérablement, 8 vol. in-8vo, 1789, 1794, 1797; une troisième en 1809, quoiqu'anoncée pour n'être que la seconde, et conservant la date de 1797, à Liége, chez Lemarié, parce que l'Auteur l'avoit exigé de son Imprimeur : *Ce sera*, lui écrivit-il, *pour assurer mes Lecteurs que cet Ouvrage reparoît avec les mêmes principes que pendant ma vie.* On avoit différens Dictionnaires historiques, mais le nouveau rédacteur crut rendre un service essentiel à la Religion, aux lettres et à la vérité de l'histoire, en assor-

tissant le sien aux vrais principes. Il a mis pour épigraphe ; ce mot d'Horace : *Convenientia cuique*, et il a tenu parole. La Table des matières sert à donner une idée du travail de l'Auteur, et de l'esprit qui a conduit sa plume. Il eut diverses querelles relatives à cet Ouvrage, de la part des rédacteurs du *Dictionnaire* connu sous la dénomination *d'une Société de gens-de-lettres*, mais M. de Feller, se défendit bien, en leur prouvant que chacun est le maître d'écrire sur un même sujet, et qu'ils avoient eux-mêmes imité et copié leurs devanciers, les Moréri, Ladvocat et autres.

XXII. *Réclamations Belgiques*, *ou Représentations faites au sujet des innovations de l'Empereur Joseph II*, 17 vol. in-8vo, 1787. C'est à ses soins que l'on doit cette collection, qui contient tant de Pièces intéressantes. La précipitation avec laquelle elle a été faite, a empêché d'y mettre l'ordre qu'on y auroit désiré.

XXIII. *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liége, 60 gros vol., depuis 1774 jusqu'en 1794. Il en paroissoit régulièrement deux cahiers chaque mois ; dès l'an 1770 ; il avoit travaillé à la partie littéraire de ce Journal, connu alors sous le titre de *Clef de Cabinet.* Cet ouvrage est plein de Dissertations intéressantes sur une infinité d'objets physiques, astronomiques, d'histoire naturelle, géographiques, historiques, critiques et théologiques. Il y combat sans cesse les philosophistes ; il fait la guerre à toutes les marottes du 18e siècle ; il en démontre le danger ou au moins l'inutilité, tels que l'*inoculation de la petite vérole*, les *conducteurs* pour préserver les bâtimens de la foudre, l'*huile* pour calmer les tourmentes et échapper au naufrage, les *ballons* dont la di-

rection est impossible, etc. Les indications des pages et renvois aux différens Journaux où il traite les mêmes matières, y établissent une espèce de concordance, et montrent combien il étoit uniforme et invariable dans ses principes.

La collection de ses Journaux renferme une grande quantité d'articles intéressans en tous genres, où ses deux *Dictionnaires* renvoient fréquemment ; un de ses amis s'occupe à les en extraire, pour rendre un service important aux amateurs de la saine littérature. Le même ami possède la Table des matières de cette collection ; si on l'imprimoit, elle seroit d'un grand secours pour les abonnés.

Quand on considère l'érudition immense qui embrasse tant de matières différentes, et qui caractérise les ouvrages de ce Savant, on s'imagine qu'il avoit une vaste bibliothèque ; et cependant elle ne consistoit qu'en 5 ou 6 ouvrages : la *Bible*, une *Concordance*, *Thomas a Kempis*, *Virgile* et *Horace* ; mais il avoit des cahiers nombreux, bien classés, pleins d'annotations qu'il avoit faites en lisant de bons ouvrages dans sa jeunesse ; c'étoit là son répertoire ordinaire. Son style est d'une énergie qui surprend ; il semble inventer des mots pour exprimer les choses, tant il savoit choisir les expressions propres. Il a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie à renforcer et augmenter la plupart de ses Ouvrages, et les matériaux sont prêts pour de nouvelles éditions de l'*Examen de l'Evidence intrinsèque du Christianisme*, des *Observations sur les Systêmes* ; il a laissé d'immenses Additions pour son *Dictionnaire historique*, puisqu'elles formeront plusieurs volumes ; elles seront publiées par forme de *Supplémens*, chez Lemarié, à Liége. Espérons que le légataire de ces pré-

cieux monumens, s'empressera de les livrer à l'impression; c'est un service qu'attend de lui le public, et un tribut de reconnoissance dont il est redevable au choix qu'a fait de lui ce grand-homme.

Pro animâ tuâ non confundaris dicere verum... pro justitiâ agonizare pro animâ tuâ, et usque ad mortem certa pro justitiâ, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.

Eccli. IV, 24; 33.



A LIÉGE,

CHEZ Fr. LEMARIÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, PROCHE L'HÔTEL-DE-VILLE, N°. 81.

1810.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

A

AA, (Pierre Van der) libraire de Leyde & géographe, a donné un Atlas de 200 cartes, faites sur les *Voyages de long-cours, depuis 1246 jusqu'en 1696*. On les trouve séparément, & jointes avec un grand nombre de figures, représentant des villes, des maisons de campagne, des cérémonies de différens peuples, des plantes, des animaux, &c. sous le titre de *Galerie agréable du Monde, où l'on voit, en un grand nombre de cartes & de figures, les empires, royaumes, républiques, provinces, villes des quatre parties du Monde*; Leyde, 66 vol. in-fol. qui se relient en 35. Ce grand recueil n'a de considération que par son immensité. On desireroit, surtout dans les cartes, plus de clarté & d'exactitude. Van der Aa imprimoit encore en 1729.

AAGARD, (*Nicolas & Christian*) deux freres nés à Wibourg en Danemarck, vers le commencement du siecle passé, sont connus dans la littérature : le premier, par quelques ouvrages de philosophie & de physique, tels que *De stylo novi Testamenti; De ignibus subterraneis; De nido Phœnicis*, &c. Le second par des Poésies Latines pleines de douceur & de pureté, rassemblées dans le Recueil des Poëtes Danois.

AALAM, ou *Ebn-al-Alam*, Astrologue Arabe, célebre dans le IXe. siecle. Découragé par l'inconstance de la fortune, il se retira dans une solitude, d'où il sortit ensuite pour faire des voyages.

AALST, *Voyez* AELST.

AARON, frere aîné de Moïse, l'un & l'autre fils d'Am-

ram & de Jochabed, de la tribu de Lévi, le premier Prêtre que Dieu revêtit de l'autorité & de la ſplendeur du Pontificat, le premier Chef de la Religion Judaïque, naquit en Egypte trois ans avant ſon frere, l'an 1574 avant Jeſus-Criſt. Moïſe ayant été deſtiné de Dieu pour délivrer les Hébreux de la captivité, s'aſſocia pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimoit avec plus de facilité que lui. Ils ſe rendirent à la cour de Pharaon, & opérerent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce Prince. Aaron accompagna toujours Moïſe, & porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au Roi. Ce fut ſa verge qui ſervit à produire les premiers miracles. Elle fut transformée en ſerpent, fit changer les eaux en ſang, remplit l'Egypte de grenouilles, & couvrit tout le pays de moucherons. Après le paſſage de la Mer-Rouge, pendant que Moïſe étoit ſur la montagne de Sinaï, il eut la foibleſſe de céder aux inſtances d'un peuple infidele qui demandoit un Dieu viſible, & vouloit (peut-être par le ſouvenir d'Apis, qu'il avoit vu adorer par les Egyptiens) qu'on lui fît un veau d'or. Aaron, en ſe prêtant à cette demande ſacrilege, vouloit ſans doute empêcher les Iſraélites de ſe débander, & les retenir au pied de la montagne juſqu'au retour de Moïſe; mais cette raiſon ne peut le juſtifier. Son repentir lui mérita le pardon de ſa faute, qui n'empêcha pas qu'il ne fût ſacré Grand-Prêtre. Cette préférence occaſionna des troubles parmi un peuple indocile, toujours murmurant contre Dieu & rebelle à ſes ordres. Coré, Dathan & Abiron, jaloux de l'honneur du ſacerdoce, ſe révolterent, & furent abymés avec leur famille dans la terre qui s'entrouvrit. Cette terrible punition fut ſuivie de pluſieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes du parti des rebelles, ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en ſortit un feu qui les conſuma. Comme la ſédition & la révolte contre Dieu ne ceſſoit pas encore, le feu du ciel enveloppa cette multitude rebelle & ingrate, & l'eût exterminée, ſi Aaron ne ſe fût mis, l'encenſoir à la main, entre les morts & les vivans, pour appaiſer la colere de Dieu. Ces punitions éclatantes & terribles étoient néceſſaires dans ces commencemens, aſſorties au caractere du peuple qui les provoquoit, & à la nature de la légiſlation théocratique, qui devoit conſtituer le gouvernement des Hébreux: elles ne pouvoient qu'imprimer profondément la crainte de Dieu & le reſpect de ſa loi. Un nouveau miracle confirma le ſacerdoce d'Aaron & fit ceſſer les murmures du peuple. Moïſe ordonna qu'on mît dans le tabernacle les douze verges des différentes tribus. On convint de déférer la ſouveraine ſacrificateur à la tribu dont la verge fleuriroit. Le lendemain celle de Lévi parut chargée de fleurs & de fruits. Aaron fut donc reconnu Grand-Prêtre. Il ſoutint avec Hur les bras de Moïſe qui prioit pendant que Joſué combattoit les Amalécites. Aa-

ron mourut l'an 1452 avant J.C. à 123 ans, après avoir revêtu des ornemens pontificaux Eléazar, son fils & son successeur dans le sacerdoce. Les Juifs ont eu 86 Grands-Prêtres, depuis Aaron, jusqu'à l'entiere destruction du temple.

AARON, (S.) gouvernoit dans le sixieme siecle un monastere de l'Armorique, situé dans une isle qu'un bras de mer séparoit de la ville d'Aleth, quant Saint-Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la maniere qu'on devoit l'attendre de son caractere; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. On l'honore le 22 de juin dans le diocese de Saint-Malo, & sa fête s'y célebre du rit *double mineur.* Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocese de Saint-Brieux. L'isle où étoit son monastere, prit dans la suite le nom d'*Aaron*. En 1159, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, transféra son siege dans l'église de Saint-Malo, qui appartenoit à un monastere de la même isle. La ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitans, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui remplit toute l'isle d'Aaron.

AARON, d'Alexandrie, Prêtre & Médecin du VIIe. siecle. C'est le premier, dit-on, qui ait fait connoître dans un *Traité* en langue Syriaque, la petite-vérole, maladie venue du fond de l'Arabie; mais d'autres avec plus de fondement reculent la connoissance de ce mal jusqu'à Rasis qui écrivoit au 10e. siecle : ce qui prouve bien évidemment qu'elle n'est pas, comme quelques Médecins le prétendent, en quelque sorte une dépuration d'humeurs nécessaire à une bonne constitution; qu'elle ne se répand que par contagion, qu'il est possible de la détruire, comme M. Paulet l'a démontré. Vers l'an 20 de ce siecle, elle étoit fort diminuée, & sembloit aller à sa fin, comme la lepre & le mal des ardens; mais le charlatanisme de l'inoculation l'a plus répandue que jamais. *Voyez* CONDAMINE.

AARON-HARISCON, rabbin Caraïte, médecin à Constantinople en 1294, auteur d'un savant *Commentaire* sur le Pentateuque, qui se trouve manuscrit à la bibliotheque du roi, & d'une *Grammaire* Hébraïque imprimée à Constantinople en 1581, in-8vo.

AARON, (Isaac) interprete de Manuel Comnene pour les langues Occidentales, trahissoit ce prince en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, & ses biens furent confisqués. Lorsqu'Andronic Comnene eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvoit lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite la victime de son conseil : Isaac l'Ange étant monté sur le trône en 1203, lui fit couper cette langue qui avoit fait tant de mal. Il se mêloit de magie.

AARON-BEN-CHAIM, chef des synagogues de Fez &

de Maroc, au commencement du XVIIe. siecle, est auteur d'un *Commentaire sur Josué*, intitulé : *Le cœur d'Aaron.* Ce livre rare fut imprimé à Venise en 1609, in-fol.

AARON de Bisztra (Pierre-Paul) religieux de l'ordre de S. Basile & évêque de Fogaras, siege principal des Grecs-unis, en Transylvanie, s'est distingué par son austérité, son zele, & ses travaux pour la foi. Il mourut, en odeur de sainteté vers 1760, à Nagybania, dans le college des Jésuites. Son corps transporté à Balas-Salva, dans le monastere des Basilites, est encore aujourd'hui sans aucune corruption, mais desséché & à-peu-près dans l'état où le pieux évêque s'est trouvé les dernieres années de sa vie, parfaitement semblable à S. Basile. *Cùm tantùm spiritu vivens, præter ossa & pellem nullâ corporis parte constare videretur.* (Lect. Brev. Rom.) On a de lui, *Definitio & exordium sanctæ œcumenicæ synodi Florentinæ, ex antiqua græco-latina editione desumpta.* Balas-Salva 1762, in-12. Cet ouvrage, imprimé en langue valaque, contribua beaucoup à resserrer l'union des Grecs avec l'Eglise romaine.

AARSENS, fils d'un greffier des états-généraux des Provinces-Unies, fut élevé par du Plessis-Mornai, & travailla à égaler son maître. Il se rendit recommandable dans sa patrie par le succès de ses ambassades en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où il se rendit en 1641, pour négocier le mariage du prince Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles I. Les relations qu'il en publia, sont faites avec assez d'exactitude en tout ce qui ne tient pas aux préjugés de sa secte. Il mourut très-riche, dans un âge avancé.

AARSENS, *Voy.* AERTSEN.

ABA, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il étoit beau-frere de S. Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Il défit Pierre, surnommé l'Allemand, neveu & successeur de S. Etienne, & l'obligea de se retirer en Baviere. Les exactions & les brigandages de Pierre lui avoient fait perdre la couronne. Aba élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang, & ravagea l'Autriche & la Baviere; mais ayant été défait par l'empereur Henri III, dit le Noir, il fut massacré en 1044 par ses propres sujets, dont il étoit devenu le tyran.

ABA, fille de Zénophanes, l'un des tyrans de la ville d'Olbe en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucers, souverains & grands pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville & sur le pays qui en dépendoit. Marc-Antoine & Cléopâtre lui en conserverent la propriété. Mais après la mort d'Antoine la souveraineté & grand-pontificat d'Olbe rentrerent dans la famille des Teucers.

ABAGA ou *Abaka*, roi des Tartares, soumit les Perses, se rendit redoutable aux chrétiens de la Terre-Sainte par sa puissance & sa valeur, &

envoya des ambaſſadeurs au ſecond concile général de Lyon, en 1274. Ces Ambaſſadeurs furent reçus avec beaucoup de pompe, dans la troiſieme ſeſſion, le 4 juillet 1274. Ils étoient au nombre de ſeize, & rendirent au pape des lettres de leur ſouverain, publiant la puiſſance de leur nation par des diſcours pompeux & pleins de l'emphaſe de l'éloquence orientale. Ils ne venoient pas pour reconnoître la foi des chrétiens, mais pour faire alliance avec eux contre les Muſulmans.

ABAILARD ou *Abélard*, (Pierre) naquit à Palais près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il étoit l'aîné de ſes freres; il leur laiſſa tous les avantages de ſon droit d'aîneſſe, pour ſe livrer entiérement à l'étude. La dialectique étoit la ſcience pour laquelle il ſe ſentoit le plus d'attrait & de talent. Dévoré par la paſſion d'embarraſſer par ſes raiſonnemens les hommes les plus déliés de l'Europe, il ſe rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, & le plus grand dialecticien de ſon tems. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, & n'eut pas de peine à réuſſir. Mais l'avantage qu'il eut dans pluſieurs diſputes, entr'autres ſur le ſyſtême de l'exiſtence métaphyſique d'une nature univerſelle, joint à ſa préſomption & à ſa jactance, lui attira l'inimitié de ſon maître & de ſes condiſciples. Ce redoutable athlete ſe ſépara d'eux pour aller ſoutenir des aſſauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Melun, enſuite à Corbeil, enfin à Paris. Son nom devint ſi célebre, que tous les autres maîtres ſe trouverent ſans diſciples; le ſucceſſeur de Guillaume de Champeaux dans l'école de Paris, lui offrit ſa chaire, & ne rougit pas de ſe mettre au nombre des ſiens. Abailard devint le docteur à la mode, & ſon imprudence croiſſant avec ſa vanité, il ne ſe défia pas d'une liaiſon avec une jeune perſonne de qualité, niece de Fulbert, chanoine de Paris. Les ſuites en furent telles, que l'oncle devenu furieux fit mutiler le docteur, quoique lié depuis, avec la niece, par les liens d'un mariage ſecret. Abailard alla cacher ſon opprobre dans l'abbaye de S. Denis en France, où il ſe fit religieux. Héloïſe prenoit en même-tems le voile à Argenteuil. Les diſciples d'Abailard le preſſoient de reprendre ſes leçons publiques; il ouvrit d'abord ſon école à S. Denis, & enſuite à S. Ayoul de Provins. L'affluence des étudians y fut ſi grande, que quelques auteurs en font monter le nombre juſqu'à trois mille. Cependant ſon *Traité de la Trinité* fut condamné au concile de Soiſſons vers 1121. S. Bernard lui écrivit pour l'engager à ſe rétracter & à corriger ſes livres. Cet entêté n'en voulut rien faire; il voulut attendre la déciſion du concile de Sens, qui étoit près de s'aſſembler, & demanda que S. Bernard y fût préſent. L'abbé de Clairvaux s'y trouva en effet; il produiſit les propoſitions extraites des ouvrages d'Abailard, & le ſomma de les juſtifier ou de les rétracter. Celui-ci ne fit ni l'un ni l'autre: il en appella au pape,

& se retira. Par respect pour son appel, le concile se contenta de condamner les propositions, & ne nota point sa personne. On dit pour l'excuser, qu'il vit bien que S. Bernard & les évêques du concile de Sens étoient prévenus contre lui, & que sa justification n'eût servi à rien. Mauvais prétexte dont un opiniâtre peut toujours se servir quand il le veut. S'en rapporter au jugement du concile, en appeller ensuite, avant même qu'il soit prononcé, est un trait de révolte & de mauvaise foi: les évêques étoient ses juges légitimes; en refusant de se justifier, il méritoit condamnation. En effet il fut condamné à Rome aussi bien qu'à Sens. Innocent II confirma les décrets de ce concile, & ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, & que leur auteur fût enfermé avec défense d'enseigner. Abailard, aussi malheureux en écrits qu'en amours, publia son apologie; & croyant devoir poursuivre son appel au saint-siege, il partit pour Rome. En passant à Cluni, Pierre *le Vénérable*, abbé de ce monastere, homme éclairé & compatissant, le retint dans sa solitude, & entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur & sa piété; il peignit son repentir au pape, & obtint son pardon. Il travailla en même-tems à le réconcilier avec S. Bernard, & y réussit. Quoiqu'Abailard fût entré dans le cloître, plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante étoit alors au Paraclet. C'étoit un oratoire que son amant avoit bâti près de Nogent-sur-Seine en 1122, à l'honneur de la Trinité. Héloïse y vivoit saintement avec plusieurs autres religieuses. Abailard trouva dans le monastere de Cluni la paix de l'ame, que les plaisirs & la gloire n'avoient pu lui procurer. Devenu très-infirme, il fut envoyé au monastere de S. Marcel, près de Châlons-sur-Saône, & y mourut en 1142, à 63 ans. Héloïse demanda les cendres d'Abailard, & les fit enterrer au Paraclet. Pierre le Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. Quelques éloges qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'eût une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il auroit été moins célebre & plus heureux. Des écrivains protestans ont dit qu'il fut condamné & persécuté, non pour ses erreurs, mais pour avoir soutenu aux moines de S. Denis que leur Saint n'étoit pas le même que S. Denis l'aréopagite; c'est une imposture. Ce point ne fut mis en question ni à Soissons, ni à Sens, ni à Rome: Abailard fut condamné pour des erreurs qu'il avoit enseignées sur la Trinité, sur l'incarnation, sur la grace, & sur plusieurs autres chefs. On peut en voir la censure dans le recueil de ses ouvrages publiés à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1606, & d'autres fois celle de 1626), en un gros vol. in-4°. sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre, I. Plusieurs *Lettres*: la premiere est un récit des différentes infortunes de l'auteur,

jusques vers le tems du concile de Sens; la troisieme, la cinquieme & la huitieme sont adressées à Héloïse. II. Des *Sermons*. III. Des *Traités dogmatiques*. On trouve dans ces différens ouvrages, de l'imagination, du savoir & de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulieres, de vaines subtilités, d'expressions barbares. Dom Gervaise publia en 1720, en 2 vol. in-12, *la Vie d'Abailard & d'Héloïse*. Trois ans après il fit imprimer en 2 vol. in-12, les véritables *Lettres* de ces deux amans, avec des notes historiques & critiques, & une traduction qui n'est qu'une longue paraphrase. On a publié sous le nom d'Abailard & Héloïse différentes *Lettres*, qui sont purement romanesques. La meilleure édition des véritables lettres d'Abailard & Héloïse, est celle de Londres 1718, in-8°. en latin. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, & n'est pas commune.

ABANO, *Voyez* APON.

ABARBANEL, *V.* ABRABANEL.

ABARIS, Scythe fameux, qu'on dit avoir été prêtre d'Apollon Hyperboréen. Les savans sont partagés sur le tems où il vivoit : les uns le font contemporain des Grecs qui assiégerent Troie; les autres de Crésus. Porphyre & Jamblique lui ont attribué une foule de prodiges, qui sont de pures fables. Il avoit reçu d'Apollon, suivant eux, une fleche volante, sur laquelle il traversoit les airs, ce qui lui servoit à faire de belles courses. La plus fameuse est celle qu'il fit à Athenes, où il fut député à l'occasion d'un oracle d'Apollon. La Grece admira ce prophete barbare, & la postérité l'a mis au rang des enthousiastes. Il avoit composé quelques livres pleins de son fanatisme, dont il ne nous reste que les titres.

ABASSA, irrité contre Mustapha I, empereur des Turcs, se révolta, sous prétexte de venger la mort du sultan Osman, & fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le mufti & le général des janissaires profiterent de cette rebellion pour déposer Mustapha, & pour placer Amurat IV sur le trône. Le sultan peu de tems après s'accommoda avec Abassa; il l'envoya en 1634 contre les Polonois à la tête d'une armée de 60000 hommes. Il auroit remporté une victoire signalée, sans la lâcheté des Moldaves & des Valaques. Les circonstances changerent tout-à-coup, & il fut sacrifié aux intérêts de l'état : pour appaiser les Polonois, le sultan le fit étrangler. Abassa avoit des qualités brillantes & dangereuses.

ABASSA, sœur d'Aaron-Raschild, fut mariée par son frere à Giafar, à condition qu'ils ne goûteroient pas les plaisirs du mariage. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avoient reçu. Ils eurent bientôt un fils, qu'ils envoyerent secrettement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connoissance, Giafar perdit la faveur de son maître, & peu après la vie; & Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Plusieurs années après, une dame qui la connoissoit, touchée de son

malheur, lui demanda ce qui le lui avoit attiré. Elle répondit, qu'elle avoit eu autrefois quatre cents esclaves, & qu'elle se trouvoit dans un état où deux peaux de mouton lui servoient, l'une de chemise & l'autre de robe; qu'elle attribuoit sa disgrace à son peu de reconnoissance pour les bienfaits qu'elle avoit reçus de Dieu; qu'elle reconnoissoit sa faute, en faisoit pénitence, & vivoit contente. La dame lui donna alors cinq cents dragmes d'argent, qui lui causerent un plaisir aussi vif, que si elle eût été rétablie dans son premier état. Abassa avoit beaucoup d'esprit, dit-on, & faisoit fort bien des vers.

ABAUZIT, (Firmin) né à Uzès de parens Calvinistes, qui l'emmenerent de bonne heure à Geneve, fut bibliothécaire de cette derniere ville, où il vécut dans une assez grande obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude, à portée de Geneve; c'est-là qu'il termina sa carriere au commencement de 1768. On a de lui quelques ouvrages en faveur de l'Arianisme; entr'autres un commentaire sur l'Apocalypse, où les erreurs de cette secte sont défendues avec une ardeur bien peu assortie à la philosophie que l'auteur affectoit. Si l'abbé Bergier s'est occupé à le réfuter, ce n'est pas qu'il le regardât comme un adversaire fort redoutable, mais parce que l'enthousiasme avec lequel J. J. Rousseau avoit parlé de ce fanatique, auquel il avoit fait plusieurs plagiats, eût pu le faire prendre pour un homme important. Le compilateur Manuel en parle sur le même ton dans son *Année françoise*. Abauzit a donné aussi une nouvelle édition de *l'Histoire de Geneve* de Canor Spon, 1730, 2 vol. in-4°. & 4 vol. in-12.

ABBADIE, (Jacques) célebre ministre Calviniste, naquit à Nay en Béarn, en 1654. Après avoir étudié à Sedan, voyagé en Hollande & en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministere d'abord en France, puis à Berlin, & ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killaloé. Il mourut en 1727, à Ste. Marybonne, près de Londres, à l'âge de 73 ans. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractere, & l'éloquence de ses sermons, lui avoient fait beaucoup d'amis dans cette ville, parmi les grands & les gens-de-lettres. Il étoit versé dans les langues, dans l'écriture & dans les peres. Il a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages (Voy. les *Mémoires de Niceron*, tome 33). *Ses Traités de la vérité de la religion chrétienne*, en 2 vol. in-12, *de la Divinité de J. C.* in-12, & de *l'art de se connoître soi-même*, formant en tout 4 vol. in-12, traduits en différentes langues, écrits avec beaucoup de force dans le raisonnement, & d'énergie dans le style, eurent le suffrage des catholiques & des protestans. *L'Art de se connoître soi-même* a été fondu presque tout entier dans *l'Encyclopédie*, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Sa *Vérité de la religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8°., ne fut pas également applaudie, &

passa même chez les savans de la Réforme pour un ouvrage foible & une apologie très-incomplette. Les gens sensés de toutes les communions se moquèrent également du *Triomphe de la providence & de la religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1713, en 4 vol. in-12.: ouvrage plus digne de Nostradamus & de Jurieu, que d'un théologien sage. Voltaire prétend que cette production fit tort à son *Traité de la religion chrétienne*, comme si un homme qui démontre une chose, ne pouvoit déraisonner dans une autre. Le même Voltaire avance qu'Abbadie est mort fou; anecdote démentie par des témoins oculaires: tous les hommes qui témoignent de l'attachement à la religion chrétienne, doivent, au jugement de ce cynique, passer pour des insensés. On a encore d'Abbadie, I. Un volume de *Sermons*, 1680, in-8o., moins connus que son Traité sur la religion, II. La *Défense de la nation Britannique*, contre l'auteur de *l'Avis important aux réfugiés*, 1692, in-8o. Ce livre n'est pas commun. III. Les *Caracteres du chrétien & du christianisme*, 1685, in-12. Abbadie avoit la mémoire la plus heureuse. Il composoit ses ouvrages dans sa tête, & ne les écrivoit qu'à mesure qu'il les faisoit imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition, nous a privés de deux livres importans, dont l'un étoit une *Nouvelle maniere de démontrer l'immortalité de l'ame.*

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre & un de ses généraux. Il sauva la vie à son neveu à la bataille de Honain, que ce prophete auroit perdue, si Abbas n'eût rappellé les fuyards. Sa mémoire est révérée chez les Mahométans, qui l'ont mis dans la premiere classe de leurs docteurs & de leurs saints.

ABBAS, fils du précédent, fut regardé par les Musulmans, comme leur Rabbani, c'est-à-dire, comme le docteur des docteurs; c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des 37 califes Abbassides qui détrônerent les califes Ommiades, descendoit de ces deux Abbas. Leur domination dura 524 ans. Long-tems despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent dépossédés à leur tour par les Tartares.

ABBAS, *Voyez* SCHAH-ABBAS.

ABBATIUS, (Balde Ange) médecin italien, né au XVIe. siecle, à Gubier dans l'Etat-Ecclésiastique, se fit un nom dans la pratique de son art. Il est connu dans la république des lettres par un traité en latin *sur les Viperes*. Cet ouvrage, où l'auteur traite en physicien de la nature de ces reptiles, & en médecin éclairé des maladies où ils peuvent être administrés, fut imprimé en 1589, in-4o. Il est peu commun.

ABBÉ, (Louise l') *Voyez* LABBÉ.

ABBON, moine de S. Germain-des-Près, fit en vers latins barbares la relation du siege de Paris par les Normands vers la fin du IXe. siecle. Ce gazetier vérsificateur, qui lui-même étoit Normand, fut témoin

de ce siege, & s'il n'est pas bon poëte, il est historien exact. Il entre dans les plus grands détails, & paroît assez impartial. Son poëme contient plus de douze cents vers en deux livres. On le trouve dans le tome II de la collection de Duchêne, & il a été réimprimé beaucoup plus correct, avec des notes, dans les *Nouvelles Annales de Paris*, publiées par Dom Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 1753, vol. in-4°. On en a donné depuis une traduction françoise.

ABBON *de Fleury*, né dans le territoire d'Orléans, se livra avec une égale ardeur à tous les arts & à toutes les sciences, grammaire, arithmétique, poésie, rhétorique, musique, dialectique, géométrie, astronomie, théologie. Après avoir brillé dans les écoles de Paris & de Rheims, il fut élu abbé du monastere de Fleury, dont il étoit moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenoit les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuerent quelques violences contre ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une Apologie qu'il adressa aux rois Hugues & Robert. Il dédia quelque-tems après aux mêmes Princes un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois & ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome pour appaiser Grégoire V, qui vouloit mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de la Réole en Gascogne. Il y retourna une seconde fois quelque tems après, toujours par le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques & les Gascons, lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchoit de réunir les esprits, & qu'il donnoit même tort à ses domestiques, un Gascon le perça d'un coup de lance dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée au 13 novembre dans les martyrologes de France & dans celui des Bénédictins. Le recueil de ses Lettres fut publié en 1687, in-fol. sur les manuscrits de Pierre Pithou. On y a joint son recueil de canons & son Apologie.

ABBOT, (Robert) professeur de théologie dans l'université d'Oxford, né à Guilfort en 1560, étoit fils d'un tondeur de draps du comté de Surrey. Le roi Jacques I, qui aimoit les docteurs, & qui prétendoit bien l'être lui-même, lui donna l'évêché de Salisbury, en récompense de ce qu'il avoit publié en 1616, in-4°., à Londres, un livre latin *De la souveraine puissance des rois*, contre Bellarmin & Suarez. On a encore de ce théologien, I. Plusieurs traités de controverse, où il y a plus de fanatisme que de raison. II. Une *Réponse* à l'apologie de Henri Garnet, Jésuite; ouvrage du même genre. Abbot ne fut évêque que trois ans; il mourut en 1618. *Voy*. l'art. suiv.

ABBOT, (George) d'abord principal du college d'Oxford, ensuite nommé à deux évêchés, & enfin archevêque de

Cantorbery, étoit frere du précédent; mais il ne sut pas se ménager, comme lui, les bonnes graces du roi Jacques I. Il les perdit en s'opposant au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. Quelques personnes, irritées de l'indulgence d'Abbot pour les non-conformistes, profiterent de l'aversion de Jacques I. Ils l'accuserent d'irrégularité pour avoir fait un meurtre par mégarde. Abbot confondit ses ennemis; mais six ans après, ils furent appuyés par le duc de Buckingham, qui haïssoit l'archevêque. Abbot, suspendu des fonctions de sa primatie, se retira dans sa patrie, puis au château de Croyden, où il mourut en 1633. Nous avons de ce savant prélat, I. *Six questions théologiques*, en latin. Oxford, 1598, in-4°. II. Des *Sermons* sur le prophete Jonas, in-4°. III. L'*Histoire du massacre de la Valteline*, à la fin des actes de l'église Anglicane, de Jean Fox. Londres, 1631, in-fol. IV. Une *Géographie* in-4°., assez bonne pour son tems. V. Un *Traité de la visibilité perpétuelle de la vraie église*, in-4°. Ces 4 derniers ouvrages sont en Anglois. Voyez, sur *Robert & George Abbot*, les *Mémoires* de Niceron, tome 16. Ceux qui ont comparé ces deux freres, disent que George étoit plus propre pour les affaires, & Robert pour la théologie. La gravité du premier étoit accompagnée d'un ton sévere, & celle du second avoit l'air riant.

ABDALCADER, mystique Persan, naquit dans la province de Ghilan en Perse, ce qui lui fit donner le surnom de Ghili. Les Musulmans réverent ce docteur, comme un grand saint de leur religion. Il connoissoit à fond la loi Musulmane, & l'observoit dans toute son étendue. La priere de ce Mahométan ressemble un peu à celle du Pharisien dont il est parlé dans l'évangile : *O Dieu tout-puissant, comme je ne t'oublie jamais, & que je te rends un culte perpétuel, de même daigne te souvenir quelquefois de moi!*

ABDALLA, pere du prophete Mahomet, étoit esclave & conducteur de chameaux. Les Mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le pere fut recherché en mariage par une reine de Syrie.

ABDALLA, fils de Zobaïr, proclamé calife par les Arabes de la Mecque & de Médine, qui s'étoient révoltés contre Yesid, essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, & en demeura paisible possesseur pendant quatre ans, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yesid dans le califat de Syrie, fit mettre le siege devant la Mecque. Abdalla, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où ayant été renversé par un coup de pierre, il eut la tête tranchée, vers l'an 733. Ce prince avoit de la bravoure & de la piété; mais son avarice étoit si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. On dit que ce prince avare étoit si attentif dans ses prieres, que les pigeons venoient se reposer sur sa tête sans qu'il s'en apperçût; mais il est à croire que dans ces momens d'une méditation si profonde il pensoit à ses trésors.

ABDALLA, fils d'Yesid, célebre jurisconsulte Musulman, avoit coutume de dire qu'un docteur devoit toujours laisser à ses disciples quelque point de la loi à éclaircir, & qu'ainsi il ne devoit jamais rougir de dire ; *Je ne sais point.* Ce devroit être la devise de tous les docteurs, & dans ce siecle de suffisance plus que dans tous les autres.

ABDALLAH, fils d'Abbas, & oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avoit procuré. Après sa mort il prétendit lui succéder ; il prit les armes, & se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandoit les troupes d'Abou-Giaffar, son concurrent & son neveu, il s'enfuit à Barrah, & y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giaffar, pour le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, & ne souhaiter qu'une réconciliation avec Abdallah. Celui-ci, séduit par ses artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec des démonstrations de l'amitié la plus sincere. Mais peu de tems après, le plancher de la chambre où Abdallah étoit, s'écroula tout-à-coup, & le fit périr avec une partie de ses amis. Cet événement avoit été concerté par le calife, qui avoit fait disposer son appartement de façon qu'au premier ordre, on étoit sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Sa mort arriva l'an de J.C. 754. Ses troupes avoient défait en bataille rangée le dernier calife des Ommiades ; & il avoit exercé des cruautés inouies contre tous ceux de cette maison qui étoient tombés entre ses mains.

ABDALMALEK, cinquieme calife Ommiade, surnommé *l'écorcheur de pierre*, à cause de son avarice, commença à régner en 684. Il fit la conquête des Indes, de la Mecque, de Médine, & pénétra jusqu'au fond de l'Espagne. Son haleine étoit, dit-on, si infecte, qu'elle tuoit les mouches qui se reposoient sur ses levres. Il mourut après un regne de plusieurs années. Il ajoutoit beaucoup de foi aux songes ; & l'on a fait à ce sujet des contes aussi ridicules qu'indécens.

ABDALMALEK, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté & la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, & avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

ABDALONYME, ABDOLONYME, ABDOLOMINE, ou ALYNONIME (car ce nom est rendu différemment par les historiens), prince Sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie, quoiqu'il fût issu du sang royal. Alexandre-le-Grand, qui faisoit des rois & qui les détrônoit à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdalonyme. Alexandre ayant ensuite demandé au nouveau roi comment il avoit pu sup-

porter sa misere, Abdalonyme lui répondit : *Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur ! Je n'ai jamais manqué de rien tant que je n'ai rien possédé ; mes mains ont fourni à tous mes besoins.* Alexandre, charmé de cette réponse, ajouta à ses états une contrée voisine, & lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses.

ABDAS, (S.) évêque de Perse du tems de Théodose-le-Jeune, fit abattre, par un zele indiscret, un temple de Païens consacré au feu. Le roi de Perse, qui jusqu'alors n'avoit pas inquiété les chrétiens, donna ordre à Abdas de rebâtir ce qu'il avoit détruit ; mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, & suscita aux fideles une horrible persécution. Elle dura plus de trente ans, & alluma une grande guerre entre l'empire des Grecs & celui des Perses. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme l'évêque d'avoir abattu le temple, mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir. *Car il me semble*, dit-il, *que c'est la même chose d'adorer le feu ou de lui bâtir un temple.*

ABDEMELEK, Ethyopien, eunuque du palais du roi Sédécias, obtint de son maître la délivrance du prophete Jérémie.

ABDEMELEK, roi de Fez & de Maroc, demanda des troupes au sultan Selim, pour se défendre contre Mahomet, son neveu, qui l'avoit détrôné. Mahomet dans le même tems fut secouru par D. Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua avec près de 800 bâtimens au royaume de Fez. Le vieux roi Africain livra bataille en 1578 au jeune Portugais, & défit complettement son armée. Trois rois périrent dans cette journée ; les deux rois Maures, l'oncle dans sa litiere, le neveu dans un marais, & D. Sébastien, dont on ne put retrouver le corps.

ABDENAGO, nom Chaldéen qui fut donné à Azarias, l'un des compagnons de Daniel, jetés dans une fournaise ardente, par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avoient pas voulu adorer la statue, & que le vrai Dieu, dont ils n'avoient pas voulu renier le culte, conserva sans atteinte au milieu des flammes.

ABDERAME I, dit *le Juste* (si un conquérant peut l'être), étoit le fils du calife Heschan, de la race des Ommiades. Les Sarrasins révoltés contre leur roi Joseph, l'appellerent en Espagne l'an 754 de J. C. Il remporta plusieurs victoires sur ce prince, & lui ôta la vie dans la derniere. Il fit la conquête de la Castille, de l'Arragon, de la Navarre, du Portugal, & prit le titre de roi de Cordoue. Cet Abderame, surnommé *le Juste*, fit tant de ravages en Espagne, qu'il en fut appellé *le second destructeur.* Il construisit la grande mosquée de Cordoue, & mourut après 32 ans de regne. Les autres rois qui porterent son nom après lui, ne méritent pas un article dans les tables chronologiques.

ABDERAME, général du calife Heschan, après avoir conquis l'Espagne, pénétra

jusqu'en France, prit Bourdeaux, vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, dans une bataille sanglante, dévasta le Poitou, & parvint jusqu'à Tours, portant par-tout la désolation & le carnage. Charles Martel, secondé d'Eudes, arrêta ses conquêtes, & lui arracha la victoire & la vie dans une bataille fameuse, donnée près de Poitiers en 732. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins; & le terme de leur progrès en France. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu ces deux Abderames, & n'en a fait qu'un.

ABDERAME, se fit souverain de Safie dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder son neveu Amadin, qui gouvernoit cet état. Il régna long-tems en paix, & fut assassiné à son tour. Il avoit une fort belle fille, aimée d'un jeune-homme des principaux de la ville, nommé Ali-Ben-Guecimin. Ce jeune-homme la connut par l'entremise d'un esclave, & même de sa mere. Abderame le sut, & résolut de s'en venger; mais la fille & la femme qui s'en doutoient, en donnerent avis à Ali-Ben, qui se mit en état de le prévenir. Abderame, qui avoit les mêmes vues, envoya prier un jour de fête Ali de venir à la mosquée. Il y vint avec son ami Yahaya, auquel il avoit fait part de son dessein, & poignarda Abderame lorsqu'il faisoit son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1505.

ABDERE, favori d'Hercule. La fable raconte qu'il fut mis en pieces par les jumens de Diomede. Ce héros, pour en conserver la mémoire, jetta les fondemens d'une ville près de son tombeau, & lui donna son nom. L'air de cette ville étoit contagieux: il menoit à la folie & à la stupidité. Hercule n'avoit pas prévu qu'il bâtissoit un vaste hôpital de fous.

ABDIAS, le IVe. des douze petits prophetes, imite & copie même Jérémie. On ne sait rien de son pays, ni de ses parens. On ignore même le tems auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée & d'Isaïe: d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. S. Jerôme parle de son tombeau, que sainte Paule vit à Samarie; il paroît porté à croire, avec la plupart des commentateurs Hébreux, qu'il est ce même Abdias intendant d'Achab dont il est parlé dans l'article suivant.

ABDIAS, intendant de la maison d'Achad, roi d'Israël, du tems du prophete Elie. Ce fut lui qui, au milieu d'une cour impie & corrompue, se conservoit pur & sans tache. Lorsque Jézabel poursuivoit les prophetes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissoit de pain & d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophete. Il y a encore eu d'autres Abdias, 1°. un intendant des finances de David; 2°. un des généraux d'armée du même roi; 3°. un lévite qui rétablit le temple sous le regne de Josias.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé d'une histoire du

combat des apôtres : *Historia certaminis apostolici.* Il nous dit, dans sa préface, qu'il avoit vu Jesus-Christ, qu'il étoit du nombre des soixante & douze disciples, qu'il suivit en Perse S. Simon & S. Jude, qui l'ordonnerent premier évêque de Babylone. Mais en même tems il cite Hégésippe, qui n'a vécu que trente ans après l'ascension de Jesus-Christ; & veut nous faire accroire qu'ayant écrit lui-même en hébreu, son ouvrage a été traduit en grec, par un nommé Eutrope, son disciple, & du grec en latin, par Jules Africain, qui vivoit en 221. Ces contradictions démontrent que le prétendu Abdias est un imposteur. Wolfang Lazius, qui déterra le manuscrit de cet ouvrage dans le monastere d'Ossak, en Carinthie, le fit imprimer à Basle en 1551, comme un monument précieux. Il y en a eu plusieurs autres éditions, sans que cette histoire en ait acquis plus d'autorité

ABDISSI, patriarche de Muzal dans l'Assyrie Orientale, vint baiser les pieds du pape Pie IV, qui l'honora du *Pallium* en 1562. Ce savant prélat promit de faire observer dans les pays de sa jurisdiction, les décisions du concile de Trente, qui avoit approuvé sa profession de foi. De retour dans son pays, il convertit plusieurs Nestoriens. Abraham Ecchellensis a donné son catalogue des écrivains Chaldéens, Rome 1653, & depuis à Mayence 1655, in-8vo.

ABDOLOMINE, *Voy.* ABDALONYME.

ABDON, douzieme juge du peuple d'Israël, gouverna pendant huit ans. Il laissa 40 fils & 30 petits-fils, qui l'accompagnoient toujours, montés sur 70 ânes ou ânons. Il mourut l'an 1148 avant J. C. Il y a eu trois autres Abdon, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophéteſſe Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi, qui avoit été trouvé dans le temple.

ABDON, (S.) Persan, vint à Rome avec S. Sennen, son compatriote, où tous deux confesserent la foi & furent mis à mort en 250, durant la persécution de Dece. Les chrétiens enleverent leurs corps, & les déposerent dans la maison d'un sous-diacre, nommé Quirin. Sous le regne de Constantin-le-Grand, les reliques de ces saints furent transportées dans le cimetiere de Pontien, ainsi appellé de ceux qui l'avoient fait bâtir. On l'appelloit encore *ad ursum pileatum*, de quelque signe qu'on y voyoit. Il prit ensuite le nom des deux Saints Martyrs. Il étoit auprès du Tibre, sur le chemin de Porto, & à peu de distance de Rome. On y voit encore sur un ancien morceau de sculpture, les noms & les figures de nos saints, ayant sur la tête une couronne & un bonnet persan. Saint Abdon & Saint Sennen sont nommés dans l'ancien calendrier de Libere, & dans plusieurs martyrologes. Leurs *Actes*, qui sont modernes, méritent peu de créance, comme l'a démontré le cardinal Noris.

ABDULMUMEN, de la secte des Almohades ou Mouavedites, fils d'un potier de terre, se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir

pris la ville d'assaut, & l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi, & étrangla de ses propres mains Isaac, successeur de la couronne. Abdulmumen conquit ensuite les royaumes de Fez, de Tunis & de Tremecen; il se disposoit à passer en Espagne, lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Le pere étoit un des hommes les plus braves de son siecle; mais sa valeur prenoit sa source dans sa férocité, plus que dans l'élévation de son ame.

ABEILLE, (Gaspard) prieur de Notre-Dame de la Merci, naquit à Riez en Provence, en 1648. Sorti de Provence dans sa premiere jeunesse, il vint à Paris, & s'y fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en lui donnant le titre de son secrétaire. Le poëte suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, & à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. Le prince de Conti, & le duc de Vendôme l'honorerent de leur familiarité. Il leur plaisoit par sa conversation vive & animée. Les bons mots qui auroient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendoit piquans par le tour qu'il leur donnoit, & par les grimaces dont il les accompagnoit. Un visage fort laid & plein de rides qu'il arrangeoit comme il vouloit, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit un conte ou une comédie, il se servoit fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la piece qu'il récitoit. L'abbé Abeille eut un prieuré & une place à l'académie françoise. Nous avons de lui des *Odes*, des *Epîtres*, plusieurs *Tragédies*, une *Comédie* & deux *Opéra*. Un prince disoit de sa tragédie de *Caton*, que si Caton d'Utique ressuscitoit, il ne seroit pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. On peut ajouter que, si l'auteur de *Caton* revenoit au monde, il n'y seroit reçu ni comme un Racine, ni comme un Corneille. Il savoit bien ce qui fait les bons poëtes; mais il ne l'étoit pas. Son style est foible, lâche & languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avoit dans son caractere. Plusieurs écrivains ont conté l'anecdote suivante sur sa tragédie de *Coriolan;* mais d'autres l'ont niée avec plus de raison. Elle commençoit, dit-on, par une scene entre deux princesses, dont l'une disoit à l'autre : *Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre pere ?* l'autre actrice hésitant à répondre, un plaisant reprit à haute voix : *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.* C'est ce que le public disoit des ouvrages de l'abbé Abeille, un mois après leur impression, & on a eu raison de lui faire cette épitaphe :

Ci-gît un auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même bierre;
Et lorsqu'Abeille on nommera,
Dame Postérité dira :
Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.

Il

Il mourut à Paris en 1718. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, t. 42.

ABEILLE, (Scipion) frere du précédent, a laissé une excellente *Histoire des Os*, 1685, in-12, avec des vers qui prouvent qu'il n'étoit pas sans talent pour la poésie. Il mourut en 1697. Il avoit été chirurgien-major du régiment de Picardie. On a de lui un traité relatif à cet emploi. Il le publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait chirurgien d'armée.*

ABEL, second fils de nos premiers parens, offroit à Dieu les prémices de ses troupeaux ; Caïn, son frere, jaloux de ce que ses offrandes n'étoient pas si agréables au ciel, le tua, l'an avant J. C. 3874. Les rêveries que les Rabbins ont écrites sur la conduite d'Abel, ne méritent aucune attention. Le récit simple & naïf de l'écriture donne lieu à plusieurs réflexions. 1°. Le sort des deux freres dut faire sentir à nos premiers parens les suites horribles de leur péché, l'excès des miseres auxquelles étoit condamnée leur postérité. 2°. La destinée d'Abel démontre que les récompenses de la vertu ne sont pas de ce monde. Dieu avoit dit à Caïn, pendant qu'il méditoit son crime : » Si tu fais » bien, n'en recevras-tu pas » la récompense ? Si tu fais mal, » ton péché s'élevera contre » toi. » Cependant Abel reçoit pour toute récompense de sa piété une mort violente & prématurée. Dieu a donc accompli sa promesse dans une autre vie. Selon S. Paul, *Abel, par sa foi*, a offert à Dieu de meilleurs sacrifices que Caïn ; par-là, il a mérité le nom de *Juste*. » Dieu lui-même, dit cet apô» tre, a rendu témoignage à ses » offrandes, & par cette foi il » parle après sa mort ». *Fide plurimam hostiam Abel, quàm Caïn, obtulit Deo ; per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo : & per illam defunctus adhuc loquitur.* Quelle a pu être la foi d'Abel, sinon une ferme croyance à la vie future ? Le témoignage que Dieu lui a rendu seroit illusoire, si la piété d'Abel étoit frustrée de toute récompense. L'indulgence avec laquelle Dieu traite Caïn après son crime, seroit un nouveau sujet de scandale. L'église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modele d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, & d'agréable odeur ; particuliérement dans le Canon de la Messe, *sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel.* — M. Gessner a fait un poëme Allemand sur la mort de ce patriarche, traduit en François par M. Hubert, & applaudi par tous ceux qui aiment la bonne littérature.

ABEL. *Voy.* Able.

ABELA, (Jean-François) commandeur de l'ordre de Malte, est connu par un livre rare & curieux. Il le publia à Malte en 1647, in-fol. sous le titre de *Malta illustrata.* Cet ouvrage divisé en 4 livres, & assez bien écrit en Italien, renferme la description de l'isle de Malte & de ses principales antiquités.

ABÉLARD. *V.* Abailard.

ABELLI, (Louis) grand-vicaire de Bayonne, curé de Paris, & ensuite évêque de Rhodès, naquit dans le Vexin François en 1604. Il se démit

de son évêché en 1667, trois ans après y avoir été nommé, pour vivre en solitaire dans la maison de S. Lazare à Paris. Il y mourut en 1691, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Medulla theologica*, in-12., qui lui a fait donner par Boileau le titre de *Moelleux Abelly* : ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon. II. *La Vie de S. Vincent de Paul*, in-4°. Il se déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, & sur-tout contre l'abbé de S. Cyran. M. Collet en a donné une plus étendue en 2 vol. in-4°, dont on a un bon abrégé en 1 vol. in-12. III. *La tradition de l'église, touchant le culte de la Ste.-Vierge.* Les ministres Calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, à cause de certaines expressions exagérantes & inexactes qui sembloient justifier les reproches faits aux Catholiques. IV. *Des Méditations* en 2 vol. in-12, très-répandues; enfin quelques autres ouvrages également propres à nourrir la piété. L'auteur étoit un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales & pastorales. *Voyez* les *Mémoires de Nicéron*, tome 41.

ABENDANA, (Jacob) Juif Espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilege* d'explications sur plusieurs endroits de l'écriture-sainte, Amsterdam, 1685, in-fol., & d'autres ouvrages estimés par les Hébraïzans.

ABEN-EZRA, (Abraham) célebre rabbin Espagnol, que les Juifs ont surnommé *le Sage*, *le Grand & l'Admirable*; titres que ce qu'il a écrit ne vérifie pas toujours. Philosophe, astronome, médecin, poëte, cabaliste, commentateur, il embrassa tous les genres, & réussit dans plusieurs. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires*, où il est moins rabbin que les autres interpretes de sa nation, mais où il l'est encore trop. Son livre intitulé : *Jesud-Mora*, est fort rare. C'est une exhortation à l'étude du *Talmud*, dont peu de gens profiteront. On a encore de lui *Elegantiæ grammaticæ*, Venise, 1546, in-8°. Il mourut vers l'an 1174, à l'âge d'environ 75 ans.

ABENZOAR, *Voy.* AVENZOAR.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixieme juge d'Israël, qui succéda à Jephté. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles, & autant de belles-filles & de gendres.

ABGARE, nom que plusieurs rois d'Edesse ont porté. Le plus connu est celui qui écrivit, dit-on, à J. C.; & auquel ce divin législateur envoya son portrait avec une lettre; mais on n'ajoute pas beaucoup de foi à ces faits, qu'on croit communément avoir été imaginés dans des tems postérieurs. La lettre d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à J. C., se trouvent dans *Eusebe*. Mr. Tillemont, & d'autres savans, les regardent comme véritables; mais outre que le sentiment commun est que J. C. n'a rien écrit, il est cer-

tain que cette lettre, loin d'être distinguée, comme elle auroit dû l'être, dès les premiers tems de l'église, a été rejettée & mise au rang des apocryphes par un concile de Rome, sous le pape Gélase en 494.

ABIA, fils & successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son pere. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante. Il mourut l'an 955 avant J. C., laissant 22 fils & 16 filles.

ABIA, chef de la huitieme des 24 classes des prêtres Juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, pere de S. Jean-Baptiste, étoit de la classe d'Abia.

ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce qu'il s'étoit fait Juif, & suivant quelques auteurs, Chrétien. L'armée d'Abia fut taillée en pieces par celle d'Izates. Abia se donna la mort, de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son pere Achimelech, & lui succéda dans la grande-sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva, & le relégua à Anathot, vers l'an 1014 avant J. C. Ce fut ainsi que Dieu accomplit ce qu'il avoit fait prédire à Héli plus de cent ans auparavant, qu'il ôteroit à sa maison la souveraine sacrificature, pour la transporter dans une autre.

ABIATHAR, fils d'Ophni & petit-fils d'Héli, grand-prêtre, succéda à son aïeul dans cette dignité avec Achitob, fils de Phinées. l'exercice de la grande-sacrificature leur fut attribué alternativement d'an en an; mais la judicature fut confiée à Samuel, prophete & prêtre de la tribu de Lévi.

ABIGAIL, femme de Nabal, homme d'une avarice extrême. David lui fit demander quelques rafraîchissemens, qu'il refusa avec dureté: Ce prince irrité alloit se venger de ce refus, lorsqu'Abigaïl lui apporta des vivres pour calmer sa colere. David fut si touché de sa libéralité, de sa beauté & de ses graces, qu'il l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1060 avant J. C.

ABIMELECH, roi de Gerare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais Dieu l'ayant menacé de la mort, il la lui rendit avec de grands présens, s'excusant de ce qu'il avoit ignoré que c'étoit son épouse. Ce qui prouve combien le lien conjugal étoit respecté dans ces tems simples, qu'une philosophie corrompue ose regarder comme barbares. Cette observation devint plus sensible encore sous Abimelech son fils. Isaac ayant également appellé Rebecca, sa *sœur*, selon l'usage des Hébreux qui appelloient *sœurs*, leurs cousines (*voyez* SARA); le roi ayant découvert que c'étoit son épouse, lui en fit des reproches, dans la crainte que quelqu'un de ses sujets, ne se rendît coupable d'un grand crime: *Induxeras super nos grande peccatum;* & il ordonna, sous peine de la vie, de respecter l'épouse de

l'étranger : *Præcepitque omni populo dicens : Qui tetigerit uxorem hominis hujus morietur.* Gen. 26.

ABIMELECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de ſon pere, maſſacra ſoixante & dix de ſes freres. Joathan, le plus jeune, échappa ſeul au carnage. Abimelech uſurpa la domination ſur les Sichimites; la cruauté qu'il avoit exercée contre ſes freres, il l'exerça contre ſes nouveaux ſujets, qui, trois ans après, ſe révolterent contre lui & le chaſſerent. Abimelech les vainquit, prit leur ville & la détruiſit de fond en comble. De là il alla mettre le ſiege devant Thebes, où il fut bleſſé à mort par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui jetta du haut d'une tour. Abimelech, honteux de mourir de la main d'une femme, ſe fit ôter la vie par ſon écuyer, l'an 1233 avant J. C.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel. Joſué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétabliroit. Hiel de Béthel ayant entrepris environ 137 ans après de rétablir Jéricho, perdit Abiram ſon premier-né, lorſqu'il jetta les fondemens de cette ville, & Ségub, le dernier de ſes enfans, lorſqu'il en poſoit les portes.

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conſpira contre Moïſe & Aaron, avec Coré & Dathan. Mais leur révolte & leur murmure furent ſévérement punis : car s'étant préſentés avec leurs encenſoirs devant l'autel, la terre s'ouvrit & les dévora tout vivans avec 250 de leurs complices, l'an 1489 avant J. C.

ABISAG, jeune Sunamite, que David s'aſſocia dans ſa vieilleſſe; mais avec laquelle il vécut dans la continence. Après la mort de ce roi, Adonias demanda cette vierge en mariage, s'imaginant par-là ſe frayer un chemin au trône; mais Salomon démêlant ſes vues, le fit mourir. Saint Jérôme, s'attachant au ſens allégorique des ſaintes lettres, a vu dans Abiſag jeune, belle & chaſte, une image de la ſageſſe, qui devient la ſeule & fidelle compagne de la vieilleſſe de l'homme juſte, après que tous les avantages de la nature l'ont abandonné : ſa beauté incomparable, la douceur de ſes entretiens, ſes chaſtes embraſſemens fortifient & raniment ſon ame, & empêchent qu'elle ne ſe reſſente du froid & de la foibleſſe du corps.

ABISAI, un de ces héros, qui ſe rendirent recommandables ſous le regne de David par leur valeur & leur attachement à ce prince, tua 300 hommes, mit en fuite pluſieurs milliers d'Iduméens, & maſſacra un géant Philiſtin, armé d'une lance, dont le fer peſoit 300 ſicles.

ABIU, fils d'Aaron, fut conſacré prêtre du Dieu vivant; mais ayant mis du feu profane dans ſon encenſoir, il fut dévoré par les flammes avec ſon frere Nadad, l'an 1490 avant Jeſus-Chriſt. Nous avons obſervé ailleurs que ces punitions effrayantes étoient néceſſaires au commencement d'une légiſ-

lation telle que celle de Moïse. *Voyez* AARON.

ABLAINCOURT. *Voyez* BRUHIER.

ABLANCOURT. (D') *Voyez* PERROT.

ABLAVIUS *ou* ABLABIUS, préfet du prétoire, gagna les bonnes graces de Constantin-le-Grand, qui le nomma en mourant pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder aux soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivoit en philosophe. Constance redoutant le pouvoir que lui avoit donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il sembloit l'associer à l'empire; mais comme il demandoit où étoit la pourpre qu'on lui envoyoit, d'autres officiers entrerent & le tuerent. Ce meurtre indigna d'autant plus, contre le lâche & fanatique Constance, que la violence y fut mêlée avec la perfidie.

ABLE *ou* ABEL, (Thomas) chapelain de Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, homme pieux & zélé catholique, fut étranglé, éventré & écartelé en 1540, pour avoir soutenu que Henri ne pouvoit pas se faire reconnoître chef de l'église Anglicane. Son traité, *De non dissolvendo Henrici & Catharinæ matrimonio*, avoit irrité ce prince contre lui.

ABNER, fils de Ner, général des armées de Saül, servit ce prince avec une fidélité inviolable. Après la mort de Saül, il fit donner la couronne à Isboseth son fils. Quelque mécontentement l'engagea ensuite à se ranger du parti de David, qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Joab, jaloux de sa faveur, & voulant venger d'ailleurs la mort de son frere Asaël, le tira à part & le tua lâchement. David, cruellement affligé de cette perte, lui fit dresser un magnifique tombeau, & l'honora d'une épitaphe, l'an 1048 avant J. C.

ABONDANCE, *Voyez* DABONDANCE.

ABOUBEKRE, *Voyez* ABUBEKER.

ABOUGIAFAR, *Voyez* JOAPHAR.

ABOU-HANIFAH, né à Cousa, & mort en prison à Bagdad, vers l'an 757, fut le chef des Hanifites. Ce Musulman donnoit à sa secte des leçons & des exemples. Un brutal lui ayant donné un soufflet, ce Mahométan répondit ces paroles dignes d'un chrétien, & qu'on ne remarque que parce qu'il ne l'étoit pas : *Si j'étois vindicatif, je vous rendrois outrage pour outrage; si j'étois un délateur, je vous accuserois devant le calife : mais j'aime mieux demander à Dieu, qu'au jour du jugement il me fasse entrer au ciel avec vous.* Ces infideles qui venoient 7 siecles après les Chrétiens, en connoissoient les livres, les dogmes & les maximes, & s'en paroient assez maladroitement & par lambeaux, comme avoit fait Mahomet : & c'est pour cela que leurs sentences sont la plupart supérieures à celles des anciens philosophes. *Voyez* MAHADI.

ABOU-JOSEPH, docteur

Mahométan, grand-justicier de Bagdad, travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanifah. Il étoit d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes. Ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposoit à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tiroit du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il fit cette réponse ingénieuse: *Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais; mais si je recevois à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiroient pas pour me payer.* Aaron-Raschild, son contemporain, faisoit beaucoup de cas de ce musulman. *Voyez* DUVAL (Valentin).

ABOULOLA, le premier des poëtes Arabes, naquit à Maora en 973, & y mourut en 1059. Ce poëte, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu. La petite-vérole lui fit perdre la vue à l'âge de trois ans. On l'accusa beaucoup d'irréligion, & on ne peut guere le laver de ce reproche.

ABOUN-AVAS, poëte Arabe du premier rang, fut appellé à la cour d'Aaron-Raschild, poëte lui-même & protecteur des poëtes. Ce monarque versificateur le reçut avec distinction, & lui donna un appartement dans son palais.

ABOU-RIHAN, géographe & astronome, né à Biroun en Orient, fut honoré par les Musulmans du titre de *Très-subtil.* Il voyagea pendant 40 ans dans les Indes; mais son *Introduction à l'Astrologie judiciaire* ne prouve pas qu'il eût bien profité de ses courses.

ABRAAMIUS, (S.) évêque d'Arbelle, souffrit le martyre dans la cinquieme année de la persécution du roi Sapor II, qui répond à l'an 348 de Jesus-Christ.

ABRABANEL, (Isaac) naquit à Lisbonne en 1437. Les généalogistes Juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Ismaël; mais ces généalogies hébraïques & turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une place dans le conseil d'Alfonse V, roi de Portugal, & ensuite dans celui de Ferdinand-le-Catholique, roi de Castille; mais en 1492, lorsque les Juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin après avoir fait différentes courses à Naples, à Corfou & dans plusieurs autres villes, où sa nation errante & superstitieuse étoit soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres Juives*, qui l'appelle *Abarbanel*, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, & lui donnent des titres honorables. Il leur a laissé des *Commentaires*, sur tous les livres hébreux de l'Ancien-Testament, qui sont fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est fort littéral & très-clair, mais un peu diffus, ainsi que tous les glossateurs. On a encore de lui: I. Un *Traité de la création du monde*, Venise, 1592, in-4°, contre *Aristote*, qui le croyoit

éternel. II. Un Traité *des Principes de la Religion*, en hébreu, traduit en latin, par G. H. Vorstius, Amst. 1638, in-4°., & quelques autres *Traités*, où il parle des Chrétiens avec toutes les préventions du rabinisme. C'étoit un homme vain & orgueilleux. *Voyez* les *Mémoires de Nicéron*, tome 41.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, pour reconnoître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonniere dans une victoire remportée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; à la premiere bataille il fut renversé de son char & mis à mort par les Egyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le cadavre de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces deux époux. Cet événement se passa l'an 548 avant J. C.

ABRAHAM, pere de la nation Juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an avant J. C. 1996. Son pere Tharé étoit adonné au culte des étoiles, genre de superstition beaucoup plus excusable que l'idolâtrie, comme le dit l'auteur du livre de la *Sagesse*, ch. 13. Le fils, ennemi de cette erreur, & adorant le vrai Dieu, en reçut l'ordre de quitter son pays. Il se rendit à Haran en Mésopotamie, où il perdit son pere. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays: il vint se fixer à Sichem avec Sara sa femme & Loth son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Egypte, où Pharaon lui enleva sa femme, croyant qu'elle étoit sa sœur, & la lui rendit ensuite avec des présens, (événement qui se renouvella ensuite, presqu'avec les mêmes circonstances, à Gerare avec le roi Abimelech.) Abraham, sorti de l'Egypte, vint à Béthel avec Loth son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvoit contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, & l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque tems après, Loth ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor & trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, & délivra Loth. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision, dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, & lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisoit avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de près de cent ans, & circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoiqu'âgée de 90 ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son pere de le lui offrir en sacrifice. Abraham sans raisonner sur un ordre qui devoit lui paroître extraordinaire, & qui en effet n'étoit qu'une épreuve, alloit obéir avec autant de promptitude que de courage; mais Dieu, content de sa soumission, lui arrêta le bras qui étoit levé pour frapper cette victime chérie, & mit à la place d'Isaac un bélier qu'Abraham lui offrit. Sara, mere d'Isaac, mourut douze ans après: on l'enterra

dans la caverne d'Ephron, qu'Abraham avoit achetée pour sa sépulture. Après la mort de sa femme, Abraham épousa Céthura, dont il eut six fils. Il avoit déjà pris pour femme, du tems de Sara, Agar sa servante, mere d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu 175 ans, il mourut l'an avant J. C. 1821. Il fut enseveli près de Sara. La vivacité de sa foi, son attachement sincere au culte du vrai Dieu, lui ont mérité le nom de *Pere des Croyans*. Barbeyrac, ce détracteur acharné des Peres de l'Eglise & de tous les grands hommes qui se sont distingués par l'amour de la religion, s'est particuliérement attaché à déchirer la mémoire d'Abraham par des censures aussi injustes que puériles, que Mr. Bergier a solidement réfutées dans son *Dictionnaire Théologique*. Pour juger sainement de la conduite des patriarches, il faut se placer dans les mêmes circonstances, se mettre au ton des mœurs & des usages qui régnoient dans les premiers tems. S. Ambroise montre avec autant de raison que d'éloquence, que dans la droiture & la simplicité de ce saint patriarche, il y a plus de véritable grandeur que dans tout l'étalage des vertus philosophiques: *Minus est quod illa finxit quàm quod iste gessit*. La fameuse maxime d'un des sept Sages de la Grece, *Sequere Deum*, qui pour le fastueux philosophe n'étoit qu'un apophtegme de parade, exprime, en quelque sorte, toute la vie d'Abraham, fidele à ses différentes vocations, & n'hésitant jamais de suivre la voix de Dieu, jusques dans le plus amer des sacrifices: *Hoc itaque quod pro magno inter septem sapientium dicta celebratur, perfecit Abraham, factoque sapientium dicta prævertit.* On ne s'arrêtera point à rapporter les contes dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Abraham. On sait que les hommes crédules & superstitieux ont mêlé, de tout tems, la vérité avec le mensonge. On lui a faussement attribué un Traité intitulé: *Jezira* ou *de la Creation*, Mantoue, 1562, in-4°. & Amsterdam, 1642, in-4°. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba. Ce qui est certain, c'est que l'auteur n'avoit pas la tête bien saine. Son ouvrage ne contient qu'une feuille ou deux d'impression. Les Commentaires de cinq rabbins, qui accompagnent l'édition de Mantoue, ne le rendent pas plus intelligible.

ABRAHAM, (S.) fut martyrisé avec S. Mahanès, & S. Siméon, par Sapor II, roi de Perse, l'an 339. *Voyez* les *Act. Mart. Orient.* d'Etienne-Evode Assémani, & la *Bibl. Orient.* de Joseph Assémani.

ABRAHAM, (S.) de Syrie, fut pris par les Sarrasins, comme il alloit en Egypte visiter les anachoretes. Il s'échappa de leurs mains, & vint fonder en Auvergne un monastere dont il fut abbé, & où il mourut vers 472, plein de jours & de vertus.

ABRAHAM-BEN-CHAHA, célebre rabbin Espagnol, étoit attaqué de deux différentes especes de folies; il étoit astrologue & prophete. Il prédit la venue d'un Messie pour l'an

1358 ; mais on l'attend encore. Ce Noſtradamus hébreu eut la prudence de mourir en 1303, plus de 50 ans avant le tems preſcrit pour l'arrivée de ſon libérateur. On a de lui un traité *De nativitatibus*, Rome, 1545, in-4°.

ABRAHAM-USQUE, Portugais, Juif d'origine & de croyance, quoiqu'Arnauld l'ait cru Chrétien, ſe joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le XVIe. ſiecle, la Bible en eſpagnol. Voici le titre de cette fameuſe verſion : *Biblia en lengua eſpagnola traduzida palabra por palabra de la verdad hebrayca ; por mui excellentes Letrados, en Ferrara*, 1553, in-fol. caracteres gothiques. Quoique les noms & les verbes y ſoient traduits ſelon la rigueur grammaticale, cette verſion n'eſt regardée que comme une compilation de Kimchi, de Raſci, d'Aben-Ezra, de la paraphraſe chaldaïque, & de quelques anciennes gloſes eſpagnoles. Cette verſion eſt très-rare & très-recherchée. On en fit une autre édition à l'uſage des Chrétiens Eſpanols, qui n'eſt ni moins rare ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on en peut reconnoître les différences aux interprétations diverſes de pluſieurs paſſages, ſelon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus ſenſible & plus facile pour les reconnoître, c'eſt la dédicace. La verſion à l'uſage des Juifs, qui eſt la plus recherchée, eſt adreſſée à Sennora Gracia Naci & ſouſcrite d'Athias & d'Uſque ; l'autre eſt dédiée à Hercule d'Eſt, & ſignée par Jérôme de Vargas & Duarte Pinel.

ABRAHAM - ECCHELLENSIS. *Voyez* ECCHELLENSIS.

ABRAM, (Nicolas) né en Lorraine en 1589, Jéſuite en 1606, mort profeſſeur de théologie à Pont-à-Mouſſon en 1655, publia un vol. in-8°., de Notes ſur Virgile, & un ſavant Commentaire en deux gros vol. ſur quelques oraiſons de Cicéron. On a détaché de cet ouvrage les analyſes de ces Oraiſons, qui formant un volume d'un uſage plus fréquent & plus commode, ont fait tomber le Commentaire. Elles ont été imprimées in-4°, à Pont-à-Mouſſon, en 1633. On a encore de lui des queſtions théologiques, bon ouvrage plein d'érudition & de critique, mais intitulé ſingulierement : *Pharus veteris Teſtamenti*, à Paris, 1648, in-fol. De tous ſes ouvrages, le plus digne d'être connu, ſuivant Simon, eſt ſon Commentaire ſur la paraphraſe de S. Jean, en vers grecs, par Nonnus.

ABREU, (Emmanuel de) fut décapité en haine de la foi, dans le Tunquin, l'an 1736, avec trois miſſionnaires de ſa ſociété, Barthelemi Alvarez, Vincent d'Acunha, & Gaſpar Cratz.

ABSALON, fils de David & de Maacha, ſurpaſſoit tous les hommes de ſon tems par les agrémens de ſa figure. Ses deſſeins ambitieux & ſes déreglemens ternirent ſes belles qualités. Il maſſacra Ammon, un de ſes freres dans un feſ-

tin ; & ne se servit de la bonté que David eut de lui pardonner, que pour faire révolter le peuple contre lui. Ce fils indigne força son pere de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Cet inceste exécrable & ses autres crimes furent bientôt punis. Le roi son pere ayant levé une armée, dont il donna le commandement à Joab, celle de son fils fut taillée en pieces dans la forêt d'Ephraïm. Absalon ayant pris la fuite, & ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1023 avant J. C. Ce pere tendre regretta aussi sincérement cet enfant incestueux & rebelle, que s'il n'avoit pas eu à s'en plaindre.

ABSIMARE-TIBERE, fut salué empereur d'Orient, en 698, par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastere, après lui avoir fait couper le nez & les oreilles. Justinien-le-Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople, par le moyen d'un aqueduc, il traita Absimare avec ignominie. Un jour de spectacle, il ordonna qu'on amenât dans l'hippodrome Absimare & Léonce son prédécesseur. Il les fit coucher par terre, & leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts des souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle ridicule & barbare : *Vous marchez sur l'aspic & sur le basilic, & vous foulez aux pieds le lion & le dragon.* Cette comédie eut un dénouement tragique pour Absimare & Léonce : Justinien leur fit trancher la tête en 705.

ABSTEMIUS, (Laurent) né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, dans le XVe. siecle, se fit un nom dans le tems de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbin, dont il avoit été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à son disciple ses *Annotationes variæ*, qu'on trouve dans le tome I du *Trésor de Gruter*. Il y a encore de lui un recueil de 200 Fables, intitulé *Hecatomythium*, où il se trouve des traits aussi inutiles que déplacés, contre le clergé. On les trouve dans l'édition des *Fables d'Esope*, Francfort, 1580.

ABUBEKER *ou* ABOUBEKRE, beau-pere & successeur de Mahomet. Après la mort de son gendre, les chefs de l'armée l'élurent calife, c'est-à-dire, vicaire du prophete. Ali, gendre de Mahomet, à qui cet imposteur avoit légué l'empire, en ayant été frustré, attendit dans l'Arabie des circonstances heureuses. Abubeker, son rival, se fixa d'abord à Cufa, puis à Bagdad, où il rassembla les feuilles éparses de l'Alcoran, & régla la partie de la discipline. Il mena ensuite les Musulmans en Palestine, & remporta une victoire contre le frere de l'empereur Héraclius. Il mourut peu de tems après, & fut enseveli à Médine, l'an de J. C. 634, sui-

vant les uns, & 640 ſuivant les autres. Les ſectateurs d'Abubeker le regardent comme un héros & un ſaint, & ceux d'Ali comme un brigand & un uſurpateur.

ABUCARA, (Théodore) métropolitain de la province de Carie, fut d'abord partiſan de Photius; mais s'en étant repenti, le concile de Conſtantinople, tenu en 869, lui accorda ſéance dans ſes aſſemblées. Génébrard & le jéſuite Gretzer ont traduit en latin ſes Traités contre les Juifs, les Mahométans & les Hérétiques, à Ingolſtad, 1606, in-4°. On les trouve auſſi dans le Supplément de la *Bibliotheque des Peres*, de l'édition de Paris de 1624. On a encore de lui un Traité *De unione & incarnatione*, Paris, 1685.

ABUDHAHER, pere des Karmatiens, ſecte née dans l'Arabie, répandit ſa doctrine par la parole & par l'épée, ſuivant la coutume des Muſulmans. Il fit piller la Mecque, égorger les pélerins, enlever la pierre noire qu'on croyoit être deſcendue du ciel. Il amena enſuite ſon cheval, & lui fit faire ſes ordures dans le temple, joignant les railleries à l'outrage. Ses impiétés n'attiédirent point la dévotion muſulmane. Le temple de la Mecque fut fréquenté comme auparavant. Les Karmatiens rendirent la pierre, attendu que cette relique ne leur produiſoit rien. Abudhaher, leur chef, tout perſécuteur qu'il étoit des fideles Muſulmans, mourut paiſible poſſeſſeur d'un grand état, l'an 953.

ABULFARAGE, (Grégoire) fils d'un médecin Chrétien, & médecin lui-même dans le XIIIe. ſiecle, naquit à Malaſia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une Hiſtoire univerſelle depuis Adam juſqu'à ſon ſiecle, très-eſtimée des Orientaux, mais peu conſultée par nos hiſtoriens Occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarraſins, les Mogols & les conquêtes de Gengis-Kan. Pocock donna en 1663 & 1672, à Oxford, en 2 vol. in-4°., une traduction latine de cette hiſtoire, & y joignit un ſupplément pour les princes Orientaux, qui vaut mieux que l'ouvrage. On a accuſé cet hiſtorien médecin d'avoir quitté le Chriſtianiſme; c'eſt une calomnie dont Pocock a démontré la fauſſeté. Il mourut évêque d'Alep & primat des Jacobites, l'an 1286, à 60 ans. Il y a eu encore trois poëtes arabes de ce nom, fort célebres en Aſie, mais peu connus en Europe.

ABULFEDA, (Iſmaël) fut roi de Hamath en Syrie en 1310. Il étoit né en 1273, & mourut en 1345. Ce monarque découvrit en 1320 la vraie longueur de la mer Caſpienne, ſur laquelle Ptolomée s'étoit trompé. Il compoſa, dans le tems qu'il n'étoit que particulier, un Abrégé de l'hiſtoire univerſelle, & une Géographie dont Jean Gagnier a publié une traduction latine, à Londres, en 1732, avec le texte arabe, & de ſavantes notes. Abulfeda eſt encore auteur de la *Vie de Mahomet*. Le même Gagnier a traduit en latin le premier de ces ouvrages, & l'a donné au public à

Londres, 1723, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Saladin*, Leyde, 1732, in-fol., & les *Tables de Syrie*, publiées en latin par Kochler, Leipsick, 1766, in-4°.

ABULOLA-AHMED. *Voy.* ABOULOLA.

ABU-MESLEM, gouverneur du Khorasan, fit passer la dignité de calife en 746, de la race des Ommiades, à celle des Abbassides. On dit qu'il causa, par cette révolte, la mort à plus de six cent mille hommes. Il fut puni de sa rebellion, & massacré par l'ordre du calife Almansor, en 754.

ABUNDIUS, évêque de Côme en Italie, mort en 469, fut envoyé légat au concile de Constantinople par S. Léon, & fit adopter par les peres de cette assemblée la *Lettre à Flavien*. Ce prélat avoit beaucoup de piété & de lumieres.

ABYDENE, historien célebre, auteur de l'*Histoire des Chaldéens & des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation Evangélique* d'Eusebe. On y trouve des passages admirablement conformes au récit de l'Ecriture sainte, comme ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, &c.

ACACE, surnommé *le Borgne*, pere des Acaciens, branche des Ariens, avoit des talens, dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition & semer ses erreurs. Cet homme turbulent & dangereux fit déposer S. Cyrille; eut part au bannissement du pape Libere, & causa d'autres maux. Il écrivit la vie d'Eusebe de Césarée, dont il étoit le successeur & le disciple, sans qu'il soit absolument décidé si son maître a été dans les mêmes sentimens que lui. Il mourut vers l'an 365.

ACACE, successeur de Saint Gennade dans la chaire de Constantinople, en 471. Ce prélat ambitieux, voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches Orientaux, persuada à l'empereur Zenon, par les plus viles adulations, qu'il pouvoit se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Hénoticon*, édit favorable aux Euthychiens. Félix III, irrité contre Acace, prononça anathême contre lui dans un concile de Rome. Cette excommunication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du pape, & persécuta les Catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople, 30 ans après sa mort. S. Gelase, successeur de Félix, refusa sa communion à ceux qui faisoient difficulté de condamner les erreurs d'Acace.

ACACE, (S.) évêque d'Amide sur le Tygre, vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves Perses, mourant de faim & de misere. Il les renvoya à leur roi, qui fut tellement touché de cette générosité héroïque, que tout païen qu'il étoit, il voulut voir le saint évêque. Cette entrevue produisit la paix entre ce roi & Théodose-le-Jeune.

ACACE, évêque de Bérée en Palestine, ami de S. Epiphane & de S. Flavien, & digne de l'être par ses vertus & son savoir. L'histoire lui reproche d'avoir été le persécuteur de S. Chrysostôme, mais il re-

connut sa faute. Nous avons de lui trois Lettres qu'on trouve dans le recueil du concile d'Ephese & de Chalcédoine, par le pere Lupus, hermite de S. Augustin.

ACADÉMIQUE. (Les Philosophes de la secte) *Voyez* les articles de *Platon*, *Arcesilaüs* & *Carneades*.

ACALE, neveu de Dédale, inventa la scie & le compas. Son oncle en fut si jaloux, qu'il le précipita du haut d'une tour: mais Minerve le métamorphosa en perdrix.

ACAMAS, fils de Théfée & de Phedre, se trouva au siege de Troie, & fut député avec Diomede pour aller redemander Hélene. Pendant cette ambassade, qui fut inutile, Laodicé, fille de Priam, eut de lui un fils, qui fut élevé par Ethra, fille Grecque, que Pâris avoit enlevée avec Hélene. Il fut un de ceux qui s'enfermerent dans le cheval de bois. Au milieu du carnage, Ethra lui montra le fils que Laodicé son épouse avoit eu de lui, & ce prince sauva la vie à l'un & à l'autre.

ACANTHE, jeune nymphe, qui, pour avoir reçu favorablement Apollon, fut changée par ce Dieu en une plante qui porte son nom: c'est la *Branche-Urfine*.

AÇARARIUS. *Voyez* ALSAHARAVIUS.

ACARIE. *Voyez* MARIE DE L'INCARNATION.

ACARNAS & AMPHOTERUS, freres, enfans d'Alcméon & de Callirhoé. Leur mere obtint de Jupiter qu'ils devinssent grands tout-d'un-coup, pour venger la mort de leur pere, que les freres d'Alphésibée avoient tué. Alcméon avoit repris à Alphésibée le collier qu'il avoit arraché à sa mere Eriphile, avec la vie, pour en faire présent à Callirhoé. Acarnas & Amphoterus assassinerent les freres d'Alphésibée, & consacrerent ce fatal collier à Apollon.

ACASTE, fameux chasseur, fils de Pélias, roi de Thessalie. Créthéis sa femme, que quelques-uns nomment Hyppolite, éprise de Pélée, qui ne voulut pas répondre à son amour, en fut si irritée, qu'elle l'accusa auprès de son mari d'avoir attenté à son honneur. Acaste dissimula son chagrin, conduisit Pélée dans une partie de chasse, sur le mont Pélion, & l'abandonna aux centaures & aux bêtes sauvages. Chiron reçut favorablement ce malheureux prince, qui, avec le secours des Argonautes, alla se venger de la cruauté d'Acaste & des calomnies de Créthéis. On dit qu'Acaste est le premier qui ait fait célébrer des jeux funebres.

ACCIAIOLI *ou* ACCIAJUOLI, (Ange) cardinal, légat & archevêque de Florence sa patrie, mort en 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Urbain VI. Il retint les Florentins dans l'obéissance à ce pontife, dont le cardinal de Prata vouloit les détacher, pour les soumettre à Clément VII. L'ouvrage du cardinal Acciaioli a pour but de trouver les moyens d'éteindre le schisme qui désoloit alors l'église.

ACCIAIOLI, (Reinier) d'une famille noble & ancienne de Florence, fit la conquête d'Athenes, de Corinthe, & d'une partie de la Béotie, au

commencement du XVe. siecle. Sa femme Euboïs ne lui ayant point laissé d'enfant mâle, il laissa Athenes aux Vénitiens, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avoit épousé l'aînée de ses filles; & donna la Béotie avec la ville de Thebes, à Antoine son fils naturel, qui s'empara d'Athenes: mais Mahomet II la reprit sur ses successeurs en 1455.

ACCIAIOLI, (Donat) savant illustre & bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avoit confié différens emplois. Il étoit né en 1428, de Nevio Acciaioli, petit-fils de Reinier. On a de lui, I. Quelques vies de Plutarque, traduites en latin, Florence, 1478, in-fol. II. Les vies d'Annibal, de Scipion & de Charlemagne. III. Des notes sur la morale & la politique d'Aristote, qu'il devoit en partie à Argyrophile son maître. Il mourut en 1478, âgé de 50 ans. La république dota ses filles pour reconnoître les services du pere. Sa probité & son désintéressement étoient admirables.

ACCIAIOLI, (Zénobio) Dominicain, né à Florence en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican, depuis 1518, jusqu'en 1520, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé, I. La version de quelques ouvrages d'Olimpiodore, de Théodoret & de S. Justin. II. Des poëmes; des sermons; des lettres; des panégyriques. Ces différens écrits ne sont guere au-dessus du médiocre.

ACCIOLIN. *Voyez* BLANCHE, femme d'un citoyen de Padoue, &c.

ACCIUS, (Lucius) poëte tragique latin, avoit pour pere un affranchi. Les anciens le préféroient, pour la force du style, l'élévation des sentimens & la variété des caracteres, à Pacuvius, qui connoissoit mieux son art, mais qui avoit moins de génie. Il ne nous reste de ses tragédies, que les titres. Nous n'avons pas non plus les vers qu'il fit à l'honneur de Decimus Brutus. Ce héros Romain fut si sensible à ces louanges, qu'il les fit afficher sur la porte des temples, & sur les monumens qu'on lui éleva après la défaite des Espagnols. Accius mourut dans une vieillesse fort avancée, vers l'an 180 avant J.C. Pline rapporte qu'Accius, quoique de très-petite taille, se fit élever une très-grande statue dans le temple des Muses.

ACCIUS, (*Zucchus*) poëte Italien du XVIe. siecle, a commenté en durs sonnets italiens les *Fables d'Esope*, mises en vers élégiaques par Romalius, poëte latin du XIIIe. siecle. Ces fables, réimprimées à Francfort avec d'autres fabulistes en 1660, in-8°., parurent d'abord à Veronne en 1479, & à Venise, 1491, in-4°. Jules Scaliger en fait un grand éloge, mais il ne faut pas prendre à la lettre ni les louanges ni les censures de ce critique.

ACCO, femme à qui la tête tourna dans sa vieillesse, parce que son miroir lui dit trop clairement qu'elle n'étoit plus belle comme dans sa jeunesse. Sa folie étoit celle de toutes les femmes, & même de certains hommes. Elle ne cessoit de contem-

pler & d'adorer sa figure, d'où vint le proverbe grec; *il se mire dans ses armes, comme* ACCO *dans son miroir.*

ACCOLTI, (Benoît) jurisconsulte célebre, né à Florence en 1415, d'une famille noble originaire d'Arezzo, remplaça le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république en 1459. Il a laissé, I. Une histoire bien écrite, intitulée : *De bello à Christianis contra Barbaros, pro Christi sepulchro & Judæa recuperandis, libri tres*, à Venise, 1532, in-4°, ouvrage qui servit comme de texte au Tasse pour sa *Jérusalem délivrée*, II. *De præstantia virorum sui ævi*, à Parme, 1689, in-12. Sa mémoire étoit si heureuse, dit-on, qu'ayant un jour entendu la harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot. Il mourut en 1466.

ACCOLTI, (François) appellé *le prince des jurisconsultes* de son tems, fut professeur de jurisprudence dans plusieurs académies. Il étoit d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, & d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissoit étoit si grande, qu'à l'avénement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre : elle lui fut refusée; mais le pontife crut devoir au moins couvrir son refus d'un prétexte bien honorable, en déclarant qu'il la lui auroit volontiers accordée, s'il n'eût craint que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisît aux progrès de la jurisprudence. Les richesses qu'il amassa par des épargnes sordides, ternirent ses vertus. Il mourut vers 1470. On a de lui quelques livres sur la jurisprudence, & des traductions de plusieurs ouvrages de S. Chrysostome, dont on ne fait pas cas. Cet auteur est plus connu sous le nom *Détrélia*, que sous celui d'*Accolti*, qu'il tenoit de sa famille.

ACCOLTI. (Benoît) chef d'une conspiration contre le pape Pie IV. Il avoit pour complices Pierre Accolti, son parent, le comte Antoine de Canossa, le chevalier Peliccione, Prosper d'Ettore & Thaddée Manfredi, tous accablés de dettes, & d'un esprit ardent & inquiet. Le motif ou plutôt le prétexte de cette conspiration, étoit que Pie IV n'étoit pas véritablement pape. Ils ne vouloient l'assassiner, que pour en mettre un autre à sa place. Accolti faisoit espérer à ses compagnons de grandes récompenses. Il avoit promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thaddée, Aquilée à Peliccione, & un revenu de cinq mille écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, accusé d'avoir demeuré à Geneve, commença de devenir suspect au pape, en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses compagnons, & ils furent punis de leur crime par le dernier supplice en 1564.

ACCOLTI, (Pierre) cardinal, né à Florence en 1497, devint cardinal, fut considéré & employé par les papes. Il mourut à Florence en 1549. On a de lui un traité des droits

du pape sur le royaume de Naples.... Benoît Accolti, duc de Nepi, son frere, cultiva la poésie & le théâtre. Sa *Virginia*, comédie, 1553, in-8°, & ses vers, Venise, 1519 & 1553, furent applaudis par ses contemporains.

ACCORDS, (le Seigneur des) *V.* TABOUROT (Etienne.)

ACCURSE, (François) natif de Florence, & professeur en droit à Bologne. Il fut surnommé *l'Idole des jurisconsultes*, & ne seroit certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en style barbare, mais plus méthodique que celle des glossateurs qui avoient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un tems où il falloit peu de mérite pour réussir. Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé, varient beaucoup sur l'époque de sa mort: les uns le faisant mourir en 1260, 1265, 1279, &c. d'autres vers 1229, à 78 ans. Cette derniere opinion est celle qui paroît la mieux fondée. Il laissa un fils qui se distingua dans le droit comme son pere, & qui professa à Toulouse. Les *Commentaires d'Accurse* sont imprimés avec le *Corps du Droit*, en six vol. in-fol. à Lyon, 1627.

ACCURSE, (Marie-Ange) né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savans & les plus ingénieux du XVIe. siecle. Il possédoit les langues grecque, latine, françoise, espagnole, &c. Ses diatribes sur quelques auteurs anciens & modernes, imprimées à Rome en 1524, in-fol. sont un témoignage de son érudition & de son discernement. La république des lettres lui est redevable de l'*Ammien-Marcellin* d'Ausbourg en 1533, augmenté de cinq livres, & de la premiere édition des *Lettres de Cassiodore*. Ce savant critique fut accusé de s'être approprié les notes de Fabricio Verano sur Ausone, dans ses *Diatribæ in Ausonium*, livre rare, publié à Rome en 1524, in-fol. Mais il se défendit contre cette accusation de plagiat avec autant d'ardeur, que s'il avoit été question de l'enlevement d'un trésor, & s'en purgea par serment.

ACERBO, (François) né à Nocéra en 1606, jésuite & poëte, publia en 1666 à Naples, des poésies intitulées: *Ægro corpori à Musâ Solatium*, in-4°. Ce recueil qui charma ses maladies, est très-estimé par les gens, pour qui la langue de Virgile & d'Horace n'est point un objet de mépris.

ACESE, évêque Novatien, soutint au concile de Nicée, que l'on devoit exclure de la pénitence ceux qui étoient tombés après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançoit cette opinion, fâché de ce qu'il fermoit le paradis à tant de monde, lui répondit: *Acese faites une échelle pour vous, & montez tout seul au ciel.*

ACESTE, roi de Sicile, & fils du fleuve Crinise, reçut honorablement Enée, & fit ensevelir Anchise sur le mont Eryx.

ACETE, capitaine d'un vaisseau Tyrien. Ses matelots ayant

ayant trouvé Bacchus endormi sur le bord de la mer, voulurent se saisir de lui, dans l'espérance d'en tirer une rançon. Acete s'y opposa; le dieu se découvrit, & les métamophosa en dauphins, excepté Acete, dont il fit son grand-sacrificateur.

ACHAB, fils & successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle, & digne d'un tel époux. C'est à la priere de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, idole des Sidoniens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans & demi désoleroit son pays. Le prophete ajouta de nouveaux prodiges, qui ne le toucherent pas davantage; le feu du ciel consuma sa victime en présence de 850 prophetes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avoit opéré à la priere d'Elie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite, avec une petite armée, deux victoires signalée sur Benadad, roi de Syrie, qui étoit venu mettre le siege devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince, ingrat à ce bienfait du Très-Haut, continua ses déréglemens & ses injustices: il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre lequel Jézabel suscita de faux témoins pour le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens lécherent le sang qui avoit coulé de ses blessures, comme ils avoient léché celui de Naboth; vers l'an 898 avant J. C.

ACHAB, fils de Cholias, un des deux faux prophetes qui séduisoient les Israëlites à Babylone, & que le Seigneur menace par Jérémie de livrer à Nabuchodonosor, qui les fera mourir aux yeux de ceux qu'ils ont séduits, de sorte que tous ceux de Juda qui seront à Babylone, se serviront de leur nom, lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant: *Que le Seigneur vous traite comme il traita* Achab *&* Sédécias, *que le roi de Babylone fit frire dans une poële ardente.* (Jér. XXIX, 22.) Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayerent de corrompre la chaste Susanne.

ACHAN, fils de Carmi, de la tribu de Juda, cacha à la prise de Jéricho 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate & une regle d'or, contre la défense expresse que Dieu en avoit faite. Ce péché fut fatal aux Israëlites qui furent repoussés au siege de Haï. Achan ayant été convaincu par le sort, Josué le fit lapider avec sa femme & ses enfans, & Haï fut prise.

ACHARD, abbé de S. Victor à Paris, puis Evêque d'Avranche en 1160, est auteur d'un excellenr traité *de l'Abnégation de soi-même*. Henri II, roi d'Angleterre, avoit pour lui, une estime particuliere, quoiqu'il fût l'ami intime de S. Thomas de Cantorbery. Il mourut en odeur de sainteté en 1171.

ACHARDS, (Eléaz. Fr. de la Baume des) né à Avignon en 1679, fut nommé évêque

d'Halicarnasse, & envoyé par Clément XII en qualité de vicaire apostolique, pour terminer les différends entre les Missionnaires de la Chine : il mourut à Cochin en 1741. L'abbé Fabre, d'abord son secrétaire, & ensuite provicaire après lui, a fait imprimer en 3 vol. in-12, une relation de sa mission, des lettres sur la visite de M. des Achards. Ouvrage dicté par l'esprit de parti, & condamné par un décret du S. Office, le 16 juin 1746.

ACHATES, compagnon d'Enée & son inséparable ami, célebre dans Virgile. Son nom est devenu une espece d'antonomase pour désigner un compagnon fidele.

ACHAZ, roi de Juda, fils & successeur de Joatham, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Razin, roi de Syrie, qu'il avoit vaincu d'abord, & par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Theglat-Phalassar, & fit faire un autel sacrilege pour lui plaire. Theglat-Phalassar entra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avoit de plus précieux dans le temple, & le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés, en faisant fermer les portes du temple, & en défendant au peuple d'y aller offrir leurs victimes & leurs prieres. Il mourut vers l'an 726 avant J. C. & fut privé de la sépulture des rois.

ACHELOUS, fils de l'Océan & de Thétis, aima Déjanire. Cette jeune beauté étoit destinée à un conquérant. Acheloüs s'imaginant que c'étoit Hercule, il se battit contre lui, mais il fut vaincu. Il prit la forme d'un serpent, sous laquelle il fut encore défait; ensuite celle d'un taureau, sous laquelle il ne réussit pas mieux. Hercule le saisit par les cornes, le terrassa, lui en arracha une, & le contraignit d'aller se cacher dans le fleuve Thoas, qui fut depuis appellé Acheloüs. Il donna à son vainqueur la corne d'Amalthée, ou la corne d'abondance, pour ravoir la sienne.

ACHÉMENE, nom d'une famille de rois Persans, qui occupa le trône jusqu'à Darius Codomanus, d'où vient le nom d'Achéméniens, que les anciens poëtes ont donné aux Perses.

ACHÉMENIDE, l'un des compagnons d'Ulysse, échappa des mains du géant Polyphême, & s'attacha depuis à Enée, qui le reçut avec bonté sur ses vaisseaux.

ACHEMON *ou* ACHMON, frere de Basalas ou Passalus, tous deux Cercopes. Ils étoient si querelleurs, qu'ils attaquoient tous ceux qu'ils rencontroient. Sennon, leur mere, les avertit de ne pas tomber, s'ils pouvoient, entre les mains du Mélampyge, c'est-à-dire, de l'homme aux fesses noires. Un jour ils rencontrerent Hercule, endormi sous un arbre, & l'insulterent : ce héros les lia par les pieds, les attacha à sa massue, la tête en bas, leur ayant tourné le visage de son côté, & les porta sur son épaule, comme les chasseurs portent le gibier. Ce fut en cette plaisante posture qu'ils dirent : *Voilà le Mélampyge que nous devions craindre.* Hercule les

entendant, ſe prit à rire, & les laiſſa aller.

ACHERON, fils du Soleil & de la Terre, fut changé en fleuve, & précipité dans les enfers, pour avoir fourni de l'eau aux Titans, lorſqu'ils déclarerent la guerre à Jupiter. Ses eaux devinrent bourbeuſes & ameres ; & c'eſt un des fleuves que les ombres paſſent ſans retour.

ACHERY, (Dom Luc d') né à S. Quentin en Picardie en 1609, fit profeſſion dans la congrégation de S. Maur, & s'y rendit recommandable par un ſavoir profond, joint à une piété tendre. Son ſoin principal après ſes premieres études, fut de déterrer toutes les pieces de l'antiquité, qui pouvoient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Parmi les morceaux précieux qu'il a tirés de deſſous terre, on diſtingue ſon *Spicilege*, en 13 vol. in-4°, réimprimé en 1723, par les ſoins de M. de la Barre, en 3 vol. in-fol. C'eſt une collection où l'on trouve beaucoup d'Hiſtoires, de Chroniques, de Vies de Saints, d'Actes, de Chartres, de Lettres qui n'avoient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore, I. L'*Epître attribuée à* S. Barnarbé, imprimée en 1645. II. Les *Œuvres de Lanfranc*, en 1648, in-fol. III. Celles de Guibert, abbé de Nogent, in-fol en 1651. IV. *Regula Solitariorum*, 1653. in-12. V. *Un Catalogue* in-4° des *Ouvrages Aſcétiques des Peres*, en 1648 & 1671, Voyez un *Recueil* de ſes Lettres au cardinal Bona & de celles que ce prélat lui écrivit, imprimé en 1755. Il mourut à S.-Germain-des-Prés en 1685, à l'âge de 76 ans, avec la conſolation d'avoir conſacré toute ſa vie à la retraite & à l'étude. Ce ſavant religieux ne connut l'antiquité, que pour en mieux imiter les vertus. Pluſieurs perſonnes pieuſes ſe mirent ſous ſa conduite, & beaucoup de ſavans eurent recours à ſes lumieres. Il ſanctifia les premiers, & éclaira les autres.

ACHEUS, ſurnommé *Callicon*, Grec, qui ſe diſtingua par des traits de ſtupidité ſinguliere. Entr'autres, il avoit pris un pot de terre pour lui ſervir d'oreiller; mais le trouvant trop dur, il prétendit le rendre plus commode en le rempliſſant de paille.

ACHIAB *ou* AQUIAB, neveu d'Hérode-le-Grand. Pendant la maladie de ſon oncle, il empêcha la reine Alexandra, mere de Marianne, de s'emparer d'une des forteresses de Jéruſalem, dont il étoit gouverneur, en faiſant avertir à propos le roi de ce qui ſe tramoit. Il ſauva pluſieurs fois la vie à ſon oncle. Un jour entr'autres ce prince demanda une pomme & un couteau pour la peler ; mais Achiab, s'étant apperçu que c'étoit pour ſe percer, lui arracha le couteau, & prévint l'exécution de ce ſuicide.

ACHILLE, fils de Pélée, roi de Phthiotide en Theſſalie, & de Thétis. Sa mere le plongea dans le Styx pour le rendre invulnérable. Il le fut partout le corps, excepté au talon, par lequel elle le tenoit en le plongeant. On le mit

ſous la diſcipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moëlle de lions, d'ours, de tigres, & de pluſieurs autres bêtes ſauvages. Sa mere, ayant ſu de Calchas qu'il périroit devant Troie, & qu'on ne prendroit jamais cette ville ſans lui, l'envoya à la cour de Lycomede, dans l'iſle de Scyros, en habit de fille, ſous le nom de Pyrrha. Ce déguiſſement lui donna la facilité d'approcher du beau-ſexe, & il en profita: il ſe fit connoître à Déidamie, fille de Lycomede. Il l'épouſa en ſecret, & en eut Pirrhus. Lorſque les Grecs s'aſſemblerent pour aller aſſiéger Troie, Calchas leur indiqua le lieu de ſa retraite. Ils y députerent Ulyſſe, qui ſe déguiſa en marchand; & en préſentant aux dames de la cour de Lycomede des bijoux & des armes, il reconnut ce jeune prince à l'empreſſement qu'il marqua pour les armes, & l'emmena avec lui au ſiege de Troie. Achille fut le premier héros de la Grece, & devint la terreur de tous ſes ennemis. Pendant le ſiege, Agamemnon lui enleva une captive appellée *Briſéis*: cette perte l'irrita tellement, qu'il ſe retira dans ſa tente, & ne voulut plus combattre. Tant que dura ſa retraite, les Troyens eurent toujours l'avantage; mais Patrocle, ſon ami, ayant été tué par Hector, il retourna, reprit les armes, & vengea ſa mort par celle de ſon meurtrier, qu'il traîna trois fois autour des murailles de Troie, attaché à ſon char par les pieds; il le rendit enſuite aux larmes de Priam. Ayant conçu de la paſſion pour Polixene, fille de Priam, il la demanda en mariage; & lorſqu'il alloit l'épouſer, Pâris lui décocha une fleche au talon. Il mourut de cette bleſſure. Ce fut Apollon qui conduiſit cette fleche. Les Grecs lui éleverent un tombeau ſur le promontoire de Sigée, ſur lequel Pyrrhus ſon fils lui immola Polixene. Quelques-uns racontent que Thétis lui avoit propoſé dans ſon enfance, ou de vivre long-tems ſans gloire, ou de mourir jeune & chargé d'honneurs; & qu'il prit le dernier parti. Alexandre-le-Grand honora ſon tombeau d'une couronne. *Heureux Achille*, dit-il, *d'avoir trouvé pendant ſa vie un ami comme Patrocle, & après ſa mort un poëte comme Homere!* Achille aimoit les beaux-arts, autant que l'art néceſſaire & funeſte de la guerre. Il excelloit dans la muſique, la poéſie & la médecine. Drelincourt a publié dans le ſiecle paſſé, un ouvrage intitulé: *Homericus Achilles*, dans lequel il a raſſemblé tout ce que l'antiquité nous a laiſſé de plus curieux ſur ce héros.

ACHILLÉE, (*L. Epidius Achillæus*) général Romain en Egypte ſous Dioclétien, ſe fit reconnoître empereur à Alexandrie en 292, & ſe maintint ſur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien ſe mit enfin en marche avec une armée formidable; & le tyran ayant été défait, ſe renferma dans Alexandrie, où il ſe défendit en homme déſeſpéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité ſe livra à toutes les fureurs de la vengeance.

Achillée fut condamné à être dévoré par les lions : Alexandrie éprouva toutes les horreurs du pillage, & le reste de l'Egypte fut abandonné aux proscriptions & aux meurtres. Expédition peu assortie aux éloges que certains écrivains ont faits de la prétendue modération de cet empereur.

ACHILLES TATIUS. *V.* TATIUS.

ACHILLINI, (Alexandre) natif de Bologne, philosophe & médecin, professa ces deux sciences avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyoit des écoliers. Il mourut dans sa patrie en 1512, à 49 ans, avec le surnom fastueux de *Grand Philosophe*, après avoir fait imprimer différens ouvrages d'anatomie & de médecine. On lui attribue la découverte du marteau & de l'enclume, deux ossemens de l'organe de l'ouïe. Il adopta les sentimens d'Averroès, & fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décrioient mutuellement, suivant l'usage établi depuis long-tems parmi les doctes. Ses ouvrages furent recueillis in-folio, à Venise, 1545. Il ne faut pas le confondre avec Philothée Achillini, son parent & son compatriote, auteur d'un poëme intitulé : *Il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs Italiens, & quelques leçons de philosophie morale, imprimé à Bologne, en 1513, in-4°.

ACHILLINI, (Claude) petit-neveu du précédent, né à Bologne en 1574, & mort en 1640, fut un homme très-savant en philosophie, en médecine, en théologie, & particuliérement en jurisprudence. Il professa cette derniere science pendant plusieurs années avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, & en dernier lieu à Bologne sa patrie. Sa vaste érudition étoit si admirée, que de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Achillini tint aussi une place distinguée parmi les poëtes de son tems. Ami & partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modele, & il y réussit; c'est-à-dire, qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflure & de pointes, qui s'étoit emparé de la poésie italienne dans le dernier siecle. Le sonnet très-connu qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont : *Sudate o fuochia preparar metalli*, &c. lui obtint, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés sans récompense. *Voyez*, sur les deux Achillini, les tomes 33 & 36 des *Mémoires de Nicéron*.

ACHILLIUS. *Voy.* AQUILLIUS-SEVERUS.

ACHIMAAS, fils & successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte d'Absalon, il résolut avec son frere Jonathas, d'aller informer David qui fuyoit, des résolutions qu'on prenoit contre lui. Absalon ayant découvert leur dessein, les fit poursuivre; mais étant arrivés à Bathurim, ils se cacherent dans un puits,

d'où ils sortirent, lorsque ceux qui les cherchoient furent retournés. Ils arriverent heureusement au camp de David; Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon.

ACHIMÉLECH, grand-pontife des Juifs, donna à David les pains de proposition & l'épée de Goliath. Saül, poussé par la jalousie contre ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre avec 85 hommes de sa tribu. Doëg l'Iduméen, qui avoit été le délateur de l'action du charitable pontife, se chargea de cet affreux assassinat, dont l'infamie est vivement exprimée dans un des plus beaux psaumes de David.

ACHIOR, chef des Ammonites, déplut à Holoferne, en vantant les mœurs, les loix, le caractere des Israëlites, & la protection de Dieu sur ce peuple. Ce général irrité, le fit conduire à Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévérement après la prise de la ville; mais ses gardes, craignant les assiégés, le lierent à un arbre. Les Israëlites le détacherent, le menerent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holoferne, il embrassa la religion des Juifs, vers l'an 705 avant J. C.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire, où périrent Saül & ses enfans, vers l'an 1055 avant Jesus-Christ.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinées, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut pere d'Achias, qui fut aussi souverain pontife. Phinées ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son pere. David connoissoit la méchanceté & la malignité de ses conseils, & pria le Seigneur de ne pas permettre qu'on les suivît. Lorsqu'Achitophel voulut engager Absalon à poursuivre sans délai le roi fugitif, ce qui eût été un parti décisif, il ne fut pas écouté, & David eut le tems de se reconnoître & de se fortifier; le grand arbitre de la politique humaine, exauçant ainsi la priere de ce prince humilié: *Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel.* Désespéré de voir ses avis méprisés, Achitophel se pendit vers l'an 1023 avant J. C.

ACHMET I, empereur des Turcs, fils & successeur de Mahomet III, en 1603, & mort en 1617, âgé de 30 ans, fit construire une superbe mosquée, dans l'hippodrome de Constantinople; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres Juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avoit apportées des ruines de Troie.

ACHMET II, empereur des Turcs, monta sur le trône après son frere Soliman III, en 1691. Son grand-visir Oglu Kiuperli, perdit la bataille de Salankemen en Hongrie, le 19 août

de la même année, & y fut tué. Le prince Louis de Bade, général de l'armée impériale, fut vainqueur en cette journée, qui eut des suites funestes. Le changement perpétuel de ministre sous le regne d'Achmet II, jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. Il mourut en 1695, avec la réputation d'un Prince indolent, mais aimable. Il étoit d'une humeur gaie, bon poëte, musicien, & jouoit de plusieurs instrumens.

ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frere Mustapha II. Les séditieux qui l'avoient élevé à l'empire, l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mere, qui leur étoit suspecte. Il leur obéit d'abord; mais las de dépendre de ceux qui lui avoient donné la couronne, il les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils ne tentassent de la lui ôter. Dès qu'il se vit affermi sur le trône, il s'appliqua à amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnoie, & établir de nouveaux impôts; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulevement. Charles XII, vaincu à Pultava, chercha un asyle auprès d'Achmet, & en fut reçu avec beaucoup d'humanité. Le sultan fit la guerre aux Russes, aux Persans, & à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Moins heureux dans sa guerre contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu deux fois en Hongrie par le prince Eugene, perdit Témeswar, Belgrade, une partie de la Servie, de la Bosnie & de la Valachie. La paix ayant été conclue avec l'Empire, il se préparoit à tourner ses armes contre les Persans, lorsqu'une révolution le renversa du trône en 1730, & y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince étoit en prison, quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, & mourut le 23 juin 1763, d'un coup d'apoplexie. Il existe (1789), une de ses filles à Paris. Achmet, dit-on, la confia à une esclave chrétienne nommée *Fatmé*, qui trouva le moyen d'enlever sa pupille après l'avoir baptisée : les cérémonies du baptême lui furent suppléées à Genes. Lorsqu'elle eut atteint sa 16e. année, Fatmé lui révéla le mystere de sa naissance, & la princesse n'en fut que plus attachée à la religion qu'elle avoit embrassée, & dont elle continue à suivre les loix avec l'exactitude la plus exemplaire. On a publié son histoire sous le titre de *Cécile, fille d'Achmet III.* Paris 1787, 2 vol. in-12, écrite d'une maniere verbiageuse & romanesque.

ACHMET, auteur arabe a fait un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses & des Egyptiens. Cet ouvrage, dont l'original est perdu, fut traduit par un auteur chrétien du IXe. siecle, & a été publié en grec & en latin, avec *Artémidore*, par M. Rigault, en 1603, in-4°.

ACHMET-GEDUC, né

dans l'Albanie, fut l'un des plus grands généraux de l'empire Ottoman. Il prit Otrante en 1480, & quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, & l'éleva sur le trône. Zizim, frere de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avoit à Achmet, le fit mourir quelque tems après.

ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman-le-Magnifique, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé en 1524 en Egypte pour y étouffer une rebellion, & pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur & d'adresse. Il gagna les cœurs & les esprits, & dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le nom & les ornemens de souverain. Soliman, informé de sa rebellion, envoya aussi-tôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans le bain. Sa tête fut envoyée au grand-seigneur.

ACIDALIUS, (Valens) né à Wistok dans la Marche de Brandebourg, brilla dans diverses académies d'Allemagne & d'Italie, & se fixa à Breslau en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, & il mourut d'une fievre chaude en 1595, avant l'âge de 30 ans. Sa grande jeunesse ne l'avoit pas empêché de publier de savantes notes sur Quinte-Curce. On a encore de lui des poésies latines, Francfort, 1612, in-8°. On lui a faussement attribué une dissertation qui fit beaucoup de bruit dans le tems, sous ce titre : *Mulieres non esse homines*, 1641, in-12. Il est aisé de voir que c'est un pur badinage; mais des savans d'Allemagne y ont vu un dessein formé de se moquer de la maniere dont les Sociniens interpretent l'Écriture-sainte.

ACILIUS, (Caïus) vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval, près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis, qui la lui couperent, il imita le fameux Cynégire, soldat Athénien; & s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui oserent se présenter devant lui.

ACILIUS. *Voy.* AQUILLIUS-SEVERUS.

ACILIUS-GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de J. C. 91, avec M. Ulpius Trajan, depuis empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre, pour y combattre les bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé; mais cette adresse lui devint funeste. La jalousie qu'en conçut l'empereur, le porta à bannir Acilius-Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état.

ACINDYNUS, (Septimius) consul Romain l'an 340 de J. C. est connu par un trait singulier auquel il donna occasion. Etant

gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payoit pas les impôts, & le menaça de le faire pendre, s'il ne s'acquittoit pas à un jour marqué. Un très-riche particulier offrit à la femme de ce prisonnier la somme qu'il devoit, pour prix de ses faveurs. La femme consulta son mari, qui plus ennuyé de sa prison, que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin s'étant satisfait, donna à cette femme une bourse, où il n'y avoit que de la terre. Acyndinus, instruit de cette fourberie, condamna cet avare débauché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, & adjugea à son épouse le champ d'où il avoit tiré la terre qui remplissoit cette bourse. Saint-Augustin nous a transmis ce trait d'histoire; mais on l'a accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme & le consentement du mari; il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle, que si elle eût été commise par débauche.

ACIS, fils de Faune, mérita par sa beauté la tendresse de Galathée, que le géant Polyphême aimoit. Ce cyclope l'ayant un jour surpris avec Galathée, l'écrasa sous un rocher qu'il lui jeta; mais la nymphe, pénétrée de douleur, changea son sang en un fleuve, appellé depuis Acis.

ACOMINATUS. *Voy.* NICETAS.

ACONCE, jeune-homme d'une beauté singuliere, aima passionnément Cydippe, qui ne voulut point l'écouter. Ayant perdu toute espérance de l'épouser, il grava sur une boule ces mots : *Je jure par Diane, Aconce, de n'être jamais qu'à vous.* Cydippe, aux pieds de laquelle il avoit laissé tomber cette boule, la ramassa, lut cet écrit sans y penser, & s'engagea de même. Toutes les fois qu'elle vouloit se marier, elle étoit attaquée d'une fievre violente; & croyant que c'étoit une punition des Dieux, elle donna sa main & son cœur à Aconce.

ACONCIO, (Jacques) né à Trente au commencement du XVIe. siecle, se rendit célebre comme philosophe, jurisconsulte & théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, & se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Elisabeth, qui voulut bien accepter la dédicace de son livre : *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, &c. libri VIII, Basileæ*, 1565, in-8o. Cet ouvrage a été loué par quelques protestans, & blâmé par d'autres plus raisonnables. Salden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origene : *Ubi benè, nil melius; ubi malè, nemo pejus.* Le but de l'auteur étoit de réduire à un très-petit nombre les dogmes nécessaires de la religion chrétienne, & d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. C'est un systême d'indifférence en matiere de religion, ou si l'on veut, un plan de pacification, publié sans sanction & sans autorité; le législateur des chrétiens n'étant point

intervenu pour corriger ou modifier son ouvrage. Du reste, ce livre est écrit avec méthode, & d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Cet apostat mourut en Angleterre; il vivoit encore en 1566. Son *Traité des stratagêmes de Satan*, fut réimprimé à Amsterdam, 1674, in-8°. On trouve à la suite deux traités: l'un *de la méthode d'étudier ;* l'autre, *de la maniere de faire les livres :* ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent, & peu utile à ceux qui l'ont. *Voy.* les *Mémoires de Nicéron*, tome 36.

ACOSTA, (Joseph) provincial des Jésuites au Pérou, né à Médina-del-Campo, mourut à Salamanque en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il donna en espagnol *l'Histoire naturelle & morale des Indes*, 1591, in-8°, qui a été traduite en françois, & un traité *de procuranda Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°, qui peut être utile aux missionnaires. Il travailla long-tems & avec succès à la conversion des Indiens. *Voyez* le tome 30 des *Mémoires de Nicéron....* Jean d'Acosta de la même société mourut pour la foi à Nangasacki, en 1633.

ACOSTA, (Uriel) d'abord Chrétien, puis Matérialiste, ensuite Juif, étoit fils d'un gentilhomme Portugais. Cet homme, né avec une de ces imaginations ardentes qui menent à la démence, ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'évangile, eut la témérité de le vouloir soumettre à son examen. Il fut puni de sa hardiesse, en tombant dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le christianisme, & de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les Juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération étoit faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observances de l'ancienne loi, qu'il le lui avoit été de plier sa raison aux dogmes de la nouvelle. Il ne put garder le silence, & se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il falloit rejeter les rites & les traditions des Pharisiens, pour s'attacher aux Sadducéens, dont il avoit embrassé les dogmes. Les Juifs le firent passer pour un Athée, & un médecin de cette nation réfuta son systême. Acosta publia alors son *Examen traditionum Pharisaïcarum ad legem scriptam :* livre dans lequel il attaqua l'immortalité de l'ame, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis, ni de l'enfer. Les Juifs lui répondirent d'abord à coups de pierres, ensuite en le faisant emprisonner. La liberté lui fut rendue, en payant une amende. Acosta crut alors devoir cacher ses erreurs, qui lui attiroient des disgraces; & pensant que toutes les religions étoient indifférentes, il rentra dans celle des Juifs. La loi de Moïse n'étoit, selon lui, qu'une pure fiction des hommes, & non pas l'ouvrage de Dieu : il ne la suivoit qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importans : ce fut la source d'un nouveau chagrin. La synagogue l'excommunia de nouveau, &

lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître-chantre d'Amsterdam, ensuite absous par le prédicateur de l'assemblée, & foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyoit & ce qu'il ne croyoit pas, ne servant qu'à l'inquiéter, il mit fin à toutes ses variations, en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet, vers l'an 1640 ou 1647.

ACOSTA. *Voyez* COSTA.

ACOSTA, (Gabriël d') chanoine & professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des Commentaires sur une partie de l'ancien Testament, Lyon, 1641, in-fol.

ACRISE, dernier roi d'Argos, apprit de l'oracle, qu'un de ses petits-fils le tueroit un jour. Pour prévenir ce malheur, il enferma dans une tour d'airain Danaé, sa fille unique, mais cette clôture ne la mit pas à l'abri de la passion de Jupiter, qui descendit en pluie d'or dans la tour. Acrise la fit exposer dans une petite barque sur la mer avec son fils Persée dont elle venoit d'accoucher. Polidecte, roi de Sériphe, une des isles Cyclades, trouva cette barque, traita bien Danaé & fit élever Persée, qui étant devenu grand, tua son aïeul dans un combat, sans le connoître. Quelques mythologistes croient voir ici, comme dans le reste de l'histoire des tems fabuleux, des traits pris dans l'Écriture-sainte; & en effet, il y a en ceci quelque rapport avec la naissance de Moïse.

ACRON *ou* AGRON, médecin d'Agrigente, qui vivoit vers l'an 473 avant J. C. fit allumer le premier de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, & mettre fin à la peste qui affligeoit Athenes. Il croyoit que le meilleur médecin étoit celui qui raisonnoit le moins. On croit qu'il fut le chef de l'Empyrisme.

ACRONIUS, (Jean) professeur de médecine & de mathématiques à Bâle, mourut dans cette ville en 1563. On a de lui des traités sur le mouvement de la terre & sur la sphere. Il étoit de la Frise, une des Provinces-Unies.

ACRONIUS *ou* ACRON, (Jean) auteur, à ce que l'on croit, de *l'Elenchus orthodoxus Pseudo-Religionis Romano-Catholicæ*, Deventer, 1616, in-4°: ouvrage d'un fanatique turbulent. Il vivoit au commencement du XVIIe. siecle.

ACROPOLITE, (George) est un des auteurs de l'*Histoire Bisantine*; il vivoit dans le XIIIe. siecle, & eut l'emploi de Logothete à la cour de Michel Paléologue; ce qui lui a fait donner le nom de Logothete, sous lequel il est très-connu. C'est presque tout ce qu'on sait de cet auteur. Son histoire découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-folio, est fort supérieure & très-rare. Cet ouvrage commence où finit Nicetas, & comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs françois, en 1265. Il est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit sur ce qui s'est passé sous ses yeux. Léon Allatius & Douza ont commenté cet historien, C'étoit un homme de

mérite qui cultiva les mathématiques avec succès. Il eut un fils appellé Constantin, qui devint grand Logothete de Constantinople, à qui nous devons les vies de quelques Saints, & d'autres ouvrages plus considérables.

ACTÉON, petit-fils de Cadmus, chasseur célebre dans la mythologie, fut métamorphosé en cerf, & dévoré par ses chiens, pour avoir regardé Diane dans le bain.

ACTIUS-NÆVIUS. *Voy.* NÆVIUS.

ACTUARIUS, médecin Grec, qui donna le premier, dans le XIIIe. siecle, l'analyse des Purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, &c. Henri Etienne fit en 1567, une édition de ses ouvrages in-fol. traduits par différens auteurs, dans l'édition des *Medicæ artis principes*. Ce médecin avoit beaucoup de goût pour les systêmes & pour la médecine raisonnée. Il joignoit cependant l'expérience à la théorie.

ACUNHA, (Christophe d') né en 1597 à Burgos, jésuite en 1612, missionnaire en Amérique, composa, au retour de ses missions, une *Relation de la riviere des Amazones*, traduite en françois par Gomberville, 1782, 4 vol. in-12, avec une dissertation curieuse; la relation ne l'est pas moins. Elle parut à Madrid, en 1641, in-4°: elle est très-rare en espagnol. — Vincent d'Acunha, aussi jésuite, a souffert le martyre dans le royaume de Tunquin, en 1736.

ACUSILAS, ancien historien Grec d'Argos, vivoit avant la guerre du Péloponnese. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept sages. Il est souvent cité par les anciens.

ACYNDINUS. *Voy.* ACINDYNUS.

ADAD, fils de Badad, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il eut guerre avec les Madianites, qu'il défit dans une plaine qui s'appelle *le champ de Moab*; & où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'idumée orientale, qui s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son pere, dans le tems que Joab, général des troupes de David, exterminoit tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de-là à Pharan, d'où il passa en Egypte: il y fut bien reçu par Pharaon, qui lui donna un logement, lui assigna une terre, & pourvut à l'entretien de sa maison. Il gagna même tellement l'affection de ce prince, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils.

ADALARD *ou* ADELARD, né vers l'an 753, étoit fils du comte Bernard, petit-fils de Charles-Martel, & cousin-germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie. L'empereur le nomma à cette abbaye; & lorsqu'il établit Pépin roi d'Italie, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie, & neveu de l'empe-

reur Louis-le-Débonnaire, s'étant révolté en 817; Wala, prince du sang, qui avoit eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, & fut exilé. Adalard, frere de Wala, fut enveloppé dans sa disgrace, & relégué dans l'isle de Hero, aujourd'hui Noir-Moutier. Il fut rétabli au bout de sept ans dans son abbaye en 822 : l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célebre abbaye de Corwey, ou la Nouvelle-Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à 72 ans, causa de vifs regrets aux gens de bien & aux savans. Il possédoit les langues latine, tudesque & françoise. On l'appelloit l'*Augustin* de son tems. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage étoit un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais, & de toute la monarchie françoise.* Il est honoré comme Saint, & ses reliques se conservent à Corbie en Picardie; mais son nom n'est point dans le Martyrologe Romain. Paschase Radbert a écrit sa *Vie* ; ainsi que S. Gérard : celle-ci n'est que l'abrégé de l'autre.

ADALBERON, célebre archevêque de Rheims, chancelier de France, se distingua comme prélat & comme ministre sous le roi Lothaire. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église & le chapitre de Rheims.

ADALBERON, (Ascelin) fut ordonné évêque de Laon, l'an 977 par le précédent. Prélat ambitieux & bas courtisan, il eut la lâcheté de livrer à Hugues-Capet, Arnoul archevêques de Rheims, & Charles duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avoit donné un asyle dans sa ville épiscopale. Il mourut l'an 1030. Il est auteur d'un poëme satyrique en 430 vers hexametres, dédié au roi Robert. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du Panégyrique de l'empereur Bérenger. On y trouve quelques traits d'histoire curieux.

ADALBERT. (St.) évêque d'Ausbourg, mourut en 921. Il y a un autre St. Adalbert, évêque de Prague, qui après des travaux essuyés pour convertir les Bohémiens au christianisme, fut massacré par des idolâtres Polonois, auxquels il étoit allé porter l'évangile, le 29 avril 997.... Il ne faut pas confondre ces deux Saints, avec Adalbert ou Adelbert, archevêque de Magdebourg, qui sous l'empire d'Othon-le-Grand, travailla long-tems & avec de grands succès, à la conversion des Slaves. Il fut moins heureux dans sa mission chez les Rugi, habitans de la Poméranie & de l'isle de Rugen, qui résisterent à ses instructions. Il mourut à Mersebourg, le 20 juin 981. Baronius, Pagi, Mabillon & d'autres savans, ont cru qu'Adalbert avoit prêché l'évangile aux Russes ou Moscovites; mais il paroît qu'ils se sont trompés, en prenant les Rugi pour les Russes.

ADALBERT. *Voy.* ALDEBERT.

ADAM, le premier des hommes, & le pere de tous les autres. Il fut formé le sixieme jour de la création du monde.

Dieu le plaça dans le paradis terrestre, dont il lui accorda une pleine jouissance, en exceptant seulement le fruit d'un arbre dont il défendit de manger. Adam tenté par Eve, désobéit à son Créateur, qui le chassa du paradis, l'assujettit à la mort, à laquelle il n'étoit pas destiné, s'il eût été obéissant. Pere & représentant de toute sa postérité, il l'entraîna dans le même malheur. Comme l'infortune d'un roi dépossédé, comme la disgrace d'un ministre se communique à leur famille; la chute du premier des hommes, les précipita tous. Des miseres de tous genres, les maladies du corps & de l'esprit furent une suite de cette fatale dégradation de la nature humaine. Toutes les contradictions physiques & morales observées dans les choses créées, prennent leur dénouement & leur explication dans la chute d'Adam & dans ce que nous appellons *péché originel*; c'est de l'ignorance de cette source féconde d'explications satisfaisantes, que sont nés le manichéisme, le fatalisme, & d'autres systêmes erronés. (*Voy.* le *Catéch. philos.* nº. 458). Dieu, après avoir annoncé son arrêt à Adam, lui promit un Messie Rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel & Seth, & plusieurs autres enfans dont l'Écriture ne dit pas le nom. Il mourut à l'âge de 930 ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam, & on doit s'en tenir à ce qu'en rapportent les livres saints. C'est une chose révoltante que le soin avec lequel les rédacteurs anglois de la nouvelle *Histoire universelle* ont recueilli toutes ces extravagances. L'histoire d'Adam a passé, non sans être défigurée, dans les annales de toutes les nations; par-tout la tradition & les vieux livres en ont conservé quelques traits. » N'oublions » pas (dit Voltaire), au sujet » des Indiens, qu'ils ont un » paradis terrestre, & que les » hommes qui abuserent des » bienfaits de Dieu furent » chassés de ce paradis; la » chute de l'homme dégénéré » est le fondement de la Théo» logie de presque toutes les » anciennes nations.... Ce qu'il » y a de plus singulier encore, » c'est que le *Vedam* des an» ciens bracmanes enseigne que » le premier homme fut *Adi-* » *mo*, & la premiere femme » *Pocriti*. *Adimo* signifioit *Sei-* » *gneur*, & *Pocriti* vouloit dire » *la Vie*, comme *Heva* chez » les Phéniciens & les Hé» breux signifioit aussi *la Vie* » ou *le Serpent*. Cette confor» mité mérite une grande at» tention ». (*Essai sur les mœurs*, Disc. prél.) L'Écriture ne dit rien de la vie & de la mort d'Adam. Mais c'est avec grande raison que nous croyons, dit S. Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené après leur péché une vie sainte, parmi les travaux & les miseres dont ils étoient accablés, ont été délivrés des supplices éternels. L'histoire d'Adam, qui est simple & laconique dans la Genese, a fourni une ample matiere aux conjectures des commentateurs, aux erreurs des hérétiques, & aux objections des incrédules;

mais à la considérer en elle-même, & sans faire aucun effort pour dissiper les difficultés qu'elle présente, elle est infiniment satisfaisante en comparaison de tout ce que la philosophie a imaginé sur l'origine des hommes. Les anciens Athées, qui disoient que les hommes étoient fortuitement sortis du sein de la terre, comme les champignons; les matérialistes modernes qui pensent que la naissance de l'homme a été un effet nécessaire du débrouillement du chaos; les savans physiciens qui ont calculé & fixé les époques de la nature, sans nous apprendre comment les hommes, les animaux & les plantes ont pu éclore d'un globe de verre enflammé dans son origine; sont aussi peu sages les uns que les autres. Leurs rêves sublimes disparoissent devant le récit simple & naturel de l'auteur sacré : « Au commencement Dieu créa le ciel & la terre... il dit *que la lumiere soit*, & la lumiere fut... il dit, *faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance*, & l'homme fut fait à l'image de Dieu ». Gen. I. Par ce peu de paroles l'homme apprend ce qu'il est, ce qu'il doit à Dieu & à soi-même, ce qu'il a lieu d'attendre de la bonté de son Créateur. (*Voy.* MOYSE) Le nom d'*Adamites* a été donné à quelques sectaires cyniques & abominables, qui dans leurs assemblées se mettoient nus, comme Adam & Eve l'étoient dans l'état d'innocence. Quant aux Préadamites, *voyez* au mot PEIRERE.

ADAM de Brême, chanoine dans sa patrie, vivoit sur la fin du XIe. siecle. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique*, qu'il composa dans sa jeunesse, divisée en quatre livres. Il y traite de l'origine, de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, & en particulier dans les dioceses de Brême & de Hambourg, depuis le regne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit *Traité de la situation du Danemarck*, imprimé à la suite de son histoire, dont la meilleure édition est celle de Helmstad, en 1670, in-4°. Lindenbruch avoit publié l'un & l'autre de ces ouvrages avec d'autres traités, dès l'an 1595, Leyde, in-4°.

ADAM de S. Victor, chanoine-régulier de l'abbaye de S. Victor-lès-Paris, mourut l'an 1177, & fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voit son épitaphe en 14 vers, qu'il composa lui-même. Il a fait aussi quelques Traités de dévotion, entr'autres une prose en l'honneur de la Ste. Vierge, dont on trouve une traduction françoise dans le *Grant Marial de la Mere de vie*, Paris, 2 vol. in-4°; le premier gothique, & sans date; le second en lettres rondes, & de 1539.

ADAM, dit l'Écossois, parce qu'il étoit originaire de ce pays, ou le Prémontré, parce qu'il s'étoit fait religieux de cet ordre en 1158. Il fut envoyé par S. Norbert en Ecosse pour y enseigner l'Écriture-sainte & la Tradition. Il fut depuis tiré de cet emploi pour être fait évêque de Withern, & mourut

en 1180. Ses Œuvres ont été imprimées en partie en 1518; mais l'édition la plus complette est celle d'Anvers, 1659, in-fol.

ADAM, savant & pieux chartreux de Londres, florissoit en 1340. On a de lui : I. *Vie de S. Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Bibliot. Ascetica*, tom. 10, p. 3. II. Deux *Traités sur les avantages de la Tribulation*, Londres, 1530. III. *Scala cœli : De sumptione Eucharistiæ : Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

ADAM, d'Orleton, né à Hereford, devint évêque de cette ville, puis de Worchester, & de Winchester. C'étoit un caractere intrigant, qui occasionna beaucoup de troubles en Angleterre. Il mourut l'an 1375, aveugle & fort âgé; mais peu regretté. Il fut l'auteur de cette réponse ambiguë, qui coûta la vie à Edouard II. *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*; qu'on peut expliquer de ces deux façons: *Ne tuez pas le roi Edouard, il est bon de craindre; ou N'ayez point de crainte de tuer le roi Edouard; c'est une bonne action.*

ADAM, (Melchior) né en Silésie dans le XVIIe. siecle, recteur du college d'Heidelberg, publia en 1615, *Les Vies des philosophes, théologiens, jurisconsultes & médecins Allemands de son siecle & du précédent*, en 4 vol. C'est une compilation mal digérée & mal écrite.

ADAM, (Jean) jésuite Limousin, professeur de philosophie & prédicateur, mourut supérieur de la maison professe de Bourdeaux en 1684. Il est connu par son zele contre les prétendus disciples de S. Augustin, & contre les Calvinistes. Il fut envoyé par Louis XIV à Sedan, pour y travailler au rétablissement de la foi catholique. On a de lui, 1°. *Le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude.* 2°. *La Vie de Saint François de Borgia.* 3°. *Calvin défait par soi-même & par les armes de S. Augustin qu'il avoit usurpées.* 4°. Une traduction de l'*Office de l'Église*, qu'il opposa aux *Heures* de Port-Royal; & plusieurs autres livres. On lit dans le *Menagiana* qu'un seigneur de la cour dit à la reine Anne d'Autriche, après avoir entendu un de ses sermons: *Ce discours m'a convaincu que le P. Adam n'étoit pas le premier homme du monde.* Il est mieux prouvé que ce calembour étoit familier à Voltaire à l'occasion d'un autre P. Adam, jésuite imbécille & inconséquent, qu'il nourrissoit chez lui par charité philosophique, c'est-à-dire, par ostentation & par dérision.

ADAM, (Lambert-Sigisbert) sculpteur célebre, né à Nancy en 1700, mort en 1759, de l'ancienne académie de S. Luc à Rome, & de l'académie Clémentine à Bologne, se distingua par la beauté de son ciseau. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, & il s'en acquitta avec autant de zele que de gloire. Ses principaux ouvrages sont : 1°. *Le Triomphe de Neptune.* 2°. *Groupe de cinq figures & de cinq animaux, en plomb bronzé*, à Versailles. 3°. *Le Bas-relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde en bronze.* 4°. *Le Groupe de la*

la Seine & de la Marne, *en pierre*, à S. Cloud. 5°. Deux *Groupes en marbre*, *représentant la chasse & la pêche*, à Berlin. 6°. *Mars caressé par l'Amour*, à Belle vue. 7°. Une *statue représentant l'enthousiasme de la poésie*. 8°. *Saint Jerôme en marbre*, aux invalides. Il a eu deux freres, Nicolas-Sébastien & François-Gaspar, tous les deux excellens sculpteurs. Le beau mausolée de la reine de Pologne à Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, est de Nicolas. François-Gaspar remporta comme ses freres les prix des académies de Rome & de Paris, & partagea leur imagination & leur goût. Attiré par les bienfaits du roi de Prusse, il n'a presque travaillé que pour lui; ses ouvrages embellissent Potzdam. Ces trois freres étoient fils de Jacob-Sigisbert Adam, né à Nancy en 1670, excellent sculpteur aussi, connu par plusieurs ouvrages en bronze & en plomb d'une grande beauté, & par ses modeles en terre.

ADAM. (Maître) *Voyez* Billaut.

ADAM, (Jean) jésuite Sicilien, après avoir travaillé 20 ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consiste à être suspendu par les pieds à une potence, & à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

ADAMITES. *Voyez* Prodicus.

ADAMSON, (Patrice) né en 1536 à Perth, après avoir fait ses études en France, retourna en Ecosse, où il se maria, & devint archevêque de S. André en 1576. Quand les Presbytériens l'emporterent sur les Episcopaux, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractations, tout ce qu'il avoit dit auparavant en faveur de l'épiscopat. La honte de cette lâche démarche le conduisit peu de tems après au tombeau, l'an 1591. Il a laissé des poésies latines, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°; & un traité *De sacro pastoris officio*, Londres, 1619, in-8°. Ses *Rétractations* avec sa *Vie*, se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4°.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendoit depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion: David défit ce prince dans deux grandes batailles.

ADDISSON, (Joseph) naquit à Miston en Angleterre, l'an 1672. Ses talens pour la littérature, la poésie & la philosophie, se développerent de bonne heure. Il lut avec un goût infini tous les auteurs de l'antiquité, grecs & latins. Il étoit encore étudiant dans l'université d'Oxford, lorsqu'il fit imprimer ses *Musæ Anglicanæ*; production qu'un poëte d'un âge plus avancé n'auroit pas désavouée. Son beau poëme, à l'honneur de Guillaume III, en 1695, lui valut une pension de 300 livres sterlings. Les autres pieces qu'il fit pour chanter les victoires de sa nation, le firent aimer du peuple & connoître des grands. Il fut nommé secrétaire-d'état; mais il se démit de cette place, pour se livrer entierement aux belles-lettres. Il mourut à Holland-

housse, le 17 juin 1719. Cet auteur est le premier Anglois qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance & une noblesse soutenues. Son *Caton* est une des plus belles pieces qui aient paru sur le théâtre de Londres: mais les monologues sont trop longs; on y admire cependant un morceau pathétique & sublime sur l'immortalité de l'ame, qui vaut seul une bonne piece. Le désordre de Shakespéar se fait encore un peu sentir dans la régularité d'Addisson. Ce poëte ne s'est pas moins illustré par ses productions de morale & de critique. Il y a plusieurs morceaux de lui dans le *Spectateur* & dans le *Curateur*, où la raison & le bon goût sont embellis par l'esprit & par les graces. Les pieces qu'il inséra dans le *Babillard* de Richard Stéele, ne sont pas moins estimées. Parmi ses ouvrages de poésie, on distingue son *Poëme sur la bataille de Hochstet.* On lui reproche seulement de n'y avoir pas assez respecté les têtes couronnées qui étoient en guerre avec les Anglois; défaut qu'il peut avoir imité des écrivains François qui ont écrit les guerres de leur nation. Addisson auroit dû rendre dans ses vers & dans sa prose plus de justice à Louis XIV, qui pour être un voisin dangereux, n'en étoit pas moins un grand roi. Il reçut le nom de *Sage*, pour avoir cherché dans tous ses écrits à plier le génie anglois à l'ordre, aux regles, aux convenances. Il le mérita aussi par son caractere & sa conduite. Il montra dans la littérature toute la politique d'un courtisan. Il détestoit Pope dans le fond du cœur; mais il prenoit sur lui de le ménager au-dehors. On dit qu'il devoit donner une Tragédie sur la mort de Socrate, un Dictionnaire anglois, un Traité de la religion; mais que sa place & ses infirmités l'en empêcherent. Addisson respecta toujours la religion : tous ses écrits en respirent la vérité & les salutaires influences; ils contiennent d'excellentes réflexions contre les erreurs de la philosophie moderne; mais ses préventions contre les Catholiques font tort à son jugement & à sa philosophie. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres, 1726, 3 vol. in-12. Sa *Vie* par des Maiseaux, Londres, 1733, in-12, en anglois.

ADELAÏDE, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, née en 931, fut mariée à l'âge de 16 ans à Lothaire II, roi d'Italie. Après la mort de ce prince, empoisonné en 950, sa veuve fut opprimée par Berenger II, qui usurpa le trône de Lothaire. Renfermée dans une étroite prison, elle se sauva dans la forteresse de Canose, d'où elle appella l'empereur Othon I à son secours. Ce prince la délivra, l'épousa, & entra avec elle en triomphe dans Pavie en 951. Sa vertu & ses graces lui donnerent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son époux. Elle fut mere d'Othon II, qui lui donna pendant quelque tems de grands chagrins, mais qui revint de ses erreurs & se rendit aux leçons de cette mere respectable. Elle mourut en route à Seltz en Alsace, en 999, âgée d'environ 69 ans. Son nom ne se lit point dans le martyrologe

romain, mais on le trouve dans plusieurs calendriers d'Allemagne. S. Odilon, abbé de Cluni, a écrit sa vie. Gerbert, depuis pape sous le nom de Silvestre II, l'appelle dans ses lettres *la terreur des empires & la mere des rois.*

ADÉLAÏDE, (Sainte) fille de Megendose, comte de Gueldre, mourut en 1015, au monastere de N. D. à Cologne, dont elle étoit abbesse. Ce monastere avoit été fondé par le comte son pere, ainsi que celui de Bellich ou Villich sur le Rhin, qui est aujourd'hui un chapitre de chanoinesses.

ADÉLAÏDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, conspira avec son amant Louis, marquis de Thuringe, contre les jours de son époux. Le marquis ayant feint de chasser dans le bois qui étoit à côté du château de Frédéric, Adélaïde, avertit son mari, & l'anima contre le marquis. Frédéric, n'imaginant pas que la colere de sa femme fût feinte, poursuivit Louis. Des injures on en vint aux coups, Frédéric fut tué l'an 1065, & l'assassin épousa la veuve son amante.

ADELARD. *Voyez* ADALARD.

ADELBERT. *Voyez* ALBERT DE MAYENCE.

ADELGREIFF, (Jean) né dans un village voisin d'Elbing, se distingua par sa folie, & auroit peut-être formé une secte fougueuse, si on l'avoit laissé dogmatiser à son aise. Il disoit que sept Anges lui avoient révélé, qu'il tenoit la place de Dieu en terre, pour extirper tout le mal du monde, & pour châtier les souverains avec des verges de fer. C'est pourquoi il se donnoit ces titres : *Nous Jean Albrecht ADELGREIFF, Syrdos. Amade, Canamata, Kiki Schmalkilmandis, Elioris, Archi-Souverain Pontife, Empereur, Roi de tout le royaume divin, Prince de paix de tout l'univers, Juge des vivans & des morts, Dieu & Pere, dans la gloire duquel Christ viendra au dernier jour pour juger le monde, Seigneur de tous les seigneurs, & Roi de tous les rois.* L'an 1636 on le mena prisonnier à Konisberg : il avoua qu'il avoit été fouetté en Transylvanie, pour cause d'adultere. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, & il fut condamné au dernier supplice. Quand on lui lut la sentence, il l'écouta sans la moindre émotion, & dit : *Puisque la chose ne pouvoit être autrement, il falloit qu'elle arrivât.*

ADELMAN, chanoine & écolâtre de l'église de Liege, évêque de Bresse dans le XIe. siecle, écrivit à l'hérétique Bérenger une lettre sur l'Eucharistie, où il défend ce mystere avec une sagesse & une modération dignes de la vérité. On trouve cette lettre dans une collection sur l'Eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. Il mourut vers 1062.

ADELME, fils de Kentred, frere d'Inas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Stirburn dans le VIIe. siecle, a laissé divers ouvrages en vers & en prose, imprimés à Mayence en 1601. Il passe pour le premier Anglois qui apprit à sa nation l'usage de la langue latine, & les regles de la poésie,

ADELPHE, philosophe Platonicien, qui adopta les principes des Gnostiques, comme des développemens du Platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libyen, & de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les principes du Platonisme & avec ceux des Gnostiques. Il composa de ce mélange un corps de doctrine, qui séduisit beaucoup de monde dans le IIIe. siecle. Il prétendoit avoir pénétré plus avant que Platon dans la connoissance de l'Être-Suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, & écrivit contre lui.

ADEODAT, pape. *Voyez* DIEUDONNÉ.

ADER, (Guillaume) médecin de Toulouse, auteur d'un Traité imprimé en 1621, sous ce titre: *Enarrationes de Ægrotis & Morbis evangelicis.* Il y examine, si l'on auroit pu guérir par la médecine, les maladies dont J. C. délivroit par miracle. Il décide que non; & que les infirmités que le Messie avoit guéries, étoient incurables. Mais quand ces maladies eussent été du ressort de la médecine, la guérison n'en seroit pas moins miraculeuse, puisqu'elle s'opéra dans un moment & par quelques paroles. Ader vivoit au commencement du XVIIe. siecle. C'étoit un homme savant.

ADHEMAR, (Guillaume) gentilhomme Provençal, célebre par son esprit, mérita l'estime & l'amitié de l'empereur Frédéric Barberousse, & de l'impératrice Béatrix son épouse. Il dédia à cette princesse un *Traité des Femmes illustres*, en vers. Il laissa d'autres pieces de poésie, & mourut vers 1190.

ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le sénat donna la Basse-Numidie à Adherbal, & la haute à Jugurtha; mais celui-ci, n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siege devant Cirthe, capitale des états d'Adherbal, prit la ville, & mit à mort le roi, l'an 113 avant J. C.

ADIMARI, (Raphaël) né à Rimini sur la fin du XVIe. siecle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie. Elle parut à Brescia, en 1616, 2 vol. in-4°. sous ce titre: *Sito Riminese.* Elle est assez estimée, quoique les Italiens lui préferent celle de *Clementini* (Voyez ce mot)

ADIMARI, (Alexandre) d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, étudia avec soin les lettres grecques & romaines, & cultiva avec succès la poésie. On a de lui une traduction en vers italiens des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations; cette traduction estimée des Italiens, parut à Pise en 1631, in-4°.

ADLERFELDT, (Gustave) naquit près de Stockholm; il étudia avec éclat dans l'université d'Upsal, & voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit le prince dans ses victoires & dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avoit auprès du monarque, pour écrire son histoire. Elle est aussi exacte qu'on devoit l'attendre d'un courtisan qui écrit du vivant de son

maître. Cet officier Suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultava, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses mémoires. Le fils de l'auteur en fit une traduction françoise, imprimée en 4 vol. in-12, Amsterdam, 1740.

ADMETE, fils de Phérès, roi de Thessalie, fut l'un des princes Grecs qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier de Calydon. Il eut encore part à l'expédition des Argonautes. Ce fut chez ce roi qu'Apollon fut réduit à garder des troupeaux, lorsqu'il fut chassé du ciel par Jupiter. Admete ayant voulu épouser Alceste, fille de Pélias, ne put obtenir cette princesse, qu'à condition qu'il donneroit au pere un char traîné par un lion & un sanglier. Apollon, pénétré de reconnoissance pour Admete, lui enseigna l'art de réduire sous un même joug deux animaux si féroces. Ce Dieu obtint encore des Parques, que, lorsque ce prince toucheroit à son heure derniere, il pût éviter la mort, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un assez généreux pour s'y livrer en sa place. Admete ayant été attaqué d'une maladie mortelle, & personne ne s'offrant pour lui, Alceste le fit généreusement; mais Admete en fut si affligé, que Proserpine, touchée de ses larmes, voulut lui rendre sa chere épouse. Pluton s'y étant opposé, Hercule descendit aux enfers, & en retira Alceste. Apollon rendit plusieurs autres services à Admete pendant sa retraite. Jamais prince n'essuya plus de traverses que lui; mais les dieux le protégerent toujours à cause de sa piété.

ADOLPHE, de Nassau, fut élu empereur d'Allemagne en 1291. C'étoit le plus illustre guerrier de son tems, & un des plus pauvres. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avoit été élu, lui livra bataille auprès de Spire, le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, & Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée, dont il mourut. Adolphe s'étoit attiré la haine des Allemands; & cette haine lui fit perdre la couronne & la vie, parce qu'il ne fut pas secouru comme il auroit pu l'être.

ADOLPHE II, prince d'Anhalt & évêque de Mersbourg, né en 1458, & mort en 1526, passoit pour un grand prédicateur & habile théologien. Il fut d'abord très-opposé à Luther; mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine, parce qu'il la trouvoit commode & assortie à ses inclinations.

ADOLPHE, comte de Cleves, est célebre par l'institution de l'ordre des Foux en 1380. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrerent dans cette société, qui ne paroît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Cleves. On les reconnoissoit à un fou d'argent en broderie, qu'ils portoient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de S. Michel, tous les confreres s'assembloient à Cleves, & se régaloient à frais communs. La société s'appliquoit ensuite à terminer les différends survenus entre les confreres. Cet ordre ne subsiste plus depuis long-tems.

ADOLPHE FRÉDÉRIC II, de Holstein-Gottorp, roi de Suede, fut couronné en 1751, après la mort de Frédéric de Hesse-Cassel qui mourut sans postérité, & dont il avoit été nommé successeur par la diete dès l'an 1743. Il étoit auparavant évêque de Lubeck. Ce prince commença par réformer les loix à l'exemple du roi de Prusse, dont il avoit épousé la sœur en 1744; mais son autorité étant extrêmement limitée, il ne put faire tout le bien qu'il eût voulu. Ami des talens, autant que de la justice, il les a protégés & encouragés. Il a fait fleurir le commerce; & à sa mort, arrivée en 1771, ses sujets l'ont pleuré comme un pere. En 1755, il avoit fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide, destinée à servir de monument aux opérations qu'avoient faites plusieurs académiciens François pour déterminer la figure de la terre, qui demeura néanmoins dans l'état de problême. Il établit la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions & belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un événement funeste. Des amis du roi formerent le projet de rétablir le pouvoir monarchique que la reine Ulrique, sœur de Charles XII, avoit abdiqué: leur complot fut découvert, & plusieurs de ceux qui y étoient entrés, périrent sur l'échafaud. Gustave son fils, qui lui a succédé, a rétabli, de concert avec les états, en 1772, l'autorité royale, en renfermant dans de justes bornes celle des sénateurs. Dans la diete de 1789, ces bornes ont été plus resserrées encore: la noblesse y a perdu plusieurs prérogatives; l'ordre des paysans & celui des bourgeois acquirent plus de considération, & le roi eut le droit de faire la paix & la guerre.

ADON, archevêque de Vienne en Dauphiné en 860, avoit été élevé dès sa plus tendre jeunesse dans l'abbaye de Ferrieres. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi & des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, & il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par le saint en 870. Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, & fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traiterent de son tems, & la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas I, Charles-le-Chauve, & Louis de Germanie, l'estimoient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, & déféroient avec confiance à ses avis. Il mourut le 16 décembre 875 à 76 ans. L'embarras des affaires ne nuisoit pas à son recueillement, & n'empêcha pas qu'il ne trouvât du tems pour la priere & pour l'étude. Ce Prélat est auteur: I. D'une *Chronique universelle* depuis Adam, citée par les auteurs les plus exacts. Elle fut imprimée en 1522 à Paris, in-fol. en caracteres gothiques, avec une partie de Grégoire

de Tours ; & l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, & l'a poussée jusqu'à son tems, en commençant à la création du monde. II. D'un *Martyrologe*, dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très-estimée en 1613, in-fol M. Georgi, secrétaire de Benoît XIV, en a donné une plus correcte encore, avec des notes & des dissertations savantes.

ADONIAS, fils de David & d'Aggith, ayant projetté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie vers l'an 1014 avant J. C.

ADONIBESECH, roi de Besec dans la terre de Chanaan, étoit un prince puissant & cruel, qui ayant vaincu soixante & dix rois, leur avoit fait couper l'extrémité des pieds & des mains, & leur donnoit à manger sous sa table les restes de ce qu'on lui servoit. Les Israëlites l'ayant vaincu, lui firent le même traitement vers l'an 1330 avant J. C.

ADONIS, jeune-homme extrêmement beau, naquit de l'inceste de Cinyre, roi de Cypre, avec sa fille Myrrha. Vénus, qui l'aima passionnément, eut la douleur de le voir tuer par un sanglier ; mais elle le métamorphosa en anémone. Quelques auteurs ont ajouté à cette fable, que Proserpine, touchée des plaintes de cette déesse, s'engagea de le lui rendre, à condition qu'il demeureroit avec elle dans les enfers six mois de l'année, & les six autres avec Vénus. Celle-ci manqua bientôt à la convention : ce qui causa entre ces déesses une grande querelle. Jupiter la termina, en ordonnant qu'Adonis fût libre quatre mois de l'année, qu'il en passât quatre avec Vénus, & le reste avec Proserpine. Les païens consacrerent, par des lamentations annuelles, le jour de sa mort, ou, si l'on veut, les folies & les débauches de leurs dieux ; c'est à cette cérémonie que fait allusion le prophete Ezéchiel au chap. VIII, ℣. 14 : *Et ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem.* Voyez OSIRIS.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins pour combattre les Israëlites. Josué leur livra bataille, les vainquit, & les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris & mis à mort l'an 1423 avant J. C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil, à la priere de Josué. *Voy. ce dernier mot.*

ADORNE, (François) jésuite, d'une ancienne famille de Genes, féconde en grands hommes, mort en 1586, à 56 ans : composa, à la priere de S. Charles, dont il étoit confesseur, un savant *Traité de la discipline ecclésiastique.*

ADORNE, (Jean-Augustin) frere du précédent, fondateur de la congrégation des clercs réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté l'an 1590. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le saint sacrement.

ADRASTE, roi d'Argos, leva une armée contre Ethéocle, qui avoit chassé du trône de

Thebes en Béotie, Polinice son gendre & frere d'Ethéocle. Cette guerre fut appellée l'*Entreprise des sept Preux*, parce que l'armée étoit composée de sept princes. Ils périrent tous au siege de Thebes, à l'exception d'Adraste. Ce roi inspira, aux enfans des princes qui avoient été tués, la vengeance dont il étoit animé. Il forma une nouvelle armée de sept jeunes princes, que l'on nomma *des Epigones*; c'est-à-dire, de ceux qui avoient survécu à leurs peres. Ils vainquirent les Thébains, & ils échapperent tous à la mort, à l'exception d'Egialée, fils d'Adraste. Ce pere trop tendre ne survéçut point à la douleur que lui causa la mort de son fils. Ces événemens arriverent vers l'an 1251 avant J. C.

ADRASTE, petit-fils de Midas, roi de Phrygie, vivoit environ 600 ans avant J. C. Ayant tué par mégarde son frere, il fut obligé de quitter sa patrie, & alla chercher un asyle à la cour du roi de Lydie. Crésus l'ayant reçu & purifié de son meurtre, le combla de bienfaits, le retint dans son palais, & lui donna tout ce qui étoit nécessaire pour vivre d'une maniere convenable à son rang. Il le chargea, dans la suite, de veiller à la conservation de son fils. Le prince étranger, ravi de trouver l'occasion de témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur, reçut avec joie cet emploi : mais il eut bien lieu de s'en repentir. Dans la fameuse chasse du sanglier qui ravageoit les champs des Mysiens, l'infortuné Adraste ayant lancé son javelot sur la bête, la manqua, & tua de ce même coup Athys, ce jeune prince qui avoit été confié à sa garde. Alors détestant la vie, & se regardant comme un instrument funeste de malheurs inévitables, il se donna lui-même la mort sur le tombeau du jeune Lydien.

ADRASTÉE. *Voyez* NEMESIS.

ADRETS, (François de Beaumont, baron des) d'une ancienne famille du Dauphiné, esprit ardent, né pour être chef de parti. Il embrassa celui des Huguenots, par ressentiment contre le duc de Guise, en 1562. Il prit Valence, Vienne, Grenoble, Lyon, & se signala autant par sa valeur & par sa célérité, que par l'atrocité de ses vengeances. Il tuoit, il brûloit, il saccageoit avec une inhumanité qui faisoit frémir ses officiers même. Son seul aspect, son regard farouche, son nez recourbé, son visage décharné & marqué de taches de sang noir, tel qu'on peint Sylla, imprimoient l'effroi aux plus intrépides. Son caractere atroce est peint tout entier dans le barbare plaisir qu'il se donna sous les rochers de Mornas, au pays du Rhône, puis à Montbrison en Forez. Ayant réduit ces postes, il s'amusoit après son dîner à voir sauter, l'un après l'autre, les soldats & les officiers de la garnison catholique, soit du haut des rochers, soit de la plate-forme des tours, dans le fossé où ses gens les recevoient sur leurs piques! Il sortit néanmoins de son caractere en l'une de ces ren-

contres, & pour la premiere fois son cœur s'ouvrit à la pitié. Un de ces malheureux ayant pris deux fois son essor, & s'arrêtant chaque fois au bout du précipice : *Lâche* lui cria des Adrets, *voilà deux fois que tu recules.* —— *Et moi, je vous le donne en dix, brave général*, lui répliqua le soldat. Cette force d'ame dans une situation si capable de l'étouffer, charma le tyran, & obtint la grace au proscrit. Il fut à l'égard des Catholiques, ce que Néron avoit été à l'égard des premiers Chrétiens. Il recherchoit, il inventoit les supplices les plus bizarres, & goûtoit la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tomboient entre ses mains. Ce monstre, voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força de se baigner dans le sang des Catholiques, dont il venoit de faire une sanglante boucherie ; & ces horreurs avoient l'approbation des chefs du parti : l'amiral de Coligny disoit *qu'il falloit se servir de lui comme d'un lion furieux, & que ses services devoient faire passer ses insolences.* On donna cependant le gouvernement du Lyonnois à un autre. Des Adrets piqué voulut se faire Catholique ; mais on le fit saisir à Romans, & il auroit péri par le dernier supplice, si la paix qui se fit alors, ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, & mourut l'an 1587 abhorré des Catholiques & méprisé des Huguenots. » Les horreurs exercées » par le baron des Adrets, » dit un écrivain moderne, » suffisent seules pour justifier » les mesures les plus séveres » qu'on prend dans quelques » pays, contre l'introduction » des sectes & des dogmatisans » anti-catholiques. Que d'affreux spectacles la France se » fût épargnés, si elle avoit » veillé, comme l'Italie & l'Espagne, à écarter ou à éteindre dans la naissance un fléau » qui devoit en produire tant » d'autres, & qui en établissant le regne des erreurs par » le fer & le feu, a mis la » monarchie à deux doigts de » sa perte. Peut-être toutes les » suites de ce malheur ne sont-elles pas encore calculées, » & que le philosophisme, » qu'on peut considérer comme le produit des dernieres » hérésies, nous apprendra dans » peu à quelle somme elles se » montent. « Cet homme féroce & vénal laissa des fils & une fille, qui n'eurent point de postérité. César de Vaussete, son gendre, se maria en secondes nôces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa premiere femme ; & c'est de ce second mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom Vaussete. Sa *Vie* a été écrite par Gui Allard, à Grenoble, 1675, in-12. Elle est d'un style simple, mais les faits sont vrais.

ADRIAN *ou* ADRIAENSEN, (Corneille) de l'ordre de S. François, natif de Dordrecht, & mort en 1581, âgé de 60 ans, prêcha avec tant de zele & de succès à Bruges, qu'il fut appellé l'apôtre de cette ville. Les hérétiques, dont il étoit le fléau, tâcherent de le perdre de réputation par tous les moyens imaginables. Van

Meteren a rassemblé diverses calomnies contre ce religieux, que Mr. de Thou, qui ne le copie que trop pour les affaires des Pays-Bas, répete après lui. Les *Sermons* publiés sous son nom, sont remplis de turlupinades, & même d'expressions obscenes, que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le dessein de rendre sa mémoire méprisable & odieuse. C'est ce que nous apprennent Sanderus & Valere André, beaucoup mieux instruits de ces sortes d'objets que Van Meteren, dont le jugement est presque toujours offusqué par le fanatisme de secte.

ADRIANI, (Jean-Baptiste) naquit à Florence d'une famille noble en 1511, fut secrétaire de la république, & y jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville en 1579. On a de lui l'Histoire de son tems, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1573, in-4°. Cette suite ne dépare point l'ouvrage de ce célebre historien. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimoit à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui avoit fourni ses mémoires. Adriani fit l'oraison funebre de ce prince & celle de Charles V & de l'empereur Ferdinand, où il y a de l'éloquence & autant de vérité qu'on peut en mettre dans des panégyriques. On a encore de lui une Lettre curieuse à Vasari, sur les peintres, dont il est parlé dans Pline, in-4°. L'édition in-fol. de l'Histoire de son tems, à Venise, 1583. est fort chere.

ADRICHOMIA, (Cornélie) religieuse de l'ordre de S. Augustin, a traduit en vers les *Psaumes de David*, dans le XVIe. siecle.

ADRICHOMIUS, (Christien) né à Delft en 1533, ordonné prêtre en 1561, mourut en 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les Protestans. Son ouvrage le plus célebre, est le *Theatrum terræ sanctæ*, avec des cartes géographiques, à Cologne, 1643. in-fol. On a encore de lui *Veteris Jerosolimæ descriptio*, in-8°; & une Chronique de l'Ancien & du Nouveau-Testament, qui manque quelquefois de critique; Cologne, in-fol. 1682. Il étoit meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* est très-estimée; Bonfrerius en a corrigé les cartes. Son nom de famille étoit Adrichem, dont il fit Adrichomius. *Voyez* les *Mémoires de Nicéron*, tome 38.

ADRIEN, (Ælius) né à Italica, près de Séville en Espagne, étoit cousin-germain de Trajan, qui l'adopta, & auquel il succéda sur le trône impérial en 117. Son premier soin fut de faire la paix avec les Parthes, & de maintenir la discipline militaire. De retour à Rome, il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, & le fit accorder à l'image de Trajan. Un an après, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates & les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque-tems en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, & fixa les bornes de l'empire. Il

s'éleva quelque tems après une sanglante persécution contre les Chrétiens, dont un grand nombre fut immolé à la fureur des païens dans toutes les provinces de l'empire; mais sur les remontrances de Quadrat & d'Aristide, Adrien fit enfin cesser le massacre. Il bâtit une ville en Egypte à l'honneur d'Antinoüs, objet infâme d'une luxure que Dieu a autrefois abolie par le feu du ciel. Jérusalem fut relevée par ses soins & par ceux des Juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuerent à ce rétablissement, qu'ils croyoient devoir leur être favorable. Ce n'étoit pourtant pas pour eux qu'on rebâtissoit Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu Messie nommé *Barcochebas*, il leur fut défendu d'entrer dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'Ælia, & même de la regarder de loin. On mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardoit Bethléem, & comme les Chrétiens, qui n'avoient point du tout songé à se révolter, lui étoient, on ne sait pourquoi, aussi odieux que les Juifs, Adrien éleva une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J. C., & une de Vénus en marbre au calvaire; fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, & lui consacra la caverne où le Sauveur étoit né. Adrien devint plus cruel que jamais sur la fin de son regne, & fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie à son palais de Tibur. Les remedes ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir : souvent il demanda du poison ou une épée pour terminer sa vie; il offrit même de l'argent, & promit l'impunité à ceux qui voudroient lui rendre ce prétendu service. Son médecin se tua lui-même de peur d'être forçé à lui donner du poison. Enfin, un esclave, nommé Mastor, qui s'étoit fait connoître par sa force & sa hardiesse, se détermina, tant par menaces, que par promesses, à obéir à l'empereur. Mais quand il fallut en venir à l'exécution, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentoit nuit & jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avoit donnée à tant d'autres. Il se la donna cependant à lui-même, en mangeant & en buvant des choses contraires à sa maladie. Il expira en disant : » les médecins ont tué l'empereur. *Turba medicorum Cæsarem perdidit.* « (Dion. Cass. & Spartien, *in Adriano.*) Il mourut en 138, à la soixante-deuxieme année de son âge, & à la vingt-unieme de son regne. Ælius Spartianus nous a conservé ces vers qu'il fit avant de mourir, & qui marquent son inquiétude sur l'état de son ame après sa mort, inquiétude que la philosophie s'efforce en vain de dissimuler :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ jam abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Il avoit une passion extrême pour tout ce qui étoit extraor-

dinaire, & une connoiſſance peu commune des mathématiques, de l'aſtrologie judiciaire, de la phyſique, de la muſique, & généralement de tous les arts de curioſité. » Mais, dit Bacon, c'étoit en lui un travers » d'eſprit, de vouloir tout comprendre, & de négliger ce » qu'il y a de plus utile dans » la ſphere des connoiſſances » humaines ». Il s'appliqua ſérieuſement à la magie, & voulut être initié dans tous les myſteres de la Grece. Julien, dans ſes *Céſars*, le raille avec juſtice, ſans penſer qu'il traçoit ſon portrait plutôt que celui d'un de ſes prédéceſſeurs. Il s'amuſa avec les gens qui ſe moquoient de lui, & l'engagerent dans plus d'une fauſſe démarche, flattant ſes vices & applaudiſſant à tous ſes caprices. Favorin, un des principaux, répondit à un de ſes amis, qui lui reprochoit d'avoir cédé mal-à-propos à l'empereur : *Voulois-tu que je ne cédaſſe pas à un homme qui a trente légions d'armées?* Il parvint cependant à connoître cette eſpece d'hommes, & les chaſſa tous comme avoit fait Veſpaſien avant lui, ſans excepter Favorin, qui abuſa étrangement de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur lui. Sa vanité alloit ſi loin, qu'il faiſoit mettre à mort ceux qui oſoient ſe donner pour ſes rivaux dans quelque art ou dans quelque ſcience. On loue ce prince pour deux choſes qui au commencement de ſon regne le rendirent vraiment recommandable. 1°. Ayant été élevé à l'empire, dit Spartien, il ſe défit de ſes haines particulieres, & oublia les injures qu'il avoit reçues, au point que quand il eut été fait empereur, il dit à un de ſes plus grands ennemis : *Vous n'avez plus rien à craindre préſentement.* 2°. Un jour qu'il paſſoit, une femme ſe mit à crier : *Écoutez-moi, Ceſar.* Et comme il répondit qu'il n'avoit pas le tems, cette femme lui répliqua (*Ne ſoyez donc pas empereur* (*Noli ergo imperare*). Frappé de ces paroles, il s'arrêta, & entendit les plaintes qu'on lui portoit. Adrien compoſa lui-même l'hiſtoire de ſa vie & de ſes principales actions, & la fit publier ſous le nom d'un de ſes domeſtiques, connu pour capable d'écrire. Cette hiſtoire, qui n'étoit apparemment qu'un panégyrique, comme celle que des philoſophes de nos jours ont publiée de leur vie, n'exiſte plus, & donne lieu de croire que celles-ci n'exiſteront pas long-tems. Les hommes même vertueux & amis de la vérité qui ont écrit leur hiſtoire, ont mal réuſſi dans ce genre d'ouvrage, où l'égoïſme vient ſe placer ſans que l'écrivain s'en apperçoive. » Rien de plus difficile, dit un judicieux obſervateur, que de parler de ce » qui nous touche, ſans laiſſer » entrevoir l'orgueil, juſques » dans les précautions que l'on » prend pour le cacher, & dans » les prétextes que l'on allegue » pour colorer ſes défauts ou » pour excuſer ſes foibleſſes. » On peut ajouter à cela la » pente naturelle que nous » avons tous à faire connoître » nos talens & les autres avantages que nous croyons avoir. » Le portrait, d'ailleurs ſi in-

» génieux, que M. Fléchier, » évêque de Nîmes, a tracé « de lui-même, se ressent de » ce défaut. Ce que Montaigne nous a laissé sur sa » famille, son éducation, ses » études, ses succès, ses voyages, &c., est bien plus défectueux encore par l'égoïsme éternel que l'on y trouve. César lui-même, malgré » tous ses soins pour déguiser » sa vanité, la pousse jusqu'à » l'enfantillage, dans sa description d'un pont qu'il avoit » fait construire, & l'histoire lui reproche, avec raison, d'avoir dénaturé dans » ses Commentaires, plusieurs » faits qui y sont rapportés ».

ADRIEN, (S.) servoit comme officier dans les armées romaines, & persécuta les Chrétiens sous le regne de Maximilien-Galere; mais il fut si touché de leur courage & de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour, il souffrit d'horribles supplices, & reçut à Nicomédie la couronne du martyre, vers l'an 306, dans la derniere persécution générale. Saint Adrien est nommé sous le 4 de mars dans le martyrologe, dit de S. Jerôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 de septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

ADRIEN, (S.) Africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérida, près de Naples. Le pape Vitalien, qui lui connoissoit une grande science de l'Écriture-sainte, & une expérience consommée dans les voies intérieures de la piété, le choisit pour remplacer dignement S. *Deus-Dedit*, archevêque de Cantorbery. L'humble religieux représenta au souverain pontife qu'il seroit du bien de l'Église, d'élire en sa place Théodore, parce qu'il étoit beaucoup plus capable que lui de remplir les devoirs d'une charge aussi importante. Vitalien se rendit, mais après avoir obtenu qu'Adrien aideroit Théodore de ses avis, & qu'il porteroit une partie du fardeau. Adrien devenu abbé du monastere de S. Pierre & de S. Paul près de Cantorbéry, s'y montra très-zélé pour l'étude des saintes Lettres, & pour la pratique de tous les exercices capables de conduire les moines à la perfection qu'exige leur état. Il mourut le 9 Janvier 710. Il y avoit trente-neuf ans qu'il édifioit l'Angleterre par le spectacle de ses vertus, & qu'il l'éclairoit par la lumiere de sa doctrine toute céleste. Le moine Joscelin, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. On trouve le nom de Saint Adrien dans les calendriers d'Angleterre. —— Il ne faut pas le confondre avec S. ADRIEN, évêque de S. André en Ecosse, martyrisé en 874.

ADRIEN I, d'une ancienne famille de Rome, joignit aux vertus du Christianisme le génie ferme des anciens Romains, & le caractere prudent & adroit des nouveaux. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards. Le second concile général de Nicée ayant été con-

voqué contre les Iconoclastes, il y envoya ses légats, qui y eurent la premiere place. Ce Pontife mourut en 795, après avoir enrichi de beaucoup d'ornemens l'église de S. Pierre. Les Romains qu'il avoit secourus dans une famine occasionnée par un débordement du Tibre, le pleurerent comme leur pere. Charlemagne, ami d'Adrien, partagea leur douleur, & lui fit une épitaphe.

ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, après la mort du pape Nicolas I, en 867. Il tint un concile à Rome contre Photius, & envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même patriarche, qui y fut déposé & soumis à la pénitence publique en 869. Ce pape, qui avoit agi de concert avec l'empereur Grec & le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un & l'autre, au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendoit être de son patriarchat. Il eut encore quelques démêlés avec Charles-le-Chauve, roi de France, au sujet d'Hincmar, évêque de Laon, qui avoit appellé au saint Siege d'une sentence lancée contre lui par le concile de Verberie. Adrien mourut en 872, en odeur de sainteté. On a de lui plusieurs Lettres.

ADRIEN III, élu pape en 884, après Marin, ne garda la tiare qu'un an. Sa vertu, son zele, sa fermeté promettoient beaucoup.

ADRIEN IV, né en Angleterre, fils d'un clerc nommé Robert, qui se fit moine à S. Alban, subsista quelque tems des aumônes de ce monastere. Il erra long-tems de pays en pays avant que de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de S. Ruf, qui l'agrégerent ensuite à leur ordre, & le firent leur général. Enchantés de son caractere aimable, de son esprit vif, de son intelligence accompagnée de réserve & de raison, ils le choisirent pour leur abbé & pour général de leur ordre. L'état où on l'avoit vu lui fit des ennemis de tous ceux qui prétendoient à la supériorité; ils l'accuserent de divers crimes, dont il se justifia pleinement devant le pape Eugene III, qui le créa cardinal & évêque d'Albano, & l'envoya légat dans le Danemarck & dans la Norwege. A son retour le sacré college l'éleva au pontificat, le 3 décembre 1154. Il s'en montra aussi digne par l'élévation de ses sentimens, que s'il eût été de la plus haute naissance. Il excommunia les Romains jusqu'à ce qu'ils eussent fait mourir l'hérétique Arnaud de Bresse, enthousiaste turbulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avoit usurpé les biens de l'église. Il redemanda à l'empereur Frédéric I, les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne & la Corse: il n'en put rien obtenir alors. Ce pape, si jaloux de soutenir les droits de son siege, ne le fut point d'enrichir sa famille: il laissa sa mere dans la pauvreté. Il mourut à Anagni, l'an 1159, avec la réputation d'un pontife sage & zélé pour l'église.

ADRIEN V, pape en 1276, étoit né à Genes. C'est lui qui

répondit à ses parens, étant sur le point de mourir : *J'aimerois bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé, que pape mourant.* Il mourut à Viterbe, un mois après son élection. On a prétendu qu'il n'avoit jamais été sacré évêque, ni même ordonné prêtre; mais ce conte n'a aucune vraisemblance.

ADRIEN VI, (Adrien Florent Boyens) naquit à Utrecht en 1459, d'un pere nommé *Florent Boyens*, que les uns font tisserand, les autres constructeur de vaisseaux, & quelques-uns valet d'un pilote. Il fut fait professeur de théologie, doyen de l'église de S. Pierre, & chancelier de l'université de Louvain, dans laquelle il n'avoit été d'abord que boursier. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ferdinand, roi d'Espagne, auprès duquel il avoit été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximenès, homme qui devoit comme lui tout à son mérite. Il demeura enfin seul viceroi pour Charles V. Quelque tems après, en 1522, il fut élu pour succéder à Léon X, qui l'avoit fait cardinal. Adrien s'appliqua à réformer le clergé & la cour romaine. La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, l'empêcherent d'être aussi cher aux Romains, qu'il pouvoit par ses bonnes qualités, se promettre de l'être. A sa mort, arrivée en 1523, quelques furieux écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.* » Il mourut, dit l'abbé Bérault, révéré par-tout pour ses vertus, & haï des Romains : ils lui reprochoient la dureté, l'épargne sordide & la bassesse de sentiment ; ce qui ne signifioit dans leur bouche que la régularité, la frugalité & la modestie ». Ce pontife eut beaucoup de traits de ressemblance avec Adrien IV. L'un & l'autre ne firent rien pour leur famille, & tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. Adrien VI étoit aussi simple dans ses mœurs, & autant économe, que son prédécesseur (Léon X) avoit été prodigue & fastueux. Lorsque les cardinaux le pressoient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse étoit, qu'il vouloit avant tout acquitter les dettes de l'Eglise. Les palfreniers de Léon X lui ayant député l'un d'entr'eux pour lui demander de l'emploi : *Combien le feu pape avoit-il de palfreniers ?* — *Cent*, lui répondit l'orateur ; sur cela Adrien fit le signe de la croix & lui dit : *J'en aurois bien assez de quatre ; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les cardinaux.* Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques, par son *Commentaire sur le quatrieme livre des Sentences*, Paris, 1512, in-fol. Ce livre, imprimé d'abord lorsqu'il professoit à Louvain, fut réimprimé sans sa participation, lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition : *Que le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi.* Ce qui doit s'entendre des opinions particulieres des papes, & point de leurs

décisions solemnelles, moins encore de leurs décrets acceptés par le corps des évêques. On a encore de lui *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°. Gaspard Burman, publia en 1727 à Utrecht, in-4°, la *Vie* de ce pontife. Dans ce siecle, où l'histoire de toutes les nations a essuyé les atteintes les plus affligeantes, on a vu un abbé Millot s'élever contre la mémoire de ce pontife, & essayer de le ravaler au rang des pédans. Il n'en faut pas davantage pour apprécier le mérite de ce faiseur d'*Elemens d'histoire générale*.

ADRIEN, auteur du Ve. siecle, a composé en grec une *Introduction à l'Ecriture-Sainte*, imprimée à Ausbourg, en 1602, in-4°.

ADRIEN, chartreux ingénieux & savant, est auteur du Traité intitulé (*Liber utriusque fortunæ*, qu'on avoit attribué à Pétrarque, & dont la premiere édition, publiée à Cologne, 1471, in-4°, est rare & recherchée.

ADSON, (Hermeric) abbé de Luxeuil en 960, a écrit un livre des Miracles de S. Wandalbert, troisieme abbé de Luxeuil, dans lequel on desireroit un peu plus de critique. Il ne faut pas le confondre avec Adson, abbé de Deuvres, au diocese de Bourges, qui mourut en 992, & dont on a les Vies de S. Bercaire, de S. Fredtbergt & de S. Mansuet.

AEDON *ou* AIDONE, femme du roi Zethus, frere d'Amphion. Elle portoit une si forte envie à la femme d'Amphion, de ce qu'elle étoit mere de six jeunes princes, qu'elle tua pendant la nuit son propre fils Hylus, que l'obscurité l'empêcha de reconnoître, & qu'elle prit pour un de ses neveux. Aëdon ayant vu son erreur, pleura tant la mort de son fils, que les Dieux touchés de compassion la changerent en chardonneret.

AEDON, fille de Pandarée Ephésien, épousa un artisan de la ville de Colophon, nommé *Polytechnus*. Les deux époux vécurent heureux & contens, jusqu'à ce que s'applaudissant des douceurs de leur union, ils oserent se vanter de s'aimer plus parfaitement que ne faisoient Jupiter & Junon. Les Dieux irrités leur envoyerent, pour les punir, un esprit de division, qui fut pour eux une source de maux affreux.

ÆELREDE *ou* ETHELREDE, abbé de Reverby, puis de Riéval en Angleterre, contemporain de S. Bernard, est auteur du *Miroir de la Charité:* ouvrage dans lequel ce pere auroit reconnu son caractere & son style. On a encore de lui un *Traité de l'Amitié* & quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douai, 1631, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de savoir & de piété.

ÆETA *ou* ÆTES, roi de Colchos, fils du Soleil & de Persa, étoit gardien de la toison d'or, que Phryxus lui avoit confiée; elle lui fut enlevée par les Argonautes, qui avoient pour chef Jason. Ce héros fut aimé de Médée, fille d'Ætes, laquelle prit la fuite avec son amant. La fable raconte qu'elle coupa par morceaux

ceaux un de ses freres, pour arrêter la poursuite de son pere, vers l'an 1292 avant Jesus-Christ.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athenes; florissoit dans le VIIIe. siecle. Il écrivit sur les venins, sur les urines, & sur la connoissance du pouls. On attribue à un autre Ægidius, qu'on fait aussi bénédictin, & médecin de Philippe Auguste, roi de France, un livre en vers hexametres latins sur la vertu des médicamens, sur les urines & sur la connoissance du pouls; mais il est plus vraisemblable que ce n'est qu'une traduction de l'ouvrage d'Ægidius, bénédictin Grec. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue, qu'on le lisoit dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4°.

AELFRICUS, surnommé le *Grammairien*, abbé de Masmesbury, est auteur 1°. d'un *Dictionnaire saxon, latin & anglois*, ouvrage exact & méthodique, publié par Somner, à Oxford, 1659; 2°. d'une *Histoire* saxonne *de l'Ancien & Nouveau Testament*, à Londres, 1623 & 1638; 3°. d'une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la *Vie de Bede*, à Cambridge, 1641. Il mourut vers l'an 1016.

ÆLIANUS - MECCIUS, médecin loué par Galien. Il employa le premier dans un tems de peste la thériaque, comme remede & préservatif; & ils lui réussirent également. Ce médecin joignit à de grandes lumieres beaucoup de politesse.

ÆLIEN, (A. Pomponius Ælianus, tyran dans les Gaules sous Dioclétien. *Voyez* AMAND (*Cneius Salvius*).

ÆLIUS - SPARTIANUS. *Voyez* SPARTIEN.

AELST, (Everard van) peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il représenta avec succès les sujets inanimés, particuliérement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques & toutes sortes d'instrumens de guerre. Ses ouvrages sont finis avec soin; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité : aussi ses tableaux, quoique peu intéressans, sont-ils toujours bien payés & fort rares.

AELST, (Guillaume van) peintre de Delft, né en 1620 & mort en 1679, étoit neveu & éleve du précédent. Il voyagea dans sa jeunesse en France & en Italie; & se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue & achetés fort cher, & y épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfans. Il peignoit les fleurs & les fruits avec beaucoup d'art : sa couleur est belle & vraie, ses fleurs légeres & ses fruits rendus au naturel.

ÆMILIANUS. *Voyez* EMILIEN.

ÆMILIUS-MACER. *Voy.* MACER.

ÆNEAS-GAZEUS. *Voyez* ENÉE DE GAZE.

ÆNEAS-SYLVIUS. *Voy.* Pie II.

ÆNOBARBUS. *Voy.* Domitien.

ÆQUICOLA. *Voyez* Marius Æquicola.

AERIUS, héréſiaque du IVe. ſiecle, ſectateur d'Arius, eſt auteur de la ſecte des Aëriens. Aërius ajoutoit eux erreurs de ſon maître, que l'évêque n'étoit point ſupérieur au prêtre, que la célébration de la pâque, les fêtes, les jeûnes, &c., étoient des ſuperſtitions judaïques. Il condamnoit auſſi les prieres pour les morts. Aërius étoit moine. L'élévation de ſon ami Euſtathe ſur le ſiege de Conſtantinople, excita ſa jalouſie, & fut la premiere origine de ſon opinion de l'égalité des prêtres & des évêques. Ses ſectateurs ne pouvant être admis dans aucune égliſe, s'aſſembloient dans les bois, dans les cavernes, en plaine campagne, où ils étoient quelquefois couverts de neige. Leur chef vivoit du tems de S. Epiphane, & ſa ſecte ſubſiſtoit encore du tems de S. Auguſtin.

AERTSEN, (Pierre) ſurnommé *Pietro longo*, à cauſe de ſa grande taille, peintre, né à Amſterdam en 1519, mort dans cette ville en 1573. Dès l'âge de 18 ans, il ſe rendit célebre par ſa maniere hardie & fiere qui n'appartient qu'à lui ſeul. L'académie d'Anvers s'empreſſa de le mettre au nombre de ſes membres. Il entendoit les fonds, l'architecture & la perſpective. Il étoit extraordinaire dans les draperies & les ajuſtemens de ſes figures, qui reſſembloient quelquefois à des maſques : cette ſingularité paroiſſoit lui être propre. Ses premiers ouvrages furent des cuiſines avec leurs uſtenſiles, qu'il rendoit avec une vérité capable de faire illuſion. Il n'excella pas moins à peindre l'hiſtoire, & s'y fit admirer. Le tableau repréſentant la mort de la ſainte Vierge, qu'il peignit pour la ville d'Amſterdam, & celui qu'il fit auſſi pour le grand-autel de l'égliſe neuve de la même ville, étoient des morceaux ineſtimables. Malheureuſement ce dernier, d'une force extraordinaire, ainſi que quelques autres que ce peintre avoit faits, furent détruits par les hérétiques durant les guerres qu'ils exciterent dans les Pays-Bas. Aertſen, jaloux de laiſſer à la poſtérité ſes productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainſi périr ſous ſes yeux. Il eſt cependant aſſez échappé de ſes ouvrages, pour faire juger que cet artiſte ſavoit employer la vigueur du pinceau, ſoutenue de celle de la couleur.

AESCHINES, fanatique d'Athenes, ſuivit les erreurs des Montaniſtes. Il enſeignoit que les Apôtres avoient été inſpirés par le Saint-Eſprit, & non par le Paraclet; que le Paraclet promis avoit dit, par la bouche de Montan, plus de choſes, & des choſes plus importantes que l'Évangile.

ÆSINUS, (François) ainſi nommé, parce qu'il étoit de la ville de Jéſi (*Æſium*), joignoit à une naiſſance diſtinguée les avantages bien plus précieux d'une vertu pure & à l'abri de toutes les atteintes. Nommé à l'évêché de ſa ville natale, il y renonça pour entrer dans l'or-

dre des Mineurs ; là, ses talens pour la prédication lui mériterent, de la part du souverain pontife, la charge de prédicateur apostolique. Le relâchement, qui s'étoit introduit dans son ordre, excitant son zele, il s'employa près du saint-siege pour en obtenir la réforme, & y réussit : mais ses confreres ne voulant point la recevoir, il les quitta pour entrer chez les Capucins, dont il devint par la suite général : Bernardin d'Ast & plusieurs autres Mineurs suivirent le même parti qu'Æsinus. La bibliotheque du Vatican possede quelques opuscules de sa composition, qui furent très-estimés du pape Marcel. Il mourut l'an 1549.

AETHERIUS, architecte, vivoit au commencement du VIe. siecle, sous le regne d'Anastase I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, & il y occupa même une des premieres places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople, un édifice nommé *Chalcis* ; & l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit cette forte muraille depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les courses des Bulgares & des Scythes.

AETION, peintre Grec, se rendit très-célebre par ses tableaux, entr'autres, par celui des amours de Roxane & d'Alexandre-le-Grand. La beauté de celui-ci, exposé publiquement aux jeux olympiques, mérita les applaudissemens de tous les spectateurs; & le président des jeux, homme fort riche & d'une grande considération, en fut tellement enchanté, qu'il donna sa fille en mariage à cet artiste.

AETIUS, surnommé l'*Impie* ; d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque & patriarche de Constantinople, sous Julien l'Apostat, naquit dans la Cœlesyrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint avec chaleur, & y en ajouta de nouvelles. Selon lui, Dieu ne demandoit de nous que la foi. Les actions les plus infâmes étoient des besoins de la nature. S. Epiphane nous a conservé 47 propositions erronées de cet hérétique, recueillies d'un Traité où il y en avoit plus de 300. Il mourut à Constantinople en 367.

AETIUS, comte de l'Empire, gouverneur des Gaules, vainquit Théodoric, défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicaire, roi des Bourguignons, & une autre sur Attila, roi des Huns, dont l'armée de quatre cent mille hommes, fut totalement mise en déroute. Mais l'empereur Valentinien III, irrité de ce qu'il avoit laissé échapper les Barbares après une si grande victoire, le tua de sa propre main, & condamna ses amis à différens supplices. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandoit son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre ; *Vous vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche.* Ce fut l'an 454 de J. C. Ce grand capitaine étoit le rempart de l'Empire contre les Barbares qui l'inondoient de tous côtés; s'il ne

poursuivit pas sa victoire contre Attila, ce fut, dit-on, par la crainte de rendre trop puissantes les nations qui avoient partagé les honneurs de cette journée.

AETIUS, médecin d'Amide, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie vers la fin du IVe. siecle. Il paroît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivoit la méthode des Egyptiens. Il excelloit dans la pratique de la chirurgie, & dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin Chrétien dont nous avons des écrits sur la médecine. On a de lui un ouvrage en 16 livres, intitulé: *Tetrabiblos*, imprimé en latin à Paris, 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol., ou 1560, 4 vol. in-12. L'original de ce recueil est grec; mais il n'y a que les huit premiers livres qui soient imprimés à Venise, chez Alde, 1534. C'est un recueil des écrits des médecins qui avoient vécu avant lui, & sur-tout de Galien. Quoique son ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs. Janus Cornarus traduisit en latin le *Tetrabiblos*, & le fit imprimer à Bâle chez Froben en 1542, sous le titre de *Contracta ex veteribus Medicina.*

AFER, (Domitius) né à Nîmes, orateur à Rome, maître de Quintilien, reçut quelques talens en naissant; mais il les fit détester par le rôle de délateur, qu'il exerça sous Tibere & sous ses trois successeurs. Ce scélérat gagna l'esprit de Caligula par ses adulations. Cet empereur, qui vouloit créer son cheval consul, fit accorder cette dignité à Afer. Il mourut l'an 59 de J. C., sous Néron.

AFRANIUS, poëte comique, d'un esprit vif. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pieces par des obscénités. Il vivoit vers l'an 100 avant J. C. Il ne nous reste de ce poëte que quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire, Londres, 1713, in-fol.

AFRANIUS, (Quintianus) sénateur Romain, fit une sanglante satyre contre Néron, qui le fit mourir pour être entré dans la conspiration de Pison.

AFRICAIN, (Jules) historien Chrétien, né à Nicople dans la Palestine, écrivit sous l'empereur Héliogabale une chronologie, pour convaincre les Païens de l'antiquité de la vraie religion, & de la nouveauté des fables du Paganisme. Cette chronique, divisée en cinq livres, renfermoit l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Nous n'avons plus cet ouvrage, que dans la *Chronique* d'Eusebe. Il écrivit à Origene une lettre sur l'histoire de Susane, qu'il regardoit comme supposée; & une autre à Aristide, pour accorder ce que rapportent S. Matthieu & S. Luc sur la généalogie de J. C. L'explication qu'il donne de cette opposition apparente, n'est pas la plus satisfaisante. En supposant, comme tout concourt à le prouver, que Héli ou Joachim, (car ces deux noms sont les mêmes dans l'Ecriture) dont il est parlé au verset 23 du 3me. ch. de S. Luc, est pere de Marie, & beau-

pere de Joseph ; toutes les difficultés disparoissent (*V.* JOACHIM). Cet auteur florissoit dans le IIIe. siecle. Ce fut à sa priere qu'Héliogabale rebâtit la ville de Nicople, fondée dans le même lieu où étoit celle d'Emmaüs. On a des fragmens d'un livre qu'on lui attribue, intitulé, *les Cestes.* Ces fragmens, imprimés dans les *Mathematici veteres*, à Paris, 1693, in-fol., ont été traduits en françois par M. Guiscard dans ses *Mémoires militaires des Grecs & des Romains*, 1774, 3 vol. in-8°.

AGABUS, un des 72 disciples de J. C., prédit la prison de S. Paul, & la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, selon les Grecs.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grace contre l'ordre de Dieu; & que Samuël coupa en morceaux à Galgala, devant l'autel du Seigneur. C'est à tort que les philosophes modernes ont accusé ce grand-prêtre de cruauté. Il n'étoit que le ministre de la justice de Dieu, qui lui avoit ordonné expressément de faire mourir Agag, prince impie & barbare. En général les tyrans dévoués au glaive des Israëlites, étoient les fléaux des nations voisines, des monstres de sang & de carnage. C'est ordinairement la peine du talion qui est exécutée contre eux. *Voyez* ADONIBESECH, CHANAAN, JOSUÉ, DAVID, &c.

AGAMEDE & TROPHONIUS, fils d'Erginus, roi d'Orchomene en Asie, célebres dans la mythologie, étoient grands architectes, & encore plus grands fripons. ils donnerent des preuves à Delphes de ce double talent, & par la construction du fameux temple de cette ville, & par le moyen qu'ils avoient imaginé pour piller journellement le trésor du prince. Comme on ne pouvoit découvrir ni surprendre les voleurs, on leur tendit un piege, où Agamede fut pris, & dont il ne put se débarrasser. Son frere ne trouva point d'autre expédient pour se tirer lui-même d'affaire, que de lui couper la tête. Quelque tems après la terre s'entr'ouvit sous les pas de Trophonius, & l'engloutit tout vivant.

AGAMEMNON, roi d'Argos & de Mycenes, général de l'armée des Grecs contre les Troyens, sacrifia à Diane, dans l'Aulide, sa fille Iphigénie, & fut forcé de rendre à Achille Briseïs qu'il lui avoit enlevée. Ce héros, de retour dans ses états, fut tué par Egiste, amant de Clitemnestre sa femme, l'an 1183 avant J. C. Oreste son fils ôta la vie au meurtrier de son pere & à son amante.

AGANICE. *Voyez* AGLAONICE.

AGAPET I, (S.) pape en 535, après Jean II, avoit beaucoup de vigueur dans le caractere, & se montroit pénétré de l'importance & des rigoureux devoirs de sa place. Il alla à Constantinople, tant pour satisfaire aux instances de Théodat, roi des Goths, qui craignoit une guerre de la part de l'empereur, que pour s'opposer aux hérétiques, & à la protection que leur accordoit Justinien. Ce prince, qui eut la foiblesse de vouloir décider en théologie & de trou-

bler l'église en détournant l'autorité impériale des objets qui lui étoient propres, pour l'employer dans des choses qui étoient d'un tout autre ressort, menaça le pape de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'Eutychien Anthyme; il lui répondit : *Je croyois avoir affaire à un empereur Catholique; mais c'est, à ce que je vois, à un Dioclétien.* La fermeté du pontife en imposa à l'empereur & aux Eutychiens. Anthyme, devenu patriarche de Constantinople par les intrigues de l'impératrice Théodora, retourna à son évêché de Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Chalcédoine. Ce pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en souscrivant ce concile. Memnas, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, fut élu patriarche. Le pape le sacra lui-même. Les Catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévere & quelques autres évêques du parti des Eutychiens, il se proposa de les faire examiner dans un concile. Mais il tomba malade, & mourut à Constantinople le 17 Avril 536, après avoir siégé onze mois & trois semaines. Son corps fut porté à Rome, & enterré dans l'église de S. Pierre du Vatican, le 20 du mois de Septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire. Les Grecs font sa fête le 17 d'Avril. On a de lui des *lettres* qui respirent le zele, la piété, & cette magnanimité pontificale qui ne sachant flatter ni craindre les hommes, ne cede qu'à la raison & au devoir. Le désintéressement du S. pontife l'avoit rendu si pauvre, qu'il fallut engager les vases sacrés de l'église de S. Pierre, pour fournir les frais nécessaires à son voyage de Constantinople.

AGAPET II, succéda au pape Marin ou Martin II, en 946. Il appella à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II, qui vouloit se faire roi d'Italie; & régla le différend qui étoit entre l'église de Lorche & celle de Saltzbourg, touchant le droit de métropole. Il mourut en 956 avec la réputation d'un pontife recommandable par sa charité & par son zele.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople dans le VIe. siecle, adressa une lettre à l'empereur Justinien, sur les devoirs d'un prince Chrétien. Les Grecs, qui faisoient un grand cas de cette lettre, l'appelloient *la Royale.* Elle est dans la *Bibliotheque des Peres*, & a été imprimée plusieurs fois in-8°.

AGAPIT *ou* AGAPET, (S.) jeune-homme, fut arrêté par les Païens qui lui firent souffrir de cruelles tortures, à Preneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome. On met son martyre sous Aurélien, vers l'an 273. Son nom est célébré dans les Sacramentaires de Gélase & de Saint Grégoire-le-Grand, ainsi que dans le Martyrologe de Bede, & dans celui qui porte le nom de S. Jerôme.

AGAPIUS, moine Grec du mont Athos, dans le XVIIe. siecle. On a de lui un Traité intitulé : *Le salut des Pécheurs*, dans lequel il enseigne bien expresse-

ment le dogme de la transubstantiation, tel qu'il est reçu dans l'église Latine. Ce livre fut imprimé à Venise en 1641 & 1664. Il est en grec vulgaire.

AGAR, Egyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mere d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham par ordre de Dieu. Sans doute que ses contestations avec Sara, & les troubles qui en résultoient, provoquerent cet ordre févere. Il paroît par le texte de la Genese qu'elle se proposoit de contester à Isaac son héritage, ou le droit de primogéniture en faveur d'Ismaël. Cependant la providence veilla sur elle & son fils, qui près de mourir de soif dans le désert, fut sauvé par une source d'eau vive qu'un Ange indiqua à la mere.

AGASICLES, roi de Lacédémone, vers l'an 650 avant J. C., célebre par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandoit comment un roi pouvoit vivre tranquille: *C'est en traitant ses sujets comme un pere traite ses enfans.* Quelqu'un disoit à ce prince qu'il s'étonnoit, de ce qu'étant avide de s'instruire il ne faisoit pas venir auprès de lui Philophane, sophiste très-éloquent du tems: *Je veux*, répondit-il, *être le disciple de ceux dont je tiens le jour.*

AGATHARCIDES, célebre historien Grec, le premier qui ait donné la description du rhinoceros, vers l'an 180 avant Jesus-Christ. Strabon, Joseph & Photius le citent; c'est tout ce qui nous reste de lui. Cette description du rhinoceros est très-différente de la figure de l'animal qui porte aujourd'hui ce nom.

AGATHARQUE, peintre de Samos, le premier qui appliqua la perspective aux décorations théatrales, environ l'an 480 avant Jesus-Christ.

AGATHE, (Sainte) vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une figure aimable, mourut en prison après avoir souffert divers tourmens, pour n'avoir pas voulu condescendre à l'amour de Quintien, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J. C. Les actes grecs de son martyre ont été corrompus. Ceux que nous avons en latin, sont moins défectueux, & sont d'ailleurs d'une très-haute antiquité. Tillemont en a donné l'abrégé, t. 3, p. 409 & suiv.; nous avons de plus deux panégyriques de Ste. Agathe, écrits, l'un, dans le 7e. siecle, par S. Adelme d'Angleterre; & l'autre dans le 9e. siecle, par S. Méthodius, patriarche de Constantinople, & deux hymnes composées en son honneur. On en trouve une parmi les poésies du pape Damase; l'autre, qui est de S. Isidore de Séville, a été publiée par Bollandus. Son nom se trouve dans le canon de la messe.

AGATHIAS, le scholastique, avocat natif de Myrine au VIe. siecle, exerçoit sa profession à Smyrne. Il est auteur d'une histoire qui peut servir de suite à celle de Procope. Elle a été traduite en françois par le président Cousin.

AGATHOCLES, né à Reggio en Italie d'un potier de ter-

re, tyran de Sicile, vainquit les Carthaginois en différentes occasions, & fut empoisonné par Archagate, vers l'an 290 avant J. C. On dit que, pour ne pas oublier sa naissance, il se faisoit servir en vaisselle d'or & vaisselle de terre.

AGATHON, poëte tragique & comique, contemporain de Platon, dont il nous reste quelques fragmens dans Aristote & Athenée. On rapporte que ses actions valoient mieux que ses pieces. Après la représentation de sa premiere tragédie, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, sans doute afin que les plaisirs de la table les dédommageassent de l'ennui du théâtre. Il vivoit l'an 368 avant J. C.

AGATHON, (S.) pape, naquit en Sicile, & se rendit principalement recommandable par une humilité profonde, une douceur admirable de caractere, & une grande inclination à faire du bien. La maniere dont il remplit pendant plusieurs années la place de trésorier de l'église romaine, le fit juger digne de succéder au pape Domnus, en 679. L'année suivante, il présida par ses légats au sixieme concile-général convoqué à Constantinople contre les Monothélites, par les soins de l'empereur Constantin Pogonat. Il écrivit à ce prince une belle lettre, dans laquelle il réfutoit le monothélisme par la constante tradition de l'église romaine. « L'univers Catho-
» lique, disoit-il, reconnoît
» cette église pour la mere &
» la maîtresse de toutes les au-
» tres. Sa primauté vient de
» saint Pierre, le prince des
» apôtres, auquel Jesus-Christ
» confia la conduite de tout
» son troupeau, avec promesse
» que sa foi ne failliroit ja-
» mais ». Cette lettre ayant été remise aux peres du concile, ils la reçurent avec respect, & déclarerent unanimement que *Pierre avoit parlé par la bouche d'Agathon*. Ce saint pape procura le rétablissement de S. Wilfrid sur le siege d'Yorck, abolit le tribut que les empereurs exigeoient des papes à leur élection, & combla de bienfaits le clergé & les églises de Rome. Il mourut en 682, après avoir siégé deux ans & demi. Le grand nombre de ses miracles lui mérita, suivant Anastase, le surnom de *Thaumaturge*. Il est honoré par les Grecs comme par les Latins.

AGDESTIS *ou* AGDISTIS, monstre, homme & femme & pierre tout ensemble, ou successivement & à sa volonté, fils de Jupiter & de la pierre Agdus, fut la terreur des hommes, & même des Dieux, qui le mutilerent. Les Grecs l'adoroient comme un puissant génie. On le représente souvent avec cette inscription :

Agdestis triplex, modò vir, modò fœmina, saxum.

AGELLIUS, (Antoine) évêque d'Acerno dans le royaume de Naples, vit le jour à Sorrente, & mourut en 1608. Il publia des *Commentaires sur les Psaumes*, imprimés à Rome, in-folio; *sur Jérémie*, in-4°, & *sur Habacuc*, in-8°; assez estimés. Il fut employé par le pape Grégoire XIII à l'édition grecque des Septante de Rome

Son *Commentaire sur les Pseaumes* eſt ce qu'il a fait de mieux.

AGESANDRE, Rhodien, fit, ſous l'empereur Veſpaſien, avec deux autres ſculpteurs, (Polydore & Anténodore) le groupe de Laocoon, le plus beau reſte de l'antiquité. On le voit encore à Rome dans la cour du Belvedere au Vatican. Pline en fait un grand éloge au 36me. Liv. de ſon *Hiſtoire naturelle.* Il y en a en France pluſieurs belles copies, & une plus belle encore dans les galeries de Florence, faite par un chevalier de S. Jacques

AGESILAS I, fils de Doryſſus, roi de Sparte. Son regne fut très-court, au rapport de Pauſanias; mais Euſebe le fait régner 44 ans.

AGESILAS II, roi de Sparte, monta ſur le trône au préjudice de Léotichides, à qui il appartenoit. Ce roi diſgracié de la nature, petit, de mauvaiſe mine & boiteux, réparoit par les qualités de l'ame les défauts de ſa figure. Il vainquit Tiſapherne, général des Perſes; & il auroit porté ſes victoires juſqu'au centre de la monarchie, s'il n'avoit été contraint d'aller arrêter les Athéniens & les Béotiens qui déſoloient ſa patrie. Sa marche fut ſi rapide, qu'il fit en trente jours le chemin que Xercès n'avoit fait qu'en un an. Il tailla en pieces l'armée ennemie à Coronée. Il fit enſuite la conquête de Corinthe, & il auroit pouſſé plus loin ſes armes, s'il n'étoit tombé malade. Les Lacédémoniens furent vaincus, tant qu'il ne fut pas à leur tête. Mais dès qu'il fut guéri, il répara tout par ſa valeur. Ce prince, dans ſa vieilleſſe, ſecourut Nectenabo contre Tharacus : cette expédition fut auſſi heureuſe que les autres. Il mourut en revenant dans la Cyrénaïque, l'an 356 avant J. C., âgé de 80 ans, le 41 de ſon regne. Ce roi ne voulut pas qu'on lui dreſſât de ſtatues : la poſtérité les lui a élevées. Cyniſca, ſa ſœur, fut la premiere femme qui remporta le prix de la courſe aux Jeux olympiques, ſur des chevaux qu'elle avoit dreſſés elle-même, à la priere d'Agéſilas.

AGESIPOLIS, roi de Lacédémone, digne collegue d'Agéſilas II par ſon courage & ſes vertus guerrieres. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée, & pilla les Olynthiens. Il mourut vers l'an 380 avant Jeſus-Chriſt.

AGGÉE, l'un des 12 petits prophetes, encouragea les Juifs au rétabliſſement du temple, en leur prédiſant que le ſecond ſeroit plus illuſtre que le premier : alluſion qui déſignoit l'arrivée de J. C. dans ce nouveau temple; car il eſt bien certain qu'à tous autres égards il étoit très-inférieur au premier. Aggée prophétiſoit vers l'an 500 avant l'ère chrétienne.

AGILULPHE, duc de Turin, roi des Lombards, mourut en 616, après avoir ſoumis toute l'Italie, à l'exception de Ravenne.

AGIS II, roi de Sparte, vainquit les Athéniens & les Argiens, & ſe diſtingua dans la guerre du Péloponeſe. On lui attribue une ſentence très-connue & très-vraie : *Les en-*

vieux sont bien à plaindre, d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs. On rapporte qu'il dit à un orateur, qui lui demandoit une réponse pour ceux qui l'avoient envoyé : *Dis-leur que tu as eu bien de la peine à finir, & moi à t'entendre.* Il mourut vers l'an 397 avant J. C.

AGIS IV, roi de Sparte, entreprit d'abord après son élévation au trône, d'abolir les dettes, & de rendre les biens communs. Cette réforme, qui anéantissoit le droit sacré de la propriété, ne plût qu'aux dissipateurs, aux gens obérés, & aux pauvres. Léonidas, collegue d'Agis, fit rejetter ce projet injuste. Agis fut mis en prison & étranglé par ordre d'un éphore, vers l'an 241 avant J. C. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleuroit : *Essuyez vos larmes ; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je mérite moins d'être plaint, que les auteurs de ma mort.* Ce n'est pas le premier prince qui en dépouillant ses sujets, ait cru faire un acte de justice.

AGIS, poëte d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais un des plus adroits flatteurs de son tems, eut plus de crédit auprès d'Alexandre-le-Grand, que ses généraux mêmes. Agis & ses confreres ne cessoient de répéter à ce prince, qu'Hercule, Bacchus, Castor & Pollux, n'auroient rien de plus pressé, lorsqu'il paroîtroit dans l'empyrée, que de lui céder leur place.

AGLAONICE ou AGANICE, fille d'Hégétor, seigneur Thessalien. Elle fit accroire aux hommes de son tems lorsqu'elle prévoyoit une éclipse de lune qu'elle pouvoit ôter cet astre du ciel quand elle vouloit. Dans la suite sa tromperie ayant été reconnue, on se moqua d'elle : ce qui donna lieu à ce proverbe grec : *Vous attirez la lune à votre confusion.*

AGLAURE *ou* AGRAULE, fille de Cécrops, promit à Mercure de favoriser sa passion pour sa sœur Hersé, moyennant une récompense. Pallas, indignée de cette convention, lui inspira une telle jalousie contre Hersé, qu'elle mit tout en œuvre pour les brouiller. Pallas donna ensuite aux trois sœurs Aglaure, Hersé & Pandrose, un panier où étoit renfermé Erictonius, avec défense de l'ouvrir. Aglaure & Hersé, ne pouvant commander à leur curiosité, n'eurent pas plutôt ouvert le panier, qu'elles furent agitées des Furies, & se précipiterent. Elles furent changées en hirondelles.

AGLAUS, le plus brave des Arcadiens, qu'Apollon jugea plus heureux que Gygès, parce qu'il n'avoit jamais passé les bornes de son petit héritage, & qu'il vivoit content des fruits qu'il en tiroit.

AGNAN, (S.) fut, selon l'opinion commune, originaire de Vienne dans la Gaule, & vécut quelque tems reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut attiré par la réputation du S. évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastere de S. Laurent des Orgerils, situé dans le fauxbourg d'Orléans, & qui n'est plus qu'un

prieuré de Cluni. S. Euverte, qui sentoit sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé; il quitta l'administration de son Diocese, & mourut peu de tems après, c'est-à-dire, le 7 septembre 391. S. Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avoit fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. Il y avoit près de soixante ans qu'il étoit évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siege devant Orléans. Il avoit prévu l'orage, & avoit fait le voyage d'Arles, pour demander du secours au général Aëtius. Cependant les Barbares pressoient le siege. S. Agnan encourageoit son peuple, & l'exhortoit à mettre en Dieu sa confiance. Tous s'adresserent au ciel, par de ferventes prieres, dans l'attente du secours qui leur avoit été promis. Enfin, lorsque tout sembloit désespéré, les Romains, auxquels s'étoient joints les Visigoths, vainquirent & disperserent les Barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prieres & à la prudence du saint évêque, qu'à la bravoure d'Aëtius, qui presque seul soutenoit l'empire romain sur le penchant de sa ruine. On met la mort de S. Agnan, le 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de S. Laurent des Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de S. Pierre, qui a pris le nom du Saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillerent sa châsse, en 1562, & brûlerent ses reliques avec celles de plusieurs autres Saints qui reposoient dans le même lieu. On lui attribue l'obtention du privilege qu'ont les évêques d'Orléans de délivrer tous les prisonniers, à leur entrée dans la ville, en conséquence de la guérison qu'il obtint au gouverneur de la ville par ses prieres. Ce privilege est du moins fort ancien. Yves de Chartres (*Epist. ad S. Aurel.*), en parle comme d'un usage qui de son tems avoit déjà passé en coutume.

AGNANIE, (Juvenal d') embrassa l'ordre des Capucins dans la province de Tirol, où il obtint les emplois les plus honorables; & se fit une réputation rare par l'austérité de ses vertus & l'étendue de ses connoissances. Il est auteur des ouvrages suivans: I. *Manuductio neophyti, seu clara & simplex instructio novelli religiosi.* Vienne, 1680, in-8°. II. *Necessaria defensio contra injustum aggressorem*, in-4°. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant Hessois, Scheibler, contre les miracles. III. *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*, Vienne, 1686, in-4°. IV. *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°. V. *Artis magnæ sciendi synopsis, seu mentis humanæ fæcundum commonitorium ad inveniendum & discurrendum*, Saltzbourg, 1689, in-4°. VI. *Theologia rationalis ad hominem & ex homine, &c.* Vienne, 1703, in-4°.

AGNÈS, (Sainte) vierge qui, à l'âge de 12 à 13 ans, fut martyrisée à Rome au commencement du IVe. siecle. Prudence en parle dans l'hymne 14, & S. Ambroise dans son

livre *de Virginit.* » Tous les » peuples, dit Saint Jerôme, » se réunissent pour célébrer » dans leurs discours & dans » leurs écrits, les louanges de » Sainte Agnès, qui fut triom- » pher de la foiblesse de son » âge, comme de la cruauté » du tyran, & qui couronna » la gloire de la chasteté par » celle du martyre ». Les *Actes* de Sainte Agnès, quoique du septieme siecle, n'ont pas des caracteres suffisans d'authenticité. On doit dire la même chose de ceux qu'Etienne Assémani a publiés en Chaldaïque. Ils contredisent Prudence & Saint Ambroise, en supposant que Sainte Agnès termina son martyre par le feu (*Voy.* Tillemont, t. 5.) Son nom se trouve dans le canon de la messe.

AGNÈS DE MONTEPULCIANO, (S.) se dévoua à Dieu à l'âge de 15 ans dans le couvent des Dominicaines à Proceno dans le comté d'Orviete, & mourut à Montepulciano sa patrie, le 20 avril 1317, âgée de 40 ans. Ses vertus & les prodiges dont Dieu l'illustra pendant sa vie & après sa mort, la firent canoniser par Benoît XIII en 1726.

AGNÈS SOREL. *Voyez* SOREL.

AGNODICE, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son attrait pour la médecine en allant entendre ceux qui l'enseignoient, parce que la loi s'y opposoit, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement, qu'elle prit des leçons d'Hiérophile (*V.* HIÉROPHILE). Les dames d'Athenes s'intéresserent tellement pour elle, que la loi qui défendoit aux filles l'exercice de la médecine, fut abrogée en sa faveur.

AGOBARD, archevêque de Lyon, prit inconsidérément le parti de Lothaire révolté contre l'empereur Louis-le-Débonnaire, & fit même une Apologie de sa conduite & de celle des autres princes rebelles, que nous avons encore. Il fut déposé au concile de Thionville, l'an 835. Mais s'étant réconcilié avec ce prince, il fut rétabli, & mourut auprès de lui en 840, considéré par sa piété & son zele. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la premiere édition en 1606. Ce savant les acheta d'un relieur, qui vouloit en couvrir des livres. Baluze en a donné ensuite une plus belle édition en 1666, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Il écrivit contre Felix d'Urgel, contre les Juifs, contre les épreuves judiciaires, les duels, contre l'opinion des peuples de son tems qui attribuoient toutes les tempêtes aux sorciers. Son *Traité du sacerdoce* est particuliérement estimé. Dans le *livre sur les images*, il ne se déclare pas pour le culte qu'on leur rend, quoiqu'il se tînt éloigné de l'hérésie des iconomaques. Il est honoré à Lyon d'un culte public, ainsi qu'en Saintonge, où il est appellé Saint Aguebaud.

AGORACRITE, natif de Pharos, fit pour les Athéniens une Vénus qui étoit un chef-d'œuvre. Ce sculpteur mourut vers l'an 150 avant J. C.

AGOSTINI. *Voy.* AUGUSTIN (Léonard).

AGOULT, (Guillaume d') gentilhomme & poëte Provençal, versifioit vers l'an 1198. Il fut un des meilleurs chansonniers de son tems. L'ouvrage le plus connu de ce troubadour, est un poëme intitulé : *La maniera d'amar dal tems passat.* Il veut y prouver qu'il n'y a point d'honneur sans probité; point de probité sans amour; & point d'amour, quand on n'a pas soin de l'honneur de sa dame.

AGREDA, (Marie d') religieuse Cordeliere, supérieure du couvent de l'Immaculée Conception à Agreda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Cette fille s'imagina avoir eu une vision, dans laquelle Dieu lui donna des ordres exprès d'écrire la vie de la Sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637; mais un confesseur éclairé qui la dirigeoit pendant l'absence de son confesseur ordinaire, lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour, lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement; & ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre : *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abyme de la grace de Dieu, histoire divine & la vie de la très-sainte Vierge* Marie, *mere de Dieu, manifestée dans ces derniers siecles par la sainte Vierge à la sœur* Marie de Jesus, *abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception de la villé d'Agreda.* On trouve cette production toute écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y étoit contenu lui avoit été révélé. La lecture en fut défendue à Rome; & le P. Crozet, Récollet de Marseille, en ayant publié la premiere partie en françois, la Sorbonne la censura très-vivement l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne. La Traduction entiere de ce Franciscain parut à Bruxelles, 1717, en 8 vol. in-12, & en 3 vol. in-4°. Ses ouvrages ayant été mûrement examinés, selon les regles établies dans la savante dissertation de Bénoît XIV, la congrégation des Rites publia en 1774 un décret pour imposer silence sur la béatification de cette religieuse. L'année suivante il se tint encore une congrégation à ce sujet, après laquelle le pape devoit donner le décret *de non procedendo ulteriùs*, qui cependant est encore resté suspendu. Il n'est pas possible qu'un homme sensé, qu'un Chrétien solidement instruit dans sa religion, soutienne la lecture du livre de Marie d'Agreda sans des mouvemens de pitié envers cette bonne fille, & d'indignation contre les promoteurs & les éditeurs de ses prétendues révélations.

AGRICOLA, (Cneius Julius) natif de Provence, gouverneur de la Grande-Bretagne sous Vespasien, s'y rendit illustre par sa valeur. Il soumit le premier l'Ecosse & l'Irlande aux Romains; il réduisit les Bretons, & conserva ses conquêtes par ses vertus & par le maintien de la discipline militaire. Ses victoires furent l'objet de la jalousie de Domitien, qui le rappella. Cet empereur lui ordonna d'entrer de nuit à Rome, pour qu'il n'eût pas les honneurs du triomphe. Agri-

cola, trop ſage, pour témoigner ſon reſſentiment à ce monſtre, ſe retira chez lui, & y vécut dans un repos honorable, ſimple dans ſon extérieur, poli dans ſes diſcours, & ſe bornant à deux ou trois amis. On dit que Domitien hâta la fin de ſes jours par le poiſon ; mais il ne faut pas toujours croire les crimes, quelque facilité que les hommes, & des hommes tels que Domitien, aient à les commettre. Tacite, gendre d'Agricola, nous a laiſſé une vie de ſon beau-pere, digne de l'un & de l'autre.

AGRICOLA, (Rodolphe) profeſſeur de philoſophie à Heidelberg, naquit à Baſſlom, près de Groningue, d'une famille obſcure, en 1442. Il voyagea dans la France & l'Italie, & s'arrêta pendant quelque tems à Ferrare, où le duc Hercule d'Eſt, le bienfaiteur des gens-de-lettres, fut auſſi le ſien, & où il eut pour maître de philoſophie Théodore de Gaze. Après bien des courſes, il mourut à Heidelberg en 1485. Il fut enſeveli en habit de Cordelier, comme il l'avoit demandé. Ce ſavant poſſédoit les langues, la peinture, la muſique, l'art oratoire, la poéſie & la philoſophie. On recueillit tous ſes ouvrages en 2 vol. in-4°, à Cologne, en 1539, parmi leſquels on diſtingue ſon *Abrégé de l'hiſtoire ancienne*, & ſes trois livres *De inventione dialectica*. Les ſavans de ſon tems lui ont donné des éloges un peu outrés. On a dit que, lorſqu'il écrivoit en vers latins, c'étoit un autre Virgile, & en proſe un autre Policien. Eraſme, ſon ami, lui prodigue les plus grandes louanges. *Voyez* les *Mémoires de Nicéron*, tome 23.

AGRICOLA, (Jean Iſlebius) ainſi nommé parce qu'il étoit d'Iſleb ou Liſlebert, dans le comté de Mansfeld, compatriote & contemporain de Luther, fut auſſi ſon diſciple. Il ſoutint d'abord les ſentimens de ſon maître avec beaucoup de zele : mais il les abandonna enſuite, & devint ſon ennemi déclaré. Après mille variations dans ſa doctrine & dans ſa foi, il renouvella une erreur que Luther avoit été obligé d'abandonner, & devint chef d'une ſecte qu'on appella ſecte des *Anoméens*. Luther avoit enſeigné que nous étions juſtifiés par la foi, & que les bonnes œuvres n'étoient point néceſſaires pour le ſalut. Agricola conclut de ce principe, que, lorſqu'un homme avoit la foi, il n'y avoit plus de loi pour lui ; qu'elle étoit inutile, ſoit pour le corriger, ſoit pour le diriger ; parce qu'étant juſtifié par la foi, les bonnes œuvres étoient inutiles ; & parce que, s'il n'étoit pas juſte, il le devenoit en faiſant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine : Agricola ſe rétracta pluſieurs fois, & la reprit autant de fois. Mais Luther n'abandonnant jamais ſes principes ſur la juſtification, & les admettant avec Agricola, il ne pouvoit le réfuter ſolidement, ni le détromper : puiſque les conſéquences de l'un étoient évidemment liées aux principes de l'autre. Comme Agricola rejetoit toute eſpece de loi, on appella ſes diſciples *Anoméens*, c'eſt-à-dire, ſans loi. On a de lui des *Commentaires*

sur S. Luc, in-8°, & *Historia passionis J. C.*, 1543, in-fol.

AGRICOLA, (George) médecin Allemand, naquit à Glauchen dans la Misnie en 1194. La connoissance qu'il avoit des métaux & des fossiles, le mit bien au-dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines, & en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ces connoissances. La plupart de ceux qui ont écrit depuis lui sur cette matiere, l'ont copié. Ce qu'il avance est en général exact, & son style est d'une élégance peu commune. Parmi les différens ouvrages qu'il a composés, on distingue son Traité *de re metallicâ*, en 12 livres, à Bâle, 1561, in-fol. Agricola mourut à Chemnitz en Misnie, l'an 1555. Les Luthériens, pour lesquels il avoit marqué beaucoup d'éloignement, le laisserent cinq jours sans sépulture. On joint ordinairement à son Traité *de re metallicâ*, celui qui est intitulé : *De ortu & causis subterraneorum*, à Bâle, en 1558, in-fol.

AGRIPPA I, (Hérode) fils d'Aristobule, & petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibere lui donna la conduite de son petit-fils. Mais Agrippa paroissant plus attaché à Caïus-Caligula, fils de Germanicus, & Tibere le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui fit présent d'une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avoit traînée dans son cachot, lui donna le titre de roi, avec les tétrarchats de Philippe & de Lysanias, qui pour lors étoient vacans. L'an 41 de Jesus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avoit faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode, fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, & l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professoit cependant la loi de Moïse; & comme s'il en eût été un des plus ardens zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jesus. Il savoit bien que par-là il gagneroit l'affection des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de pâques de l'année 43, pour leur témoigner le desir qu'il avoit de leur plaire. Saint Jacques fut la premiere victime de sa cruelle politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il lui fit trancher la tête. Après cela il voulut pleinement satisfaire les Juifs en emprisonnant St. Pierre, qui devoit être exécuté après pâques, lorsque Dieu le tira miraculeusement de ses mains. Mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. La fête de pâques passée, il retourna à Césarée, dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortege de personnes de considération, tant de ses propres états, que des pays voisins. Le second jour

des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'habileté de l'artiste relevoit encore la richesse. Elle tiroit un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissoient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquoient une sorte de respect qui tenoit de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens & des Sidoniens, qui étoient venus lui demander pardon d'une faute pour laquelle leur nation avoit quelque tems auparavant encouru sa disgrace. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs & ces flatteurs qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations réitérées. *Ce n'est point*, s'écrioient-ils, *la voix d'un homme; c'est la voix d'un Dieu.* Le roi, enivré de ces louanges impies, & entraîné par l'orgueil, oublia qu'il étoit né mortel; il fut frappé dans l'instant par l'ange vengeur de la souveraine majesté de Dieu, déchiré par de cruelles douleurs & mangé par les vers la 7e. année de son regne, & la 43e. de J. C. Voyez *Act. Apost.* c. 12. — Josephe, *Antiq. Jud.* L. 19

AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, étoit fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume, comme on ôte une dignité, & le lui échangea pour d'autres provinces, auxquelles Néron ajouta quatre villes. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siege de Gamala; il se trouva aussi au siege mémorable de Jérusalem avec Titus. Il mourut sous Domitien, vers l'an 94 de J. C. Ses mœurs n'étoient pas à l'abri des soupçons, puisqu'on l'accusa même d'un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice. C'est en sa présence que S. Paul plaida sa cause à Césarée. Rien de plus remarquable que la confiance avec laquelle cet apôtre cita Agrippa lui-même, comme ayant pleine connoissance des faits étonnans qui constituent l'histoire de J. C. Agrippa, bien-loin d'en disconvenir, assura que peu s'en falloit qu'il n'embrassât le christianisme : mais sa vie étoit une mauvaise préparation à un changement de cette nature. Le récit de cette affaire, telle qu'on la lit au ch. 26 des *Actes des apôtres*, est des plus intéressans.

AGRIPPA, (Menenius) consul Romain vers l'an 502 avant J. C., vainquit les Sabins & les Samnites, & triompha pour la premiere fois à Rome. Ce héros étoit éloquent, & ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'étoit retiré sur le mont-sacré : il le gagna par l'apologue des membres du corps humain révoltés contre l'estomac. Ce bon citoyen mourut lorsque l'on célébroit la réunion du sénat & du peuple. Ses emplois, loin de l'enrichir, ne lui laisserent pas de quoi le faire enterrer. Le peuple paya ses funérailles, & fit donner une somme d'argent à ses enfans.

AGRIPPA, (Marcus-Vipsanius) d'une famille obscure, parvint par ses vertus civiles & militaires, aux plus grandes dignités de l'empire : trois

fois

fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, & une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure aux fameuses journées de Philippes & d'Actium, qui assurerent l'empire à Auguste. Ce prince, qui lui devoit ses succès, lui demanda s'il devoit abdiquer le gouvernement. Agrippa lui répondit avec le zele d'un républicain & la franchise d'un soldat : il lui conseilla de rétablir la république; mais les avis de Mécene l'emporterent sur ceux de ce citoyen généreux. Auguste l'engagea à répudier sa femme, fille de la sage Octavie, & lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les déréglemens ne sont que trop connus. Agrippa passa ensuite dans les Gaules, soumit les Germains, dompta les Cantabres, & fit plus que de remporter des victoires; il refusa le triomphe. Outre le tems qu'il avoit employé à la guerre, il en avoit passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics & d'autres édifices, parmi lesquels on distinguoit le fameux Panthéon, temple consacré à tous les Dieux, qui subsiste encore sous le titre de *N. D. de la Rotonde.* Sa mort, arrivée environ l'an 12 avant J. C., fut pleurée par Auguste & par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen & de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'étoit destiné à lui-même.

AGRIPPA-le-jeune, *ou* AGRIPPA-Posthume, dernier fils du précédent & de Julie, né après la mort de son pere, 12 ans avant J. C., fut adopté par Auguste qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos vrais, mais indiscrets, contre ce prince son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'isle de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils; & ayant appris que ce prince vouloit, après huit ans d'exil, le rappeller auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, & envoya, de concert avec Tibere, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes; il n'en défendit pas moins sa vie, & ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il étoit d'un naturel farouche & d'un caractere emporté. La force du corps lui tenoit lieu de tout mérite. Il avoit pris le nom de Neptune, parce qu'il passoit son tems sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher & à nager.

AGRIPPA, (Henri-Corneille) naquit à Cologne, en 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien I. Il servit ensuite dans les armées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit & la médecine, entre lesquels il se partagea. Sa plume insolente lui suscita bien des querelles, à Dole avec les Cordeliers; à Paris & à Turin avec les théologiens. Ces querelles l'obligerent de fuir en

différens pays. Il fut vagabond & presque mendiant en Allemagne, en Angleterre & en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque tems à Lyon, où étoit alors Louise de Savoie, mere de François I. Cette princesse l'honora du titre de son médecin; mais elle le chassa d'auprès d'elle, pour avoir refusé de prédire par le cours des astres, dans lesquels Agrippa prétendoit lire, les affaires de France. Ce médecin vagabond alla ensuite dans les Pays-Bas, où son Traité *de la Vanité des Sciences*, & sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Cet homme, accusé d'être en commerce avec les Diables, ne sut pas profiter de cette liaison pour se procurer le bonheur & les richesses. Après avoir passé une partie de sa vie dans des cachots, il expira, suivant le Naudeana, à Lyon en 1534; & suivant d'autres biographes, à Grenoble en 1535, dans un hôpital : aussi détesté, mais plus heureux que l'Aretin, s'il est vrai que celui-ci fut pendu. Agrippa fut au nombre de ces écrivains, aujourd'hui plus communs que jamais, qui attribuent toutes leurs infortunes à leurs jaloux & à leurs ennemis, & ne s'avisent jamais de les attribuer à leur caractere & à leur conduite. On a imprimé ses ouvrages en 2 vol. in-8°, *apud Beringos fratres*, en lettres italiques & sans date. Il prétendoit que les sciences sont pernicieuses aux hommes : assertion soutenue avec beaucoup d'éloquence par J. J. Rousseau, & qu'on ne peut nier être vraie à certains égards, sur-tout par rapport à la généralité des hommes, qui certainement n'est pas en état de s'occuper des sciences, moins encore d'en faire un bon usage. Son Traité *De la Philosophie occulte*, traduit en françois en 1727, en 2 vol. in-8°, le fit accuser d'être sorcier. Il avoit toujours, suivant Paul Jove, un Diable à sa suite sous la figure d'un chien noir. Le Démon ayant étranglé un de ses disciples, notre magicien lui ordonna d'entrer dans le cadavre, & de lui faire traverser cinq ou six fois la place publique de Louvain, afin que le peuple prît cette mort pour une apoplexie naturelle. Voilà ce que rapportent des historiens très-graves sur Agrippa, & ce qui aujourd'hui n'en paroît pas moins incroyable : il y a cependant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entr'autres du cadavre d'un jeune-homme de Dalem, en Lorraine, animé pendant près d'un an par le démon : chose consignée dans les archives de la ville de Nancy, & attestée par les actes judiciaires signés de Mr. Remy, procureur-général, & d'une multitude de témoins jurés. Agrippa eut l'impudence de proposer à Charles-Quint de lui procurer d'immenses trésors par le secours de la magie; mais pour réponse, il reçut ordre de sortir de ses états. Sa déclamation de l'*Excellence des femmes au-dessus des hommes* (*de præstantiâ sexûs fæminini*), prouve qu'il n'y avoit pont de paradoxe qui ne pût passer par sa tête. Il la composa pour

flatter Marguerite d'Autriche. On a encore d'Agrippa une Dissertation sur le péché originel, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parens ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel; opinion absurde réfutée par le texte même de la Genese, qui ordonna aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité (*Voyez* BEVERLAND, RYSSEN). On a dit de cet écrivain : *Nullis hic parcit; contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia. Ipse philosophus, Dæmon, heros & omnia.* On a publié *la vanité des Sciences*, & l'excellence *du Sexe feminin*, en 1726, 3 vol. in-12, traduits par Gueudeville. Voyez Paul Jove, *Elog. doct. vir.*

AGRIPPINE, fille d'Agrippa & de Julie, répudiée par Tibere, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Allemagne & en Syrie. Après la mort d'un mari, qui vivoit avec elle en amant, Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle : Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnoit d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiéta tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Tibere, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, l'exila dans une isle, où il la laissa mourir de faim, l'an 35 de J. C. Cette femme se montra supérieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibere, & dans le lieu de son bannissement, qu'elle avoit été tranquille à la tête des armées. Du nombre de neuf enfans qu'elle laissa, les plus connus sont Caligula, qui fut empereur, & Agrippine, dont nous allons parler. S'il falloit juger par ce qu'ils furent, des sentimens que leur inspira la mere, & du genre d'éducation qu'elle leur donna, il faudroit conclure qu'elle étoit elle-même un monstre.

AGRIPPINE, fille de la précédente, & mere de Néron, joignit aux mœurs d'une prostituée, la cruauté d'un tyran. Après deux mariages, elle épousa Claude, dont l'indolence alloit jusqu'à la stupidité. Cette femme, d'une ambition démesurée, & d'un esprit pénétrant, connut bientôt le caractere de son époux, & ne manqua pas d'en profiter. Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions : Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, & assurer l'empire à son fils; voulant ajouter à la qualité de fille, de sœur, d'épouse d'empereur, celle de mere. Comme on lui disoit que Néron lui donneroit la mort un jour : *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il regne.* Il régna effectivement. Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, & fit proclamer son fils empereur : Néron, élevé par Séneque & par Burrhus, parut d'abord digne de tels maîtres ; mais il oublia bientôt les services de sa mere. Agrippine, qui s'étoit attribué

l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver: intrigues, caresses, complots, plaisirs; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle étoit accoutumée à ce crime; on l'avoit déjà accusée d'un commerce galant avec son frere Caligula. Néron, irrité de ses complots, & insensible à ses caresses, la fit massacrer dans sa chambre, l'an 59 de J. C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit: en lui montrant son sein: *Frappe plutôt cette partie de mon corps, puisqu'elle a donné le jour à un monstre tel que Néron.* Ce fils abominable arriva un moment après que sa mere eut expiré; & parcourant des yeux les différentes parties de son corps, il plaisanta, dit l'histoire, sur quelques-unes; & ajouta: *Je ne croyois pas qu'elle eût tant de beauté.* Ce fut le prix dont ce scélérat paya ses bienfaits. Cette princesse avoit beaucoup d'esprit & d'agrémens; mais elle ternit ces qualités par les crimes que lui firent commettre son ambition & son orgueil. Ce fut pour satisfaire ces passions, plutôt qu'en vue du bien du genre-humain, qu'à l'imitation de tant d'illustres scélérats de tous les siecles qui veulent couvrir leurs forfaits par quelque action de bien, elle établit une colonie à Ubium sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. On lit dans Tacite que cette princesse avoit laissé des Mémoires, qui lui ont beaucoup servi à écrire ses *Annales.*

AGUESSEAU, (Henri-François d') naquit à Limoges en 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son pere, intendant de Languedoc, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, & surtout celle de Racine & de Boileau, avoit des charmes infinis pour lui. Il cultivoit comme eux la poésie, en avoit le talent, & il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat-général de Paris en 1691, il y parut avec tant d'éclat, que le célebre Denis Talon, alors président-à-mortier, dit *qu'il voudroit finir comme ce jeune-homme commençoit.* Après avoir exercé dix ans cette charge avec autant de zele que de lumiere, il fut nommé procureur-général en 1700, à 32 ans. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il étoit. Il régla les jurisdictions qui étoient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une maniere supérieure, & fit plusieurs réglemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs loix par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseilloit un jour de prendre du repos: *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuerent le plus à la sauver des extrémités

de la famine. Il fit renouveller des loix utiles; réveilla le zele de tous les magistrats, & étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance & ses recherches découvrirent tous les amas de bled qu'avoit fait l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Après la mort de Louis XIV, le chancelier Voisin n'ayant survécu à ce prince que deux ans, le régent jeta les yeux sur d'Aguesseau, & le nomma pour lui succéder. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'étoit encore que procureur-général, il fut appellé à un conseil, où le systême de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; & ce projet, dont il montra les dangers & les avantages, fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changerent. L'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince; mais on déséspéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, qui étoit alors chancelier. Le régent lui reprit les sceaux en 1718, & lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, & les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois en 1722, & il retourna à Fresnes. Il en fut rappellé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury, mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737: on les avoit donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde-des-sceaux. D'Aguesseau répondit, qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. Ces sentimens étoient dignes d'un homme qui n'avoit jamais demandé ni desiré aucune charge. Les honneurs étoient venus le chercher. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presqu'assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premieres charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes, que sa bibliotheque; encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, tems qu'il appelloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avoit conçu, & l'instruction de ses enfans. Les mathématiques, les belles-lettres & l'agriculture formoient ses délassemens. Le chancelier de France se plaisoit quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce tems qu'il fit, sur la législation, des réflexions qui produisirent un grand nombre de loix, depuis 1729 jusqu'en 1749. Son dessein étoit d'établir une entiere conformité dans l'exécution des anciennes loix, sans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siecle. Il savoit la langue françoise par principes, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglois & le portugais. Il n'étoit pas

moins honoré des savans étrangers, que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier. La réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, détermina cette nation à un changement, qu'elle n'auroit pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée. Elle le chargea d'assembler chez lui toutes les semaines les membres des conseils des finances & des dépêches. Il rendoit compte des objets discutés par une lettre, sur laquelle le roi écrivoit sa décision. La sobriété & l'égalité d'ame lui conserverent, jusqu'à l'âge de 82 ans, une santé vigoureuse; mais dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, & une pension de 100,000 liv. Il en jouit peu de tems, & ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs, des expressions de l'Ecriture-Sainte qui lui étoient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il mourut le 9 février 1751. La plus grande partie de ses ouvrages est publiée en XII vol. in-4°, Paris. Ses principes d'éloquence étoient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition, & les charmes de l'art de la persuasion. Son style est très-châtié; mais on y desireroit quelquefois plus de chaleur. Un jour il consulta son pere sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher encore. Son pere lui répondit, avec autant de finesse que de goût: *Le défaut de votre discours est d'être trop beau, il le seroit moins si vous le retouchiez encore.* D'Aguesseau avoit épousé, en 1694, Anne le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avoit dit, qu'on avoit vu pour la premiere fois les graces & la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le premier décembre 1735, laissant six enfans. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine avoit-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. *Je me dois au public*, disoit-il, *& il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.* Il voulut être enterré auprès d'elle dans le cimetiere d'Auteuil, pour partager même après sa mort l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. On voit au pied d'une croix que leurs enfans ont fait placer auprès de leur sépulture, l'inscription suivante:

Christo servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt & speraverunt
Henricus-Franciscus d'Aguesseau,
Galliarum Cancellarius,
Et Anna le Febvre d'Ormesson,
Ejus conjux;
Eorum liberi
Juxta utriusque parentis exuvias
Hanc crucem
Dedicavêre.
Anno reparatæ salutis
M. DCC. LIII.

AGUI *ou* SULTAN AGUI, roi de Bantam dans l'isle de

Java, fils du Sultan Agoum. Son pere, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains de son fils, vers la fin du XVIIe. siecle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venoit de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandois. Le général Spelman, homme qui aimoit les grandes entreprises, résolut de secourir Agui. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison, & qui mourut dans les fers.

AGUILLON, *Aguillonius* (François) célebre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. On a de lui un *Traité d'Optique*, estimé dans le tems, & imprimé à Anvers, 1614, in-folio. Depuis Newton ce livre est devenu inutile, mais il peut avoir été très-utile à Newton.

AGUIRRE, (Joseph Saenz d') né à Logrogno dans la Vieille-Castille, en 1613, fut un des ornemens de l'ordre de S. Benoît, dans le dernier siecle. D'abord premier interprete des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur & secrétaire du tribunal du saint-office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zele pour l'autorité du saint-siege. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Collection des Conciles d'Espagne*, 4 vol. in-fol. fort recherchée, quoiqu'on puisse y desirer plus de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-folio. La meilleure est celle de 1693 & 1694. II. *La Théologie de S. Anselme*, en 3 vol. in-folio. III. *Défense de la chaire de S. Pierre, contre la Déclaration du Clergé de France*, Salamanque, 1683, in-folio. Tous ces ouvrages sont en latin. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des Conciles d'Espagne*, qui avoit précédé sa collection, & ses *Ludi Salmanticenses*, qui sont des dissertations théologiques qu'il avoit composées, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant de recevoir le bonnet de docteur. La modestie, vertu devenue si rare parmi les savans de nos jours, étoit celle de ce cardinal.

AGULIERS. *Voyez* DESAGULIERS.

AGYLÉE, *Agylæus*, (Henri) homme-de-lettres, natif de Bois-le-duc, mort en 1595, âgé de 62 ans, a traduit le *Nomocanon* de Photius avec plus de fidélité que d'élégance. Il possédoit parfaitement la langue grecque.

AHIAS, prophete de Silo, prédit à Jéroboam qu'il seroit roi de dix tribus; que son fils Abia mourroit, & que sa famille seroit détruite, pour le punir de son ingratitude & de son idolâtrie, vers l'an 954 avant J. C.

AJALA, (Martin Perez de) né dans le diocese de Cartha-

gene en 1504, de parens obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant été ensuite ordonné prêtre, & s'étant fait connoître à Charles V, cet empereur l'envoya en qualité de théologien au concile de Trente, & lui donna successivement deux évêchés, & enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat savant & zélé gouverna son diocese en digne pasteur, & mourut l'an 1566. On a de lui un Traité latin *des Traditions apostoliques*, en dix livres, Paris, 1562, in-8°, & *De verâ ratione christianismi instructio*, Cologne, 1554, in-12. C'est une instruction chrétienne adressée à un docteur juif nouvellement converti; suivie d'une dissertation pleine de savoir & d'onction sur l'invocation des Saints, leurs prieres pour nous, le jeûne &c.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, un des héros Grecs qui allerent au siege de Troie. Il viola Cassandre dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de son sacrilege, en submergeant sa flotte près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé du naufrage, insulta les Dieux sur un roc, que Neptune engloutit dans la mer.

AJAX, fils de Télamon, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce que son rival les avoit obtenues par le jugement des principaux capitaines Grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons & sur-tout Ulysse; mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée dont Hector lui avoit fait présent. Ces deux guerriers avoient combattu ensemble avec une valeur égale. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, suivant la fable.

AIGUILLON. *Voy.* WIGNEROD. (Marie-Magdelene)

AILLY, (Pierre d') naquit à Compiegne en 1350, d'une famille pauvre. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1380. Ensuite il fut élu chancelier de l'université de Paris, confesseur & aumônier de Charles VI, qui le nomma aux sieges du Puy & de Cambrai. Dès qu'il eut ce dernier évêché, il se démit de sa charge de chancelier en faveur du fameux Gerson. Son zele pour l'extinction du schisme qui désoloit alors l'église, l'a rendu célebre. Il fit diverses courses à Rome & à Avignon pour cet effet. Il eut des conférences avec les différens papes qui se disputoient alors la tiare. Il prêcha en 1405 devant l'antipape Pierre de Lune sur la Trinité; & il parla sur ce mystere avec tant d'éloquence, que ce pontife en institua la fête. Il ne se distingua pas moins au concile de Pise. Jean XXII, qui connoissoit tout son mérite, l'éleva à la dignité de cardinal en 1411. D'Ailly alla en cette qualité au concile de Constance, & y brilla également par son zele & par son éloquence. Il revint ensuite à Avignon, où, selon la plus commune opinion, il termina ses jours, le 8 août 1419. Martin V l'avoit fait son légat en cette ville. Fleury dit qu'il mourut à Cambrai, le 28 août 1425. Moreri & Ladvocat le font mourir en Allemagne.

Le college de Navarre, qui le reconnoît pour son second fondateur, qui l'avoit eu au nombre de ses boursiers, & dans le sein duquel il avoit acquis le titre d'*Aigle des docteurs de la France*, & de *Marteau des hérétiques*, hérita de ses livres & de ses manuscrits. Le plus connu de ses ouvrages est le *Traité de la réforme de l'Eglise*, divisé en six chapitres, & publié avec les ouvrages de Gerson, son disciple : « Au lieu » de déclamations insultantes, » dit l'abbé Herault, il donna » des conseils précis, prati» ques & très-engageans. Il » s'éleva même avec force con» tre ces réformateurs subal» ternes, qui déprisoient au» tant la dignité que la con» duite des prélats du premier » ordre, & dit qu'ils feroient » beaucoup mieux d'écarter la » poutre qui couvre leurs yeux, » que d'observer malignement » la paille qui gêne l'œil de » leurs freres, ou plutôt de » leurs peres & de leurs maî» tres. Il proteste ensuite que » le sacré college s'est déclaré » plus hautement que personne » pour la réforme, & que l'E» glise romaine est disposée à » se prêter à tous les régle» mens que l'esprit de sagesse » & de vérité suggérera au » concile ». La plupart de ses autres écrits ont paru à Strasbourg, 1490, in-fol. & quelques-uns ont été imprimés séparément à Paris, à la fin du XVe. siecle. Tels sont les suivans: *Concordia astronomiæ cum theologia*, 1490, in-4°. *De Anima*, Paris, 1494, in-4°. *De Vita Christi*, Paris, 1483, in-4°. & plusieurs autres ouvrages, la plupart de scholastique ou de piété, & quelques-uns concernant l'astrologie judiciaire, dont ce prélat faisoit plus de cas qu'il ne convenoit à son état & à ses lumieres. Ce fut du reste un homme savant, irréprochable dans ses mœurs, attentif à maintenir la discipline de l'Eglise.

AIMOIN, Bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, composa une histoire de France en cinq livres. Les deux derniers furent finis après sa mort, par une main étrangere. Ce n'est qu'une compilation, pleine de fables & de faux miracles. Les légendes sont les sources où il a puisé. On trouve cette Histoire dans le tome III de la Collection de Duchêne. Aimoin étoit d'Aquitaine ; il écrivoit aisément, mais sans élégance. Il mourut au commencement du XIe. siecle.

AIMON, prince des Ardennes, fut le pere de ces quatre Preux, qu'on appelle communément : *Les quatre fils Aimon*. Le prince Renaud, l'aîné de ces quatre fils, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, & mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires Allemands. *Voyez* Jean Berthels, *Hist. Luxemb.* Ferrarius, *Catal. Sanct.* ad 7 jan. Les *quatre fils Aimon* ont donné matiere à un roman qui fait partie de la *Bibliotheque bleue*.

AIMON, HAIMON *ou* HEMMON, évêque d'Halberstadt dans le 9e. siecle, fut disciple d'Alcuin, se trouva en 848 au concile assemblé à Mayence contre Gotescalc, & mourut le 27 mars de l'an

853. Il écrivit des *Commentaires* sur les pſaumes, ſur Iſaïe & ſur l'apocalypſe; des *Sermons* ſur les évangiles des dimanches & fêtes de l'année, imprimés à Cologne en 1536, & un abrégé de l'hiſtoire ſacrée, intitulée: *De chriſtianarum rerum memoriâ*.

AIMON, moine de l'abbaye de Savigni, de l'ordre de Cîteaux, étoit Breton, & natif de Landacob. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Savigni, au dioceſe d'Avranches en Normandie, différente de l'abbaye de ce nom qui eſt dans le dioceſe de Lyon, de l'ordre de Saint Benoît. Il écrivit divers ouvrages de piété, & mourut en odeur de ſainteté vers l'an 1174.

AIRAULT, (Pierre) célebre avocat de Paris, enſuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette derniere ville en 1536. Il y exerça la charge de préſident par *interim*, pendant les troubles funeſtes de la ligue, qu'il ne favoriſa jamais, contre laquelle même il ſe déclara. Il mourut à Angers en 1601. On a de lui deux bons ouvrages: *Le Traité de l'ordre & inſtruction judiciaire, dont les anciens Grecs & Romains ont uſé en accuſation publique, conféré à l'uſage de la France*, Paris, 1598, in-8°. : livre plein de recherches. II Celui *de la Puiſſance paternelle*, in-4°, fait à l'occaſion d'un de ſes fils qui s'étoit fait jéſuite ſans ſon conſentement. Ménage, ſon petit-fils, a publié ſa vie en latin, in-4°, en 1675.

AISTULFE *ou* ASTOLFE, roi des Lombards, après avoir enlevé l'exarchat de Ravenne aux Romains, ſe diſpoſoit à s'emparer des terres de l'Egliſe. Le pape Etienne II, défenſeur de ſes peuples & de ſes domaines, paſſa en France pour demander du ſecours au roi Pepin. Ce prince le reçut avec beaucoup de diſtinction, & partit pour le venger. Aiſtulfe ayant mis le ſiege devant Rome, fut d'abord forcé de l'abandonner; puis de ſe reconnoître vaſſal du roi de France, qui étoit venu l'aſſiéger dans Pavie, & qui, après s'être rendu maître de l'exarchat, le donna au pape. Aiſtulfe mourut en 756.

AITZEMA, (Léon van) naquit à Dolkum en Friſe en 1600, d'une famille noble. Les villes anſéatiques le firent leur réſident à la Haye, où il mourut en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, & d'un ſavant aimable. Il nous reſte de lui une *Hiſtoire des Provinces-Unies*, en hollandois, en 7 vol. in-fol. & en 15 vol. in-4°. Elle eſt eſtimable par les actes publics qu'elle renferme, depuis 1621 juſqu'en 1669. Elle eſt en général fidelle & exacte, ſurtout dans la partie que l'auteur a faite ſur des mémoires que lui ont fournis des perſonnes inſtruites. On a donné une continuation de cette hiſtoire en 3 vol. in-fol. qui vient juſqu'en 1692. C'eſt en partie dans Aitzema qu'eſt puiſée l'*Hiſtoire des Provinces-Unies*, 8 vol. in-4°, Paris, 1757 —— 1771. On a encore de cet écrivain une *Hiſtoire latine de la paix de Munſter*, 1654, in-4°, eſtimée pour l'exactitude, mais non pas pour la diction.

AIUS - LOCUTIUS. De toutes les divinités fabuleuses, il n'y en a point dont l'origine soit aussi claire que celle-ci. Cedicius, homme du bas peuple, vint dire aux tribuns, que marchant seul la nuit dans la rue neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme, qui lui avoit annoncé d'aller avertir les magistrats que les Gaulois approchoient. Comme Cedicius étoit un homme sans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une nation fort éloignée, & par cette raison, inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille, pour expier la négligence qu'on avoit eue en ne faisant point usage de la voix nocturne, fit ordonner qu'on éleveroit un temple en l'honneur du dieu Aius-Locutius (du mot *Aio* & *Loquor*) dans la rue neuve, au même endroit où Cedicius disoit l'avoir entendu. « Ce Dieu par» loit & se faisoit entendre, dit » plaisamment Cicéron, lors» qu'il n'étoit connu de per» sonne : ce qui l'a fait appeller » *Aius-Locutius*. Mais depuis » qu'il est devenu célebre, » & qu'on lui a érigé un autel » & un temple, il a pris le » parti de se taire ».

AKAKIA, (Martin) professeur de médecine dans l'université de Paris, & un des principaux médecins de François I, étoit né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit *Ars medica, quæ est ars parva;* & *de ratione curandi*, de Galien. Ce dernier est accompagné d'un commentaire. Il mourut en 1551.

AKAKIA, (Martin) fils du précédent, médecin & professeur-royal en Chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ 49 ans. Il est auteur d'un Traité intitulé : *Consilia medica*, 1598, in-fol. Il y a eu d'autres médecins dans cette famille.

AKIBA, un des principaux docteurs Hébreux du college de Tibériade dans le IIe. siecle de l'Eglise, garda des troupeaux jusqu'à l'âge de 40 ans. Mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser, s'il devenoit savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique, comme la plupart de ses confreres, se jeta dans le parti du faux Messie Barcochebas, & lui appliqua cette prophétie de Balaam : *Orietur stella ex Jacob, &c.* Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophetes, & commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à la mort par l'empereur Adrien, l'an 135 de J.C. selon les Juifs : il avoit alors 120 ans. Sa femme, ses enfans & ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le *Livre de la création*, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

ALABASTER, (Guillaume) théologien Anglican, se fit Catholique, redevint Anglican, & fut chanoine de S. Paul de Londres dans le XVIIe. siecle. L'étude de la Cabale le jeta dans des opinions absurdes. Il est auteur d'un lexique hébreu, in-fol. & de quelques autres livres intitulés ridiculement, & composés de même. Tels sont : *Tractatus*

in revelationem Christi, modo cabalistico explicatam, Antverpiæ, 1602, in-4°. *Tractatus de bestia apocalyptica*, Delphis, 1621, in-12.

ALACOQUE. *Voyez* MARGUERITE-MARIE.

ALAGON, (Claude) de Mérargues en Provence, procureur-syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon était le même que celui d'Aragon, & qu'il appartenoit à cette maison illustre, médita avec le secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat de galeres, à qui il avoit communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, convaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris en 1605. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devoit être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAHAMARE, premier roi de Grenade en 1237. Ses successeurs y régnerent sous le même nom jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand & Isabelle.

ALAIN, prétendu roi des Alains, inconnu à tous les auteurs; dont on a voulu faire un personnage réel, sur la foi d'une fausse médaille. *Voyez* le *Mercure de France*, juill. 1724. p. 1447.

ALAIN DE LILLE, appellé le *Docteur universel*, étoit de Lille en Flandres, & florissoit en l'université de Paris au milieu du XIIe. siecle. Il avoit pris l'habit de St. Bernard du vivant de ce Saint, fut premier abbé de la Rivour, dans le diocese de Troyes, & ensuite évêque de cette ville. Il quitta l'épiscopat en 1167 pour s'enterrer dans la solitude. Il assista au concile de Latran en 1189, & mourut à Cîteaux en 1203. Il avoit plus de cent ans. Ses ouvrages en prose & en vers ont été imprimés à Anvers en 1654, in-fol. On le regardoit comme un savant du premier ordre, & on disoit de lui : *Sufficiat vobis vidisse Alanum.*

ALAIN, (Guillaume) nommé le *Cardinal d'Angleterre*, parce qu'il étoit né dans la province de Lancastre, fut d'abord chanoine d'Yorck. Son opposition aux vues d'Elisabeth l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, & de là à Reims, où il eut un canonicat. La pourpre Romaine fut le prix de son mérite en 1587. Il fut un des réviseurs de la Bible de Sixte V, qui le fit cardinal. Il a écrit sur les matieres controversées entre les Catholiques & les Protestans. Ce savant cardinal mourut à Rome en 1594, à 63 ans.

ALAMANNI, (Louis) gentilhomme Florentin, & célebre poëte Italien, étant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernoit alors la république de Florence, fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François I, qui le combla de bienfaits, & le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint en 1544. Il fut également en faveur auprès de Henri II, successeur de François I, qui l'employa en di-

verses négociations, pour lesquelles Alamanni n'avoit pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut en 1556 à Amboise, où étoit la cour. Nous avons de lui, I. le poëme de *Girone il cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de *Giron le courtois* : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4o. II. Un autre poëme, *Della Coltivazione*, Paris, 1544, in-4o, que les Italiens mettent à côté des *Géorgiques*. III. Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere Toscane*, dans un recueil en 2 vol., in-8o, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Yuntes en 1532, pour le premier tome ; & pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *Poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello, & autres, à Florence, en 1552, in-8o.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le IXe. siecle. Il entra dans les provinces de l'empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire, que s'il lui donnoit la bataille, *le Fils de Marie* ne le sauveroit pas de ses mains. Ce blasphême ne demeura pas impuni : car le jour du combat, ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, & l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance & de la religion, vainquit les ennemis & en fit un affreux carnage. Alamir fut pris & eut la tête tranchée.

ALAMOS, (Balthasar) Castillan, après avoir resté onze ans en prison, obtint sa grace de Philippe III, & fut employé par Olivarès, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du XVIIe. siecle. On a de lui une Version de Tacite assez estimée, avec un Commentaire qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine l'an 509, & fit mourir des Solitaires qui vivoient dans le désert. Les miracles qu'il vit opérer par les Chrétiens, le toucherent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparoit à recevoir le baptême, les Acéphales, hérétiques Euthyciens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondoient les deux natures en J. C. : d'où il s'ensuivoit que la nature divine avoit souffert, & étoit morte sur la croix. Ils envoyerent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains ; mais le catéchumene méprisa leurs sollicitations, & se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres, par lesquelles on lui apprenoit la mort de l'archange S. Michel, & leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensoient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible, qu'elle sembloit ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un Ange ne sauroit ni souffrir ni mourir, com-*

ment voulez-vous que J. C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible ?

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom; se rendit habile dans les langues grecque & latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht & à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliotheque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur la littérature & la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca Belgica* de Foppens.

ALARIC I, fut appellé *le hardi* & *l'entreprenant* par les Goths ses sujets. Il étoit en effet l'un & l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'Arianisme l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grece, où il détruisit l'idolâtrie. Il se fit ensuite proclamer roi, & s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnoître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité en 409, & permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares, qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises & ceux qui les auroient prises pour asyle. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'*Explication de l'Apocalyse*, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). S. Jerôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitans*. S. Augustin, Paul Orose, &c. en parlent de la même maniere. Alaric ne sortit de Rome, que pour aller faire la conquête de la Sicile & d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, & fut frappé de mort subite peu de tems après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrerent au milieu de la riviere de Vasento avec des richesses prodigieuses.

ALARIC II, roi des Visigoths, régnoit vers l'an 484 sur tout le pays qui est entre le Rhône & la Garonne. Clovis, fâché qu'une si belle contrée fût possédée par ces Barbares, attaqua Alaric, & le tua de sa propre main à Vouillé en Poitou l'an 507. Le recueil des loix, connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code Théodosien*, fut publié par les ordres de ce prince.

ALAVIN, chef des Goths, qui avoient été chassés de leur pays par les Huns. Il supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube, sur les frontieres de son empire, & de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grace aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviroient de rempart contre ceux qui attaqueroient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, & combattirent Lupi-

sin, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contr'eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, & fut brûlé dans une cabane en 378. Fin digne des cruautés inouies qu'il avoit exercées contre les défenseurs de la divinité de Jesus-Christ.

ALBA-ESQUIVEL, (Diégo) canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, & ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, & mourut en 1562. On a de lui *De Conciliis universalibus, ac de his quæ ad Religionis & Christianæ Reipublicæ reformationem instituenda videntur.* Très-bon ouvrage, plein de vues sages & pures.

ALBAN, (S.) premier martyr de la Grande-Bretagne, eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J. C. Usserius a publié les anciens *actes* de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bede & dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes*; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célebre Protestant: « Les miracles de S. Alban étant attestés par des auteurs si dignes de foi, je ne vois pas pourquoi on les révoqueroit en doute. Il est certain, par les écrits des anciens, que de leur tems il s'opéroit des miracles dans l'église. Il n'y auroit pas de raison à soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une maniere surnaturelle que dans le siecle des Apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, des lettres-de-créance auxquelles on ne pouvoit se refuser? Pourquoi enfin rejeteroit-on les miracles de S. Alban, la circonstance où il se trouvoit étant assez importante pour que le ciel interposât son pouvoir d'une maniere surnaturelle »? — Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de Saint Alban, premier martyr d'Angleterre, & de celui qui est honoré le 21 de juin à Mayence, dans un monastere de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur que le second étoit Africain; qu'ayant été banni par Hunéric à cause de la foi, il se retira à Mayence; & qu'étant tombé entre les mains des Huns il fut martyrisé par ces Barbares.

ALBANE, (François l') né à Bologne d'un marchand de soie, en 1578, fut éleve du Guide, qui l'introduisit dans l'école des Carraches. Les progrès qu'il fit sous ces maîtres, furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chef-dœuvres des peintres anciens & modernes, & le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très-belle femme, dont il eut 12 enfans ressemblans à leur mere. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux &

de la terre, il n'eut qu'à copier sa famille. Mais comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes & ses figures se ressemblent presque toutes : les graces écloses sous son pinceau, sont trop uniformes. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 82 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages sont à Rome & à Bologne; le roi de France en possede plusieurs. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais Royal.

ALBANI, (Jean-Jerôme) né à Bergame d'une famille noble, se consacra à l'étude du droit canonique & civil. Pie V, qui l'avoit connu lorsqu'il étoit inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1570. Albani étoit veuf & avoit des enfans : ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont: I. *De Immunitate Ecclesiarum*, 1553. II. *De Potestate Papæ & Concilii*, 1558. III. *De Cardinalibus, & de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

ALBATEGNIUS *ou* ALBATENIUS, astronome Arabe, faisoit ses observations vers l'an 880. Il mourut en 929. On a imprimé son Traité *De Scientia Stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, & à Bologne, 1545, in-4°, traduit en latin barbare, par Plato Tiburtinus, & commenté par Regiomontanus. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliotheque du Vatican. Albategnius a fait sur la procession des équinoxes & d'autres objets astronomiques, des observations, sur l'exactitude desquelles les modernes ont peut-être trop compté. On a bâti sur ce fondement diverses hypotheses; en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations, d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paroîtra très-hasardé, si l'on considere combien étoient défectueuses les observations des anciens, qui n'avoient ni nos méthodes, ni nos instrumens. « Halley, dit un physicien moderne, a cru appercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens, celles d'Albategnius, savant Arabe, à celles des modernes. Newton, pour expliquer cette accélération, suppose que la masse de la terre augmente par le changement de l'eau en terre, & que les vapeurs des queues des cometes se condensent & se convertissent en eaux, & ensuite en terres, en sels, en souftes, en pierres, en coraux, &c. Voilà comme se font les découvertes dans ce siecle de lumiere. Je me contenterai d'observer, 1°. Que cette explication suppose que l'eau se change en terre, ce qui en bonne physique est regardé comme une erreur populaire. 2°. Que diverses causes que nous ne pouvons même soupçonner & qu'il est inutile

» inutile de deviner, peuvent » produire cette accélération » ſans le ſecours des cometes. » Il ſeroit pour le moins tout » auſſi naturel d'en chercher le » principe dans la lune que » dans la terre; plus d'un aſ- » tronome a cru le trouver » dans l'atmoſphere du ſoleil, » dont la réſiſtance, diſent-ils, » ralentit le mouvement pro- » jectile de la lune, fait pré- » valoir la force attractive de » la terre, & contraint la lune » de ſe rapprocher de la terre, » en raccourciſſant le diametre » de l'orbite lunaire. 3°. Que » cette accélération n'eſt rien » moins que certaine; car d'où » ſommes - nous aſſurés de » l'exactitude des opérations aſ- » tronomiques d'Albategnius » & de celles des Babyloniens? » quels inſtrumens avoient-ils? » Il eſt donc à croire que la » lune, tout comme le reſte » du monde planétaire, conti- » nue à aller ſon train ». Dans tous les cas elle retardera, à ce qu'aſſure M. de la Lande, à proportion de ſes avances, *comme la diminution*, dit-il, *qui eſt produite par l'attraction des planetes, deviendra par la ſuite des ſiecles une augmentation; ce qui nous paroît actuellement une accélération dans le mouvement de la lune, deviendra auſſi un retardement, & ce n'eſt plus qu'une inégalité périodique.* Lettre de M. de la Lande. *Journ. de Paris*, 1788, n°. 5.

ALBE, (le duc d') *Voyez* TOLEDE.

ALBEMARLE. *V.* MONCK.

ALBEMARLE, (Arnold-Juſte de Keppel, lord) né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avoit été page. Ce prince étant monté ſur le trône d'Angleterre, le fit ſon chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, & comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laiſſa une forte penſion, il fut commandant en 1702 de la premiere compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandois l'élurent général de leur cavalerie, & il combattit en cette qualité dans les dernieres guerres de Louis XIV. On força ſes retranchemens à Denain, en 1712, & il fut obligé de ſe rendre priſonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugene eût pu le ſecourir. Il mourut en 1718.

ALBERE. *Voyez* ALBERT (Eraſme).

ALBERGATI, (Nicolas) Cardinal du titre de Sainte-Croix, & Evêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des Chartreux, chez leſquels il fut prieur à Florence. Il fut enſuite élevé l'an 1417, à l'évêché de Bologne, & réconcilia ſes diocéſains avec le pape Martin V. Depuis il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, & s'acquitta ſi bien de cet emploi, qu'il en fut récompenſé en 1426, par un chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V, le nomma légat en forme l'an 1431, & Eugene IV lui donna ordre d'aller préſider au concile de Bâle. Mais les peres aſſemblés en cette ville, ne l'ayant pas voulu reconnoître, il ſe retira auprès du pontife, qui lui donna encore la

légation de France, & depuis le mena au concile qu'il avoit convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, & fut nommé à son retour, grand-pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de tems après à Sienne, le 9 mai 1443, avec cet avantage d'avoir eu à son service Thomas de Sarzane, & Eneas Sylvius, qui furent depuis tous deux Papes. Ce prélat étoit fort laborieux, & employoit ses heures de loisir, à composer des sermons, ou à dicter des lettres. Il rétablit & embellit extrêmement son église, & son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliotheque. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paleotti publia dans le XVIe. siecle, & qui est intitulé : *Archiepiscopale Bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les Bienheureux, titulaires de cette Eglise.

ALBERGOTTI, (François) célebre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des Consultations & des Commentaires sur le Digeste & sur quelques livres du Code.

ALBERIC *ou* ALBERT, fut chanoine & gardien de l'église d'Aix-la-Chapelle, & selon d'autres, d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers Croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°, rare, & dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol in-fol.

ALBERIC, moine François dans l'abbaye de Cluny, fait cardinal & évêque d'Ostie en 1138. Il fut légat du saint-siege en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient & en France. C'est lui qui convoqua l'an 1138 le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

ALBERIC DE ROSATE *ou* ROXIATI, de Bergame, ami de Bartole, & l'un des plus savans jurisconsultes du XIVe. siecle, a fait des Commentaires sur le VIe. livre des Décrétales.

ALBERIC, un des fondateurs de l'ordre de Cîteaux, disciple & compagnon de Saint Robert, abbé de Molesme, mort le 26 janvier 1109, est honoré en ce jour par les Cisterciens d'Italie, en vertu d'un décret de la congrégation des Rites. Voyez Benoît XIV, *De canon. l. 1. caput. 13.*

ALBERONI, (Jules) né à Plaisance en 1664, d'un pere jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de 14 ans; pour le bien de l'humanité & le repos de l'Europe, il eût été à souhaiter qu'il l'eût cultivée toujours. Le jeune-homme crut avoir fait sa fortune, en obtenant une place de clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, & son évêque lui donna l'intendance de sa maison, & un canonicat de son église. Quelque tems après, ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poëte Campistron, qui avoit été volé, se réfugia chez lui. Alberoni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, & lui

prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Vendôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, & en parla à ce prince, qui se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenoient cachés. Ce service l'attacha à ce général. Il le suivit à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet. Alberoni la refusa; aimant mieux être à la suite de son protecteur, qu'à la tête d'une paroisse. Le duc, nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui, par ses intrigues & son esprit, s'étoit mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea dès ce moment Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnese, héritiere de Parme, de Plaisance & de la Toscane. La princesse des Ursins, espérant de perpétuer son regne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négociation, & s'en acquitta avec succès (*Voyez* l'art. d'ÉLISABETH FARNESE). Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle les graces & son esprit donnoient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Alberoni cardinal, grand-d'Espagne & premier-ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avoit flatté le pape, en faisant rendre à son nonce en Espagne la clef & les papiers de la nonciature, qui lui avoient été ôtés. Il envoya en même tems des escadres, pour défendre l'Italie menacée par les Turcs, qui assiégeoient l'isle de Corfou. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut à son exemple donner quelques secousses à l'Europe. Au milieu de la paix, il forma les desseins de s'emparer de la Sardaigne & de la Sicile. Pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses projets, il s'unit avec Pierre-le-Grand, avec Charles XII, & avec la Porte-Ottomane. Son dessein étoit d'armer le Turc contre l'empereur; le Czar & le roi de Suede contre les Anglois; de rétablir le Prétendant sur le trône de ses peres, par les mains de Charles XII; d'ôter la régence de la France au duc d'Orléans, & de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ces projets se dissiperent comme ils s'étoient formés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisanne, & en instruisit le roi George. Ces deux princes s'unirent ensemble contre l'Espagne, lui déclarerent la guerre en 1718, & ne firent la paix qu'à condition qu'Alberoni seroit renvoyé. Ce ministre, obligé d'abandonner l'Espagne, après s'être vu sur le point de jouer le rôle le plus brillant en Europe, se rendit à Genes, où le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligence avec le Turc. Il l'étoit effectivement; & c'est, sans doute, le pre-

mier cardinal qui ait invité les infideles à répandre le sang chrétien. Innocent XIII fit examiner par des commissaires du sacré college, la conduite de leur confrere. Alberoni fut enfermé un an chez les jésuites de Rome ; mais son esprit remuant ne le quitta pas. On connoît son entreprise sur la petite république de S. Marin, qui ne lui réussit pas plus que celles qu'il avoit tentées sur des royaumes plus puissans. *L'inaction est mortelle pour un ambitieux, & celui-là*, dit l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*, *eût voulu deux mondes pour avoir le funeste plaisir de les bouleverser.* Est-ce bien l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* (Frédéric II roi de Prusse) qui a pu faire une pareille réflexion? Ce cardinal mourut en 1752, âgé de 87 ans. On a publié après sa mort un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom, & qui peut-être n'est pas indigne de lui : mais il n'a fait illusion à personne. Jean Rousset a écrit sa *Vie*, en un vol. in-12. On trouve aussi des détails curieux touchant son caractere dans les *Mémoires* du duc de S. Simon. On y lit une anecdote singuliere, touchant une dispute qu'eut le cardinal avec le Marquis de Villena, qui le régala de coups de bâton. » L'Europe entiere, dit » l'auteur de ces *Mémoires*, » victime des manœuvres d'Alberoni, détestoit un maître » absolu de l'Espagne, dont la » perfidie, l'ambition, les vues » toujours obliques, souvent » les caprices, quelquefois même la folie, étoient les guides ; & l'unique intérêt, continuellement varié & diversifié, selon que la fantaisie » le lui montroit, se cachoit » sous des projets toujours incertains, & dont la plupart » étoient d'une exécution impossible. »

ALBERT, (S.) fils de Godefroi III, duc de Lorraine & de Brabant, & de Marguerite de Limbourg, étoit évêque de Liege. Il se distingua particuliérement par le zele avec lequel il défendit les libertés de l'église. Sa fermeté épiscopale lui mérita l'honneur du martyre, près de Rheims, en 1192. L'archiduc Albert donna, en 1612, le corps de l'illustre martyr au couvent des carmélites de Bruxelles, qu'il avoit fait construire en 1607, & l'y porta lui-même sur ses épaules, accompagné du nonce apostolique & de plusieurs prélats & seigneurs. Mais lors des réformes qui ont ravagé les maisons religieuses aux Pays-Bas, les dépositaires de ces reliques, dépouillées de leur état, les transporterent, en 1783, dans le couvent des carmélites de Saint Denis près de Paris, où elles se réfugierent pour vivre conformément à leur institut. Les Belges ayant réussi en 1790 à remettre la Religion dans ses droits, ces Religieuses prévoyant le sort qu'elles auroient en France, retournerent dans leur patrie, arriverent à Bruxelles le 25 juin 1790, avec le corps de S. Albert, & occuperent quelque tems après le nouveau couvent que la piété Belgique leur bâtit (le leur ayant été entiérement détruit), & déposerent ce saint dépôt sous la table du maître-autel.

ALBERT, (le B.) patriarche de Jérusalem, naquit d'une famille noble d'Italie à Castro di Gualteri dans le diocese de Parme. Il entra de bonne heure chez les chanoines réguliers de Mortara dans le Milanois, & fut élevé en 1183, sur le siege épiscopal de Verceil. Sa prudence, sa droiture, & son habileté dans les affaires, engagerent le pape Clément III & l'empereur Frédéric Barberousse à le choisir pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le créa prince de l'Empire, & en sa considération accorda diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Célestin III le combla aussi de bienfaits. Innocent III, qui pensoit à son égard comme ses prédécesseurs, l'employa avec succès dans des négociations importantes. La réputation du B. Albert étoit parvenue jusqu'en Orient. Monaco, onzieme patriarche latin de Jérusalem, étant mort en 1204, les Chrétiens de la Palestine nommerent l'évêque de Verceil pour lui succéder. Le pape Innocent III applaudit à ce choix, persuadé qu'Albert étoit plus propre que personne à conduire une église qui se trouvoit dans des conjonctures fort critiques. Il le fit venir à Rome, confirma son élection, & lui donna le *pallium*. Le serviteur de Dieu se rendit d'autant plus volontiers à ce que le souverain pontife exigeoit de lui, que ce patriarchat l'exposoit à des persécutions, peut-être même au martyre. Le nouveau patriarche vécut en Palestine dans un martyre continuel. Il joignoit aux travaux & aux persécutions du dehors les austérités de la pénitence, & consacroit à la priere tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses occupations extérieures. Si les Chrétiens l'honoroient & l'aimoient comme leur pere, les Sarrasins ne pouvoient s'empêcher de le respecter à cause de son éminente sainteté. Entr'autres bonnes œuvres qu'il fit, il donna une regle aux Carmes. Ces religieux étoient primitivement des hermites qui vivoient sur le Mont-Carmel. Ils regardoient le prophete Elie comme leur fondateur & leur modele, parce qu'il avoit vécu sur la même montagne, ainsi qu'Elisée son disciple. Un nommé Bertold réunit ces hermites en corps de communauté. Brocard, qui en étoit supérieur en 1205, ou plutôt en 1209, s'adressa au patriarche Albert pour lui demander une regle. Le saint homme dressa pour cet ordre des constitutions pleines de sagesse. Il y étoit ordonné aux freres de prier nuit & jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de la Croix jusqu'à Pâques; de ne jamais manger de viande, de s'appliquer au travail des mains, de garder le silence depuis vêpres, jusqu'à tierce du lendemain, &c. Les commissaires nommés par le pape Innocent IV, en 1246, firent des additions à cette regle, qu'ils adoucirent en quelques points. Le nouvel ordre s'accrut considérablement en peu de tems. Quelques écrivains ont essayé de prouver que depuis Elie & ses successeurs les enfans des

prophetes, il y avoit toujours eu des hermites sur le Mont-Carmel jusqu'à la venue du Messie ; qu'ils embrasserent avec ardeur la religion chrétienne ; qu'ils continuerent le même genre de vie qu'auparavant jusqu'au douzieme & treizieme siecle ; qu'ayant alors obtenu une regle du patriarche Albert, ils introduisirent en Europe leur ordre connu sous le nom de Carmes. Le P. Papebroch, l'un des continuateurs de Bollandus, traita de chimere cette antiquité, & soutint qu'il n'y avoit point eu d'hermites sur le Mont-Carmel avant le douzieme siecle. Les Carmes tâcherent par divers écrits de venger la gloire de leur ordre, qu'ils croyoient attaquée. Le P. Papebroch, qui garda d'abord le silence, leur fit une réponse dont ils ne furent pas contens. La contestation devint si vive, que l'affaire fut portée devant Innocent XI & Innocent XII. Ces deux papes ne déciderent rien sur l'authenticité des monumens produits par les Carmes. Enfin Innocent XII donna un bref le 29 novembre 1698, par lequel il défendit d'agiter cette matiere à l'avenir (*V.* PAPEBROCH). Lorsque les divers ordres religieux placerent dans l'église du Vatican les statues de leurs fondateurs, les Carmes ne manquerent pas d'y placer celle d'Elie, mais sans oser y mettre d'inscription : ils vainquirent ensuite cet obstacle, & on y lit aujourd'hui : *Universus Carmelitarum ordo Fundatori suo Eliæ.* — Le B. Albert avoit été invité par le pape Innocent III au concile général de Latran, qui se tint en 1215 ; mais il ne put y assister. Il fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, étant à la procession de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Il reçut le coup mortel des mains d'un scélérat qu'il avoit repris & menacé pour ses crimes. Il est honoré en ce jour parmi les Saints de l'ordre des Carmes.

ALBERT I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg & premier duc d'Autriche, fut couronné empereur, après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, & l'avoir percé de sa main en 1298. Ce fut sous ce prince que se forma la république des Suisses. La Suisse, quoique dépendante de la maison d'Autriche, avoit conservé quelques privileges : Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avoit établis, traitoient si durement le peuple, qu'il se révolta. Telle est la narration ordinaire de cet événement ; mais elle n'est pas d'accord avec tous les historiens. Plusieurs donnent aux Suisses tous les torts dans la contestation qui s'éleva entre eux & les princes Autrichiens. (*Voyez* TELL). Albert se préparoit à réduire le peuple, lorsque son neveu Jean, duc de Suabe, le tua sur le bord de la riviere de Russ, en 1308.

ALBERT II, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1438. Sa douceur, sa générosité promettoient beaucoup; mais étant entré en campagne contre les Turcs, il fut attaqué à Bude d'une fievre maligne qui l'obligea de retourner à Vienne, où il mourut 7 mois après son élection.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis sou-

verain des Pays-Bas, né en 1559, étoit le septieme fils de l'empereur Maximilien II & de Marie d'Autriche. En 1577 Grégoire XIII lui conféra le chapeau de cardinal, & Philippe II l'archevêché de Tolede. Il eut en 1583 le gouvernement du Portugal, & sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Ardres, & ensuite Hulst, qui se rendit le 18 août de la même année. Portocarrero, gouverneur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1597; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 3 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine, pour épouser en 1598 Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II & d'Elisabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques & la Franche-Comté. La paix entre la France & l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveller la guerre contre les Hollandois. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord huit ou neuf cents hommes chargés de la garde d'un pont, & sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis; mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement, & le défit; cependant le vainqueur fut obligé de lever le siege de Nieuport, comme si l'archiduc avoit eu l'avantage. Quelque tems après Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siege si mémorable dura trois ans, trois mois & trois jours; & Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avoit coûté la vie à plus de cent mille hommes, des sommes immenses, la perte de deux villes bien fortifiées; car Maurice pendant le siege avoit pris l'Ecluse, Grave & quelques autres places. L'archiduc songea à la paix; elle commença par une treve de huit mois en 1607, & continua par une autre de douze ans en 1609. Il employa ce tems au bien de ses provinces, où sa bonté & sa douceur lui avoient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité en 1621, à 62 ans, avec des sentimens de piété, qu'il avoit exprimés dans toute sa conduite. Ce prince avoit refusé deux fois la couronne impériale. L'histoire de sa vie a été imprimée à Cologne, en 1690. Voyez ISABELLE.

ALBERT de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique au commencement du seizieme siecle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avoient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonois, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissoit aux chevaliers dont il étoit chef, lui fut accordée, & à ses descendans, sous le titre de Duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs devinrent trop puissans, pour ne vouloir pas se dispenser de cet assujettissement. Il mourut le 20 mars 1568.

ALBERT, le Courageux, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, se rendit illustre par sa prudence & ses exploits sous l'empereur Maximilien I, & mourut en 1500. C'est le pere de George de Saxe, qui fut l'un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT I, *l'Ours*, fils d'Othon, prince d'Anhalt, fut chéri de l'empereur Conrard III, qui le fit marquis & électeur de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Staden, alors éteinte. La Marche de Brandebourg n'étoit presque qu'une grande forêt : Albert la fit défricher, & bâtit des villes, des églises & des colleges. Il mourut l'an 1168, avec l'estime de tous les princes d'Allemagne.

ALBERT VI, duc de Baviere, né en 1584, & mort à Munich en 1666, se distingua par sa piété & par son érudition. On a de lui un livre *contre le mariage des Prêtres.*

ALBERT *ou* ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre cet empereur, devenu odieux par sa simonie & l'usurpation des droits de l'église. Enfermé pendant quatre ans, Albert recouvra sa liberté, mais il n'en fut pas moins opposé aux prétentions de l'empereur. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, & offrit néanmoins de se soumettre, à condition que l'empereur renonçât aux investitures par la crosse, & à nommer aux bénéfices ceux qu'il devoit investir par le sceptre; montrant par-là que la simonie & les sacrileges de ce prince, étoient le seul objet de ces plaintes. Ce prélat, d'un caractere ferme & actif, mourut en 1137.

ALBERT, surnommé *le Grand*, non parce qu'il naquit dans un siecle où les hommes étoient petits, comme le dit un écrivain célebre, mais parce que son nom de famille étoit *Groot*, qui signifie *Grand* en allemand, étoit né à Lawingen en Suabe en 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les Dominicains, où il fut provincial. Le pape Alexandre IV, qui connoissoit les succès qu'avoit eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appella à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, & quelque tems après l'évêché de Ratisbonne; mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel & au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques. Le pape Grégoire X l'appella au concile général tenu à Lyon en 1274. Il mourut en 1282, à Cologne, âgé de 77 ans. Le plus illustre de ses disciples est S. Thomas d'Aquin. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. On pourroit lui appliquer ce que Cicéron disoit d'un auteur volumineux, *qu'on auroit pu brûler son corps avec ses seuls écrits.* Quelques-uns ne méritoient guere de lui survivre. On n'y voit que de longs commentaires sur Aristote, sur S. Denis l'Aréopagite, sur le Maître des

Sentences, dans lesquels il y a de bonnes choses; mais quel homme auroit le courage de lire 21 vol. in-folio, pour ne recueillir que quelques pensées justes, revêtues d'un latin grossier? Albert étoit recommandable comme religieux & comme évêque; mais il ne l'est guere comme écrivain. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares, & beaucoup de choses étrangeres. C'étoit l'esprit & le goût de son siecle; c'étoit à qui argumenteroit le mieux sur les choses les plus abstraites (*V.* DUNS). On a dit, qu'Albert-le-Grand avoit fait une tête d'airain, qui répondoit sans hésiter à toutes les questions; comme si une tête artificielle pouvoit faire des raisonnemens suivis. Mais s'il s'agit précisément d'une tête automatique d'où sortoient quelques sons articulés, on ne peut douter que la chose ne soit possible, depuis les deux têtes parlantes que l'on a vues à Paris en 1783. On a raconté encore qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hollande & roi des Romains, qu'il avoit invité à dîner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs & des fruits conservés: image de l'été, que des imbécilles ont prise à la lettre. On lui a attribué de ridicules recueils de *Secrets*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. On y trouve même des indécences & des recherches aussi vaines que peu dignes d'un religieux. Tel est entr'autres celui qui parut à Amsterdam en 1655, in-12, sous le titre: *De secretis Mulierum & Naturæ.*

ALBERT *ou* ALBERE, (Erasme) naquit près de Francfort. *Luther* fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités des S. François avec J. C.* les inepties les plus remarquables, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des Cordeliers* (*Voyez* ALBIZI). Il fit imprimer ce recueil en Allemand en 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur; puis en latin à Wittemberg en 1542, in-4°, & il l'intitula *Alcoran*, prétendant calomnieusement que les Franciscains estimoient autant *les Conformités*, que les Turcs leur *Alcoran.* Luther honora d'une préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en françois, & l'imprima en 1556, 1 vol. in-12; puis à Geneve en 1560, en 2 vol. in-12. Les hérétiques ainsi que les incrédules ont dans tous les tems fait un triomphe des sottises de quelque catholique inconsidéré: pauvre ressource, que la vérité dédaigne, mais que l'erreur saisit avidement n'en ayant pas d'autre! On a encore d'Albert: *Judicium de spongia Erasmi*, & plusieurs autres ouvrages en latin & en allemand. Il mourut à Neubrandebourg en 1551.

ALBERT, (Charles d') duc de Luynes, né en 1578, d'une maison ancienne, à Mornas dans le comté Venaissin, fut page & gentilhomme ordi-

naire de Louis XIII, & gagna les bonnes graces de ce prince. Après la mort du maréchal d'Ancres, Charles d'Albert jouit de la confiscation de ses biens, & fut mis à la tête des affaires de l'état en 1617. Quatre ans après il reçut l'épée de connétable le 22 avril 1621, en présence des princes du sang & de tous les grands du royaume. On se régla, pour le cérémonial, sur ce qui s'étoit pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait connétable par Charles VI. La conformité des noms d'Albert & d'Albret flattoit la vanité de ce favori. Louis XIII, quelque tems après, se dégoûta de lui. Il l'avoit élevé par caprice; par un autre caprice, il devint jaloux des honneurs qu'on lui rendoit. Voyant un ambassadeur qui alloit chez le connétable : *Il s'en va*, dit-il, *à l'audience du roi Luynes*. Le favori, averti des discours du monarque, parut s'en inquiéter si peu, qu'il disoit devant tout le monde : *J'ai su gagner ses bonnes graces; je saurai bien les conserver. Il est bon de tems en tems que je lui donne de petits chagrins, cela réveille l'amitié*. Les huguenots ne pouvant se résoudre à demeurer tranquilles, & donnant tous les jours de nouvelles scenes & de nouvelles inquiétudes, de Luynes persuada à Louis XIII de les mettre hors d'état de renouveller les anciennes tragédies. On porta les armes contr'eux en 1621. De Luynes se saisit de toutes leurs places, depuis Saumur jusqu'aux Pyrénées ; mais il échoua devant Montauban. Il mourut la même année, d'une fievre pourprée ; au camp de Longuetille, près de Monheur, le 15 décembre, âgé de 43 ans. Ses équipages & ses meubles furent pillés avant qu'il eût rendu l'esprit ; & il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. L'abbé Ruccelai, & un nommé Contade, eurent la générosité de donner ce qu'il fallut pour embaumer son corps. On le fit transporter à Maillé, bourg à deux lieues de Tours, érigé l'an 1619 en duché-pairie, sous le nom de *Luynes*, où il fut inhumé.

ALBERT, (Honoré d') duc de Chaulnes, dut sa fortune à son aîné le duc de Luynes, qui lui fit épouser en 1619 la riche héritiere Charlotte d'Ailli, comtesse de Chaulnes. Il fut fait maréchal de France en 1620, & l'année d'après duc & pair. C'étoit une clause de son contrat de mariage. Une autre condition fut que tous les enfans porteroient le nom & les armes de la famille de leur mere. Après la mort du connétable de Luynes, le maréchal de Chaulnes se soutint par ses biens, par ses alliances, & par son assiduité à faire sa cour au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui fit donner le gouvernement de la Picardie en 1633, & trois ans après le commandement d'une petite armée pour défendre cette frontiere. De trois maréchaux de France qui firent le siege d'Arras en 1640, de Chaulnes étoit le plus ancien, & celui en qui le cardinal avoit le plus de confiance. C'étoit aussi le plus vigilant & le plus modéré. Les deux autres étoient Chatillon & la Meilleraye. Il

mourut le 30 octobre 1649, à 69 ans.

ALBERT, (Joseph d') de Luynes, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VII en France, & mourut en 1758, âgé de 87 ans. Il avoit contracté, dès sa jeunesse, un goût vif pour les lettres, qu'il cultiva fort assidûment pour un homme du monde. On a de lui un recueil de différentes pieces de littérature, contenant *Timandre instruit par son génie*, & le *Songe d'Alcibiade*, 1759, in-8°.

ALBERT GIRARD. *Voy.* GIRARD.

ALBERT DURER. *Voyez* DURER.

ALBERT. *Voy.* ALBERIC, chanoine d'Aix, &c.

ALBERTET, mathématicien & poëte Provençal, né à Sisteron, & mort à Tarascon, vivoit dans le XIIIe. siecle. Il eut une dame de ses pensées, suivant la coutume de son siecle, & fit toute sa vie des vers pour elle. En mourant, il laissa ces vers à un de ses amis, pour les remettre à sa maîtresse, mais cet infidele ami les vendit à un rimailleur d'Uzès, qui les publia sous son nom. Ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté : c'étoit alors la peine de ces larcins littéraires.

ALBERTI, (Léandre) Bolonois, fut provincial des Dominicains, parmi lesquels il s'appliqua à faire fleurir la science & la piété. Il a publié, I. Une *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1517, in-fol. II. Une *Description de l'Italie*, 1596, in-4°, pleine de recherches & de contes. III. Quelques vies particulieres. IV. L'*Histoire de Bologne*, sa patrie, imprimée avec les cinq livres d'additions de Caccianemici, à Bologne, in-4°. Il mourut en 1552, à l'âge de 74 ans. Kiriander a traduit en latin sa description de l'Italie.

ALBERTI, (André) auteur d'un *Traité de Perspective*, imprimé en 1670, in-fol. en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son tems.

ALBERTI, (Jean) plus connu sous le nom de *Widmanstadius*, jurisconsulte très-savant dans les langues orientales au XVIe. siecle, donna en 1543, un *Abrégé de l'Alcoran* avec des notes critiques ; ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche & de chevalier de S. Jacques. Il publia in-4°, en 1556, un *Nouveau-Testament*, en syriaque, à l'usage des Jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand I. On n'y trouve point la 2e. épître de S. Pierre, la 2e. & 3e. de S. Jean, celle de S. Jude, ni l'Apocalypse. Il composa encore une Grammaire syriaque, dont la préface est curieuse.

ALBERTI *ou* DE ALBERTIS, (Léon-Baptiste) architecte, peintre & mathématicien, né à Florence d'une noble & ancienne famille vers la fin du XVe. siecle, & surnommé par quelques écrivains le *Vitruve Florentin.* Il a écrit sur la peinture, la sculpture & l'architecture. Son ouvrage le plus considérable & le plus connu est un Traité *De Architectura*, *seu de re ædificatoria*, en 10 livres, dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre, trop loué

peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Son Traité *sur la Peinture*, en trois livres, a été réimprimé à la suite du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol. L'année de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. On croit qu'il mourut vers 1480.

ALBERTI-ARISTOTILE, autrement appellé *Ridolfo-Fioraventi*, célebre méchanicien, né à Bologne, vivoit dans le XVIe. siecle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta à Bologne le clocher de sainte Marie del Tempis, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa dans la ville de Cento celui de l'église de S. Blaise, qui penchoit de cinq pieds & demi. Appellé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, & fit beaucoup d'autres ouvrages, dont le souverain de ce pays fut si satisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnoie & d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand-duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

ALBERTINI, (François) Calabrois, se démit d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il mourut en 1619. Nous avons de lui : I. Une *Théologie*, en 2 vol. in-fol. où il veut concilier la théologie avec la philosophie. II. Un Traité *De Angelo Custode*, où il avance cette étonnante assertion que les animaux ont des Anges gardiens.

ALBI, (Henri) né à Bolene dans le comtat Venaissin, prit l'habit de jésuite en 1606. Il fut élevé aux charges de son ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie & la théologie. Il mourut à Arles, en 1659, après avoir publié : I. L'*Histoire des Cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état*, 1653, in-4°., livre écrit d'un style pesant. II. Plusieurs Vies particulieres, écrites de la même façon. III. L'*Anti-Théophile Paroissial*, in-12, ouvrage plein d'humeur, qu'il opposa au *Théophile Paroissial*. Depuys, curé de S. Nizier de Lyon, lui répondit sur le même ton.

ALBICUS, archevêque de Prague, avoit été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohême. Il fit autant de tort à l'Eglise par sa facilité à l'égard de l'hérésiarque Jean Hus & des autres disciples de Wiclef, que son prédécesseur Stincon lui avoit fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus étoit si grande, qu'il ne vouloit même pas confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avoit pour tout domestique qu'une vieille servante, qu'il laissoit mourir de faim, & il n'osoit entretenir des chevaux pour son usage, à cause de la dépense que cela lui auroit occasionnée. Il a composé trois Traités de médecine sous les titres suivans : *Praxis medendi*; *Regimen sanitatis*; *Regimen pestilentiæ*, imprimés à Leipsick, 1484, in-4°, long-temps après la mort de l'auteur.

ALBIN, (Bernard) dont le vrai nom étoit *Weis*, né l'an 1653 à Dessaw dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célebres médecins de son tems.

Après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine dans l'université de Leyde, il se mit à voyager dans les Pays-Bas, en France & en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder en 1680, puis l'an 1702 dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Frédéric de Brandebourg en faisoit beaucoup de cas. Il lui donna un cononicat à Magdebourg; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de Traités sur diverses maladies, dont on peut voir la liste dans la *Bibliotheque de la médecine ancienne & moderne*, de M. Carere.

ALBIN, (Bernard-Sifroi) fils du précédent, professeur en médecine à Leyde, né en 1683, est mort en 1771. Il s'étoit marié à une jeune-fille à l'âge de 73 ans. Il a laissé trois volumes, ornés de figures très-bien gravées. Le premier est une explication des Tables anatomiques de Barthélemi Eustachius, à Leyde, 1744, in-fol. Le second offre les figures des muscles du corps humain, à Londres, 1749, in-fol; & le troisieme roule sur les os, à Leyde, 1753, in-fol. Les explications sont en latin. Il avoit pour frere puîné Christien-Bernard Albin, qui s'est également distingué dans la carriere de la médecine en l'université d'Utrecht, où il a été professeur. On a de lui : I. l'*Histoire naturelle des Araignées & autres Insectes*, Londres, 1736, in-4°. avec figures. II. Celle *des Insectes d'Angleterre*, Londres, 1749, in-4°.

ALBIN, (Eléasar) a donné une *Histoire naturelle des Oiseaux* avec 306 estampes coloriées, traduite en françois par Derham, la Haye, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle d'Edwarts. Albin a aussi donné l'*Histoire des Insectes*, Londres, 1736, 4 tomes en 2 vol. in-4°.

ALBINOVANUS, poëte latin, contemporain d'Ovide, qui lui donnoit le titre de *Divin*. Il nous reste de lui deux Elégies, que Jean le Clerc fit imprimer en 1703, in-8°, & 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de Théodore Goralle, avec un Commentaire assez diffus.

ALBINUS, (*Decius Claudius-Septimus*) né à Adrumette en Afrique d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, & porta les armes de bonne heure. Marc-Aurele le mit à la tête de ses armées & l'honora du consulat. Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires, qui lui mériterent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin Septime-Sévere le nomma César; Albin ne se contenta pas de ce titre, il se fit couronner empereur dans les Gaules où il avoit passé avec son armée. Sévere marcha contre lui & l'atteignit. Une sanglante bataille, donnée près de Trévoux le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissans rivaux. Albinus fut défait & contraint de se donner la mort. Le vain-

queur, après avoir foulé aux pieds son cadavre, le fit porter à Rome, pour qu'il y fût mangé par les chiens. Tous ses amis & ses parens périrent du dernier supplice. Cet usurpateur étoit digne d'un meilleur sort: il avoit quelques vertus & du courage. Il menoit une vie retirée, sans faste & sans débauche; mais la solitude rendoit son caractere mélancolique & son humeur fâcheuse. On dit qu'il mangeoit prodigieusement. Son regne ne fut que d'environ quatre ans.

ALBINUS, (Pierre) poëte & historien Allemand du XVIe. siecle, naquit à Snéeberg dans la Misnie. Son nom étoit *Weiss*, c'est-à-dire, *Blanc* en Allemand; mais il le changea en celui d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie & de mathématiques dans l'académie de Wittemberg; puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna en 1589, in-fol. une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avoit déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques, estimés des Allemands. Ses poésies latines sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

ALBION & BERGION, géans enfans de Neptune, eurent l'audace d'attaquer Hercule, & voulant l'empêcher de passer le Rhône, ce héros ayant épuisé contr'eux ses fleches, Jupiter les accabla d'une grêle de pierres.

ALBIZI *ou* DE ALBIZIS, appellé autrement Barthélemi de Pise, naquit à Rivano dans le Toscane. Il se fit cordelier, & s'illustra dans son ordre par son livre *des Conformités de S. François avec Jesus-Christ*. Le chapitre général assemblé à Assise en 1399, auquel il présenta cette production singuliere, lui fit don de l'habit que le saint fondateur avoit porté pendant sa vie. Ces bons religieux n'ont considéré dans l'ouvrage que l'honneur de leur fondateur & la consolation de ses enfans; ils n'ont pas prévu ce qu'une critique sévere & littérale en diroit un jour, moins encore le scandale que les hérétiques s'empresseroient d'en faire naître. *Voy.* ALBERT Erasme. Albizi mourut à Pise en 1401. La premiere édition de son fameux ouvrage, fut faite à Venise, in-fol. sans date & sans nom d'imprimeur, sous ce titre: *Liber Conformitatum Sancti Francisci cum Christo*. La seconde, de 1510, en caractere gothique à Milan, in-fol. est de 256 feuillets. François Zeno ou Zeni, vicaire-général des Franciscains Italiens, l'orna d'une préface. La troisieme édition fut encore imprimée à Milan en 1513, in-fol. caractere gothique, avec une nouvelle préface de Jean Marpelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, & l'on n'en trouve guere d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; mais il y fit bien des retranchemens, & ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de S. François*. Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, & pour la masquer on changea les deux premiers feuil-

lets. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1623, in-8°, sous le titre de : *Antiquitates Franciscanæ*, sive *Speculum vitæ beati Francisci & sociorum*, &c. On fit dans cette édition des changemens très-considérables. Le P. Valentin Marée, Récollet, en a donné une édition refondue & retouchée à Liege en 1658, in-4° sous ce titre : *Traité des conformités du Disciple avec son Maître*, c'est-à-dire, *de* S. François *avec* Jesus-Christ, *en tous les Mysteres de sa naissance, vie, passion*, *mort*, &c. Quoique ce récollet ait encore fait de grands retranchemens, il s'en faut de beaucoup qu'il n'en reste plus à faire. On attribue encore à Barthél. Albizi : I. Six livres *de la Vie & des louanges de la Vierge*, ou *les Conformités de la Vierge avec J. C.*, 1596, Venise, in-4°. II. Des *Sermons pour le Carême, sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-4°, & Bresse, 1503, in-8°. III. Enfin, *la vie du Bienheureux Gerard laïc*, manuscrite. Tous ces ouvrages sont en latin.

ALBIZI, (François) de Cesene, cardinal, mourut en 1684, âgé de 61 ans. Il dressa la bulle contre le livre de *Jansenius*, sous Urbain VIII.

ALBO. *Voyez* JOSEPH ALBO.

ALBOIN, (*Albovinus*) roi des Lombards, fut assassiné à Vérone, par Helmiges, amant de sa femme, après avoir conquis toute l'Italie, en 572.

ALBON, (Jacques d') marquis de Fronsac, connu dans l'histoire sous le nom de *Maréchal de St. André*, descendoit d'une ancienne famille du Lyonnois, Henri II, qui l'avoit connu étant dauphin, & qui n'avoit pu le connoître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur, que des agrémens de son caractere & de sa figure, le fit maréchal de France en 1547, & premier gentilhomme de sa chambre. Il avoit donné des preuves de son courage au siege de Boulogne, & à la bataille de Cérisole en 1544. François de Bourbon, comte d'Enguien, qui commandoit l'armée, jaloux des louanges qu'on donnoit à la bravoure de St. André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers : *Ou qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permette de le suivre.* Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée, en 1552 & 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Marienbourg; il ruina Cateau-Cambresis, & se couvrit de gloire à la retraite de Quesnoi. Il se distingua à la bataille de Renti, & fut moins heureux à celle de St. Quentin en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambresis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guises, & combattit avec eux en 1562, à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un coup de pistolet par un nommé Aubigni ou Bobigni, à qui, suivant Brantôme, il avoit fait autrefois déplaisir. Les Calvinistes, qui ne l'aimoient pas, l'appelloient l'*Arquebusier du Ponant*. Le maréchal de St. André aimoit le jeu, la bonne chere, le luxe, les femmes, enfin tous les plaisirs ; ce qui préjudicioit quel-

quefois à ses qualités guerrieres, & diminuoit les succès qu'il eût pu se promettre. Sa politesse égaloit l'urbanité grecque & romaine. Il fut un des triumvirs, qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut de son mariage avec Marguerite de Lustrac, qu'une fille, morte fort jeune au monastere de Longchamp, dans le tems qu'on la destinoit à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois. Antoine d'Albon, son parent, fut comme lui gouverneur de Lyon, & s'y distingua par son zele contre les Calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, & devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut en 1574.

ALBON, (Camille-Goëric comte d') né à Lyon en 1753, fut doué d'une grande facilité d'écrire, & embrassa une multitude d'objets sur lesquels il a raisonné d'une maniere intéressante par son impartialité & la sagesse de ses réflexions. Quoique dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature & les arts de plusieurs nations de l'Europe*, 4 vol. in-12. il rapporte le pour & le contre, les lieux communs de la philosophie du jour & les observations qui les combattent, on voit sans peine que son suffrage est pour les bons principes, puisqu'il a le courage de les développer & de les appuyer avec une force qui ne peut émaner que de la persuasion (voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 avril & 1 mai 1783). Il mourut dans sa terre de Franconville, âgé de 36 ans. Il prenoit le nom de roi d'Yvetot (*voyez ce mot dans le* Dict. Géog.). Son enrôlement dans la secte des Economistes l'a entraîné dans quelques erreurs de spéculation & de calcul, lui a fait prendre quelquefois un ton d'enthousiasme qui n'honoroit pas son jugement, & a rendu même sa conduite ridicule par des démarches exotiques, telle que l'érection d'un pompeux mausolée à l'empirique Court de Gebelin, mort au baquet de Mesmer. Son *Eloge de François Quesnai* est plein d'idées romanesques, écrit avec le ton exalté qu'inspire l'esprit de parti. Il y a plus de sagesse dan son *Dialogue entre Titus & Alexandre*, où il plaide la cause de l'humanité contre les fureurs des conquérans. On a encore de lui un *Poëme sur la paresse*, prétendûment traduit du grec, & quelques autres pieces fugitives.

ALBORNOS, (Gilles Alvarez Carillo) né à Cuença en Espagne, fut archevêque de Tolede. Alfonse II, roi de Castille, lui eut de grandes obligations dans la guerre contre les Maures; mais son successeur, Pierre-le-Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avoit déplu par son zele contre ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant, *qu'il seroit aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvoit pas servir, que l'étoit le roi D. Pierre de quitter sa femme pour une maîtresse.* Le Pape Innocent VI l'ayant envoyé

envoyé légat en Italie, il la remit sous l'obéissance du saint-siege, & fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avoit employé les grandes sommes qu'il lui avoit fait tenir pour la conquête de l'Italie ; le cardinal ne lui répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs & de serrures. *Voilà*, lui dit-il, *à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs & les serrures dans ce chariot.* Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Le college des Espagnols à Bologne est de sa fondation.

ALBRECHT. *Voyez* ADELGREIFF.

ALBRET, une des plus anciennes maisons de France, tire son nom du pays d'Albret en Gascogne, érigé en duché-pairie par Henri II en l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, pere de Henri IV, & de Jeanne d'Albret son épouse. Cette famille a été une des plus fécondes en hommes & en femmes illustres. Les plus connus sont : I. Charles d'Albret, connétable de France (*Voy.* l'article suivant). II. Louis d'Albret, cardinal estimé & chéri à Rome, où il mourut en 1465. III. Charlotte d'Albret, mariée à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, épouse vertueuse d'un mari scélérat. IV. Jeanne d'Albret, mere de Henri-le-Grand (*Voyez* son article). V. César Phébus d'Albret, dont nous parlerons plus bas. La maison de Bouillon jouit du duché d'Albret, qui lui fut donné l'an 1642 en échange de la principauté de Sedan.

ALBRET, (Charles Sire d') refusa d'abord la place de connétable que Charles VI lui donna, & ce n'étoit point sans raison : il n'avoit ni l'expérience, ni la capacité nécessaire pour un si grand emploi. La faction de Bourgogne le lui fit perdre en 1411. Celle d'Orléans le rétablit en 1414. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien fortifiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siege, parce que le connétable ne la fit pas secourir à tems. D'Albret fit encore une plus grande faute. Les vainqueurs affoiblis proposerent de réparer les dommages qu'ils avoient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre, toute raisonnable qu'elle étoit, fut rejetée par le connétable, qui ne doutoit pas de leur entiere défaite : En effet, les François étant six contre un, la bataille ne pouvoit pas se perdre, si les chefs, qui les commandoient, avoient été aussi habiles que les soldats étoient vaillans. Mais d'Albret & ses lieutenans ne surent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos. L'armée françoise combattit confusément, & fut entiérement défaite près du village d'Azincourt, en octobre 1415. Il demeura sur la place 12000 François, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'étoit ni craint ni aimé, & il n'étoit pas fait pour l'être.

ALBRET, (César Phébus d') comte de Miossans, appris

la guerre en Hollande, & y servit long-tems à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal-de-camp en 1646, & se trouva peu après aux sieges de Mardick & de Dunkerque. Le zele qu'il témoigna pour la reine-mere Anne d'Autriche, & pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua autant que ses services à lui mériter le bâton de maréchal de France : il le reçut le 15 février 1654. Etienne, bâtard d'Albret, son trisaïeul, étoit grand-oncle de Henri IV. Le maréchal d'Albret mourut en 1676 à 62 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin & délicat. Saint-Evremont & Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossans, qu'il portoit alors. Il avoit fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret son neveu, tué en 1678 dans la maison du marquis de Bussi en Picardie, & le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, philosophe & médecin, né à Londres, vivoit vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivans : 1°. *De origine Deorum.* 2°. *De ratione veneni.* 3°. *Virtutes Antiquorum.* 4°. *Canones speculativi.* Son Traité *de l'origine des Dieux* se trouve dans *Mythographi Latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°.

ALBUMAZAR, philosophe, médecin & astrologue du IXe. siecle, Arabe de nation, mais élevé en Afrique. Ses ouvrages ont été imprimés en latin à Venise 1506, in-8°. Celui *De la révolution des années*, l'a fait regarder comme un des grands astronomes de son tems.

ALBUNÉE, sybille qui rendoit ses oracles dans les forêts de Tibur, aujourd'hui Tivoli. Quelques-uns croient que la Déesse qu'on révéroit sous ce nom dans ces mêmes forêts, étoit Ino, femme d'Athamas.

ALBUQUERQUE, (Alfonse duc d') vice-roi des Indes orientales, sous Don Emmanuel, roi de Portugal, établit la domination de ce prince dans le pays où il avoit été envoyé. Il conquit successivement Goa, Malaca, Aden, & se rendit maître d'Ormus dans le golfe Persique. Ses belles actions lui firent donner le nom de *Grand.* Il mourut au port de Goa dans un vaisseau, à 63 ans, au retour de son expédition d'Ormus, en 1515. Il tiroit son origine des enfans naturels des rois de Portugal.

ALBUQUERQUE, (Blaise d') fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premieres charges du royaume de Portugal, & prit, après la mort de son pere, le nom d'Alfonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regrettoit beaucoup le célebre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des Mémoires de ce que son pere avoit fait : ces Mémoires furent imprimés à Lisbonne en 1576.

ALBUQUERQUE COELHO, (Edouard d') marquis de Basto, comte de Fernambouc dans le Brésil, chevalier de Christ en Portugal, & gentilhomme de la chambre du roi Philippe IV, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencée en 1630. Il mourut à Madrid l'an 1658.

ALBUTIUS, (Titus) philosophe épicurien, né à Rome, s'attacha tellement aux manieres grecques, dans un voyage qu'il fit à Athenes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scevola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluoit qu'en grec. Albutius, Grec ou Romain, fut pro-préteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette isle, & le devint lui-même. Le sénat le bannit, comme concussionnaire. Il se retira à Athenes, où l'on croit qu'il mourut.

ALCAÇAR, (Louis) jésuite Espagnol, né en 1554, est mort à Séville, sa patrie, en 1613. On publia en 1614 à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros Commentaire en 2 vol. in-fol. sur l'Apocalypse. Son ouvrage a eu plusieurs éditions, les écrivains postérieurs, & Bossuet en particulier, en ont fait grand usage. Les anciens croyoient que l'apocalypse n'annonçoit que des choses très-éloignées, & ne pouvoient par conséquent trouver d'explication que dans un avenir qu'ils ne connoissoient pas. Alcaçar ayant découvert le rapport de l'apocalypse avec l'histoire des premiers siecles de l'église, trouva dans cette découverte la source des explications les plus naturelles. De nouvelles recherches ont répandu sur cet objet de nouvelles lumieres, qui ont dissipé en grande partie les ténebres qui couvroient ce livre mystérieux; de maniere que Bossuet a eu raison de dire que dans un grand nombre de chapitres on croyoit lire une histoire, plutôt qu'une prophétie. *Voyez* S. JEAN.

ALCAMENE, 9me, roi de Sparte, connu dans l'histoire par ses Apophtegmes, vivoit vers l'an 808 avant J. C. Il disoit, que pour conserver la république, il ne falloit rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandoit pourquoi il vivoit en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit: *Qu'un homme riche acquéroit plus de gloire en suivant la raison, qu'en s'abandonnant à sa cupidité.* Ces sentences avoient apparemment plus de sel en grec, qu'elles n'en ont en françois.

ALCAMENE, sculpteur Athénien, célebre chez les anciens par sa Vénus & son Vulcain, vivoit vers l'an 428 avant J. C.

ALCATHOUS, fils de Pélops. Ayant été fortement soupçonné d'avoir eu part à la mort de Chrysippe son frere, il prit la fuite & se retira à Mégare; là il tua un lion qui avoit dévoré Eurippe, fils du roi, dont il épousa la fille, & à qui il succéda.

ALCÉE, de Mytilene, contemporain de Sapho, inventeur des vers alcaïques, s'adonna aux armes avant que de cultiver la poésie. Il nous reste de lui quelques fragmens assez agréables dans le *Recueil des neuf Poëtes Grecs*, Plantin, 1568, in-8°, & dans le *Corpus Poëtarum*, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Il nous y apprend que s'étant trouvé dans une bataille, & tremblant comme un poëte, il prit la fuite. Il déclamoit contre les tyrans Periander & Pittacus, avec une véhémence qui ne peut plaire qu'à des républicains outrés,

& que des gens modérés traiteront de grossiereté & d'indécence. On dit que Pittacus le paya de ses vers en le faisant mourir, vers l'an 604 avant J. C. Un autre Alcée d'Athenes, différent du Lyrique, inventa la tragédie, à ce que dit Suidas.

ALCENDI, *Alchindus* (Jacques) médecin Arabe, étoit en réputation vers l'an 1145. Peut-être est-il le même que ce fameux péripatéticien du même nom, qui vivoit sous le regne d'Almansor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet *Alchindus*, également médecin Arabe & astrologue, qui vivoit après le XIIe. siecle, puisque Averroës fait mention de lui, & qu'il a été fort suspect de magie. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la *Bibliotheque ancienne & moderne* de M. Carrere.

ALCESTE, fille de Pélias, & femme d'Admete, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé dangereusement malade, Alceste consulta l'oracle, qui répondit qu'il mourroit, si quelqu'un ne subissoit le même sort à sa place. Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua elle-même. Hercule arriva dans la Thessalie le jour qu'elle fut sacrifiée. Admete le reçut très-bien, & le logea dans un appartement séparé, afin que ses malheurs ne lui fissent pas négliger les devoirs de l'hospitalité. Hercule paya bien son hôte; il entreprit de combattre la mort, & descendit aux enfers, d'où il retira Alceste malgré Pluton, & la rendit à son mari. *Voyez* ADMETE.

ALCIAT, (André) de Milan, naquit en 1492 d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie & à Bologne, il vint le professer à Avignon, où il eut beaucoup de succès. François I l'appella à Bourges, pour donner du lustre à cette université entiérement déchue. Alciat ne fut que cinq ans dans cette ville, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. L'amour de l'argent & l'inconstance le firent retourner en Italie, où il courut de ville en ville, donnant ses leçons au dernier enchérisseur. Il enseigna successivement à Ferrare & à Pavie, & mourut dans cette derniere ville en 1550, d'un excès de bonne chere. Il fut le premier, après la renaissance des lettres, qui embellit les matieres que ses prédécesseurs avoient traitées dans un style barbare. » Il avoit, » dit un historien, la gravité & la modération des » anciens dans les réponses » qu'il donnoit sur les causes; » & il étoit beaucoup plus réservé qu'eux dans celles qu'il » faisoit aux objections de ses » disciples ». Ses *Emblêmes* ont fait mettre ce jurisconsulte au rang des poëtes. La morale y est ornée des agrémens de l'esprit. On y trouve de la douceur, de l'élégance & de la force; mais on y souhaiteroit quelquefois plus de justesse & de naturel. On les a traduites en plusieurs langues. Ce fut Peutinger qui les publia pour la premiere fois à Ausbourg, 1531, in-8°; mais l'édition la plus recherchée est celle de Padoue, 1661, in-4°, avec des Commentaires. Ses ouvrages de jurisprudence fu-

rent imprimés en 1571, en 6 vol. in-fol. On ne trouve pas dans ce Recueil, *Responsa*, Lugduni, 1561, in-fol. *Historia Mediolanensis*, in-8°, 1625, & dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Grævius. *De formula Romani imperii* 1559, in-8°. *Epigrammata*, 1529, in-8°.

ALCIAT, (François) de Milan, cardinal, éleve & parent du précédent, fut comme lui un des plus grands ornemens du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, & où il eut S. Charles-Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome, où le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui dans l'emploi de dataire, & ensuite le nomma cardinal. Muret assure, dans une de ses *Oraisons*, qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat & Sirlet étoient l'*ornement du siecle*, *le soutien des lettres*, & *le véritable modele de la vertu & de l'érudition.* Le cardinal Alciat mourut à Rome l'an 1580, âgé de 58 ans, & fut enterré dans l'église des Chartreux, où l'on voit son portrait & son épitaphe. Il avoit été protecteur de leur ordre & de celui de Saint François.

ALCIAT, (Térence) de la même famille, naquit à Rome en 1570. Après cinq ans d'étude en droit, il entra dans la société des jésuites en 1591, où il exerça successivement les emplois de préfet du college de Rome, de professeur en philosophie & en théologie, de sous-supérieur de la maison professe, & de sous-provincial jusqu'en l'année 1651, qu'il mourut d'apoplexie. C'est lui que le pape Urbain VIII avoit choisi pour opposer une *Histoire du Concile de Trente* à celle de Fra-Paolo; mais la mort le prévint, & lui fit laisser l'exécution de ce dessein au pere Sforce Palavicin, depuis cardinal. Alciat écrivit la *Vie* du P. Fabri, jésuite.

ALCIAT, (Jean-Paul) gentilhomme Milanois, suivit d'abord la profession des armes; puis s'étant retiré à Geneve avec George Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste Socin & divers autres, pour y embrasser la prétendue réforme, il tomba d'abîme en abîme, jusqu'à s'engager dans les erreurs de Socin sur le mystere de la Trinité. La sévérité dont on usa à Geneve à l'égard de Gentilis, épouvanta ces unitaires, qui se réfugierent en Pologne. Gentilis, dont les opinions sur la Trinité étoient différentes des leurs, les y suivit, & Jean-Paul Alciat, qu'on a publié s'être fait Turc, mourut Socinien à Dantzig vers l'an 1565.

ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, fut élevé par Socrate, & profita si bien des leçons de son maître, qu'il en eut les vertus & les vices. Son caractere se plioit à tout: philosophe, voluptueux, guerrier; débauché à Athenes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de Tissapherne, héros à la tête des armées; Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il remporta plusieurs prix aux jeux olympiques. Son éloquence détermina les Athéniens à en-

voyer une flotte en Sicile. Nommé général d'une escadre, il se rendit maître de Catane par surprise; mais il ne put pas pousser plus loin ses exploits, ayant été rappellé par les Athéniens, pour être jugé sur l'accusation d'impiété & de sacrilege qu'on avoit intentée contre lui. Ce héros fut condamné à mort par contumace; & comme on lui porta cette nouvelle, il dit: *Je ferai bien voir que je suis encore en vie.* Il jugea pourtant à propos de disparoître, & se réfugia chez les Spartiates, qui le reçurent à bras ouverts. Arrivé à Sparte, il changea sa façon de vivre, & prit celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des nourritures grossieres, & paroissant ne plus se souvenir des cuisiniers & parfumeurs d'Athenes qu'il quittoit. Socrate, son maître, n'auroit plus eu raison de lui dire: *Que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, il seroit un enfant à leur égard.* Alcibiade servit les Lacédémoniens contre sa patrie avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'isle de Chio & plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux Spartiates, jaloux de cet étranger, inspirerent tant de méfiance aux magistrats, que ceux-ci ordonnerent de le faire mourir. Alcibiade, averti de cet ordre injuste, se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, & négocia en même tems son retour à Athenes. Le peuple Athénien, léger & inconstant, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, & ordonna aux prêtres & aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre qui ils avoient fait prononcer des anathêmes. Avant que de rentrer dans sa patrie, il avoit obligé les Lacédémoniens à demander la paix, & s'étoit emparé de plusieurs villes sur les frontieres d'Asie. Quelque tems après, les Athéniens le nommerent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape Persan, lui offrit un asyle, qu'il accepta; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâche cruauté de le faire tuer à coups de fleches, vers l'an 404 avant J. C. à l'âge de 50 ans. » L'histoire » ancienne & moderne, dit » un auteur, n'offrent pas un » caractere aussi étonnant que » celui d'Alcibiade : c'est un » assemblage unique & presque » monstrueux de talens & de » défauts, qu'aucun autre hom- » me ne paroît avoir jamais » rassemblés au même de- » gré. Son ambition démesurée » étoit toujours prête à sa- » crifier le bien de l'état à sa » propre grandeur; plein de » vanité & d'orgueil, il ne » pouvoit souffrir la moindre » contradiction, le moindre » obstacle à ses desirs; il vou- » loit tout emporter par la » force; il bravoit les lois & » la religion; au sein d'une

» république & dans une ville » libre, il se croyoit fait pour » commander à ses concitoyens. Son luxe insolent » excitoit l'indignation des » honnêtes gens; ses mœurs » corrompues, ses débauches » publiques faisoient gémir la » vertu. Sans caractere & sans » principe, fourbe, artificieux, » il se plioit avec une souplesse » perfide aux goûts & aux » usages de tous les peuples » chez lesquels il se trouvoit; » & il excelloit dans l'art de » flatter les hommes pour les » subjuguer & les faire servir » à ses desseins : austere & » frugal à Sparte ; efféminé, » voluptueux dans la Perse, » chasseur infatigable & buveur déterminé dans la » Thrace, c'étoit un protée » qui, suivant l'occasion, prenoit toutes les formes. »

ALCIDAMAS, philosophe & rhéteur, natif de la ville d'Elée en Grece, vivoit vers l'an 424 avant J. C. On lui attribue, *Liber contra dicendi Magistros*, dans *Oratorum collectio & Rhetorum*, *græcè*, Venise, 1513, 3 vol. in-fol. Cet orateur, disciple de Gorgias, ne s'étoit pas borné à imiter servilement son maître; il avoit eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui par une façon de parler encore plus guindée & plus embarrassée d'ornemens; ce qui fait douter que la harangue attribuée à Alcidamas, soit véritablement de lui, par la raison qu'on n'y trouve rien de ce qui caractérisoit l'élocution du disciple de Gorgias.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, qui usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator. Alcime ayant entrepris d'abattre le mur du parvis intérieur du temple bâti par les prophetes, Dieu l'en punit en le frappant de paralysie, dont il mourut après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME, (Latinus Alcimus Alethius) historien, orateur & poëte, natif d'Agen dans le IVe. siecle, avoit écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat*, & celle de *Salluste*, consul & préfet des Gaules, sous le regne de cet empereur, que nous n'avons plus; il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homere & Virgile dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCINOÉ, femme d'Amphiloque, ayant retenu le salaire d'une pauvre ouvriere, en fut punie sévérement par Diane. Cette déesse lui inspira un amour si violent pour Xanthus de Samos, qu'elle quitta son mari & ses enfans, pour le suivre. Malgré les attentions de son amant, elle devint si jalouse, que le croyant infidele, elle se précipita dans la mer.

ALCINOUS, roi des Phéaciens dans l'isle de Corcyre, aujourd'hui Corfou, célébré par Homere à cause de ses jardins, & de l'accueil qu'il fit à Ulysse, lorsque la tempête le jeta sur ses côtes.

ALCINOUS, philosophe platonicien, auteur d'un *Abrégé de la Philosophie* de son maître, traduit en latin par Marsile Ficin, & sur lequel Jacques Charpentier fit un bon Commentaire, Paris, 1573, in-4°.

ALCION & ALCIONE. *Voyez* ALCYON & ALCYONE.

ALCIONIUS, (Pierre) Italien, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuſe à Veniſe, ſa patrie, & profeſſeur en grec à Florence, eſt un de ceux qui illuſtrerent le XVIe. ſiecle. Clément VII, qui l'avoit protégé n'étant encore que cardinal de Médicis, l'appella auprès de lui dès qu'il fut pape; mais il perdit la protection de ce pontife en embraſſant le parti des Colonnes, ſes ennemis. Il mourut en 1527, à l'âge de 40 ans. On a de lui un Traité *De exilio*, Veniſe, 1522, in-4°, réimprimé par les ſoins de Mencken, ſous le titre d'*Analecta de calamitate litteratorum*, Leipſick, 1707, in-12. Cet ouvrage le fit ſoupçonner d'avoir pillé tout ce qu'il y avoit de bon dans le Traité de Cicéron, *de gloriâ*, dont on a prétendu que le ſeul original qui fût dans le monde, étoit entre ſes mains, & qu'il l'avoit brûlé pour cacher ſon plagiat. Alcionius ſavoit du grec & du latin; mais il étoit vain & mordant : caractere qui l'empêcha de s'avancer.

ALCIPHRON, auteur Grec, qui nous a laiſſé quelques *Lettres*, dont la plupart ſont cenſées écrites par des courtiſannes & par des paraſites. Elles ſont propres à faire voir le point de corruption, de molleſſe & d'aviliſſement où étoient arrivés les Grecs. Ce compilateur étoit un génie foible & imitateur : quoique l'époque où il a vécu, ne ſoit pas bien déterminée, on penſe que Lucien lui a ſervi de modele & d'original. Nous avons une traduction latine de ces *Lettres*, par Etienne Bergler, Leipſick, 1715, in-8°. On comprend que le traducteur n'a pas rendu un grand ſervice à la littérature ni aux mœurs ; mais on ne comprend pas de même comment il s'eſt trouvé, en 1785, un écrivain aſſez mal-aviſé pour faire paſſer dans la langue françoiſe un amas de bagatelles & d'obſcénités où l'on ne voit ni trait d'hiſtoire, ni ſentimens moraux, ni rien qui puiſſe contribuer à perfectionner l'eſprit & le cœur. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ALCIPHRON, philoſophe de Magnéſie, qni vivoit du tems d'Alexandre-le-Grand.

ALCIPPE, fille de Mars, qu'Halyrothius enleva. Mars, pour venger ſa fille, tua le raviſſeur ; & ce fut pour ce meurtre qu'il fut cité devant un conſeil compoſé de douze Dieux. Le lieu où ce jugement ſe rendit, ſe nommoit *Aréopage* ou *Champ de Mars*.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de ſa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accuſerent de vouloir renverſer la conſtitution de la république. Sa femme Démocrita, qui avoit deſſein de le ſuivre, en fut empêchée par le magiſtrat, qui fit vendre ſes biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avoit, de peur qu'elles ne donnaſſent la vie à des enfans qui puſſent un jour venger le tort qu'on faiſoit à leur aïeul. Démocrita, outrée de déſeſpoir, épia le tems où les femmes les plus conſidérables de la ville étoient dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, ramaſſant pluſieurs monceaux de bois, qu'on avoit préparés pour

des ſacrifices, elle y mit le feu, voulant brûler à la fois, & le temple, & toutes les perſonnes qui étoient dedans. Lorſqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie & en punir les auteurs, elle ſe tua avec ſes deux filles.

ALCITHOÉ, femme de Thebes, s'étant moquée des fêtes de Bacchus, & ayant travaillé & fait travailler ſes ſœurs & ſes ſervantes à la laine, pendant qu'on célébroit les orgies, fut métamorphoſée en chauve-ſouris, & ſes toiles en feuilles de vigne ou de lierre.

ALCMAN, un des plus anciens poëtes Grecs, & le premier qui ait fait des vers galans, mourut de la maladie pédiculaire. Athénée nous a conſervé quelques petits fragmens de ſes poéſies. Il vivoit ſous Ardys, roi des Lydiens, l'an 655 avant J. C.

ALCMENE, fille d'Electrion, roi de Mycene, avoit épouſé Amphitryon. Jupiter, amoureux de cette princeſſe, prit la figure de ſon époux pour en jouir; &, ce qui donne la plus grande idée de ſa vertu, il fit durer trois fois plus qu'à l'ordinaire, la nuit qu'il paſſa avec elle. Hercule naquit de ce commerce. Plaute & Moliere en ont fait un ſujet de comédie.

ALCMÉON, fils d'Amphiaraüs & d'Eryphile, tua ſa mere pour obéir à ſon pere, & fut enſuite tourmenté par les furies. *Voyez* ACARNAS.

ALCMÉON, philoſophe & diſciple de Pythagore, étoit de Crotone. Il eſt le premier qui ait diſſéqué des animaux, dans le deſſein de connoître la ſtructure des parties qui les compoſent. C'eſt auſſi le premier qui a écrit ſur la phyſique; mais le tems n'a pas épargné ſes ouvrages.

ALCON, chirurgien, appellé par Pline, *Medicus vulnerum*, avoit fait un ſi grand gain dans ſa profeſſion, qu'après avoir payé à l'empereur Claude une amende d'un million de nos livres, il gagna en peu d'années une pareille ſomme. Il étoit très-expert dans l'art de traiter les hernies par l'inciſion, & dans celui de réduire les fractures.

ALCUIN, (Flaccus Albinus) diacre de l'égliſe d'Yorck, où il enſeignoit les ſciènces eccléſiaſtiques, fut appellé en France par Charlemagne, qui le prit pour ſon maître. Ce prince écoutoit ſes leçons en diſciple qui veut s'inſtruire. Alcuin fonda ſous ſes auſpices pluſieurs écoles, à Aix-la-Chapelle, à Tours, &c., & fit renaître les lettres dans les vaſtes états de ce prince. Charlemagne lui donna pluſieurs abbayes, l'honora de ſa familiarité, & s'en ſervit dans pluſieurs négociations. Il l'engagea à écrire contre l'héréſie de Felix & d'Elipand. Il mourut dans ſon abbaye de S. Martin de Tours, en 804. Ses œuvres ont été publiées à Paris, en 1617, par André du Chêne, in-fol. Mais la meilleure édition eſt celle de Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol., avec des notes & des diſſertations. Le pere Chifflet a auſſi publié un écrit intitulé : *La Confeſſion d'Alcuin*, 1656, in-4°, que le pere Mabillon prouve être de ce ſavant. Il y a dans ces œu-

vres, de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épîtres, des poésies; on y découvre sans peine une science plus étendue que profonde. Alcuin avoit plus de génie que de goût, plus d'érudition que d'élégance, & il étoit plus disert qu'éloquent; son style est surchargé de paroles inutiles, ses pensées sont communes, ses ornemens affectés, & malgré l'art de sa dialectique, ses raisonnemens allongés manquent de nerf & quelquefois de justesse. Ce qui n'empêche pas que l'on ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Sa doctrine est très-saine sur tous les points de la foi; & il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

ALCYON ou ALCYONE, géant, frere de Porphyrion, secourut les Dieux contre Jupiter. Minerve le chassa du globe de la lune, où il s'étoit posté. Dans la suite il tua 24 soldats d'Hercule, & voulut assommer ce héros; mais il fut tué lui-même à coups de fleches. Sept jeunes filles, dont il étoit le pere, en furent si touchées, qu'elles se précipiterent dans la mer, où elles furent changées en *Alcyons*.

ALCYONE ou HALCYONE, fille d'Eole, fut avertie en songe de la mort de Céyx son mari, fils de l'Étoile du Jour, & sa douleur en fut inconsolable. Il s'étoit noyé dans la mer en la traversant pour aller retrouver sa femme, des bras de laquelle l'Aurore l'avoit arraché. Leur amour fut récompensé par les Dieux, qui les métamorphoserent l'un & l'autre en *Alcyons*, & voulurent que la mer fût calme dans le tems que ces oiseaux feroient leurs nids sur les eaux. L'Alcyon est une espece d'hyrondelle qui fait son nid parmi les roseaux.

ALDANA, (Bernardin) capitaine Espagnol, étoit gouverneur de Lippa sur les frontieres de la Hongrie. Les Turcs ayant assiégé Témeswar en 1552, Aldana s'imagina qu'après ce siege ils viendroient l'attaquer. Dans cette crainte, il envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils lui en venoient rendre compte, lorsque par hasard ils furent suivis de quelques troupeaux, qui formoient en marchant de gros nuages de poussiere. Les sentinelles ayant apperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant surprendre par une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château & la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'étoit passé dans cette malheureuse place, sur laquelle ils n'avoient formé d'abord aucun dessein, y vinrent avec diligence, éteignirent le feu, & la rétablirent. Aldana fut arrêté & condamné à mort; mais Marie, reine de Bohême, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand, son beau-pere, qu'en considération de la nation Espagnole, on changeroit la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, & y fit oublier sa lâcheté passée. On la regarda com-

me une terreur passagere, causée par les cruautés atroces que les Turcs venoient d'exercer contre les garnisons de Vesprim, de Témeswar & d'autres places, malgré des capitulations solemnellement jurées. (*Voyez* Istuanfi *de red pann.* l. 17 & 18). L'impuissance d'ailleurs où étoit Ferdinand de défendre la Hongrie, le mauvais état des places, la certitude de n'être point secouru, & de recevoir pour prix d'une belle mais inutile défense, une mort indigne & cruelle, semblent diminuer la faute d'Aldana.

ALDE. (Manuce) *Voyez* MANUCE.

ALDEBERT *ou* ADALBERT, *ou* ADELBERT, est le nom d'un imposteur, François de naissance, qui séduisoit le peuple par le récit de ses rêveries dans le VIIIe. siecle. Il affecta une dévotion particuliere pour être élevé à l'ordre de prêtrise, & devint évêque à force d'argent. Il employoit sur-tout le secours des visions, pour insinuer ses erreurs. Il disoit avoir une lettre écrite par J. C. & tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avoit été rapportée par l'archange S. Michel. Il se vantoit encore d'avoir des reliques, d'une vertu admirable, qu'il distribuoit au peuple abusé, avec des rognures de ses cheveux & de ses ongles. Il remettoit les péchés sans confession, se moquoit des églises & des pélerinages, faisoit bâtir des oratoires à la campagne, & dressoit des croix au bord des fontaines & dans les bois. Il vouloit qu'on y priât Dieu, & s'y faisoit invoquer lui-même. Il fut déposé, & ses erreurs furent condamnées dans le concile de Soissons, assemblé par Pepin, duc des François, en 744, & depuis dans un autre convoqué par le pape en 746 ou 748.

ALDEGRAFF *ou* ALDEGREVER, (Albert) de Soest en Westphalie, peintre & graveur, né en 1502, fut célebre dans le XVIe. siecle, par un pinceau correct & un burin plein de légéreté. Son dessin cependant tient un peu de la maniere gothique. Cet artiste mourut pauvre à Soest, lieu de sa naissance.

ALDERETTE, (Bernard & Joseph) jésuites Espagnols, natifs de Malaga, florissoient au commencement du XVIIe. siecle. Ils ont donné : I. *Les Origines de la langue castillane*, 1606, in-4°. II. *Les Antiquités d'Espagne*, 1614, in-4°, livre savant.

ALDINI, (Tobie) de Césene, médecin du cardinal Odoard Farnese, est auteur de *Descriptio plantarum Horti Farnesiani*, Romæ 1625, in-fol.

ALDRIC, (S.) évêque du Mans, issu d'une famille distinguée par sa noblesse, mort en 856, avoit composé un *Recueil de Canons* tirés des conciles & des décrétales des papes. Cette compilation si utile s'est perdue. Il reste de lui trois Testamens, & un Réglement pour le service divin, dans les *Analectes* de Mabillon, & dans les *Misellanea* de Baluze. Cet évêque étoit aussi pieux que savant. Ce n'est point, comme quelques-uns l'avancent, du tems de S. Aldric, que l'usage des orgues fut inventé. Cet instrument, décrit par Cassio-

dore, & même par Claudien, est d'une origine plus ancienne; mais il est vrai que ce n'est que de son tems qu'on en a placé dans les églises. On ne connoissoit pas cet instrument en France avant l'année 757, que le premier orgue y fut apporté de Constantinople par les ambassadeurs que Constantin Copronyme envoya à Pepin. Les François furent ravis d'entendre les orgues dans les églises. Valafride Strabon rapporte qu'une femme en fut tellement extasiée, qu'on ne put la faire revenir à elle-même, & qu'elle en mourut :

Dulce melos tantùm vanas deludere mentes
Cœpit, ut una suis decedens sensibus, ipsam
Fœmina perdiderit vocum dulcedine vitam.

ALDRINGER, célebre général de l'empereur Ferdinand II, né à Luxembourg de pauvres parens, étudia avec quelques gentilshommes de Franconie, au service desquels il s'étoit mis dès sa premiere jeunesse, & fut dans la suite chancelier du comte Mandrucci; ensuite de quoi on l'employa dans la chancellerie de Trente. Mais un motif de dépit l'ayant porté à prendre le parti de la guerre, du rang de simple soldat, il s'éleva jusqu'à celui de général des armées de l'Empire, après s'être distingué en plusieurs occasions contre les protestans & les Suédois réunis aux François. L'an 1630, il prit avec Galas, la ville de Mantoue. Deux ans après il fut blessé en défendant le passage de Lech; & cette même année, étant allé au secours de Landshut, dans la Baviere, il y fut tué en faisant le devoir d'un brave capitaine. Il avoit été élevé à la dignité de comte de l'Empire.

ALDROVANDUS, (Ulisse) professeur de médecine & de philosophie à Bologne, né en cette ville de la famille noble de ce nom, s'occupa, toute sa vie, de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zele infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointemens considérables payés par lui pendant long-tems, aux plus célebres artistes, pour avoir des figures exactes des substances des trois regnes, altérerent tellement sa fortune, que quoiqu'aidé dans ces dépenses par plusieurs souverains zélés pour le progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte son neveu, il se trouva à la fin de ses jours réduit à l'indigence. Plusieurs écrivains assurent que cet homme illustre mourut à l'hôpital; mais est-il croyable que les souverains qui avoient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie, auquel il laissa par testament une immense collection d'histoire naturelle, l'aient laissé mourir dans un tel abandon? Quoi qu'il en soit de cette anecdote, propre à prouver que le monde n'est pas plus fidele ni plus conséquent dans l'accueil qu'il fait à la science, qu'à celui qu'il fait quelquefois à la vertu, Aldrovandus mourut aveugle à Bologne en 1605, âgé d'environ 80 ans, & fut inhumé avec pompe. Ce qui cependant ne détruit pas ce qu'on

raconte de sa pauvreté; ce ne seroit pas le premier homme de mérite, totalement oublié, que la mort auroit rappellé au souvenir & à l'admiration de ses concitoyens. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle*, est en 13 vol. in-fol. Il n'y a que les 6 premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, & avec les matériaux qu'il avoit rassemblés, par divers savans à cet effet pensionnés du sénat de Bologne. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangeres à son objet; peu de choix & de méthode; mais c'est le fumier d'Ennius, & malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La Description de son cabinet des métaux, réuni à celui de Cospean, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Il avoit déjà paru seul, 1648, *ibid.* in-folio.

ALEANDRE, (Jerôme) né en 1480 à la Mothe, petite ville sur les confins du Frioul & de l'Istrie, enseignoit les humanités dans un âge où on les étudie encore, à quinze ans. Les souverains connurent ses talens & les récompenserent. Louis XII l'appella en France, & le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diete de Worms en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes & nonce en France. François I le mena avec lui en 1525 à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un & l'autre. Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut à Rome en 1542. Nous avons de lui: I. *Lexicon græco-latinum*, Paris. 1521, in-fol. II. *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-8°.

ALEANDRE, (Jerôme) petit-neveu du précédent, antiquaire, poëte, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces arts différens avec un égal succès. Il mourut à Rome en 1631, d'une indigestion, à laquelle sa santé naturellement délicate ne put résister. Le cardinal Barberin, auquel il étoit attaché, lui fit faire une pompe funebre magnifique. On a de lui quelques ouvrages sur les diverses matieres qu'il avoit embrassées, tels qu'un *Commentaire sur les institutes de Caïus*, Venise, 1660, in-4°; & quelques *Explications d'Antiques*, Paris, 1617, in-4°.

ALECTON, l'une des trois Euménides ou Furies, étoit fille de l'Acheron & de la Nuit.

ALECTRION, confident & favori de Mars. Faisant un jour sentinelle, lorsque ce Dieu étoit avec Vénus, il s'endormit & les laissa surprendre par Vulcain, qui découvrit cette infamie aux Dieux par le secours d'Apollon. Mars en fut si piqué, qu'il métamorphosa Alectrion en coq.

ALEGAMBE, (Philippe) jésuite de Bruxelles, né en 1592. devint secrétaire de son général à Rome, où il mourut en 1652. Il a augmenté & continué la bibliotheque des écrivains de sa société, que Ribadeneira avoit fait imprimer en 1608, in-8°, en un petit volume, dont le pere Alegambe fit un gros in-fol. im-

primé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, & réimprimé à Rome, & considérablement augmenté par le P. Nathanaël Sotwelle en 1676, in-fol. Le savant pere Oudin a laissé une bibliotheque des auteurs jésuites, plus ample & plus exacte que celle d'Alegambe. On a de ce dernier plusieurs autres ouvrages où la piété est réunie à l'érudition, entr'autres de petits Traités sur les vanités des honneurs & des plaisirs du monde; ils sont élégamment écrits, pleins de philosophie chrétienne, & bien propres à détromper l'homme des illusions qui l'égarent. On lui doit encore *Mortes illustres & gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol. Ouvrage qui formeroit un résultat bien honorable à la religion, si on le faisoit contraster avec le caractere de ces gens dont Cicéron a dit: *Philosophi in suis lectulis plerique moriuntur.*

ALEGRE, (Yves d') chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples & de Sicile, de l'illustre & ancienne maison d'Alegre en Auvergne, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, & Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il eut celui de Boulogne en 1512, & fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au gain de laquelle il contribua beaucoup. La maison d'Alegre a produit d'autres personnes illustres, dont plusieurs ont été chambellans des rois de France.

ALEGRE, (Yves marquis d') de la même maison, se distingua en divers sieges & combats, eut plusieurs charges importantes, & fut fait maréchal de France le 2 février 1724. Il mourut à Paris le 7 mars 1733, à 80 ans.

ALEGRIN, (Jean) d'Abbeville, célebre cardinal & patriarche de Constantinople, sous Grégoire IX, fut ensuite légat *à latere* en Espagne & en Portugal, & mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEMAN, (Louis) connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugei, qui appartenoit à son pere. Il fut nommé archevêque d'Arles, & ensuite cardinal & vice-camerlingue de l'église. Il fut président du concile de Bâle à la place du cardinal Julien, & couronna en cette qualité Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugene IV, irrité de ce procédé schismatique, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit & l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon, ville de son diocese, en 1450. Il s'est élevé une sorte de dispute entre plusieurs auteurs tant François qu'Italiens, pour savoir si le cardinal d'Aleman s'est repenti avant sa mort de tout ce qu'il avoit fait durant le schisme. Les uns, comme Garnefelt dans la *vie* du cardinal, Saussay dans le *Martyrologium Gallicum;* Sponde à l'année 1450, d'Attichi dans *Flores Card.*, & Oderic Rainaldi prétendent qu'il témoigna

un repentir ſincere, & qu'il demanda pardon au pape Nicolas V; d'autres diſent qu'il n'exiſte aucun monument certain de ce repentir.

ALEMAN, (Louis-Auguſtin) avocat de Grenoble ſa patrie, né en 1653, fit imprimer en 1690 les remarques poſthumes de Vaugelas augmentées d'une préface & de quelques obſervations ſouvent peu juſtes. On a de lui 2 volumes d'un *Journal hiſtorique de l'Europe*, ſur le plan du *Mercure* & du *Journal des Savans*; & quelques autres ouvrages.

ALEMBERT, (Jean le Rond d') ſecrétaire-perpétuel de l'académie françoiſe, né à Paris le 16 novembre 1717, de Madame de Tencin & de Fontenelle; ſelon d'autres, du médecin Aſtruc, eſt mort dans la même ville le 29 octobre 1783. Peu d'auteurs ont joui d'une réputation plus diſtinguée, quoique le vrai fondement n'en ait jamais été bien déterminé. Les gens-de-lettres s'accordoient à le regarder comme un grand géometre, & les géometres le regardoient comme un grand littérateur. Sans prononcer ſur la profondeur de ſes connoiſſances mathématiques, nous reconnoîtrons ſans peine qu'il mérite une place parmi les phyſiciens, ne fût-ce que par ſa diſſertation ſur la *Cauſe générale des vents*, qui remporta le prix à l'académie de Berlin en 1746. Dans ce tems le roi de Pruſſe, qui avoit gagné des batailles contre les Autrichiens, venoit de terminer ſes campagnes par une paix glorieuſe. D'Alembert profita de cette heureuſe circonſtance pour dédier ſon ouvrage à ce prince, par ces trois vers latins:

Hæc ego de ventis, dum ventorum ocior alis
Palantes agit Auſtriacos Fredericus, & orbi,
Inſignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Flatté de cette dédicace, le monarque le remercia par une lettre des plus gracieuſes, & lui donna dans la ſuite une penſion de 1200 livres. Ses ouvrages de littérature n'ont pas eu le même ſuccès. Preſque tous les pas qu'il a faits dans cette carriere ſont marqués par des chutes. On ne doit excepter que ſon *Diſcours préliminaire* de l'*Encyclopédie*; encore lui a-t-on reproché d'avoir pris la filiation des idées dans les Anglois Bacon & Chambers: mais enfin ce diſcours eſt bien penſé & bien écrit; ſi la vaſte compilation, à laquelle il a ſervi de *proſpectus*, n'eſt devenue (ſelon l'expreſſion de Diderot) qu'*un mélange informe de bonnes & de mauvaiſes choſes*, le diſcours n'en étoit pas moins le fruit d'un eſprit méthodique. Tous ſes autres ouvrages portent l'empreinte d'une imagination ſtérile, & quelques-uns même de mauvais goût. Sa *Traduction* de quelques morceaux choiſis de Tacite, ne ſeroit pas digne d'un écolier, & prouve que le latin ne lui étoit pas familier. Ses *Mémoires de littérature, d'hiſtoire & de philoſophie*, 1759-1764, 5 vol. in-12, ont le plus grand de tous les défauts, celui de ne point intéreſſer, ſi l'on en excepte, peut-être encore, ſon *Eſſai ſur les gens-de-lettres*. Ce qu'il dit ſur

la poésie, renferme tout autant d'heréfies littéraires. Enfin ses *Eloges des académiciens*, 6 vol. in-12, sont écrits avec une prétention qui approche du ridicule : ce sont de mauvaises singeries de Fontenelle. Tout cela a fait dire à un poëte plein de franchise, quoiqu'un peu satyrique :

Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au-lieu de *d'Alembert*, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géometre, orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur ;
Dans l'histoire, chargé d'inhumer ses confreres ;
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.

Quoiqu'il ait succédé à Voltaire dans le patriarchat de la philosophie, il n'eut jamais l'emportement & le fanatisme de son prédécesseur. D'un caractere moins vif & moins inquiet, il mit dans son zele plus de circonspection, de prudence & de lenteur ; il condamnoit les blasphêmes révoltans, & ne vouloit rien qui blessât les bienséances. Systême qu'il n'a pas constamment suivi, comme on le voit par son *Histoire des moines mendians ;* platitude qui en a produit une autre, avec laquelle Linguet a cru s'illustrer (*Essai sur le monachisme*). Cependant, pour soutenir cette modération factice, il donna un ouvrage sur l'*Abus de la critique en matiere de religion*, où sans condamner ceux qui n'en ont pas, il blâme ceux qui se glorifient de cette privation avec trop de bruit. Par-là il a servi le parti d'une maniere plus efficace & plus sûre. En s'attachant les jeunes gens par des encouragemens & des recommandations, en asservissant à l'empire des erreurs dominantes les talens naissans, en employant habilement son influence sur la distribution des palmes & des places académiques, en envoyant des gouverneurs & des instituteurs dans toutes les provinces de l'Europe, il a mérité que le philosophisme le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs. Un jour qu'il dit dans une grande compagnie : *La philosophie a abattu bien des arbres dans la forêt des préjugés ;* une dame illustre lui répondit : *C'est pour cela sans doute que vous nous vendez tant de fagots.* Les philosophes qui ont entouré son lit pendant sa maladie, ont fait refuser la porte au curé toutes les fois qu'il s'y est présenté. L'un d'eux a dit en se vantant de la *bonne œuvre*, que s'ils ne s'étoient trouvés là, d'Alembert alloit faire le plongeon. Ils lui ont rendu le même service qu'il avoit rendu à plusieurs de ses défunts confreres. Uu homme d'esprit en a fait le portrait suivant : » Si » l'on jette un coup-d'œil sur » la charlatanerie du philoso- » phe, on verra sous le masque » de la modération, toutes » les convulsions d'un amour- » propre outré & vindicatif, » tous les excès de la haine la » plus bilieuse & la plus saty- » rique, l'affectation de la gra- vité

» vité & le goût le plus puéril » des plus malignes espiégle- » ries ; une grande apparence » de zele pour la vérité & pour » la gloire des lettres, &, » dans le fond, toutes les as- » tuces de la fausseté la plus raf- » finée, toute la morgue d'une » réputation usurpée qui veut » en imposer, toutes les su- » percheries de la foiblesse qui » veut cacher son impuissance, » toutes les petites vanités d'un » mérite de cotterie & de la » gloriole académique ». Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de d'Alembert : I. *Traité de Dynamique*, 1743 & 1758, in-4°. II. *Traité de l'équilibre & du mouvement des fluides*, 1744, in-4°. III. *Recherches sur la précession des équinoxes*, 1748, in 4°. IV. *Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides*, 1752, in-4°. V. *Recherches sur différens points importans du systême du monde*, 1754-1756, 3 vol. in-4°. VI. *Nova tabularum lunarium emendatio*, 1756, in-4°. VII. *Opuscules mathématiques*, 1761 & suiv., 4 vol in-4°. VIII. *Elémens de musique*, 1752 & 1762, in-8°. Les articles de mathématiques de l'*Encyclopédie*, plusieurs de philosophie, d'histoire & de littérature, &c. (*Voyez* RAMEAU). Comme Voltaire, Rousseau, & la plupart des héros de l'incrédulité, d'Alembert rendoit de tems à autre aux dogmes de la religion des témoignages qui renversent de fond en comble tout l'édifice du philosophisme. Dans l'Eloge de M. de Sacy, il établit avec force & avec sentiment la croyance de l'immortalité de l'ame, qu'il dit être moins *un systême & un effort du génie*, *qu'une émanation du cœur*. C'est ainsi que la pauvre philosophie, qui se glorifie de montrer le bonheur en ce monde, est obligée, pour se consoler elle-même, de porter ses regards au-delà du tombeau, & de s'unir à la religion pour réclamer l'immortalité.

ALENÇON, (Robert IV, comte d') *Voy.* ROBERT IV, comte d'Alençon, où nous parlons des princes qui ont possédé, depuis Robert, le duché d'Alençon. *Voy. aussi* FRANÇOIS de FRANCE, duc d'Alençon.

ALEOTTI, (Jean-Baptiste) architecte Italien, mort en 1630, étoit né dans une si grande pauvreté, qu'il fut obligé, pendant sa jeunesse, de servir les maçons en qualité de manœuvre ; mais il apporta en naissant de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler, il en apprit toutes les regles, ainsi que celles de la géométrie, & fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique, qui s'éleverent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne & de la Romagne, lesquelles sont très-exposées aux inondations.

ALER, (Paul) né à S. Vith, petite ville du duché de Luxembourg, le 9 Novembre 1656, entra chez les jésuites, & se distingua par son zele & ses lumieres, particulierement à Treves & à Cologne, où sa mémoire a été long-tems en vénération. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliotheca Coloniensis* du

P. Hartzheim, p. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant & estimable religieux mourut à Duren le 2 mai 1727.

ALERIA, (Jean évêque d') *Voyez* ANDRÉ.

ALÈS *ou* HALÈS, (Alexandre de) prit son nom d'un village d'Angleterre, où il naquit. Il enseigna à Paris la philosophie & la théologie, avec beaucoup d'éclat, dans l'école des Freres Mineurs, chez lesquels il avoit pris l'habit en 1222. Ses contemporains, qui aimoient les titres emphatiques, lui prodiguerent celui de *Docteur irréfragable* & de *Fontaine de vie.* Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nuremberg en 1484, & à Venise en 1575, en quatre vol. in-fol., n'y trouveront qu'une *Fontaine d'ennui ;* non qu'il n'y ait de fort bonnes choses, mais parce qu'il y faut mettre trop de tems & de peines pour les découvrir. Alès mérite peut-être plus de considération par sa piété & ses vertus, que par sa science. Il fait paroître plus de subtilité que de connoissance d'antiquité ecclésiastique. Il mourut à Paris, le 27 Août 1245 ; on voit dans l'église des Cordeliers son épitaphe en vers, où il est appellé :

Gloria Doctorum, decus & flos philosophorum.

ALÈS, *Alesius*, (Alexandre) théologien de la confession d'Ausbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique, mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur Ecossois, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut en 1565. Il étoit ami de Mélanchton, & Beze l'appella l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur S. Jean*, in-8°, sur les *Epîtres à Thimothée*, 2 vol. in-8°, sur les *Psaumes*, in-8°, sur l'*Epître à Tite*, in-8°, sur *celle aux Romains*, in-8°.

ALESIO, (Matthieu Perez d') né à Rome, mort en 1600, se distingua également par son pinceau & par son burin. De toutes ses productions, la plus curieuse est le S. Christophe qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure collossale, a une aune de large : qu'on juge par-là des autres proportions du corps. Simple & modeste, cet artiste étoit le premier à rendre justice à ses rivaux.

ALESSI, (Galeas) le plus célebre architecte de son siecle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non-seulement pour des palais & des églises, mais encore pour des fontaines publiques & des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur, fut celui du monastere & de l'église de l'Escurial, que l'on préféra à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avoient donnés. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits : mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à

Genes. Alessi étoit encore, dit-on, très-instruit dans d'autres sciences, & très-capable de traiter les affaires les plus importantes.

ALETHIUS. *Voy.* ALCIME.

ALEXANDRE-le-Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella 356 ans avant J.C., annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Les amusemens de sa jeunesse furent des prodiges de force & d'adresse. Il dompta le cheval Bucéphale, qu'aucun écuyer n'avoit pu réduire. *Qu'on me donne*, disoit-il, *des rois pour rivaux, & je disputerai le prix aux jeux olympiques.* Il gémissoit des victoires de Philippe, & se plaignoit *qu'il prenoit tout, & qu'il ne lui laisseroit rien à faire.* Une imagination exaltée de cette sorte ne pouvoit manquer de devenir fatale au repos du monde. Alexandre n'avoit que 20 ans lorsqu'il succéda à son pere. Il commença ses conquêtes par la Thrace & l'Illyrie, & détruisit Thebes. La famille & la maison de Pindare, qui étoient dans cette ville, furent conservées en mémoire de ce sublime poëte; & Homere lui étoit tellement agréable, qu'il portoit toujours avec soi l'Iliade. Quand ce prince eut achevé de soumettre les Grecs, il ne s'occupa plus que du projet d'accabler les Perses. Il défit l'armée de Darius au passage du Granique. Il conquit la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie & la Cappadoce, en moins de tems qu'il n'en auroit fallu à un autre pour les parcourir. Ensuite après avoir coupé le nœud gordien, il battit une seconde fois l'armée de Darius à Issus, & dans cette journée il s'empara de ses trésors, fit prisonnniers sa mere, sa femme & ses enfans. Il les reçut avec la bonté d'un pere & la magnificence d'un roi. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant celui qu'elles prenoient pour le roi, lui en firent des excuses, après avoir apperçu leur erreur. *Non, ma mere*, répondit le conquérant à Sisigambis, mere de Darius; *vous ne vous êtes point trompée: celui-ci est un autre Alexandre.* La bataille d'Issus fut suivie de la réduction de plusieurs villes, & sur-tout de Tyr, qui lui résista pendant quelque tems. Après le siege de cette ville, il passa en Judée, pour punir les Juifs, qui lui avoient refusé des secours que leurs liaisons avec les Perses ne leur permettoient pas de lui accorder. Jaddus, leur grand sacrificateur, vint avec beaucoup de pompe au-devant du monarque irrité, qui changeant tout-à-coup de résolution, descendit de cheval, & adorant le nom du vrai Dieu, écrit sur la tiare du pontife, assura les Juifs de sa protection. Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, où il étoit dit qu'un prince Grec renverseroit l'empire des Perses; & Alexandre étant entré dans le temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain Dispensateur des victoires & des couronnes, dans le livre duquel sont écrites les destinées des peuples & des empires. Il marcha ensuite du côté de l'Egypte, où il s'arrêta pour bâtir la ville d'Alexandrie, qu'il

vouloit rendre le centre du commerce de toutes les nations. Il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye, pour faire répondre à l'oracle qu'il étoit fils de ce Dieu. Darius lui avoit fait faire des propositions fort avantageuses, qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées, s'il avoit été à la place d'Alexandre : — *Et moi aussi*, lui répondit son maître, *si j'étois Parménion.* Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi, & le défit à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J. C. La journée d'Issus lui avoit ouvert la Phénicie & l'Egypte; & la victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse & les Indes. Il attaqua Porus, de tous les rois de ce pays, le plus digne de combattre Alexandre. Porus voulut, en vain, s'opposer à ce torrent dans sa chute. Alexandre le vainquit, dompta les autres rois, & fit des Indes une province de son empire. De retour à Babylone, il y mourut de poison, ou d'un excès de vin, l'an 324 avant Jesus-Christ, à l'âge de 32 ans. On a dit dans tous les tems beaucoup de bien & beaucoup de mal d'Alexandre. Si on ne le regarde que comme un ambitieux, qui a fait tuer grand nombre d'hommes, qui a porté le fer & le feu chez des nations paisibles, il doit être odieux, ainsi que tous les conquérans. Mais cette impression de haine s'affoiblit, si l'on fait attention que ce vainqueur de l'univers étoit, dans le cours même de ses conquêtes, poli & libéral; qu'il faisoit des loix après ses victoires, établissoit des colonies, faisoit fleurir le commerce, protégeoit les arts, envoyoit à son précepteur Aristote une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, dit le président de Montesquieu, il avoit une saillie de raison qui le conduisoit. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire, ne laissant rien derriere lui, ni contre lui; n'éloignant point de sa flotte son armée de terre, se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il cimenta toutes les parties de son nouvel empire, en réunissant les Grecs & les Perses, & en faisant perdre les distinctions du peuple conquérant & du peuple vaincu. La mort de Darius son ennemi, massacré par un traître, lui arracha des larmes. La famille de ce malheureux roi reçut tant de bontés prévenantes de sa part, qu'elle pleura sa mort, comme celle du meilleur des peres. Le meurtre de Clitus son ami, son amour pour l'eunuque Bagoas, qu'il laissa régner sous son nom, la manie de vouloir passer pour le fils d'un Dieu, la vengeance outrée qu'il exerça contre les Tyriens qui avoient tué ses envoyés, & contre d'autres peuples dont le seul crime étoit une défense aussi juste que courageuse, sa cruauté envers le brave Betis, gouverneur de Gaze, &c., sont des taches bien grandes à sa réputation. La colere, le vin, les

femmes, l'orgueil, l'amour contre nature, &c. ſe réunirent, vers la fin de ſes jours, pour rendre ſa mémoire mépriſable & odieuſe. Les hiſtoriens nous ont peint Alexandre d'une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, & le regard fier. Quelques anecdotes ſerviront à faire connoître ſon caractere, tel qu'il étoit quand les paſſions ne le dominoient pas. Un poëte lui ayant préſenté de mauvais vers, il le fit payer très-libéralement, mais à condition qu'il ne ſe mêleroit plus d'en faire. Un autre de ces flatteurs qu'on appelle hiſtoriens, lui liſoit, en traverſant un fleuve, la deſcription d'une de ſes conquêtes, où la vérité étoit altérée par des exagérations ridicules : le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. Son amour pour les arts ſe ſignala dans pluſieurs occaſions. Sur la ſimple priere d'un philoſophe, qui avoit eu quelque part à ſon éducation, il pardonna à une ville qu'il avoit juré de détruire. Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis tendres. Il eſt vrai que ſon attachement pour Epheſtion, fut ſoupçonné d'être peu honnête; mais l'hiſtoire ne rapportant de ce favori que des actions louables & courageuſes, il ſemble mériter qu'on n'ajoute point une entiere foi à cette accuſation, quoique ſous le regne du paganiſme & de la philoſophie profane ce genre d'abomination ne fût que trop commun. La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que pluſieurs de ſes ſoldats avoient comploté de prendre & de garder pour eux, ce qu'ils trouveroient de meilleur dans les dépouilles des Perſes : *Tant mieux*, dit-il, *c'eſt une marque qu'ils ont envie de ſe bien battre.* Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyoit, il apperçut un des conducteurs, dont l'animal étoit mort en chemin, qui s'avançoit avec peine ſous le poids d'un ſac qu'il apportoit ſur ſon dos; il lui fit préſent du ſac. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derriere ſa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un ſimple ſoldat à qui le froid & la fatigue avoient fait perdre connoiſſance; il le prit dans ſes bras, le rapporta lui-même dans l'endroit où les autres l'attendoient avec du feu, & ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli. Ces actions eſtimables ſont balancées ſans doute par un grand nombre de mauvaiſes; mais elles n'en ſont pas moins remarquables dans un prince deſtitué des lumieres de la vraie religion, dénué des principes d'une morale ſûre & conſéquente, qui étoit aveuglé au point de prendre pour la vraie & ſeule gloire, l'injuſtice & la barbarie des conquêtes. Un écrivain moderne (Mr. de la Salle) a prétendu qu'Alexandre n'étoit qu'un fanfaron, qu'un poltron déguiſé; quoique le tableau qu'il en trace, ne ſoit qu'une eſpece de caricature, il mérite d'être lu pour ſa ſingularité, peut-être auſſi parce qu'il n'eſt pas abſolument ſans vérité. Les treize raiſons ſur leſquelles il établit cette accuſa-

tion, sont présentées d'une maniere piquante, & plairont aux lecteurs même qui persisteront à croire au courage du dévastateur de l'Asie. » 1o. Alexan- » dre couroit fort bien; talent » que la nature a donné comme » préservatif aux animaux ti- » mides, tels que le cerf, le » lievre, le poltron & autres » semblables : où est la néces- » sité qu'un guerrier sache si » bien courir? C'est de tenir » ferme qu'il s'agit : seroit-ce » afin de poursuivre l'ennemi » vaincu? mais si son armée » est composées de tortues, à » quoi lui survira d'être un » lievre? 2o. Il étoit sujet à » boire. Avez-vous observé » cette foule d'hommes si po- » lis à jeûn, & si insolens entre » deux vins? Croyez qu'ils sa- » vent bien ce qu'ils font; le » doux jus de la treille est le Lé- » thé, où se noient la mémoire » & la prévoyance des poltrons. » 3o. Il ne savoit pas nager. » Comment, cet homme au » pied léger, qui montoit si » bien à cheval, qui sautoit » sur un chariot courant à toute » bride, ce conquérant qui » avoit tant de rivieres à pas- » ser, avoit oublié d'apprendre » à nager? quel motif secret » avoit pu le porter à négliger » cet exercice? la peur. Alexan- » dre un lâche? oh! il n'est » pas possible. Apprenez-le de » lui-même. Arrivé auprès de » la ville de Nyssus, dont l'ap- » proche étoit défendue par » une riviere rapide & pro- » fonde, il la mesuroit des » yeux, alloit & venoit sur ses » bords, voulant la traverser » sur son bouclier. Enfin il » s'écrie, dans son dépit : Lâ- » che que je suis, que n'ai-je » appris à nager? Nous y voilà. » 4o. Il n'aimoit point à com- » battre la nuit, car, voyez- » vous, la nuit tous chats sont » gris : la nuit Alexandre sans » panaches, sans appareil, ne » retrouvoit plus la force de » son bras : peut-être avoit-il » peur des revenans : il faut » convenir pourtant qu'en pa- » reil cas il savoit faire de belles » phrases, & qu'Aristote n'a- » voit pas volé l'argent de Phi- » lippe : la suite nous fera voir » le vrai motif. 5o. Il étoit très- » emporté, battoit & pleu- » roit après avoir battu : n'est- » ce pas là le caractere com- » mun des femmes, des enfans, » & des hommes qui leur res- » semblent? 6o. Il se défioit » de ses amis, & en fit mourir » plusieurs : il n'est pas pos- » sible d'accorder à un pareil » homme ce courage habituel » qui produit la sécurité, le » sien n'étoit qu'une fievre in- » termittente. 7o. Il détestoit » tous les combats singuliers, » tels que le pugilat & le pan- » crace, où il faut voir son » homme de près, & où la » tête du capitaine le cede au » bras du portefaix. 8o. Il mar- » choit à la tête de ses trou- » pes, & donnoit le premier, » comme un furieux : signe » connu d'un courage qui doute » de lui-même, & qui a be- » soin de se battre les flancs. » 9o. Il étoit philosophe : à ce » coup, vous vous rendez; de » plus, il l'étoit de la main » d'Aristote, qui ne le suivit pas » en Asie : mais nous ne som- » mes pas au bout. 10o. Après » ses conquêtes, lorsqu'un seul » présage lui eut ôté l'espé-

» rance & cette confiance aveu-
» gle sur lesquelles son cou-
» rage étoit échafaudé, rendu
» à son naturel, il devint le
» plus lâche de tous les hom-
» mes. On ne le vit plus qu'en-
» touré de devins & d'astro-
» logues, qui l'effrayoient en
» faisant semblant de le ras-
» surer; en un mot, il devint
» superstitieux, c'est tout dire.
» 11°. Il avoit la voix rauque &
» menaçante, ce que ses suc-
» cesseurs trouverent si beau,
» qu'ils se hâterent de joindre
» cela avec le col tors, & je
» crois que, s'ils l'avoient pu,
» ils auroient aussi pris ses
» yeux, dont l'un étoit bleu
» & l'autre verd. 12°. Il par-
» loit bien. 13°. Il étoit ba-
» vard & vanteur, au point de
» fatiguer ses meilleurs amis «.
L'histoire d'Alexandre a été écrite en latin par *Quintus-Curtius Rufus*, avec plus d'éloquence que de vérité; mais les faits principaux ne paroissent pas pouvoir être révoqués en doute.

ALEXANDRE, tyran de Pheres dans la Thessalie, vaincu par Pélopidas, général des Thébains, l'an 364 avant J. C., fut assassiné quelques années après par sa femme, aidée de ses trois freres Tisiphon, Lycophron & Pitholaüs. Il s'étoit rendu redoutable par ses cruautés.

ALEXANDRE, (Janneus) roi des Juifs, fils d'Hircan & frere d'Aristobule, régna en tyran, & périt d'un excès de vin, l'an 79 avant J. C. Un jour qu'il faisoit un festin à ses concubines, il fit crucifier 800 de ses sujets, qu'il avoit faits prisonniers dans une révolte, & fit massacrer devant eux leurs femmes & leurs enfans.

ALEXANDRE BALAS, roi de Syrie, qui régna quelque tems après la mort d'Antiochus Epiphane, dont il se disoit fils, ne fut qu'un imposteur. Il fit alliance avec les Juifs, qui lui donnerent du secours contre Demetrius Soter.

ALEXANDRE POLYHISTOR, né à Milet l'an 85 avant J. C., écrivit 42 Traités de grammaire, de philosophie & d'histoire, dont nous n'avons plus que quelques fragmens dans Athénée, Plutarque, Eusebe & Pline. On y trouve une concordance remarquable avec l'histoire sainte, sur-tout dans ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, &c. Fruit de la tradition primitive encore subsistante, ou de la connoissance des livres inspirés qu'une version beaucoup plus ancienne que celle des Septante, & dont parle Eusebe dans sa *Préparation évangélique*, avoit répandue parmi les nations.

ALEXANDRE de Paphlagonie, étoit un charlatan dans le goût d'Apollonius de Tyane. Il courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachoit que pour ses richesses, & qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province; & de magicien s'érigea en prophete, au moyen de quelques oracles des Sybilles, vrais ou supposés, qu'il arrangeoit à sa fantaisie. Il avoit de l'esprit, du savoir-faire & de l'intrigue, & sur-tout l'avantage d'une taille & d'une figure imposante, qui n'étoit pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avénement prochain du

Dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenoit caché dans un œuf, & en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal étoit d'une privauté admirable, & faisoit mille tours amusans. Il n'en falloit pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices & des dons précieux, on lui éleva des statues d'argent, on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles; car il falloit bien qu'on rapportât quelque chose, pour tout ce qu'on lui présentoit. Marc-Aurele, qui se laissoit aisément amuser par des cajoleries philosophiques, ne fut pas le dernier à être la dupe du charlatan, qui fut honorablement introduit à sa cour. Le préfet du prétoire eut la foiblesse de le faire consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jeteroit un lion dans le Danube. La condition fut remplie, & la bataille perdue. Le prophete ne se démonta point, pour une prédiction qu'il prétendoit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien moins que sa mort, arrivée vers 178, pour arrêter la superstition; d'autant plus qu'il avoit assuré qu'il vivroit cent ans, & qu'il mourut à 70, de la maniere la plus triste & la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

ALEXANDRE-SÉVERE, (*Marcus - Aurelius - Severus - Alexander*) empereur Romain, fut adopté par Héliogabale, qui lui donna le nom d'Alexandre. Cet empereur, fâché que le jeune César ne copiât pas toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie; mais connoissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste & empereur l'an 222, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha tous les abus du regne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passoit ses jours entre des savans & des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, & consulter les autres. Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts & les sciences. Il payoit non-seulement les professeurs qui les enseignoient, mais encore les pauvres écoliers qui avoient du goût pour l'étude. Il donnoit un logement dans son palais aux gens-de-lettres distingués. Il savoit récompenser & punir à propos. Un certain Turinus, vendant le crédit qu'il avoit auprès de l'empereur, à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, & qu'on allumât autour de lui du foin & du bois verd, tandis qu'un héraut crieroit : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.* A son avénement, le palais impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient tous les revenus de l'empire. Il y avoit beaucoup de charges inutiles; il les supprima. Il ne garda, pour le service journalier, que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, & sur-tout celui des tables, fut proscrit. On ne servoit sur celle d'Alexandre-Sévere, les jours de cérémonies, que deux faisans & deux poulardes. Pour faire un bon choix

des perſonnes deſtinées aux emplois publics, il les annonçoit avant que de les y nommer; tous les particuliers pouvoient dire alors ce qu'ils ſavoient pour & contre eux. Quand les magiſtrats étoient nommés, il leur accordoit toutes ſortes d'honneurs, s'ils en étoient dignes, juſqu'à les faire monter avec lui dans ſa litiere. Il arrêta les fureurs des Païens contre la religion chrétienne, & donna même un édit en faveur de ceux qui la profeſſoient. On trouve dans ce reſcrit cette maxime: *Qu'il eſt plus important que Dieu ſoit adoré, de quelque façon que ce ſoit, qu'il ne l'eſt que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce;* maxime que dans ce ſiecle on lit d'une maniere abſolument inverſe. C'étoit à l'occaſion d'une place deſtinée à une égliſe, que les Païens vouloient enlever aux Chrétiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. Son bon eſprit lui avoit fait comprendre la ſageſſe de leur morale, & ſon bon naturel la lui faiſoit goûter. Lampride rapporte qu'il adoroit J.C. en ſon particulier, & qu'il plaça ſon image dans ſon *Lararium* ou chapelle domeſtique. Il n'eut cependant pas le bonheur d'embraſſer la foi chrétienne, au moins n'en exiſte-t-il point de preuve. La converſion des princes eſt ſi difficile, leurs lumieres ſont combattues par tant de moyens de ſéduction, l'eſprit de l'évangile eſt ſi loin du faſte, de l'orgueil & de la corruption des cours, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, ſi les plus ſpécieuſes apparences & les plus favorables diſpoſitions ſont ſi rarement couronnées par l'événement. Obligé de faire la guerre à Artaxercès, il le vainquit, & ſe diſtingua autant par le maintien de la diſcipline, que par ſon courage. Les Gaulois, accoutumés à la licence, ſe ſouleverent contre lui. Un de ſes officiers, nommé Maximin, le fit aſſaſſiner avec ſa mere près de Mayence en 235. Le ſénat décerna l'apothéoſe à l'un & à l'autre. Cet empereur avoit toujours refuſé de ſon vivant les titres de *Seigneur* & de *Dieu*, que l'impiété païenne avoit prodigués à tant d'empereurs qui n'avoient mérité que ceux de *tyran* & de *monſtre*. *Voyez* MAMMÉE.

ALEXANDRE, I, (S.) ſucceſſeur de St. Evariſte dans le ſiege de Rome, l'an 109 de J. C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucun détail ſur ſa vie. Il eſt compté parmi les martyrs dans le canon de la meſſe. Il a auſſi le nom de *Martyr* dans le Sacramentaire de Grégoire-le-Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, & dans tous les martyrologes. Les Epîtres qu'on lui attribue, ſont ſuppoſées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé *Anſelme*, étoit de Milan. On le tira du ſiege de Lucques, pour le placer ſur celui de Rome en 1061. Cette élection ayant été faite ſans la participation de l'empereur Henri IV, ce prince violent & ſimoniaque oppoſa au nouveau pape un homme très-corrompu dans ſes mœurs, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'*Honorius II*. Alexandre

l'emporta ſur ſon concurrent, le chaſſa de Rome, & le fit condamner dans pluſieurs conciles. Hildebrand, connu depuis ſous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à ſon tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentoit le ſchiſme. Ce fut par les ſoins d'Hildebrand, que le pape, ſoutenu des armes de la comteſſe Mathilde, ſe fit rendre les terres que les princes Normands avoient enlevées au ſaint ſiege. Nous avons de ce pape pluſieurs Epîtres, parmi leſquelles on diſtingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occaſion des malheurs qu'eſſuyoient les Juifs. Pluſieurs Chrétiens, indignes de ce nom, avoient alors l'étrange dévotion de maſſacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France, de ne s'être pas prêtés à ces cruautés, contre un peuple autrefois chéri de Dieu, & que ſa juſtice a diſperſé ſur la terre. La lettre qu'il écrivit à Harold, roi de Norwege, n'eſt pas moins remarquable, & prouve la puiſſance religieuſe qu'exerçoit alors, pour le bien de l'humanité, le pontife Romain, dans les glaces du nord comme dans les ſables brûlans du midi. » Comme vous êtes encore peu » inſtruit, lui écrivoit-il, dans » la foi & la ſainte diſcipline, » c'eſt à nous qui avons la » charge de toute l'égliſe, de » vous éclairer par de fréquen» tes inſtructions : mais la lon» gueur du chemin nous em» pêchant de le faire par nous» mêmes, nous en avons donné » la commiſſion à l'archevê» que de Brême notre légat. » Soyez donc aſſuré, qu'en » ſuivant ſa voix, c'eſt au » ſaint ſiege même que vous » rendez obéiſſance «. Il mourut le 21 d'avril 1073.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, étoit cardinal, & chancelier de l'égliſe romaine. Après la mort d'Adrien IV en 1159, tous les cardinaux le choiſirent pour lui ſuccéder, à l'exception de trois cardinaux diſcoles, dont deux nommerent l'antipape Victor IV, qui eut la brutalité d'arracher la chappe des épaules du vrai pape, pour s'en revêtir. L'empereur Frédéric Barberouſſe aſſembla l'an 1160 un conciliabule à Pavie; qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur. Quelque tems après le pape ſe réfugia en France, où l'empereur le pourſuivit. Victor enſuite étant mort en 1164, Frédéric fit ſacrer un autre pontife, ſous le nom de Paſchal III, & l'obligea de canoniſer Charlemagne. Alexandre quittant la France, où il avoit été très-bien accueilli par le roi Louis-le-Jeune, paſſa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, laſſé de tous ces troubles, & obligé de fuir, offrit la paix au pontife. On ſe donna un rendez-vous à Veniſe, où l'empereur baiſa les pieds de celui contre lequel il s'étoit armé. Calixte III, ſucceſſeur de l'antipape Paſchal III, abjura le ſchiſme. Le ſage & pacifique Alexandre le reçut avec la bonté d'un pere, & le fit manger à ſa table. Rien de plus oppoſé que le caractere de ce

pape à la fable qui raconte qu'il mit le pied sur la gorge de l'empereur Frédéric, en disant: *Super aspidem & basiliscum ambulabis.* Les plus grands ennemis du saint-siege avouent que c'est un conte destitué de toute vraisemblance. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le IIIe. concile général de Latran en 1179, & mourut deux ans après, le 30 août, chéri des Romains & respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude, & en rendant la liberté aux sujets, il fut aussi apprendre la justice aux rois : il obligea celui d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de S. Thomas de Cantorberi. Il a été le premier pape qui s'est réservé la canonisation des Saints ; réglement profondément sage, & nécessaire nonseulement pour rendre la canonisation respectable & la faire généralement recevoir, mais sur-tout pour remédier aux abus & à la légéreté avec laquelle la plupart des métropolitains procédoient à un jugement d'une telle importance. Plusieurs de ses prédécesseurs avoient déjà tâché de remédier à ce désordre, mais leurs efforts n'avoient pas complettement réussi (*Voy.* S. ULRIC). La canonisation de S. Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandrie de la paille fut bâtie en son honneur. Luce III fut son successeur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segni, fut élu pape après Innocent IV, en 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avoit inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'étoit emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendians. Il accorda plusieurs bulles aux freres Prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de S. Amour, sur *les périls des derniers tems*; & l'*Evangile éternel*, composé par les Franciscains. Le roi S. Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce tems il réunit en un seul corps 5 congrégations d'hermites, 2 de S. Guillaume, & 3 de S. Augustin. Alexandre travailloit à réunir l'église grecque avec la latine, & à armer les princes Chrétiens contre les Infideles, lorsqu'il mourut à Viterbe le 25 mai 1261, regardé comme un bon prince & un pontife zélé. Urbain IV lui succéda.

ALEXANDRE V, naquit dans l'isle de Candie, de parens très-pauvres qu'il ne connut jamais. Cet homme, qui devoit un jour être pape, mendia son pain de porte en porte. Un cordelier qui remarqua dans ce jeune-homme beaucoup de dispositions, l'instruisit & lui donna l'habit de son ordre ; ce qui lui procura les moyens d'aller briller aux universités d'Oxford & de Paris. De retour en Lombardie, Galeas Visconti duc de Milan, le fit tuteur de son

fils, & sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novarre, & enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, & le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, & il y présida depuis la XIXe. session. Alexandre V, devenu pontife, n'oublia pas son ancien état, & son caractere parut assez élevé pour assortir ses sentimens & sa conduite à une si haute dignité. Il avoit coutume de dire, qu'*il ne pouvoit être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parens, puisqu'il n'avoit jamais connu ni pere, ni mere, ni frere, ni sœur, ni neveu.* Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise.

ALEXANDRE VI, naquit à Valence en Espagne. La plupart des auteurs Italiens, presque toujours excessifs, soit en louange, soit en satyre, n'ont point épargné ce pontife. Ils racontent qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII, en 1492. Il étoit de la famille de Lenzoli par son pere, & de celle de Borgia par sa mere. Il prit ce dernier nom, lorsque son oncle maternel Calixte III fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, & vice-chancelier. Sixte IV l'envoya légat en Espagne, où il fit paroître beaucoup d'esprit & de déréglement. Il eut (à ce que l'on prétend) d'une dame Romaine, nommée Vanozia, quatre fils & une fille, tous dignes de leur pere. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche & de cruauté. La voix publique l'accusoit, lui & son frere aîné le duc de Gandie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrece. On l'accusoit d'avoir tué son rival, & de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtroit, malgré tous ses vices, employa toutes sortes de moyens pour procurer son élévation. Il n'y a point de forfaits dont on ne l'ait chargé dans cette vue : meurtres, assassinats, empoisonnemens, simonie; on lui impute tous les crimes. Ce pontife si décrié ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son tems; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples; & dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se ligua avec les Vénitiens & avec Maximilien, pour lui arracher sa conquête. Louis XII, le pere de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avoit besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César de Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, & ne fut payé que d'ingratitude. Il finit (dit-on), une vie infâme par une mort honteuse. On raconte qu'en 1503 le pape & son fils César, voulant hériter du cardinal Cornetto, & de quelques autres cardinaux prirent par mégarde le poison qu'ils leur avoient préparé; que le premier en mourut, & que Borgia son fils n'échappa à la mort, qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire, qu'on

ne soupçonnera pas de trop de zele pour défendre la mémoire des papes, a donné quelques raisons d'en douter dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV*. » J'ose dire à Guichardin, dit- » il : l'Europe est trompée par » vous, & vous l'avez été par » votre passion; vous étiez l'en- » nemi du pape, vous en avez » trop cru votre haine & les » actions de sa vie. Il avoit à la » vérité exercé des vengeances » cruelles & perfides, contre » des ennemis aussi perfides & » aussi cruels que lui. Delà » vous concluez qu'un pape de » soixante-quatorze ans n'est » pas mort d'une façon natu- » relle; vous prétendez, sur des » rapports vagues, qu'un vieux » souverain, dont les coffres » étoient remplis alors de plus » d'un million de ducats d'or, » voulut empoisonner quelques » cardinaux pour s'emparer de » leur mobilier. Mais ce mobi- » lier étoit-il si important ? Ces » effets étoient presque tou- » jours enlevés par les valets- » de-chambre, avant que les » papes pussent en saisir quel- » ques dépouilles. Comment » pouvez-vous croire qu'un » homme prudent ait voulu » hasarder, pour un aussi petit » gain, une action aussi infâ- » me, une action qui demandoit » des complices, & qui tôt » ou tard eût été découverte ? » Ne dois-je pas croire le » journal de la maladie du pape, » plutôt qu'un bruit popu- » laire ? Ce journal le fait » mourir d'une fievre double- » tierce : il n'y a pas le moin- » dre vestige de preuve de cette » accusation intentée contre sa » mémoire. Son fils Borgia » tomba malade dans le tems » de la mort de son pere ; voilà » le seul fondement de l'his- » toire du poison ». Les Protestans ont souvent opposé aux Catholiques les vices d'Alexandre VI, comme si la dépravation d'un pontife pouvoit retomber sur une religion sainte, & que le Christianisme, pour être l'ouvrage de Dieu, dût anéantir dans ses ministres le germe des passions humaines ! Ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre VI vicieux, c'est son caractere. Il l'auroit été également, quelque place qu'il eût occupée. (*Voyez* Jean XII). La providence permit que ses crimes ne troublassent pas l'église, & que dans ce tems critique elle n'eût ni schismes ni hérésies à combattre. » Si Dieu a » permis, dit un auteur mo- » derne, que les chefs d'une » religion sainte ne fussent pas » toujours des hommes sans re- » proches & sans vices, c'est » parce que la conservation de » la religion chrétienne ne dé- » pend pas de la sagesse & de » la vertu de ses pontifes, mais » de la parole de Jesus-Christ, » & de l'effet immuable de la » promesse solemnelle qu'il a » faite de conserver son église » jusqu'à la fin des siecles. Le » sort des empires de la terre » dépend de la sagesse & de » la conduite de ses monar- » ques; il ne faut qu'un prince » foible ou vicieux, pour les » précipiter du faîte de la gloire » dans la confusion & le néant. » Les péchés des princes & des » peuples, dit l'*Ecclésiastique* » (ch. 10, ℣. 8), renversent les » états, & en donnent la pos- » session à des peuples étran-

» gers. Si donc les foiblesses, » les scandales, l'imbécilité ou » l'imprudence de quelques pa» pes n'ont pu ébranler les fon» demens de la vraie église, » c'est que Dieu lui-même les » a affermis, & leur a donné » une consistance que les hom» mes & le tems ne peuvent » ébranler. (*Dan.* 2, ℣. 44). » Telle est la conclusion qu'on » doit tirer de quelques en» droits humilians de l'histoire » de l'Eglise ». C'est principalement depuis ce pontife, que les papes ont commencé à jouer un rôle dans le monde comme princes séculiers. Ceux qui l'ont comparé à Néron, ne savent pas que la politique d'Alexandre VI fut aussi adroite, que celle de cet empereur fut insensée. La bulle *Inter cœtera*, qui partage les terres nouvellement découvertes entre les rois d'Espagne & de Portugal, a donné lieu à bien de gauches déclamations sur le pouvoir temporel du pape. Outre que ce pouvoir étoit alors une opinion reçue, il est tout naturel de ne voir dans cette bulle qu'une décision conciliatoire propre à prévenir des disputes & des guerres entre deux puissans princes. Ce qui semble avoir le ton d'une véritable concession, n'est que le langage d'un arbitre qui parle dans un différend, & qui fixe les lois des contendans. Au-lieu de blâmer un tel décret, ne faudroit-il pas plutôt regretter le tems où les pontifes, d'une parole, cimentoient la concorde des rois; où à la voix du pere commun des Chrétiens, s'évanouissoient sans résistance & sans bruit les semences des plus longues & des plus sanglantes contestations? Alexandre Gordon a écrit sa *Vie* en anglois. Cet ouvrage curieux & assez impartial a été traduit en françois en 1732, in-12, 2 vol. J. Burchard avoit aussi publié la vie de ce pape en latin, Hanovre, 1697, in-4°. Tout le monde connoît ce distique latin, au sujet de la simonie reprochée à ce pape.

Vendit Alexander claves, altaria, Christum;
Vendere jure potest, emerat ille priùs.

ALEXANDRE VII, naquit à Sienne en 1599, de l'illustre maison de Chigi. D'abord inquisiteur à Malte, vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola & cardinal: il fut enfin pape en 1655, après la mort d'Innocent X. Il commença son pontificat par des réformes qui donnerent une grande idée de lui. Un de ses premiers soins fut d'approuver la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre les cinq propositions de l'évêque Jansenius, & il prescrivit le fameux Formulaire de 1665, devenu indispensable pour distinguer les sectaires d'avec les Catholiques, l'erreur employant tous les jours de nouveaux artifices pour surprendre la vigilance des pasteurs & séduire leurs ouailles. Les Jansénistes ne manquerent pas de parler de ce formulaire comme d'une tyrannie odieuse, d'une violence exercée sur les esprits & les consciences, & ils ont cabalé plus d'une fois dans les cours & les tribunaux civils, pour

se mettre à l'abri d'un moyen qui les décele & les démasque. Il faut convenir néanmoins qu'il n'y eut jamais moyen plus légitime, plus raisonnable & plus canonique. » Ce moyen, dit » un grand archevêque, a tou» jours été en usage dans l'é» glise de Jesus-Christ, il a » fait depuis la fondation du » christianisme jusqu'à ce siecle, » la sauve-garde de la doctrine » catholique; sans lui l'Aria» nisme devenoit la religion » du monde entier; & après » lui le Nestorianisme eût joui » du même triomphe: tous les » symboles, toutes les profes» sions de foi, eussent échoué » dans l'épreuve qui devoit dis» tinguer les fideles des sectai» res, les uns & les autres les » récitant avec un empresse» ment égal. L'hérésie a ima» giné dans tous les tems des » subtilités que les déclarations » générales d'orthodoxie, & » même l'énumération ordinai» re des articles de la croyance » catholique, ne combattoient » pas d'une maniere formelle. » Par ce moyen, les sectaires » se mêloient à la société des » fideles, la troubloient & la » corrompoient, sans qu'on pût » effectuer une séparation es» sentielle à la pureté de la foi, » & même à la tranquillité de » l'état. Dans ces circonstan» ces l'église exigeoit des dé» clarations si précises & si di» rectement opposées à l'erreur, » qu'il n'y avoit pas moyen de » tergiverser. Le mot *Omou» sios*, & quelque tems après » le mot *Theotocos*, ont étouffé » les deux plus grandes héré» sies qui aient désolé l'église » de Dieu. Les symboles les » plus orthodoxes, les profes» sions de foi les plus claires „ n'avoient pu ôter le masque „ à l'erreur, jusqu'à ce qu'on „ eût touché le point formel & „ précis d'une maniere qui ne „ se prêtoit à aucune équivo„ que. Il falloit jurer la con„ substantialité, la maternité „ divine, comme l'expression „ exclusivement sûre de l'or» thodoxie. On disoit anathême » à quiconque hésitoit un mo» ment, & c'est par cette pru» dente sévérité que la pureté » de la doctrine de Jesus-Christ » est parvenue josqu'à nous. » L'usage des formulaires, les » sermens particuliérement di» rigés contre quelque erreur » tortueuse & habile à tromper » la vigilance des pasteurs, sont » donc autorisés dans l'église » de Dieu. Le formulaire d'A» lexandre VII n'est pas une » nouveauté; c'est l'imitation » des moyens que les Peres & » les conciles ont adoptés dans » les plus beaux des tems de » l'église pour conserver l'inté» grité du dogme & de la mo» rale; le droit d'employer ces » moyens ne peut être enlevé » aux évêques, il leur appar» tient de droit divin. Ils sont, » selon l'expression de S. Paul, „ les gardiens du dépôt de la „ foi. Les empêcher d'y veil„ ler d'une maniere efficace, „ c'est anéantir leur ministere „. (*Voyez* CLÉMENT XI, JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, &c.) Quelques années après, Alexandre eut une affaire très-sérieuse avec la France. L'ambassadeur de cette couronne, duc de Crequi, ayant refusé de se conformer à la loi qui abrogeoit des franchises nui-

sibles à l'ordre public, & faisant le maître dans Rome, fut insulté par la garde Corse. Quoique le pape fût lui-même dans le cas de demander satisfaction, il fut obligé par Louis XIV, devenu singuliérement absolu à l'égard de tous les souverains de l'Europe, de casser cette garde, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenoit l'outrage & la satisfaction, & d'envoyer le cardinal Chigi son neveu, en qualité de légat *à latere*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de la conduite des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro & Ronciglione au duc de Parme, & à donner des dédommagemens au duc de Modene pour ses droits sur Comachio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome. Il protégea les gens-de-lettres, & conversa avec eux. Ce pape avoit des talens, qui le rendoient digne de leur entretien. En 1650, on publia au Louvre un vol. in-fol. des *Poésies* qu'il avoit faites dans sa jeunesse, lorsqu'il étoit de l'académie des Philomathi de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le college de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliotheque. Il mourut l'an 1667.

ALEXANDRE VIII, né à Venise, du grand-chancelier de la république Marc Ottoboni, étudia d'abord à Padoue, & ensuite à Rome, où il fit éclater son génie pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse & de Frescati, puis cardinal. Il fut élevé sur la chaire de S. Pierre, en 1689, après la mort d'Innocent XI. Louis XIV, qui avoit eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France de l'année 1682, & continua de refuser des bulles aux prélats qui avoient été de cette assemblée. Dans cette Bulle, datée du 4 août 1690, il parle en homme très-convaincu de l'obligation de condamner les dits articles. *Nos qui jurium Ecclesiasticorum assertores in terris à Domino constituti sumus, dies noctesque in amaritudine animæ nostræ cogitantes, manus nostras cum lacrymis & suspiriis levavimus ad Dominum, eumque toto cordis affectu rogavimus, ut nobis potenti gratiæ suæ auxilio adesset, quo arduâ hâc in re commissi nobis apostolicî muneris partes salubriter exequi valeremus, eâque consideratione adducti, ac ne supremo Judici rationem villicationis nostræ reddituri, negligentiæ in creditâ nobis administratione argueremur*, &c. (*Voyez* INNOCENT XII). Ce pontife secourut l'empereur Léopold I, & les Vénitiens par de grandes sommes, pour combattre plus avantageusement les Turcs. Il mourut le premier février 1691. Il rétablit, en faveur de ses parens, la plupart des dignités qu'Innocent XI avoit abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife; mais il eut des qualités que l'autre n'avoit pas, l'activité, la prudence, la politique & la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur

sur les pauvres, que sur ses parens.

ALEXANDRE, (S.) surnommé le *Charbonnier*, homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente, & d'une profonde humilité, vivoit à Comane déguisé en charbonnier, & subsistoit du travail de ses mains. S. Grégoire de Nysse, ayant appris par révélation ce que c'étoit que cet homme obscur en apparence, le fit amener; & ses réponses aux questions qu'on lui proposa, convainquirent le peuple qu'il étoit autre qu'il ne paroissoit être. On l'obligea ensuite à se faire consacrer, & à quitter ses vêtemens pauvres, pour prendre ceux qui convenoient à la dignité épiscopale. Il gouverna l'Eglise de Comane avec autant de zele que de sainteté, & donna sa vie pour la foi, sous l'empire de Dece, vers 248.

ALEXANDRE, (S.) évêque de Jérusalem, fut persécuté sous l'empereur Sévere, vers le commencement du IIIe. siecle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siege de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce qu'il avoit eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origene, qu'il avoit ordonné prêtre, contre Demetrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dece, en 249. Il laissa une très-belle bibliotheque à Jérusalem.

ALEXANDRE, (S.) évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, prononça anathême contre Arius, qu'il n'avoit pu ramener; assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, & mourut en 326. Il assura, avant que d'expirer, comme par un esprit prophétique, que S. Athanase lui succéderoit. — On lit dans Rufin, que S. Athanase, encore enfant ayant baptisé quelques enfans de son âge avec lesquels il jouoit sur le bord de la mer, Saint Alexandre approuva ce baptême comme valide, supposant que le jeune Athanase avoit eu l'intention sérieuse de baptiser. Mais Hermant, Tillemont & plusieurs autres savans regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact; & d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de S. Athanase.

ALEXANDRE, (S.) évêque de Byzance, fort zélé pour la religion chrétienne & pour la foi catholique, confondit un philosophe, & obtint de Dieu la punition d'Arius. Il mourut en 337.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, vivoit au commencement du IIIe. siecle. On a son Commentaire sur les *Météores d'Aristote*, à Venise, Alde, 1527, in-fol. Un *Traité de l'Ame & du Destin*, avec le *Themistius d'*Alde, 1534, in-fol. Un *Traité des figures*, *des sens & des paroles*, avec les *Rhetores Græci* d'Alde, 1508 & 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'Ame*, Bâle, 1548, in-4°. Donat l'a aussi traduit, Rostock, 1618, in-4°.

ALEXANDRE DE ALÈS. *Voyez* Alès.

ALEXANDRE, roi d'Ecosse, fils de Ste. Marguerite, succéda à son frere Edgar. Il pacifia par son courage les trou-

bles qui s'éleverent au commencement de son regne. Il bâtit & dota diverses églises & plusieurs monasteres, un entr'autres dans l'isle d'Emona, en l'honneur de S. Colm. L'église de S. André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné dix-sept ans.

ALEXANDRE de Médicis, premier duc de Florence en 1530, étoit fils naturel de Laurent de Médecis, surnommé *le Jeune*, & neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, & aux armes de Charles V. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siege opiniâtre, convaincu qu'il étoit plus glorieux de donner des couronnes que de les recevoir, disposa de la souveraineté de cette ville en faveur d'Alexandre, & lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devoit être qu'un doge héréditaire. Son autorité étoit tempérée par des conseils qui leur laissoient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre ne fut pas plutôt installé, qu'il gouverna en tyran, ne connoissant d'autre regle que ses caprices : livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, se faisant un jeu de déshonorer les familles, & de violer même l'asyle des cloîtres pour satisfaire sa lubricité. Parmi les confidens de ses débauches, étoit Laurent de Médicis, un de ses parens. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, animé d'ailleurs d'une jalousie violente contre Alexandre, conçut le projet de l'assassiner, & l'exécuta la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'étoit âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamoient, & le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, & Cosme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste & aussi modéré, que celui de son prédécesseur avoit été violent & tyrannique.

ALEXANDRE-FARNESE, duc de Parme, parent de Charles V par sa mere, & du pape Paul III par son pere, eut un rang distingué parmi les grands capitaines du XVIe. siecle. Sa valeur à la journée de Lépante, au siege d'Anvers, qu'il prit en faisant une espece de digue ou de pont sur l'Escaut (*), pour empêcher les secours des Hollandois qui firent de vains efforts pour la détruire, & dans un grand nombre de sieges & de batailles, lui fit beaucoup de réputation. Les Catholiques de France ayant demandé de l'assistance à Philippe II, ce prince leur envoya le duc de Parme avec une ar-

(*) Ce n'étoit ni une digue ni un pont proprement dit, c'étoit une estacade vaste & magnifique, couronnée de deux forts, & dont le milieu étoit occupé par 32 vaisseaux. En barrant le fleuve, ce grand ouvrage servoit encore aux transports & aux communications nécessaires; & en ce sens c'étoit un véritable pont.

mée considérable. Alexandre secourut les Parisiens contre Henri IV, mais les Hollandois l'obligerent de rentrer en Flandre. S'étant présenté une seconde fois en France, il obligea Henri IV de lever le siege de Rouen. Une blessure qu'il reçut à la prise de Caudebec, fut la cause de sa mort, arrivée en 1592, à Arras. Son corps fut transporté à Parme, & déposé aux Capucins, à côté de son épouse Marie de Portugal, morte en 1577. Ses deux fils, Odoart & Ranuce, y firent graver une épitaphe qui finit par ces mots :

Heu! Quale, Roma, amittis & quantum decus!

C'étoit un prince sage, vertueux, d'une activité & d'une prudence singuliere. Tandis qu'il soumettoit une partie des Pays-Bas à Philippe par ses victoires, il ramenoit les provinces walonnes par ses bonnes façons. C'en étoit fait de la république de Hollande, si ses avis avoient été constamment suivis, & sur-tout si le ministere d'Espagne, jaloux peut-être de la gloire du jeune prince, ne l'avoit laissé toujours manquer d'argent. Marnix de Ste. Aldegonde, lors de la reddition d'Anvers qu'il avoit inutilement défendue, rendit un témoignage public à sa générosité, à sa bonne foi, à l'extrême fidélité dans ses engagemens & ses promesses, à toutes les qualités qui font l'habile général, l'honnête homme & le grand prince. Ses mœurs répondoient à ses autres vertus. Après la prise de Nuys, il ne voulut pas même voir la femme du gouverneur dont on lui vantoit la beauté, & lui procura une retraite sûre. Un auteur latin, qui en a parlé avec autant de vérité que d'éloquence, observe que la religion dirigeoit & animoit toutes ses opérations. *Inter cætera quæ, urbe recuperatâ, disponenda esse videbantur, prima sacrorum cura extitit. Nihil enim Parmensi cordi erat perinde ac religio : noverat quippe christianus heros, quod Paulinus Nolanus olim cecinit :*

Arma fide semper, nunquàm cognovimus armis
Indiguisse fidem.

Poëme. 23, v. 156.

ALEXANDRE-FARNESE, cardinal distingué par ses lumieres & ses vertus, mort en 1589, avoit coutume de dire, *qu'il ne trouvoit rien de plus insupportable qu'un soldat lâche, & qu'un ecclésiastique ignorant.*

ALEXANDRE, (S.) fondateur des Acemetes, né dans l'Asie-Mineure, d'une famille noble, se retira du monde, après avoir occupé une charge dans le palais de l'empereur. *Acemetes*, mot grec, signifie des gens qui ne dorment point; parce que des six chœurs de Solitaires, dont sa communauté étoit composée, il y en avoit toujours un qui veilloit pour chanter les louanges du Seigneur. Il mourut vers l'an 430, sur les bords du Pont-Euxin. Quelques auteurs ont mal-à-propos confondu les Acemetes avec les moines Scythes, qui prétendoient faire approuver la proposition *unus de Trinitate passus est*. Les Acemetes, au contraire, vouloient la faire condamner; ce qui les fit re-

garder comme favorables à Nestorius, tandis que les moines Scythes étoient suspects d'eutychianisme. Il est à croire que les uns & les autres étoient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputoient trop & s'entendoient trop peu. *Voy.* HORMISDAS & JEAN II, papes.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, médecin & philosophe célebre au VIe. siecle. Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, grand-aumônier de France, a publié les ouvrages qui nous restent de lui, Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version à Lausanne, 1748, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE de S. Elpide, général des hermites de S. Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un Traité *de la jurisdiction de l'Empire, & de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini en 1624. Il vivoit au commencement du XIVe. siecle.

ALEXANDRE de Paris, poëte du XIIe. siecle, employa dans son poëme d'*Alexandre-le-Grand* les vers de douze syllabes, qui depuis ce tems ont été nommés Alexandrins. Ce roman rimé étoit passable pour son siecle. Il y en a une édition de Paris in-4°, gothique.

ALEXANDRE ALEXANDRI. *Voyez* ALEXANDRI.

ALEXANDRE, (Noël) né à Rouen en 1639, Dominicain en 1655, successivement professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, & docteur de Sorbonne en 1675, mourut à Paris en 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands travaux userent sa vue, & il l'avoit entiérement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelloit que *son maître*, quoique quelques-uns de ses ouvrages eussent été proscrits en 1684 par un décret de l'inquisition de Rome, contre lequel il se justifia avec autant de modestie & de calme, que de dignité & de force. En 1704, il souscrivit au fameux cas de conscience, & fut exilé à Châtelleraut ; mais sa rétractation le fit rappeller. Ses principales productions sont : I. *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol., & 24 vol. in-8°. Cette histoire a été réimprimée à Lucques en 1754, avec des notes de Constantin Roncaglia, qui rectifient ou éclaircissent plusieurs passages. On estime sur-tout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. II. *Theologia dogmatica & moralis*, en onze vol. in-8°, & en 2 vol. in-folio, estimée, quoiqu'un peu diffuse. Quoiqu'attaché aux sentimens des théologiens de son ordre, il étoit juste & modéré à l'égard de ceux qui ne les adoptoient pas. « Je ne puis souffrir, dit-il, dans son histoire » ecclésiastique, ceux qui, à » l'exemple de Jansenius, censurent témérairement des » opinions qui ne sont point » condamnées dans l'église, & » qui faisant de mauvais paralleles de la doctrine Molinienne avec les erreurs des » Pélagiens, blessent la vérité, » violent la charité, troublent » la paix de l'église. « Sa

latinité eſt aiſée, coulante, & d'une lecture agréable; quoiqu'elle ne ſoit pas toujours pure, elle n'a rien de la barbarie de certains ſcholaſtiques. III. Des *Commentaires ſur les évangiles & ſur les épîtres de S. Paul*, Paris, 1703 & 1710, 2 vol. in-fol. en latin. IV. Une *Apologie des Dominicains, miſſionnaires à la Chine*, in-12, &c. On a donné un catalogue raiſonné de tous ſes ouvrages à Paris, 1716, 1 vol. in-4°.

ALEXANDRE, (dom Jacques) bénédictin de la congrégation de S. Maur, a laiſſé un *Traité ſur les horloges élémentaires*, in-8°, 1734, année de la mort de l'auteur, qui étoit d'Orléans. Il mourut âgé de 82 ans. C'étoit un homme d'un caractere ſolide, doux & uni.

ALEXANDRE, (Nicolas) bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris, & mort dans un âge avancé à S. Denis en 1728, eſt connu par deux ouvrages utiles : I. *La médecine & la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1738. Ce livre renferme des remedes choiſis, peu coûteux, & faciles à préparer pour les maladies internes & externes. II. *Dictionnaire botanique & pharmaceutique*, in-8° : ouvrage pluſieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux & des animaux qui ſont en uſage dans la médecine. Dom Alexandre avoit acquis une aſſez grande connoiſſance des ſimples. Egalement pieux & charitable, il en fit uſage pour le ſoulagement de ſes freres, & ſur-tout des pauvres qu'il aimoit tendrement. *Voyez l'Hiſtoire littéraire de la congrégation de S. Maur*, p. 489 & 490.

ALEXANDRE D'IMOLA. *Voy.* TARTAGNI.

ALEXANDRE NEWSKY, grand-duc des Ruſſiens, étoit fils de Jaroſlas, & arriere-neveu de George I. Il obtint encore du vivant de ſon pere, ſur le bord de la Newa, une pleine victoire ſur les chevaliers de l'ordre Teutonique, renforcés du ſecours des Suédois. Il ſuccéda à ſon pere l'an 1244; ſon frere aîné étant mort ſubitement l'an 1232, le jour de ſes noces. Alexandre gouverna toujours ſes états avec beaucoup de prudence & de valeur, juſqu'à ce qu'il fût attaqué d'une très-rude maladie à ſon retour de la Crimée. Il choſit dès-lors la vie monaſtique, & changea ſon nom d'Alexandre en celui d'Alexis, & mourut en 1261, ou comme d'autres veulent, en 1263. Les Ruſſes diſent qu'il opéra des miracles après ſa mort, & le réverent comme un ſaint. L'empereur Pierre I a fait bâtir à ſon honneur une égliſe & un couvent, & l'impératrice Catherine I a fondé en 1725, pour conſerver ſa mémoire, un ordre de chevalerie, qui ſe nomme l'ordre de St. Alexandre. Sans rien prononcer ſur les vertus & les miracles attribués à Alexandre, nous nous contenterons d'obſerver avec les Bollandiſtes (*Act. SS. maji art. 1. Ephem. græc. & moſc. n. 20*), qu'il ne faut pas aiſément rejeter les anciens ſaints des Ruſſes; que le ſchiſme de ces peuples ne fut conſommé que long-tems après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois

zélés Catholiques, & unis à l'église de Rome, qu'ils reçurent la fois sous S. Ignace, patriarche de Constantinople, & ensuite plus généralement par la prédication de Reinsbern, évêque de Colberg sous le duc Wlodomir, *&c.*

ALEXANDRI, (Alexandre) jurisconsulte Napolitain, né en 1461, & mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence & dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., & réimprimés *cum notis variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, montre dans cet écrivain autant de science que de crédulité; alliance qui paroît d'abord impossible, mais qui se réalise souvent, particuliérement dans notre siecle, où l'on voit les hommes les plus célebres donner dans des extravagances, que des ignorans ne se seroient point avisés d'imaginer.

ALEXANDRINI de Neustain, (Jules) né à Trente, médecin de Maximilien II, reçut des bienfaits considérables de cet empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit en vers & en prose divers ouvrages qui font voir de l'étude & de l'expérience. I. *De medicina & medico*, Tiguri, 1557, in-4°. II. *Salubrium*, ou *de sanitate tuenda, libri XXIII*, Coloniæ, 1575, in-fol. III. *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°. Cet ouvrage est en vers, &c.

ALEXIS, poëte comique Grec, oncle de Ménandre, vivoit du tems d'Alexandre-le-Grand, vers l'an 336 avant Jesus-Christ. On trouve des fragmens de ce poëte dans *Vetustissimorum Græcorum bucolica gnomica*, &c., Crispin, 1570, in-16.

ALEXIS, nom d'un Saint honoré dans l'église grecque & latine, dont l'histoire est rapportée par Métaphraste. Sa vie renferme des singularités étonnantes, & quoiqu'on ne doute pas de l'existence de ce saint, & de la légitimité du culte qu'on lui rend, on est très-porté à ne pas adopter la totalité des choses qu'on en raconte. Sa légende est tirée particuliérement d'un poëme composé par Joseph-le-Jeune, qui florissoit dans le neuvieme siecle; d'une *Vie* anonyme du saint, écrite dans le dixieme siecle, & citée par les Bollandistes; d'une homélie de Saint Adalbert, évêque de Prague & martyr, ainsi que de plusieurs autres monumens. *Voy.* JEAN CALYBITE.

ALEXIS ARISTENE, diacre de l'église de Constantinople, dont on a des notes sur un recueil de canons, qui sont dans les *Pandectæ canonum* de Béveridge.

ALEXIS I, COMNENE, naquit à Constantinople l'an 1048, de Jean Comnene, frere de l'Empereur Isaac Comnene. Ayant reçu une excellente éducation, il fit de grands progrès dans l'état militaire, & fut regardé comme un héros dans sa jeunesse. Nommé général

contre les Turcs avec son frere Isaac, il les engagea à faire alliance avec l'empire. Il se distingua par plusieurs actions de valeur, avant que de monter sur le trône de Constantinople, qu'il usurpa sur Nicéphore Botoniate, après l'avoir cloîtré en 1081. Proclamé empereur par les troupes, il battit les Turcs, & les força à faire la paix. Après cette expédition contre les Musulmans, il fut obligé de se défendre contre Robert Guiscard, qui le battit d'abord, & sur lequel ensuite il remporta deux victoires. Cette guerre fut suivie d'une irruption des Scythes, qu'il tailla en pieces dans une bataille générale. Peu de tems après, il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés, qui l'alarmerent beaucoup. Il craignit que Boëmond, fils de Guiscard, & par conséquent son ennemi déclaré, ne profitât de cette guerre sainte pour lui arracher la couronne. Il prit le parti de dissimuler, & de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettoit de la secourir par terre & par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, & les Grecs soutiennent au contraire qu'il en remplit toutes les conditions avec une ponctualité, que les croisés, disent-ils, ne méritoient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siege d'Antioche; mais il n'est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que les affaires devenoient sérieuses. Les François furent indignés de cette retraite; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, & en les recevant avec magnificence, lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Boëmond fut le seul qui voulut rester en guerre avec lui; mais il en triompha bientôt par un traité de paix. Il pacifia aussi son empire en traitant avec les Turcs, & mourut en 1118, âgé de 70 ans. La plupart des historiens peignent ce prince avec les couleurs les plus noires. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés, dans l'histoire qu'elle a écrite de son pere. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique & la satyre. Si l'on doit blâmer Alexis d'avoir trop songé à l'agrandissement de sa famille, de n'avoir pas respecté le droit de propriété, de s'être cru non l'administrateur, mais le maître de la fortune publique; on ne peut que se louer de sa sobriété, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple. « Sa mésintelligence » avec les pélerins armés de » l'Occident, dit l'abbé Berault-» Bercastel, & la mauvaise foi » qu'on lui a reprochée, vrai-» semblablement avec hyper-» bole, ne l'empêchoient pas » d'être soumis au S. siege. Il » envoyoit souvent des pré-» sens à l'église Romaine, au » mont Cassin, & jusqu'à Clu-» ni. Il employoit réguliere-» ment une partie du jour à lire » les livres saints, & à s'entre-» tenir avec de pieux doc-» teurs. Son zele pour la con-» version des hérétiques alloit » jusqu'à passer des nuits en-» tieres avec eux, pour les ra-» mener de leurs égaremens ».

ALEXIS II, COMNENE, étoit fils de Manuel Comnene, empereur de Constantinople, auquel il succéda, âgé seule-

ment de 12 ans, en 1180. Trop jeune & trop dépourvu d'expérience & d'esprit pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mere & d'Alexis Comnene, son oncle. Injuste, ambitieux, avide d'argent, il irrita le peuple par ses exactions. On se révolta dans la capitale & dans les provinces, & l'on mit sur le trône Andronic Comnene, cousin d'Alexis. Le nouvel empereur s'étant rendu maître de Constantinople, fit étrangler la mere & le fils en avril 1182. Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied, en disant : *Que son pere avoit été un parjure, sa mere une impudique, & lui un imbécille*, ensuite il les fit jeter dans la mer.

ALEXIS III, frere d'Isaac Lange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, & le fit enfermer dans une prison, après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur étoit un débauché avare, & un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs & les Bulgares; & il ne termina cette guerre honteuse, qu'en achetant bassement la paix à force d'argent. Les peuples murmuroient. Isaac Lange avoit un fils, qui s'étoit retiré en Allemagne auprès de l'empereur Philippe son beau-frere. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de François & de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses peres. Le siege fut mis devant Constantinople, qui se rendit en juillet 1203. Alexis Lange, voyant sa capitale au pouvoir de son ennemi, prit la fuite; & après avoir couru différentes aventures, il tomba entre les mains de Théodore Lascaris, qui lui creva les yeux, & l'enferma dans un monastere où il termina ses jours.

ALEXIS IV, empereur de Constantinople, neveu du précédent, & fils d'Isaac Lange, tira son pere des fers, & tout aveugle qu'il étoit, lui remit le sceptre, & se contenta d'être son collegue. Mais comme il falloit des sommes très-considérables pour repousser les Sarrazins, les peuples furent foulés. Il s'éleva un nouveau tyran, qui détrôna Alexis IV, & le fit étrangler en 1204.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maître de la garde-robe sous Isaac Lange & Alexis IV, détrôna ce dernier prince & le fit étrangler. Au lieu de repousser les infideles qui lui enlevoient ses provinces l'une après l'autre, il commença son regne en janvier 1204 par une guerre contre les croisés, qui mirent le siege devant Constantinople. La ville fut prise & pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, & Baudouin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; & les François, irrités contre lui, le précipiterent du haut d'un rocher en avril 1204. Le surnom de *Murtzuphle* lui avoit été donné, parce que ses sourcils se joignoient & lui tomboient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Tour-à-tour artificieux, dissimulé, avare &

cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, & s'appropria leurs richesses, qui lui appartenoient, disoit-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étoient dans le ministere, il leur substitua ses parens & ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Un historien judicieux observe que depuis le schisme des Grecs, le trône de cet empire a presque toujours été occupé par des imbécilles ou des tyrans.

ALEXIS, (Guillaume) religieux Bénédictin dans l'abbaye de Lyre, puis prieur de Bussi au Perche, vivoit encore en 1500, & a laissé différentes poésies, bonnes pour le tems. Les principaux ouvrages qu'on connoît de lui, sont: I. Quatre *Chants royaux*, présentés aux jeux du Puy à Rouen, in-4°, sans date. II. *Le Passe-tems de tout homme & de toute femme*, Paris, in-8°, & in-4°, sans date. L'auteur dit l'avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III: c'est un livre de morale sur la misere de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. IV. *Le grand Blason des fausses amours*, in-16 & in-4°, sans date; & dans beaucoup d'éditions, de *la Farce de Pathelin*, & des *Quinze joies du Mariage*. C'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEXIS-MICHAELOWITZ, (c'est-à-dire, fils de Michel) czar de Moscovie, fut pere de Pierre-le-Grand. Il eut une guerre avec la Pologne, qu'il finit par une paix glorieuse. Il défendit ensuite les Polonois contre les Turcs. Il voulut disputer le trône de Pologne à Jean Sobieski; mais ce général, qui l'avoit gagné par des victoires, l'emporta sur le czar. Alexis mourut quelque tems après, en 1677. Il protégea le commerce, veilla à la discipline de ses armées, & à l'exécution des loix de son royaume; il augmenta ses états par la conquête de Smolensko, de Kiovie & d'une partie de l'Ukraine, & favorisa la population dans le pays de ses conquêtes.

ALEXIS-PETROWITZ, fils de Pierre-le-Grand, czar de Russie, & d'Eudoxie Federowna Lapouchin, épousa Charlotte de Brunswick Wolfenbutel. Loin de marcher sur les traces de son pere, il condamnoit par ses discours, & encore plus par ses mœurs & par ses actions, tout ce que Pierre-le-Grand entreprenoit pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menoit une vie obscure; il avoit un caractere un peu sauvage, un attachement excessif aux anciens usages de la nation, & un profond mépris pour les établissemens nouveaux. Il étoit presque toujours enfermé avec une Finlandoise, nommée Euphrosine, qui l'entretenoit dans une vie oisive. Pierre résolut de le déshériter. Le czarowitz parut consentir à ce que le czar projetoit; cependant à peine son pere eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asyle auprès de l'empereur, dont l'épouse étoit sa belle-sœur. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, & l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tirol, & ensuite à Naples. Le

czar découvrit la demeure de son fils, & l'engagea à revenir à Moscou, lui promettant de ne pas le punir. Le prince obéit sans retard. Mais dès qu'il fut arrivé, Pierre fit environner par des gardes le château où il étoit; on lui ôta son épée, & il fut conduit comme un criminel devant son pere. Les principaux de la noblesse & le clergé étoient assemblés : le czar le déclara indigne de sa succession, & l'y fit renoncer solemnellement. Les confidens du czarowitz, & ceux qui l'avoient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, & la plupart périrent par les supplices. Son confesseur même fut appliqué à la question, pour révéler la confession du fils, & eut la tête tranchée. La czarine Eudoxie, sa mere, fut transférée dans un monastere près du lac de Ladoga; & la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlusselbourg. Le czar retenoit toujours son fils prisonnier, & le traitoit comme coupable de leze-majesté. On instruisit son procès, & il fut jugé à la derniere rigueur : on le condamna à mort. Ce jugement fut rapporté à ce malheureux prince, qui mourut le lendemain, en 1719. Il avoit un fils, qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine. Lamberti, historien contemporain, *le plus impartial de tous & le plus exact*, suivant Voltaire, rapporte que le czar coupa lui-même la tête de ce fils infortuné, après lui avoir donné le *knout*. Il y a des historiens qui justifient Alexis sur plusieurs reproches qu'on lui a faits; & qui attribuent ses malheurs à l'impératrice Catherine, seconde femme de Pierre, qui vouloit faire régner son propre fils, mort quelque-tems après Alexis. On ne peut lire, sans une vive compassion, le procès criminel de ce prince, tel qu'il est rapporté par Voltaire (*Hist. de Pierre-le-Grand*, t. 2. ch. 10). On voit que l'infortuné Alexis est condamné en partie sur ce qu'il avoit dit dans le secret de la confession sacramentale, & sur ses plus intimes pensées. Voltaire fait un parallele de sa fuite avec celle de Louis XI, lorsqu'étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII son pere, & se retira chez le duc de Bourgogne. » Le dauphin étoit bien plus » coupable que le czarowitz, » puisqu'il s'étoit marié mal- » gré son pere, qu'il avoit levé » des troupes, qu'il se retiroit » chez un prince naturellement » ennemi de Charles VII, & » qu'il ne revint jamais à sa » cour, quelqu'instance que son » pere pût lui faire. Alexis, au » contraire ne s'étoit marié, » que par ordre du czar, ne » s'étoit point révolté, n'avoit » point levé de troupes, ne se » retiroit point chez un prince » ennemi, & retourna aux pieds » de son pere sur la premiere » lettre qu'il reçut de lui ».

AL-FARABI, philosophe Musulman du Xe. siecle, a perdu beaucoup de tems à l'explication des rêveries de l'Alcoran; mais il s'occupa aussi des arts utiles & agréables. On dit qu'il excelloit dans la musique & qu'au son du luth il faisoit rire ou pleurer, danser ou dor-

mir les gens tout comme il vouloit. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût tué par des voleurs, dans un bois de la Syrie, l'an 954 de J. C. Il avoit composé, dit-on, des ouvrages sur toutes les sciences, malheureusement personne ne s'est avisé de les rendre publics.

AL-FARGAN, (Ahmed Ebn Cothair Al-Farganensis *ou* Al-Fraganius) astronome Arabe, florissoit du tems du calife Al-Maimoun, qui mourut l'an 833 de J. C. On a de lui une *Introduction à l'Astronomie*, dont Abulfarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam, en 1669, in-4°, avec des notes curieuses.

ALFONSE I, surnommé *le Catholique*, roi des Asturies, vainquit en plusieurs occasions les Musulmans, & leur enleva plus de trente villes. Il agrandit par-là son royaume, & rendit le nom Chrétien redoutable aux infideles. Il mourut en 757.

ALFONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies, remporta plusieurs victoires sur les Musulmans. Il s'empara de Lisbonne, & mourut en 842, après un regne de 50 ans, dans un âge très-avancé. Il eut le nom de *Chaste* parce qu'il vécut en continence avec son épouse, & qu'il abolit le tribut infâme de 100 filles que les Chrétiens livroient au serrail de Cordoue.

ALFONSE III, dit *le Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordogno, son pere, en 866. Son regne fut illustre par grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Il eut aussi à essuyer plusieurs révoltes de ses sujets. Mais la plus sensible à son cœur, fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, est battu, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alfonse abdique la couronne en faveur de ce fils, qui avoit voulu la lui enlever ; & par une tendresse aveugle pour Ordogno, son deuxieme fils, il divise ses états, & donne à celui-ci la Galice, avec la partie de la Lusitanie qu'il avoit conquise. L'an 912, Alfonse, avec une armée qu'il obtint de ses fils, entre sur les terres des Maures, y met tout à feu & à sang, & revient chargé de dépouilles à Zamora, où il meurt le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une Chronique des rois d'Espagne, depuis Vamba, jusqu'à Ordogno, pere de l'auteur.

ALFONSE VI, le *Vaillant*, roi de Léon & de Castille, fut tiré du cloître, pour être mis à la place de Sanche son frere, tué au siege de Zamora en 1072. Ils étoient fils de Fernand ou Ferdinand I de ce nom, fils de Sanche II roi de Navarre, & de Nugna de Castille. Alfonse prit la ville de Tolede le 25 mai de l'an 1085, il en fit la capitale de ses états, s'y fit même donner le titre d'empereur, & y mit sur le siege épiscopal Bernard, religieux de l'ordre de S. Benoît. Il soumit encore Talavera, Huescar, Madrid, Medina-Cœli, & plusieurs autres villes considérables qu'il prit sur les Maures. Il fit épouser sa fille Thérese, qu'il avoit eue de Chimene de

Gusman, à Henri de Bourgogne, arriere petit-fils de Hugues Capet, qui l'avoit secouru contre les Sarrasins, & qui fut le premier roi de Portugal, selon quelques auteurs. Il contribua d'une grande somme d'argent pour bâtir l'église de Cluni. On ajoute qu'il avoit dessein de prendre l'habit de religieux de cet ordre, si Saint Hugues, qui en étoit abbé, ne lui eût conseillé de vivre sur le trône, où il pouvoit travailler avec plus d'utilité pour le bien de la religion. Le Cid, si célebre dans les histoires, vivoit sous son regne, qui fut de quarante-trois ans. Il mourut le 1 juillet 1109, âgé de 70 ans.

ALFONSE IX, roi de Léon & de Castille, surnommé *le Noble* & *le Bon*, monta sur le trône à l'âge de quatre ans en 1158. Il reconquit tout ce que ses voisins avoient usurpé sur lui pendant son enfance. Aucun roi ne suivit aussi constamment que lui le projet de chasser les Maures d'Espagne ; mais il fut défait par ces Barbares, & blessé à la cuisse dans une grande bataille en 1195. Cet échec ralentit contr'eux l'effort de ses armes, qu'il porta ailleurs. Enfin il eut sa revanche l'an 1212, à la bataille de Muradat, où les Sarrasins, dit-on, perdirent près de 50 mille hommes. Ce prince mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau, étoient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir, & y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès ; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avoit essuyés, avec une fermeté supérieure aux événemens.

ALFONSE X, roi de Léon & de Castille, surnommé *le Sage* & l'*Astronome*, fils de Ferdinand III, & son successeur en 1252. Après la mort de son pere, il dissipa tous les efforts que la Navarre & l'Aragon firent contre lui. Il fut élu empereur en 1257 par une faction de princes Allemands, qui comptoient s'enrichir des trésors qu'il répandroit parmi eux. Il fit des actes de souverain d'Allemagne, en Castille. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric; mais lorsque Rodolphe d'Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Don Sanche, son fils, connoissant le caractere pacifique de son pere, se révolta contre lui & le détrôna. Alfonse *le Sage*, se ligua avec les Mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit & le vainquit; mais il ne put profiter de ces premiers avantages, & mourut de chagrin en 1284. Les *Tables Alfonsinnes*, dressées à grands frais par des Juifs de Tolede, & fixées au premier de juin, jour de son avénement à la couronne, lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Son recueil de Loix prouve qu'il veilloit sur la justice comme sur les lettres. Quelques auteurs l'ont accusé d'impiété, pour avoir dit : *Que s'il avoit été du conseil de Dieu, dans le tems de la création, il lui auroit donné de bons avis sur le mouvement des astres.* Mais les historiens ne s'accordent pas

ſur ce propos, qui, de quelque maniere qu'on l'enviſage, ne peut jamais être ſorti d'une tête ſenſée. Quelques auteurs diſent préciſément qu'il trouva le mécaniſme des révolutions céleſtes, tel que Ptolomée le repréſente, un peu trop compliqué: en quoi certainement il n'y a pas grand mal, quoique le principe qui exige la plus grande ſimplicité dans l'organiſation du monde, puiſſe être faux. (*Voyez* les *Obſerv. philoſ. ſur les ſyſtêmes*, N°. 134, 135, édit. de 1788). Ce prince avoit lu, dit-on, quatorze fois la Bible avec ſes gloſes, & l'avoit fait traduire en eſpagnol. Mariana a fait cette antitheſe ſur ſon regne: *Dumque cœlum conſiderat, obſervatque aſtra terram amiſit:* » En contemplant les cieux, il » a perdu la terre ». Mariana fait alluſion à la perte de l'empire & à la révolte des Caſtillans. Il eſt certain que ſon attachement à l'aſtronomie lui fit faire de grandes fautes dans la politique.

ALFONSE XI, roi de Léon & de Caſtille, ſucceſſeur & fils de Ferdinand IV en 1312, livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal, & en fit périr 60 mille en 1340. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde; & que le butin immenſe qu'on y ramaſſa, fit baiſſer d'un ſixieme le prix de l'or. Il mourut de la peſte au ſiege de Gibraltar, place fatale à tant de guerriers, en 1350.

ALFONSE V, roi d'Aragon, ſurnommé le *Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avoit été reconnu roi de Sicile en 1442, après s'être rendu maître de Naples. Il étoit fils de Ferdinand-le-Juſte, auquel il ſuccéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaiſant, intrépide, affable, politique, Alfonſe fut le héros de ſon ſiecle. Il recueillit dans ſon ſein les Muſes bannies de Conſtantinople, établit la domination Eſpagnole en Italie, ne tira preſque rien de ſes états d'Eſpagne, & ne ſongea qu'à faire des heureux. Ce prince alloit volontiers ſans ſuite & à pied dans les rues de ſa capitale. Comme on lui faiſoit un jour des repréſentations ſur le danger auquel il expoſoit ſa perſonne: *Un pere*, répondit-il, *qui ſe promene au milieu de ſes enfans, n'a rien à craindre.* On connoît le trait ſuivant de ſa libéralité. Un de ſes tréſoriers étoit venu lui apporter une ſomme de dix mille ducats; un officier, qui ſe trouvoit là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un: *Je ne demanderois que cette ſomme pour être heureux. — Tu le ſeras*, dit Alfonſe qui l'avoit entendu! & il lui fit emporter les dix mille ducats. Ce bon roi avoit, ainſi que Salomon, ſignalé le commencement de ſon regne par un jugement remarquable. Une jeune eſclave affirmoit, devant lui, que ſon maître étoit le pere d'un enfant qu'elle avoit mis au monde, & demandoit en conſéquence ſa liberté, ſuivant une ancienne loi d'Eſpagne. Le maître nioit le fait, & ſoutenoit n'avoir jamais eu aucun commerce avec ſon eſclave. Alfonſe ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent auſſi-tôt en fa-

veur de cet infortuné; & lorsque les encheres alloient commencer, le pere reconnut son fils, & mit sa mere en liberté. Ce prince ne pouvoit souffrir la danse, & il disoit assez plaisamment, *qu'un fou ne différoit d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restoit moins longtems dans sa folie.* Cicéron avoit déjà dit à-peu-près la même chose; mais la folie ne se guérit pas par des propos sensés. On a imprimé en 1765, in-12, le *Génie* de ce monarque guerrier, mais sage. L'auteur, M. l'abbé Meri de la Canorgue, y a recueilli les pensées & les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau, d'Antoine de Palerme, précepteur & historiographe d'Alfonse.

ALFONSE I, de ce nom, roi de Portugal, naquit à Guimaraens au mois de juillet de l'an 1110, & selon d'autres 1094. Il étoit fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, & de Thérese de Castille. En 1139, il défit cinq rois ou généraux Maures à Ourique, près de la riviere du Tage. Après cette victoire il fut salué & couronné roi de Portugal le 27 juillet de la même année, & emporta Lisbonne après un siege de cinq mois. Le titre de roi lui fut confirmé en 1169, par le pape Alexandre III. Il eut à soutenir une cruelle guerre avec Alfonse VII, roi de Castille, qu'il finit avec honneur, aussi bien que celle qu'il eut pour la ville de Badajoz, contre Ferdinand II roi de Léon. Ce fut lui qui fonda les monasteres de Coïmbre, d'Alcobace & de Saint-Vincent près de Lisbonne. Il mourut à Coïmbre, le 7 novembre 1185.

ALFONSE V, roi de Portugal & des Algarves, naquit à Sintra au mois de janvier de l'an 1432. Edouard son pere mourut en 1438, laissant ce jeune prince à l'âge de 6 ans sous la tutelle de sa mere Eléonore d'Aragon, fille de Ferdinand IV; mais les états ayant refusé de lui obéir, Pierre, duc de Coïmbre, fils de Jean I & oncle d'Alfonse, fut élu régent du royaume. Ce roi étant venu en âge, prit lui-même soin des affaires, & fut nommé l'*Africain*, pour avoir pris Tanger, Arzile, Alcaçar-Ceguer, villes d'Afrique, en 1471. Il perdit une bataille à Toro contre Ferdinand V roi d'Aragon, le 1 mars 1476, & fit la paix avec lui au mois d'octobre 1479. Dès l'année 1447, il avoit épousé Elisabeth de Portugal, fille de son tuteur Pierre, duc de Coïmbre, qu'il tua dans une bataille en 1449, après qu'il se fut révolté. Ses sujets ayant découvert la Guinée, y firent connoître la religion chrétienne, & y formerent divers établissemens. Alfonse épousa en secondes noces, en 1475, Jeanne de Castille sa niece, prétendue fille de Henri IV, dit l'*Impuissant.* Ce fut par une dispense de Sixte IV. Mais ce pape se plaignit depuis qu'il avoit été surpris, & fit mettre cette princesse dans un monastere, où elle vécut plusieurs années. Alfonse mourut âgé de 49 ans, le 24 août 1481.

ALFONSE VI, roi de Portugal, fils & successeur de Jean IV en 1656, eut d'abord quelques avantages sur les Es-

pagnols, & fut ensuite chassé de son trône, comme un imbécille, par sa femme amoureuse de Don Pedre, son frere cadet. Il mourut dans l'isle Tercere en 1683.

ALFONSE D'EST, duc de Ferrare & de Modene, mort en 1534, eut de grandes contestations avec Jules II & Léon X. Il avoit épousé en 1501 Lucrece Borgia, fille du pape Alexandre VI, & mourut le 31 octobre 1534.

ALFONSE D'EST, IIIe. du nom, fils du duc César d'Est, de la duchesse Virginie de Médicis, épousa à l'âge de 16 ans Isabelle, fille du duc Emmanuel de Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il lâcha la bride à ses passions, & gouverna ses sujets avec un sceptre de fer; mais la mort de la duchesse son épouse l'ayant fait rentrer en lui-même, il réforma sévérement sa conduite; fonda divers colleges, hôpitaux, & autres établissemens utiles au public, & se fit ensuite Capucin à l'âge de 37 ans, dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Pendant 16 ans qu'il vécut dans cet ordre, il pratiqua exemplairement toutes les vertus de la vie religieuse, & mourut à Castelnovo, le 24 mai 1644.

ALFONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès. Ce Juif converti est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *Introductiones hebraïcæ*, Compluti, 1526, in-4°. Il mourut l'an 1530.

ALFONSE DE CASTRO. *Voyez* CASTRO.

ALFORD, *voy* GRIFFITH.

ALFRED *ou* ELFREDE, appellé le *Grand* avec plus de justice que tant d'autres monarques, succéda, dans le royaume d'Angleterre, à son frere Ethelred, en 871. Les Danois, maîtres de presque tout son pays, le vainquirent d'abord; mais Alfred, après être resté caché pendant six mois sous l'habit d'un berger, ayant rassemblé ses troupes, tailla en pieces ces usurpateurs, & leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro leur roi fut obligé de recevoir le baptême, & Alfred reconnu souverain par les Anglois & les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit & la fortifia, & y fit construire des vaisseaux de guerre, plus propres à la manœuvre que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le poliça, fit des loix, établit des jurés, & divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenoit plusieurs centaines de familles. Il maintint ou plutôt créa la discipline militaire. Il encouragea le commerce, protégea les négocians, leur fournit des vaisseaux, & fit succéder la politesse & les arts à la barbarie qui avoit désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliotheque, & ressuscita les sciences, les arts, les belles-lettres. Les prêtres Anglois de son tems savoient peu le latin; il l'apprit le premier, & le fit apprendre. Il s'adonna en même tems à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nom-

bre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguoit un *Recueil de Chroniques*, les *Loix des Saxons occidentaux;* des *Traductions de l'Histoire d'Orose*, de celle *de Bede; du Pastoral* & *des Dialogues de S. Grégoire ; de la Consolation de la Philosophie de Boëce ; des Psaumes de David*, &c. Asserius Menevensis, auteur contemporain, a écrit son histoire: on la trouve dans *Historiæ Britannicæ scriptores*, de Galle, Oxford, 1687 & 1691, 2 vol. in-fol. La maniere dont il partagea son tems, lui donna le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude & à la priere. Il divisa les 24 heures du jour en trois parties égales : l'une pour les exercices de piété; l'autre pour le sommeil, la lecture & la récréation; & la troisieme pour les soins de son royaume. Comme il n'y avoit point encore d'horloge, il fit faire six cierges qui brûloient chacun quatre heures, & ses chapelains l'avertissoient tour-à-tour lorsqu'il y en avoit un de consumé. A la fleur de son âge, & au plus haut point de sa gloire, il avoit fait vœu de garder fidélement cette distribution de tems; & il n'y manqua jamais. Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un pere & comme un héros par son peuple, dont il avoit été le législateur & le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets, & plus de valeur contre leurs ennemis; & peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois & les peuples, pour la gloire & la prospérité des états. L'Angleterre, avant lui, sauvage & agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix & de justice. On dit même que la sûreté publique y étoit si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passans, personne n'y toucha. Alfred réunissoit les qualités qui caractérisent le saint, le guerrier, l'homme d'état. Il est nommé parmi les saints, sous le 26 d'octobre, dans deux calendriers Saxons, dont il est fait mention dans une note de la traduction Saxonne du Nouveau-Testament. Son nom se trouve aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le martyrologe Anglois de Wilson, sous le 28 d'octobre. Il ne paroît cependant pas que l'église lui ait jamais décerné un culte public. Henri Spelman, transporté d'une espece d'enthousiasme, le peint ainsi : (*Col. conc. Brit.*) « O Alfred, la merveille & l'étonnement de tous les siecles! si nous réfléchissons sur sa religion & sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître : si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps : si nous nous rappellons son savoir & ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un college : si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement, & aux loix qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude ».

ALFREDE, (Ste.) nommée aussi

aussi Etheldrite, étoit fille d'Oa, roi des Merciens, & de la Quindrede. On voulut inutilement lui faire épouser Ethelbert, qui régnoit sur les Est-Anglois; elle refusa cette alliance, pour suivre l'attrait intérieur qu'elle se sentoit de servir Dieu sans distraction. Peu de tems après, elle quitta la cour, & se retira au milieu des marais de Croyland, au comté de Lincoln, où elle vécut en recluse dans une petite cellule, pendant l'espace de quarante ans. Divers miracles attesterent sa sainteté, quoique sa vie même fût le plus éclatant de tous les miracles. Elle mourut vers l'an 834.

ALGARDI, (Alexandre) sculpteur & architecte Bolonois, eut Louis Carrache pour maître, & fut ami du Dominiquin, qui le produisit à Rome, où il mourut en 1654. L'église de S. Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très-estimé, représentant S. Léon qui vient au-devant d'Attila. On voit encore de lui un excellent grouppe de la décollation de S. Paul, dans l'église de ce nom à Bologne. Les Italiens, en faisant l'éloge de cet artiste, disent que c'est *un Guide en sculpture;* il est certain qu'il a toute la pureté & la finesse du dessin de ce grand peintre.

ALGAROTTI, (François) né à Venise d'une famille honnête en 1712, après avoir fait ses premieres études à Rome & dans sa patrie, fut envoyé par ses parens à Bologne, où il étudia pendant six ans, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale, & l'anatomie. Il voyagea de bonne heure, autant par curiosité, que par le desir de perfectionner ses talens. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il vint en 1733 à Paris, où il composa en Italien la plus grande partie de son *Neutonianisme pour les Dames:* ouvrage superficiel, qui effectivement n'est propre qu'à l'enseignement des dames, & de ceux qui, en matiere de physique, n'en veulent pas savoir plus que le beau-sexe n'est tenté d'en apprendre. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en France, passa en Angleterre, & de là en Allemagne & en Pologne. Le roi de Pologne, auprès duquel il s'étoit fixé, l'honora du titre de conseiller-intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince, pour revoir sa patrie, la mort le vint frapper à Pise, le 23 mai 1764. Il se fit ériger un mausolée, & dicta lui-même son épitaphe, qui marque bien la bonne opinion qu'il avoit de ses écrits : *Hìc jacet Algarotus, sed non omnis.* Le recueil de ses ouvrages a été publié en Italien sous ce titre : *Œuvres du comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse*, à Livourne, chez Marc Coltellini, 1765, in-8°, 4 vol. On les a traduits en François, Berlin, 1772, 8 vol. & 1784, 10 vol. in-8°.

ALGASIE, dame Gauloise, illustre par sa piété, étoit liée d'amitié avec Hédibie, autre dame Gauloise. S. Jerôme avoit alors une grande réputation parmi les interpretes de la bible ; elles lui envoyerent à Bethléem un jeune-homme, nommé Apodême, pour le consulter. Algasie lui fit onze quest-

tions ſur divers endroits de l'évangile & de S. Paul, & Hédibie lui en propoſa douze, qui roulent toutes ſur des endroits importans du Nouveau-Teſtament. On voit par ces queſtions, que ces deux dames étudioient l'Ecriture - Sainte avec beaucoup d'aſſiduité & de réflexion : mais on n'en doit pas conclure que ce ſeroit une bonne étude pour les dames de nos jours; il faudroit pour cela qu'elles fuſſent des Algaſies. *Voyez* EUSTOCHIUM.

ALGERUS, natif de Liege, fut d'abord chanoine & doyen de la collégiale de St. Barthélemi, puis chanoine de la cathédrale de la même ville. Il renonça à ces dignités pour aller finir ſes jours tranquillement à Cluni, où il ſe fit moine. Il mourut vers l'an 1130. Il fut en grande relation avec les perſonnes les plus diſtinguées de ſon tems. On a de lui un Traité *de miſericordiâ & juſtitiâ*, inſéré dans le *Tréſor des anecdotes* de Dom Martene, p. 1020. II. *De veritate corporis & ſanguinis Domini in euchariſtia*, contre Bérenger de Tours. Eraſme faiſoit tant de cas de cet ouvrage, qu'il en fit faire une édition à Anvers qu'il ſoigna lui-même ; on l'a depuis réimprimé à Louvain en 1561, & inſéré dans la *Bibliotheque des Peres*, tom. VI. Bellarmin y a trouvé cependant quelques inexactitudes.

ALHAZEN, auteur Arabe, qui a compoſé vers l'an 1100 de J. C. un *Traité ſur l'optique*, & d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bâle, 1572, in-fol.

ALI, couſin-germain & gendre de Mahomet, devoit ſuccéder à ce prophete; mais Abubeker ayant été élu calife ; il ſe retira dans l'Arabie. Son premier ſoin fut de faire un recueil de la doctrine de ſon beau-pere, dans lequel il permettoit beaucoup de choſes que ſon rival avoit proſcrites. La douceur de ſa morale diſpoſa les eſprits à lui donner le califat; & après le maſſacre du calife Othman, Ali fut mis à ſa place, vers le milieu du VIIe. ſiecle. Les Egyptiens, les Mecquois & les Médinois le reconnurent; mais un parti contraire s'étant élevé contre lui, il fut aſſaſſiné l'an de J. C. 660, après avoir remporté quelques victoires. Son meurtrier s'étoit dévoué à la Mecque avec deux autres, pour aſſaſſiner les chefs de parti, Ali, Moavi & Amrou. Les Perſans ſuivent Ali, en maudiſſant Abubeker, Omar & les autres interpretes de l'*Alcoran*. *Voyez* MAHOMET, OMAR, &c.

ALI-BASSA, l'un des plus grands capitaines de l'empire Ottoman, ſe diſtingua tellement dans la guerre de Perſe, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ſes ſœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

ALI-BEG, interprete de la Porte-Ottomane dans le XVIIe. ſiecle, ſavoit dix-ſept langues. On a de lui une verſion Turque de la Bible.

ALIBRAI. *Voy.* DALIBRAI.

ALIGRE, (Etienne d') chancelier de France, naquit à Chartres. Son mérite lui ayant procuré les places d'intendant du comte de Soiſſons & de tuteur du comte ſon fils, il obtint, par la protection de ce

ſeigneur, l'entrée au conſeil. Son caractere complaiſant, ſon application & ſa probité le firent aimer & eſtimer. Le marquis de la Vieuville, alors miniſtre d'état, lui procura les ſceaux en janvier 1624, & le titre de chancelier à la fin de la même année. D'Aligre fut obligé de ſe retirer dans ſa terre de la Riviere au Perche, où il finit ſes jours en 1635, à 76 ans. Son fils, Etienne d'Aligre, auſſi chancelier, mourut en 1677, à 85 ans, avec la réputation d'un magiſtrat integre & éclairé.

ALIPIUS, évêque de Tagaſte, diſciple de S. Auguſtin, dont il eſt fait une mention touchante dans les Confeſſions de ce ſaint docteur. Il alla viſiter la Paleſtine, & y vit Saint Jerôme, avec lequel il ſe lia étroitement. A ſon retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaſte, vers l'an 393. Il aida beaucoup S. Auguſtin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les Donatiſtes & les Pélagiens. Il aſſiſta à pluſieurs conciles, entreprit divers voyages, & travailla avec un zele infatigable pour la gloire de Dieu & de l'égliſe. On voit qu'il étoit âgé en 429, par une lettre que S. Auguſtin lui écrivit en cette année, & dans laquelle il l'appelle vieillard. On croit qu'il mourut peu de tems après. Il eſt nommé dans le martyrologe Romain.

ALIPIUS, (S.) d'Adrinople, petite ville de la Paphlagonie, ſurnommé *le Stylite*, parce qu'il reſta 53 ans ſur une colonne, mourut au commencement du VIIe. ſiecle. *Voyez* S. SIMÉON-STYLITE.

ALIPE d'Antioche, géographe dans le IVe. ſiecle, dédia à l'empereur Julien une géographie, que Bayle dit n'être pas de lui, parce qu'il eſt difficile de croire qu'il y auroit parlé, comme il fait, de l'Angleterre ſur le rapport d'autrui, tandis qu'il avoit été longtems lieutenant-gouverneur dans cette province. Il n'eſt pas ſûr non plus que cette géographie ſoit celle que Jacques Godefroi a publiée en grec & en latin, Geneve, 1628, in-4°. C'eſt à lui que Julien avoit donné la commiſſion de faire rebâtir le temple de Jéruſalem.

ALIPE, (S.) *Voy* ALYPE.

ALKMAAR, (Henri d') poëte du XVe. ſiecle, eſt le traducteur de la *Fable du renard*, poëme Gaulois compoſé en 1290, par Jaquemars Giclée de Lille en Flandre. C'eſt une ſatyre où les gens d'égliſe, entr'autres, ne ſont pas épargnés. M. Gottſched en a donné une belle édition en Allemand, enrichie de figures & de quelques diſſertations préliminaires.

ALLADE, roi des Latins, ſurnommé *le Sacrilege*, à cauſe de ſes impiétés. On dit qu'il contrefaiſoit le tonnerre avec des machines de ſon invention, & qu'il périt par la foudre du ciel, vers l'an 855 avant J. C. Ce crime & cette punition ſont exactement les mêmes que préſente l'hiſtoire ou la fable de Salmonée, décrite par Virgile au 6me. liv. de l'Enéide.

ALLAINVAL, (l'abbé Léonor-Jean-Chriſtine Soulas d') né à Chartres, mort à Paris le 2 mai 1753, donna au théâtre François quelques comédies qui eurent peu de ſuc-

cès : & au théâtre Italien, l'*Embarras des richesses*, qui fut mieux accueilli ; le *Jour du carnaval*, & quelques autres pieces. Son *Ecole des bourgeois* est celle qui se rapproche le plus des pieces de Moliere. On a encore de lui : I. *Les bigarrures calotines*. II. *Lettre à Milord* ***, *au sujet du baron & de la demoiselle le Couvreur*. III. *Anecdotes de Russie, sous Pierre I*, 1745, in-12. IV. *Connoissance de la mythologie*, 1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez méthodique & bien fait ; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est d'un jésuite, qui l'avoit donné à M. Boudot. L'auteur de l'*Embarras des richesses* l'éprouva peu pendant sa vie, & encore moins à sa mort, qui vint à la suite d'une paralysie, pour laquelle il fut porté à l'Hôtel-Dieu, par les soins d'une personne charitable.

ALLAIS, (Denis Vairasse d') ainsi nommé de la ville d'Alais en Languedoc où il naquit, passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva en 1665 sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Il revint en France, où il enseigna l'anglois & le françois. Ses ouvrages sont : I. Une *Grammaire françoise méthodique*, 1681, in-12. II. Un Abrégé de cette grammaire en anglois, 1683, in-12. III. L'*Histoire des Sevarambes*, roman de politique, dangereux pour des esprits foibles, & qui, en beaucoup d'endroits, n'est que plat & ridicule. Il renferme plusieurs allusions malignes ou impies. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain étoit un génie inquiet & frondeur.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voyez* BEAULIEU.

ALLARD, (Gui) auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale & particuliere du Dauphiné, mourut en 1715, âgé d'environ 70 ans. Ses livres sont estimés par les familles de cette province, qui lui ont fourni des généalogies ; & les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné avec les armoiries*, Grenoble, 1714, in-12. Ce livre n'est pas commun, non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises*, 1672-1682, 4 vol. in-4°.

ALLATIUS *ou* ALLAZZI, (Léon) né dans l'isle de Chio en 1586, d'une famille Grecque, vint à Rome en 1600, où dans la suite il fut choisi pour enseigner dans le college des Grecs. Grégoire XV l'envoya en Allemagne en 1622, pour faire transporter la bibliotheque d'Heidelberg, que l'électeur de Baviere avoit donnée à ce pontife. Il fut ensuite bibliothécaire du cardinal François Barberin, & enfin du Vatican sous Alexandre VII. Il mourut à Rome en 1669, à l'âge de 83 ans, après avoir fondé divers colleges dans l'isle de Chio. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, & beaucoup de zele pour l'orthodoxie & pour l'unité catholique. I. *De ecclesiæ occidentalis & orientalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, in-4°. II. *De purgatorio*, Rome, 1655, in-8°. III. Sur la patrie d'Homere, Lyon, 1640, in-8°. IV. Sur les livres ecclésiastiques des Grecs, Paris, 1645, in-4°. V. Sur les temples, Co-

logne, 1645, in-8°. VI. *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 & 1659, in-4°. VII. *De engastrimytho syntagma*, in-4°. Son latin est pur, & son grec encore plus. Cet écrivain mettoit le nom d'Allatius à la tête de ses livres ; mais dans l'usage ordinaire on le nommoit Allazzi.

ALLECTUS, tyran en Angleterre dans le IIIe. siecle, s'étoit attaché à Carausius, général Romain, qui avoit usurpé la pourpre impériale dans cette isle. Carausius le fit son lieutenant, & se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare & ambitieux, fit des exactions criantes, & commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, & se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodore, général de Constance Chlore, qui avoit dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille ; & le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains, dix ans après qu'elle en eut été détachée. On ignore la famille & la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avoit quelques talens pour la guerre, obscurcis par de grands vices.

ALLEMAN. *Voy.* ALEMAN.

ALLEMANT, (Pierre l') *Voy.* LALLEMANT.

ALLETZ, (Ponce-Augustin) avocat, né à Montpellier, & mort à Paris en 1785, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ont tous pour objet des matieres utiles ; la religion, la morale, l'histoire, l'éducation. L'université de Paris en a adopté quelques-uns ; & on a fait de nombreuses éditions de quelques autres ; tel que le *Catéchisme de l'âge mûr*, solide, clair & méthodique. On distingue encore parmi ses ouvrages : I. l'*Esprit des journalistes de Trévoux*, bon abrégé de la collection de cet estimable ouvrage. II. Un *Dictionnaire théologique*. III. Les *Vies des papes depuis S. Pierre jusqu'à Clément XIV*. IV. *Tableau de la doctrine des peres & docteurs de l'église*. Mr. Alletz a peu créé : mais il avoit l'art d'extraire & de recueillir les pensées de divers auteurs, de les disposer avec ordre, & d'en former un tout qui ne doit jamais sans doute dispenser de recourir aux sources, mais qui peut conduire sur la route.

ALLEYN, (Thomas) né dans le Stafford-Shire en 1542, mort en 1632, favorisa le progrès des lettres par son crédit, ses soins & ses libéralités. Il avoit rassemblé des manuscrits concernant toutes les sciences ; mais les siens, qui contenoient ses recueils & ses observations sur l'astronomie, les mathématiques & la physique, ont été perdus. Il fut admiré de tous les savans de son siecle, célébré par quelques-uns, & aimé des personnes les plus considérables.

ALLEYN, (Guillaume) Anglois de nation, après avoir flotté quelque tems entre les diverses erreurs répandues dans sa patrie au sujet de la religion, se fixa enfin à l'église Anglicane, & publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont

été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique*, où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un meurtre. Ce livre est attribué à M. de Marigny, gentilhomme François, & fut dédié ironiquement à Cromwel, dont l'on peignoit les traits sous des couleurs empruntées.

ALLIX, (Pierre) natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut l'an 1717 en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury. Il s'étoit réfugié dans cette isle après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui : I. Des *Réflexions sur tous les livres de l'Ancien & du Nouveau-Testament.* II. *La Clef de l'Epître de S. Paul aux Romains.* III. *Jugement de l'ancienne église Judaïque contre les Unitaires*, 1699, in-8°. Ce dernier ouvrage, écrit en anglois, est recherché, & mérite de l'être : l'auteur y prouve le mystere de la Trinité par une multitude de passages de l'Ancien-Testament. IV. Une Traduction du *Traité* de Ratramne, *du corps & du sang de J.C.*, Rouen, 1672, in-12. (*Voy.* RATRAMNE). V. *De Messiæ duplici adventu*, 1701, in-12. Allix prétendit dans cet ouvrage que J. C. devoit revenir en 1720 ou 1736. L'abbé de Longuerue a publié une Dissertation *sur la Transsubstantiation*, qu'on a faussement attribuée à Allix, mais qui ne se ressent que trop des erreurs des sacramentaires.

ALLORI, (Alexandre) peintre Florentin, excella dans le portrait & dans l'histoire. Son pinceau a des graces. Rome & Florence possedent ses principaux ouvrages. Il fut l'éleve du Bronzin son oncle, & maître du fameux Civoli. L'étude particuliere qu'il fit de l'anatomie, le rendit très-habile dans le dessin : il entendoit bien le nu. Il mourut en 1607, à 72 ans.

ALLOUETTE. *Voy.* LALLOUETTE.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens en Espagne, connu dans l'histoire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard, après l'avoir vaincu l'an 210 avant J. C. On amena à ce héros une fille d'une rare beauté ; mais ayant su qu'elle étoit fiancée au jeune Allutius, il lui dit : *Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je voulois vous en faire, fût digne & de vous & de moi. Soyez ami de la république ; voilà toute la reconnoissance que j'exige de vous.* Il ajouta ensuite à ce don, comme une seconde dot, la somme d'argent que les parens de cette fille l'avoient obligé de prendre pour sa rançon. *Voy.* SCIPION.

ALMAGRO, (Diégo) ainsi nommé d'une ville de Castille, où il avoit été trouvé dans les rues, ensorte qu'on n'a jamais connu son pere, accompagna François Pizarre, qui découvrit & conquit le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, au travers des milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, & signala par-tout son courage. Des écrivains l'accusent d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'Atabalipa,

usurpateur du Pérou, & meurtrier d'Huescar (*Voy.* ATABALIPA). La discorde s'étant mise ensuite entre lui & Pizarre, il le fit assassiner. Son crime ne resta pas impuni. Le viceroi du Pérou, Vaca de Castro, lui ayant livré bataille, le fit prisonnier, & le condamna en 1542 à perdre la tête. Quarante de ses partisans furent exécutés avec lui : c'étoit un homme turbulent & dur, dont la seule qualité étoit la valeur.

ALMAIN, (Jacques) né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Cajetan, & mourut en 1515. Les principes qu'il établit, sont aussi contraires à l'autorité royale qu'à celle des pontifes. Richer, de Dominis, & d'autres novateurs les ont adoptés, & y ont ajouté de nouvelles erreurs qui en découlent comme des conséquences naturelles. C'étoit un grand Scotiste. Ses œuvres furent imprimées à Paris en 1517, in-folio. Le calviniste Goldast a inséré son commentaire sur Occam dans sa *Monarchia imperii romani.*

ALMAMON *ou* ALMAIMOUN, *ou* ABDALLA III, septieme calife de la maison des Abbassides, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, se rendit maître d'une partie de la Candie, & s'illustra encore davantage par son goût pour les lettres. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des philosophes Grecs, & en orna sa bibliotheque qu'il avoit formée lui-même à grands frais. Il aimoit les savans, les récompensoit, & l'étoit lui-même. Il établit des especes d'académies, auxquelles il assistoit quelquefois. Il ne haïssoit pas les Chrétiens, & rendoit justice à ceux d'entr'eux qui se distinguoient par leurs lumieres & leurs vertus. Il mourut en 833.

ALMANDIN, (Fortuné) capucin, originaire d'une famille noble de Bologne, se distingua dans son ordre par beaucoup d'application à l'étude, & mourut dans sa ville natale, en 1692. Il est éditeur de l'ouvrage du P. Jean-Antoine Cavatius, intitulé : *Istoria delle missioni d'Angola, del Congo, e d'altri regni nel Africa & nel Indie, con i costumi di quei paësi.* Bologne, 1687, in-fol.

ALMANZOR, *V.* ALMÉON.

ALMANSOR *ou* ALMANZOR. Il y a eu plusieurs princes Mahométans de ce nom, dont ceux qui ont joué les plus grands rôles, sont les trois suivans. Le premier étoit roi de Cordoue, & mourut l'an 1002, après avoir pris Barcelone, & fait sentir aux Chrétiens, en plus d'une rencontre, la supériorité de ses armes. Le second, JOSEPH ALMANSOR, étoit roi de Maroc, & fut défait par les Espagnols l'an 1158 de J. C. Le troisieme, JACOB ALMANSOR, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, de Fez, de Tremecen & de Tunis, & gagna la fameuse bataille d'Alarcos en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref en 1199 pour faciliter le rachat des esclaves Chrétiens. Almanzor étant retourné en Afrique, prit une seconde fois Maroc, & fit mourir les habitans contre la foi promise ; de

quoi ayant été repris par un Marabout, il alla errant par le monde, & mourut, dit-on, boulanger à Alexandrie. — Abougiafar, célebre par la fondation de Bagdad, où il transporta le siege de son empire, porta aussi le surnom d'ALMANZOR. Il étoit aïeul d'Aron-Raschid. *Voyez ce mot.*

ALMÉIDA, (François) gentilhomme Portugais, & premier gouverneur des Indes orientales, où le Roi Emmanuel l'envoya en 1505. Toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur & par la sage conduite des chefs, entre lesquels François Alméida se signala. Il défit en 1508 l'armée navale de Campson, sultan d'Egypte, & il eut contre lui dans la suite d'autres succès considérables.

ALMÉIDA, (Apollinaire) Portugais, entra chez les jésuites, fut sacré évêque de Nicée, & se dévoua aux travaux apostoliques dans l'Ethiopie, où après d'immenses travaux il fut lapidé en 1638, par les Schismatiques.

ALMELOVEEN, (Thomas Jansson d') médecin Hollandois, a donné la description des plantes du Malabar, dans l'*Hortus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 & suiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre *Flora Malabarica*, 1696, in-fol.

ALMELOVEEN, (Théodore Jansson d') professeur en histoire, en langue grecque & en médecine à Harderwik, mourut à Amsterdam l'an 1742. On a de lui des Commentaires de plusieurs auteurs de l'antiquité, & d'autres ouvrages. Les plus connus sont : I. *De Vitis Stephanorum*, Amsterdam, 1683, in-12. II. *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12. III. *Bibliotheca promissa & latens*, 1692, in-12. IV. *Amœnitates Theologico-Philologicæ*, 1694, in-8°. V. *Plagiariorum syllabus*: VI. *Fasti Consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°.

ALMÉON, prince Arabe, & mathématicien, vivoit dans le XIe. siecle, ou dans le XIIe., selon quelques auteurs. — Il y a eu un autre ALMÉON, surnommé *Almansor*, que quelques-uns confondent avec le premier, qui a laissé des observations astronomiques sur le soleil. Le dernier a composé des *Aphorismes* ou maximes d'astrologie, intitulées : *Almansoris Aphorismi, seu propositiones & sententiæ astrologicæ ad Saracenorum legem.* Hervatius les publia en 1530, à Bâle, avec Julius Firmicus & quelques autres.

ALMOHADES, nom de la quatrieme race des rois de Fez & de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdalla le Mohavedin.

ALOEUS, géant, fils de Titan & de la Terre. Il épousa Iphimédie, qui ayant été surprise par Neptune, mit au monde Othus & Ephialte. Aloeus les éleva comme ses propres enfans. Voyant qu'ils croissoient de neuf pouces tous les mois, & ne pouvant aller lui-même à la guerre des géans, à cause de son extrême vieillesse, il les envoya à sa place : mais Apollon & Diane les percerent à coups de fleches.

ALOPE, fille de Cercyon, ayant écouté Neptune, de qui elle eut Hippothoüs, fut tuée

par ſon pere, & changée en fontaine. C'étoit auſſi le nom d'une des Harpies.

ALP-ARSLAN, ſecond ſultan de la dynaſtie des Selgiucides, monta ſur le trône après Togrul-Beg, ſon oncle, l'an 1063 de J. C. Il remporta un grand nombre de victoires, & mourut à Méru dans le Koraſan en 1072, dans ſon expédition pour la conquête du Turqueſtan. On lit à Méru cette épitaphe ſur ſon tombeau : *Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arſlan élevée juſqu'aux cieux, venez à Méru, & vous la verrez enſevelie ſous la pouſſiere.*

ALPHONSE. *V.* ALFONSE.

ALPIN, *Alpinus*, (Corneille) poëte contemporain d'Horace, qui lui reproche l'enflure du ſtyle.

ALPINI, (Proſper) profeſſeur de Botanique à Padoue, né à Maroſtica dans l'état de Veniſe en 1553, & mort à Padoue en 1616, voyagea en Egypte pour perfectionner la Botanique. On a de lui : I. *De præſagienda vita & morte*, in-4°, 1601, que l'illuſtre Boërhaave a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4°. II. *De plantis Ægypti*, Veniſe, in-4°, 1592, & à Leyde, 1735, in-4°. III. *De plantis exoticis*, Veniſe, 1627, in-4°. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 & 1656. IV. *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol.; Leyde, 1719, in-4°. V. *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4°. VI. Un excellent *Traité du Baume* qui ſe trouve dans *Medicina Ægyptiorum*, Leyde, 1718, in-4°. Ses ouvrages renferment des recherches curieuſes, qui l'ont tiré de la foule des Botaniſtes.

André Doria, prince de Melphe, avoit voulu l'avoir pour ſon médecin; mais la république de Veniſe le fixa à Padoue par des emplois honorables.

ALSAHARAVIUS *ou* AÇARARIUS *ou* ALBUCASSIS, médecin Arabe du XIe. ſiecle, vivoit au tems de l'empereur Henri IV, vers l'an 1085. Ses ouvrages, en latin, ſont imprimés à Ausbourg, 1519, in-folio.

ALSTEDIUS, (Jean-Henri) profeſſeur de philoſophie & de théologie à Herborn, enſuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette derniere ville en 1638. Il laiſſa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils ſont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux ſont : I. *Methodus formandorum ſtudiorum.* II. *Encyclopedia*, Lyon, 1640, 2 vol. in-folio : recueil informe, & qui ne fera jamais un vrai ſavant : avant-coureur de cette maſſive Encyclopédie, encore plus mal dirigée, de l'aveu même de ſon principal auteur, qui a écraſé la littérature & les ſciences. III. *Philoſophia reſtituta.* IV. *Elementa Mathematica.* V. Un Traité *De mille annis*, 1627, in-8°; ouvrage qui défend le ſyſtême des Millénaires : il avoit une fille qui adopta les mêmes ſentimens.

ALTHÉE, femme d'Oénée, roi de Calydon, jeta dans un braſier le tiſon auquel les Parques avoient attaché la vie de Méléagre ſon fils, pour venger le ſang de ſes freres dont il avoit ſouillé ſa main. Elle finit par ſe donner la mort.

ALTHEMENES. L'oracle lui fit connoître qu'il tueroit son pere Catrée, roi de Crete, & il exécuta, sans le connoître, cette fatale prédiction.

ALTHUSIUS, (Jean) jurisconsulte du XVIIe. siecle. Il eut la hardiesse de soutenir que la souveraineté des états appartenoit au peuple; erreur renouvellée par les philosophes modernes, & dont les conséquences n'ont pas besoin d'explication.

ALTILIUS, (Gabriel) précepteur de Ferdinand, roi de Naples, fut ensuite évêque de Buxente, où il mourut en 1501. On a de lui quelques vers latins, dans le premier volume des *Deliciæ Poëtarum Italorum.* Ils offrent de la facilité, & quelquefois trop d'abondance.

ALTING, (Henri) né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral Palatin, directeur d'un college à Heidelberg, soutint le parti des Gomaristes, au synode de Dordrecht, où il étoit député de la part du Palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris en 1622, par les Catholiques, sous la conduite de Maximilien de Baviere, on chercha Alting comme un boute-feu de secte & un des tyrans du fanatisme qui alors incendioit l'Allemagne; mais il échappa à ceux qui le cherchoient, par le moyen d'une équivoque. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Ce protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés & manuscrits, où ceux qui s'en tiennent à la simplicité de la foi & à l'unité de l'église n'ont rien à gagner.

ALTING, (Jacques) fils du précédent, professeur d'hébreu, & ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel Desmarêts, théologien zélé pour la méthode scholastique, en général très-nécessaire contre les ergoteurs, mais qu'on a vu quelquefois trop dépouillée de l'autorité de l'Ecriture & des Peres. Alting mourut en 1679. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 vol. in-fol., en 1687. On y voit que ce docteur avoit lu toute sorte d'écrivains, & surtout les rabbins, & que sa tête en avoit reçu quelque fâcheuse commotion. Ses adversaires le regardoient comme un prosélyte du judaïsme. — Il y a encore un Henri ALTING, dont on a *Succincta narratio de claris in republicâ, ecclesiâ, academiâ, & arte militari Altingis*, Groeningue, 1772, in-8°. C'est l'éloge des hommes distingués de sa famille & de son nom.

ALTING, (Menson) bourgmestre de Groningue, mort en 1713, est auteur d'une *Chronica sacra*, & d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol. Ce dernier ouvrage est une assez bonne géographie des Pays-Bas.

ALTON, (Richard) Irlandois de naissance, embrassa le parti des armes, & parvint au grade de général par la faveur dont il jouit sous l'empereur Joseph II, en appuyant ses systêmes de réforme par la terreur des armes. Il contribua beaucoup à contenir les Hongrois, mais il fut moins heureux aux Pays-Pas, qu'il fut

obligé de quitter avec toutes ses troupes en 1789. Il mourut à Treves, le 15 février 1790, dans des sentimens de piété & de regret; disgracié & désavoué par l'empereur qui mourant 5 jours après, ouvrit son cœur au même repentir. Une partie de sa correspondance avec Joseph, a paru dans les *Recueils des Réclamations Belgiques*, puis en entier en 1791, in-4° & in-8°; on y lit des choses fort étranges touchant les moyens employés pour changer la constitution Belgique, & qui n'expliquent que trop naturellement les événemens qui ont eu lieu en 1789 & 1790. On a publié en 1791 son *Apologie* qui n'en est pas une, & dont l'auteur a commis au moins une indiscrétion, en remuant des objets irritans & désagréables, sans pouvoir raisonnablement se flatter de changer l'opinion publique.

ALVA & ASTORGA, (Pierre de) Espagnol, prit l'habit de S. François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différens endroits de l'Europe, & mourut dans les Pays-Bas en 1667. On a de lui une *Vie de S. François*, qu'il a intitulée : *Naturæ prodigium, gratiæ portentum, &c.*, à Madrid, 1651, in-fol. Elle n'est recherchée que pour sa rareté.

ALVAREZ, (Diégo) Dominicain Espagnol, né à Rio-Seco dans la vieille Castille, professeur de théologie en Espagne & à Rome, ensuite archevêque de Trani dans le royaume de Naples, soutint, avec Lemos son confrere, la cause des Thomistes contre les Molinistes, dans la congrégation *de auxiliis*. Il mourut en 1635, après avoir publié plusieurs Traités sur la doctrine qu'il avoit défendue. On a de lui : I. *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol. II. *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°. III. Un *Commentaire sur Isaïe*, 1615, in-fol. IV. — *Sur la Somme de S. Thomas*, in-folio, &c.

ALVAREZ, (Emmanuel) né dans l'isle de Madere en 1526, entra dans la société des jésuites, & devint recteur des colleges de Coïmbre, d'Evora & de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au college d'Evora en 1582, avec la réputation d'un savant humaniste. On a de lui une excellente grammaire, intitulée : *De Institutione Grammatica*, 1599, in-4°, & divisée en 3 livres. Il y en a eu plusieurs édit. in-12, & c'est certainement la meilleure qu'on puisse employer à l'usage des colleges; toutes celles qu'on a récemment essayé de lui substituer, ne sont que des recueils informes, faits par des gens, qui eux-mêmes ont grand besoin d'apprendre la grammaire d'Alvarez. Les vers techniques qui facilitent la mémoire des préceptes, sont aussi naturels que la matiere le comporte ; & l'on doit en savoir d'autant plus de gré à l'auteur, que la grammaire est presque la seule science où cette sorte de vers puisse être de quelque secours. (*Voy.* BUFFIER). — Un autre ALVAREZ (Barthélemi) fut mis à mort pour la foi de J. C., en 1736, dans le royaume de Tunquin.

ALVAREZ, (François) chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, & aumônier de l'am-

baſſade que ce prince envoya à David, empereur d'Ethiopie ou d'Abyſſinie. Après ſix ans de ſéjour dans ces contrées, Alvarez revint avec la qualité d'ambaſſadeur du roi d'Ethiopie, & avec des lettres de ce monarque pour le roi Don Juan, qui avoit ſuccédé à Emmanuel ſon pere, & pour le pape Clément VII. Il rendit compte de ſon voyage à ce pontife, en préſence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne en 1533. On a de lui une Relation de ſon voyage, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Damien Goez, chevalier Portugais, la traduiſit en latin dans un ouvrage qu'il dédia au pape Paul III : *De fide, regione, moribuſque Æthiopum.* Nous en avons auſſi une traduction françoiſe, intitulée : *Deſcription de l'Ethiopie*, &c., & imprimée à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8°. Alvarez eſt le premier qui ait donné quelque connoiſſance ſûre de l'Ethiopie; mais n'ayant pas tout vu de ſes yeux, il n'eſt pas toujours exact. On préfere avec raiſon celle de Jerôme Lobo (*Voyez ce mot*). Alvarez mourut en 1540, regardé comme un prêtre ſage & vertueux, qui réuniſſoit les talens d'un négociateur au zele de l'apoſtolat.

ALVAREZ ALBORNOS. *Voyez* ALBORNOS.

ALVAREZ DE PAZ. *Voy.* PAZ.

ALVAROTTO, (Jacques) profeſſeur en droit à Padoue ſa patrie, où il mourut en 1452. Son traité le plus connu eſt intitulé : *Commentaria in libros feudorum*, à Francfort, 1587, in-fol. Il eſt ſouvent cité par les juriſconſultes Italiens.

ALVIANO, (Barthélemi) général des Vénitiens, fut fait priſonnier à la bataille d'Aignadel, & perdit celle de la Motte, ſans décheoir de la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſes autres expéditions. Il ſe diſtingua à la journée de Marignan, & mourut en 1515, âgé de 60 ans, ſi pauvre, que le ſénat fut obligé de faire une penſion alimentaire à ſon fils, & de marier ſes filles.

ALUMNO, (Frere) religieux Italien dans le XVIe. ſiecle, renferma tout le Symbole des Apôtres avec le commencement de l'Evangile de Saint Jean, dans un eſpace grand comme un denier. Il préſenta ſon petit chef-d'œuvre à l'empereur Charles-Quint & au pape Clément VII, qui admirerent ſon induſtrie autant que ſa patience. Cependant ce chef-d'œuvre de petiteſſe n'eſt rien en comparaiſon de quelques autres dont l'imagination même ne peut ſaiſir la ſubtilité. Tel eſt celui dont parle le cardinal Pazman, qui aſſure avoir vu 300 vaſes d'ivoire à bord doré, renfermés dans un grain de poivre. Ce grain ſe conſervoit alors dans le cabinet de Rodolphe II, à Prague. *Voyez* BOVERICK.

ALYATÈS, roi de Lydie, pere de Créſus, monta ſur le trône après Sadiattes, vers l'an 614 avant J. C. Etant en guerre avec Ciaxare, roi des Medes, une éclipſe de ſoleil ſurvenue au commencement d'une bataille, étonna ſi fort les deux armées, qu'elles ſe retirerent pour faire la paix. Cette éclipſe, ſuivant Hérodote, avoit

été prédite par Thalès de Milet. Alyates mourut vers l'an 557 avant J. C.

ALYPIUS. *Voy.* ALIPIUS.

AMABLE, (S.) naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Ayant été élevé au sacerdoce, il paroît qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville d'Auvergne (aujourd'hui Clermont), & l'attacha à son église. On pense que l'évêque dont il s'agit ici, étoit Sidoine Apollinaire. Amable mourut sur la fin du cinquieme siecle. Son tombeau devint célebre par plusieurs miracles, & S. Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avoit été témoin oculaire. Vers la fin du dixieme siecle, son corps fut transporté de Clermont à Riom, & déposé dans l'église de St. Bénigne.

AMADEDDULAT, premier sultan de la race des Buides, conquit en fort peu de tems l'Iraque & la Karamanie. Il établit son siege à Schiraz l'an de J. C. 933, & mourut l'an 949. Sa bravoure & sa générosité le firent regretter dès soldats & du peuple.

AMAJA, (François) d'Antequerra, professeur en droit à Offuna & à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui en latin des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-fol., & d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMAK, poëte Persan, versifioit du tems de Khedberg-Kan, prince qui protégeoit les lettres, & qui récompensa Amak. Les Persans louent ses *Elégies.*

AMALARIC, fils d'Alaric II, roi d'Italie, devint roi des Visigoths, par la mort de Théodoric, son aïeul maternel, en 526. La conduite de ce prince avec Clotilde sa femme, fille de Clovis, roi des François, laquelle il voulut forcer d'embrasser l'Arianisme, fut la cause de sa ruine. Childebert, roi de Paris, voulant venger sa sœur, entra sur les terres d'Amalaric, qui tenoit alors sa cour à Narbonne. On en vint aux mains, Amalaric fut défait, & prit la fuite pour se sauver en Espagne; mais comme il vouloit rentrer dans Narbonne, pour enlever ses trésors, il fut tué en 531, près de la porte de cette ville, par un soldat François, & selon d'autres, par des Visigoths, que Theudis, gouverneur d'Espagne, avoit apostés.

AMALARIUS-FORTUNATUS, archevêque de Treves, ambassadeur de Charlemagne auprès de Michel Curopalate, empereur d'Orient, dédia à Charlemagne son *Traité du sacrement de Baptême*, imprimé sous le nom & dans les Œuvres d'Alcuin. Il mourut en 814, au retour de son ambassade.

AMALARIUS-SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'église de Metz, ensuite abbé de Hornbac au même diocese, à ce qu'on croit; écrivain du IXe. siecle, que quelques-uns confondent mal-à-propos avec le précédent, dont il étoit contemporain. Il ne vécut pas au-delà de 837. Il est auteur d'un traité des *Offices Ecclésiastiques*,

ouvrage précieux à ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'église, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la *Bibliotheque des Peres*.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, & mere d'Athalaric, fit élever son fils à la maniere des Romains; ce qui déplut fort aux Goths. Cette reine, digne de régner sur un peuple plus poli, avoit toutes les qualités propres à former un grand roi. Pleine de génie & de courage, elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts & les sciences, & appella les savans auprès d'elle. Elle savoit les différentes langues des peuples qui s'étoient emparés de l'empire, & traitoit avec eux sans interprete. Après la mort de son fils, arrivée en 534, elle mit sur le trône Théodat, son cousin, qui eut l'ingratitude & la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultere. Justinien, informé de cette perfidie, & pénétré de respect pour Amalasonte, déclara la guerre à son meurtrier, & le fit châtier par Bélisaire son général. Les grandes qualités de cette princesse prennent leur source dans l'excellente éducation qu'elle reçut dans les beaux tems du regne de Théodoric son pere, lorsque les sages & les savans remplissoient une cour qu'on ne prévoyoit pas alors devoir être un jour celle d'un tyran.

AMALECH, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esaü; fut le pere & le chef des Amalécites, peuple établi dans l'Idumée. Samuel commanda à Saül de la part de Dieu, de détruire les Amalécites (*Voyez* JOSUÉ). Ce prince leur fit la guerre, prit leurs villes & les défit entiérement l'an 2940 du monde, & avant Jesus-Christ 1064, mais il sauva la vie à leur roi Agag, & cette désobéissance lui fut fatale; David les poursuivit après qu'ils eurent saccagé Siceleg, & les défit: ils cesserent ensuite de faire un corps de nation.

AMALRIC, (Arnaud) général de l'ordre de Cîteaux, inquisiteur en Languedoc contre les Albigeois, & ensuite archevêque de Narbonne, réunit les princes d'Espagne contre les Maures. Ces barbares furent vaincus dans une bataille donnée en 1212, dont Amalric, témoin oculaire, nous a laissé une relation. Ce prélat mourut en 1225. Quelques historiens l'ont accusé d'avoir étalé trop de luxe, & d'avoir manqué de douceur; mais ses dignités ne lui permirent pas de conserver la pauvreté de son premier état; & les Albigeois ne furent traités avec sévérité, qu'après qu'on eut épuisé à leur égard toutes les voies de la douceur. *Voyez* S. DOMINIQUE, MONTFORT, Simon. RAIMOND VI & VII, comtes de Toulouse.

AMALTHÉE, fille de Melyssus, roi de Crete, prit soin de l'enfance de Jupiter, qu'elle nourrit de lait de chevre. En reconnoissance de ce bon office, ce Dieu la plaça avec deux chevreaux dans le ciel, & donna une de ses cornes aux nymphes qui avoient eu soin de

son enfance, avec la vertu de produire ce qu'elles desireroient. C'est ce qu'on appelloit la *Corne d'abondance*.

AMALTHÉE, Sibylle de Cumes, présenta à Tarquin *le Superbe* neuf Livres de prédictions sur le destin de Rome. Tarquin en acheta trois, après avoir consulté les augures. On commit deux patriciens à la garde de ces prophéties, & pour être plus assuré de leur conservation, on les enferma dans un coffre de pierre, sous une des voûtes du Capitole. Servatius Gallæus a donné les *Oracles Sibyllins*, avec des Dissertations, Amsterdam, 1688 & 1689, 2 vol. in 4°; mais un grand nombre de ceux qu'il a recueillis, ont été fabriqués après coup, dans les premiers siecles du Christianisme, ce qui cependant ne doit pas détruire la considération que l'on a toujours eue pour ces oracles en général; plusieurs saints Peres ont considéré les Sibylles comme des prophétesses que la Providence avoit suscitées au milieu du paganisme, ou plutôt comme des vierges que le St.-Esprit avoit quelquefois inspirées, pour préparer les nations à la publication de l'Evangile, & à la connoissance du Messie. Les passages que Virgile & d'autres Païens nous en ont conservés, ne peuvent sans violence & sans des interprétations ridicules s'appliquer à d'autres objets. *Voyez* la savante Dissertation du P. Noël Alexandre sur les Sibylles. *Hist. Eccles Sæc. I., Diss.* 22.

AMALTHÉO, (Jerôme, Jean-Baptiste, & Corneille) étoient trois freres qui cultiverent la poésie latine en Italie au XVIe. siecle. Le premier joignit l'étude de la philosophie & de la médecine, à celle de l'art des vers. Il mourut à 67 ans, vers l'an 1580. Muret lui donnoit l'avantage sur tous les poëtes latins d'Italie. Le second suivit en qualité de secrétaire, les cardinaux députés au concile de Trente. Le troisieme mit en latin le catéchisme de ce concile. Leurs poésies furent publiées à Amsterdam en 1689, par Grævius. On y trouve cette épigramme, qui donnera une idée favorable des graces piquantes & naïves de leurs ouvrages. Elle fut faite à l'occasion de deux enfans d'une rare beauté, quoique tous deux privés d'un œil :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori;
Sic tu cæcus amor, sic erit illa Venus.

L'histoire de l'horloge à sable, & sur-tout la moralité aussi vraie qu'ingénieuse qui la conclut, mérite également l'attention des amateurs de ce genre de poëme :

Perspicuus vitro pulvis qui dividit horas,
Dum vagus angustum sæpè recurrit iter,
Olim erat Alcippus : qui Gallæ ut vidit ocellos
Arsit, & est subito factus ab igne cinis.
Irrequiete cinis, miseros testabere amantes
More tuo, nulla posse quiete frui !

AMAMA, (Sixtinus) professeur d'hébreu dans l'acadé-

mie de Franeker, naquit dans la Frise, & mourut en décembre l'an 1629. Ce théologien protestant portoit une haine singuliere à la Vulgate, qui, malgré quelques défauts, est infiniment supérieure à toutes les versions des sectaires, non-seulement par l'autorité que lui donnent le long usage qu'on en fait dans l'église de Dieu, le suffrage des saints Peres, les décrets des conciles, &c.; mais encore par son énergie, par sa noble & touchante simplicité, que tous les raffinemens des hébraïsans & hellenistes modernes n'ont pu remplacer. Amama commença par critiquer la version du Pentateuque, & il finit par un recueil de Dissertations critiques contre les traductions adoptées par les Catholiques. Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus biblicus*, 1656, in-4°. Critique aussi grossiere que mal fondée, dans laquelle l'auteur s'abandonne à une colere brutale contre le concile de Trente.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, & favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le Juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman, choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, & obtint un arrêt de mort contre eux. Il avoit déjà fait dresser une potence pour Mardochée, lorsqu'Assuérus apprit que ce Juif avoit découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi, reconnoissant d'un service qui n'avoit pas été récompensé, ordonna à Aman de conduire Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître, par sa jalousie & sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet, qu'il avoit fait élever pour son ennemi. L'histoire d'Aman est regardée par les saints Peres comme un des monumens les plus frappans des excès & des délires de l'orgueil, des malheurs & des humiliations dont la Providence a coutume de punir ce vice odieux.

AMAND, (S.) évêque de Bordeaux, se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidele gardien de la religion & de la foi de Jesus-Christ. Ce fut lui qui instruisit S. Paulin des mysteres de la foi pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce tems-là Paulin entretint toujours avec S. Amand une amitié très-étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; & nous voyons par celles qui nous sont restées, qu'il avoit beaucoup de vénération pour sa vertu. Il fut élevé sur le siege de Bordeaux en 404; mais il céda le gouvernement de son église à S. Severin, évêque de Cologne, qui s'étoit venu retirer à Bordeaux, & le reprit après la mort de ce saint. Il recueillit les écrits de S. Paulin mort avant lui.

AMAND, (S.) évêque de Tongres, naquit aux environs de Nantes, de parens distingués par leurs professions & leur piété, embrassa la vie religieuse dans un monastere de la petite isle d'Oye, voisine de celle de Rhé, & fut sacré évêque un 628, sans être attaché à aucun siege particulier. Il se consacra à la conversion des infideles, & eut les plus grands succès, particuliérement

en Flandre. Il bâtit plusieurs églises en 633, & fonda deux grands Monasteres à Gand, l'un & l'autre sous l'invocation de Saint Pierre; l'un fut appellé Blandinberg, du mont Blandin sur lequel il étoit situé (C'est aujourd'hui l'abbaye de S. Pierre); l'autre prit le nom de S. Bavon, de celui qui avoit donné des fonds pour le bâtir (La ville de Gand ayant été érigée en évêché, l'église de ce dernier monastere en devint la cathédrale en 1559). Quelques années après, il en bâtit encore un autre à trois lieues de Tournai, sur la petite riviere d'Elnon, dont il prit le nom, & que l'on appelle aujourd'hui S. Amand, avec la ville qui s'y est formée. Elu évêque de Tongres, il ne resta pas long-tems sur un siege où il avoit été élevé malgré lui. La vue de sa premiere vocation, jointe à l'espérance de faire plus de fruit hors de son diocese, le détermina à donner sa démission de son évêché, après l'avoir gouverné trois ans. Il désigna lui-même son successeur, qui fut S. Remacle, abbé de Cougnon. Libre désormais, il reprit ses travaux apostoliques, & consacra le reste de ses jours à la conversion des Païens. Enfin, cassé de vieillesse & de fatigues, il se retira à l'abbaye d'Elnon, qu'il gouverna en qualité d'abbé, un peu plus de quatre ans. Il fut enterré dans l'abbaye de S. Pierre d'Elnon.

AMAND, (Cneius Salvius Amandus) fit révolter les Gaules vers l'an 285, secondé par un nommé Ælien, qui après la mort de Carinus, s'étoit mis à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs & de paysans ruinés par les impôts. Ces deux brigands s'étant fait donner les titres d'empereurs, porterent la désolation par-tout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, &c. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximilien Hercule, qui les ayant affoiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espece de citadelle près de Paris. On se rendit maître de cette forteresse qui fut rasée, & tous ceux qui s'y trouverent, furent livrés à la mort. Amand périt dans le cours de cette guerre. Quant à Ælien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci étoit d'une famille obscure des Gaules; mais il avoit de l'audace, & savoit saisir à propos toutes les occasions de se signaler.

AMAND (Marc-Antoine Gerard de S.) *Voyez* SAINT-AMAND.

AMARACUS, officier de la maison de Cynire, roi de Chypre. Comme il étoit chargé du soin des parfums, il eut tant de chagrin d'avoir cassé des vâses qui en contenoient des plus excellens, qu'il en sécha de douleur. Les Dieux, touchés de compassion, le métamorphoserent en marjolaine.

AMARAL (André d') *ou* de MERAIL, Portugais de nation, & chancelier de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, & prieur de Castille, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir trahi son ordre, & livré Rhodes à Soliman. Ce scélérat fut puni de mort en 1522.

AMASA, fils de Jétra &

d'Abigaïl, sœur de David, fut général d'Abſalon, lorſqu'il ſe révolta contre ſon pere. Etant rentré dans ſon devoir après la mort de ce rebelle, David lui conſerva ſa charge : ce qui donna tant de jalouſie à Joab, qu'il prit Amaſa à la barbe, ſous prétexte de le vouloir embraſſer, & il le tua d'un coup d'épée.

AMASIAS. *Voy.* AMAZIAS.

AMASIS, de ſimple ſoldat devenu roi d'Egypte, vers 569 avant J. C., gagna le cœur de ſes ſujets par ſon affabilité & ſa prudence. Il poliça ſon royaume, y attira des étrangers, fit des loix, parmi leſquelles on en remarque une qui preſcrit à chaque particulier, de rendre compte tous les ans à un magiſtrat, de la maniere dont il ſubſiſtoit.

AMAT, (S.) *Amatus*, vulgairement appellé *S. Amé*, embraſſa fort jeune l'état eccléſiaſtique; mais animé du deſir d'une plus haute perfection, il ſe retira dans le monaſtere d'Agaune, que l'amour des ſaintes lettres & de la régularité avoit rendu célebre. Il obtint de ſon abbé la permiſſion de demeurer dans une petite cellule, taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avoit un oratoire, & que l'on appelle aujourd'hui *Notre-Dame du Roc*. On le tira de ſa ſolitude pour le placer, vers l'an 669, ſur le ſiege épiſcopal de Sion en Valais. Thierri, fils de Clovis II, conſeillé par des courtiſans que le zele du Saint offenſoit, l'envoya en exil à Péronne. Il mourut en 690. S. Amé eſt qualifié évêque de Sens (*Senonenſis*) dans la chronique d'Auxerre: mais c'eſt une faute qui a été copiée par Baillet, par les Bollandiſtes & par pluſieurs autres écrivains. Hucbald, moine de Saint-Amand, qui floriſſoit au dixieme ſiecle, aſſure dans la vie de Ste. Rictrude, que Saint Amé fut évêque, non de Sens, mais de Sion en Valais (*Sedunenſis*). Il fut abbé de Saint-Maurice d'Agaune, avant d'être élevé à l'épiſcopat, ce qui ſe trouve, ſuivant Mabillon, *Annal. T. 1. l. 16. c. 521*, par le catalogue des abbés du monaſtere, & par celui des évêques de Sion.

AMATE, femme du roi Latinus, & mere de Lavinie, ſe pendit de déſeſpoir, lorſqu'elle vit qu'elle ne pouvoit empêcher le mariage d'Enée avec ſa fille.

AMAURI. *Voy.* AMALARIC & AMALRIC.

AMAURI I, roi de Jéruſalem en 1162, après la mort de Baudouin III, ſon frere, étoit un jeune prince de 27 ans, qui entre pluſieurs bonnes qualités, avoit de très-grands défauts. L'avarice qui le dominoit, lui fit entreprendre dans l'Egypte une guerre très-heureuſe dans les commencemens, mais bien funeſte dans la ſuite. Il chaſſa deux fois de toute l'Egypte Siracon, prit Damiete, & auroit pu emporter avec la même facilité le Grand-Caire, ſi la crainte qu'il eut que ſon armée ne profitât du pillage de cette ville, ne l'eût porté à écouter les propoſitions du ſoudan. Le général Mahométan, inſtruit de la paſſion lâche d'Amauri, l'amuſa ſi long-tems, ſous prétexte de lui amaſſer deux millions d'or, que l'armée de Noradin qu'il attendoit, arriva & fit lever le ſiege. Amauri fut obligé de retourner dans ſon

royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur, & le tribut que les Egyptiens lui payoient. Saladin, successeur de Siracon son oncle, uni avec Noradin, pressa vivement les Chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, & soutenu d'une puissante flotte de l'empereur Grec, il mit le siege devant Damiete; mais les pluies & la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine, prit Gaze, & fit un horrible ravage, dans le tems que Noradin en faisoit autant vers Antioche. Amauri, qui s'opposoit avec un courage invincible aux efforts de tant d'ennemis, mourut le 11 juillet 1173, âgé de 38 ans.

AMAURI II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy, son frere, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri I, disputa à Amauri II le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisieme mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute en 1197, Amauri II, qui étoit veuf, épousa Isabelle, & fut couronné roi de Jérusalem. Il fit d'Acre sa résidence. Ses projets contre les Sarrasins, maîtres de la sainte cité, furent inutiles. Il mourut en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vain les secours des princes de l'Europe.

AMAURI, clerc, natif de Bene, village du diocese de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du XIIIe. siecle : mais l'esprit de dispute, de systême & de nouveauté, le jeta dans d'étranges erreurs, qui d'abord souleverent tout le monde, & qui ensuite trouverent des partisans. Il soutenoit que le christianisme consistoit à se croire membre de Jesus-Christ; que le paradis, l'enfer & la résurrection des corps, étoient des rêves. Amauri, condamné par l'université de Paris, en appella au pape, qui l'anathématisa. Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta, & se retira à S. Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin & de dépit. Ses disciples ajouterent à ses erreurs, que les sacremens étoient inutiles, & que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultere, ne pouvoient être mauvaises, & d'autres extravagances. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. On en brûla plusieurs, & l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie. (*Voyez* DAVID de Dinant).

AMAZIAS, roi de Juda, fils & successeur de Joas, eut d'abord un regne heureux. Il vengea le meurtre de son pere, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles, & les adora. Un prophete vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Son orgueil étoit à son comble. Il écrivit à Joas, roi d'Israël, que, s'il ne se rendoit pas son sujet avec tout son peuple, ses armes l'en feroient repentir. Joas lui envoya en réponse l'apologue du cedre du Mont-Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amazias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël, qui le défit & le prit pri-

M 2

ſonnier. Ses propres ſujets le poignarderent enſuite dans une conſpiration, l'an 810 avant J. C.

AMAZIAS, prêtre des veaux d'or qui étoient à Béthel, avertit Jéroboam, roi d'Iſraël, des prédictions qu'avoit faites, contre lui & contre le temple des idoles, le prophete Amos, & voulut empêcher ce dernier de manifeſter à Béthel les vérités funeſtes qu'il liſoit dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il ſeroit mené captif en Syrie, où il mourroit de déplaiſir; qu'on abuſeroit de ſa femme au milieu de la place de Samarie, & que ſes fils & ſes filles ſeroient tués par les mains des ſoldats de Salmanaſar.

AMBIGAT, roi de toutes les Gaules du tems de Tarquin l'*Ancien*, vers l'an 590 avant J. C., étoit un prince très-puiſſant.

AMBIORIX, roi des Éburons ou des Nerviens, vers le pays de Liege, prit les armes contre les Romains; & les ayant fait donner dans une embuſcade, défit une légion commandée par deux lieutenans de Céſar. Depuis il attaqua en vain une autre légion, commandée par Quintus Cicéron, frere de l'orateur, l'an de Rome 701, & avant J. C. 53. Il ſe ſouleva dans la ſuite, & fut encore vaincu. Céſar le défit avec près de 60,000 Gaulois. Il ſe retira dans un château, où il penſa être pris par l'armée Romaine. S'étant ſauvé de là, il ſe réfugia dans les Ardennes, & il courut quelque tems dans la forêt avec quatre cavaliers, n'oſant ſe fier à un plus grand nombre, ſans qu'on ſache préciſément comment il a fini ſa carriere.

AMBOISE, (George d') de l'illuſtre maiſon d'Amboiſe, ainſi appellée, parce qu'elle poſſédoit la ſeigneurie d'Amboiſe, fut miniſtre d'état ſous Louis XII. Il ſe fit aimer de ce prince, lorſqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans, & ne perdit point ſon amitié lorſqu'il fut monté ſur le trône. Ce roi le fit ſon premier miniſtre, & n'eut pas à s'en repentir. Ce n'étoit point un grand homme; mais ſes vertus ſuppléoient à ſes lumieres. Il rendit les François heureux, & tâcha de conſerver la gloire qu'ils s'étoient acquiſe. Il eſt vrai qu'il conſeilla aſſez légérement à Louis XII la conquête du Milanez en 1499. Louis-le-Maure, oncle & feudataire de Maximilien, étoit alors en poſſeſſion de cette province; les François l'en dépouillerent. Ils en furent chaſſés bientôt après, & la reprirent encore, mais ne la conſerverent point. D'Amboiſe nommé légat du pape, fut reçu à Paris en cette qualité, avec beaucoup de magnificence. Il travailla pendant ſa légation à la réforme de pluſieurs ordres religieux, des Jacobins, des Cordeliers, des moines de Saint Germain-des-Prés. Son déſintéreſſement le rendit auſſi recommandable que ſon zele. Il ne poſſéda jamais qu'un ſeul bénéfice, dont il conſacra les deux tiers à la nourriture des pauvres & à l'entretien des égliſes. Après avoir gouverné les dioceſes de Montauban & de Narbonne, il ſe contenta de l'archevêché de Rouen, & du chapeau de cardinal, ſans vou-

loir y ajouter d'abbayes. Ayant remarqué que ses chanoines étoient charmés de le voir au chœur sous le même habit qu'eux, il n'y parut plus autrement tout légat qu'il étoit, hors les jours où il célébroit pontificalement. Il combla de présens sa cathédrale, & remplit son diocese de monumens, tous marqués au coin de la grandeur de son ame & de son génie. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle, & lui laissa la terre. Ses vertus & la grande réputation qu'il s'étoit acquise dans toute l'Europe, lui firent donner le chapeau de cardinal; & on prétend qu'après la mort de Pie III, il eût été élevé sur la chaire de S. Pierre, sans l'opposition des Vénitiens. Ce qu'un historien ajoute, que le cardinal irrité, engagea Louis XII à leur faire la guerre, est un conte ridicule, une calomnie absurde contre le roi & le prélat. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510. Il mourut à Lyon dans le couvent des Célestins, à l'âge de 50 ans. On dit qu'il répétoit souvent au frere infirmier qui le servoit dans sa maladie : *Frere Jean, que n'ai-je été toute ma vie Frere Jean!* « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Berault, sans » avoir au degré suprême tou- » tes les vertus qui ont signalé » les évêques du premier âge » de l'église, en eut toutefois » qui dans tous les tems feront » desirer des prélats qui lui » soient comparables : il réunit » d'ailleurs toutes les qualités » sociales & politiques, qui » font les ministres & les ci- » toyens précieux. Magnifique » & modeste, libéral & éco- » nome, habile & vrai, aussi » grand homme de bien que » grand homme d'état, le » conseil & l'ami de son roi, » tout dévoué au monarque & » très-zélé pour la patrie, ayant » encore à concilier les devoirs » du légat du saint-siege avec » les privileges & les libertés » de sa nation, les fonctions pa- » ternelles de l'épiscopat avec » le nerf du gouvernement, & » le caractere même de réfor- » mateur des ordres religieux » avec le tumulte des affaires » & la dissipation de la cour; » par-tout il fit le bien, réfor- » ma les abus, & captiva les » cœurs, avec l'estime publi- » que ». *Voy.* sa *Vie* par l'abbé le Gendre, 1721, in-4°, & en 2 vol. in-12; & ses *Lettres à Louis XII*, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12.

AMBOISE, (Aimery d') grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubusson, en 1503, étoit frere du précédent. La victoire navale qu'il remporta en 1510 sur le soudan d'Egypte, proche Monte-Negro, lui fit un nom dans son ordre & dans l'Europe. Il ne vécut que 2 ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, en sa 78me. année. « C'étoit » un prince sage, dit l'abbé de » Vertot, dans le gouverne- » ment, heureux dans toutes » ses entreprises; qui enrichit » son ordre des dépouilles des » infideles, sans s'enrichir lui- » même; qui mourut pauvre, » & n'en laissa point dans l'isle».

AMBOISE, (François d') fils d'un chirurgien de Char-

les IX, fut élevé par les soins de ce prince au college de Navarre. Il eut ensuite une charge de maître des requêtes, & de conseiller d'état. Lorsqu'Henri III fut élu roi de Pologne, il suivit ce monarque dans ce pays. Il mourut vers 1620. C'est à lui qu'on attribue l'édition des *Œuvres d'Abailard*, en 1616, in-4°. On a de lui une comédie plaisante, intitulée: *Les Néapolitaines*, 1584, in-12.

AMBOISE, (Adrien d') frere du précédent, fut curé de S. André à Paris, & évêque de Tréguier en 1604 : il mourut à son siege en 1616. Il est auteur de la tragédie d'*Holopherne*, 1520, in-8°.

AMBOISE, (Jacques d') docteur en médecine & recteur de l'université de Paris, étoit aussi frere du précédent. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, & commença le procès contre les jésuites : il mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis Academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt*, Paris, 1595, in-8° ; & quelques autres Questions citées dans la *Bibliotheque de la médecine ancienne & moderne*, par M. Carrere.

AMBOISE. (Françoise d') *Voyez* FRANÇOISE.

AMBOISE. (Charles d') *Voyez* CHAUMONT.

AMBOISE, (Michel) sieur de Chevillon, fils naturel de Michel d'Amboise, amiral de France, mort en 1511, étoit né à Naples. La famille d'Amboise le fit élever, & lui procura le moyen de vivre; mais un mariage fait contre le vœu de cette famille, & un crime auquel il participa, & pour lequel il fut mis en prison, lui attira son ressentiment, & le réduisit à la misere. Il vivoit encore en 1547. On a de lui divers ouvrages, où il prend le nom d'*esclave fortuné*, entr'autres les *Contre-épîtres d'Ovide*, *le Babylon*, *&c.*, qu'on ne lit plus, & qui ne méritent que l'oubli profond dont ils jouissent.

AMBOISE. (Renée d') *Voyez* MONTLUC, *Jean* dit *Balagni*.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, & mari de Ste. Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origene, qu'il étoit allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit & son éloquence. Nous lisons dans Saint Jerôme, que l'occupation d'Ambroise, tant le jour que la nuit, étoit de faire succéder la lecture à la priere, & la priere à la lecture. C'est à ses soins & à ses libéralités, ajoute le même Pere, que nous sommes redevables des commentaires d'Origene sur l'Ecriture, lesquels lui sont presque tous dédiés. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de J. C. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie, & dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie, où l'empereur faisoit la guerre. Mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Prototecte, qui avoit été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origene à réfuter Celse, philosophe Epicurien, qui avoit attaqué la religion chrétienne.

Ambroise mourut vers l'an 251.

AMBROISE, (S.) docteur de l'église, & archevêque de Milan, comptoit parmi ses aïeux des consuls & des préfets. Son pere, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne, & d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mere, qui cultiva avec soin son cœur & son esprit. Alexis-Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, & lui donna ensuite le gouvernement de l'Emilie & de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en évêque qu'en juge. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu pour lui succéder, par le peuple, qui le proclama d'une voix unanime; & ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'étoit que catéchumene; on le baptisa, & on l'ordonna prêtre: on le sacra le 7 décembre 374. L'église d'Italie étoit alors affligée de deux fléaux différens. Les Ariens avoient tout infecté de leur doctrine; & les Goths, qui avoient pénétré jusqu'aux Alpes, avoient commencé leurs ravages. Ambroise eut la fermeté & le courage qu'il falloit dans ces tems malheureux. L'impératrice Justine, maîtresse de l'empire sous son fils Valentinien II, vouloit que les Ariens eussent au moins une église; mais Ambroise, qui savoit que l'audace des sectaires croissoit à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, fut ferme à ne leur rien accorder. Callogone, préfet de la chambre de l'empereur, menaça le saint évêque de lui ôter la vie, s'il n'obéissoit à son maître. « Dieu » veuille, répondit Ambroise, » que vous exécutiez vos menaces! si vous vous comportez en spadassin, je me » comporterai en évêque. Je » ne crains point vos menaces; vous ne pouvez faire » mourir que le corps: mon » ame est au-dessus de votre » pouvoir. En m'arrachant la » vie temporelle, vous ne porterez aucune atteinte au mérite de mon ministere. L'ame » est toute entiere dans le » pouvoir de Dieu seul. Croiriez-vous me faire quelque » mal? Vous me rendriez au » contraire un grand service. » En me faisant perdre la vie de » ce monde, vous m'en procurez une éternelle. Que ne » peut-il se faire que le Seigneur » délivre l'église de ses ennemis en dirigeant tous leurs » traits contre moi seul! afin » que leur fureur soit rassasiée » de mon sang ». — « Certainement, dit-il, en écrivant » à l'empereur Valentinien, » soit que nous consultions les » oracles des saintes écritures, » soit que nous jettions nos » regards vers l'histoire de l'antiquité, nous reconnoîtrons » qu'en matiere de foi c'est aux » évêques qu'il appartient de » juger les empereurs Chrétiens, & non pas à ceux-ci » de faire la loi à ceux-là. Il » viendra, s'il plaît à Dieu, » un jour où jouissant d'une » paisible vieillesse, vous désapprouverez vous-même la » conduite d'un évêque qui » abandonneroit aux laïcs le » pouvoir sacerdotal. Votre

» pere, que Dieu avoit fait parvenir à une vieillesse avancée, avoit coutume de dire : » *Il n'appartient pas à moi de* » *juger les différends des évê*» *ques* ». La ville de Thessalonique s'étoit révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans la sédition. L'empereur Théodose, pour se venger de sa mort, fit massacrer sept mille habitans de cette malheureuse ville : l'évêque de Milan, instruit de cette barbarie, le mit en pénitence publique, & lui refusa l'entrée de l'église; l'empereur, qui savoit apprécier la force toute chrétienne du saint prélat, se soumit à cet arrêt sans se plaindre. Exemple également admirable de la part du Saint, & de la part de l'empereur; qui apprend aux évêques que la foi & le zele purs ont plus de force que le trône & le sceptre, & qui avertit les princes de la terre que leur véritable grandeur consiste à s'humilier devant le Roi des rois (*Voy.* S. BASILE). Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les captifs que les Goths avoient faits, & vendit même à cet effet les vases de l'église. Les Ariens le lui ayant reproché; il leur dit, qu'il valoit mieux conserver à Dieu des ames que de l'or. Ce saint prélat mourut la veille de Pâques, en 397, à l'âge de 57 ans. Les bénédictins de la congrégation de S. Maur ont donné en 1686 & 1690, ou 1691, une édition de ses ouvrages en 2 vol. in-folio, divisée en deux parties. La premiere renferme ses Traités sur l'Ecriture-Sainte : la seconde, ses écrits sur différens sujets. En 1787, on a donné à Dusseldorff une édition de ses Lettres *ad principes*, in-12 ; monument précieux de la dignité & de la fermeté épiscopale. Tous les écrits de S. Ambroise ont cet avantage qu'ils plaisent & instruisent en même tems; autant remplis de majesté, de force & de vivacité, que d'agrémens, de douceur & d'onction. Il y a peu de vérités importantes de la religion qui ne s'y trouvent solidement établies & développées avec netteté : ce qui les a fait mettre, presque aussitôt qu'ils ont été rendus publics, au nombre des livres que l'église consulte dans les matieres de foi. — On a une traduction françoise de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol. in-12 : de son *Traité de la virginité*, 1729, 1 vol. in-12 ; de son *Traité des offices*, par Bellegarde, 1689, 1 vol. in-12. On lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec S. Augustin, son disciple & sa plus illustre conquête. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre & sublime, ces deux docteurs prononcerent alternativement les versets de cet imposant & majestueux cantique ; d'autres prétendent qu'il est exclusivement de S. Ambroise, & le nom d'*Hymnus Ambrosianus*, que l'usage lui donne, est une preuve de cette opinion. D'un autre côté, le ton & la marche du cantique semble favoriser le premier sentiment. « Car, » dit un critique éclairé, ce » qui distingue ce cantique de » tant d'autres, très-respectables d'ailleurs, & tenant à » juste titre une place dans la » liturgie, ce n'est pas seulement ce groupe d'idées vas-

» tes, grandes, profondes, » sublimes, qui en composent » le fonds, mais encore la » maniere dont tout cela est » rassemblé, ou si l'on veut, » jeté avec une négligence de » génie infiniment supérieure » aux efforts de l'art. Ce passage rapide du ciel à la terre, » & de la terre au ciel, & » de la redoutable majesté de » l'Eternel aux miseres & aux » besoins de l'homme; adora» tion, terreur, amour, espé» rances, affections vives & » tendres, apostrophes d'ad» miration & de respect, de » confiance & de gratitude; » langage animé & en désor» dre, chutes brusques & iné» gales, vers sans mêtre, sans » nombre & sans cadence; » tout exprime un enthou» siasme nourri au feu de la » divinité, & vérifie la ma» niere subite, & pour ainsi dire » inspirée, dont une ancienne » tradition nous apprend que » cette hymne inimitable fut » composée par deux grands » docteurs de l'église... Les » Protestans qui ont fait main » basse sur tant de choses catho» liques, n'ont eu garde de se » départir de celle-ci; ils ont » senti qu'elle ne souffroit point » de remplacement ». Il est également remarquable qu'on ne l'a jamais traduit en aucune langue, avec quelque apparence de succès: preuve d'une beauté originale & inimitable (*V.* S. AUGUSTIN). Paulin, prêtre de Milan, écrivit sa *Vie.* Daillé, Barbeyrac, & le Clerc se sont attachés à critiquer la doctrine de ce Pere; le dernier sur-tout, Socinien de croyance, n'a pu lui pardonner son zele contre les Ariens; il va jusqu'à taxer de fourberie ce que S. Ambroise raconte comme témoin oculaire, des corps des SS. martyrs Gervais & Protais. Son nom seul & l'idée générale qu'il produit dans l'esprit des Chrétiens, depuis 15 siecles, suffisent pour réfuter les mauvaises critiques & les impudentes calomnies. En général, toutes les injures que les novateurs disent aux Peres de l'église, ne sont autre chose qu'une preuve décisive de l'opposition de l'ancienne doctrine à celle des sectes; ne pouvant s'appuyer de l'autorité de ces respectables dépositaires de la tradition, il ne leur reste que la triste & humiliante ressource de les dénigrer.

AMBROISE, le Camaldule, général de son ordre en 1431, naquit à Portico dans la Romagne. Eugene IV l'envoya au concile de Bâle. Il brilla ensuite à ceux de Ferrare & de Florence, & il dressa le décret d'union entre l'église grecque & l'église latine. On admira sa facilité à s'énoncer en grec. Ambroise fut recherché par les savans de son tems, qui aimoient en lui un homme-de-lettres enjoué, & un religieux aimable, quoique sévere pour lui-même. Il dit, à l'occasion de Laurent Valla & du Pogge Florentin, qu'il n'avoit pu réconcilier: *Qu'on devoit faire peu de cas des savans, qui n'ont ni la charité d'un chrétien, ni la politesse d'un homme-de-lettres.* Maxime, qui humilieroit étrangement bien des gens du premier nom, si elle pouvoit être reçue dans ce siecle. Il mourut en 1439. Nous avons de lui:

I. Plusieurs traductions de Peres Grecs. II. Une *Chronique du Mont-Cassin*. III. Des harangues. IV. Des lettres & d'autres ouvrages. Ses lettres contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile & littéraire. On les trouve dans la collection de dom Martenne. On a aussi de lui *Hodoeporicon*, ou visite des monasteres de son ordre, Florence, 1680, in-4°.

AMBROISE DE LOMBEZ, pieux & savant capucin, dont le nom de famille étoit la Peyrie, né à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion le 25 octobre 1724, fut successivement professeur en théologie, gardien, définiteur, &c., & travailla avec beaucoup de zele à la direction des ames, fonction pour laquelle il avoit des talens rares. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes & rassurer ceux qui étoient d'une conscience trop timorée. On a de lui : I. *Traité de la paix intérieure*, 1 vol. in-12, plusieurs fois imprimé. Cet ouvrage, chef-d'œuvre en son genre, écrit avec netteté, élégance & précision, plein de maximes solides, de principes lumineux, de sentimens pleins d'onction, prouve la connoissance que l'auteur avoit du cœur humain. II. *Traité de la Joie de l'Ame*, 1 vol. in-12, écrit dans le même esprit, & avec le même succès que le précédent. III. *Lettres spirituelles sur la paix intérieure, &c.*, 1 vol. in-12. Il mourut à S. Sauveur, près de Bareges, en 1778.

AMBROSINI, (Barthélemi) professeur en médecine, & directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut dans le même tems préposé par le sénat de cette ville, au cabinet d'histoire naturelle de la république. Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi, qu'il a publiés, il a donné : I. *Panacea ex herbis quæ à Sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-8°. II. *Historia capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12. III. *Theodorica medicina*, ibid., 1632, in-4°, &c. Il mourut en 1657.

AMBROSINI, (Hyacinthe) frere & successeur du précédent dans la direction du jardin de botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivans : I. *Hortus Bononiæ studiosorum consitus*, &c., Bononiæ, 1654-1657, in-4°. II. *Phytologia, hoc est de plantis*, ibid., 1656-1666, in-fol. Ce dernier contient les différens noms & les synonymes avec les étymologies des plantes découvertes dans le XVIIe. siecle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devoit avoir plusieurs volumes.

AMÉ. *Voyez* AMAT.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III, embrassa, après avoir été marié, la vie religieuse dans l'abbaye de Bonnevaux, & demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité & la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines,

& si fortement appliqué à la priere, qu'il ne fut point apperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avoit eu dans le monde, le toucha de la maniere la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, & alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'étoit offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monasteres de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiés, dans le Tarentaise. Pendant qu'on bâtissoit les monasteres, il se mêloit lui-même parmi les ouvriers, & travailloit avec eux. Il mourut à Bonnevaux en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi *Amédée*, qu'il avoit fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous S. Bernard, & mourut évêque de Lausanne.

AMÉDÉE V, dit *le Grand*, comte de Savoie en 1285, défendit en 1315 l'isle de Rhodes contre les Turcs qui vouloient la reprendre. Ce fut en mémoire de cette expédition qu'Amédée & ses descendans ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F. E. R. T. qu'on explique ainsi : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. On dit que ce prince fit 32 sieges, & qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon en 1323. Il s'étoit rendu dans cette ville, pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infideles, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

AMÉDÉE VI, surnommé *le comte Verd*, parce qu'il parut à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie en 1343. Il alla en Grece secourir Jean Paléologue, & l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie & le défenseur des papes. Il mourut en 1383 de la peste. Amédée est l'instituteur de l'ordre du *Lacs d'amour*.

AMÉDÉE VIII, successeur d'Amédée VII, en 1391, fut surnommé *le Pacifique* & *le Salomon de son siecle*. Il sut conserver la paix, pendant que tous les potentats ses voisins se faisoient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché en 1416, il quitta ses états & ses enfans, & se retira avec plusieurs seigneurs de sa cour au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il y bâtit tout auprès un beau palais, auquel il donna le nom d'*Ermitage*. Et dans une assemblée des grands de ses états, il y institua, l'an 1434, l'ordre de chevalerie séculiere de l'*Annonciade*, qui n'étoit qu'une réforme de celui du *Lacs d'amour*, établi en 1355 par le comte Amédée, dit *le Verd*. Tous ceux qui étoient admis dans ce séjour tranquille, embelli des charmes de la nature & de la piété, étoient abondamment pourvus de tout ce qui rend la vie aisée & décente. Leur habit étoit moins rude que celui des religieux, c'étoit un drap gris très-fin, un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or, & une croix au cou, de la même matiere. Amédée jouissoit d'un repos précieux, ne connoissant que des plaisirs

honnêtes & décens, lorsque les Peres du concile de Bâle lui donnerent la tiare l'an 1439, & l'opposerent à Eugene IV. Le cardinal d'Arles fut député, pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites & ses domestiques, & consentit à être pape, après avoir témoigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugene, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare en 1449, par esprit de paix, & se contenta du chapeau de cardinal. Il faut lire sur ces événemens un ouvrage curieux, imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1626, in-8° : *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV & Amedei Sabaudiæ ducis, in suâ obedientiâ Felicis papæ V nuncupati, controversus commentarius, jussu serenissimi ducis ab ejus historiographo digestus.* Il mourut quelque tems après à Geneve en 1451, âgé de 69 ans, en philosophe chrétien, qui a sacrifié par répugnance une dignité, acceptée malgré lui, à la tranquillité de l'église. » Duclos & Voltaire (dit le Protestant auteur de l'*Histoire littéraire de Geneve*) « se sont » accordés à calomnier la con» duite pieuse de ce prince à » Ripaille, parce qu'un pro» verbe du pays peint une vie » de plaisirs par ces mots *faire* » *Ripaille*; mais ils n'ont pas » réfléchi que cette expression » n'est relative qu'à la situa» tion riante de cet ermi» tage, & à la vie heureuse que » les ermites y menoient, en » comparaison de la vie dure » & austere de la plupart des » religieux. Tous les auteurs » du tems font l'éloge d'Amé» dée. Le satyrique Poggio » en parle avantageusement. » Æneas Sylvius donne une » idée intéressante de la vie ré» guliere de ce prince. Monstre» let, qui aime à médire, Ray» naldus, &c., approuvent » tout ce qu'il fit. Le suffrage » des contemporains doit impo» ser silence aux détracteurs de » nos jours ».

AMÉDÉE IX, né à Thonon, en 1435, succéda à Louis, duc de Savoie, en 1465. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouverent plus d'une fois; mais il usoit généreusement de la victoire. Il chérissoit les pauvres comme ses enfans. On lui dit un jour que ses aumônes épuisoient ses finances. *Et bien*, dit-il, *voici le collier de mon ordre ; qu'on le vende, & qu'on soulage mon peuple.* Amédée mourut saintement en 1472, emportant les regrets de son peuple & de ses voisins. Il avoit épousé Yolande de France, qui le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux.*

AMELOT DE LA HOUSSAYE, (Abraham-Nicolas) né à Orléans en 1634, & mort à Paris en 1706, dans un état peu au-dessus de l'indigence. C'étoit un esprit dur & un homme austere. Il est connu par son talent pour la politique. Il s'étoit formé sous le président de S. André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi les-

quels on distingue : I. Sa *Traduction de l'Histoire du Concile de Trente*, de Fra-Paolo, 1686, in-4°; assez estimée avant que celle de le Courayer parût. Cette version lui fit des ennemis ; on trouva mauvais qu'il se fût avisé de traduire l'ouvrage d'un moine factieux qui, suivant la remarque de Bossuet, couvroit sous un froc l'esprit & les sentimens de Calvin, & qui n'avoit eu d'autre but que de rendre odieuse cette grande assemblée de prélats catholiques (*Voyez* SARPI). II. Une Traduction du *Prince* de Machiavel, en 2 vol. in-12. Il s'efforce vainement d'y justifier cet écrivain, des justes reproches qu'on lui a faits, d'avoir donné des leçons d'assassinat & d'empoisonnement. « Machiavel, dit un auteur estimé, en» feignant une politique des» tructive de toute espece de » bonne foi, méritoit plutôt » d'être réfuté que traduit. La » morale des princes, comme » celle des particuliers, ne » sauroit être vraiment res» pectable & solidement utile, » qu'autant qu'elle est fondée » sur l'équité ». III. La Version de l'*Homme de Cour*, de Gratian, in-12, avec des remarques morales & politiques. IV. Celle *des Annales de Tacite*, en 4 vol. in-12, seche & plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur. V. L'*Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, avec l'examen de la liberté originelle de Venise, traduit de l'italien. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France : on dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille. VI. La *Morale de Tacite*, extraite de ses *Annales*, in-12. Cet ouvrage est encore recherché aujourd'hui. Amelot avoit beaucoup médité sur cet écrivain : mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne perfectionna pas sa maniere d'écrire. VII. *Factum* servant de réponse au livre intitulé : *Procès fait aux Juifs de Metz*, accusés d'avoir tué un enfant chrétien, Paris, 1670, in-12. Ce petit écrit est fort rare. VIII. Ses *Mémoires Historiques, Politiques, Critiques & Littéraires*, en 3 vol. in-12, sont, de tous ses écrits, le plus inexact & le plus répandu ; ils sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart sont fausses, & les autres si communes, que ce n'étoit pas la peine d'en faire un livre particulier. Il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs ont puisé dans cet ouvrage bien de petits faits qu'ils nous ont donnés ensuite, d'un air avantageux, comme des découvertes.

AMELOTTE, (Denys) né à Saintes en 1606, prêtre de l'Oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. Nous avons de lui : I. La *Vie du Pere de Condren*, in-4°, pleine de minuties. II. *Traduction du Nouveau-Testament*, en françois, avec des notes, en 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-8°. Cette version, imprimée aussi en 1 vol. in-8° & in-12 sans notes, est très-répandue. Dans la préface de la premiere édition, le P. Amelotte assuroit qu'il avoit eu les manuscrits de la bibliotheque Vaticane, 20 manuscrits de France

& d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du Nord, du fond de la Grece. C'est une ruse d'auteur. Il n'avoit jamais eu en main aucun de ces manuscrits, il l'avoit avoué lui-même à ses confreres. Il étoit d'ailleurs ridicule de supposer que cet Oratorien eût trouvé dans ces manuscrits, soit réels, soit imaginaires, de quoi réformer ou le texte ou le sens des Livres-Saints. Deux protestans, Daillé le fils & Conrart, accommoderent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, & la firent imprimer à Paris, chez Louis Vendôme in-12, 1671, en petit caractere. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée; ce qui l'a rendue très-rare. III. Un *Abrégé de Théologie*, in-4°. IV. *Harmonie des quatre Evangélistes*, en françois, in-12, 1669, & en latin, 1670.

AMENOCLES *ou* AMINOCLES, Corinthien, construisit, au rapport de Thucidide, de Diodore & de Pline, les premieres trirêmes qu'on ait vues dans la Grece. Cependant quelques auteurs en attribuent l'invention aux Sidoniens.

AMERBACH, (Jean) natif de Suabe, imprimeur du XVe. siecle, s'établit à Bâle, & s'y distingua par des éditions correctes. Il publia en 1506 les ouvrages de S. Augustin. Il préparoit ceux de S. Jerôme; mais la mort qui l'enleva en 1515, l'empêcha de les achever. Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caracteres d'imprimerie; Nicolas Janson, Jean & Wendelin de Spire & autres, ont employé long-tems avant lui des caracteres plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480; & l'*Italique* n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'*Horace*, in-8°. Ainsi on ne peut pas dire que ses caracteres étoient préférables à tous égards à l'*Italique* qui étoit en usage de son tems, comme plusieurs l'ont assuré. Boniface son fils fut un fameux jurisconsulte à Bâle, qui mourut en 1562.

AMÉRIC-VESPUCE, naquit à Florence d'une famille ancienne, en 1451. Son goût pour la physique, pour les mathématiques, & pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que Colomb venoit de découvrir le Nouveau-Monde, il brûla du desir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix en 1497. Il revint un an après, amenant avec lui 222 prisonniers. Améric, dans cette navigation, avoit découvert de nouvelles terres. Il fit une seconde course, aussi heureuse que la premiere, d'où il apporta des pierreries, & beaucoup d'autres choses d'un grand prix. Emmanuel, roi de Portugal, l'enleva à Ferdinand, & fit armer en sa faveur trois vaisseaux, qui lui servirent à découvrir quelques isles. Ferdinand se l'attacha encore, & lui donna une flotte, avec ordre de tirer vers le Sud par la côte du Brésil. C'est là l'époque de ses grandes découvertes. Il jouit de la gloire de donner son nom à la moitié du

globe. Dans les VIIIe. & IXe. siecles, dit un auteur célebre, c'étoient des Barbares qui venoient faire des incursions chez des peuples policés; dans ce siecle, ce sont des peuples policés qui vont subjuguer des Barbares. Améric mourut en 1516 aux isles Terceres. Nous avons de lui une relation de quatre de ses voyages. Le roi de Portugal fit suspendre dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes de son vaisseau, nommé la *Victoire.* L'abbé Bandini publia sa *Vie* en 1745 à Florence, in-4°. Il accuse mal-à-propos Pluche & Charlevoix, d'avoir ôté à Améric la gloire de la découverte de l'Amérique; il est exactement vrai que cette gloire appartient proprement à Christophe Colomb. De la découverte des isles à celle du continent, il n'y avoit qu'un pas à faire; & il est plus que vraisemblable, qu'indépendamment des travaux de Vespuce, l'Europe n'eût guere tardé à jouir des suites toutes naturelles des connoissances que lui avoit données Colomb. *Voy.* Béhaim.

AMERVAL, (Eloi d') est auteur d'un livre de morale en rimes françoises, intitulé: *Le Livre de la Diablerie*, Paris, 1508, in-fol., gothique, peu commun.

AMÉS, (Guillaume) professeur de Théologie à Franeker, a écrit en latin, sur les cas de conscience, & a fait plusieurs ouvrages de controverse contre Bellarmin, &c., 5 vol. in-12, Amsterdam, 1658. Il mourut en 1634, à 57 ans.

AMIENS, (Jean-Louis d') Capucin de la province de Paris, est auteur de différens ouvrages de chronologie & d'histoire; tels sont I. *Atlas temporum in 4 libris*, &c., Paris, 1685. II. *Epitome historiarum omnium à Christo nato ad octogesimum annum supra millesimum sexcentesimum cum omnibus characteribus usque ad consummationem sæculi*, Paris, 1685, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec George d'Amiens, également capucin, qui se fit une réputation distinguée entre les érudits du 17e. siecle: on a de lui: I. *Tertullianus redivivus, scholiis & annotationibus illustratus*, &c. il s'est fait à Paris 3 éditions de cet ouvrage; la premiere est de 1646, in-fol. II. *Trina Sancti Pauli Theologia, positiva, moralis & mystica; seu omnigena in Sancti Pauli apostoli epistolas commentaria*, Paris, 1649, 3 vol. *in-fol.*

AMILCAR, nom commun à plusieurs Carthaginois. Le plus connu est le pere d'Annibal. Il désola l'Italie pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il fut vaincu avec sa flotte, près de Trapani, l'an 242 avant J. C. Il fut tué en Espagne, environ 20 ans après. Il fit jurer à Annibal son fils une haine éternelle contre le nom Romain, & il le laissa avec ses deux autres freres, comme trois lions, qui devoient déchirer le sein de Rome jusqu'à leur dernier soupir.

AMIN-BEN-HAROUN, sixieme calife de la maison des Abassides. Son nom étoit Mohammed, & son surnom Amin, qui signifie *le Fidele.* Il succéda à son pere Aron Raschild, l'an de J. C. 809. Mamon son frere étoit subrogé au califat, par une déclaration expresse,

qu'Aron leur pere avoit fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avoit ordonné en même-tems que le gouvernement & l'armée du Khorasan avec tous les meubles de la maison impériale, demeureroient après sa mort à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son pere lui avoit donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa derniere volonté. Il ôta d'abord à son frere tous les meubles, dont il devoit seul avoir la possession, & fit venir à Bagdad toutes les troupes du Khorasan. Mamon arma contre son frere, le vainquit & le fit mourir l'an 822 de J. C. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamon ayant assiégé Bagdad, & pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes, pour ranimer le courage des assiégés : *Laissez-moi en repos*, leur répondit-il ; *car je suis près de faire un beau coup, & de donner échec & mat à mon adverse partie.* Un de ceux qui étoient présens, & qui entendit les paroles d'Amin, ne put s'empêcher de dire, que le bon sens & la bonne fortune alloient ordinairement de compagnie. Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMINADAB, lévite habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'Arche, après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Ce saint homme en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIOT. *Voyez* AMYOT. (Jacques)

AMIRA. *Voyez* GEORGE AMIRA.

AMITIÉ. Les Grecs en avoient fait une divinité. Les Romains la représentoient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisoit : *La mort & la vie.* Sur son front étoient gravés ces mots : *L'été & l'hiver.* La figure avoit le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montroit du bout du doigt avec ces mots : *De près & de loin.*

AMMAN, (Paul) né à Breslau, le 31 août 1634, étoit de l'académie des curieux de la nature, & professeur en médecine à Leipsig : il mourut le 4 février 1691. Il a donné I. *Enumeratio Plantarum Horti Leipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°. II. *Character Plantarum*, 1676, in-12. III. *Hortus Bosianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4°, &c.

AMMAN, (Jean-Conrad) médecin Suisse du dernier siecle, mort à Amsterdam, s'étoit appliqué particuliérement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France & en Hollande. Il publia les moyens dont il se servoit, dans deux petits Traités curieux & recherchés ; l'un sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8° : l'autre *De Loquela*, *Amsterodami*, 1700, in-12. L'abbé de l'Epée, & l'abbé Deschamps, devenus célebres dans ce siecle par l'art de faire parler les muets, ont beaucoup profité de ces ouvrages. Long-tems avant le médecin Amman, Jean Wallis avoit

avoit exercé avec beaucoup de succès le même art, qu'un religieux nommé Ponce, avoit déjà fait connoître en Espagne.

AMMANATI, (Barthélemi) sculpteur & architecte célebre, né à Florence en 1511, mort en 1586, ou selon le *Dictionnaire des Artistes*, en 1592, fut employé dans sa patrie à plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de ses talens. Les portiques de la cour du palais Pitti sont de lui, ainsi que le pont de la Trinité, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la renaissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la façade du college Romain, le palais Ruspoli sur le cours, & autres. Cet architecte composa un grand ouvrage, intitulé la *Citta*, qui comprenoit les dessins de tous les édifices publics, nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siecle dernier au prince Ferdinand de Toscane, & l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avoit eu le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avoit pour les belles-lettres. Cette femme fit des poésies italiennes, très-estimées, qu'on imprima à Florence en 1560.

AMMIEN-MARCELLIN, natif d'Antioche. Il servit d'abord sous Constance, Julien & Valens, & vint jouir des délices de Rome, l'an 378, après la mort de ce dernier empereur. Il y travailla à son *Histoire*, qu'il commença à la fin du regne de Domitien. Les freres de Valois en donnerent une édition avec des notes l'an 1636. On en a aussi une bonne édition de Paris, 1681. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-fol., & l'embellit de plusieurs remarques savantes & curieuses. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1672, 3 vol. in-12. On en a une meilleure imprimée depuis peu à Berlin, aussi en 3 vol. in-12. Cette Histoire, qui étoit d'abord en 31 livres, & dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur; mais les faits sont intéressans, & racontés avec assez d'impartialité. L'empereur Julien y est flatté, mais c'est l'effet des circonstances, & de l'influence qu'elles eurent sur la liberté de l'historien. Cependant Ammien-Marcellin ne dissimule pas les événemens les plus favorables à la religion chrétienne que Julien détestoit; il rapporte les vains efforts qu'il fit pour rétablir le temple de Jérusalem, & la maniere miraculeuse dont ce projet fut anéanti. En général le christianisme n'est pas maltraité dans son ouvrage comme dans ceux d'autres païens.

AMMIRATO, (Scipion) né à Lecce, ville du royaume de Naples, se rendit à Florence à l'invitation du grand-duc. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence*; & Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Il mourut en 1600. On a encore de lui : I. Des *Discours sur Tacite*, Florence, 1598, in-4°, traduits en françois, Lyon, 1619, in-4°. II. Des *Harangues*.

III. Des *Opuscules*. IV. Des *Poësies* & d'autres ouvrages assez foibles. La meilleure édition de son *Histoire*, qui est très-estimée, est celle de Florence, 1641-1647, en 3 vol. in-fol. Elle fut publiée par son fils adoptif, qui avoit aussi pris le nom d'Ammirato. Il continua cet ouvrage, que son pere avoit terminé à l'année 1574. V. *Les Généalogies* des familles nobles de Florence, 1615; & celles des familles napolitaines, 1651, in-fol.

AMMON, fils de Loth & de sa fille cadette, fut pere des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre avec Israël.

AMMON *ou* HAMMON. C'est le même que Jupiter. Il étoit particuliérement honoré à Thebes, capitale de la haute Egypte. On dit que Bacchus s'étant trouvé dans l'Arabie déserte, fut sur le point de mourir de soif; il implora le secours de ce Dieu, qui lui apparut sous la forme d'un belier, lequel, en frappant du pied contre terre, lui montra une source d'eau. On dressa là un autel superbe à Jupiter, qu'on surnomma *Ammon*, à cause des sables qui sont dans cette contrée. D'autres disent que Jupiter fut ainsi surnommé, parce que son premier temple fut élevé par un berger appellé *Ammon*. Les peuples de la Lybie lui en bâtirent un magnifique sous ce nom, dans les déserts qui sont à l'occident de l'Egypte. On venoit de fort loin consulter la statue de ce Dieu, qui y rendoit de fameux oracles : ils durerent jusqu'au tems de Théodose. On le représentoit sous la forme d'un belier, ou seulement avec une tête & des cornes de belier. Alexandre-le-Grand avoit la folie de vouloir passer pour fils de Jupiter Ammon. Ammon fut aussi le nom d'un roi de Lybie, que quelques-uns prennent pour Bacchus.

AMMON, appellé *Amoün* par les Egyptiens, naquit en Egypte, d'une famille noble & riche; lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, en 308, ses tuteurs & curateurs l'obligerent de se marier. Mais le jour même de son mariage il lut à sa femme l'éloge que fait S. Paul de la virginité, & lui persuada facilement de s'engager avec lui à vivre dans une continence perpétuelle. Ammon fut le premier solitaire qui habita la montagne de Nitrie. Il y passa vingt-deux ans, & il la rendit fort célebre par sa sainteté, ainsi que par les nombreux ermitages qu'il forma, & qu'il remplit de disciples dignes de lui. S. Athanase, dans la *Vie* de S. Antoine, en parle avec de grands éloges. Il est nommé sous le 4 d'octobre dans la plupart des ménologes des Grecs.

AMMONIUS, philosophe d'Alexandrie, fut élevé dans le christianisme. Il commença par porter du bled dans des sacs; ce qui le fit surnommer *Saccas*; mais ayant quitté ce métier, il fit de grands progrès dans la philosophie éclectique, ou des nouveaux Platoniciens, & il l'enseignoit avec succès en 243. Origene, Plotin furent ses disciples. S. Jerôme loue beaucoup sa *Concorde des Evangélistes :* elle se trouve dans la *Bibliotheque des Peres* (*Voyez* ZACHARIE de Goldsborough). Cette concordance est compo-

sée uniquement du texte sacré, sans y ajouter & sans en omettre un seul mot. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens, que des chrétiens : Plotin, Longin, Porphyre & Hiéroclès en faisoient beaucoup de cas.

AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre. C'est ce qui le fit appeller *Lithotome*, c'est-à-dire, *Coupeur de pierre.*

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus, a fleuri dans le VIe. siecle. I. Son ouvrage : *De differentia Vocum*, se trouve dans un Dictionnaire grec publié in-fol., à Venise en 1497; & il est imprimé avec d'autres anciens Grammairiens, Leyde, 1739, 2 part. in-4°. II. *Commentarius in Librum Aristotelis de interpretatione*, græcè, Venise, 1546, in-8°, est encore de cet auteur.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si violent pour Thamar sa sœur, qu'il abusa d'elle malgré sa résistance. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frere de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin; & dès qu'il fut ivre, il le fit assassiner, vers l'an 1030, avant J. C.

AMOLON, succéda à Agobard sur le siege de Lyon en 840, & mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles-le-Chauve & du pape Léon IV. Il est auteur de quelques opuscules sur la grace & la prédestination, qui se trouvent dans les tomes 13 & 14 de la *Bibliotheque des Peres*, & dans l'appendice aux *Œuvres* d'Agobard, par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa Lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandoit à ce prélat d'ôter de l'église, & d'enterrer décemment certaines reliques dont on ne pouvoit constater l'authenticité. Il appuyoit ce qu'il disoit sur la conduite que S. Martin avoit tenue en pareil cas, & sur le décret du pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tomboient en convulsion, & qui souffroient en présence de ces reliques, il disoit qu'il falloit les rejeter & les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais : réflexion applicable aux farces dont la secte jansénienne a prétendu faire des œuvres divines (*Voy.* PARIS & MONTGERON). Il avoit pris quelque tems la défense de Gotescalc, qu'il tâcha d'excuser dans les commencemens, ne le connoissant pas bien, mais il rejeta toujours les erreurs qu'on condamnoit en lui.

AMON, roi de Juda, fils & successeur de Manassès, fut aussi impie que son pere, & ne revint pas de ses erreurs comme lui. Ses officiers lui donnerent la mort après deux ans de regne, vers l'an 561 avant J. C.

AMON, gouverneur de la ville de Samarie, retint en prison le prophete Michée, par ordre du roi Achab.

AMONTONS, (Guillaume) naquit à Paris l'an 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable, dont il fut attaqué dans sa jeunesse, l'empêchant de jouir de la société des hommes, il com-

mença de s'amuser aux machines. Il apprit le dessin, l'arpentage, & fut employé dans plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel Hygrometre, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle Clepsydre & sur les Barometres*, dédiées à la même académie, qui se l'associa en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque dans l'oubli aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des Frottemens*, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie. Son *Thermometre*, quoique défectueux, en ce que le résultat en dépendoit en partie de la pesanteur de l'air, a paru très-ingénieux. Il mourut en 1705, d'une inflammation d'entrailles. Le fonds de son caractere étoit la retenue, la droiture & la franchise.

AMORT, (Eusebe) chanoine régulier de l'ordre de S. Augustin, se distingua en Baviere par ses observations astronomiques & un grand nombre d'écrits sur différens sujets. C'étoit un homme sage, modeste, & profondément savant. On a de lui entr'autres ouvrages : I. *Philosophia Pollingana*, Ausbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume, un traité fort étendu contre le mouvement de la terre, intitulé : *Notitia accurata de systemate ac partibus universi* : ouvrage que les astronomes modernes regardent comme furanné, & qui contient néanmoins plusieurs observations, qui peut-être n'ont pas encore été suffisamment éclaircies. II. Un traité historico-théologique des Indulgences, in-fol. III. Un supplément au *Dictionnaire des Cas de Conscience* de Pontas. IV. Des Regles tirées de l'Ecriture-Sainte, des conciles & des Peres, touchant les apparitions, révélations, visions, &c., 1744, 2 vol. in-4°. V. Une dissertation qui restitue à son vrai auteur le précieux livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*. Cet ouvrage plein d'érudition & d'une critique lumineuse, dissipe entiérement les doutes que les *Gersenistes* avoient tâché de répandre sur l'auteur de cet excellent traité de morale. Quoique les dissertations de l'abbé Ghesquiere & de l'abbé Desbillons contiennent la même démonstration, & ajoutent même de nouvelles lumieres à celles d'Amort, un avantage particulier de cette derniere, est l'expression exacte des caracteres des différentes versions que les *Gersenistes* ont prétendu être antérieures au tems de Thomas à Kempis. Il conste par la seule inspection de cette écriture, que la prétendue antiquité de ces manuscrits, n'existe que dans l'imagination de quelques critiques, que le préjugé, ou je ne sais quel esprit de parti, a engagés à défendre un paradoxe historique qui ne soutient pas la premiere vue d'un lecteur impartial (*Voy*. NAUDÉ, GERSEN, KEMPIS, DESBILLONS). Tous ces ouvrages sont écrits en latin. Eusebe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 82 ans. On a gravé son portrait avec cette inscription : *Litterarum, maximè sacrarum, per Bavariam restaurator*.

AMOS, le troisieme des

douze petits prophetes, étoit un berger, de la ville de Thécué, comme il le dit lui-même au commencement de sa prophétie. S. Jerôme l'appelle, *pastor, & rusticus, & ruborum mora distringens.* Il vivoit sous les regnes d'Osias, roi de Juda, & de Jéroboam II, roi d'Israël. Ses prophéties, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession, elles n'en sont que plus expressives & plus pittoresques. Amazias, prêtre de Béthel, le fit mourir vers l'an 785 avant J. C. L'auteur de la *Vie des prophetes*, attribuée à S. Epiphane, S. Clément d'Alexandrie, & quelques auteurs modernes ont cru que ce prophete étoit le même qu'Amos pere du prophete Isaïe. Mais S. Augustin, S. Jerôme, S. Basile, S. Isidore, &c., rejettent avec raison ce sentiment. Le pere du prophete Isaïe étoit un homme de qualité de la ville de Jérusalem; & le prophete Amos avoue lui-même, qu'il étoit un berger. Outre cela, on écrivoit ces noms diversement; quoique les latins n'y fassent point de différence.

AMOUR, (Guillaume de Saint-) naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté. Il eut un canonicat à Beauvais, & prit le bonnet de docteur de Sorbonne. Les privileges accordés aux religieux mendians, ayant offensé l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, & remplit sa mission avec une ardeur qui tenoit du fanatisme. Son livre *Des périls des derniers tems*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux, & en particulier contre les Dominicains. « L'estime & » la faveur, dit l'abbé Berault, » que les personnes les plus » illustres témoignerent à ces » religieux, leur attirerent bien » des reproches & des injures. » On les chargea de toutes les » imputations qu'on a renou- » vellées si souvent depuis, & » qu'on ne se lassera jamais de » répéter, contre les nouveaux » venus, dont le zele & les » talens feront ouvrir les yeux » sur la dégradation & l'inu- » tilité de leurs prédécesseurs » dans la jouissance de la consi- » dération publique. Alexandre IV condamna Guillaume, & le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti que ce même pontife, mieux instruit de son génie inquiet & tracassier, lui écrivit qu'il lui défendoit d'entrer en France, d'enseigner & de prêcher. Saint-Amour fut obligé de rester dans son village jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, & y fut bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, se contentant de traiter l'auteur avec indifférence. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages ont été publiés en 1632, in-4°. Ils sont au nombre de trois. Le 1er. a pour titre: *De Pharisæo & Publicano.* Le IIe.: *De periculis novissimorum temporum.* Le IIIe.: *Collationes Scripturæ sacræ.* Il attaque dans tous ces écrits les ordres mendians,

avec un enthousiasme qui le rend plaisant. S. Thomas & S. Bonaventure, religieux l'un & l'autre, soutinrent avec plus de dignité la cause de leur état. Le premier sur-tout se distingua dans ce travail. Il prononça à Anagnie, en présence du pape, une longue apologie, où avec la force & la précision qui caractérisent tous ses écrits, il défendit les religieux contre les allégations diverses de leur injurieux agresseur. Sa seule personne, sa conduite, ses lumineux écrits, étoient une apologie permanente de l'institut qu'il avoit embrassé, par les plus héroïques sacrifices.

AMOUR, (Louis Gorin de Saint-) étoit fils d'un cocher du corps du roi, & filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, & fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit brillé durant le cours de ses études. Les évêques, partisans de Jansenius, l'envoyerent à Rome, sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pas pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclus de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal* de ce qui s'étoit passé à Rome, touchant les cinq propositions, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il fut imprimé en 1662, in-fol. Il est aussi vrai, que peut l'être le *Factum* d'un avocat dont la tête n'est pas peu exaltée, & qui parle contre sa partie adverse. Un arrêt du conseil d'état de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs prélats, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. Le cardinal Bona en fit une censure détaillée que nous avons en manuscrit, datée du mois de février 1664. Le savant prélat y dévoile excellemment la mauvaise foi & l'esprit hétérodoxe du *Journaliste*.

AMPHIARAUS, fils d'Oiclès, fut l'inventeur de la divination par les songes, suivant Pausanias. Ayant prévu par son art qu'il seroit tué à l'expédition de Thebes, il se cacha pour ne pas y aller. Sa femme Eryphyle, tentée par un riche collier d'or qu'on lui promit, découvrit l'endroit de sa retraite. Par-là ayant été contraint de se rendre à cette guerre, il y fut englouti tout vivant dans la terre, avec son chariot. Les Oropéens lui éleverent un temple, dont l'oracle eut beaucoup de célébrité.

AMPHICTION *ou* AMPHYCTION, fils de Deucalion & de Pyrrha, régnoit aux Thermopyles, dans le tems qu'Amphictis, roi d'Athenes, qu'on a mal-à-propos confondu avec lui, jouissoit du royaume usurpé sur Cranaüs son beau-pere. Le roi des Thermopyles, bien différent de cet usurpateur, étoit un prince plein de sagesse & d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différens états de la Grece par un lien commun, il établit une confédération entre 12 villes grecques, dont les députés se rendoient deux fois l'année aux Thermopyles pour y délibérer sur leurs affaires, après avoir honoré les dieux en commun par des sacrifices. Par ce moyen Amphiction établissoit l'union

& l'amitié entre les Grecs, & les assujettissoit à un culte réglé de la divinité, qui seul peut adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Cette célebre assemblée s'appelloit le *Conseil des Amphictions*, du nom de celui qui l'avoit instituée, l'an 1522 avant J. C. Chaque ville envoyoit deux députés à cette espece d'états-généraux; mais la moindre infidélité à la patrie suffisoit pour empêcher d'y être admis. Cælius prétend qu'Amphiction est le premier qui ait appris aux hommes à tremper leur vin; Rhodigin dit que cet usage lui fut enseigné par Bacchus lui-même; mais est-il croyable que le dieu de l'ivrognerie ait donné aux hommes des leçons de tempérance & de sobriété?

AMPHILOQUE, (S.) fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avoit d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur Théodose des loix très-séveres contre les hérétiques, lui faisant connoître les troubles que l'esprit de secte ne manque jamais d'exciter dans la constitution de l'état, comme dans celle de la religion. On dit que ce Saint, fâché de ce que ce prince écoutoit favorablement les Ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devoit. L'empereur irrité ordonnoit qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit: *Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, & vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure: comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphement contre son fils unique?* Cette seule réponse, dont la force & la sagesse fut goûtée par Théodose, détermina cet empereur à punir les Ariens. S. Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, présida au concile de Side, & fit admirer son zele dans l'un & dans l'autre. Il n'est plus fait mention de lui après l'année 394. Il paroît qu'il mourut vers ce tems-là. S. Grégoire de Nazianze appelle S. Amphiloque « un pontife irréprochable, un » ange, un héros de la vérité ». Nous savons, par le témoignage du même Pere, que le saint évêque d'Icone procura la guérison à des malades par ses prieres, par l'invocation de la Ste. Trinité, & par l'oblation du sacrifice. Il nous reste de lui des fragmens de divers ouvrages, qu'on trouve dans la *Bibliotheque des Peres;* & une lettre sur les synodes, publiée par Cotelier. Le P. Combefis donna une bonne édition de tout ce que nous avons de S. Amphiloque, à Paris, 1644, in-fol en grec & en latin; mais les huit *Sermons* que Combefis lui attribue, sont évidemment d'un auteur qui a vécu plus tard. Peut-être sont-ils d'Amphiloque de Cyzique, ami de Photius, lequel florissoit en 860. La *Vie de S. Basile*, attribuée à S. Amphiloque d'Icone, paroît être l'ouvrage d'un Grec moderne, & ne mérite aucune confiance.

AMPHION Dircéen, fils de Jupiter & d'Antiope, femme de Licus, roi de Thebes, qui la répudia, jouoit de la lyre avec tant de grace, que les ro-

chers le ſuivoient, & que les pierres, dociles au ſon de ſon inſtrument, ſe rangerent d'elles-mêmes pour former les murailles de Thebes. Ceux qui ont voulu donner un ſens raiſonnable aux abſurdités du paganiſme, diſent que cette fable ſignifie qu'Amphion gagnoit tous les cœurs par ſon éloquence, ou plutôt qu'il engagea des hommes à demi-ſauvages à ſe raſſembler en ſociété, & à former une ville qu'il régla par des loix ſages. C'eſt du moins l'idée qu'en donne Horace; car après avoir rapporté le pouvoir qu'exerça Orphée ſur les antropophages, il ajoute immédiatement;

Dictus & Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc ſapientia quondam,
Publica privatis ſecernere, ſacra profanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
Oppida moliri, leges incidere ligno.
HOR. A. P.

Amphion vivoit l'an 1417 avant J. C., & fut, ſelon la fable, tué à coup de fleches par Apollon & Diane. Pauſanias parle d'un autre Amphion, fils d'Aceſtor, qui excella dans la ſculpture chez les Grecs.

AMPHION. *Voy.* ECHION.

AMPHITRITE, fille de Doris & de Nérée ou de l'Océan, & femme de Neptune, eſt la déeſſe de la mer, ſuivant les mythologiſtes.

AMPHITRYON, fils d'Alcée & époux d'Alcmene, succéda à ſon beau-pere, qu'il tua par mégarde. Dans le tems qu'il étoit occupé à faire la guerre aux Téléboëns, Jupiter alla voir Alcmene, ſous la figure de ſon mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé Hercule; & l'autre, fils d'Amphitryon, fut appellé *Iphiclus*. Cette fable a fourni à Plaute & à Moliere le ſujet d'une comédie; il ſeroit à ſouhaiter que dans l'une & l'autre la décence & les bonnes mœurs ne fuſſent pas compromiſes.

AMPSING, (Jean-Aſſuerus) profeſſeur en médecine dans l'univerſité de Roſtock, né dans la province d'Over-Iſſel, eſt auteur de quelques ouvrages ſur ſon art. I. *Diſputatio de calculo*, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis, liber*, 1619, in-4°, & 1623, in-8°. III. *De dolore capitis diſputatio*, 1618, in-4°, &c. Il étoit médecin du duc de Mecklebourg, lorſqu'il mourut le 19 avril 1642, âgé de 83 ans.

AMRI, roi d'Iſraël, fut proclamé ſouverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, & mourut après un regne rempli d'impiétés, l'an 918 avant J. C. Son fils Achab, digne de lui, fut ſon ſucceſſeur.

AMROU-BEN-AL-AS, un des plus grands capitaines des premiers Muſulmans, conquit l'Egypte, la Nubie & une grande partie de la Lybie. Il bâtit la ville de Foſthat ou Fuſtat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte; il aſſiégea Jéruſalem & la prit. Amrou eut un fils nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les *Ahadith*, c'eſt-à-dire, les *Hiſtoires*

dont la tradition musulmane est composée. L'un & l'autre vivoient dans le VIIe. siecle.

AMSDORF, (Nicolas) de Misnie, prit Luther pour maître, & écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les Catholiques & le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naümbourg, quoique cet héréfiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat Luthérien soutenoit que les bonnes œuvres étoient pernicieuses au salut, lorsqu'on les regardoit comme des moyens d'y parvenir. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent appellés *Amsdorfiens.*

AMULIUS, roi des Latins, chassa du trône son frere Numitor, & fit vestale Rhea Sylvia sa niece, dont les enfans auroient pu rentrer dans les droits de leur aïeul; mais ses précautions furent inutiles. Cette princesse mit au jour Remus & Romulus, qui tuerent Amulius, & rendirent la couronne à Numitor, vers l'an 754 avant J. C.

AMULON. *Voy* AMOLON.

AMURAT I, empereur des Turcs, appellé *l'Illustre* par un peuple chez qui la valeur militaire efface tous les crimes, succéda à Orcan son pere, l'an 1360. Il prit sur les Grecs la Thrace, Gallipoli & Andrinople, dont il fit le siege de son empire; il vainquit les Serviens & les Bulgares, & conquit la Basse-Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, & honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, & exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avoient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnerent la mort de leurs propres mains, pour s'arracher à la douleur de voir verser le sang d'un pere ou d'un fils. Amurat remporta 37 victoires, & périt dans la derniere en 1389, assassiné en trahison par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avoit mise en déroute. Amurat établit la milice des Janissaires, & lui donna la forme qu'elle a encore aujourd'hui.

AMURAT II, empereur des Turcs, fils & successeur de Mahomet I, commença à régner en 1421, & porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire Grec; mais il fut obligé de lever le siege de Constantinople & de Belgrade en 1422. Il fut le premier des Turcs qui se servit du canon, sans que cette nouvelle machine de destruction pût faire rendre Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique, qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, & Jean Castriot, prince d'Albanie, pere du fameux Scanderbeg, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en ôtage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, & en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en étoit roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avoient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Evangile, qu'on apprit les mouvemens que faisoient les Grecs, les Vénitiens & autres nations alliées de Ladislas, pour venir à son secours. Dans ces circonstances le cardinal Julien

Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada Ladislas de le rompre, alléguant que lié avec les princes chrétiens, il n'avoit pu traiter sans eux (*Voy.* CÉSARINI). Les Hongrois reprirent les armes; le roi & le célebre Huniade se mirent à leur tête. Mais Amurat leur ayant livré bataille à Varne en 1444, les défit entiérement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt, on ne sait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-tems douteuse. Amurat auroit pris la fuite au commencement du combat, si ses Officiers ne l'avoient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats alloient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, & qu'il s'écria: *Jesus! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. Si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure & la mienne.* Cette victoire fut suivie d'une autre qu'il remporta l'année suivante sur Huniade, auquel il tua plus de 20 mille hommes. Scanderbeg vengea Huniade: il défit plusieurs fois Amurat, & le força de lever le siege de Croye, capitale d'Albanie. Amurat, piqué de l'affront qu'il avoit reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines Mahométans; mais l'ambition l'emportant sur l'amour de la retraite, il revint assiéger inutilement Croye, & mourut, dit-on, de désespoir près d'Andrinople, dans sa 75me. année, en 1451. Ce prince Turc étoit à la fois philosophe & conquérant, mais sa philosophie ne le rendit pas meilleur.

AMURAT III, empereur des Turcs, fils & successeur de Selim II, monta sur le trône en 1574. Il augmenta ses états, fit étrangler ses freres, prit Raab en Hongrie & Tauris en Perse. Les Croates & l'empereur Rodolphe II, mirent ses troupes en déroute. Amurat sut réprimer les Janissaires. Un jour qu'ils vinrent lui demander en tumulte la tête du grand-trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, & fit trembler les autres. Ils se révolterent, avec plus de succès, quelques années après; ce qui joint à d'autres disgraces, le fit mourir de chagrin en 1595, à l'âge de 50 ans. Il avoit ce courage mêlé de cruauté, que l'on voit dans presque tous les héros Turcs: il ne fut pas moins livré à la débauche: la luxure & les vices crapuleux allant presque toujours de société avec la cruauté (*Voyez* NÉRON).

AMURAT IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône après Mustapha, en 1623. Il prit d'assaut Bagdad en 1638, & secouroit dans le même tems le grand-Mogol Cha-Goan, contre son fils Aurenzeb. Il contint les Janissaires, en les occupant à combattre des peuples qui ne songeoient point à l'inquiéter, & à envahir des provinces sur lesquelles il n'avoit aucun droit. A l'ambition d'un conquérant, il joignoit la valeur, la cruauté & la débauche. Il mourut d'un excès de vin, tout Musulman qu'il étoit, en 1640, âgé de 31 ans.

AMY, (N.) avocat au par-

lement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique : I. *Observations expérimentales sur les eaux des rivieres de Seine, de Marne*, &c., 1749, in-12. II. *Nouvelles Fontaines filtrantes*, 1757, in-12. III. *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb & d'étain*, 1757, in-12. Tous ces ouvrages sont remplis d'observations utiles, & par-là préférables à tout ce qui n'a que de vains ornemens.

AMYMONE, l'une des 50 Danaïdes, épousa Encelade, qu'elle tua la premiere nuit de ses noces, selon l'ordre de son pere. Pressée de remords, elle se retira dans les bois, où voulant tirer sur une biche, elle blessa un satyre qui la poursuivit, & dont elle devint la proie malgré Neptune qu'elle imploroit. Ce Dieu la métamorphosa en fontaine.

AMYNTAS I, roi de Macédoine, succéda à son pere Alcetas, vers l'an 656 avant J. C. Il se fit aimer de ses sujets & craindre de ses voisins. Son regne fut d'environ 50 ans.

AMYNTAS II *ou* III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est placé dans l'histoire, que parce qu'il fut le pere de Philippe & l'aïeul d'Alexandre. Les Illyriens & les Olynthiens défirent son armée. Il mourut après un regne de 24 ans, en 374 avant J. C.

AMYOT, (Jacques) naquit à Melun en 1513, de parens plus vertueux qu'opulens; son pere étoit, selon quelques-uns, marchand mercier, non boucher, comme dit de Thou. La prodigieuse fortune qu'il fit, a rendu les littérateurs fort curieux de savoir l'état de sa famille. Ce qu'on sait de certain, c'est qu'elle étoit très-obscure. Amyot commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva au milieu des champs dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avoit quitté sa maison pour échapper à un châtiment, se rendit à Paris & y mendia. Une dame, qui le trouva d'une figure fort aimable, le prit pour accompagner ses enfans au college. Amyot profita de cette occasion pour se former. Il recueillit les fleurs & les fruits de la littérature, & brilla dès-lors à Paris. Il quitta cette ville peu de tems après, parce qu'on l'accusoit d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme de Berri, qui lui confia ses enfans. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une épigramme grecque, que ses éleves présenterent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri, que l'auteur étoit digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent, selon quelques auteurs, le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités : mais cette origine de sa fortune paroît un peu romanesque, & est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris au college du cardinal le Moine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Boucherel, alors secrétaire-d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François I : & ce fut par le crédit de cette princesse,

qu'il eut la chaire de Lecteur public en grec & en latin dans l'université de Bourges. Amyot traduisit *les Amours de Théagene & de Chariclée*, roman grec d'Héliodore d'Emese, qui, dit sagement l'abbé Le Bœuf, *auroit été bien remplacé par la traduction d'un Pere Grec* : mais sous François I qui en fait de mœurs n'y regardoit pas de si près, cette plate & dégoûtante lubricité lui valut l'abbaye de Bellozane. Le même esprit lui fit traduire les *Amours de Daphnis & de Chloé*, de Longus, conte plus obscene encore, qui a paru en 1718, avec des figures gravées par Audran. Après la mort de François I, Amyot suivit en Italie Morvilliers. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon, & Odet de Selves, ambassadeur à Venise. Ce fut dans cette ville qu'il reçut ordre de Henri II, de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, où il se plaignoit de ce qu'il ne pouvoit envoyer ses évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisoit en Italie. Amyot, à son retour, fut fait précepteur des enfans de France. Charles IX, son éleve, le nomma son grand-aumônier, & lui donna quelque tems après l'abbaye de S. Corneille de Compiegne & l'évêché d'Auxerre. Henri III, qui avoit été aussi son disciple, lui conserva la grande-aumônerie, & y ajouta pour toujours l'ordre du S. Esprit, en considération de ses talens & de ses services. Amyot manqua à la reconnoissance qu'il devoit pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit de Thou; mais cet historien souvent prévenu, a été contredit sur ce fait par l'auteur de la *Vie* de ce prélat, qui mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans. Le plus célebre de ses ouvrages est sa *Traduction des Œuvres de Plutarque*, qui est estimée encore aujourd'hui, malgré tant d'autres, écrites en langage moderne. « Tant qu'un » style simple & naïf aura de » quoi plaire, dit l'auteur des » *Trois siecles*, elle sera lue » avec plaisir par ceux qui aiment à retrouver les traces » de l'ancienne aménité fran» çoise ». On en a beaucoup moins loué l'exactitude; elle fourmille de contre-sens & de fautes. Quelques savans même ont voulu persuader qu'Amyot avoit traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliotheque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur en langue grecque, qu'un homme qui faisoit assez bien des vers dans la même langue, ne sût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot *Sept livres de Diodore de Sicile* & quelques Tragédies grecques, &c. La bonne édition de Plutarque est de Vascosan, 1567 & 1574, 13 vol. in-8°, 6 aux Vies, 7 aux Morales, avec la table. Il faut prendre garde si dans le tome VI des Vies, celles d'Annibal & Scipion par l'Ecluse s'y trouvent. Le même Vascosan a donné une édit. de Plutarque, en 4 vol. in-fol.; & Cussac, à Paris, en a publié une belle édit. en 22 vol. in-8°., 1783 (*Voyez* Brotier.). Les *Œuvres mêlées d'Amyot* sont imprimées à Lyon, 1611, in-8°.

AMYRAULT, (Moïse)

naquit à Bourgueil en Touraine, l'an 1596. Son pere voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amyrault préféra la théologie, & vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avoit une académie florissante, se félicita d'un tel éleve; & bientôt Amyrault fut professeur lui-même. En 1631, le Synode de Charenton, auquel il avoit été député, le nomma pour haranguer le roi, qui le reçut comme un homme que sa modération distinguoit parmi ses collegues. Il mourut en 1664, regretté des protestans & estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui : I. Un *Traité de la Grace & de la Prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de Cameron, s'éloigne moins de la doctrine catholique, que les autres théologiens protestans. II. Une apologie de sa religion, 1647, in-8°. III. Une *Paraphrase sur le Nouveau-Testament*, 12 vol. in-8°. IV. Une autre sur les *Psaumes*, in-4°. V. *La Vie de la Noue*, dit *Bras-de-fer*, Leyde, 1661, in-4°. VI. Une *Morale chrétienne*, &c.

AMYRIS, nom d'un Sybarite qui fut envoyé à Delphes par ceux de sa nation, pour apprendre de l'oracle, si le bonheur dont ils jouissoient, seroit de longue durée? L'oracle répondit que la fortune des Sybarites changeroit, & que leur perte seroit infaillible, dès qu'ils rendroient plus d'honneur aux hommes qu'aux dieux; ce qui arriva bientôt. Un esclave, souvent battu par son maître, courut aux autels des dieux comme à un asyle; on l'en arracha. Mais cet esclave, ayant eu recours à un ami de son maître, obtint qu'il seroit traité plus doucement. Amyris, se souvenant de la réponse de l'oracle, & prévoyant les malheurs des Sybarites, se retira promptement dans le Péloponnese; ses compatriotes se moquerent de sa retraite, & le traiterent d'insensé; la suite fit voir qu'il étoit le seul sage. De-là est venu l'ancien proverbe des Grecs : *Amyris devient fou*; que l'on applique à ceux qui, sous l'ombre de folie, donnent ordre à leurs affaires, & qui cachent beaucoup de sagesse sous le masque de la démence.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Medes, fut mariée à Spitamas, de qui elle eut deux fils, Spitaces & Megabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, & se cacha dans un endroit très-secret du palais. Cyrus, irrité de ne le pouvoir trouver, ordonna qu'on mît Amytis, son mari & ses enfans, à la question. Astyages se découvrit alors, & fut traité avec plus d'humanité, qu'il n'avoit osé l'espérer; mais Spitamas, gendre, fut puni de mort pour avoir répondu qu'il ne savoit où il s'étoit caché. Son plus grand crime étoit d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses & Tanyoxarces naquirent de ce second mariage, vers l'an 550 avant J. C. Ils succéderent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avoit eus de Spitamas. Tanyoxarces ayant été em-

poisonné par ordre de son frere, & Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, elle pressa Cambyses de lui livrer celui qui lui avoit conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, & ce refus, joint à sa douleur, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Ctesias est l'auteur qui a fourni ces anecdotes; mais on sait le peu de croyance qu'il mérite. *Voyez son article.*

AMYTIS, fille de Xercès I, fut mariée à Megabize, homme illustre, qui tient un rang distingué dans l'histoire de Perse. La conduite de cette princesse répandit beaucoup d'amertume sur la vie de son époux. Après sa mort, elle suivit son penchant à la volupté, & s'abandonna à des excès qui la conduisirent au tombeau.

ANACHARSIS, philosophe Scythe, disciple de Solon, s'illustra à Athenes par son savoir, son désintéressement, sa prudence & ses mœurs austeres. De retour dans sa patrie, il voulut y introduire les dieux & les loix de la Grece; mais il fut tué par le roi des Scythes, vers l'an 550 avant J. C. Parmi plusieurs sentences triviales qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. *La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété.* Anacharsis, voyant qu'à Athenes les grandes affaires étoient décidées par la multitude assemblée, & souvent très-mal, disoit : *Les gens de bon-sens proposent les questions, & les foux les décident.* On dit qu'il comparoît les loix qui ne sont observées que par le peuple, tandis que les grands les violent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore que ce philosophe étant sur mer, demanda au pilote de quelle épaisseur étoient les planches du vaisseau? & que celui-ci ayant répondu *de tant de pouces;* le philosophe Scythe lui répliqua : *Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant.* C'est sans doute ce qui a donné lieu à ces vers de Juvenal :

Digitis a morte remotus
quatuor, aut septem si sit latissima
tæda.

Un Grec lui ayant reproché qu'il étoit Scythe. *Je sais*, lui répondit-il, *que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais vous déshonorez la vôtre.* Ceux qui ont attribué à Anacharsis l'invention de la roue des potiers de terre, ne savent point qu'Homere, qui l'avoit précédé de quelques siecles, en parle dans ses poëmes. Phedre le met à côté d'Esope parmi les Barbares qui se sont fait un nom immortel par leur esprit :

Thrax Œsopus potuit, Anacharsis Scytha
Condere æternam famam ingenio suo.

L'abbé Barthélemi a publié, en 1788, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, 7 vol. in-8°, un tableau de la Grece, où il y a des applications plus ou moins heureuses aux mœurs & aux hommes d'aujourd'hui: ouvrage diffus, surchargé d'érudition & excessivement louangeur, annoncé & prôné avec un enthousiasme beaucoup trop vif, pour qu'il eût pu durer long-tems; mais l'on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de très-beaux morceaux, &

que malgré quelques symptômes de la philosophie du jour, c'est un des ouvrages modernes où elle se montre avec le plus de retenue & de décence : il y a même bien des réflexions dont ses coryphées n'ont pas lieu d'être contens.

ANACLET *ou* CLET, (S.) natif d'Athenes, ayant entendu prêcher S. Pierre, se convertit & s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre & prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à S. Lin, en 78 ou 79. Il vit, avec la plus sensible douleur, les ravages que causoit dans le troupeau de J. C. la troisieme persécution que Trajan, pour lors en Orient, excita contre l'église en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces tems orageux. Des martyrologes très-anciens lui donnent le titre de martyr.—Quelques auteurs disent que S. Anaclet succéda à S. Clément; mais l'opinion commune, conforme au canon de la Messe, le place après S. Lin. (*Voyez* ce *dernier mot.*) On a prétendu aussi distinguer S. Anaclet de S. Clet, & cette assertion n'est pas sans autorité, mais il paroît que le sentiment commun est le plus vrai.

ANACLET, (Pierre de Léon) antipape, étoit parvenu à se faire élire par ses richesses & la puissance de sa famille, originairement Juive. Il tiroit son nom du pape Léon IX, qui avoit converti & baptisé son pere. Après avoir passé une jeunesse libertine en France, il s'étoit fait moine à Cluni. Etant venu à Rome, il fut fait cardinal par le crédit de sa famille, puis employé en plusieurs légations, où l'on reconnut, avec le dernier scandale, que la profession religieuse n'avoit pu que suspendre dans lui le débordement de ses mœurs. Dès qu'on lui eut déféré le titre de pape, il marcha bien accompagné à S. Pierre & autres églises, & les dépouilla de ce qu'il y avoit de précieux & même de sacré. On dit qu'il ne put trouver aucun Chrétien qui osât briser les calices, afin d'en appliquer l'or à l'usage qu'il en vouloit faire, & qu'il fut obligé pour cela de recourir aux gens de la religion de ses peres. Au moyen des largesses qu'il se mit en état de faire par ce brigandage sacrilege, il acheva de gagner le peuple & la plupart des grands. Il fut excommunié dans plusieurs conciles tenus en France, & enfin dans celui de Pise, tenu l'an 1134. Il mourut l'an 1138, après la défaite de Roger, duc de Sicile, auquel il avoit donné le titre de roi de Naples & de Sicile. *Voyez* INNOCENT II.

ANACRÉON, né à Téos en Ionie, florissoit vers l'an 532 avant J. C. Polycrate, tyran de Samos, l'appella à sa cour, & trouva en lui un fidele compagnon de volupté. Hypacus, fils de Pisistrate, le fit venir à Athenes, dans un vaisseau de 50 rames qu'il lui envoya. Ce poëte, livré à la débauche la plus infâme, n'a chanté dans ses poésies que l'amour & le vin. Les glaces de la vieillesse ne furent pas capables d'éteindre l'ardeur de ses passions, & il porta son intempérance jusqu'à l'âge de 85 ans. Dans cette décrépitude, il soutenoit sa langueur par

des raiſins ſecs; & un pepin qui s'arrêta à ſon goſier, l'étrangla. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce Grec. Ce qui nous reſte a été publié par Henri Etienne, qui y joignit une verſion latine, digne de l'original. Corneille Paw, dans l'édition qu'il donna en 1732, in-4°, des œuvres d'Anacréon, prétend que les poéſies que nous avons ſous ſon nom, ſont un recueil de pieces de différens poëtes de l'antiquité. Il a entaſſé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe; mais il ne faut qu'une ſimple réflexion ſur l'uniformité du ſtyle des œuvres d'Anacréon, pour le détruire entiérement. Les éditions les plus eſtimées de ce poëte, ſont celles de Joſué Barnés, à Cambridge, 1705, in-12, Londres, 1706, in-8°, Utrecht, 1732, in-4°. *Voyez* LONGEPIERRE.

ANAITIS, divinité adorée autrefois par les Lydiens, par les Arméniens & par les Perſes. La religion de ces peuples, ſur-tout dans la contrée voiſine de la Scythie, les obligeoit de ne rien entreprendre que ſous les auſpices de cette déeſſe. On faiſoit les aſſemblées importantes dans ſon temple. Suivant le rit des abominations païennes, les plus belles filles étoient conſacrées à cette divinité, & s'abandonnoient à ceux qui venoient lui offrir des ſacrifices. Elles prétendoient, par cette proſtitution, devenir plus nobles & plus dignes d'être mariées. Dans ces tems de ténebres la corruption des mœurs étoit parvenue à anéantir toutes les notions de l'honneur & de la vertu: & de tous ces prétendus ſages qu'on appelle *Philoſophes*, nous n'en voyons aucun qui ait péroré contre ces infamies.

ANANIAS, dont le Chaldaïque eſt SIDRACH, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes, pour n'avoir pas voulu adorer la ſtatue de Nabuchodonoſor; mais ils n'y périrent point. Dieu les tira miraculeuſement de la fournaiſe où ils avoient été jetés, vers l'an 538 avant J. C.

ANANIAS, fils de Nébédée, ſouverain pontife des Juifs, ayant été accuſé d'avoir voulu ſoulever le peuple, fut envoyé priſonnier à Rome pour ſe juſtifier devant l'empereur: il y réuſſit, & revint abſous. Après ſon retour, il fit mettre S. Paul en priſon, & le fit ſouffleter; cet apôtre lui dit dans un mouvement d'eſprit prophétique: *Dieu vous frappera, muraille blanchie* (Act. 23. 3.). Ananias fut maſſacré dans Jéruſalem, au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, ainſi que l'avoit prédit S. Paul.

ANANIAS, Juif des premiers convertis, eut la hardieſſe de mentir au St.-Eſprit, & de vouloir tromper S. Pierre ſur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec ſa femme Saphire, qui avoit eu part à ſon crime. « Il » étoit libre à chacun, dit » un hiſtorien de l'Egliſe, de » vendre ou de garder ſes » biens. Mais dans le cas où » l'on ſe déterminoit à les ven» dre pour contribuer au ſou» lagement des pauvres, on » paroiſſoit s'engager par un » vœu, ou du moins par une » promeſſe

» promesse solemnelle, de re-» noncer à toute possession » temporelle, pour embrasser » un genre de vie plus parfait. » Aussi voyons-nous qu'Ana-» nias & Saphire furent frap-» pés de mort aux pieds de » S. Pierre, pour s'être réser-» vé une partie du prix pro-» venant de la vente de leurs » biens; & l'apôtre ne leur re-» procha autre chose, sinon » d'avoir menti au St. Esprit, » en prétendant tromper les » ministres du Seigneur ». Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Peres ne sont point d'accord. Les uns esperent qu'ils se seront repentis à la voix de Saint Pierre, & qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée : vu sur-tout qu'ils l'expierent par un châtiment temporel; telle est l'opinion d'Origene, de S. Jerôme & de S. Augustin; d'autres avec S. Chrysostome, S. Basile, &c., craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence.

ANANIAS, disciple des Apôtres, qui demeuroit à Damas, eut ordre de J. C., qui lui apparut, d'aller trouver S. Paul nouvellement converti, ce qu'il exécuta. On ne sait aucune autre circonstance de sa vie; il fut enterré à Damas dans une église, dont les Turcs ont fait une mosquée, & ils ne laissent pas de conserver beaucoup de respect pour son tombeau.

ANANUS *ou* ANNE, grand-sacrificateur des Juifs, beau-pere de Caïphe, eut cinq fils, qui posséderent après lui la grande sacrificature. C'est chez cet Ananus que J. C. fut mené dans sa passion.

ANASTASE I, (S.) Romain de naissance, succéda au pape Sirice, en 398. Il dut son élévation à la gloire que ses travaux & ses combats lui avoient acquise. S. Jerôme l'appelle *un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté & d'une sollicitude apostolique.* Il s'opposa fortement aux progrès de l'Origénisme, & condamna la traduction du Périarchon d'Origene, par Rufin, comme tendante à affoiblir notre foi, fondée sur la tradition des Apôtres & de nos Peres. Ce sont les termes dont il se servit dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Jean, évêque de Jérusalem. Quant à Rufin, il ne condamna point sa personne, & laissa à Dieu le soin de juger de l'intention qu'il avoit eue en traduisant le *Périarchon* (*Voyez* RUFIN). Dans la même lettre, le Saint promet de veiller au maintien de la foi, & de prémunir contre l'erreur toutes les nations de la terre, qu'il appelle les parties de son corps. S. Anastase mourut le 14 décembre 401, après avoir siégé trois ans & dix jours. Selon S. Jerôme, il fut enlevé de ce monde, parce que Dieu voulut lui épargner la douleur de voir le sac de Rome par Alaric, roi des Goths, lequel arriva en 410. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques, dont la plus grande partie est présentement dans l'église de Ste. Praxede. Le martyrologe romain le nomme, sous le 27 d'avril, qui fut apparemment le jour d'une des translations dont nous avons parlé.

ANASTASE II, élu pape le 24 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anastase en faveur de la religion catholique, & à Clovis pour le féliciter sur sa conversion. Il mourut le 17 novembre 498.

ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'église avec sagesse, & ne fut que deux ans sur le saint-siege.

ANASTASE IV, pape, le 9 juillet 1153, après Eugene III, se distingua par sa charité dans une grande famine. Il mourut le 2 décembre 1154.

ANASTASE, (S.) Persan, fils d'un mage, frappé du bruit que faisoit l'enlevement de la vraie croix par Chosroès, voulut examiner d'où pouvoit venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardoit comme infâme; il se mit à étudier leur religion, l'embrassa & la confessa par son sang, le 22 janvier l'an 628. S. Anastase avoit prédit la chute prochaine du tyran Chosroès, & la prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'empereur Héraclius entra en Perse. Les Actes de ce Saint sont authentiques, & ont été loués par le 7e. concile général, environ 160 ans après sa mort. Le même concile approuva l'usage de peindre la tête de S. Anastase, ainsi que l'ancienne image de cette même tête, célebre par plusieurs miracles, & que l'on gardoit à Rome avec une vénération singuliere. On la voit encore aujourd'hui dans l'église du monastere de Notre-Dame *ad aquas salvias*, qui porte le nom de Saint Vincent & de Saint Anastase.

ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, & fut ensuite chassé par ses partisans. *Voyez* BENOÎT III.

ANASTASE-SINAÏTE, ainsi appellé, parce qu'il étoit moine du Mont-Sinaï, florissoit à la fin du VIe. siecle. Il sortit souvent de sa retraite pour la défense de l'église. Etant dans la ville d'Alexandrie, il confondit publiquement les hérétiques Acéphales, & leur montra, avec la derniere évidence, qu'ils ne pouvoient condamner S. Flavien, sans condamner en même tems tous les Peres de l'Eglise. Ses raisons furent si convaincantes, que le peuple témoigna une grande indignation contre ces hérétiques, & pensa même les lapider. Le Saint prit ensuite la plume, & composa le livre intitulé : *Odegos* ou *le Guide du vrai chemin*. Il y réfute les Eutychiens, connus sous le nom d'*Acéphales*, & y établit des regles fort judicieuses contre toutes les hérésies. On ignore l'année de sa mort; il est certain qu'il vivoit encore en 578. Outre le livre dont nous venons de parler, il composa plusieurs ouvrages ascétiques qui sont parvenus jusqu'à nous. I. Les *Considérations anagogiques sur l'Hexameron*, ou l'ouvrage des six jours de la création, expliqué dans un sens mystique & allégorique. II. Les 154 *Questions;* ce n'est, pour ainsi dire, qu'une compilation des passages des Peres & des conciles sur la vie spirituelle. III. Le discours de la *Synaxe*, ou de

l'assemblée des fideles. Il y est parlé de l'obligation de confesser ses péchés aux prêtres, du respect avec lequel on doit assister à la Messe, du pardon des injures, &c. Canisius & Combefis en conseillent fortement la lecture aux prédicateurs, & à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes. IV. Deux *Discours* sur le psaume sixieme. On attribue encore à S. Anastase quelques autres écrits, dont plusieurs n'ont jamais été imprimés. Les ouvrages de ce Saint respirent par-tout la plus tendre piété.

ANASTASE, (S.) patriarche d'Antioche, s'opposa à l'empereur Justinien, qui soutenoit cette branche d'Eutychiens, qu'on appelloit les *Incorruptibles*, & mourut à Antioche en 598. Nicéphore & quelques écrivains modernes ont confondu ce Saint avec Anastase le Sinaïte.

ANASTASE, bibliothécaire de l'église romaine, assista en 869 au huitieme concile-général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape. Il traduisit en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, il y a l'*Histoire du schisme de Photius & du Concile*, en forme de préface. Anastase possédoit également bien les deux langues. Il a traduit encore du grec en latin: I. Les *Actes du VIIe. Concile.* II. Un recueil de différentes Pieces sur l'histoire des Monothélites. III. Plusieurs autres monumens de l'église orientale. On a encore de lui les *Vies des Papes*, depuis S. Pierre jusqu'à Nicolas I, publiées à Rome par Bianchini, 1718, 4 vol. in-fol. On ne sait pas précisément en quel tems mourut cet auteur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vivoit encore sous le pontificat du pape Jean VIII, qui fut élu en 872, & mourut en 882.

ANASTASE I, empereur de Constantinople, appellé *le Silentiaire*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, étoit né en 430 à Duras en Illyrie, d'une famille obscure. Il fut mis sur le trône en 491, par Adriadne, veuve du dernier empereur, & maîtresse du nouveau. Tout retentit d'abord des louanges que l'on prodiguoit à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince, dont la douceur & la justice promettoient au peuple le bonheur & la tranquillité; mais Anastase ne tarda pas à se démentir. Il se déclara contre les catholiques, & exila le patriarche Euphemius. Ne sachant de quelle religion il étoit, il vécut en prince qui n'en avoit aucune. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque tems après. Ce prince, altier & arrogant avec les prêtres, fut de la derniere bassesse avec les ennemis de l'empire. Il acheta la paix des Bulgares & des Perses. Il y eut plusieurs séditions sous son regne; mais il sut les appaiser par son hypocrisie & par son adresse. Dans la derniere, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous les ornemens impériaux, & protesta qu'il alloit sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette

comédie attendrit le peuple, qui le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement en 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns) âgé de 88 ans, regardé comme un prince qui, malgré ses défauts, avoit fait plusieurs réglemens utiles. Il donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir. Il abolit ces spectacles, où l'on voyoit les bêtes se repaître de sang humain.

ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, avoit été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumieres, ses qualités civiles & militaires le firent placer sur le trône par le peuple en 713. Il rétablit la milice, & sut tenir les Musulmans en respect. Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avoit mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrerent leur général ecclésiastique, & élurent un nouvel empereur. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux en 716; & quelque-tems après, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lequel il vint investir Constantinople. Mais Léon l'Isaurien, qui régnoit alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrerent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

ANASTASE ou ANASTASIE, (Ste.) dame Romaine, martyrisée sous Dioclétien. Quoique les actes de son martyre, rapportés par Métaphraste, ne soient pas authentiques, sa mémoire est très-ancienne & très-respectée dans l'Eglise. Son nom est dans le canon de la Messe, & dans le sacramentaire de S. Grégoire; il est dit dans les Actes de S. Chrysogone, qu'elle sortoit d'une illustre famille de Rome, que saint Chrysogone lui-même fut son tuteur, & l'instruisit dans la foi, & que quand ce saint martyr eut été arrêté à Aquilée, durant la persécution de Dioclétien, elle alla le joindre pour l'assister & le consoler dans ses chaînes. L'auteur des mêmes Actes ajoute qu'après avoir souffert diverses tortures, elle fut condamnée à être brûlée vive en 304, par le préfet d'Illyrie. On porta son corps à Rome, & on l'y déposa dans l'église qui porte encore le nom de la Sainte. Les papes disoient anciennement dans cette église la seconde Messe de la nuit de Noël; & c'est pour cela qu'on fait encore mémoire de cette Sainte à la même Messe. Parmi les sermons de S. Léon, il y en a un que ce saint pape prêcha dans la Basilique de Ste. Anastase. C'est celui où il réfute l'hérésie d'Eutychès.

ANASTASE ou ANASTASIE, surnommée l'*ancienne*, fut martyrisée à Sirmich, durant la persécution de Néron ou de Valérien. Ses reliques furent transférées à Constantinople du tems de l'empereur Léon, & du patriarche Gennade; on les mit dans l'église dite *Anastasis*, ou de la Résurrection. On les porta depuis dans l'église patriarchale de Ste. Sophie. Elles n'y étoient plus lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1453.

ANATOLIUS, patriarche

de Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siege; mais les légats de S. Léon s'y opposerent. Anatolius avoit été ordonné par l'héréfiarque Dioscore à la place de Flavien, que celui-ci avoit déposé, parce qu'il s'opposoit à ses erreurs. De plus, il avoit ordonné ensuite lui-même, Maxime, évêque d'Antioche, à la place de Domnus, aussi injustement déposé que Flavien. Cette double irrégularité rendoit Anatolius indigne de son siege: & par cette raison Saint Léon pouvoit le faire déposer; mais pour le bien de la paix, il use d'indulgence à son égard, en considération de ce que Anatolius a abandonné le parti de Dioscore: indulgence qui marque bien clairement la jurisdiction du saint-siege. « Quoi» qu'il ait abandonné l'erreur » de ceux qui l'ont ordonné, » écrit le pape à l'empereur » Marcien, il devroit avoir » soin de ne pas troubler par » son ambition, ce qu'on sait » qu'il a acquis par notre in» dulgence; car nous avons » été plus indulgens que justes » à son égard.... La dispen» sation m'est confiée; & je » me rendrois coupable, si je » permettois qu'on violât la » foi de Nicée ». S. Léon déclare ensuite que, « si le pa» triarche persiste dans son en» treprise, il le séparera de la » paix de l'église universelle ». Anatolius se rendit encore suspect en déplaçant l'archidiacre Ætius, dont la foi étoit irréprochable, pour lui substituer un nommé André, ami d'Eutychès, & qui s'étoit porté pour délateur contre Flavien. S. Léon le reprit de cette prévarication, & Anatolius répara sa faute en rétablissant Ætius. Anatolius mourut en 458.

ANATOLIUS, (St.) né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva avec succès l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire & la rhétorique. Il nous reste de lui quelques ouvrages, entr'autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrina temporum* de Bucherius, à Anvers, 1634, in-fol.

ANAX, fils du Ciel & de la Terre. Son nom étoit révéré comme quelque chose de sacré; on ne le donnoit par honneur, qu'aux demi-dieux, aux rois & aux héros. Si on leur adressoit la parole, ou si on en parloit au pluriel, on les nommoit *Anactes* ou *Anaces*.

ANAXAGORE, surnommé l'*Esprit*, parce qu'il enseignoit que l'Esprit divin étoit la cause de cet univers, naquit à Clazomene dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J. C. Il eut pour maître Anaximene, qui en fit un de ses meilleurs disciples. Anaxagore voyagea en Egypte, & s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Être-Suprême, sans se mêler des querelles des hommes. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts particuliers, que pour les intérêts publics. Un jour que ses parens lui reprochoient qu'il laissoit dépérir son patrimoine, il leur répondit en philosophe: *J'ai employé à former mon esprit, le tems que j'aurois mis à*

cultiver mes terres. Athenes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses éleves. Dans la suite il l'aida de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyoit pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passoit dans sa patrie. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit, pourquoi il étoit venu sur la terre ? *Pour comtempler le soleil, la lune & les étoiles.* Les visions qu'il débita sur ces globes, ne prouvoient pas qu'il eût beaucoup profité de ses méditations. Il enseignoit que la lune étoit habitée (*Voy.* HARTSOEKER) ; que le soleil étoit une masse de matiere enflammée, un peu plus grande que le Péloponnese ; il admettoit autant de principes que de corps composés, car il supposoit que chaque espece de corps étoit composé de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelloit *homoeoméries*, ou *homogénéites.* Comme on lui reprochoit qu'il ne se soucioit pas de sa patrie : *Au contraire*, répondit-il, en montrant le ciel, *j'en fais un grand cas.* Le plaisir qu'il prenoit à regarder le ciel, passoit chez ses compatriotes pour une espece de folie ; mais c'étoit dans la réalité un sentiment bien raisonnable, & qu'on goûteroit plus généralement, si l'on avoit l'esprit & le cœur moins embarrassés par des soins & des prétentions d'un jour. Un astronome célebre ne regardoit jamais le ciel, paré de toutes ses étoiles, dans le calme d'une belle nuit, sans le saluer avec respect, en l'appellant dans une admiration ravissante, *la cité du grand Roi* (civitas regis magni. *Ps.* 47.). Anaxagore eut de grands & d'injustes ennemis. On l'accusa d'impiété, quoiqu'il reconnût une intelligence suprême qui avoit débrouillé le cahos ; & on le condamna à mort par contumace. Anaxagore se retira à Lampsaque, où ses écoliers vinrent le chercher, & où il passa le reste de ses jours. Ses amis lui demanderent, dans sa derniere maladie, s'il souhaitoit qu'on portât son cadavre dans son pays : *Cela est inutile*, répondit-il : *le chemin qui mene aux enfers est aussi long d'un lieu que de l'autre.* On éleva sur son tombeau deux autels, l'un consacré au bon-sens, & l'autre à la vérité. Mais si l'on fait attention que ce philosophe eut une conduite bizarre & un esprit singulier, on ne saura à quelles divinités ces autels devoient être dédiés. Socrate n'estimoit pas beaucoup les livres d'Anaxagore, parce qu'il avoit négligé les causes finales, si propres à donner de l'intérêt à l'étude de la nature, & à diriger les observations des vrais philosophes. Mais si dans ses écrits Anaxagore a négligé les causes finales, il n'en est pas moins certain qu'il en a reconnu l'existence ; l'idée qu'il avoit de Dieu & du ciel, les suppose évidemment. Malgré ses écarts ce philosophe est un des plus raisonnables de l'antiquité. La seule notion d'un Esprit auteur de l'univers, lui a épargné une infinité d'extravagances & de systêmes absurdes, qui ont gravement occupé les plus fameuses têtes de la Grece & de Rome. Plutarque lui reproche néanmoins avec raison d'avoir dit

» que la sagesse & la supério-
» rité de l'homme viennent
» *uniquement de ce qu'il a des*
» *mains & non des pattes*; tan-
» dis qu'il pouvoit dire, ce qui
» est bien plus vrai, que si
» l'homme a des mains, c'est
» parce qu'un être ingénieux
» & raisonnable devoit être
» pourvu d'instrumens propres
» à exercer son industrie ».
Helvetius a reproduit cette vieille erreur d'Anaxagore dans son livre de *l'Esprit*.

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de trésor? *C'est*, dit-il, *afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auroient les clefs*. Il vivoit vers l'an 684 avant J. C.

ANAXANDRIDES, roi de Sparte, soumit les Tégéates. Il fut le premier qui, par un abus dont on n'avoit point d'exemple à Lacédémone, s'avisa d'avoir deux femmes à la fois. Il vivoit entre l'an 550 & 590, avant J. C.

ANAXANDRIDES, poëte Rhodien, vivoit du tems de Philippe, pere d'Alexandre. Suidas dit, que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre les amours des hommes & les ruses de la galanterie. Ce poëte s'étant mêlé d'attaquer le gouvernement d'Athenes, on le condamna à mourir de faim. Si cette police subsistoit chez nous, quel ravage ne feroit-elle pas parmi nos auteurs dans tous les genres! le prix du pain baisseroit à coup sûr d'un tiers pour le moins.

ANAXARQUE, philosophe d'Abdere, fut le favori d'Alexandre le Grand, & lui parla avec liberté. Ce prince, qui prétendoit être Dieu & se disoit fils de Jupiter Ammon, s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure: *Voilà du sang humain*, lui dit-il, *& non pas de celui qui anime les dieux*. Un jour que ce roi lui demandoit à table, ce qu'il pensoit du festin? il répondit qu'il n'y manquoit qu'une seule chose, la tête d'un grand seigneur, dont on auroit dû faire un plat: & dans le même instant, il jeta les yeux sur Nicocréon, tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, ce Nicocréon voulut aussi faire un plat du philosophe; il le fit mettre dans un mortier, & le fit broyer avec des pilons de fer. C'est à ce supplice que Voltaire a fait allusion, lorsqu'il a dit: *Je ne voudrois pas avoir affaire à un prince Athée qui auroit intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serois pilé*. Anaxarque dit au tyran, d'écraser tant qu'il voudroit son corps, mais qu'il ne pourroit rien sur son ame. Alors Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue. *Tu ne le feras point, petit efféminé*, lui dit Anaxarque; & aussi-tôt il la lui cracha au visage après l'avoir coupée avec les dents. Anaxarque étoit sceptique.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, vers l'an 684 avant J. C., étoit fort éloigné du despotisme qui fait de la royauté le regne du caprice & de la violence. Un homme lui ayant demandé: *Qui avoit l'autorité dans Sparte?* il répondit, *les Loix*.

ANAXIMANDRE, philosophe natif de Milet, fut dis-

ciple de Thalès, & succéda à son maître en l'école de Milet vers l'an 545 avant J. C. Il se distingua dans l'astronomie & la géographie. Il observa le premier l'obliquité de l'écliptique. Il enseigna que la lune recevoit sa lumiere du soleil. Il soutint que la terre est ronde, & inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphere pour représenter ces divisions. Il croyoit que le soleil est une masse de matiere enflammée, aussi grosse que la terre. Quelques-uns lui attribuent l'invention du Gnomon, c'est-à-dire, la maniere de connoître la marche du soleil par l'ombre d'un style; d'autres en font honneur à son disciple Anaximene. On prétend qu'il reconnoissoit le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua fort bien pour le tems, comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Toutes ces connoissances écloses tout-à-coup dans un homme isolé, au milieu d'une société où elles n'existoient pas, prouvent la fausseté du systême de M. Bailly sur la lenteur des progrès des sciences *Voy.* ANICH.

ANAXIMENE de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville après la mort d'Anaximandre, son ami & son maître. L'air étoit, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyoit que l'infini est la divinité. L'infini étoit, selon lui, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des substances inanimées, sans aucune force par elles-mêmes; mais le mouvement dont elles sont douées, leur donne la vie, & une vertu presqu'infinie. Voilà tout ce qu'on sait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, & que les Spartiates, à qui il le montra, admirerent cette merveille; mais l'histoire d'Ezechias prouve qu'il est beaucoup plus ancien.

ANAXIMENE de Lampsaque, se distingua dans l'éloquence & dans l'histoire. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son éleve dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'étoit jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très-ingénieux pour obtenir sa grace. Alexandre avoit juré qu'il ne feroit point ce qu'Anaximene lui demanderoit. Le rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Ce héros, désarmé par cette ruse, pardonna à la ville. Anaximene avoit composé les *Vies de Philippe & d'Alexandre*; une *Histoire ancienne de la Grece*, en 12 livres: mais il ne nous reste rien de tous ces ouvrages.

ANCÉE, roi des Tégéates dans l'Arcadie, fut du nombre des Argonautes. Un de ses esclaves lui prédit un jour qu'il ne boiroit plus du vin de sa vigne. Ancée se moqua de cette prédiction, & se fit apporter sur le champ une coupe pleine de ce vin. Comme il alloit la prendre, l'esclave lui dit qu'il y avoit encore du chemin de la coupe à sa bouche. On vint en même tems l'avertir que le sanglier de Calydon étoit dans sa vigne; aussi-tôt il jeta la

coupe, courut à l'animal, qui fondit sur lui & le mit en pieces. Fable qui exprime la retenue & la défiance avec laquelle il faut se livrer aux jouissances qui paroissent les plus assurées.

ANCHARANO, (Pierre d') de la famille des Farnese, naquit à Bologne. Balde fut son maître dans le droit civil & canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi en 1409 par le concile de Pise, pour le défendre contre ceux qui désapprouvoient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Baviere, que ce concile étoit légitimement convoqué; qu'il avoit droit de procéder contre Grégoire XII & Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1417, après avoir commenté les Décrétales & les Clémentines, & publié quelques autres ouvrages. On le nomma dans son épitaphe : *Juris canonici speculum, & civilis anchora.* — Il ne faut pas le confondre avec Jacques D'ANCHARANO, plus connu sous le nom de *Palladino* (Jacques). *Voy.* ce mot.

ANCHIETA, (Joseph) travailla avec succès à la conversion des Sauvages du Brésil en Amérique, dont les Portugais s'étoient emparés en 1500. Il étoit natif des Canaries, entra chez les jésuites de Coïmbre, & mourut au Brésil le 9 juin 1597, à l'âge de 64 ans, dont il avoit passé une grande partie dans les travaux des missions. Il fut toute sa vie un modele accompli d'humilité, de patience, de douceur & de charité. *Voyez* sa *Vie* par le P. Pierre Rotérigius, & par le P. Sébastien Bérétarius. Il y a des choses étonnantes, mais qui précisément pour la raison qu'elles ne sont pas ordinaires, ne seront pas rejetées légérement par les personnes instruites dans l'histoire de l'Eglise, & qui savent par quels moyens Dieu a secondé le ministere de ses apôtres & des hommes destinés à la conversion des peuples.

ANCHISE, fils de Capis & pere d'Enée, eut cet enfant de son commerce avec Vénus. Les mythologistes disent, qu'il fut frappé légérement de la foudre, pour n'avoir pas gardé le secret à la déesse. Anchise mourut près de Drépano en Sicile. On le peint ordinairement porté sur les épaules d'Enée, qui le sauva, comme son plus grand trésor, de l'incendie de Troie : action de piété filiale si bien décrite au second livre de l'Enéide.

ANCHURUS, fils de Midas. Un gouffre s'étant ouvert à Célene, ville de Phrygie, Anchurus se dévoua pour le bien public, & s'y précipita avec son cheval. Ce gouffre se referma aussi-tôt. Midas fit élever à l'endroit un autel à Jupiter. *Voyez* CURTIUS MARCUS.

ANCILLON, (David) né à Metz en 1617, étudia à Geneve, où il fit sa philosophie & sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministere de l'église de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1653. Il revint à Metz, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692.

ANCILLON, (Charles)

fils du précédent, mort à Berlin en 1715, s'occupa beaucoup à la littérature & à la bibliographie. Il est auteur : I. D'une *Histoire de l'établissement des François, réfugiés dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8°. II. *Mélanges critiques de littérature, recueillis des conversations de son pere*, 1698, 3 tom. in-8°. III. *La Vie de Soliman II*, 1706, in-4°. IV. *Traité des eunuques*, 1707, in-12. V. *Mémoires sur plusieurs gens-de-lettres*, 1709, in-12. Son *Traité des eunuques* fut publié sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme de C. Ancillon. Il y a dans ces ouvrages autant d'inexactitude que de liberté; on y découvre souvent un écrivain sans principes fixes, & qui parle suivant les idées du moment. — Il ne faut pas le confondre avec Ancillon, pasteur de l'église françoise de Berlin (encore vivant en 1789) auteur d'un excellent traité sur cette question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caracteres qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes?* Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 juillet & 1 août 1785.

ANCOURT, (Florent Carton sieur d') naquit à Fontainebleau, le 1 novembre 1661, le même jour que le grand-dauphin. Le P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune-homme, dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup; mais la légéreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. D'Ancourt aima mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard étoit à l'égard de Moliere dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien d'Ancourt l'étoit dans la farce. D'Ancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets & polissonneries, en transportant presque toujours la scene parmi le bas-peuple & au village. Il étoit cependant recherché de ce qu'il y avoit de plus distingué à la cour & à la ville. Louis XIV l'aimoit. Lorsque ce prince devoit assister à la comédie, d'Ancourt alloit lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule étoit admise. Un jour le poëte s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avoit, le roi ouvrit lui-même une fenêtre, pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, d'Ancourt étant sur le point de tomber dans un escalier qu'il ne voyoit pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, d'Ancourt, vous allez tomber.* Les dernieres années de d'Ancourt furent plus sages & plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité & le danger du genre de littérature, auquel il avoit consacré ses jours, & quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-roi en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut (*Voyez* MOLIERE). Il y mourut en 1726 à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un triage en 1783, & publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le

titre de *Chef-d'œuvres de d'Ancourt*, Paris, 4 vol. in-12.

ANCRE. (le Maréchal d') *Voyez* CONCINI.

ANCUS-MARTIUS, 4me. roi des Romains, monta sur le trône après Tullus Hostilius, l'an 640 avant J. C. Il déclara la guerre aux Latins, triompha d'eux, vainquit les Veïens, les Fidénates, les Volsques & les Sabins. De retour de ses conquêtes, il embellit Rome, & bâtit le temple de Jupiter-Férétrien, joignit le Mont-Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, & y établit une colonie romaine. Il mourut l'an 616 avant J. C., après en avoir régné 24. Il aima la paix, & les arts, fruits de la paix, & rendit ses sujets heureux.

ANDÉOL, (S.) disciple, à ce que l'on croit, de S. Polycarpe, fut envoyé dans les Gaules, prêcha l'évangile à Carpentras & dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévere, qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparoit à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois, au bourg de Bergoiate, près du Rhône, dans le Vivarais. Ses reliques sont dans la ville de S. Andéol, au diocese de Viviers. S. Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childebert à fonder, sous l'invocation du saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de S. Vincent, aujourd'hui de S. Germain-des-Prés. Dans la suite des tems, cette chapelle devint une église paroissiale. C'est celle de *S. André-des-Arcs.* Elle reconnoît encore S. Andéol pour son premier patron.

ANDERSON, (Edmond) jurisconsulte Anglois sous Elisabeth, qui le fit chef-justicier des communs plaidoyers en 1582. Il mourut en 1604. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence estimés des Anglois.

ANDERSON, (Larz) premier ministre de Gustave-Wasa, roi de Suede, naquit de parens pauvres, & se tira de son obscurité par des talens dirigés par l'ambition, à laquelle il sacrifia sa religion, & l'honneur de l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé. Il obtint l'archidiaconé de Stregnes. N'ayant pu parvenir à l'épiscopat, il s'attacha à la cour. Gustave le fit son chancelier. Il pensa dès lors à introduire le luthéranisme en Suede, & il exécuta ce projet. Il appuya si efficacement les propositions de Gustave aux états de Vesteras, qu'il obtint tout ce qu'il voulut.

ANDIER DES ROCHERS, (Jean) graveur du roi, né à Lyon, s'étoit établi à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé quelques sujets de la fable, sur-tout d'après le Correge. Mais son plus grand ouvrage est une longue suite de portraits en buste, des personnes distinguées par leur naissance, dans la guerre, dans le ministere, dans la magistrature, dans les sciences & dans les arts. Cette suite monte à plus de sept cents portraits, avec des vers au bas. L'empereur Charles VI gratifia des Rochers d'une belle médaille d'or, pour quelques épreuves du portrait de sa majesté impériale, que ce graveur lui avoit envoyées.

ANDOCIDES, orateur Athénien, né vers l'an 468 avant l'ere chrétienne, se distingua par son éloquence, qui cependant étoit simple, & presqu'entiérement dénuée de figures & d'ornemens. On lui pardonneroit d'avoir été un orateur médiocre, s'il eût été honnête homme; mais sa religion & ses mœurs sont fort suspectes. Il fut accusé d'avoir mutilé les statues de Mercure, & profané les mysteres de Cérès, & il n'évita la peine due à ce sacrilege qu'en dénonçant tous ses complices; mais il ne recouvra la liberté qu'à condition qu'il ne reparoîtroit plus dans la place publique ni dans les temples. Il nous reste de lui quatre Discours qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores Græci* d'Etienne, 1575, in-fol. L'abbé Auger les a traduits en françois avec ceux de Lycurgue, d'Isée & de Dinarque, Paris, 1783, 1 vol. in-8°. Le plus curieux de ces Discours est celui où il accuse Alcibiade; on y trouve des traits qui dévoilent le caractere fougueux & tyrannique de ce fameux citoyen, qui fit tant de bien & tant de mal à sa patrie.

ANDRADA, (Diégo de Payva d') d'une des plus illustres familles de Portugal, se distingua parmi les théologiens de l'université de Coïmbre. Sébastien, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en 1578. Nous avons de lui la Défense du concile de Trente, contre Chemnitius; *Defensio Tridentinæ fidei*, &c., à Lisbonne, 1578, in-4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstad, 1580, in-8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit. Le VIe. livre, qui traite de la concupiscence, & de la conception immaculée de la sainte Vierge, est curieux & intéressant: on y trouve les systêmes, opinions, explications d'une multitude de savans sur ces matieres. Il est auteur d'un autre bon Traité contre le même Chemnitius, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre: *Orthodoxæ quæstiones adversùs hæreticos.* On a encore de lui sept volumes de Sermons portugais, où il y a de très-bonnes choses, & d'autres qui prêtent à la critique. Il prétendoit que les anciens philosophes ont pu se sauver par une connoissance vague d'un Rédempteur (*Voyez* PLATON). Il faut pour cela leur supposer les lumieres & la grace de la foi, sans quoi cette opinion sembleroit se rapprocher de celle de Zuingle. D'ailleurs, tout ce que nous savons de ces anciens philosophes, les notions qui nous restent de leur conduite, de leurs fastueuses & impuissantes maximes, ne sont pas de nature à nous faire augurer favorablement de leur salut (*Voyez* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, &c.) On a publié aussi une harangue latine, prononcée par Andrada devant le concile de Trente, le second dimanche après Pâques 1562.

ANDRADA, (François d') frere du précédent, historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III*, roi de Portugal: cet

ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1613, in-fol.; on a encore de lui l'*Expédition des Portugais contre les Turcs*, en langue portugaise, Coïmbre, 1589, in-4°.

ANDRADA, (Thomas d') frere des deux dont nous venons de parler, nommé dans son ordre *Thomas de Jesu*, commença la réforme des Augustins déchaussés en 1578. Il suivit le roi don Sébastien en Afrique, & fut pris à la malheureuse bataille d'Alcaçar, donnée le 4 août de la même année; les infideles le jeterent dans une basse-fosse, où il ne recevoit de jour que par les fentes de la porte. Ce fut avec le secours de cette foible clarté, qu'il composa un ouvrage de piété que nous avons de lui, sous le titre de *Travaux de Jesus*, ou *Trabalhos de Jesus*, en portugais : ouvrage plein d'onction, & qui respire une véritable piété. Car c'est en cette langue que le P. Thomas d'Andrada l'écrivit en deux volumes, dont le premier fut imprimé à Lisbonne, l'an 1602, & le second en 1609. Il divisa cet ouvrage en quatre parties; mais il ne put achever la derniere, que le P. Jerôme Romain, de son ordre, y ajouta depuis. Christophe Ferreira le traduisit en espagnol, & il fut imprimé en 1624 & 1631. C'est de cette langue qu'on l'a depuis mis en italien & en françois. Sa sœur Yolande d'Andrada, comtesse de Lignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté, mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffroient avec lui. Il mourut l'an 1582, en odeur de sainteté. On a encore de lui une *Instruction aux Confesseurs*.

ANDRADA, (Antoine) jésuite, missionnaire Portugais, fit la découverte, en 1624, du pays de Catay, dont il a donné une *Relation* sous ce titre : *Relation de la découverte du Grand-Catay, ou royaume du Tibet*, Paris, 1628, in-8°. Il mourut le 19 mars 1633 : il étoit né en 1584. — Il y a encore eu d'autres ANDRADA, entr'autres Hyacinthe Freyre d'ANDRADA, auteur de la *Vie de don Jean de Castro, vice-roi des Indes*, Lisbonne, 1651, in-fol., en langue portugaise; Ruy Freyre d'ANDRADA, général, qui a donné une *Relation & une Description d'Ormus & des côtes de Perse & d'Arabie*, publiée avec des commentaires par Paul Craesbeeck, Lisbonne, 1647, in-4°, en langue portugaise; Fray Franç. de Rades y ANDRADA, qui a donné une *chronique* des trois ordres de chevaliers, de S. Jacques, de Calatrava & d'Alcantara. Tolede, 1572, in-fol., en espagnol.

ANDRÉ, (S.) apôtre, frere de St. Pierre, naquit à Betsaïde. Il suivit d'abord St. Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J. C. André lui amena son frere Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouverent aux noces de Cana, & furent témoins du premier miracle de J. C. Quelque tems après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchoient, il leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J. C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avoit

que cinq pains d'orge & deux poissons. On ne sait rien de bien certain sur la prédication de cet apôtre. D'anciens auteurs, tels que Sophrone, Théodoret, Eusebe, S. Jerôme, S. Grégoire, disent qu'il prêcha l'évangile dans la Sogdiane, la Colchide, dans la Grece, &c. St. Paulin assure qu'il fut envoyé dans la ville d'Argos où il confondit l'éloquence & les raisonnemens des Sophistes. Mais il ne nous est resté aucun détail bien avéré de ses travaux apostoliques, non plus que de ceux des autres apôtres, comme l'observe St. Jean-Chrysostome. (*Voyez* la réflexion qui est à la fin de l'article St. JACQUES *le Majeur*). A la fin St. André vint à Patras, ville d'Achaïe, lieu de son martyre. Il y fut condamné à être attaché en croix, comme l'assurent les prêtres & les diacres d'Achaïe, auteurs des Actes de son martyre. Quoique Tillemont & Baillet, aient peine à donner à ces Actes une pleine autorité, il est sûr qu'ils sont fort anciens: ils sont écrits avec une noble simplicité, & n'ont pas le ton ordinaire des légendes factices. Ils ont été reconnus par St. Pierre Damien, Yves de Chartres, Saint Bernard, Baronius, le P. Alexandre, &c. M. du Saussay, évêque de Toul, a répondu à toutes les objections. L'opinion la plus commune est que la croix de St. André étoit formée de deux pieces de bois qui se croisoient obliquement par le milieu, & qu'elle représentoit la figure de la lettre X. Il est certain qu'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix, comme l'ont prouvé Gaspar Sagittarius, *c. 8*, *p. 45*: Gretser, *de Cruce*, *l. 1*, *c. 1*. *Oper.*, *t. 1.*; & Ughelli, *Ital. sacra*, *t. 7*. Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de St. André qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastere de Weaume près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville avant l'année 1250. Et on l'y voit encore. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne & de Brabant, en obtint une partie qu'il renferma dans un reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toison-d'or, qui ont pour marque distinctive la croix, dite de Saint André ou de Bourgogne.

ANDRÉ, prétendu Messie, qui se donna pour libérateur des Juifs du tems de Trajan. Il ranima leur enthousiasme, qui paroissoit assoupi. Il leur persuada qu'ils seroient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreroient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminoient tous les infideles dans les lieux où ils avoient des synagogues. Les Juifs, séduits par cet homme, massacrerent (dit-on) plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque & dans l'isle de Chypre. Dyon & Eusebe disent, que non contens de les tuer, ils mangeoient leur chair, se faisoient une ceinture de leurs intestins, & se frottoient le visage de leur sang. Effet terrible de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé ce peuple ingrat, de l'esprit de fureur

& de rage qui s'en empara, & le ravala au rang des bêtes féroces ; & en même tems, accompliſſement viſible de la prédiction de J. C. touchant les faux Meſſies, qui viendroient tromper le peuple infidele & ingrat qui avoit refuſé de reconnoître le véritable. *Voyez* BARÇOCHEBAS.

ANDRÉ, dit *de Crete*, parce qu'il étoit archevêque de cette iſle, ou *le Jéroſolymitain*, parce qu'il s'étoit retiré dans un monaſtere de Jéruſalem, étoit de Damas, & mourut en 720, ou ſelon d'autres en 723. Il a laiſſé des Commentaires ſur quelques livres de l'Ecriture & des Sermons. Le P. Combefis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, & accompagnée des *Œuvres* de St. Amphiloque & de Methodius ; le tout imprimé à Paris, 1644, in-fol.

ANDRÉ *de Crete*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, ſe diſtingua par ſon zele pour la défenſe des ſaintes images. Ayant quitté ſon monaſtere pour aller à Conſtantinople, il ſoutint généreuſement la doctrine de l'Egliſe, & il eut aſſez de courage pour reprocher à l'empereur Conſtantin Copronyme, ſon attachement à l'héréſie des Iconoclaſtes, & ſa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à ſon égard ; mais voyant qu'il ne pouvoit vaincre ſa conſtance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverſes tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André conſomma ſon ſacrifice le 17 octobre 761. Il eſt nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y diſtingua par ſa valeur, ce qui lui acquit le ſurnom de *Jéroſolymitain*. C'eſt à ce prince que les gentilshommes Hongrois doivent la chartre de leurs privileges. On y lit cette clauſe : *Si moi ou mes ſucceſſeurs, en quelque tems que ce ſoit, veulent enfreindre vos privileges, qu'il vous ſoit permis, en vertu de cette promeſſe, à vous & à vos deſcendans, de vous défendre, ſans pouvoir être traités de rebelles.* C'étoit une eſpece de pacte réciproque entre le prince & les ſujets. Mais, ſous le regne de Marie-Thérese, cette clauſe a été retranchée du code hongrois ; & ſon ſucceſſeur n'a pas manqué de ſe prévaloir de ce retranchement. Il eſt difficile au reſte, de dire à quel point une telle convention eſt raiſonnable & utile ; ſi elle paroît néceſſaire contre un prince violent & injuſte, elle peut cauſer auſſi de grands troubles ſous un bon prince, par les intrigues des hommes ambitieux & inquiets. Autrefois les ſages juriſconſultes l'euſſent déſapprouvée ; aujourd'hui l'abus du pouvoir & l'oubli des maximes qui doivent le diriger, ſemblent en quelque ſorte la juſtifier. *Voyez* BURLAMAQUI. André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, ou qu'il ſoutint. Il mourut l'an 1235.

ANDRÉ DE HONGRIE, fils de Charles II, roi de Hongrie, épouſa Jeanne I, reine de Naples, ſa couſine. André, né avec un naturel groſſier, que l'éducation hongroiſe n'avoit pas corrigé, ne put jamais ſe

faire aimer de sa femme. Ce prince vouloit être maître, & Jeanne prétendoit qu'il fût seulement le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frere Robert, franciscain, qui vouloit faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernoit André; Jeanne étoit conseillée de son côté par la fameuse Catanoise, qui de lavandiere, étoit devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit de frere Robert, & connoissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, amant de Jeanne, d'autres princes du sang, les partisans de la reine, &, selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté en 1335. André n'avoit encore que dix-neuf ans.

ANDRÉ de Pise, (Andrea da Pisa) sculpteur & architecte, natif de Pise, comme son surnom le désigne, en 1270, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talens le firent tellement chérir, qu'ils lui accorderent le droit de bourgeoisie & l'admirent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans. C'étoit aussi un peintre, un assez bon poëte, un excellent musicien.

ANDRÉ, (Jean) né à Mugello, près de Florence, professeur de droit à Bologne, mourut de la peste dans cette ville en 1348. On a de lui des Commentaires sur les *Clémentines*, 1471, in-fol., Mayence, & Lyon, 1575; sur les six livres des *Décrétales*, Mayence, 1455, in-fol., & Venise, 1581, in-fol. Il professa pendant 45 ans le droit-canon à Pise, à Padoue, & sur-tout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée appellée *Novella*, & mariée à Jean Calderin, étoit si bien instruite dans le droit, que lorsque son pere étoit occupé, elle donnoit les leçons à sa place; mais elle avoit, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son Commentaire sur les Décrétales, *Novellæ*.

ANDRÉ, (Jean) secrétaire de la bibliotheque du Vatican, Paul II & Sixte IV. Le premier le chargea de veiller aux éditions qui se feroient sous Conrad Sweinheim & Arnoul Panartz, qui venoient d'apporter à Rome la nouvelle invention de l'imprimerie. Il revoyoit les manuscrits, composoit les épîtres dédicatoires & les préfaces, & corrigeoit même les épreuves. Le cardinal de Cusa, son ancien condisciple, lui fit donner l'évêché d'Accia dans l'isle de Corse; & le pape Paul II le nomma ensuite à celui d'Aleria dans la même isle, où il mourut en 1485, selon le cardinal Quirini. On a de lui plusieurs éditions de livres anciens, de Tite-Live, d'Aulu-Gelle, 14 9, Rome, in-fol., des Epîtres de S. Cyprien; des *Herodoti Historiæ*, 1475; des Œuvres de S. Léon, de Strabon, Venise, 1472, in-fol. Il a fait aussi

aussi quelques ouvrages de jurisprudence.

ANDRÉ DEL SARTO. *Voyez* SARTO.

ANDRÉ, (Jean) né à Xativa dans le royaume de Valence, étoit fils d'un alfaqui, & alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion de Jesus-Christ en 1487, & reçut l'ordre de prêtrise. Il publia, après sa conversion, *la Confusion de la Secte de Mahomet* : Seville, 1537, in-8°, traduite de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version françoise sur l'italien, par Guy le Febvre de la Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le Mahométisme, peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ, (Jacques) chancelier & recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wirtemberg en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de sa boutique, pour lui faire étudier la philosophie, la théologie & les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Ausbourg, & fut employé par plusieurs d'entr'eux. Il mourut en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *De la Concorde*, 1582, in-4°. On dit que, sur la fin de ses jours, il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, & qu'il embrassa la véritable.

ANDRÉ, (Valere) naquit à Deschel dans le Brabant en 1588. Il professa le droit à Louvain, & eut la direction de la bibliotheque de l'université. Sa *Bibliotheca Belgica, de Belgis vitâ scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages, qu'on ait donnés en ce genre. Il auroit pu néanmoins retrancher quelques minuties, & corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1643. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4° avec des additions de Foppens. On a encore de Valere André, *Synopsis juris canonici; de Toga & sago*, & les *Fastes de l'université de Louvain.* Il mourut, selon quelques auteurs, le 29 mars 1655. Mais son portrait & Foppens placent sa mort en 1656.

ANDRÉ, (Yves-Marie) né en 1675 à Quimper dans la Basse-Bretagne, patrie du Pere Hardouin & du Pere Bougeant, entra comme eux chez les jésuites. La chaire de professeur royal des mathématiques, le fixa à Caen. Il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il étoit pour lors âgé de 84 ans, & c'étoit bien le tems de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 26 février 1764. La nature l'avoit doué d'un tempérament heureux, & il le conserva par l'uniformité de sa vie & par la gaieté de son caractere. Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger; il avoit réussi dans la chaire; il avoit fait des vers pleins de graces : mais il est principalement connu par son *Essai sur la Beau*, dont on a donné une nouvelle édition 1 vol. in-12, Paris, 1770. Le recueil de ses ouvrages est en 5 vol. in-12, 1766. Ce livre, plein d'ordre & de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, & de la force dans le raisonnement. « C'est dans cette » source, dit un littérateur

» éclairé, que la plupart de nos » auteurs didactiques d'aujourd'hui ont puisé les bons préceptes qu'ils ont donnés, & » c'est d'après ces préceptes que » les jeunes littérateurs doivent » travailler pour obtenir de » véritables succès. L'imitation » de la nature, voilà le but » essentiel auquel il faut tendre. Le P. André nous développe ce principe avec un » ordre, un discernement, une » clarté, qui ne laissent rien à » desirer. Il définit toutes les » especes de beau avec précision, avec justesse. Le chapitre qui regarde le beau dans » les ouvrages d'esprit, est » plein de réflexions profondes, instructives, lumineuses; il semble y être l'interprete des muses & de la » nature. Dans le chapitre qui » concerne le beau dans les » mœurs, la raison, le sentiment, la vérité, ne se sont » jamais mieux exprimés que » par sa plume; on y voit briller » une philosophie supérieure » qui connoît aussi bien les » passions du cœur, que les » ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituoit des maximes aussi » utiles à ses folles déclamations, elle auroit véritablement droit à la reconnoissance & au respect ». On estime aussi le *Traité sur l'homme*, où il parle en philosophe judicieux de l'union de l'ame & du corps, des sens, &c.; de même que les *Discours* sur plusieurs matieres intéressantes.

ANDRÉ AVELLIN. *Voy.* AVELLIN.

ANDRÉ. (le Maréchal de Saint-) *Voyez* ALBON.

ANDRÉ. (le petit Pere) *Voyez* BOULENGER.

ANDRÉ CORSINI. *Voy.* ce *dernier mot.*

ANDREINI, (Isabelle) née à Padoue, & de l'académie des *Intenti* de cette ville, fut la plus célebre comédienne de son tems. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle se distingua par la sagesse de sa conduite, chose singuliérement remarquable parmi les gens de sa profession. Elle étoit en même tems auteur, & s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. On a d'elle des Sonnets, des Madrigaux, une Pastorale, &c., &c. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse-couche, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; & son mari (François ANDREINI) lui fit une épitaphe où il célébra ses talens & ses vertus. On a de lui *le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4°, traduit en franç., Paris, 1608, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste ANDREINI, auteur d'un grand nombre de pieces de théâtre, qui ne sont ni trop bonnes ni trop rares. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°; parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son *Paradis perdu* dans cette tragédie. Mais s'il est vrai que le poëte Anglois a profité de quelque ouvrage, il est plus apparent que c'est de la *Sarcothée* de Masénius. On a encore d'Andreini, trois Traités en faveur de la comédie & des comédiens, publiés à Paris en 1625;

ils sont peu connus, & ne méritent pas de l'être davantage.

ANDRELINUS, (Publius Faustus) naquit à Forli, ville d'Italie. Il fut honoré à 22 ans de la couronne de laurier, que l'académie de Rome donnoit à ceux qui avoient remporté le prix. Ce poëte latin vint à Paris sous le regne de Charles VIII, & fut professeur de belles-lettres & de mathématiques dans le college de l'université. Il se donnoit le titre de poëte du roi & de la reine, Louis XII & Anne de Bretagne. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, tous vides de choses & remplis de mots. Ses différentes Poésies ont été imprimées in-4°. & in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, & dans *Deliciæ Poëtarum Italorum*. Ses productions en prose ne sont pas plus estimées. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étoient pas trop pures, si l'on en croit Erasme. Ses déclamations contre les théologiens catholiques ne font honneur ni à son jugement ni à son goût.

ANDRISCUS, homme obscur, de la ville d'Adramiste dans l'Asie mineure, se dit fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, par la taille & par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens, il se mit à la tête de leur armée, & vainquit Juventius, préteur de la république dans la Macédoine. Q. Cæcilius Metellus marcha contre cet aventurier, le défit, & en orna son triomphe, vers l'an 148 avant J. C. Deux autres séditieux voulurent relever le parti de cet usurpateur: mais ils eurent le même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des autres provinces romaines.

ANDROCLÉE, fille d'Antipene de Thebes, se dévoua avec sa sœur Alcis pour le salut de sa patrie. La guerre s'étant allumée entre les Thébains & les Orchoméniens, l'oracle fut consulté; il répondit que la victoire seroit pour les Thébains, si celui qui étoit du sang le plus noble, vouloit se sacrifier pour le salut de ses concitoyens. La naissance d'Antipene l'emportoit sur celle de tous les autres: mais ce mauvais ou prudent patriote ne voulant pas être la victime du bien public, ses deux filles Androclée & Alcis s'y résolurent tout bonnement, & s'immolerent de la meilleure foi du monde. Les habitans de Thebes, en reconnoissance d'un service si signalé, leur firent dresser, dans le temple de Diane d'Euclie, la figure d'un lion, qu'Hercule consacra à son honneur.

ANDROGÉE, fils de Minos II, roi de Crete, vivoit l'an 1256 avant J. C. Quelques jeunes gens d'Athenes & de Mégare, fâchés de ce qu'il leur enlevoit tous les prix des jeux olympiques, attenterent à sa vie. Minos, pour venger ce meurtre, assiégea Athenes & Mégare, & obligea les habitans de lui envoyer tous les 9 ans sept garçons & sept filles, qu'on faisoit dévorer par le minotaure. Thésée les délivra de ce tribut.

ANDROMAQUE, fille d'Ection, roi des Ciliciens du Mont-Ida, épousa en premier lieu Hector, prince Troyen, qu'elle aima d'un amour ten-

dre. En ayant été malheureusement privée par Achille, qui le tua dans un combat singulier, elle vit bientôt tomber & réduire en cendres sa ville, dont il étoit l'unique appui, & fut livrée au fils de son meurtrier, à Pyrrhus, qui la força de lui donner sa main. Enfin elle eut pour troisieme époux Helenus, frere de son premier mari, avec qui elle mena une vie paisible en Epire, dont il fut roi, mais elle ne put oublier son cher Hector ni la ville de Troie, qu'elle avoit fait construire en petit dans ses nouveaux domaines, suivant le plan & dans une situation analogue à celle de cette ville malheureuse. Enée ayant débarqué en Epire, se réjouit avec elle en voyant cette espece de reproduction de leur commune patrie :

Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama, & arentem Xanthi cognomine rivum
Adgnosco, Scææque amplector limina portæ. III. Æn.

Elle eut de son premier mari Astianax, Molossus du second, & Cestrinus du dernier. Racine a fait d'Andromaque le sujet d'une des plus touchantes de ses pieces.

ANDROMAQUE de Crete, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre, que par l'invention de la thériaque, qu'il chanta en vers grecs élégiaques, adressés à Néron. Moyse Charas publia une traduction de ce poëme curieux en 1668, in-12. Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*Archiater*, ou premier médecin des empereurs.

ANDROMEDE, fille de Céphée & de Cassiope, pour s'être vantée d'être plus belle que les Néréides, fut attachée par elles sur un rocher, où un monstre marin devoit la dévorer. Persée la délivra, & devint son époux.

ANDRONIC I Comnene, étoit né d'Isaac Comnene, troisieme fils d'Alexis I. Il avoit servi avec distinction sous Manuel Comnene, qui le fit mettre aux fers pour crime de rebellion. Ayant recouvré sa liberté & ses premieres dignités, il enleva l'empire de Constantinople à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. Il commença son regne par des cruautés inouies contre les habitans de Nicée. Au siege de Pruse, il se distingua par des inhumanités encore plus singulieres. Il faisoit couper aux uns les pieds ou les mains, ou crever les yeux; & il s'amusoit sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône par ses barbaries, transporterent la couronne sur la tête d'Isaac Lange. Andronic prit la fuite; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, & lui rendit ce qu'il avoit fait aux autres. On lui brisa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila; enfin des soldats Italiens le percerent de plusieurs coups, & mirent fin à ses tourmens le 11 septembre 1185. « Ainsi pé» rit (dit un historien), un

» des plus abominables prin-» ces dont l'histoire fasse men-» tion. Sa seule figure repré-» sentoit si bien l'atrocité de » son caractere, que l'empe-» reur Manuel en avoit pré-» sagé tout le mal qu'il feroit » à l'empire. Il avoit le regard » farouche, l'œil & le sourcil » d'un homme abîmé dans ses » pensées atrabilaires & ses » projets sinistres, la démar-» che altiere, les manieres ar-» tificieuses quand il s'obser-» voit, mais hors delà, fa-» rouches & brutales ». On a cherché à lui trouver quelques bonnes qualités, on a observé qu'un jour il diminua quelques impôts. Mais pourquoi affoiblir l'horreur & la haine que la postérité a conçues envers les princes vicieux & cruels? A quoi bon étaler quelques opérations utiles dans une longue suite d'excès détestables? Quel est le monstre qui n'ait fait quelque bien? Quand Néron faisoit servir de falots les Chrétiens enduits de poix, on voyoit clair dans les rues de Rome. Si quelque chose peut diminuer l'horreur que le nom d'Andronic inspire, c'est qu'il parut soutenir son malheur avec une fermeté chrétienne, & ne dit autre chose dans la continuité de ses tourmens, que ces paroles édifiantes: *Seigneur, ayez pitié de moi.* Merveille bien consolante de la divine miséricorde, si dans ces derniers momens il perdit l'habitude de feindre & de jouer la religion!

ANDRONIC II Paléologue, né en 1258 de Michel VIII, succéda à son pere en décembre 1282. Son regne est fameux par les invasions des Turcs dans l'empire; il leur opposa les armes des Catalans, qui firent encore plus de dégâts que les Musulmans. Andronic, connoissant sa foiblesse, associa au trône son fils aîné Michel IX en 1294. Ce prince étant mort en 1320, Andronic le jeune son fils partagea l'autorité avec son aïeul, dont les manieres dures l'engagerent à se révolter. Il se rendit maître de Constantinople en mai 1328, fit descendre Andronic le vieux du trône, & lui donna le palais impérial pour prison: l'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastere, où il finit ses jours en 1332. Ce prince avoit surtout les défauts opposés au génie de Michel, un esprit léger, une ame dépourvue de toute élévation, une foiblesse pitoyable, une dévotion imbécille qui alloit jusqu'à la superstition & au ridicule. La premiere chose qu'il fit en montant sur le trône, ce fut de s'abandonner à la conduite de la princesse Eulogie sa tante, autre tête malsaine, vraie dévote de secte, & toujours l'arc-boutant du schisme, malgré le bannissement où l'avoit réduit l'empereur son frere. Elle leurra sur-tout l'imbécillité de son neveu, en affectant de pleurer d'une maniere inconsolable sur le sort de l'empereur défunt; parce qu'étant mort, disoit-elle, dans l'hérésie des Latins, il avoit indubitablement encouru la damnation éternelle. Elle fut secondée par Théodore Musalon, grand-chancelier & grand fourbe, qui ayant toujours été schismatique opiniâtre dans l'ame, & catholique simulé sous le dernier regne, fit tout ce qu'on

peut attendre de la lâcheté & du fantôme de religion qui flotte ainsi à tout vent de fortune. Livré à ces deux guides, Andronic demanda & subit la pénitence publique, pour avoir souscrit à la réunion avec les Latins. Le reste des affaires alloit à proportion, & l'état fut aussi mal en ordre que l'église. Andronic chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnoie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers : ce qui fit tomber le commerce & languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois & aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, & à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace.

ANDRONIC III Paléologue, (ou Andronic le jeune) petit-fils du précédent, eut plus de vertus & de talens que son aïeul. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, pere de son peuple, il diminua les impôts & fut accessible dans tous les tems au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approcherent de Constantinople, en transférant le siege de leur monarchie, de la ville de Pruse, dans celle de Nicée. Une fievre maligne enleva ce prince à ses sujets qui le chérissoient, en juin 1341. Il avoit 45 ans, il en avoit régné seul environ 13. L'abbé Lenglet, dans ses *Principes de l'Histoire*, l'appelle mal-à-propos Andronic II.

ANDRONIC Paléologue, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son pere à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractere perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son pere, qui lui fit d'abord crever un œil, & qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1373, & de céder ses droits à son frere Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avoit été exilé.

ANDRONIC de Cyrrhes, astronome à Athenes, fit bâtir en marbre une tour octogone, & graver sur chaque côté des figures qui représentoient les huit vents principaux. Un triton d'airain, tournant sur son pivot avec une baguette à la main, la fixoit sur le vent qui souffloit. Les coqs de nos clochers sont venus de là. Vitruve rapporte ainsi les noms de ces vents désignés par Andronic : *Solanus*, *Eurus*, *Auster*, *Africus*, *Favonius*, *Corus*, *Septentrio* & *Aquilo*.

ANDRONIC, (Livius Andronicus) le plus ancien poëte comique latin, florissoit sous le consulat de Claudius Centho, l'an 239 avant J. C. Sa premiere piece fut représentée alors. Les auteurs, dans les commencemens de l'art du théâtre, montoient sur des tréteaux, & jouoient eux-mêmes. Andronic s'étant enroué en répétant ses vers, les fit réciter par un esclave : ce fut l'origine de la déclamation entre deux acteurs. Ce qui nous reste des pieces d'Andronic, ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son style étoit grossier, ainsi que son siecle. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans les *Comici*

Latini, Lyon, 1603, Leyde, 1520, & dans le *Corpus Poëtarum.*

ANDRONIC, commandant des armées d'Antiochus Epiphanes dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias ; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronic dans le même lieu où il avoit commis le meurtre, l'an 166 avant J. C.

ANDRONIC, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivoit à Rome du tems de Cicéron, 63 ans avant J. C. Il fit connoître le premier dans Rome les ouvrages d'*Aristote*, que Sylla y avoit apportés. On trouve *Andronici Rhodii & Ethicorum Nichomacheorum Paraphrasis*, grec & latin, Cambridge, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum Notis variorum.*

ANDRONIC, parent de St. Paul, & compagnon de ses liens. Il étoit considéré parmi les Apôtres, & avoit embrassé la foi de J. C. avant S. Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem, avec Junie sa femme. — Un autre ANDRONIC fut mis à mort avec Saint Probus & Saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien, en 304. Leurs *Actes* sont un des plus précieux monumens de l'antiquité. Voyez *Acta sincera* de D. Ruinart, p. 419. Tillemont t. 5, p. 285.

ANDRONIC, chef de la secte des Androniciens, avoit adopté les erreurs des Sévériens. Ces sectaires croyoient que la partie supérieure des femmes étoit l'ouvrage de Dieu, & la partie inférieure, l'ouvrage du diable.

ANDRONIC, de Thessalonique, un des savans qui se réfugierent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence & à Paris, du tems de Louis XI. Il mourut en 1478.

ANDROUET DU CERCEAU, (Jacques) fameux architecte de la fin du XVIe. siecle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. Il donna les dessins de la grande galerie du Louvre à Paris. Le Pont-neuf, les Hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, &c., &c., sont de lui. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'étoit retiré, pour exercer plus tranquillement la religion calviniste qu'il avoit embrassée. On a de lui son *Architecture*, 1559, in-fol., réimprimée depuis ; *Les plus excellens bâtimens de France*, 1576. *Leçons de Perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY, (Nicolas) né à Lyon, en 1658, d'abord professeur de philosophie à Paris au college des Grassins, ensuite au college-royal, & doyen de la faculté de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages de littérature, qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe & de Philante.* Ce médecin avoit un caractere aigre & porté à la satyre. Il eut des démêlés très-vifs avec Hecquet sur la saignée. Ayant été associé à la compagnie du *Journal des Savans*, depuis augmentée de deux autres médecins, il en fit, de concert avec ses confreres, un répertoire qui ne

pouvoit être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté, alloit mourir, lorsque l'abbé des Fontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry : I. Un bon Traité *De la génération des Vers dans le corps humain*, in-12. II. Un autre intitulé : *L'Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir & de corriger dans les enfans les difformités du corps*. III. *Traité des Alimens du Carême*, 1713, 2 vol. in-12. IV. *Remarques sur la Saignée, la Purgation & la Boisson*, 1710, in-12. V. *La prééminence de la Médecine sur la Chirurgie*, in-12, 1728, &c. Il mourut en 1742, âgé de 84 ans.

ANEAU, (Barthélemi) fut principal du college de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée, d'une fenêtre de ce college, sur le prêtre qui portoit le S. Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu ; les catholiques, irrités de cette action, entrerent sur le champ dans le college : & ayant trouvé Aneau, qu'on regardoit comme un calviniste secret, l'assommerent & le mirent en pieces. On a de lui des *Chants-Royaux* ; un *Mystere de la Nativité*, 1559, in-8°. *Lyon marchand*, satyre françoise, 1542, in-16 ; & plusieurs autres ouvrages en vers & en prose. Les curieux recherchent son *Alector*, ou *le Coq, histoire fabuleuse*, Lyon, 1560, in-8°.

ANGE DE CLAVASIO, franciscain Génois, mort à Coni en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience avec le titre de *Summa Angelica*, Venise, 1487, in-fol. Benoît XIV a approuvé le culte qu'on rendoit à ce saint religieux.

ANGE-ROCCA. *Voyez* Rocca.

ANGE DE S. JOSEPH, (le P.) carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom étoit *la Brosse*, resta long-tems dans la Perse en qualité de missionnaire apostolique : le séjour qu'il fit dans ce royaume, lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connoissance l'engagea d'entreprendre une traduction latine de la *Pharmacopée Persane*, qui vit le jour à Paris en 1681, in-8°. Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol., ouvrage recommandable par la justesse des remarques & par divers traits historiques. L'auteur y explique les termes en latin, en françois & en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Il avoit été provincial de son ordre en Languedoc, & mourut à Perpignan l'an 1697.

ANGE DE Ste. ROSALIE, augustin déchaussé & savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, & mourut à Paris en 1726. Il préparoit une nouvelle édition de l'*Histoire de la maison de France, & des grands Officiers de la Couronne*, commencée par le P. Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant de lui la mémoire d'un savant laborieux. Le P. Simplicien, son associé dans ce travail, la publia en neuf vol. in-fol., Paris, 1726-1733, avec les corrections & additions de M. du Fourny. Le P. Ange a aussi composé l'*E-*

tat de la France, en cinq volumes in-12. Son nom de famille étoit François Raffard. Il y a des inexactitudes dans l'*Histoire de la maison de France*; mais quel ouvrage de ce genre en est exempt? C'est d'ailleurs un répertoire très-utile pour l'histoire de France, & qui a demandé bien des recherches.

ANGEL. (le baron de Saint-) *Voyez* BALOUFEAU.

ANGELE-MERICI *ou* ANGELE DE BRESSE, institutrice des Ursulines, naquit à Dezenzano sur le lac de Garde, fonda cet ordre en 1537, & mourut en 1540, en odeur de sainteté, âgée de 34 ans. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt dans l'Europe. Il y en a plusieurs couvens en France. Elle a été béatifiée en 1770, & sa *Vie* a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a une autre en italien, Bresse, 1600, in-4°. *Voyez* BUS.

ANGELI, (Pierre) poëte latin né à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Après avoir enseigné pendant quelque tems les langues grecque & latine à Reggio de Lombardie, sa réputation le fit appeller à Pise par Cosme I, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années avec beaucoup de succès, & passa ensuite dans la même université à une autre où s'enseignoient la morale & la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avoit pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, & les encouragea si bien pas son exemple, qu'il tint l'armée ennemie en respect, & donna le tems au duc de Florence d'y envoyer du secours. Angeli est principalement connu par deux poëmes latins. L'un, qui a pour titre *Cynegeticon* ou *De la Chasse*, en 6 livres, fut imprimé avec ses Poésies en 1568, in-8°. Il en conçut la premiere idée, & en forma le plan à une partie de chasse où il accompagna Henri II: cet ouvrage, qui lui coûta 20 années de travail, est estimé. L'autre poëme est intitulé *Syrius*, ou *l'Expédition de Godefroid de Bouillon* pour le recouvrement de la Terre-sainte, en 12 livres, à Florence, 1591, in-4°. Angeli mourut en 1596, âgé de 79 ans. M. Osmont le fait naître à Berges, & l'éditeur de Ladvocat à Barges; c'est une petite erreur, il faut lire Barga.

ANGELI, (Bonaventure) né à Ferrare, & mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée, lorsque certains passages sur Pierre-Louis Farnese n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°.

ANGELICO, (Jean) dominicain & peintre, naquit à Fiésole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, & lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie & ses talens, mais ce religieux le refusa. On dit qu'il

laissoit toujours quelques fautes grossieres dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui auroit données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut en 1455, à 68 ans.

ANGELONI, (François) historien & antiquaire du XVIIe. siecle, né à Terni dans le duché de Spolette, & mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire Auguste par les Médailles, depuis Jules César jusqu'à Constantin-le-Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une Histoire de Terni, sa patrie, imprimée en 1646, in-4°, qui n'est pas commune. On lui a attribué assez généralement l'ouvrage intitulé : *Il Bonino Owero awertimenti al Tristano intorno gli errori nelle Medaglie, del primo tomo de' suoi Commentari Historici*, in-4°; mais il est prouvé qu'il est de J. P. Bellori, neveu & disciple d'Angeloni.

ANGENNES, (Charles) d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, & la pourpre de Pie IV, auprès duquel il avoit été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Corneto. Il y mourut en 1587 à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avoit paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans, & pillerent l'église cathédrale de S. Julien.

ANGENNES, (Claude) frere du précédent, né à Rambouillet en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565. Envoyé trois ans après vers Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, & nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frere Charles. Il y établit un séminaire, & y mourut en 1601, aimé & respecté. On a de lui une Lettre contre l'action de Jacques Clément, 1589, in-8° : elle est jointe à une *Réponse d'un Docteur en théologie*, qu'on croit être Jean Boucher.

ANGERONE, déesse du silence, étoit représentée avec un doigt sur la bouche.

ANGERS, (François d') capucin de la province de Paris, joignoit aux vertus attachées à sa profession, un amour ardent pour les lettres. L'on a de lui, entr'autres ouvrages : I. *Historia missionis Capucinorum ad regnum Marochii in Africâ, &c.*, Madrid, 1644, in-8°. II. *Vita patris Josephi Leclerc Capucini*, Paris, 1645, in-4°.

ANGILBERT, (S.) Neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un pere l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, & ministre principal de Pepin son fils, qu'il avoit fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministere & sa femme, pour se faire moine en 790,

dans le monastere de Centule ou de S. Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très-souvent de son monastere, pour des intérêts d'état, ou pour des affaires ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier il accompagna Charlemagne, qui l'appelloit son Homere. Il le vit couronner empereur d'Occident, & mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des Poésies. On en trouve quelques-unes dans le *Recueil des Historiens de France*, dans *Alcuin*, dans le *Spicilege*. On a aussi l'*Histoire* qu'il a écrite de son monastere.

ANGIOLELLO, (Jean-Marie) naquit à Vicenze, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il écrivit la *Vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, & accueillit bien l'ouvrage.

ANGITIA *ou* ANGERONA, fille d'Æeta, roi de Colchide, sœur de Médée, passe pour la premiere qui a découvert les herbes venimeuses, ou les poisons tirés des plantes, & des animaux. D'autres prétendent qu'Angitia ou Anguitia, étoit Médée elle-même, appellée ainsi d'ANGUIS, parce qu'elle enchantoit les serpens pour en tirer le venin. Quoi qu'il en soit, on dit que c'est d'Angitia que les Marses, peuple d'Italie, avoient appris l'art de charmer les serpens, art qu'on a long-tems regardé comme chimérique, & que Voltaire a été surpris de trouver exprimé dans le Pseaume 57 : *Furor illis secundùm similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ & obturantis aures suas quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter.* Mais cet art, quel qu'il soit, est très-réel, indépendamment des charmes magiques dont il ne faut pas nier la possibilité (*voyez* le BRUN). C'est une chose certaine que les Américains charment les serpens, & la race des Psylles se trouve encore en Afrique. On en voit en Egypte, qui manient tous les jours des viperes & les serpens les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. On trouve dans les *Essais historiques sur l'Inde*, la relation d'un témoin oculaire, qui prouve la même chose. « Il seroit, dit-il, presque impossible de croire qu'il » y a dans l'Inde des hommes » dont le talent consiste à apprivoiser les serpens les plus » dangereux, & même à les » faire danser au son d'un instrument, si ce fait n'étoit » appuyé sur les témoignages » les plus authentiques. Il n'a » pas fallu moins que l'évidence, pour vaincre mon incrédulité. Tous ceux qui ont » séjourné quelque tems sur » les côtes de Coromandel ou » de Malabar, ont pu jouir du » même spectacle. Voici celui » dont j'ai été témoin oculaire, » ainsi que plusieurs de mes » camarades. L'armée françoise » étoit campée dans l'enceinte » de la fameuse pagode de Cangivarom, à trente lieues environ de Pondichéri. Un matin » comme nous nous disposions » à sortir de la pagode, nous vîmes arriver un homme qui

» portoit deux paniers ronds » au bout d'une perche, & » qui nous demanda en langue » maure, si nous voulions voir » danser des serpens. J'enga- » geai mes camarades à accep- » ter la condition du Maure. » Cet homme, après avoir pré- » ludé quelque tems avec son » instrument qui, pour le son » & la forme, ressembloit au » flageolet, découvrit les pa- » niers. Aussi-tôt les serpens » se dresserent, & se mirent à » balancer leurs têtes en ca- » dence, pendant que leur con- » ducteur jouoit différens airs. » Dès que l'instrument cessa » de se faire entendre, ils se » replierent en rouleau dans » leurs paniers, & le Maure » les couvrit sur le champ. » Comme nous lui donnions » quelques pieces d'argent, » nous remarquâmes qu'il re- » gardoit avec surprise du côté » de la petite chambre qui étoit » dans le fond du portique, & » dont l'entrée étoit embarras- » sée par une touffe de gran- » des herbes. Nous lui deman- » dâmes quel pouvoit être l'ob- » jet de son étonnement. Il » s'avança, & après avoir con- » sidéré de plus près la nature » de ces herbes, il revint, en » nous disant que si nous vou- » lions lui donner une pagode » d'or, il feroit sortir en no- » tre présence un serpent de » ces herbes par le charme de » son instrument; nous y con- » sentîmes. Cet homme s'arma » d'un bâton qu'il mit sous le » bras, & commença à jouer » de son instrument, en s'a- » vançant insensiblement vers » la touffe d'herbes. Nous nous » retirâmes tous derriere lui, » afin qu'aucun de ses mouve- » mens ne nous échappât. Au » bout de dix à douze minu- » tes, comme il enfloit par » degrés les sons de son fla- » geolet, nous distinguâmes le » sifflement d'un serpent, & » bientôt nous vîmes paroître » sa tête au-dessus des herbes. » Alors le Maure s'approcha » doucement, & comme l'a- » nimal parut prêt à s'élancer » sur lui, il quitta son instru- » ment, prit le bâton qu'il te- » noit sous le bras, & en- » tortilla le serpent avec une » adresse surprenante; ensuite » il le saisit au col, qu'il tint » serré, & présenta à l'animal » un petit morceau de drap » écarlate, avec lequel il lui » creva la vessie que la plu- » part des serpens ont dans la » bouche, & qui contient leur » venin. Cette opération faite, » il mit le serpent dans un des » paniers, en nous assurant » que, sous peu de jours, il » seroit aussi apprivoisé que les » autres. Il est à remarquer que » si l'on mettoit une gousse d'ail » dans les paniers, les serpens » ne danseroient pas, tant qu'ils » en sentiroient l'odeur; sans » doute par l'antipathie qu'ils » ont pour cette plante. Ces » serpens sont ordinairement » de ceux que les Portugais ont » nommé *Cobra de Capello*, » parce qu'ils ont au-dessous » de la tête, qui est petite, » un col fort large, qui forme » une espece de chaperon ».

ANGOULÊME, (Aymar comte d') *Voy.* l'article d'AYMAR, dans lequel il est parlé des possesseurs du comté d'Angoulême.

ANGRIANI, (Michel)

Bolonois, docteur de Paris, général des carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un commentaire sur les Pſaumes, qui a pour titre : *Incognitus in Pſalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

ANGUIEN. *Voy.* FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'.)

ANGUIER, (François & Michel) fils d'un menuiſier de la ville d'Eu en Normandie, ſe diſtinguerent dans la ſculpture. Après avoir étudié à Rome, ils embellirent Paris de leurs ouvrages. On a de François, l'autel du Val-de-Grace, & la creche, le crucifix de marbre du maître-autel de la Sorbonne; & de Michel, le tombeau du commandeur de Souvré, les ornemens de la porte S. Denis, les figures du portail du Val-de-Grace, l'Amphitrite, &c. Le premier mourut en 1699, âgé de 95 ans; & le ſecond en 1686, à 74 ans.

ANGUILLARA, (Jean-André dell') excellent poëte Italien du XVIe. ſiecle. Sa langue lui doit, outre une tragédie d'*Œdipe*, & des notes ſur le *Roland* de l'Arioſte, une traduction des *Métamorphoſes d'Ovide*, en ſtances de huit vers, miſe par les Italiens, quoique très-mal-à-propos, à côté de l'original. La meilleure édition eſt celle de Veniſe par les Junctes, 1584, in-4°, avec de belles figures, & les remarques d'Orologi & de Turchi.

ANICET, (S.) Syrien, fut élevé ſur la chaire de S. Pierre l'an 157, après S. Pie. Il fut viſité à Rome par S. Polycarpe de Smyrne. Ces deux grands hommes agiterent enſemble pluſieurs queſtions, qui faiſoient alors du bruit dans l'égliſe. Ils diſcuterent auſſi la coutume où étoient les Aſiatiques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatorzieme jour de la premiere lune qui ſe rencontre après l'équinoxe du printems : mais tout ſe fit de part & d'autre avec la plus grande modération. La diverſité de ſentimens par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit point les liens de la paix. Chacun s'en tint à ce qui ſe pratiquoit dans ſon égliſe; Anicet céda même à Polycarpe l'honneur d'offrir le ſacrifice. Ce ſaint pape ſut garantir ſon troupeau du poiſon de l'erreur, & conſerver le dépôt de la foi dans toute ſa pureté. Il empêcha par ſa vigilance les funeſtes ravages des héréſies de Valentin & de Marcion. Il mourut l'an 168, durant la perſécution de Marc-Aurele. S'il ne répandit pas ſon ſang pour la foi, il fut au moins expoſé à beaucoup de dangers & de ſouffrances; ce qui l'a fait qualifier de *Martyr*. Il eſt nommé avec ce titre dans divers martyrologes, & ſur-tout dans le Romain.

ANICH, (Pierre) aſtronome, géometre & méchanicien, étoit fils d'un laboureur qui ſe mêloit de tourner. Il naquit en 1723 à Oberperſuff, village à trois lieues d'Inſpruck, & eſt mort en 1766. Laboureur & berger juſqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irréſiſtible vers l'aſtronomie & la géométrie. Le P. Weighart, jéſuite, alors profeſſeur en l'univerſité d'Inſpruck, eut occaſion de connoître ſes talens, de les perfectionner & de les employer. Anich dans très-peu de tems devint un grand aſtro-

nome, & un des plus habiles méchaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Infpruck deux globes, l'un céleſte, l'autre terreſtre, qui ſont des chef-d'œuvres en leur genre. Il conſtruiſit & perfectionna pluſieurs inſtrumens de mathématiques. Il fit des cartes admirables pour la préciſion & la netteté. Enlevé dans la fleur de ſon âge aux ſciences & aux arts, il mérita les regrets des ſavans. Les progrès rapides qu'il avoit faits dans l'aſtronomie, ſeul, ſans maître, ſans leçons, par le moyen de la penſée & de la vue continuelle du ciel, ſont une réfutation de fait du paradoxe de M. Bailly, qui a ſuppoſé des milliers de ſiecles imaginaires, & même *un ancien peuple perdu*, pour expliquer le degré de ſcience où nous ſommes parvenus en aſtronomie, & dont les progrès étoient déjà ſi avancés au tems des patriarches. M. Caſſini a trouvé également, dans un de ſes voyages, un jeune ruſtre, dont il admira la ſcience aſtronomique, qu'il amena avec lui, & dont il prit plaiſir à perfectionner les lumieres; il conclut ſans peine de cet exemple, ce que pouvoient avoir été les premiers obſervateurs des aſtres, dans une condition (les premiers hommes étoient bergers & agricoles) qui les plaçoit nuit & jour vis-à-vis des aſtres, dans une région où le ciel eſt toujours pur. Qui ne ſait d'ailleurs, combien la paix de l'ame, l'innocence & l'intégrité des mœurs, la modération des deſirs, telles qu'on les remarque dans la vie des patriarches, contribuent à l'accroiſſement des connoiſſances, ſur-tout de celles qui ſuppoſent dans l'intelligence une ſubtilité & une promptitude particulieres? C'eſt à cette ſeule raiſon qu'un ancien (Ovid. l. 1. *Faſt.*) a cru pouvoir attribuer les premieres notions de l'aſtronomie. Voy. l'*Examen impartial des époques de la nature*, n. 183, 184; & ci-deſſus l'art. ANAXIMANDRE.

ANICHINI, (Louis) graveur en creux, né à Ferrare, s'illuſtra dans le XVIe. ſiecle, par la délicateſſe & la préciſion de ſon burin. Ses médailles de Paul III & de Henri II ſont fort recherchées. Il s'étoit fixé à Veniſe.

ANICIUS-PROBUS, (Sextus) préfet du prétoire, & conſul Romain, ſe fit aimer par ſon humanité, & s'illuſtra par ſa ſageſſe. Les deux philoſophes Perſes qui vinrent voir S. Ambroiſe à Milan en 390, paſſerent exprès à Rome, pour jouir de la converſation d'Anicius-Probus. Il avoit alors quitté ſa charge de préfet du prétoire, & il ſe préparoit à finir ſaintement une vie illuſtrée par toutes les vertus chrétiennes. Sa femme *Proba Falconia* s'eſt également diſtinguée par ſa piété. *Voyez* ce mot.

ANIEN, juriſconſulte du tems d'Alaric, roi des Viſigoths, publia, par l'ordre de ce prince, un abrégé de ſeize livres du *Code Théodoſien* en 506.

ANIEN, diacre pélagien, a fait la Traduction latine de quelques Homélies de S. Jean Chryſoſtome.

ANJOU. *Voyez* CHARLES, LOUIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ & ROBERT.

ANIUS, roi de l'iſle de

Délos, & grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avoient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchoient; l'une en vin, l'autre en bled, & la troisieme en huile. Agamemnon, allant au siege de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il n'auroit plus fallu de provisions; mais Bacchus, qu'elles implorerent, les changea en colombes.

ANNA-PERENNA, divinité qui présidoit aux années, & à laquelle on faisoit de grands sacrifices à Rome, au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse étoit la même que la lune: d'autres ont pensé que c'étoit Thémis, ou Io; ou celle des Atlantides qui avoit nourri Jupiter; ou enfin une nymphe du fleuve Numicus, la même qu'Anne, sœur de Didon.

ANNAT, (François) né à Rhodez en 1590, jésuite, professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4°, & d'autres en françois, contre les nouveaux disciples de Saint Augustin. Pascal lui a adressé ses deux dernieres *Provinciales*. Ce jésuite mourut à Paris en 1670. Il avoit perdu sa place de confesseur, dans les commencemens de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Valliere. Des représentations qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très-docile aux leçons de la religion; & le P. Annat fut renvoyé. — Il y a encore un Pierre ANNAT, supérieur de la congrégation de la Doctrine Chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'*Index*, le 12 septembre 1714.

ANNE, sœur de Pygmalion & de Didon, se retira avec elle à Carthage, environ l'an 888 avant J. C.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu, touché de ses prieres, lui ayant promis qu'elle seroit mere, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J. C. Anne signala sa reconnoissance par un cantique d'action de graces, plein d'idées sublimes & magnifiques de la divinité, de sa providence, & de sa terrible & admirable justice. En voici quelques traits. « C'est le Seigneur, » qui ôte & qui donne la vie; » il conduit au tombeau & il » en retire. C'est le Seigneur » qui ôte & qui donne les richesses; il abaisse & il éleve » qui il lui plaît. Il tire l'indigent de la poussiere, & le » pauvre de dessus le fumier, » pour le mettre au rang des » princes, & le faire briller » sur le trône. Car c'est le » Seigneur qui a fait les fondemens de la terre, c'est lui » qui a su y poser le monde. » Il soutiendra toujours les justes dans leurs démarches; » tandis que les impies, abandonnés de lui, seront obligés de se cacher & de demeurer dans le silence; car » l'homme laissé à ses propres » forces, ne sera jamais que » foiblesse. Le Seigneur répand » la terreur sur ses ennemis;

» du haut du ciel il fera gronder la foudre sur eux ». Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans un cantique, que toutes les traductions dégradent, sept à huit siecles avant que les sages de la Grece aient balbutié quelques sentences éparses sur ces grandes vérités; peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, & de ces fastueux pédagogues qui à peine auroient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne? *Voyez* DEBORA, MARIE *Mere de Jesus.*

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari dans une heureuse vieillesse, & fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE, (Ste.) épouse de Joachim, & mere de la Sainte Vierge. S. Epiphane est le premier Pere de l'Eglise qui nous ait appris son nom. Les Peres des trois premiers siecles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. S. Jean Damascene a fait de grands éloges de leurs vertus. L'empereur Justinien I, fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de Ste. Anne, vers l'an 550: on lit dans Codinus, que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la Sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 740; & c'est depuis ce tems-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la prophétesse, fille de Phanuel, fut témoin de l'humilité ineffable de la Sainte Vierge, quand cette Mere sans tache, vint après ses couches, selon la loi, se purifier au temple: alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE-COMNENE, fille de l'empereur Alexis-Comnene I, conspira, après la mort de son pere en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnene son frere. Elle vouloit la donner à son époux Nicéphore Brienne, qui avoit la foiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montroit la vigueur & la fermeté d'un héros; l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire & à l'étude, sans négliger ses autres devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnoient aux plaisirs, elle conversoit avec les savans de Constantinople, & se rendoit leur rivale, par la *Vie de l'empereur Alexis Comnene*, son pere, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a un coloris très-brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son pere, ses paralleles trop fréquens des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, & des détails aussi inutiles qu'ennuyans. Elle ne manque pas de marquer la figure & la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle qu'*un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain & universel de toute la terre.* On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avoit plu.

Le

Le président Cousin a donné une version françoise de la *Vie d'Alexis*, aussi exacte qu'élégante. On la trouve dans le 4e. vol. de l'Histoire Byzantine. David Hoeschelius en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'étoit une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas-âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Elle n'étoit pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit pour lui, elle ne cessa de le persécuter, & le tint long-tems en prison. Peut-être y seroit-il mort, si Charles VIII, qui étoit las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la premiere cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

ANNE de Bretagne, fille & héritiere du duc François II, & de Marguerite de Foix, naquit à Nantes en 1476. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avoit même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence & une sagesse peu communes. Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, & pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avoit aimée, lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, regardée comme la mere des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations, qui font honneur à sa mémoire. Anne avoit plus de grandeur d'ame que d'esprit, plus d'agrément que de beauté. Elle voulut gouverner son second époux, & y réussit. Lorsqu'on lui disoit que sa femme prenoit trop d'empire sur lui, il répondoit : *Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari & son honneur.* Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions ; & on connoît la fable *des biches qui avoient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la premiere des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appellées depuis les *filles de la reine*.

ANNE d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, & mere de Louis XIV, eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. Cette régence ne fut guere moins agitée que celle de Marie de Médicis, les symptômes en furent les mêmes ; on vit le royaume se diviser & sur les mêmes pré-

textes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris & emprisonnés : les parlemens faire schisme entr'eux, tenir les uns pour le Roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avoit jamais été le maréchal d'Ancre. Mais étant venue à bout de rappeller tous les sujets à l'obéissance, elle en goûta les premiers fruits, & l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avoit fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, & l'autre toujours dévoué, tous deux ne décidoient rien sans la consulter, & par un juste retour d'égards & de complaisance, elle ne vouloit jamais que ce qu'ils jugeoient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grace, & mourut en 1666 d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisoit l'amour des peuples & les délices de la cour. Elle étoit fille, sœur, femme, mere de roi, & elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épitaphe bonne ou mauvaise qu'on voit sur son tombeau :

Et soror, & conjux, & mater, nataque regum,
Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

ANNE, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, naquit en 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. On la maria au prince George de Danemarck, qu'elle gouverna entiérement. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie sa sœur aînée, les Anglois l'appellerent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnoissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold & à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marleborough, son favori & son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premieres à entrer dans les négociations pour la paix; & dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut en 1714, après avoir fait assurer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avoit pris d'abord, mais en vain, quelques mesures pour rouvrir à son frere Jacques III le chemin au trône, & après sa mort George d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avoit plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avoit pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices; elle avoit une bonté de caractere, qui vaut mieux pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté. Elle étoit fort religieuse, & avoit autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie église. Son regne est un des plus éclatans qu'on voie dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort elle s'est vue l'arbitre & en quelque sorte

la maîtresse du sort de l'Europe.

ANNE IWANOWA, fille de Jean, empereur de Russie, frere du czar Pierre I, épouse du duc de Curlande, succéda au czar Pierre II en 1730. Elle sut, en maintenant les forces de terre & de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour-à-tour de l'empereur, des Polonois, des Turcs, des Persans & des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le grand-seigneur depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan.

ANNE de Gonzague, dite la *Princesse Palatine*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers & de Rhétel, puis duc de Mantoue en 1627, & de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1645, le prince Edouard comte palatin du Rhin, cinquieme fils de Frédéric V, Electeur palatin, & d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles : elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célebre par son esprit, par sa piété & par sa charité envers les pauvres. Elle avoit long-tems vécu dans la dissipation, & séduite par une fausse philosophie, elle étoit même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une maniere aussi extraordinaire que touchante & instructive, dont on trouve les détails dans son *Oraison funebre* prononcée par Bossuet. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom en 1786, sont une piece mal-adroitement supposée.

ANNE DE JESUS, *voyez* LOBERE.

ANNIBAL *ou* HANNIBAL, fils d'Amilcar, général Carthaginois, jura à son pere une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Dès l'âge de 26 ans, 220 avant Jesus-Christ, il commanda l'armée des Carthaginois, qui lui avoient confié leur vengeance, & prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, & du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé à faire sauter des rochers avec du vinaigre. Mais ce fait, par lui-même invraisemblable (*), n'est ap-

(*) Dion dit qu'on prit ainsi la ville d'Eleuthere; mais ces sortes d'exploits semblent ne devoir être placés que parmi les *impostures de l'Histoire ancienne*, dont M. Lancelotti nous a donné un catalogue qui pourroit être considérablement augmenté : ce n'est pas que le vinaigre n'ait la force de diviser des matieres dures; mais c'est une action lente, dont les voyageurs & les conquérans n'ont garde d'attendre le produit. Et si pour en obtenir un effet prompt, il faut, comme on le dit, chauffer les rochers, les rendre rouges de feu, avant que de

paremment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyoit deux siecles après de passer les mêmes défilés avec des éléphans & tout l'attirail d'une grande armée : impossibilité qui ne provenoit que de l'éboulement des terres & des rochers, qui en peu de tems changent l'état des grandes montagnes (*). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardoit l'Italie. Il entra dans la plaine, & la revue qu'il fit alors de ses troupes, lui apprit que son armée, de 50 mille hommes de pied & de neuf mille chevaux, étoit réduite à 20 mille hommes & à six mille chevaux. Le général Carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, & quelque tems après Sempronius, près de la riviere de Trébie, l'an 218 avant J. C. Cette bataille fut meurtriere. Les vaincus y perdirent 26 mille hommes ; & les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A cela près, tout réussissoit à Annibal. L'année suivante il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Transimene. Le général Romain resta mort sur le champ de bataille, quinze mille ennemis périrent, six mille furent faits prisonniers ; & Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, & ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer, en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, & à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses & ses délais auroient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui & Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général Carthaginois, & qui auroit péri sans le secours de son collegue. Le tems de la dictature de Fabius étant expiré,

---

les pénétrer de vinaigre, quels échaffaudages, quels monceaux de bois ne faudra-t-il pas? que d'hommes, quel étalage d'instrumens! &c. Où l'on peut déployer les moyens d'une telle opération, des armées & des éléphans peuvent passer sans vinaigre. Et puis les rochers étant fendus, seroit-on fort avancé? Passe encore, si on pouvoit les fondre ou pulvériser.

(*) Il y a dans les Alpes & les montagnes de Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du tems des Romains on parvenoit sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très-grande étendue, qui alors étoient couverts de terre, & dont on atteignoit la cime par un talus doux. Les habitans de ces pays savent combien de changemens de cette nature arrivent dans le cours d'un siecle, souvent dans l'espace de quelques années. *Voyez* le *Journal hist. & littér.* 1 mai, 1786, p. 7.

Terentius Varro & Paul-Emile eurent le commandement des armées. L'un & l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. : 40 mille hommes de pied & 2700 de cavalerie resterent sur la place, avec le consul Paul-Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux d'anneaux, pris à 5630 chevaliers qui périrent dans ce combat. Il paroît qu'Annibal auroit dû peut-être profiter des avantages que lui offroient ses victoires, & marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyoit des obstacles que les historiens n'ont pas fait connoître, & qu'aujourd'hui on s'efforceroit en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le » sort des empires, dit un philosophe, est si admirablement » calculé dans les dispositions » & les arrangemens de la Providence, qu'on seroit tenté » de croire que la science des » généraux, la sagesse des ministres & des rois, ne sont » que des moyens de réaliser » le plan éternel, & que pour » cela elles essuyent des vicissitudes & des variations nécessaires à son exécution ». Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; & les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avoient causé de terreur aux généraux Romains. En vain marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J. C.: les Romains en furent si peu touchés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campoit, & envoyerent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages & la grêle l'obligerent de décamper, sans avoir eu le tems, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; & comme il en présentoit un quatrieme, Annibal se retira, en disant : *Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu?* Cependant Asdrubal, frere d'Annibal, s'avançoit en Italie, pour secourir son frere; mais Claude Néron lui ayant livré bataille, tailla son armée en pieces, & le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois en la voyant dit, qu'il ne doutoit plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeller Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valoit mieux donner la paix à son pays, que de lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui & Scipion; mais le général Romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premieres victoires; 40 mille Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif, pour les

Carthaginois, de demander la paix. Annibal, honteux d'être témoin de l'opprobre de sa patrie, se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bithynie. Mais ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches & les requisitions des Romains, & craignant d'être livré entre leurs mains, il avala un poison subtil, qu'il portoit depuis long-tems dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. *Délivrons*, dit-il, *les Romains de la terreur que je leur inspire : ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le vouloit empoisonner ; & ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias à me faire périr.* Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, & d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, & sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractere & des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin, sont grossis, & qu'ils partent de la haine que lui portoient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troubloit, une connoissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal dans le premier rang des grands généraux de tous les siecles. M. Turpin de Crissé le considérant dans son exil & ses disgraces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui désespéra si légérement du salut public. « Annibal, dit-il, » qui fuit de contrées en contrées pour soulever contre » Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre » par l'espoir de venger sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à devenir le courtisan d'un » roi, me paroît plus grand » que Caton, qui se donne la » mort, lorsqu'il peut opposer » au génie & à la fortune de » César son propre génie, son » courage & son nom ».

ANNIUS de Viterbe, *ou* JEAN NANNI, dominicain, & maître du sacré palais, sous Alexandre VI, qui en faisoit beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui des Commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte, & XVII livres d'antiquités, Rome, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-fol.; Anvers, 1552, in-8°, compilés sans jugement dans des tems où il n'y avoit pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés, qu'on a attribués aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, &c. Il paroît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages, se sont trompés, & qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avoit enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du P. Labat, tom. 7, p. 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrere. *Voy.* MÉGASTHENE. On peut encore consulter une *Apologie* d'Annius, par Didime Ropaligero, Vérone, 1679, in-fol., en italien.

ANNON, (S.) sorti d'une

famille noble, prit dans sa jeunesse le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça, & résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus & son devoir le firent connoître à la cour de l'empereur Henri III, dit *le Noir*; ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque tems après, il le nomma prévôt de Goslar dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siege archiépiscopal de Cologne, en 1056. Après avoir réformé tous les monasteres de son diocese, il en fonda deux de chanoines-réguliers à Cologne, & trois de l'ordre de S. Benoît en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent & premier ministre, pour gouverner durant la minorité d'Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs & les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices & les exactions de ceux auxquels il donnoit sa confiance, exciterent un mécontentement général. Annon fut rappellé, & il reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075. On lit son nom dans le martyrologe romain.

ANSBERT, (S.) né à Chaussi, village du Vexin, fut élevé sur le siege épiscopal de Rouen, après la mort de S. Ouen en 683, & sacré par S. Lambert à Clichi, où Thierri III avoit convoqué les états du royaume. Son élection fut fort agréable au roi, qui l'estimoit singuliérement à cause de son éminente sainteté, & qui l'avoit choisi pour son confesseur. Pepin, maire du palais, aux yeux duquel la colomnie l'avoit noirci, le relégua dans le monastere de Haumont, en Hainault. Le saint évêque édifia les religieux de cette maison par l'austérité de ses jeûnes, par sa ferveur & son assiduité à la priere. Sa mort, arrivée en 698, l'empêcha de profiter de la permission qu'on lui avoit accordée de retourner dans son diocese. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, où il avoit choisi sa sépulture.

ANSCHAIRE *ou* ANSGAIRE. *Anscharius* (ou plutôt *Ansgarius*, comme il paroît par une chartre de Louis *le Débonnaire*), surnommé *l'apôtre du septentrion*, premier évêque de Hambourg & de Brême, naquit en Picardie vers l'an 805, & fut élevé dans le monastere de Corbie. L'an 821, il passa du monastere de Corbie en Picardie dans celui du même nom en Saxe, qui avoit été bâti par Louis *le Débonnaire*, sur le Weser, y ayant été envoyé par Adelard, abbé de l'ancienne Corbie. Il fut nommé par Louis *le Débonnaire*, pour gouverner ce monastere. Les Danois & les Suédois ayant demandé des prêtres pour leur prêcher l'évangile, l'an 836, le pape Grégoire IV y envoya Anschaire, qui en convertit un grand nombre, & qui fut fait l'an 842 évêque de Hambourg, pour travailler plus commodément à la conversion des peuples septentrionaux. On croit qu'il pénétra jusqu'en

Islande, &, selon quelques auteurs, jusqu'au Groenland. Il mourut à Brême l'an 865. Cette église avoit été unie à celle de Hambourg l'an 849. Sa *Vie* a été écrite par S. Rembert, son successeur, que D. Mabillon a publiée avec de savantes remarques. S. Anschaire nous a laissé une *Vie de S. Willehad*, premier évêque de Brême, qui mourut en 789 ou 791. C'est un ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse & d'élégance. Il est précédé d'une préface, que l'on regardera comme un chef-d'œuvre, si l'on considere sur-tout le tems où vivoit son auteur. Surius donna un assez mauvais extrait de cette *Vie*, qui fut imprimée en entier à Cologne, en 1642. Le P. Mabillon l'a publiée de nouveau. Fabricius l'a fait aussi réimprimer dans ses *Historiens de Hambourg*, tom. 2.

ANSEGISE ou ANSIGISE, (S.) issu de sang royal, embrassa l'état monastique; mais Charlemagne ne voulant pas que ses talens fussent ensevelis dans la retraite, le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, & lui conféra, en titre de bénéfice, l'abbaye de Saint-Germer en Fley, qu'il réédifia. Il avoit eu auparavant les abbayes de Saint-Sixte, près de Reims, & de S. Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner celle de Germer. Louis le Débonnaire lui conféra celles de Luxeu & de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades, & mourut en 834. On lui doit un recueil des *Capitulaires de Charlemagne & de Louis-le-Débonnaire*, imprimé par les soins de Pierre & François Pithou, en 1588, 1603 & 1620. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs prétendent qu'Ansegise fut aussi abbé de Lobbes; ce qui peut très-bien être, les hommes distingués par leurs lumieres & leurs vertus ayant, durant ces siecles, fréquemment passé du gouvernement d'une abbaye à une autre pour y maintenir ou rétablir la régularité.

ANSEGISE, prêtre du diocese de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens le 21 juin 871. Charles le Chauve l'envoya au pape Jean VIII, lequel le fit primat & vicaire dans les Gaules & dans la Germanie. Cette dignité donna un nouvel éclat à l'église d'Ansegise, qui voulut se faire reconnoître comme primat, dans un concile où Charles le Chauve se trouva en 876. Mais plusieurs prélats s'y opposerent, & entr'autres Hincmar de Reims, qui avoit publié un écrit contre cette primatie. A son retour, d'un second voyage à Rome, Ansegise se trouva en 878 au concile de Troyes, où le pape étoit présent; & l'année d'après, 879, il sacra dans l'abbaye de Ferrieres en Gâtinois, les rois Louis III & Carloman, fils de Louis le Begue. Il mourut en 883.

ANSELME, (S.) archevêque de Cantorbery, naquit à Aouste en 1033. Il vint au monastere du Bec en Normandie, attiré par le nom du célebre Lanfranc, s'y fit bénédictin, & en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbery, l'an 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'An-

gleterre, à qui il reprochoit ses déréglemens & ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince étoit dans le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme soutenoit le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain II le reçut comme il le méritoit. Il soutint la procession du St.-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari en 1098. Il partit ensuite pour la France, & s'arrêta à Lyon, jusqu'à la mort du monarque son persécuteur. Henri I, successeur de Guillaume, rappella l'archevêque de Cantorbery; mais il ne jouit pas long-tems de la paix que son rappel sembloit lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France & en Italie, jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna à Cantorbery, & y mourut en 1109, à l'âge de 76 ans. D. Gerberon a publié, en 1675, une très-bonne édition de ses *Œuvres*, in-fol., faite sur les meilleurs manuscrits de France & d'Angleterre. Il y en a une autre, donnée à Venise en 1744, en 2 vol. in-folio. S. Anselme fut un des plus célebres docteurs de son tems, & le premier qui allia avec la théologie cette précision dialectique & cette méthode scholastique qui donne de la force aux preuves de la vérité, & qui confond l'erreur en découvrant ses sophismes. Il est vrai que dans les siecles suivans on a quelquefois abusé de cette méthode; on a fait de la théologie une espece de logique contentieuse, & quelquefois une audacieuse métaphysique qui s'exerçoit fort inutilement ou fort témérairement sur des questions où la simple foi répand plus de lumieres que toutes les spéculations; mais cela ne prouve rien contre la théologie scholastique en elle-même. Elle est nécessaire, à un certain point, pour confondre toutes les especes d'hérétiques, mais surtout ceux qui, comme les Ariens, s'arment de la subtilité du raisonnement plutôt que de l'autorité des livres saints (*V.* CRELLIUS, SUAREZ, PETAU, S. THOMAS, &c.). Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifians, pleins d'onction & d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair & concis, fait le principal mérite de ses Lettres. On juge par les vers qui nous restent de lui, qu'il n'avoit pas le génie poétique dans le plus haut degré.

ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques en Italie en 1061, quitta son évêché, parce qu'il se reprochoit d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, & le fit son vicaire-général en Lombardie. Il mourut en 1086. Nous avons de lui un Traité contre l'antipape Guibert, & plusieurs autres ouvrages dans la *Bibliotheque des Peres*.

ANSELME de Laon, doyen & archidiacre de cette ville, mort en 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, & ensuite dans le diocese de Laon. On a de lui une

glose interlinéaire sur la Bible, imprimée avec celle de Lira. Abailard en parle, comme d'un arbre qui avoit quelquefois de belles feuilles, mais qui ne portoit point de fruits.

ANSELME, (le P.) augustin déchaussé, connu par son *Histoire généalogique & chronologique de la maison de France, & des grands officiers de la couronne*, in-4°, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. « Cet écrivain a beau-» coup contribué dit l'auteur » des *Trois siecles*, à fournir » des lumieres à ceux qui ont » travaillé sur l'Histoire de » France. On ne peut le re-» garder que comme ceux qui » découvrent les mines, en » laissant aux autres le soin » d'épurer les métaux qu'on » en tire, & de les mettre en » valeur ». Son ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de du Fourny, des RR. PP. Ange & Simplicien, continuateurs de cette Histoire. Elle est actuellement en 9 vol. in-fol, 1726, & années suivantes. On y trouve des recherches abondantes & curieuses. Il y a certainement beaucoup de fautes; mais quelle compilation en est exempte? *Voyez* ANGE *de Ste. Rosalie*, & FOURNY.

ANSELME, (Antoine) né à l'Isle-en-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, l'an 1652, d'un chirurgien, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua par l'étude des belles-lettres, & fut couronné deux fois par l'académie des jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, & on ne les a guere vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses Sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint avec son éleve à Paris. La capitale applaudit à son éloquence, presqu'autant que la province. Ses panégyriques surtout, & ses oraisons funebres, firent sa réputation. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtimens. L'académie de peinture & celle des inscriptions & belles-lettres l'admirent, en qualité d'associé, dans leurs corps. L'abbé Anselme se retira sur la fin de ses jours, dans son abbaye de S. Sever en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son tems entre ses livres & ses jardins. Il mourut en 1737, à 86 ans. Nous avons de lui, I. Un recueil de *Sermons*, *Panégyriques & Oraisons funebres*, en 7 vol. in-8°. Les *Sermons*, qui forment 4 de ces volumes, ont été réimprimés en 6 vol. in-12.; ils n'ont pas soutenu la réputation que l'auteur avoit acquise en les débitant : car ils firent alors la plus vive impression, même sur ceux qui étoient prévenus contre lui. « J'ai été ce matin » (écrivoit Mad. de Sévigné) » à une très-belle *Passion* à » S. Paul, c'étoit l'abbé Ansel-» me. J'étois prévenue contre » lui. Je le trouvois gascon, & » c'étoit assez pour m'ôter la foi » en ses paroles; il m'a forcée » de revenir de cet injuste » jugement, & je le trouve un » des bons prédicateurs que » j'aie jamais entendus; de » l'esprit, de la dévotion, de

» la grace, de l'éloquence ; » en un mot, je n'en préfere » guere à lui », II. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions; on y découvre un sage érudit & un bon littérateur.

ANSELMO, (Antoine) né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années, & avocat fiscal de l'évêque, mourut en 1668 presqu'octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le droit belgique. On a de lui, I. un *Recueil d'ordonnances*, en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648. II. *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-folio. III. *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1663, in-fol. IV. *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1656, in-fol. V. *Consultationes*, &c., Anvers, 1671, in-fol. Ces ouvrages son écrits avec méthode, & sont recherchés des jurisconsultes.

ANSER, poëte latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Virgile n'avoit pas grande opinion de ses talens, s'il est vrai qu'il fait allusion à ce poëte en disant dans sa 9e. églogue :

Nam neque adhùc Varo videor neque dicere Cinnâ
Digna, sed argutos interstrepere Anser olores.

ANSON, (George) né à Stafford en Angleterre, d'une famille noble & ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers qu'il courut dans sa premiere course, qu'il commença d'apprendre le grand art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mere, il affronta sans crainte des périls effrayans. Poursuivi par deux corsaires, il leur échappa, malgré la disproportion des forces & les horreurs d'une tempête furieuse. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1723 capitaine d'un vaisseau de guerre de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, & lui acquit un nom célebre. En 1739, la guerre s'étant élevée entre l'Espagne & l'Angleterre, le ministere britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols. On lui donna six navires, qui portoient environ 1400 hommes d'équipage. La saison étoit si fort avancée quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printems de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restoit plus que deux & une chaloupe, lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap. Le reste avoit été dispersé par les vents, ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'isle fertile & déserte de Juan-Fernandès, osa attaquer la ville de Paita, une des plus riches places des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendres, & partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1500 mille piastres : le gain pour les Anglois d'environ 180 mille. Le vainqueur s'éloigna

de Paita, presqu'aussi-tôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les isles des Larrons avec le *Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais avant que d'y arriver, un scorbut, d'une nature affreuse, lui avoit enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendoit sur ce qui lui restoit de matelots & de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'isle de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, & se remit en mer. Quelques jours après il rencontra un navire espagnol richement chargé : il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, & rentra dans le port qu'il venoit de quitter. Le navire espagnol portoit 1500 mille piastres en argent, avec de la cochenille & d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, & dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Mais ce qui ne donne pas des Chinois une idée aussi brillante, que la plupart des voyageurs & des philosophes modernes voudroient nous en faire concevoir, c'est que ces lâches & cruels spectateurs de la victoire d'Anson, ne purent comprendre qu'il n'eût pas massacré tous les Espagnols, au moment de la prise du vaisseau. Anson ayant vengé l'honneur de sa nation, retourna per les isles de la Sonde & par le cap de Bonne-Espérance, & aborda en Angleterre le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans & demi. Il fit porter à Londres en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours & des trompettes, & aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avoit conquises. Ses différentes prises se montoient en or & en argent à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots & de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur bravoure. Le titre de contre-amiral du Bleu, fut la premiere récompense d'Anson ; il l'obtint en 1744, & l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral du Blanc. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre M. de la Jonquiere, qui ramenoit en Europe une escadre, composée de 6 vaisseaux de guerre, & de 4 vaisseaux revenant des Indes orientales. Le ministere britannique nomma le vainqueur vice-amiral d'Angleterre, & peu de tems après, premier lord de l'amirauté. L'Angleterre en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditoit depuis longtems une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglois à Saint-Malo, en 1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés aux François, & les ramena en Angleterre. Il mourut à Londres en 1762. La gloire de l'amiral An-

ſon ne fut pas ſeulement fondée ſur le ſuccès de ſes armes, ſur ſa valeur, ſur ſon intrépidité; il fut homme de bien, il reſpecta l'humanité, lors même que ſon bras s'armoit pour la détruire. Nous avons ſon *Voyage autour du Monde*, traduit en françois, un vol. in-4°, 1749, Amſterdan, & réimprimé en 4 vol. in-12.

ANTÉE, géant de Lybie, fils de Neptune & de la Terre, fut étouffé par Hercule, qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la Terre, ſa mere, lui donnoit de nouvelles forces lorſqu'il la touchoit.

ANTENOR, prince Troyen, étoit frere de Priam. Virgile le fait venir en Italie avec une troupe de ſes concitoyens, & lui fait fonder la ville de Padoue, qui paroît être bien moins ancienne que lui; ce qui n'empêche pas que les Padouans ne montrent aux voyageurs le tombeau de leur fondateur Antenor.

ANTERE, (S.) *Anteros*, Grec de naiſſance, ſuccéda à S. Pontien ſur le ſiege de Rome, l'an de J. C. 235. Son pontificat fut très-court, puiſqu'il ne ſiégea que quarante jours. Bede, Adon & le nouveau martyrologe romain lui donnent le titre de *Martyr*.

ANTEROS, divinité oppoſée à Cupidon, que l'on nommoit *Eros* (Amour). On le croit fils de Mars & de Vénus. Celle-ci voyant que Cupidon ne croiſſoit point, en demanda la cauſe à Thémis, qui lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit point de compagnon. Vénus continua d'écouter la paſſion que Mars avoit pour elle, & Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour n'en devint pas plus grand pour cela; lui & ſon frere demeurerent toujours en cet état. On les repréſentoit comme deux petits enfans ayant des ailes aux épaules, & s'arrachant une palme. Les mythologiſtes ont diverſement expliqué cette oppoſition d'*Anteros* à *Eros*. Le ſens le plus naturel eſt, que l'amour croît par les oppoſitions & les obſtacles, qu'un amour facile à ſatisfaire languit & reſte petit.

ANTESIGNAN, (Pierre) naquit à Rabaſteins, au dioceſe d'Albi, dans le XVIe. ſiecle. Sa *Grammaire grecque* fut imprimée pluſieurs fois, & a continué d'être eſtimée des ſavans, même après celle de Port-Royal, à laquelle elle a beaucoup ſervi. Il fit enſuite une *Grammaire univerſelle*: compilation confuſe & compliquée, dont il eſt impoſſible de faire un réſultat ſûr & net. Son édition de Térence eſt chargée d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop. C'étoit le goût des ſavans de ſon ſiecle, hommes à recherches & à pénibles études, auſſi raſſis & appliqués que nous ſommes leſtes & légers.

ANTHELME, (S.) évêque de Bellay, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premieres dignités des chapitres de Geneve & de Bellay. Dégoûté du monde, il ſe fit chartreux, & fut élu prieur de la grande Chartreuſe en 1141. Pendant le ſchiſme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avoit été élu ſelon les formes canoniques, &

en faveur duquel se déclarerent bientôt la France, l'Espagne & l'Angleterre. On le choisit en 1163, pour remplir le siege épiscopal de Bellay. Mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocese par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son église. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendoit, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son église. Ce comte se réconcilia depuis sincérement avec lui. Le saint évêque visitoit souvent les monasteres, & sur-tout la grande Chartreuse. Il recherchoit les pécheurs, & les recevoit avec bonté lorsqu'ils étoient touchés de leurs désordres. Il avoit aussi une grande tendresse pour les pauvres, & leur procuroit des secours abondans. Il mourut le 26 de juin 1178.

ANTHELMI, (Joseph) chanoine de Fréjus en Provence, publia plusieurs *Dissertations* latines *sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus*, Aix, 1680, in-4°, *sur le Symbole de S. Athanase*, 1693, in-8°, sur *S. Eucher*, 1726, in-12; sur quelques ouvrages attribués à S. Léon, en particulier *les Livres de la vocation des Gentils*, qu'il prétend, contre le P. Memel, être de S. Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le style de l'ouvrage (*V.* S. LÉON). Son dernier ouvrage est une Lettre au P. Pagi touchant les actions & la mort de S. Martin des Tours. Il mourut à Fréjus, en 1697, âgé de 49 ans. Il regne dans tous ses écrits une modération & une honnêteté dignes d'un vrai savant.

ANTHEMIUS, (Procopius) né à Constantinople, de la famille du tyran Procope qui avoit pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphemia, sa fille unique, & le nomma général des troupes de l'Orient. Anthemius ayant repoussé les Goths & les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, & proclamé Auguste en avril 467, par le sénat & le peuple. Le général Ricimer dominoit alors dans l'Occident; Anthemius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque tems après, le siege devant Rome, où Anthemius étoit enfermé. La terreur qu'il répandoit, lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. Anthemius fut assassiné par ordre de son gendre en 472, après un regne de 5 ans. Ce prince joignit la piété au courage; il étoit zélé pour la justice & la religion, compatissant envers les malheureux, & n'ayant, ni dans son caractere, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

ANTHEMIUS, architecte, sculpteur & mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au VIe. siecle, divers

moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre & les éclairs. Il existe un recueil de machines qu'on lui attribue, intitulé : περι παραδοξων μηχανηματων. On y voit entre autres le miroir ardent, tel que Kircher & Buffon ont cru qu'avoit été celui d'Archimede. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliotheque de l'empereur. C'est la 229*e*. de la quatrieme partie du catalogue, que M. Nessel a fait des manuscrits de cette bibliotheque. Il en est un autre dans celle du roi de France. Voyez la description de son miroir dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 août 1775, pag. 239. Cet architecte est appellé pour l'ordinaire *Anthemius Trallianus*, du nom de sa patrie.

ANTIAS, déesse dont le culte étoit célebre à Antium, où elle avoit un temple très-fréquenté. On croit que c'est la même que la Fortune. Horace, dans l'Ode adressée à cette déesse, l'apostrophe ainsi : *Diva gratum quæ regis Antium.*

ANTIGENE, un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigene ne méritoit pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumene à Antigone vers l'an 315 avant J. C.; mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie, car il fut brûlé tout vif dans une cage de fer.

ANTIGENIDE, célebre musicien de Thebes en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le Nome ou l'air du Char, en présence d'Alexandre-le-Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives.

ANTIGONE, fille d'Œdipe & de Jocaste, rendit les derniers devoirs à Polinice son frere, contre la défense de Créon. Ce barbare la condamna à mourir de faim dans une prison; mais elle s'y étrangla. Hémon, qui devoit l'épouser, se tua de désespoir sur son corps. Il y eut une autre ANTIGONE, fille de Laomédon. Celle-ci se vantant d'être plus belle que Junon, fut changée par cette déesse en cigogne.

ANTIGONE, se distingua parmi les généraux d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumene, qu'il fit mourir. Il défit Ptolomée Lagus, bâtit Antigonie, & fut tué dans un combat contre Cassander, Seleucus & Lysimachus, qui s'étoient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'étoit fait couronner roi d'Asie, & auroit voulu l'être de tout l'univers. Sa défaite arriva l'an 301 avant J. C. à l'âge de 80 ans. Comme on étoit surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractere, il répondit : *Qu'il vouloit conserver par la douceur, ce qu'il avoit acquis par la force.* Il disoit communément, *que le royaume est une honnête servitude* ; ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siecle : *Que les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets.* Antigone ajoutoit : *Que si l'on savoit ce que pese une couronne,*

on craindroit de se la mettre sur la tête. On raconte qu'un poëte lui ayant donné le titre de Dieu, il répondit séchement : *Mon valet-de-chambre sait bien le contraire.* Antigone ternit ce qu'il avoit de belles qualités par son avarice. Il employoit toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, & lorsqu'on lui représentoit qu'Alexandre se comportoit bien différemment : *Alexandre*, avoit-il coutume de répondre, *moissonnoit; mais moi je ne fais que glaner.* Un cynique se présenta devant Antigone, & lui demanda une dragme : *Ce n'est pas assez pour un prince*, répondit-il. — *Donnez-moi donc un talent.* — *C'est trop*, reprit Antigone, *pour un cynique.*

ANTIGONE, roi des Juifs & fils d'Aristobule II, fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, qu'il vouloit empêcher d'être grand-sacrificateur; mais Hérode, qui avoit épousé Mariamne, petite-fille de Hyrcan, s'étant rendu maître de Jérusalem, envoya Antigone à Marc-Antoine, qui lui fit couper la tête l'an 37 avant J. C.

ANTIGONE de Cariste, vivoit sous les deux premiers Ptolomées, & a laissé *Historiæ memorabiles*, grec & latin, par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4°.

ANTILOQUE, fils de Nestor & d'Euridice, ayant suivi son pere au siege de Troie, y fut tué par Memnon, fils de l'Aurore.

ANTINE, (D. MAUR, François d') né à Gonrieux dans la principauté de Liege, en 1688, bénédictin de la congrégation de S. Maur, enseigna la philosophie dans l'abbaye de S. Nicaise, à Reims, d'où M. de Mailly, archevêque & cardinal, le fit déloger, à raison de son opposition aux décrets de l'église. S'étant retiré à Paris à Saint-Germain-des-Prés, & continuant de dogmatiser, il fut obligé d'en sortir, par ordre de M. de Vintimille, & mourut à Pontoise d'apoplexie en 1746. On a de lui plusieurs ouvrages. Il fit paroître les cinq premiers volumes de la nouvelle édition de *du Cange* en 1736. Il travailla ensuite à la *Collection des Historiens de France*, commencée par D. Bouquet, & à l'*Art de vérifier les dates*, publié en 1750, in-4°, augmenté par D. Durand & D. Clemencet. *Voyez* ce dernier mot.

ANTINOUS, jeune-homme Bithynien, fut aimé par l'empereur Adrien, avec une fureur peu propre à honorer le nom de philosophe que ce prince affectoit. On dit que ce Ganymede se noya dans le Nil l'an 129 de J. C. D'autres prétendent qu'il s'immola dans un sacrifice, célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien pleura l'objet de ses infâmes amours, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophetes & un oracle. Il fit frapper des médailles à son honneur. Nous en avons encore quelques-unes, où il est représenté en Bacchus. Tel étoit la philosophie de ces siecles; peu d'hommes célebres étoient exempts de ces lâches horreurs, qui disparurent sous l'empire des mœurs chrétiennes, & qui renaissent à mesure que le christianisme s'éteint parmi nous.

ANTIOCHUS-SOTER ; (c'eſt-à-dire, *Sauveur*) fils de Seleucus Nicanor, roi de Syrie, eut le caprice d'aimer ſa belle-mere Stratonice, & l'épouſa du conſentement de Seleucus; genre d'inceſte qui étonna dans ces tems même de corruption, où les mœurs avoient perdu tous leurs reſſorts. Après la mort de ſon pere, il remporta des victoires ſur les Bythiniens, les Macédoniens & les Galates, & mourut l'an 261 avant J. C Stratonice étoit morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins. Tribut d'adulation ordinaire chez ces peuples lâches & aveugles.

ANTIOCHUS *Théos* ou *le Dieu*, (car l'extravagance du paganiſme changeoit en blaſphêmes les noms des rois), ſuccéda à ſon frere Antiochus Soter, & fit la guerre à Ptolomée Philadelphe : il la termina en épouſant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicée, qui l'empoiſonna l'an 246 avant J. C. & fit mettre ſur le trône Seleucus ſon fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Ces rois-dieux n'étoient pas à l'abri des plus lâches trahiſons, & les provoquoient ſouvent par la haine qu'ils inſpiroient. Laodicée fit enſuite poignarder Bérénice, avec le fils que cette princeſſe avoit eu d'Antiochus. Mais ſa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolomée-Evergete entreprit pour venger ſa ſœur Bérénice.

ANTIOCHUS-le-Grand, roi de Syrie, ſucceſſeur de ſon frere Seleucus-Séraune, l'an 223 avant J. C., fut vaincu par Ptolomée-Philopator dans un combat meurtrier, donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduiſit les Medes & les Parthes, ſubjugua la Judée, la Phénicie & la Cœléſyrie, & méditoit de plus grandes conquêtes, lorſque Smyrne, Lampſaque & les autres villes de la Grece Aſiatique demanderent du ſecours aux Romains. Le ſénat envoya des ambaſſadeurs à Antiochus, pour le ſommer de rendre à Ptolomée-Epiphanes le pays qu'il lui avoit enlevé, & de laiſſer en paix les villes de la Grece. Antiochus n'ayant donné aucune réponſe favorable, Rome lui déclara la guerre, l'an 192 avant J. C. Ce prince, qui avoit alors Annibal chez lui, animé par les diſcours de ce général, crut pouvoir la ſoutenir; mais Acilius Glabrion lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grece, & Scipion l'Aſiatique défit entiérement ſon armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ſes poſſeſſions d'Europe, & à celles qu'il avoit en deçà du mont Taurus en Aſie. Quelque tems après il fut tué dans l'Elymaïde, où il alloit piller le temple de Jupiter Belus, l'an 187 avant J. C. Les Juifs ſe louent beaucoup des privileges que ce prince leur accorda. Il fourniſſoit l'argent qu'il falloit pour les ſacrifices, & il leur permit de vivre ſelon leurs loix dans toute l'étendue de ſes vaſtes états. Ce prince avoit d'excellentes qualités,

mais elles ne se soutinrent pas : » Jusqu'à l'âge de 50 ans, dit » un historien, il s'étoit con- » duit dans ses affaires avec » une valeur, une prudence & » une application qui avoient » fait réussir toutes ses entre- » prises, & lui avoient mérité » le titre de *Grand*. Mais de- » puis ce tems, sa sagesse avoit » fort décliné, & ses affaires » avoient pris le même train. Sa » conduite dans la guerre con- » tre les Romains, le peu d'u- » sage ou plutôt le mépris qu'il » fit des conseils d'Annibal, » la paix honteuse qu'il fut » obligé d'accepter, ternirent » l'éclat des premiers succès : » & sa mort, causée par une » entreprise impie & sacrilege, » imprima à son nom une tache » ineffaçable ».

ANTIOCHUS, fils du précédent, prit le surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire, *illustre*. Il méritoit bien davantage celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnerent, & qui veut dire *furieux* & *insensé*. Autant son pere avoit été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé & pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter Olympien, emporta tous les vases sacrés, & fit mourir les sept freres Machabées & le vieillard Eléazar. Ce prince sacrilege avoit usurpé le trône de Syrie sur Demetrius son neveu ; il voulut aussi s'emparer de l'Egypte sur Ptolomée-Philometor, son autre neveu ; mais sa tentative fut vaine. Mathathias & Judas Machabée défirent ses armées : lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avoit attiré l'ardeur effrénée du pillage. Il étoit peu éloigné d'Ecbatanes, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avoit défait Lysias, qu'il s'étoit emparé des places fortes de la Judée, & qu'il avoit renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il alloit lui-même à Jérusalem, & qu'il en feroit le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisoit son char, de toucher sans cesse, & de hâter son voyage. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable ; il se sentit tout-à-coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, & d'une colique qui le tourmentoit cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couroient avec impétuosité, il tomba de son chariot, & eut le corps tout meurtri de cette chute. Ainsi, dit l'Ecriture, » celui qui s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'étoit flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer, se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu, qui éclatoit en sa propre personne. Il sortoit des vers de son corps, & les chairs lui tomboient par lambeaux, avec une odeur si infecte, que l'armée n'en pouvoit souffrir la puanteur. Cet homme, qui s'imaginoit auparavant être capable d'at-

teindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvoit dans un tel état, que personne ne pouvoit plus le porter, à cause de l'infection horrible qu'il répandoit ». Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, & leur dit : » Le sommeil est éloigné de » mes yeux ; mon cœur est » tout abattu ; & je me sens » défaillir, à cause du grand » chagrin dont je suis saisi. J'ai » dit au fond de mon cœur : » A quelle affliction suis-je ré» duit, & en quel abyme de » tristesse me vois-je plongé, » moi qui auparavant étois si » heureux & si chéri au mi» lieu de la puissance qui m'en» vironnoit. Je me souviens » présentement des maux que » j'ai faits dans Jérusalem.... » Je reconnois donc que c'est » pour cela que je suis tombé » dans tous ces maux ; & l'ex» cès de ma tristesse me fait » maintenant périr dans une » terre étrangere ». Il promet de rendre Jérusalem libre ; de lui accorder les plus beaux privileges ; de l'égaler à la ville d'Athenes ; il s'engagea à orner de dons précieux le temple qu'il avoit pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, & même à se faire Juif, & à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'étoit fondé que sur des motifs temporels : ce qui a fait dire à l'écrivain sacré : *Cet impie prioit le Seigneur, de qui il ne devoit point recevoir miséricorde.* Il mourut 164 ans avant l'ere chrétienne. Polybe rapporte de ce prince les plus révoltantes extravagances, qui prouvent qu'il étoit aussi insensé que cruel & impie. On le voyoit souvent confondu dans des ateliers avec des artisans, ou dans des tavernes avec des débauchés. Il sortoit presque toujours ivre, & passoit de cette gaieté dissolue à un emportement furieux & insensé. Les courtisannes furent ses ministres. Faut-il s'étonner qu'un prince de ce caractere fût ennemi de Dieu & de son peuple !

ANTIOCHUS-Eupator, succéda à l'âge de 9 ans à son pere Antiochus-Epiphanes, l'an 164 avant J. C. Il entra en Judée, par le conseil de Lysias son général, avec une armée de 100 mille hommes de pied, 20 mille chevaux, 32 éléphans & 300 chariots de guerre ; défit Judas Machabée, qui ne céda qu'après la plus brave résistance, & vint former le siege du temple de Jérusalem. Mais ayant appris que sa capitale avoit été prise par un ennemi dont il ne se défioit pas, il fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, & s'en retourna dans son royaume, où ses propres soldats le livrerent à Demetrius, son cousin-germain, qui le fit mourir l'an 162 avant J. C.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéade & maître de Cicéron. Lucullus l'attira à Rome, & lui donna son amitié. Il suivit d'abord les opinions de Platon, auxquelles il préféra ensuite celles de Zénon. On ne sait s'il finit par se tenir à celles-ci : rien n'étant bien fixe dans les pensées ni la conduite

de ces vieux sages. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévere & Caracalla, dignes de récompenser les leçons & les exemples du cynisme.

ANTIOCHUS, abbé de S. Sabas, au commencement du VIIe. siecle, a laissé un traité *sur les Pensées criminelles*, traduit en latin par Pierre Plantin; & 130 *Homélies* pleines de bonnes instructions & de détails intéressans. Dans la 107e. il parle de la prise de Jérusalem par Chosroës, l'an 614, de la maniere dont la ville fut saccagée, le bois de la Sainte-Croix enlevé, &c.

ANTIOPE, fille de Nyctée, roi de Thebes, étoit célebre dans la Grece pour sa beauté. S'étant laissé séduire par son amant qu'elle disoit être Jupiter, elle fut obligée, pour éviter la colere de son pere, de se sauver chez Epopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nyctée, bien résolu de se venger, marcha aussi-tôt contre lui; mais ayant été blessé à mort, il chargea Licus son frere de punir le crime de sa fille. La mort d'Epopée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre; & Antiope fut enfermée dans une prison, où elle accoucha d'Amphion & de Zethès. Dans la suite ses enfans lui rendirent la liberté, tuerent Licus, & attacherent Dircé sa femme aux cornes d'un taureau furieux, qui la fit aussi périr. On ne sait pas trop ce que devint ensuite Antiope. Quelques-uns disent qu'elle devint folle; elle avoit commencé par l'être.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue & prise par Hercule, & donnée à Thésée qui l'épousa. Elle en eut un fils, nommé *Hyppolite*. Quelques-uns disent qu'elle fut tuée dans une bataille près d'Athenes, d'autres la font mourir de la main de Thésée, d'autres enfin changent tous les noms & les faits de cette histoire. Dans la région des fables, toutes les relations sont également bonnes.

ANTIPAS, martyr, fut un des premiers disciples du Sauveur, & souffrit le martyre à Pergame, dont il étoit évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent de feu; mais ces actes, quoiqu'anciens, ne sont pas authentiques. Ce qui n'empêche pas que son martyre ne soit indubitable, étant formellement attesté dans l'*Apocalypse*, chap. 2, v. 13, où Jesus-Christ l'appelle *un témoin fidele*. Le lieu de son martyre y est également exprimé.

ANTIPATER, disciple d'Aristote & général d'Alexandre, avoit le talent de la guerre & celui des lettres. Il réduisit les Thraces & défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine pour plaire à sa mere Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea, en empoisonnant son maître. « Ce qu'il y a de sûr, dit » un historien, c'est que jamais » il ne pût se laver de cette » tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le détesterent comme le traître qui » avoit empoisonné Alexandre ». Il mourut l'an 321, avant J. C.

ANTIPATER, roi de Macédoine & frere de Philippe, fit mettre à mort Thessalonice sa mere, & fut tué par Lysimachus l'an 297 avant J. C.

ANTIPATER, Iduméen & fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcan, & le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritoit ses services. Il eut la conduite des affaires, & se rendit agréable aux Romains, par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avoit beaucoup servi dans la guerre d'Egypte, lui donna le droit de bourgeoisie romaine & le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné l'an 43 avant J. C. par un Juif de ses amis, qui le soupçonnoit de vouloir se faire roi. Hérode-le-Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride.

ANTIPATER, de Sidon, stoïcien, cultivoit la philosophie & la poésie, environ l'an 136 avant J. C. Il nous reste de lui plusieurs Epigrammes dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER, (Lælius Cœlius) historien latin, environ 124 ans avant J. C., écrivit une *Histoire de la seconde Guerre Punique*, qu'Adrien préféroit à celle de Salluste, comme il préféroit Ennius à Virgile. Nous en avons quelques fragmens. Antoine Augustin les a recueillis avec des fragmens d'autres historiens; ils ont été imprimés à Anvers, 1568.

ANTIPHILE, peintre Egyptien, contemporain d'Apelle, dont il étoit le rival. Pline parle d'un autre ANTIPHILE qui peignit un garçon soufflant le feu, dont la lueur faisoit briller sa beauté. Comme les tableaux de nuit étoient alors une espece de merveille (*Voy.* APELLE), Pline admiroit beaucoup celui-ci.

ANTIPHON, orateur Athénien, naquit à Rhamnus dans l'Attique; ce qui lui donna le surnom de *Rhamnusien*. On dit que ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, & qui enseigna & plaida pour de l'argent. On avoit de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize Oraisons qui lui sont communément attribuées, & qui se trouvent dans la *Collection des anciens Orateurs Grecs*, d'Etienne, 1575, in-fol. Elles tiennent plus de la déclamation que de la véritable éloquence, & ne justifient pas les éloges que les anciens Rhéteurs lui ont prodigués. Il mourut vers l'an 411 avant J. C. Thucydide fut son disciple, Photius dit, son maître. Vossius distingue deux Antiphon, l'un de Rhamnus, plus ancien que Thucydide, l'autre postérieur.

ANTISTHENE, philosophe Athénien, pere des Cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples en leur disant: *Allez chercher un maître, pour moi j'en ai trouvé un.* Cela n'empêcha pas qu'il ne se fît une secte à part. Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, & ne garda qu'un manteau, encore étoit-il déchiré. Socrate, qui s'en apperçut, lui dit: *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau.* Il méprisoit la noblesse & les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'étoit, selon lui, que le mé-

pris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avoit été utile ? *A vivre avec moi*, répondit-il, avec l'orgueil ordinaire à ces vieux sages. On eût peut-être pu lui répliquer : *Prenez garde que vous ne viviez avec un méchant homme*. Ce philosophe enseignoit l'unité de Dieu, mais d'une maniere timide, lâche & inconséquente (*Voy.* STILPON, PLATON, &c.). Il joignoit d'ailleurs à cette vérité la doctrine erronée du suicide. *L'ame*, disoit-il, *paie trop chérement le séjour qu'elle fait dans le corps : ce séjour la ruine, la décrédite, & on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie*. Diogene, son disciple, profita assez bien de ses leçons de vanité, & le surpassa dans celles du cynisme. Antisthene vivoit vers l'an 404 avant J. C. Voici à-peu-près ce qu'il a dit de plus raisonnable ; car on a recueilli comme des choses miraculeuses les moralités les plus communes échappées à ces anciens pédagogues. *Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font du mal qu'aux morts ; ceux-ci dévorent les vivans.... Les envieux sont consumés par leur propre caractere, comme le fer l'est par la rouille.... Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, & qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent.... Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action....* Ses *Lettres* sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris ; 1637, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHENE dont on trouve des *Discours* dans les orateurs Grecs d'Alde, 1513, in-folio. Phlegon parle d'un Antisthene historien & philosophe péripatéticien ; peut-être est-ce le même que l'auteur des *Discours* dont nous venons de faire mention.

ANTOINE, (Marc) l'Orateur, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, & dans la république, par l'intégrité qu'il fit paroître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, & enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grec. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius & de Sylla. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avoit retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regretterent, comme le modele des honnêtes gens. Il vivoit environ un siecle avant J. C.

ANTOINE, (Marc) fils du précédent, mourut de chagrin pour avoir mal réussi dans la guerre de Crete. Il n'en fut pas moins surnommé le *Crétique* : ce qui, vu l'usage des Romains de donner aux vainqueurs le nom des provinces conquises, devenoit un sarcasme amer. Il laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine le triumvir qui suit.

ANTOINE, (Marc) le triumvir, fils du précédent, après avoir donné à Rome le

ſpectacle de ſes bonnes qualités & de ſes déréglemens, il ſe ritira dans la Grece, pour s'y former dans l'art de la parole & de la guerre. Gabinius, qui alloit combattre Ariſtobule, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il ſignala ſon courage dans cette guerre. Le même général le mena en Egypte au ſecours du roi Ptolomée: il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple & augure, & embraſſa avec Curion, ſon ancien compagnon de débauche, le parti de Céſar, qui faiſoit alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illuſtre accuſé, le brouilla avec le ſénat. Il échappa aux pourſuites qu'on faiſoit de ſa perſonne, en allant, déguiſé en eſclave, rejoindre Céſar. Ce fut par ſon conſeil, que ce général ſe détermina à porter la guerre en Italie; & dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharſale, il commanda l'aile gauche de ſon armée, & contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 49 avant J. C., Céſar ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, & le fit enſuite ſon collegue dans le conſulat. Antoine lui en marqua ſa reconnoiſſance par les plus baſſes adulations. Un jour que Céſar aſſiſtoit à la fête des Lupercales, aſſis dans une chaiſe d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers ſon tribunal, & lui préſenta un diadême, entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu, concerté (dit-on) entr'eux deux, hâta la mort de Jules Céſar. Antoine, qui vit ſa fortune dérangée par ce meurtre, en conçut la douleur la plus vive. « C'eſt ainſi, dit un auteur, que dans les courtiſans la cupidité, l'ambition, l'intérêt perſonnel & le dur égoïſme, prennent l'apparence de l'amitié & de l'affection, qui ne trouvent jamais entrée dans ces cœurs-là ». Antoine tâcha de diſſimuler ſon dépit, mais il éclata tout-à-coup. Il ſoutint vivement la mémoire de Céſar contre le ſénat qui alloit le déclarer tyran. Il prononça ſon éloge funebre, & excita le peuple à punir les aſſaſſins. Son parti devint plus conſidérable de jour en jour; & il auroit pu remplacer Céſar, ſi Cicéron ne lui eût oppoſé Octave, appellé enſuite Auguſte. Sa haine contre ce jeune-homme, héritier de Céſar, le rendit odieux aux Romains. Déclaré ennemi de la république, il ſe retira dans les Gaules. On envoya Octave & les conſuls Panſa & Hirtius, pour le combattre. Après des ſuccès balancés de part & d'autre, ſe donna la bataille de Modene. Antoine fut vaincu, & réduit à ſe retirer auprès de Lepidus. Panſa fut tué à cette journée; il conſeilla en mourant à Octave de s'unir à Antoine. Ce conſeil fut ſuivi quelque tems après, lorſqu'Antoine, qui avoit levé ſix légions dans les Gaules, parut en Italie avec 17 légions & dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lepidus, Octave & Antoine. Un des premiers fruits de ce céle-

bre brigandage, fut la mort de Cicéron, dont la tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Les triumvirs, ayant cimenté leur puissance du sang des plus illustres citoyens, se déterminerent à poursuivre Brutus & Cassius, meurtriers de César, qui prétendoient à la gloire de rétablir la liberté. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille & les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagerent entr'eux l'empire. Antoine eut la Grece, la Macédoine, la Syrie & l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il ne le fit que par ses généraux, & ne se montra dans aucune de ces occasions l'éleve de César. Il ne pensoit plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main & à prodiguer de l'autre. Cléopatre, reine d'Egypte, qui craignoit ses armes, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Cette princesse l'enivra de plaisirs, & dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Egypte, de Chypre & de la Cœlésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie & de la Judée. Les deux fils qu'il avoit eus d'elle, furent déclarés rois des rois. On leur donna les habits royaux, & on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembroit l'empire pour une femme & pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre venoit de s'y joindre. Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avoit encore quitté son épouse & ses enfans pour sa Cléopatre. C'est ainsi que la luxure effrénée, & les autres passions des chefs, mettoient tout l'empire en feu. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, qu'il perdoit toujours, à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrerent près d'Actium, l'an 31 avant J. C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopatre avoit déjà pris ce parti avec soixante vaisseaux qu'elle avoit amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous les moyens pour se distraire, tantôt se livrant à la solitude, tantôt en s'abandonnant aux excès les plus honteux & les plus extravagans. L'année suivante, Auguste entra en Egypte, & se rendit maître de Péluse. Antoine, se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi & la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettoit de plus grands, si son armée & sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur, furieux & désespéré, envoya défier son ennemi à un combat particulier; mais celui-ci répondit froidement, *qu'Antoine avoit, pour sortir de la vie, d'autres chemins que celui d'un combat singulier.* Cléopatre s'étoit retirée dans une tour, & avoit fait dire à Antoine qu'elle s'é-

toit donné la mort. Cet amant le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passoit alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, & que des philosophes forcenés travaillent à nous faire considérer de la même maniere; il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Eros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie & ses tourmens. Mais Eros se poignarda lui-même, & jeta, en tombant, le poignard à son maître. *Est-il possible*, s'écria *Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme & d'un affranchi?* En prononçant ces mots, il se frappa du poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopatre étoit encore vivante. Aussi-tôt, malgré la grande quantité de sang qu'il avoit perdu, il se fit porter à la tour où étoit la reine. Cléopatre ne vouloit point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise: mais elle parut à une fenêtre haute, & jeta en bas des cordes & des chaînes; & la princesse, aidée de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle (*Voyez* CLÉOPATRE). Il expira peu de tems après, l'an 30 avant J. C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, & sa fureur pour les plaisirs; mais il poussa plus loin encore que lui cette derniere passion. Elle causa ses défaites, lui enleva l'empire, & fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, ses talens & son zele pour ses amis. Il avoit l'ame élevée d'un général, & les goûts rampans d'un soldat. Après avoir paru en conquérant sur la scene de l'univers, il alloit se mêler à ces troupes de libertins crapuleux, qui mettent leurs plaisirs dans les querelles, les aventures nocturnes & la fréquentation des lieux de débauche. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie, sa premiere femme. L'aîné portoit le nom de son pere, ou celui d'*Antoine-le-Jeune*; Auguste le fit assassiner dans un temple érigé par Cléopatre à la mémoire de Jules-César, dont cet infortuné embrassoit la statue. Le second, appellé *Jules-Antoine*, fut mis à mort par ordre du sénat. » Quand on réfléchit, dit un » philosophe, que le siecle de » la philosophie, de la politi» que, de la tactique, des bel» les-lettres, fut précisément » celui des assassinats, des fo» lies, des plus révoltantes sce» nes de cruauté & de luxure, » on n'aura pas de peine à se » persuader qu'il faut chercher » ailleurs des leçons & des » moyens de bonheur ».

ANTOINE, (Primus) Gaulois, surnommé *Becco*, l'un des grands capitaines de son siecle, remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J. C. Il étoit de Toulouse.

ANTOINE, (S.) surnommé *l'Hermite*, instituteur de la vie monastique, né au village de Come en Egypte, l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Evangile: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez & me suivez, & vous aurez un trésor dans le ciel*, il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens,

en donna le prix aux pauvres, & s'enfonça dans la solitude. L'esprit tentateur se présenta à lui sous différentes formes, & l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu croit que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayans qui troubloient le repos du Saint, doit s'entendre métaphoriquement des impressions du vice & des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais puisque l'Ecriture enseigne que durant les ténebres d'Egypte, les esprits infernaux augmenterent la terreur des habitans par des illusions effroyables (Sap. XVII), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublerent la solitude d'Antoine. Les Païens ont également reconnu, sans doute sur le témoignage des livres saints, l'extrême variété des figures hideuses, dont le démon pouvoit se revêtir. Il paroît que c'est cette persuasion qui a donné lieu à ces vers du 4me. livre des Géorgiques :

Variæ illudent species atque ora ferarum.
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,
Squammosusque draco & fulvâ cervice leæna....
Omnia transformat sese in miracula rerum :
Ignemque horribilemque feram, fluviumque liquentem.

Antoine passa vingt ans dans des combats continuels, qui lui mériterent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui. Il fut obligé de faire bâtir plusieurs monasteres dans le désert ; ce n'étoit que des huttes, des cabanes éparses. La priere, le chant des pseaumes, la lecture, le travail des mains, occupoient tout le tems de ces solitaires. Antoine soutenoit ses freres par ses vertus & par ses leçons : il leur donnoit l'exemple de la mortification & de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la premiere pendant la persécution de Maximin en 312, pour donner des secours aux Chrétiens, qui versoient leur sang pour l'évangile : & la seconde en 335, à la priere de S. Athanase, afin de défendre la foi contre les Ariens, qui osoient publier qu'il suivoit la même doctrine qu'eux. Constantin lui écrivit plus d'une fois, en le traitant de *Pere*, & en lui demandant, comme une faveur, quelques mots de réponse à sa tendresse filiale. A la premiere de ces lettres, le Saint avoit rassemblé les solitaires, & leur avoit dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les maîtres du siecle » nous ont écrit ; mais quelle » relation peut-il y avoir en» tr'eux & des hommes, qui » étrangers pour le monde, en » ignorent jusqu'au langage ? Si » vous admirez la condescen» dance d'un empereur, formé » de poudre aussi bien que » nous, & qui doit pareille» ment retourner en poudre ; » quel doit être votre étonne» ment, de ce que le Monar» que éternel nous a tracé la » loi de sa propre main, & » nous a parlé par son propre » Fils » ? Cependant les freres lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritoit les plus grands égards, & qu'il pourroit se scandaliser d'un dé-

tachement dont il ne pénétreroit pas le motif, il ouvrit la lettre, & y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles & des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple & à tout l'Orient. Il écrivit avec zele, & Constantin lui répondit avec bonté & avec distinction. Ce patriarche des moines mourut l'an 356 de J. C., âgé de 105 ans. Nous avons de lui sept Lettres écrites en égyptien, traduites en grec & en latin; mais il ne nous en reste que cette derniere version. Quelques-uns même lui attribuent une *Regle* & des *Sermons*. Ces différens ouvrages sont dans la *Bibliotheque des Peres*. S. Athanase, auquel il donna en mourant son manteau & une de ses tuniques, écrivit sa *Vie*, qui a été traduite par Evagre. Son corps ayant été découvert en 561, fut transféré avec beaucoup de solemnité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Egypte, vers l'an 635, on le porta à Constantinople. De cette ville il fut transporté dans le diocese de Vienne en Dauphiné, à la fin du dixieme siecle, ou au commencement du onzieme, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'empereur de Constantinople en avoit fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de S. Antoine. Cet ordre a été supprimé & incorporé à celui de Malte par deux bulles en date du 17 décembre 1776 & 7 mai 1777. *Voyez* S. PAUL l'hermite.

ANTOINE, (S.) dit *de Padoue*, né à Lisbonne en 1195, d'une famille distinguée, prit l'habit de S. François, qui vivoit encore. Le desir d'obtenir la couronne du martyre, le fit embarquer pour l'Afrique; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'adonna à la théologie & à la prédication. Ses *Sermons* eurent un succès prodigieux. Le pape Grégoire IX, qui y assista en 1227, en fut si frappé, qu'il appella Antoine *l'arche du Testament*, voulant dire qu'il étoit rempli & pénétré d'idées saintes. Ils sont, à la vérité, pleins d'allégories & d'allusions mystiques, selon le goût du siecle, mais ils contiennent d'excellentes leçons, & respirent la piété la plus vive. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, & mourut dans cette derniere ville en 1231, à l'âge de 35 ans. Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Voici comment le pape s'exprime dans sa bulle datée de Spolete. « Ayant » vu les preuves authentiques » des miracles de cet homme » vénérable, ayant de plus » connu par nous-mêmes sa » sainte vie, & ayant eu le » bonheur de converser avec » lui; après avoir pris l'avis » de nos freres & de tous les » prélats assemblés avec nous, » nous l'avons mis au nombre » des Saints ». Il avoit dit auparavant dans la même bulle: » S. Antoine, qui présentement habite dans le ciel, est » honoré sur la terre par plusieurs miracles que l'on voit » tous les jours s'opérer à son » tombeau, & dont la vérité

» nous a été certifiée par des » pieces dignes de foi ». Trente-deux ans après la mort du Saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étoient consumées. Mais sa langue n'avoit aucune marque de corruption, & elle paroissoit encore aussi vermeille que si ce serviteur de Dieu eût été vivant. S. Bonaventure, alors général des Franciscains, qui étoit à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, & dit fondant en larmes : « O bienheureuse lan-» gue, qui ne cessez de louer » Dieu, & qui l'avez fait louer » par un nombre infini d'ames! » il paroît présentement com-» bien vous êtes précieuse de-» vant celui qui vous avoit for-» mée pour servir à une fonc-» tion si noble & si sublime ». Cette langue se garde dans l'église dont nous venons de parler, & qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue. On voit aussi dans la même église le mausolée du Saint, qui est d'un ouvrage très-fini, & orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connoisseurs. Ses *Sermons* écrits en latin, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, furent réimprimés à Venise en 1575, & à Paris en 1641, in-fol. Le Pere Antoine Pagi a donné quelques autres *Sermons* du même Saint, écrits aussi en latin. Ils parurent à Avignon, en 1684. Voyez *S. Antonii Paduani, & S. Francisci Assisiatis opera omnia, Pedeponti*, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le Pere Jean de la Haye donna à Paris, en 1641, des Ouvrages de S. François & de S. Antoine, n'est point complette. Le Pere Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons sur les Saints*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*, & la *Concordance morale de l'Ecriture*. *Voyez* un trait éclatant de sa fermeté, article EZZELINO.

ANTOINE, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, & le titre de roi de Navarre. Ce prince, né dans un tems où l'intrépidité étoit indispensable, eut une conduite irrésolue & sans vigueur. Il voulut avoir la régence du royaume, après la mort de François II; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il étoit foible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il devint alors Catholique, de Protestant qu'il étoit, & forma, avec le duc de Guise & le connétable de Montmorenci, l'union que les Réformés appellerent le *Triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandoit l'armée, se rendit maitre de Blois, de Tours & de Rouen. C'est durant ce dernier siege qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisoit à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, & mourut à Andeli, n'ayant pu passer outre, le 35e. jour de sa blessure, la même année 1562. La plaie n'étoit devenue mor-

telle que par l'incontinence du malade.

ANTOINE, prétendant à la couronne de Portugal, eut pour pere Louis, second fils du roi Emmanuel, & pour mere Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, & fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendoit que Louis, son pere, avoit épousé sa mere secrettement. Mais le public ne le regardoit que comme bâtard; d'ailleurs son pere & ses descendans avoient été déclarés déchus du droit de succession. La populace de Lisbonne ne laissa pas de le proclamer roi. Philippe II, héritier du Portugal par sa mere Isabelle, leva une armée, qu'il confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, & promit 80 mille ducats à qui lui livreroit Don Antoine. Battu par le duc d'Albe, & abandonné de tout le monde, il implora le secours de la France. On lui donna 6000 hommes, avec 60 petits vaisseaux, qui furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, & revint à Paris, où il mourut en 1595, à l'âge de 64 ans. Il céda ses prétendus droits à Henri IV. Mais ce prince ne fit jamais usage de ce legs, persuadé que les droits d'Antoine n'étoient pas fondés. On a imprimé sous son nom une *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*, in-12.

ANTOINE de Bourgogne, second fils de Philippe-le-Hardi, eut en partage le duché de Brabant, dont il prit possession l'an 1406. Il se trouva à la bataille d'Azincourt, & y fut tué le 15 octobre 1415. Son corps fut transporté à Furnes où l'on voit encore son épitaphe.

ANTOINE de Palerme, ou le *Panormitain*, naquit à Palerme, d'une famille distinguée. Alfonse d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il étoit, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par le Poge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla. Suivant l'usage établi depuis long-tems parmi les gens d'esprit, ils emprunterent, des crocheteurs de leur tems, toutes les injures dont ils purent se charger, & qu'un homme célebre a tâché d'introduire dans le style littéraire du 18me. siecle; on peut même assurer que ni Valla ni Antoine de Palerme n'ont imaginé d'aussi grossieres injures que le chef des philosophes modernes. Il mourut à Naples en 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du *Panormitain* : I. Cinq livres d'*Epîtres*. II. Deux *Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Epigrammes* & ses *Satyres* contre Laurent Valla, parurent à Venise en 1553, in-4°. III. Un recueil d'*Apophtegmes d'Alfonse* son maître, en latin, Pise, 1485, in-4°; Bâle, 1538, in-4°. Antoine se distingua dans la poésie, autant que dans la jurisprudence & l'éloquence.

ANTOINE - GALATÉE. *Voyez* GALATEO.

ANTOINE-NÉBRISSENSIS, *ou* DE LEBRIXA, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, en 1444. Il professa pendant 20 ans dans l'université de Salamanque, & ensuite dans celle d'Alcala, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 1522. Le cardinal Ximenès, qui l'avoit attiré dans cette derniere université, le fit travailler à l'édition de sa Polyglotte. Antoine publia plusieurs ouvrages sur l'histoire, les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie. Entr'autres : I. *Deux décades de l'Histoire de Ferdinand & d'Isabelle*, Grenade, 1545, in-fol. II. Des *Lexicons* ou *Dictionnaires* de droit civil, de médecine, &c., Grenade, 1545, in-fol. III. Des *Explications de l'Ecriture-Sainte* dans les *Critici sacri*. IV. Des *Commentaires* sur Virgile, Perse, Juvenal, Pline. V. Une *Rhétorique*, tirée d'Aristote, de Cicéron & de Quintilien. VI. Des *Méthodes* pour apprendre le latin, le grec, l'hébreu. C'étoit un homme aussi profondément érudit que modeste & vertueux. L'estime qu'en faisoit le cardinal Ximenès, est un sûr garant de son mérite.

ANTOINE de Messine, appellé aussi *Antonello*, apprit de Jean de Bruges l'art de peindre à l'huile. Ce secret le mit en réputation ; mais Jean Bellin le lui ayant enlevé adroitement, le rendit public. Antoine florissoit vers l'an 1430. Il mourut à Venise, & on lui fit une épitaphe, où il est dit qu'*il a enseigné le premier en Italie la maniere de peindre à l'huile*. Voyez BRUGES.

ANTOINE, (Paul-Gabriël) jésuite, vit le jour à Luneville en 1679, & mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé avec distinction la philosophie & la théologie. Nous avons de lui : I. *Theologia universa dogmatica*, à Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du P. Offermann, qui l'a augmentée & réduite à une meilleure forme. Dans le troisieme tome, on trouve une bonne réfutation des erreurs de Febronius. II. *Theologia moralis*, à Paris, 1744, en 4 vol. in-12. La *Morale* du P. Antoine est plus estimée que sa *Théologie dogmatique*, quoique celle-ci ne soit pas sans mérite. Benoît XIV ordonna qu'on se servît de la *Morale* dans le college de la Propagande. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. Sa piété répondoit à son savoir.

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II à la prise de l'isle de Négrepont, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, & se préparoit à brûler tous les vaisseaux qui étoient dans le port, lorsque les flammes qui s'étendoient de tous côtés, l'obligerent de s'aller cacher dans un bois. Les Turcs l'y ayant découvert, le menerent devant le grand-seigneur. Antoine lui dit fiérement, qu'il avoit mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. Mahomet le fit scier avec ses compagnons

par le milieu du corps. Le sénat de Venise donna une pension considérable au frere de ce malheureux, & maria sa sœur.

ANTOINE DE GENES, (*Antonius Genuensis*) se distingua par l'étude de la philosophie & de la théologie dans l'académie de Naples. Benoît XIV estimoit son savoir, & lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses Ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un style assez dur, & quelquefois obscur. Les principaux sont: I. Ses *Institutiones Theologicæ*, réimprimées à Cologne, 1778, 2 tom. réunis en un vol. in-4°. II. *Elementa artis logico-criticæ*. III. *Elementa Metaphysica*, où le P. Storchenau, savant professeur de Vienne, trouva matiere à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

ANTOINETTE d'Orléans, fille du duc de Longueville, fut mariée à Charles de Gondi, qui fut tué au mont Saint-Michel qu'il vouloit surprendre. Dégoûtée des illusions du monde, elle entra chez les Feuillantines en 1599; & ensuite, à la follicitation du pape, dans l'ordre de Fontevrault, qu'elle édifia par sa régularité & ses vertus, sans jamais vouloir consentir à devenir abbesse. Animée du desir d'une vie plus austere, elle quitta cet ordre, fonda la congrégation du Calvaire, & mourut en odeur de sainteté en 1618.

ANTONELLI, (Nicolas) né dans le duché d'Urbin, cardinal, mort le 24 septembre 1767, âgé de 70 ans, a beaucoup écrit sur l'ancienne discipline de l'église. Ses Ouvrages, imprimés à Rome en 1756, in-folio, sont pleins d'érudition, de recherches & de critique.

ANTONELLO. *Voy.* ANTOINE de Messine.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine & d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son tems, quoique son pere fût le plus débauché des Romains. Elle épousa Drusus, fils de Livie & frere de Tibere, & après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfans: deux fils, Germanicus, pere de Caligula, & Claude, depuis empereur: & une fille nommée *Livie*, fameuse par ses débauches. Attachée uniquement à l'éducation de ses enfans, elle fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibere les desseins de Séjan son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avoit accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité: l'on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de Jesus-Christ.

ANTONIA. *Voy.* CLAUDIA-ANTONIA.

ANTONIANO, (Sylvius) naquit à Rome d'une famille pauvre, en 1540. Ses talens éclaterent dès son enfance. Le Duc de Ferrare, charmé de son esprit, le fit élever avec

soin par les plus habiles maîtres. A l'âge de dix ans, il faisoit à l'instant des vers *in-promptu*, sur tel sujet qu'on lui proposoit. Un jour, un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui seroit pape; & cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur le champ. Médicis, devenu souverain pontife, s'en souvint, & le fit professeur de belles-lettres dans le college romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré college sous Pie V, & secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite de la pourpre en 1598. Le travail abrégea ses jours, & il mourut cinq ans après, à l'âge de 63 ans, recommandable par toutes les vertus du sacerdoce; sur-tout par la chasteté qu'il conserva sans tache. Il nous reste de lui des *Lettres*, des *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, & un Traité *de Christianâ puerorum educatione*; des dissertations *de obscuritate solis in morte Christi. De primatu Petri. De successione Apostolorum*, &c.

ANTONIDES, (Jean Vander-Goes) poëte de Zélande, mourut à la fleur de son âge en 1684. On donna une édition de ses Ouvrages à Amsterdam en 1714, in-4°. On remarque dans toutes ses Poésies beaucoup de facilité, de feu & de hardiesse. Son meilleur Poëme est celui dans lequel il chanta la riviere d'Y, sur laquelle Amsterdam est bâtie.

ANTONIN, *le Pieux* (*Titus-Aurelius-Fulvius-Antoninus*), empereur Romain, né de parens originaires de Nîmes, vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium, l'an 86 de J. C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, & consul l'an 120 de J. C., il se montra dans ces premiers emplois, ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, & il fut son successeur en 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs personnes arrêtées par les ordres d'Adrien, qui les destinoit à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son regne, lui décerna le titre de *Pieux*, & ordonna qu'on lui érigeât des statues. Antonin les méritoit. Il diminua les impôts: il défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides: il écouta les plaintes des surcharges: il consuma son patrimoine entier en aumônes. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyerent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois mêmes vinrent lui faire hommage. Plus attentif à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à les accabler d'impôts en voulant étendre sa domination, il sut éviter la guerre, & son nom seul contint les barbares. Rome & les provinces de l'empire ne fleurirent jamais autant que sous son regne. Si une de ses villes essuyoit quelques calamités, il la consoloit par ses largesses. Si quelqu'autre étoit ruinée par le feu, il la faisoit rebâtir des deniers publics. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche, & de plusieurs autres. Dans les inondations, dans les

famines, il donnoit tous les secours que ces fléaux exigeoient. Il orna plusieurs villes de monumens magnifiques & utiles. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avoient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantoit les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre, il disoit comme Scipion l'Africain : *Je préfere la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis.* Les chrétiens étoient tous les jours immolés à la fureur des païens, & cela sous le nom & l'autorité de l'empereur. S. Justin lui fit parvenir une apologie, qui eut l'approbation de ce prince. Il donna un édit en faveur des chrétiens, où il s'étend sur leur constance & les victoires qu'ils remportoient sur leurs persécuteurs, en bravant la mort pour la défense de leur foi ; sur la confiance qu'ils ont dans l'Être qu'ils adorent & leur attachement à son culte. Il l'appelle simplement *Dieu* & *l'Eternel.* Il est apparent que cet édit fit cesser la persécution, du moins dans les provinces d'Asie, auxquelles il est adressé. Jules Scaliger a prétendu que cet édit, qu'Eusebe nous a conservé, étoit une piece supposée ; d'autres critiques, en le reconnoissant pour authentique, l'ont attribué à Marc-Aurele ; mais ils se trompent. L'édit est réel, & il est d'Antonin. On peut voir la dissertation de M. Tobie Godefroid Hegelmayer, imprimée à Tubingen en 1776 (1 vol. in-4°). Cependant cet édit n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs chrétiens martyrisés. Ce prince foible & timide n'avoit pas le courage de se déclarer le protecteur des fideles, tout innocens qu'ils étoient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace, ou la malice des gouverneurs de province. Antonin mourut l'an 161 de J. C., emportant les regrets des Romains. Ses bonnes qualités avoient été cependant obscurcies par plusieurs vices, & principalement par l'amour des femmes, qui avoit tant d'empire sur son esprit, qu'elles disposoient à leur gré des honneurs & des charges, souvent en faveur de ceux qui en étoient les plus indignes. Julius Capitolinus nous apprend que Repentinus fut de ce nombre. On ne peut aussi dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il souffrit le libertinage forcené de sa femme (*Voyez* FAUSTINE), & la folie sacrilege d'en faire après sa mort une déesse, de lui consacrer un temple, & de lui faire rendre par le sénat les honneurs divins ; c'est sur cela que l'empereur Julien, lors même qu'il loue la sagesse de son gouvernement, le blâme avec force & le tourne en ridicule. Ce qu'il y a d'également révoltant, c'est l'étrange dessein de faire rendre les mêmes honneurs à l'empereur Adrien, prince détestable autant par sa cruauté que par sa mauvaise administration, & dont le sénat vouloit flétrir la mémoire. Voici un trait qui caractérise bien sa modération, ainsi que la morgue des philosophes de ce tems-là. Antonin étant proconsul d'Asie, fut logé, en arrivant à Ephese, dans la maison du philosophe Polémon, alors absent. Lorsque celui-ci fut de retour,

il fit tant de fracas, qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu empereur, Polémon vint à Rome, & alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : *J'ai ordonné qu'on vous loge dans mon palais ; vous pouvez prendre votre appartement, sans craindre qu'on vous chasse à minuit.* Mais les courtisans ne purent s'empêcher d'observer qu'il n'y a rien de si lâche que les philosophes, ou de si insolent, suivant les circonstances.

ANTONIN : c'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* & d'un *Iter Britannicum*, quelquefois attribués à l'empereur Antonin, & d'autres fois à Marc-Aurele-Antonin ; mais qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. Quelques critiques pensent que l'*Itinéraire* a été écrit du tems de l'empereur Antonin Caracalla ; d'autres le datent de l'an 337.

ANTONIN, (S.) né à Florence en 1389, dominicain, & ensuite archevêque de Florence, se distingua par sa piété & par son savoir. Eugene IV, qui l'avoit placé sur ce siege, à la priere des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, eut toutes les vertus de son nouvel état, & conserva sous la mitre toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étoient ses enfans; il se privoit de tout pour fournir à leurs besoins. La peste & la famine, qui désolerent successivement son diocese, lui donnerent occasion de signaler son courage & sa charité. Il disoit : » Que les revenus ecclésiastiques étoient le patrimoine » des pauvres, & n'étoient pas » faits pour entretenir le luxe » & la mollesse des prélats ». Il mourut en 1459, à 70 ans. Le pape Pie II (Æneas Sylvius) qui se trouvoit alors à Florence, assista à ses funérailles, & a consigné dans ses Ouvrages l'histoire édifiante des vertus de cet illustre archevêque. Nous avons de S. Antonin, I. une *Somme théologique*, divisée en quatre parties. Le P. Mamachi & les Ballerini en ont donné deux bonnes éditions. II. Un *Abrégé d'histoire*, appellé aussi *Chronique Tripartite*, depuis la création du monde, jusqu'à l'an 1458. L'auteur montre de la sincérité & de la bonne foi ; mais il manque souvent d'exactitude, lorsqu'il raconte des faits éloignés de son tems. III. Une *petite Somme*, où sont renfermées les instructions nécessaires aux confesseurs. IV. Quelques *Sermons* & quelques Traités particuliers sur les vertus & les vices. *Voyez* le P. ECHARD, *De script. ord. prædicat.* t. 1, p. 818; & le P. Touron, *Vies des hommes illustres de l'ordre de S. Dominique.*

ANTONIO, (Nicolas) chevalier de l'ordre de S. Jacques, agent du roi d'Espagne à Rome, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, & mourut en 1684. Sa *Bibliotheque des Auteurs Espagnols* l'a rendu célebre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges, il exagere ; il ne traite pas son sujet en critique sévere des opinions & des talens. Le cardinal d'Aguire, son ami, fit imprimer la

ſeconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, ſous le titre de *Bibliotheca Hiſpana vetus*, 1696, 2 vol. in-fol. La premiere avoit paru dans la même ville, en 1672, 2 vol. in-fol. Elle eſt intitulée *Bibliotheca Hiſpana nova*. L'une & l'autre ſont rares. Antonio eſt auteur de quelques autres ouvrages, parmi leſquels on diſtingue un traité *de Exilio*.

ANTONIUS-MUSA. *Voy.* MUSA (Antonius).

ANTONIUS-HONORATUS, évêque de Conſtantine en Afrique. Nous avons de lui une très-belle Lettre, écrite vers 435 à un nommé Arcadius, exilé pour la foi par Genſeric, roi des Vandales. On la trouve dans la *Bibliotheque des Peres*.

ANTONIUS LIBERALIS, auteur Grec, dont on ne connoît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoſes*, inſéré dans les *Mythologi græci*, Londres, 1676, & Amſterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoſes* d'Antonius ont été imprimées ſéparément à Leyde, en 1774, in-8°.

ANVARI, ſurnommé *le Roi de Khoraſan*, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poëte de ſon pays. Il étoit encore au college, lorſqu'il préſenta une piece au ſultan Sangiar, qui ſe l'attacha. Raſchidi étoit ſon rival. Ces deux poëtes furent pendant quelque tems de deux partis différens. Anvari étoit au camp de Sangiar, lorſqu'il aſſiégeoit Atſiz, gouverneur, puis ſultan des Kouareſniens, avec leſquels Raſchidi s'étoit enfermé. Pendant que les deux ſultans donnoient & repouſſoient des aſſauts, les deux verſificateurs ſe battoient à leur maniere, ſe décochant l'un & l'autre des vers attachés au bout d'une fleche. Ce poëte étoit en même-tems aſtrologue ; mais ſes prédictions ne lui valurent pas autant que ſes vers. Ses ennemis s'en ſervirent pour lui faire perdre l'amitié du ſultan, & il fut obligé de ſe retirer dans la ville de Balke, où il mourut l'an 1200 de J. C. Ce verſificateur Perſan retrancha de la poéſie de ſon pays les libertés qu'elle ſe permettoit contre le bon goût & contre les mœurs.

ANUBIS, dieu des Egyptiens, adoré ſous la forme d'un chien. On le repréſente auſſi avec un ſiſtre d'une main & un caducée de l'autre. Quelques-uns diſent que c'étoit un fils d'Oſiris, d'autres de Mercure. D'autres croient que c'étoit Mercure lui-même. Non-ſeulement les auteurs chrétiens, mais encore les païens ſe ſont moqués de ce dieu des Egyptiens. Cependant les Romains ſouffrirent à Rome des prêtres conſacrés pour le ſervice de cette divinité. Cynopolis, c'eſt-à-dire, *la ville des chiens*, avoit été bâtie en ſon honneur, & on y nourriſſoit une quantité de ces animaux, qu'on appelloit *Chiens ſacrés*.

ANVILLE, (Jean-Baptiſte BOURGUIGNON d') premier géographe du roi de France, penſionnaire & membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, ſecrétaire du duc d'Orléans, &c., né en 1702, mort le 28 janvier 1782, poſſédoit la géographie dans un degré ſupérieur, & a beaucoup contribué à ſes progrès. Ses cartes, qui ſont en grand nombre,

font estimées, sur-tout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve, ce genre d'ouvrage ne comportant guere une axactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entr'autres pour les histoires ancienne & romaine de Rollin & Crevier. Son *Atlas de la Chine* 1737, in-fol. est aussi estimé, parce que malgré ses défauts, il seroit difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui : I. *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique. II. *Traité des mesures itinéraires anciennes & modernes*, 1769, in-8° : ouvrage plein de recherches. III. *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12. IV. *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12. V. *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12. VI. *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°. VII. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°. VIII. *Mémoire sur l'Egypte ancienne & moderne, avec une description du golfe Arabique*, 1766, in-4°. IX. *Analyse de la carte intitulée, les côtes de la Grece & l'Archipel* 1757, in-4°. X. *Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain en Occident*, 1771, in-4° ; ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde depuis le 5e. siecle jusqu'au 12e. XI. *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*, 1761, in-4°, &c. Ce savant avoit les mœurs les plus simples & les plus douces, & ne connoissoit guere que son cabinet. Tant que les forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour ; & il trouvoit fort étrange que les éleves qu'on lui confioit, ne pussent pas soutenir cette continuité de travail.

ANYSIS, roi d'Egypte, fut chassé du trône par Sabagus, roi d'Ethiopie, qui après avoir régné avec beaucoup de sagesse, rendit son royaume à Anysis, qui s'étoit caché durant tout ce tems dans des marais. Mais cette époque de l'histoire d'Egypte appartient plutôt à la fable qu'à l'histoire.

ANYTA, nom d'une Grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carmina novem Poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°, réimprimé à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette derniere édition, il n'y a que huit poëtes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes, on en a joint un troisieme : *Mulierum Græcarum, quæ oratione prosâ usæ sunt, fragmenta & elogia*, grec & latin, Gottingue, 1739, in-4°. Ces trois vol. ont été donnés par J. Chrétien Wolfius.

ANYTUS, rhéteur d'Athénes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée, où il fut assommé à coups de pierres, environ l'an 339 avant J. C. C'étoit (comme nous aurons l'occasion de l'observer dans plusieurs articles) la coutume du mobile & fantasque peuple d'Athenes, de tourner sa rage tantôt contre l'accusé, tantôt contre les accusateurs, de con-

damner à mort, & de déifier ensuite le condamné. Les panégyristes de Socrate sont parvenus à imprimer une espece d'horreur au nom d'Anytus; mais on sait que dans les enthousiasmes d'admiration & de haine, il y a toujours beaucoup à rabattre. *Voyez* MÉLITUS & SOCRATE.

AOD, jeune-homme de la tribu de Benjamin, plein de courage & d'adresse, tua Eglon, roi des Moabites, qui durant 18 ans avoit fait gémir les Hébreux sous la plus cruelle tyrannie. Ayant averti ses concitoyens de ce qu'il venoit de faire, ils prirent les armes, chasserent les Moabites, & choisirent pour juge celui qui les avoit délivrés, vers l'an 1325 avant J. C. Le gouvernement d'Aod fut long & heureux. Comme il tua le tyran en trahison, son action a essuyé des critiques; mais il ne faut pas juger sur les regles ordinaires la conduite des Hébreux à l'égard des anciens habitans de la Palestine. *Voyez* JOSUÉ.

AON, fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes, qui de son nom, furent appellées *Aoniennes*, & consacrées aux Muses; c'est delà que vint le titre d'*Aonides*, que les poëtes ont donné à ces déesses : Ausone les appelle aussi *Bœotia Numina*, du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avoit pris elle-même le nom d'*Aonie*.

APCHON DE CORJENON, (Claude-Marc-Antoine) naquit à Montbrisson en 1722, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de quitter pour se consacrer à l'église : après avoir donné des preuves de son zele, il fut nommé à l'évêché de Dijon en 1755, & passa à l'archevêché d'Auch en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illustrerent la primitive église, & mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'étoit allé dans la capitale du royaume que vaincu par les prieres de ses propres diocésains, & parce que l'état de sa santé sembloit exiger qu'il consultât les médecins. On ne peut se rappeller sans en être attendri, les vertus héroïques dont il a donné tant d'exemples; entr'autres, lorsque dans un incendie, après avoir proposé cent louis, & ensuite deux cents louis à celui qui délivreroit deux enfans, qui alloient être la proie du feu; & voyant que personne n'en osoit courir le danger, il appliqua lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux créatures à travers les flammes, & les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'écroulât. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par l'épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant 7 mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux paysans. Dans un des sieges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixieme partie de son revenu. Les *Instructions pastorales* qu'il a données, sont pleines de cette onction qui caractérisoit tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçoit

qu'il feroit le 3e. évêque de Dijon, quoiqu'alors il n'y eût pas d'évêque à Dijon, & qu'il ne s'agît point d'ériger cette ville en évêché. Quoi qu'il en soit de cette prédiction exactement accomplie, on ne peut douter de sa préexistence, puisqu'elle est citée dans une ode imprimée & présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché.

APELLES, fils de Pythius & disciple de Pamphile, étoit de l'isle de Cos. Alexandre-le-Grand, sous lequel il vivoit, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla, des marques d'amitié encore plus flatteuses. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolomée, roi d'Egypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il alloit être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, & n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce peintre, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephese ; ce qui l'a fait quelquefois appeller *Ephésien.* C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la Calomnie, image de la force des passions, & le chef-d'œuvre de l'antiquité. Mais il est bon de savoir qu'en fait de peinture, les chef-d'œuvres de l'antiquité seroient aujourd'hui des ouvrages très-minces. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admiroit encore le portrait d'Antigone, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avoit perdu un œil (expédient que le moindre barbouilleur de nos jours ne regarderoit pas comme fort merveilleux) ; celui de Vénus sortant de la mer ; ceux d'Alexandre, de la Victoire, de la Fortune ; & celui d'un Cheval, si bien imité, que des chevaux hennirent en le voyant. Anecdote qui, si elle est vraie, ne prouve pas que l'ouvrage fût bien extraordinaire. Les anciens plaçoient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de génie, soit pour les graces de son pinceau. Sa touche étoit si délicate, relativement aux autres, que sur la vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogenes de Rhodes, peintre célebre, connut qu'Apelles seul pouvoit en être l'auteur. Cet artiste justement admiré dans ce tems-là, n'avoit pas négligé ses talens : le proverbe, *Nulla dies sine linea* (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposoit ses ouvrages au public, pour en mieux connoître les défauts. Un jour un cordonnier ayant critiqué la chaussure de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur le champ ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette repartie : *Ne sutor ultra crepidam*, qui est devenue un proverbe, dont le sens est :

> Savetier,
> Fais ton métier,
> Et garde-toi sur-tout d'élever ta censure
> Au-dessus de la chaussure.

Un peintre se glorifioit devant lui de peindre fort vite : *On s'en apperçoit bien*, lui répondit Apelles. Un autre artiste

lui montroit Vénus revêtue d'habillemens superbes, & lui demandoit, d'un air content, ce qu'il en pensoit? *Je crois*, lui dit Apelles, *que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as fait riche.* Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles; mais s'étant avisé fort mal-à-propos de vouloir raisonner sur la peinture devant ce maître de l'art, Apelles, pour l'humilier & le confondre, se contenta de lui dire : *Tandis que tu as gardé le silence, je te croyois bonnement supérieur aux autres hommes; mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfans qui broient mes couleurs.* Cet artiste mettoit toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par ce mot, qu'il ne les croyoit pas achevés, & qu'il se proposoit d'y revenir. Il ne mit le mot *fecit* qu'à trois de ses ouvrages. Tous ces tableaux ne seroient point placés aujourd'hui dans les cabinets de Dusseldorf & de Florence. Les anciens ignoroient la peinture à l'huile, connoissoient très-peu la perspective & les ombres. *Voyez* PROTOGENE.

APELLES, hérétique du IIe. siecle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J. C. Il n'admettoit qu'un seul principe éternel & nécessaire, qui avoit donné à un ange de feu le soin de créer notre monde, mais comme ce créateur étoit mauvais, son ouvrage l'étoit aussi. M. de Buffon dans ses *Epoques de la nature*, a essayé de renouveller cette doctrine d'Apelles, à cela près, que dans son systême le soleil aidé d'une comete, tient la place de l'ange de feu, & produit tout ce qui existe dans la nature. Apelles rejetoit tous les livres de Moïse & des prophetes, il nioit la résurrection corporelle. Il disoit que J. C. s'étoit formé un corps de toutes les parties des cieux par lesquels il avoit passé en descendant; & il ajoutoit qu'en remontant, il avoit rendu à chaque ciel ce qu'il en avoit pris. *Voyez* S. EPIPHANE. *Hær.* 44. Tertull. *De Præscrip.* cap. 30 & 31.

APELLICON, philosophe péripatéticien, acheta les livres d'Aristote, de quelques ignorans, héritiers de Nélée, à qui Théophraste en mourant les avoit laissés. Ceux-ci les avoient cachés dans une fosse, où l'humidité & les vers les endommagerent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes; mais comme il n'avoit pas le génie de l'auteur qu'il suppléoit, il mit beaucoup d'inepties dans les endroits où Aristote avoit mis apparemment quelque chose de mieux. Cet écumeur de livres mourut à Athenes. Il s'étoit lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon, dans l'isle de Délos. Le gouverneur Romain l'ayant surpris & battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athenes, il s'empara de la bibliotheque d'Apellicon, & la fit transporter à Rome. Tyrannion, aussi mauvais grammairien, que grand partisan

d'Aristote, eut alors occasion de copier les livres de ce philosophe ; mais comme ses manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenoient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passerent à la postérité avec mille erreurs, ajoutées à celles qui lui appartiennent en propre. Strabon remarque qu'Apellicon, tout philosophe qu'il étoit, n'aimoit que les livres & non la science. C'étoit un bibliomane & non pas un savant. Quand l'argent lui manquoit pour acheter des livres, il les déroboit. C'est ainsi que la vanité, l'ignorance & la fourberie ont de tout tems déshonoré le nom de *philosophe.*

APER, (Marcus) orateur Latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie & son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun & préteur. On le croit auteur du *Dialogue des Orateurs*, ou *De la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, & mis à la fin de leurs Œuvres. Giry, de l'académie françoise, donna en notre langue une *Traduction* de ce dialogue, Paris, 1626, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. Cet orateur mourut vers l'an 85 de J. C. — Il ne faut pas le confondre avec Arrius APER, qui tua l'empereur Numerien, en 284, & fut tué lui-même par Dioclétien. Une magicienne Druide ayant prédit à celui-ci qu'il seroit empereur lorsqu'il auroit tué *le sanglier*, on ne manqua pas d'appliquer cette prédiction au meurtre d'*Aper.*

APHTONE, rhéteur d'Antioche au IIIe. siecle, dont nous avons une *Rhétorique*, à Upsal, 1670, in-8°, & dans le *Rhéteur Grec* d'Alde, 1508, 1509 & 1523, 3 vol. in-fol. La meilleure édition que l'on ait de cette *Rhétorique*, traduite en latin, est celle d'Amsterdam, 1645, in-12, sous ce titre : *Aphtonii progymnasmata, partim a Rodolpho Agricola, partim a Joe-Maria Catanæo latinitate donata, cum scholiis R. Lorichii.* On a d'Aphtone quelques autres ouvrages, qui ne sont d'aucune utilité.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville de Numidie, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime qui le reçut à sa communion. Les évêques d'Afrique regarderent cet appel comme contraire à l'usage & aux canons de leur église, & particuliérement aux décrets du concile de Milet, qui ordonnoient que les causes des prêtres & des clercs inférieurs fussent absolument terminées dans la province, & défendoient l'appel au-delà des mers. Zozime envoya des légats en Afrique, où l'on assembla un concile en 418. Les légats, selon les instructions qu'ils avoient reçues, alléguerent les canons du concile de Nicée, mais on reconnut qu'ils n'étoient pas de ce concile, mais de celui de Sardique. On ne peut cependant pas accuser Zozime de mauvaise foi, comme les Centuriateurs de Magdebourg & plusieurs hérétiques l'accusent ; parce que le concile de Sardique étoit considéré comme une appendice du concile de Nicée : il avoit été tenu

pour le même sujet, sous un même président (Osius); on les joignoit ensemble, & la coutume romaine étoit de n'en faire qu'un. Le pape Zozime étant venu à mourir avant que cette affaire fût terminée, les Peres d'Afrique écrivirent au pape Boniface que l'évêque Urbain avoit corrigé ce qu'il devoit corriger, & qu'Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, avoit été rétabli dans l'exercice de son ordre, mais hors de l'église de Sicca. Apiarius retiré à Tabarque, tomba dans des crimes qui le firent derechef déposer par le concile de la province. Il en appella de nouveau au pape Célestin, qui envoya Faustin en Afrique pour assembler un nouveau concile, où Apiarius, pressé par les remords de sa conscience, confessa, au moment qu'on s'y attendoit le moins, les fautes dont il étoit coupable. Les évêques confirmerent sa condamnation, & la contestation avec le S. Siege fut terminée. C'est faussement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestoient alors le droit d'appel au saint-siege; ils étoient mécontens du légat, qui avoit paru trop favorable à Apiarius, & prierent Célestin de ne pas facilement recevoir ces sortes d'appels : *Demande*, dit l'abbé Berault, *qui fait une nouvelle preuve de leur soumission quant au fond du droit.* Hist. de l'Egl., t. 5, p. 15. *Voyez* S. ATHANASE, INNOCENT I.

APICIUS : il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise, à la honte des bonnes mœurs, a acquis une espece de célébrité. Le second, le plus connu de tous, publia un Traité : *De Opsoniis & Condimentis, sive de Arte Coquinaria, libri X*, Amsterdam, 1709, in-8°. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges.* Il fut l'inventeur des gâteaux qui portoient son nom, & le chef d'une académie de gourmandise. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que 250 mille liv. qui lui restoient, ne pourroient jamais suffire à son appétit; & il s'empoisonna. Le troisieme, contemporain de Trajan, se signala, dit-on, par l'invention d'un secret pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. Aujourd'hui sans aucun secret, on les fait parvenir très-fraîches à plus de cent lieues de la mer. Pour apprécier la découverte de cet Apicius, il faudroit savoir dans quelle saison, dans quel degré de température froide ou chaude, avec quelle célérité ces huîtres ont été transportées, & enfin à quelle distance précise de la mer se trouvoit alors Trajan; car le *pays des Parthes* s'est singuliérement étendu ou rétréci selon les victoires ou les défaites des Romains.

APIEN, (Pierre) natif de Misnie, professeur de mathématiques à Ingolstad, mourut dans cette ville en 1552. Il est auteur d'une Cosmographie, & de plusieurs autres ouvrages. L'empereur Charles-Quint fit imprimer à ses dépens sa Cosmographie en 1548, in-folio; & ajouta à cette gratification,

celle d'ennoblir l'auteur. Cette Cosmographie a été réimprimée à Anvers, 1584, in-4°.

APIEN, (Philippe) fils du précédent, & aussi habile que son pere, naquit à Ingolstad l'an 1531, & mourut à Tubinge en 1589. Nous avons de lui un traité *des Cadrans solaires*, & d'autres écrits. L'empereur Charles-Quint prenoit plaisir à s'entretenir avec lui. Apien étoit valétudinaire, & sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

APION, grammairien, né à Oasis, ville d'Egypte. La ville d'Alexandrie le nomma chef de l'ambassade qu'elle envoya à Caligula pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J. C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisoient les Juifs, de consacrer des images à cet empereur, & de jurer par son nom. Apion composa une Histoire d'Egypte, suivie d'un Traité contre le peuple Hébreu, dans lequel il employoit toute sorte d'armes pour les battre. L'historien Josephe le réfuta avec le plus grand succès; ce qui n'a pas empêché un des plus bruyans philosophes du 18e. siecle, de répéter ses mensonges, avec une contenance qui tient de l'effronterie. Aulu-Gelle lui reproche sa vanité. Tibere l'appelloit *Cymbalum mundi*, & il méritoit bien ce titre. Les esprits vains & faux ont toujours débité leurs contes avec beaucoup de fracas, & fait plus de bruit que les vrais savans.

APIS, roi d'Argos, étoit fils de Jupiter & de Niobé. Ayant passé en Egypte vers l'an 1717 avant J. C. suivant quelques-uns, il y fut connu sous le nom d'Osiris, & y épousa Isis. On dit qu'il enseigna aux Egyptiens l'usage de la médecine, & la maniere de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent des honneurs divins sous la figure d'un bœuf. Ce bœuf étoit le grand dieu de l'Egypte. Quand il mouroit, on célébroit ses funérailles avec une magnificence incroyable. Sous Ptolomée-Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à 50 mille écus. Après qu'on avoit rendu les derniers honneurs au mort, on lui cherchoit un successeur dans toute l'Egypte. On le connoissoit à certains signes qui le distinguoient de tout autre : sur le front une tache blanche en forme de croissant, sur le dos, la figure d'un aigle, sur la langue, celle d'un escargot. Quand on l'avoit trouvé, on le conduisoit à Memphis, au milieu des transports de joie, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité de dieu, & il étoit installé avec beaucoup de cérémonie. On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites, étoit un fruit de leur séjour en Egypte, une imitation du dieu Apis, aussi-bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israël par le roi Jéroboam, qui lui-même avoit fait un assez long séjour en Egypte.

APOCAUCHUS, Grec, d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premieres dignités de l'empire à Conf-

tantinople, sous les empereurs Andronic & Cantacuzene. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais par la souplesse de son génie, il parvint jusqu'à pouvoir affermer quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes graces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour & de l'empereur, grand-duc; enfin tout ce que pouvoit être un particulier qui ne voyoit au-dessus de lui que le trône. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince qui l'élevoit si haut, & qui se servoit de lui dans ces grands emplois, loin de l'estimer, ne le regardoit que comme un misérable & une ame vile & méprisable. Apocauchus abusa de son crédit; on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques, & il fut assassiné en 1345. Il y a eu, sur la fin du XIIIe. siecle, un autre APOCAUCHUS, homme-de-lettres, à qui le célebre médecin Grec Actuarius dédia son ouvrage *Des Regles à observer dans les Cures*, imprimé à Venise en 1554 sous ce titre: *Methodi medendi Libri sex.*

APOLLINAIRE, (C. Sulpitius) grammairien de Carthage au IIe. siecle, est auteur, selon quelques savans, des Vers qui servent d'argument aux Comédies de Térence. On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

APOLLINAIRE, (S.) premier évêque de Ravenne, qu'on croit avoir été disciple de S. Pierre, est très-célebre dans l'histoire de l'Eglise, quoique les *Actes* de sa vie, tels que nous les avons, ne soient pas authentiques. S. Pierre Chrysologue, un de ses plus illustres successeurs, dans le siege de Ravenne, nous a laissé un Discours en l'honneur de S. Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de *Martyr*. Mais il ajoute que, quoiqu'il eût souffert à différentes reprises des tourmens cruels & l'exil pour la foi, & qu'il desirât ardemment faire à Jesus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-tems à son église, & ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Les Hongrois prétendent que durant son exil il prêcha la foi dans leur pays. Son corps se gardoit autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre milles de Ravenne, & qui est encore une espece de fauxbourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Fortunat exhortoit ses amis à faire des pélerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. S. Grégoire-le-Grand vouloit que l'on fît jurer devant le même tombeau pour découvrir la vérité que cachoient des disputes contentieuses. Le pape Honorius fonda une église à Rome, en l'honneur de S. Apollinaire, vers l'an 630.

APOLLINAIRE, (Claude) évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumieres du second siecle de l'Eglise. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions. Mais l'éloge que les anciens auteurs font de lui, ne permet pas

de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques trouverent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savans traités, où il réfutoit sans réplique leurs systêmes impies; & afin de leur ôter tout subterfuge, il montroit dans quelle secte de philosophes, chacun avoit puisé ses erreurs. Vers 177, il présenta à Marc-Aurele une Apologie pleine de raison & d'éloquence, pour les chrétiens, que cet empereur philosophe persécutoit cruellement. C'est dans cette Apologie qu'il rappelle à ce prince lui-même le miracle de la légion Militine, comme un fait dont il avoit été témoin, & où il étoit le premier intéressé. *V.* MARC-AURELE.

APOLLINAIRE, dit l'*Ancien*, pour le distinguer de son fils de même nom, étoit prêtre & professeur de grammaire à Laodicée de Syrie. Socrate écrit qu'il étoit originaire d'Alexandrie; & qu'après la mort de sa femme, il se fit prêtre, & vint enseigner à Béryte, puis à Laodicée. Mais peut être est-ce de son fils qu'il veut parler; car Apollinaire le pere n'étoit pas des plus savans, & on lui attribue des traités qui sont du fils.

APOLLINAIRE le jeune, *Apollinaris* ou *Apollinarius*, fils du précédent, évêque de Laodicée en Syrie, eut d'abord l'amitié de S. Athanase & de S. Basile. Il la perdit par ses erreurs sur la personne de J. C. S. Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, & écrivit contre lui : le pape Damase le condamna également. Voici quelles étoient ses principales erreurs. « Il enseignoit que Jesus-Christ n'avoit » point pris une ame humaine, » mais seulement la chair, » c'est-à-dire, un corps avec » l'ame sensitive; que la personne divine lui avoit tenu » lieu de l'ame humaine, ce » qu'il prétendoit prouver par » ces paroles, *le Verbe a été fait* » *chair ;* que l'ame humaine » étant un principe de péché, » on ne pouvoit dire que Jesus-Christ l'eût prise. Il suivoit » delà que Jesus-Christ ne s'étoit point fait homme, puisqu'il n'avoit pris qu'un corps » qui est la partie la moins noble » de la nature humaine. Apolinaire enseignoit encore que » le corps de Jesus-Christ, » venu du ciel, étoit impassible; » qu'il étoit descendu dans le » sein de la Vierge Marie; qu'il » n'étoit point né d'elle; qu'il » n'avoit souffert & n'étoit » mort qu'en apparence. Il faisoit revivre aussi l'hérésie des » Millénaires, & avançoit encore d'autres erreurs sur la » Trinité ». Deux de ses disciples, Vital & Timothée, furent évêques de la secte, l'un à Antioche, l'autre à Alexandrie. Des conciles tenus dans ces deux villes, reçurent les décrets de Damase contre Apollinaire; ils furent aussi reçus par le concile général de Constantinople. Cet hérésiarque parvint à un âge fort avancé, & mourut vers 380. Il est auteur de plusieurs Ouvrages en vers & en prose, sacrés & profanes. Nous avons dans la *Bibliotheque des Peres*, son *Interprétation des Psaumes*, en vers, qui contient des sentimens erronés sur J. C. Elle

a aussi été imprimée séparément à Paris, 1613, in-8°. On trouve dans les Œuvres de Saint Grégoire de Nazianze, une *Tragédie de Jesus-Christ souffrant*, qu'on croit être de lui. Apollinaire avoit composé ces pieces, afin que les Chrétiens pussent se passer des auteurs profanes, pour apprendre les belles-lettres. Il écrivit en vers héroïques & à l'imitation d'Homere, l'Histoire-Sainte jusqu'à Saül, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Intention louable, quoique le succès n'y ait pas répondu, & qu'il eût été plus heureux pour lui, de se tenir en garde contre l'erreur, que de chercher à en préserver les autres.

APOLLINAIRE, Sidonius. *Voy.* SIDONIUS APOLLINARIS.

APOLLINE ou APOLLONIE, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre vers 249. Les *Actes* que nous avons de son martyre méritent peu de créance. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, ce qui est faux, puisqu'elle souffrit à Alexandrie (*Voyez* Tillemont, t. 3, p. 295). Un monument authentique est la Lettre de S. Denis d'Alexandrie à Fabius évêque d'Antioche, qu'Eusebe nous a conservée, & dans laquelle on apprend, que « parmi les fideles qui furent arrêtés, étoit » une vierge, nommée *Apollonie*, que son grand âge & » sa vertu rendoient également » respectable. On lui cassa les » dents par la violence des » coups qu'on lui déchargea sur » le visage. On alluma ensuite » un grand feu hors de la ville, » & on la menaça de la jeter » dedans, si elle refusoit de » proférer certaines paroles impies. La Sainte demanda quel» que tems, comme pour dé» libérer sur le parti qu'elle » avoit à prendre, ce qui lui » fut accordé. Mais on ne l'eut » pas plutôt laissée en liberté, » que, pour convaincre les per» sécuteurs que son sacrifice » étoit pleinement volontaire, » elle se jeta elle-même au » milieu des flammes, où elle » rendit son ame au Seigneur ». Cette action, qui paroît contraire aux regles ordinaires de la morale chrétienne, fait supposer un mouvement particulier de l'esprit de Dieu. « Nous » n'avons garde, dit un au» teur ascétique, de proposer » à l'imitation des fideles la » maniere que notre Sainte ter» mina sa vie. Si les Peres ont » loué son courage, c'est qu'ils » présumoient, avec Saint Au» gustin, qu'elle avoit agi par » une inspiration particuliere » du ciel, ou que du moins » son action étoit l'effet d'une » pieuse simplicité, qui avoit » pour principe la ferveur du » zele & de la charité ». Si l'on considere toutes les circonstances, si l'on fait attention que la sainte fille alloit être incessamment jetée dans le feu, & que son supplice n'étoit différé d'un moment que pour la tenter & la pervertir; on concevra aisément que transportée par la vivacité de sa foi, elle ne vit dans cette démarche qu'une réponse de fait aux vaines sollicitations des séducteurs (*Voyez* RAZIAS). On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de Ste. Apollonie, & où la dévotion attire un grand nombre de fideles.

APOLLO, (Horus) *Voyez* HORAPOLLON.

APOLLODORE d'Athenes, grammairien célebre vers l'an 104 avant J. C. étoit disciple d'Ariſtarque. Nous n'avons plus de lui que trois livres de ſa *Bibliotheque*, publiée pour la premiere fois à Rome en 1555, in-8°, & enſuite à Saumur par le Fêvre en 1661, in-12, en grec & en latin. On y trouve des choſes curieuſes. Paſſerat en a donné une traduction françoiſe, 1605, in-8°, qui a vieilli. Son ouvrage *ſur l'origine des dieux*, qui étoit en 17 livres, eſt totalement perdu. Pluſieurs ſavans croient que c'eſt le même ouvrage que ſa *Bibliotheque.* Les anciens citent quelques autres Ouvrages de cet écrivain.

APOLLODORE, peintre d'Athenes, eut un talent particulier pour peindre la nature avec ſes agrémens : on aſſure qu'il poſſédoit même à un certain point la ſcience des ombres. Zeuxis ſon diſciple l'éclipſa. Il vivoit vers l'an 408 avant J. C.

APOLLODORE de Damas, architecte célebre, dirigea le pont que Trajan fit conſtruire ſur le Danube, l'an 102 de J. C. Ce pont étoit un ouvrage très-remarquable, à cauſe de l'extrême rapidité du Danube & de ſa prodigieuſe largeur dans cet endroit; on en voit encore des reſtes à quelques lieues au-deſſous d'Orſova. Marſigli en a donné une deſcription dans le 2e. tome de ſon *Opus Danubianum* (*) Ce fut auſſi ſous ſa direction que fut faite à Rome la grande place Trajane, au milieu de laquelle on éleva la colonne ſi célebre qui portoit le même nom, & qu'on y voit encore aujourd'hui. Apollodore avoit tellement l'eſprit & l'enthouſiaſme de ſon art, qu'il ne ſavoit flatter ceux qui n'y entendoient rien. Un jour, comme Trajan s'entretenoit avec lui ſur quelque édifice, l'architecte dit à Adrien, qui ſe mêloit de dire ſon avis : *Allez peindre vos citrouilles ;* (c'étoit un genre de peinture à laquelle Adrien s'occupoit alors). Il critiqua avec la même hardieſſe le temple de Vénus, qui étoit un des ouvrages d'Adrien. *Le Temple n'eſt pas aſſez dégagé*, écrivit-il à cet empereur : *il eſt trop bas, & les ſtatues des déeſſes, trop grandes ; ſi elles veulent ſe lever pour ſortir, elles ne le pourront pas.* Cette fran-

(*) Ce pont étoit entiérement conſtruit en pierres ; excepté les cages des piles, rien n'y étoit de bois. Aujourd'hui quelques-unes de ces cages ſont à demi-pétrifiées. Il n'en a pas fallu davantage pour bâtir des ſyſtêmes ſur l'antiquité du monde. On a dit que s'il falloit 16 ſiecles pour commencer une pétrification, il en falloit cent pour pétrifier de gros arbres. Mais cet argument eſt fondé ſur une erreur groſſiere, & ſuppoſe que toutes les pétrifications ſe font d'une maniere uniforme & dans un tems égal ; tandis qu'il eſt démontré, par la nature même des corps pétrifiés, qu'elles ſont ſouvent ſubites, &, pour ainſi dire, inſtantanées, & qu'en général la viteſſe ou la lenteur de cette opération dépend de circonſtances & de cauſes incalculables. *Voyez* le *Journal hiſt. & littér.*, 15 décembre 1787, p. 557.

chiſe lui coûta la vie, l'an 130 de J. C. On voit qu'Adrien étoit bien moins tolérant en fait de critique que Denis-le-tyran.

APOLLON, fils de Jupiter & de Latone, naquit dans l'iſle de Délos. Il eſt, ſelon les mythologiſtes, l'inventeur & le dieu de la muſique, de la poéſie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf Muſes, & le pere de la lumiere. Il fut chaſſé du ciel, pour avoir tué les Cyclopes qui avoient forgé la foudre de Jupiter & ſe réfugia chez Admete, roi de Theſſalie, dont il garda les troupeaux. On repréſente ce dieu de pluſieurs façons, ſuivant ſes différens attributs : tantôt ſous la forme d'un jeune-homme ſans barbe, une lyre à la main, & des inſtrumens de muſique à ſes côtés ; tantôt ſur le Parnaſſe au milieu des neuf Muſes, une couronne de laurier ſur la tête. On le voit encore conduiſant le char du ſoleil, traîné par quatre chevaux blancs. On le peint auſſi avec un carquois derriere le dos, un arc & des fleches à la main. Les païens croyoient que ce dieu rendoit des oracles, & ils alloient le conſulter à Claros, à Delphes, à Délos, & dans d'autres villes. Il eſt certain que dans ces oracles, il y a eu des impoſtures ſans nombre ; mais n'y a-t-il pas eu des réponſes rendues par les démons à des gens qu'une ſuperſtitieuſe & ſacrilege curioſité portoit à vouloir connoître l'avenir ? C'eſt ce qui n'eſt pas ſi aiſé à décider. *Voyez* FONTENELLE, BALTUS.

APOLLON *ou* APOLLOS, Juif originaire d'Alexandrie, poſſédoit le talent de l'éloquence. Etant arrivé à Epheſe pendant l'abſence de S. Paul, il parla hardiment dans la ſynagogue, & montra que Jeſus étoit le Chriſt. Aquila & Priſcille, l'ayant oui, le retirerent chez eux, & l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. Quelque tems après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de fruit, & convainquit les Juifs par les Ecritures. Mais l'attachement que ſes diſciples avoient pour lui, cauſa preſqu'un ſchiſme : les uns diſant : *Je ſuis à Paul ;* d'autres : *Je ſuis à Apollon*, & d'autres : *Je ſuis à Céphas.* Cependant, cette diviſion n'empêcha pas que *Paul* & *Apollon* ne fuſſent unis dans un même eſprit par les liens de la charité ; & l'Apôtre donne à cette occaſion aux Chrétiens d'admirables leçons ſur la pureté & l'indiviſibilité des motifs de leur foi, qui les attachant à J. C., doit exclure toute conſidération humaine, même des attachemens perſonnels & trop naturels à ſes miniſtres.

APOLLONIAS, native de Cyzique, épouſa Attale I, roi de Pergame. Quoique d'une famille peu diſtinguée, elle fut couronnée reine, & conſerva toutes les prééminences de la ſouveraineté juſqu'à la fin de ſes jours. Douée d'une ame élevée & incapable d'artifices, elle ne deſcendit à aucune de ces viles careſſes, qui ſiéent ſi peu à d'honnêtes femmes : ſa vertu ſeule, ſa bonté & ſa modeſtie lui gagnerent le cœur de ſon époux. La mort l'ayant frappé le premier, Apollonias ſut ſe conſoler de cette perte,

le voyant revivre dans quatre enfans, qu'elle aima tous avec une égale tendresse, & qu'elle ne cessa de former à la vertu. Cette princesse, digne du rang où son mérite l'avoit élevée, vécut encore quelque tems, heureuse, chérie de ses enfans & de ses sujets.

APOLLONIDES, médecin de l'isle de Cos, vécut long-tems avec honneur à la cour d'Artaxercès I. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvoit guérir de quelques indispositions dont elle se plaignoit, qu'en suivant son penchant à l'amour, & il fut un de ses amans. Le contraire arriva; la princesse eut une maladie très-dangereuse, & il s'éloigna d'elle. Amestris, mere d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, & enfin le fit enterrer vif le jour même de la mort de sa fille.

APOLLONIE. *Voy.* APOLLINE.

APOLLONIUS de Perge en Pamphilie, disciple d'Eubulide, qui avoit étudié sous Euclide, composa plusieurs Traités sur les Mathématiques. Nous n'avons plus que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit & commenté bien des fois par les modernes, auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumieres. La meilleure édition de ce livre, est celle d'Oxford, en 1770, in-fol. Les savans n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut en cette année, que Jean-Alfonse Borelli trouva, dans la bibliotheque de Médicis, un manuscrit arabe, avec cette inscription latine: *Apollonii Pergæi libri octo.* On le traduisit en latin, & Barrow le publia à Londres, 1675, in-fol. Robert Simpson en a donné une nouvelle édition. Apollonius florissoit sous le regne de Ptolomée-Evergetes, roi d'Egypte, comme nous l'apprend Héraclius dans la *Vie* d'Archimede, l'an 244 avant J. C. Cardan, dans son Traité *de Subtilitate*, le met entre les esprits les plus fins ou les plus subtils, & lui donne le 7e. rang.

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé *Dyscole*, a fait: I. *Quatre livres de Construction*, qui se trouvent en grec dans la Grammaire de Théodore, d'Alde, 1495, in-fol. & séparément, Francfort, 1590, in-4°. II. *Historiæ commentitiæ*, grec & latin, par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4°.

APOLLONIUS de Rhodes, originaire d'Alexandrie, mais surnommé *Rhodien*, parce qu'il enseigna long-tems à Rhodes, & qu'il mourut dans cette ville, étoit contemporain d'Apollonius de Perge. Il fut disciple de Callimaque, & successeur d'Eratosthenes dans la garde de la bibliotheque d'Alexandrie. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célebre est son *Poëme sur l'expédition des Argonautes.* Leyde, in-8°, 1641; Florence, 1596; in-4°; Venise avec des commentaires grecs, 1521. Ce Poëme, selon Quintilien, tient le milieu entre l'élévation & la bassesse; la marche en est tempérée & uniforme.

forme. Longin en porte le même jugement.

APOLLONIUS de Tyane, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J. C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, & il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissoit que de légumes, s'abstenoit du vin & des femmes, donnoit son bien aux pauvres, vivoit dans les temples, appaisoit les séditions, &c. Apollonius vivant de cette maniere, & ne parlant que par sentences pleines d'emphase & d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivoit, les artisans mêmes quittoient leurs métiers; les villes lui envoyoient des députés; les oracles chantoient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Cet imposteur se fit partout des disciples. Il conversa avec les Brachmanes des Indes, les Mages des Perses, les Gymnosophistes d'Egypte, & s'en fit admirer. A Ninive, à Ephese, à Smyrne, à Athenes, à Corinthe, & dans d'autres villes de la Grece, Apollonius parut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, & prêchant la réforme de tous les abus. A Rome où il étoit venu, *pour voir de près*, disoit-il, *quel animal c'étoit qu'un tyran*, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il prétendit bientôt de faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funebre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portoit, la toucha, & dit quelques paroles tout bas; voilà que la fille qu'on croyoit morte, s'éveille, parle à tout le monde, & retourne à la maison de son pere. Cette farce concertée sans doute avec des gens qui favorisoient ses impostures, n'en fit pas moins d'impression sur la multitude. (M. Huet & d'autres savans ont réfuté ce prétendu miracle dans toutes les regles d'une bonne critique). Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, & dit d'un ton prophétique: *Quelque chose de grand arrivera & n'arrivera pas.* Trois jours après la foudre tomba sur la table de Néron, & fit tomber la coupe qu'il portoit à sa bouche: le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avoit voulu dire, qu'il s'en faudroit peu que l'empereur ne fût frappé. C'étoit faire un commentaire absurde sur des paroles ridicules. L'empereur Vespasien, qui n'auroit pas dû penser comme le peuple, regardoit pourtant cet imposteur comme un homme divin, & lui demandoit des conseils. Domitien résolut de le faire mourir, lorsqu'il fut élevé à l'empire, parce qu'il avoit voulu soulever contre lui Nerva, auquel il avoit prédit l'empire; mais il disparut de sa présence par le secours d'un démon, qui le transporta, dit-on, à Pouzzol, & lui fit faire trois journées de chemin en une demi-journée. Etant à Ephese, & haranguant le peuple, il s'arrêta tout court, en s'écriant, avec un visage égaré: *Frappe le tyran, frappe*

le tyran; ajoutant qu'on avoit tué Domitien : ce qui se trouva véritable. Il mourut vers la fin du premier siecle; les uns disent en 97, les autres en 99. On dressa des statues, & on rendit des honneurs divins à cet homme, dont le nom seroit peut-être inconnu aujourd'hui, sans un nommé Damis, fidele compagnon de ses impostures, qui écrivit sa *Vie*, & sans Philostrate que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévere, princesse très-déréglée & curieuse du merveilleux, chargea, 200 ans après, de recueillir tout ce que la crédulité a débité sur le compte de cet imposteur. M. Dupin, dans un livre intitulé l'*Histoire d'Apollonius de Tyane*, *convaincue de faussetés & d'impostures*, prouve; 1°. Que l'histoire de ce fourbe célebre est destituée de témoins dignes de foi : 2°. Que Philostrate n'a fait qu'un roman : 3°. Que les miracles attribués à Apollonius, ont des caracteres visibles de fausseté, & qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard, ou à la supercherie : 4°. Enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela on doit ajouter qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire & celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples; qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin & aucun événement qu'on puisse leur attribuer. C'est donc insulter le bon sens que d'opposer à l'exemple d'Hiéroclès, ces impostures aux miracles de J. C., à des faits dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, & qui ont paru à tous les hommes attentifs, l'opération de la divinité. « Tandis que Paul (dit » l'abbé Berault) prêchoit avec » éclat le nom de J. C., l'enfer » vouloit opposer un rival, » non-seulement à l'Apôtre, » mais à son adorable Maître. » Il sortit tout-à-coup de Tyane » en Cappadoce un homme » extraordinaire, le plus illus- » tre suppôt de la philosophie » profane & du paganisme, » comme aussi le plus propre » à leur donner du crédit ». Et après avoir rapporté les diverses farces du magicien ou du charlatan, il ajoute : « Quoi » qu'il en soit du fond des » choses, le prophete du pa- » ganisme ne put tenir devant » l'Apôtre de J. C., dans le » même tems & les mêmes » provinces. L'œuvre de Dieu, » dont Paul étoit chargé, sub- » siste après plus de dix-sept » siecles; au-lieu qu'après deux » siecles seulement, on se » souvenoit à peine d'Apollo- » nius ». *Voy.* PHILOSTRATE.

APOLLONIUS, que S. Jerôme nomme un personnage très-savant, vivoit sur la fin du IIe. siecle, ou au commencement du IIIe. Il écrivit contre Montan & ses disciples, & tourna en ridicule leur doctrine & leurs prophéties. S. Jerôme nomme cet ouvrage *insigne &*

longum volumen. Tertullien, qui avoit donné dans les rêveries de Montan, vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius qui les montroit à découvert, & pour parer le coup, il écrivit sept Traités contre l'Eglise; dans le dernier il tâcha d'éluder la force des argumens d'Apollonius, qu'il traitoit d'emporté & de calomniateur. Il ne nous reste de l'ouvrage d'Apollonius qu'un fragment rapporté par Eusebe. — Il ne faut pas le confondre avec APOLLONIUS, sénateur Romain, comme l'a fait Nicéphore, qui prit la défense de la religion chrétienne en plein sénat, & mérita par-là la couronne du martyre, vers l'an 186. Voy. *Dissertatio hypatica, seu de consulibus Cæsareis*, in-4°. p. 117, du cardinal Noris.

APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connoître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon Græcum Iliadis & Odyssea*, dont M. de Villoison a donné la premiere édition avec la traduction latine, Paris, 1773, 2 vol. in-4° : ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homere, & qui a beaucoup de rapport à celui d'Hesychius.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome à la priere d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurele, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendoit avec impatience. Apollonius, qui joignoit à la grossiéreté d'un pédant l'orgueil d'un philosophe, lui fit répondre: « Que c'étoit au disciple à » venir trouver le maître, & » non pas au maître à aller au-» devant du disciple ». Antonin, aussi doux que ce stoïcien étoit brutal, répondit en souriant: « Qu'il étoit bien étrange » qu'Apollonius arrivé à Ro-» me, trouvât le chemin de son » logis au palais, plus long que » celui de Chalcis à Rome »! & sur le champ ce prince, plus honnête qu'il ne falloit dans cette circonstance, envoya Marc-Aurele au rustre, dont il eût été plus expédient d'abaisser l'orgueil, que de le nourrir par d'extravagans égards.

APOLLONIUS, (Lævinus) né dans un village entre Bruges & Gand, vivoit au 16e. siecle, & s'est fait un nom par sa Description du Pérou, & le Voyage des François à la Floride, imprimés en latin sous ces titres: I. *De navigatione Gallorum in terram Floridam*, Anvers, 1568, in-8°, ouvrage curieux. II. *De Peruviæ regionis inventione, & rebus in ea gestis*, Anvers, 1576, in-8°.

APOLLONIUS-COLLATIUS, (Pierre) prêtre de Novare, au 15e. siecle, est auteur d'un poëme sur le *Siege de Jérusalem par Vespasien*, en 4 livres, Milan, 1481, in-4°; du *Combat de David avec Goliath*, & de quelques autres ouvrages de poésie, ibid., 1692, in-8°. Il mêle dans ces poëmes le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes, genre de contraste également proscrit par la religion & par le bon goût.

APOLLOS, (S.) solitaire dont Rufin & Sozomene font de grands éloges, fonda un monastere où l'on compta plus de 500 moines, & dont la

célébrité se répandoit au loin par la régularité qui y régnoit. Il avoit près de 80 ans, quand il reçut la visite de S. Pétrone, qui fut évêque de Bologne vers 393. On croit qu'il mourut peu de tems après cette visite.

APON d'Abano, (Pierre) naquit à Abano, village du territoire de Padoue, en 1250. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie & en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne vouloit jamais aller voir un malade hors de la ville, qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avoit fait appeller; il ne voulut se mettre en chemin qu'après qu'on lui eut promis 400 ducats par jour. Il devint si odieux par son avarice, qu'on tâcha de le faire périr en l'accusant d'hérésie & de magie. Son *Elucidarium necromanticum*, & d'autres écrits, dont quelques-uns ont été recueillis avec ceux de Corneille Agrippa, donnoient du poids à l'accusation de magie. Il fut mis à l'inquisition, & mourut, dit-on, avant la fin du procès, en 1316, à l'âge de 66 ans. Cependant dans une inscription que le sénat de Padoue fit mettre au bas de la statue qu'on lui éleva, il est dit qu'il fut absous. *Astrologiâ adeò peritus, ut in magiæ suspicionem inciderit, falsòque hæresis postulatus, absolutus fuerit.* Mais peut-être que cela ne regarde que l'accusation d'hérésie. Frédéric, duc d'Urbin, plaça aussi sa statue parmi celles des hommes illustres. Son *Conciliator differentiarum philosophorum, & præcipuè medicorum*, imprimé à Mantoue, 1472, in-fol., lui a fait donner le nom de *Conciliateur*, parce qu'il tâche d'y concilier les différentes opinions des philosophes; on comprend sans peine avec quel succès.

APONIUS, auteur ecclésiastique du VIIe. siecle, dont nous avons un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, Fribourg, 1538, in-fol., & dans la *Bibl. des PP.*: c'est une allégorie soutenue, de l'alliance de J.C. avec l'église. Les commentateurs qui sont venus après lui, en ont beaucoup profité. *Voyez* SALOMON.

APPIEN, historien Grec, naquit à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il florissoit sous Trajan, Adrien & Antonin le Pieux, vers l'an 123 de J. C. Il plaida quelque tems à Rome; puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire Romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live; mais nation par nation. Cet ouvrage estimé étoit en 24 livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous en reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Iberie ou d'Espagne, d'Annibal; des fragmens de celles d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, & quelques fragmens de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. La meilleure édition de cette Histoire, est celle d'Amsterdam, en 2 vol. in-8°, 1670. La premiere version latine qui ait paru, fut imprimée à Venise en 1472, in-fol.; elle est rare. Nous avons une traduction en françois de cette histoire, par

Odet-Philippe ſieur de Marès, Paris, 1659, in-fol.

APPIEN, (S.) né en Lycie de parens illuſtres, & diſciple de S. Pamphile, ſouffrit le martyre le 2 avril 306, la 19e. année de ſon âge. Ses *Actes*, écrits en Chaldaïque, ont été publiés par Aſſemani (*Act. Mart.*, t. 2, p. 188). Euſebe, témoin oculaire de ce qu'il en rapporte, a laiſſé les plus touchans détails de ſon martyre dans ſon livre *de Martyr. Paleſt*, c. 4. Le jeune-homme fréquentoit l'école de S. Pamphile qui expliquoit l'Ecriture-Sainte à Céſarée en Paleſtine, lorſqu'arriverent des lettres de Galere-Maximien, qui ordonnoient à tous les ſujets de l'empire de ſe trouver aux ſacrifices. Touché d'une vive douleur, il n'attendit pas qu'on le cherchât pour déclarer ſes ſentimens. *Il ſortit*, dit Euſebe, *ſans avoir communiqué ſon deſſein à perſonne, pas même à nous avec leſquels il demeuroit*; il alla bruſquement au temple, & s'approcha du gouverneur Urbain; les ſoldats de la garde, qui ne ſe doutoient de rien, lui ayant permis de paſſer. Lorſqu'il le vit lever la main pour offrir le ſacrifice, il le ſaiſit par le bras & l'arrêta, en lui diſant qu'on ne devoit adorer que le vrai Dieu, & que le culte rendu aux idoles étoit ſacrilege. « Cette action hardie, » dit un Agiographe, ne s'accordoit pas avec les regles » ordinaires de la prudence: » mais dans cette circonſtance, » Dieu inſpira le jeune Appien, » qui n'avoit point encore vingt » ans, pour confondre l'impiété des idolâtres, & pour » montrer juſqu'à quel point » un diſciple de J. C. portoit » le mépris de la mort ». On ne peut lire ſans frémir, & en même tems ſans admirer la conſtance chrétienne, les tourmens horribles qu'on lui fit ſouffrir.

APPION. *Voyez* APION.

APPIUS-CLAUDIUS. *V.* CLAUDIUS.

APRIÈS, roi d'Egypte, ſuccéda, dit-on, à ſon pere Pſammis, ſe rendit maître de l'iſle de Chypre, de la ville de Sidon, & fut tué après un regne de 25 ans. On croit que c'eſt le même qui, dans l'Ecriture-Sainte, eſt appellé Ephrée ou Ophra, & dont il eſt dit dans Jérémie: « Je vais livrer Pharaon Ephrée, roi d'Egypte, » entre les mains de ſes ennemis, entre les mains de ceux » qui cherchent à lui ôter la » vie ». Toute cette partie de l'hiſtoire d'Egypte, & en général l'hiſtoire profane de ces ſiecles, eſt couverte de ténebres; ce n'eſt que par l'Ecriture-Sainte qu'on en ſaiſit par intervalle le fil, qu'on eſt obligé de lâcher dès qu'elle ceſſe de nous diriger.

APROSIO, (Angelico) religieux auguſtin, né à Vintimille en 1607, forma une très-belle bibliotheque dans le couvent des Auguſtins de ſa patrie. Il en compoſa un catalogue raiſonné, ſous le titre de *Bibliotheca Aproſiana*, publié à Bologne, en 1673. Cette liſte, qui ne renferme que les trois premieres lettres de l'alphabet, eſt rare. Ce religieux défendit vivement, ſous des noms ſuppoſés, l'*Adonis* du cavalier Marini, & publia ſur ce poëme licencieux, divers écrits qui

n'honorerent pas son état, & ne donnerent pas une idée fort avantageuse de son attachement aux bonnes mœurs. Le plus connu est *Sferza Poëtica Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Il mourut vers 1682.

APSÉE, fut auteur de la révolte des Palmyréens, qui peu de tems après la prise de leur ville par Aurélien, élurent pour empereur, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque, selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, & y fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, l'an de J. C. 273 ou 274.

APSINE, sophiste d'Athenes, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Præcepta de Arte rhetoricâ*, inséré dans les *Rhetores græci* d'Alde; mais comme on en trouve au moins trois de même nom & de la même profession, qui vivoient dans le IIIe. & IVe. siecle, on ne sait lequel a écrit ce livre.

APULÉE, (Lucius) natif de Madaure en Afrique, d'une famille distinguée, vivoit au 2me. siecle sous Antonin & Marc-Aurele. Il fit ses études à Carthage, à Athenes & à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages, pour satisfaire sa curiosité & perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il plaida à Rome, pour échapper à la misere. Il épousa ensuite une riche veuve, qui répara ses affaires. Les parens de sa femme l'accuserent de s'être servi de la magie, pour avoir son cœur & sa bourse, & d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame; mais il se défendit contre cette double accusation devant le proconsul d'Afrique, par une Apologie que nous avons encore, & que S. Augustin appelle un discours éloquent & fleuri. Le peuple ne persista pas moins à croire que c'étoit un magicien, & cette idée longtems attachée à son nom, n'est pas encore entiérement effacée. Le tems a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers & en prose. Le plus connu de ceux que nous avons, est sa *Métamorphose*, ou l'*Ane d'or*, en onze livres. L'objet de l'auteur, dit le savant Warburton, a été de prouver l'utilité des mysteres du paganisme : ce qui ne donne pas une grande idée de ses jugemens ni de ses mœurs. D'autres critiques ne croient pas que ce fût là le but d'Apulée, & regardent son *Ane d'or*, comme un vain amusement, un recueil de contes de vieilles. Quelques-uns ont cru qu'Apulée racontoit sérieusement des faits magiques comme des vérités, & ont prétendu les opposer, comme les prestiges d'Apollonius, aux miracles de J. C.; prétention dont S. Augustin, dans les livres *de la Cité de Dieu*, parle avec la pitié qu'elle mérite. Les autres productions d'Apulée roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avoit embrassée. Ses *Œuvres* sont imprimées à Goude, 1650, in-8°, *ad usum Delphini*, 1688, 2 vol. in-4°. Les éditions de l'*Ane d'or* en françois, de 1623, 1631 & 1648, in-8°, sont recherchées à cause

des figures. La traduction italienne d'Agnolo-Firenzuoala, Venise, 1567, in-8°, est rare, ainsi que la premiere édition de l'original, Rome, 1469, in-fol. Nous avons une assez bonne traduction françoise de cet ouvrage, par l'abbé de Saint-Martin, en 2 vol. in-12. En 1787, il en a paru une nouvelle édition, avec des notes qui se ressentent de la légéreté, de l'ignorance, de l'esprit de compilation & de plagiat, qui caractérisent la fin du 18e. siecle.

AQUA-PENDENTE. *Voy.* FABRICIUS (Jerôme).

AQUAVIVA, (André-Matthieu d') duc d'Atri, prince de Teramo dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivoient les sciences & les arts, & les cultiva lui-même. Il servit d'abord, sous Ferdinand V, roi d'Aragon, se trouva à deux batailles perdues, & fut fait prisonnier dans la derniere; mais après avoir été délivré, il crut devoir préférer le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très-imparfaite, & des *Commentaires sur les Morales de Plutarque*. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

AQUAVIVA, (Octavio) de la famille du précédent, référendaire de l'une & de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de S. Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon, place alors délicate par les troubles que les hérétiques ne cessoient d'exciter dans la province, & qu'Aquaviva calma par sa fermeté & sa prudence. Devenu archevêque de Naples, il se distingua par toutes les vertus d'un bon pasteur, cultiva les lettres, protégea les savans, & mourut en 1612, dans sa 52e. année.

AQUAVIVA, (Claude) encore de la même maison, général des jésuites en 1581, mourut en 1615, âgé de 72 ans. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Rome, 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'Inquisition, & vue de mauvais œil par les jésuites qui ne vouloient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnoit à ses religieux, dans ce célebre réglement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même tems d'adoucir ce systême par le congruisme. Nous avons d'Aquaviva: I. Des *Epîtres*. II. Des *Méditations* en latin, *sur les Psaumes* XLIV & XCIII. III. *Industria ad curandos animi morbos*, 1606, in-12. Ouvrage qui marque une grande connoissance du cœur humain. Il en a paru une traduction françoise sous le titre de *Manuel des Supérieurs*, Paris, 1776, in-12. Aquaviva étoit un homme de caractere, qui vouloit avec constance & fermeté tout ce qui lui paroissoit juste & raisonnable: il ne se décidoit pas légérement; mais son parti une fois pris, il y tenoit avec une espece de roideur, suffisamment justifiée par les inconvéniens d'une excessive facilité.

AQUIAB. *Voyez* ACHIAB.

AQUILA, surnommé *le Pontique*, parce qu'il étoit originaire du Pont, contrée d'Asie.

Ce fut chez lui que S. Paul logea, lorsqu'il vint d'Athenes à Corinthe. Cet apôtre le convertit, avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très-grands services à Ephese, jusqu'à exposer leurs têtes pour sauver la sienne. S. Paul en parle avec de grands éloges dans son *Epître aux Romains*. On ne sait ni le tems ni le lieu de leur mort. Les martyrologes d'Usuard & d'Adon la mettent dans l'Asie mineure, au 8 juillet.

AQUILA de Sinope, dit aussi *le Pontique*, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J. C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire, l'ayant fait chasser de l'église, il passa dans la religion des Juifs. Devenu rabbin, il acquit une connoissance exacte de la langue hébraïque, & s'appliqua à traduire l'Ancien-Testament d'hébreu en grec; quoique sa version, dont il ne reste plus que des fragmens, fût faite mot à mot sur le texte hébreu, on vit bien que le dessein de cacher la honte de son apostasie, l'avoit engagé à détourner le sens des passages favorables au christianisme. » Aquila, dit M. Bossuet, fit » sa version exprès pour con» tredire celle des Septante, » dont les églises se servoient, » à l'exemple des apôtres, & » pour affoiblir les témoigna» ges qui regardoient J. C. ». Justinien en défendit la lecture aux Juifs; cependant S. Jerôme dit, qu'en examinant continuellement la traduction d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses qui sont favorables à notre créance : ce qui prouve seulement qu'Aquila n'a pas tout altéré, que bien des choses ont échappé à sa mauvaise intention, & que la vérité, comme il arrive toujours, s'est fait jour à travers les artifices de l'erreur.

AQUILA, (Sébastien d') *Aquilanus*, médecin Italien, dont on ignore le vrai nom, étoit d'Aquila, ville du royaume de Naples, & professa son art dans l'université de Padoue. Il étoit en réputation du tems de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un ouvrage; & il mourut en 1543. On a de lui un traité *de morbo gallico*, Lyon, 1505, in-4°, avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8°; & *de febre sanguineâ* dans la pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8°, & Lyon, 1538. in-4°.

AQUILANO, (Seraphino) ainsi appellé du nom de sa patrie Aquila, ville de l'Abruzze, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses poésies italiennes imprimées à Rome, 1503, in-8°, & qui consistent en sonnets, églogues, épîtres, &c. Il fut le contemporain & l'émule de Thebaldeo da Ferrara. Ces deux poëtes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie, qui dans ce siecle défiguroit la poésie italienne; mais toute leur réputation s'éclipsa, lorsque Sannazar & Bembo parurent. Aquilano mourut à Rome en 1500, à l'âge de 34 ans. Son nom de famille étoit *Cimino*.

AQUILIN, (S.) né à Bayeux, vers l'an 620, de parens nobles, devint évêque d'E-

vreux après la mort de S. Eterne, & s'illustra par toutes les vertus pastorales. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avoit été assemblé par St. Ansbert, son métropolitain, & mourut à la fin du 7e. siecle, après quarante-deux ans d'épiscopat.

AQUILLIUS-GALLUS, savant jurisconsulte, orateur & ami de Cicéron, florissoit vers l'an 65 avant J. C. Son équité & sa sagesse parurent dans l'affaire de Vitellius Varro. Cet homme, qui vivoit en commerce de galanterie avec une maîtresse, étant tombé malade, avoit ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnoissoit lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la femme lui demanda cette somme, disant qu'elle la lui avoit prêtée, & se servoit de son aveu pour prouver que c'étoit une dette réelle. Aquillius découvrit sa mauvaise foi; & afin de pourvoir à un cas aussi captieux & à plusieurs autres de semblable espece, il composa un traité *De dolo malo*. Il en laissa aussi d'autres *de posthumorum institutione*, *de stipulatione*, &c., que nous voyons souvent cités dans le Code & dans le Digeste, mais dont l'ensemble est perdu.

AQUILLIUS-SABINUS, jurisconsulte Romain, surnommé le *Caton de son siecle*, fut consul l'an 216 de J. C. On a cru qu'il étoit pere d'Aquilia Severa, vestale que l'empereur Héliogabale épousa. Il le fut certainement de Fabius-Sabinus, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre-Sévere choisit pour être un de ses conseillers d'état.

AQUILLIUS-SEVERUS *ou* ACHILLIUS & ACILIUS, fut historien & poëte sous l'empereur Valentinien. Il étoit Espagnol de nation, & de la même famille que Severus, à qui Lactance avoit adressé deux livres de Lettres. Aquillius-Severus composa un ouvrage en prose & en vers, qui étoit comme le journal de sa vie, auquel il donna pour titre, *la Catastrophe ou l'Epreuve*, mais que nous n'avons plus; il y a apparence que la vie d'Aquillius avoit été remplie d'incidens extraordinaires, & que c'est pour cela qu'il l'avoit écrite, & qu'il lui avoit donné le nom de *Catastrophe ou d'Epreuve*. Il mourut vers l'an 370.

AQUILON, vent furieux, qui souffle du côté du nord ou septentrion. Les poëtes le font fils d'Eole & de l'Aurore. Ils disent qu'il avoit une queue de serpent, & les cheveux toujours blancs, sans doute à cause du froid qu'il produit & de la neige qu'il amene: en même tems cependant ils le regardoient comme la cause des beaux jours d'été:

Et claro cernes sylvas Aquilone moveri.

VIRG. I. Georg.

AQUINO, (Philippe) Juif, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino, dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom d'*Aquino*. Ce Juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, & y mourut en 1650. Le célebre le Jai le chargea de l'impression & de la correction des textes hébreux & chal-

déens de sa Polyglotte. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire hébreu, rabbinique & thalmudiste.* — Louis d'AQUIN, son fils, qui devint, ainsi que son pere, très-habile dans les langues orientales, a laissé plusieurs ouvrages rabbiniques. Antoine d'AQUIN, premier médecin de Louis XIV, & mort l'an 1696 à Vichi, étoit fils de ce dernier.

AQUINO, (Charles d') jésuite, né à Naples en 1654, enseigna la rhétorique avec beaucoup de succès & d'éclat à Rome pendant 18 ans, où il mourut avant l'an 1740. On a de lui : I. trois volumes de *Poésies latines*, Rome, 1702. Le 1er. contient *Anacreon recantatus* : ce sont des odes en égal nombre à celles d'Anacréon, mais opposées par la pureté de la morale à la lubricité de celles d'Anacréon. Le second renferme des poésies héroïques & des élégies ; le troisieme des satyres avec des notes. II. *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°. III. *Similitudines ex comœdia Dantis Aligherii, latinis totidum carminibus redditæ*, Rome, 1707, in-8°. IV. *Lexicon militare*, Rome, 1728 & 1739, 2 vol. in-folio. Outre l'explication des termes militaires, on trouve dans ce Dictionnaire des observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens & modernes, & de savantes dissertations. V. *Miscellaneorum libri III*, Rome, 1725, in-8°. VI. *Fragmenta historiæ de bello Hungarico*, Rome, 1726, in-12. VII. *Vocabularium architecturæ ædificatoriæ*, Rome, 1734, in-4°. VIII. *Nomenclator, seu Lexicon agriculturæ*, Rome, 1734, in-8°.

ARA, hérétique des premiers siecles du christianisme, prétendit que J. C. lui-même n'avoit point été exempt du péché originel.

ARABSCHAH, docteur Musulman, est auteur de l'histoire de Tamerlan, qu'il a intitulée en bon Mahométan : *Les merveilleux effets du décret divin dans le récit des faits de Timur.* Il a encore fait d'autres ouvrages, entr'autres un traité *de l'unité de Dieu.* Cet écrivain mourut à Damas, sa patrie, en 1460.

ARACHNÉ, très-habile brodeuse de la ville de Colophon, osa un jour disputer à Minerve la gloire de faire un chef-d'œuvre en broderie. La déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jeta sa navette à la tête : cet affront irrita Arachné au point, qu'elle se pendit de désespoir ; mais les dieux par pitié la changerent en araignée, qu'Ovide, à la fin de cette fable, dépeint de cette sorte :

In latere exiles digiti pro cruribus hærent :
Cætera venter habet, de quo tamen illa remittit
Stamen, & antiquas exercet aranea telas.

ARAGON, (Jeanne d') épouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, se signala par son courage, par sa capacité dans les affaires ; mais s'étant mêlée dans les querelles que les Colonnes eurent avec Paul IV, on lui défendit de sortir de Rome, & on l'auroit même mise en prison, sans les égards dus à son sexe. Elle

mourut l'an 1577, fort âgée. Les vers que les beaux-esprits du tems firent à sa louange, ont été publiés à Venise en 1578.

ARANDA, (Emmanuel d') né à Bruges en 1612, vivoit encore en 1671. Il alla dans sa jeunesse en Espagne, d'où voulant revenir dans sa patrie, il fut pris par des corsaires d'Alger, & resta esclave pendant deux ans. De retour dans sa patrie en 1642, il donna une Histoire de sa captivité, avec un Sommaire des Antiquités de la ville d'Alger, qui a été imprimée à Bruxelles & à Paris, & traduite en anglois & en flamand. On en a donné une édition augmentée à Bruges en 1682.

ARANTON, (Jean d') né au Château d'Alex dans le Genevois en 1620, fut évêque de Geneve en 1660, & mourut le 4 juillet 1695. Le P. le Masson, général des chartreux, a écrit sa Vie in-8°. C'est un modele de conduite pour les prélats. Aranthon fut l'admiration de son diocese, par la pureté de ses mœurs, & l'amour de ses ouailles, par sa bienfaisance & sa charité.

ARATOR, Ligurien, c'est-à-dire, né sur la côte de Gênes, sous-diacre de l'église de Rome, présenta, en 544, au pape Vigile, les *Actes des Apôtres*, mis en vers latins, qu'on trouve avec d'autres poëmes latins, Venise, 1502, in 4°, dans la *Bibliotheque des PP.*, & séparément. Si on ne peut dire que ces vers sont beaux, on ne peut pas non plus les traiter de *plats*, comme ont fait certains critiques, qui dans un poëme purement historique, ou, si l'on veut, dans une histoire versifiée, ont sans doute prétendu trouver l'esprit de l'Enéide. Dans un siecle où la langue latine étoit mieux connue qu'aujourd'hui, le pape Vigile les trouva dignes d'être lus dans l'église. Le Pere Sirmond a publié une *Lettre* en vers, écrite par Arator à Parthenius. Ce poëte étoit aussi négociateur, il jouissoit de la confiance & de la considération publique, & fut, selon plusieurs auteurs, envoyé en ambassade, par Athalaric, auprès de l'empereur Justinien. Avant de s'engager dans l'état ecclésiastique, il avoit été secrétaire & directeur des finances d'Athalaric.

ARATUS, de Sicyone, échappé aux meurtriers de son pere Clynias, conçut, dès sa plus tendre jeunesse, le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, & le contraignit de prendre la fuite. Aratus ayant procuré à ses citoyens le plus grand bien qu'il crut pouvoir leur faire, la liberté, il leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirerent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secoué elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, & surprit la forteresse de Corinthe, en chassa le roi de Macédoine, délivra Argos de la tyrannie, réunit plusieurs villes à sa république, & mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Philippe II, roi

de Macédoine, le fit empoisonner, après se l'être attaché par une feinte amitié: Aratus supporta l'effet du poison, sans se plaindre, comme une maladie ordinaire. Un jour seulement ayant craché du sang en présence d'un ami qui étoit dans sa chambre : *Voilà*, dit-il ; *le fruit de l'amitié des rois*. Il mourut l'an 214 avant J. C.

ARATUS, poëte & astronome du tems de Ptolomée-Philadelphe, naquit dans la Cilicie, & fut un des courtisans d'Antigone-Gonatas, roi de Macédoine. Son poëme sur l'astronomie, intitulé les *Phénomenes*, a été fort applaudi des anciens, quoique les vers soient négligés, & qu'Aratus soit plutôt versificateur que poëte. On sait que dans les poëmes didactiques on ne demande ni l'élévation des pensées ni la force & l'élégance des expressions qu'on s'attend à trouver dans un poëme épique, & qu'on s'attache plutôt à l'utilité des leçons qu'aux agrémens du style. C'est ainsi que l'*Art poétique* d'Horace, dont les vers sont durs & prosaïques, n'en jouit pas moins d'un suffrage général. Le poëme d'Aratus peut se diviser en trois parties. La premiere a pour objet l'énumération des constellations célestes, leur position respective, l'éclat plus ou moins grand dont elles brillent. Dans la seconde, Aratus traite des principaux cercles de la sphere. Dans la troisieme, il détaille les constellations qui montent sur l'horizon ou qui descendent au-dessous, lorsque chacun des douze signes commence à paroître. Trois anciens auteurs ont traduit le poëme d'Aratus en vers latins : le premier est Cicéron. Il étoit jeune quand il fit cette traduction, sous le titre *Aratea*; mais la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre *de naturâ Deorum*, prouve que dans un âge avancé il ne désavouoit pas ce fruit de sa jeunesse. Il n'en est parvenu jusqu'à nous qu'environ les trois quarts. Grotius a suppléé ce qui manque. Le second traducteur d'Aratus fut Germanicus-César; le troisieme, Festus-Avienus, qui écrivoit sous le regne des fils de l'empereur Constantin, ou peut-être même sous celui de Théodose I. On sait que S. Paul, dans le magnifique discours sur la divinité, qu'il prononça dans l'aréopage, a cité le poëte Aratus : *Sicut & quidam vestrorum poëtarum dixerunt* : *IPSIUS ENIM ET GENUS SUMUS* (Act. XVII, 28). C'est au commencement du poëme qu'on trouve le passage cité. τȣ γαρ καὶ γένοςεσμεν. Cicéron a traduit :

NOS GENUS ILLIUS ; *nobis ille omine magno*
Dextera præsignat, *&c.*

Les meilleures éditions de son poëme sont celle que Grotius publia en 1600, in-4°, à Leyde ; & celle d'Oxford, 1672, in-8°. M. Pingré, célebre astronome, chanoine & bibliothécaire de Ste. Genevieve, a donné une traduction françoise des *Aratées* de Cicéron, avec de bonnes notes ; à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8°.

ARBACES, gouverneur des Medes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Bele-

fis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque tems après, ce roi fut obligé de se brûler lui-même dans son palais, & les conjurés partagerent son royaume en trois. Arbaces eut l'empire des Medes, l'an 770 avant J. C. Cette monarchie dura 317 ans sous neuf rois, jusqu'à Astiages, chassé par Cyrus.

ARBAUD. *V*. PORCHERES.

ARBETION ou ARBITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance en 355. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il vainquit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Silvain, fils de Bonit, capitaine, Franc de nation, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant le dessein de faire naître par-là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rebellion; mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite par l'empereur Constance contre les Perses en 361; puis contre Julien l'Apostat, qui s'étoit révolté. Ce prince étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice établie à Chalcédoine contre les ministres de l'empereur Constance. Arbetion vivoit encore sous l'empereur Valens, qu'il servit utilement contre Procope. C'étoit un esprit pernicieux, malfaisant, & dont l'envie s'acharnoit sur tous les gens de bien.

ARBOGASTE, comte, Franc de nation, fut envoyé par Théodose dans les Gaules, où il défit & tua Victor, fils de Maxime. Cette victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Arbogaste acquit une si grande autorité sur Valentinien, que ce prince n'étoit, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre les Francs, pour satisfaire une haine particuliere; mais cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par les eunuques. Le meurtrier fit empereur Eugene, & voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince; mais ayant eu ensuite du dessous, il se passa deux épées à travers le corps en 394.

ARBOGASTE, (S.) évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Par esprit d'humilité & de pénitence, il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutoit les criminels. Sa *Vie* a été écrite vers le milieu du douzieme siecle par Othon, évêque de Strasbourg. C'est la même que celle qui a été publiée par le Pere Bosch, *Act. SS.*, t. 5, jul.

ARBOUSE, (Marguerite Veny d') naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastere de Saint-Pierre-de Lyon, où elle étoit religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grace à Paris. Sa premiere pensée, en y entrant, fut d'y établir la réforme; & de la maintenir par de sages réglemens. Elle se démit elle-

même de son abbaye, en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626. Elle mourut en odeur de sainteté, la même année, à Sery près de Dun-le-Roi, où elle étoit allée, pour rétablir la régularité dans un monastere. L'abbé Fleury a écrit sa Vie, in-8°, 1685.

ARBRISSEL, (Robert d') ainsi appellé d'un petit bourg de Bretagne où il prit naissance, fut archidiacre de Rennes. Il combattit dans ce diocese la simonie & l'incontinence du clergé, deux vices très-communs dans son siecle. Il se retira ensuite à Angers, & de là dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque tems après de sa solitude, sans se fixer nulle part, prêchant par-tout, & par-tout avec fruit. Le pape Urbain II, que le projet d'une croisade avoit fait venir en France, & qui se trouvoit à Angers pour la dédicace de l'église abbatiale de S. Nicolas, voulut connoître un homme dont la renommée publioit tant de merveilles. Il l'entendit prêcher le jour de la cérémonie avec une telle satisfaction, qu'il lui donna le titre de *Missionnaire apostolique*, avec plein-pouvoir d'annoncer l'Evangile par toute la terre. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, & les femmes qui le suivoient dans le fond des déserts, ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance, sans exciter la critique du public, formalisé de cette nouvelle maniere de prêcher & d'écouter l'Evangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocese de Poitiers, dans un endroit appellé *Fontevrauld :* c'est-là qu'il établit sa nouvelle famille. On fit d'abord des cabanes, pour se garantir des injures de l'air; Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, & ceux-ci au travail. Ses disciples devoient porter le nom de *Pauvres de J. C.*, & obéir aux femmes qui en étoient les servantes. Ces pauvres ne tarderent pas d'être riches; mais ces richesses étoient le fruit de leur travail; ils avoient défriché des marais, des landes & des bois. Outre le principal monastere, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Mais comme le bien ne se fait pas sans contradiction, ses succès firent des envieux. On tâcha de calomnier son zele & sa vertu. Quelques personnes même estimables se laisserent prévenir, jusqu'à lui en écrire, pour qu'il se justifiât; entr'autres Geoffroi, abbé de Vendôme, & Marbode, évêque de Rennes (si pourtant la lettre qu'on en cite, est réellement de lui (*); mais la vérité ne tarda pas à triompher.

(*) Le P. Alexandre & le P. de la Mainferme prétendent que cette lettre n'est pas de Marbodus; les continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, ont prouvé qu'elle étoit de lui. Mais cela ne prouve rien contre Robert; Marbodus ne parle que d'après des bruits; toutes ses expressions respirent la charité. Il exhorte Robert à se corriger, s'il est coupable, ou à se justifier, s'il est innocent. Il découvrit ensuite

Geoffroi & Marbode se rendirent dans la suite ses apologistes & les coopérateurs de son zele, & l'on ne comprend pas comment il s'est trouvé parmi les modernes des auteurs assez corrompus pour tenter de ressusciter ces anciennes calomnies, confondues dans le tems même par tout ce qu'il y avoit de gens dignes de foi. *Voyez l'Histoire de l'ordre de Fontevrauld*, la *Vie du B. Robert d'Arbrissel*, & l'*Institut de l'Ordre* par le P. Piquet, jésuite, Paris, 1642, & Angers, 1686, in-4°, & la *Dissertation Apologétique* pour le B. Robert d'Arbrissel, contre Bayle, par le P. Soris, in-8°, Anvers, 1701. Robert mourut le 24 février 1117, au prieuré d'Orsan, près de Linieres en Berry. Leger, archevêque de Bourges, conduisit son corps à Fontevrauld, & y fit les cérémonies de ses funérailles, avec Raoul de Tours, Renaud d'Angers, & grand nombre de personnes de qualité. Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrauld en 1633, fit transporter le corps du fondateur dans un tombeau de marbre, que l'on orna d'une épitaphe qui exprime ses vertus d'une maniere pittoresque & touchante; elle est très-bien faite pour ce tems-là; en voici quelques vers :

Attrivit lorica latus, sitis arida fauces,
Dura fames stomachum, lumina cura vigil.
Indulsit rarò requiem sibi, rariùs escam;
Guttura pascebat gramine, corda Deo.
Legibus est subjecta caro dominæ rationis,
Et sapor unus ei, sed sapor ille Deus.

En 1644, l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il est honoré, depuis sa mort, sous le titre de *Bienheureux*, & l'on trouve son nom dans les Litanies de son ordre. Il n'a cependant pas d'office particulier, & on dit la Messe de la Trinité le jour de sa fête.

ARBUTHNOT, (Alexandre) naquit en Ecosse l'an 1538, d'une famille illustre. Après avoir fait son droit à Bourges sous le fameux Cujas, il fut fait principal, ou régent du college royal d'Aberdéen. Il s'étoit fait protestant peu de tems auparavant, & joua un rôle dans les troubles que cette religion suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. On a de lui des *Discours* en latin *sur l'origine & l'excellence du droit*, Edimbourg, 1572, in-4°, & l'édition de l'*Histoire d'Ecosse*,

---

la vérité, rendit justice à sa vertu, & protégea, en 1101, les missions qu'il fit en Bretagne. Il paroît même qu'il l'invita à venir instruire les fideles de son diocese. Geoffroi de Vendôme fut également désabusé, & rendit justice à Robert. Il devint même son ami & son défenseur. Souvent il l'alloit voir à Fontevrauld, où il fit une fondation considérable; il s'y bâtit aussi une maison, afin d'avoir la facilité de l'entretenir plus commodément; & plus d'une fois il lui aida à exécuter ses pieuses entreprises.

de Buchanan son ami, dont il adoptoit les maximes & le fanatisme de secte. Il mourut à Aberdéen, en 1583, âgé de 46 ans. C'étoit un esprit faux & inconstant, propre à l'intrigue & aux petits maneges de parti.

ARC. *Voy.* JEANNE D'ARC.

ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose-le-Grand, fut revêtu de la pourpre par son pere à l'âge de sept ans, en 383, & lui succéda en 395. Honorius, son frere, eut l'empire d'Occident. Ruffin, préfet du prétoire, le gouverna d'abord, & seconda son zele contre les Païens & les Ariens; mais n'ayant pu le déterminer à être son gendre, il ouvrit l'Orient aux Barbares. Ce traître ayant fini par une mort tragique, Arcadius plaça sa confiance encore plus mal. Eutrope, eunuque, qu'il fit son grand-chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, & parvenu peu-à-peu, le conduisit comme une bête, selon l'expression de Zosime. Arcadius après s'être reposé de tout sur son eunuque, se reposa ensuite sur Eudoxie sa femme, à laquelle il sacrifia S. Jean-Chrysostome (*Voyez* ce mot.). Arcadius ne survécut pas long-tems à cette illustre victime de sa criminelle complaisance. Le premier jour de l'an 408, ce prince religieux & foible, doux & inconstant, timide & borné, à la fleur de son âge, n'ayant que trente ans, alla rendre compte du mal qu'il avoit fait, ou plutôt qu'il avoit laissé faire, pendant un regne de 13 ans, abandonné à la conduite de sa femme & de ses eunuques; heureux s'il a pu trouver son excuse dans la foiblesse de son courage ou dans les bornes de ses lumieres.

ARCAS, fils de Jupiter & de Calisto, donna son nom à l'Arcadie, celui de tous les pays de la Grece, dont on raconte le plus de fables. Quand Arcas fut grand, des chasseurs le présenterent au roi Lycaon son aïeul, qui ne le reconnut point. Ce prince inhumain, pour éprouver la puissance de Jupiter, qui étoit venu chez lui prendre l'hospitalité, lui servit dans un festin les membres d'Arcas qu'il avoit coupé par morceaux. Jupiter, indigné d'un accueil & d'une tentative aussi détestable, changea Lycaon en loup, & Arcas en ours, qu'il plaça dans le ciel auprès de sa mere: c'est la constellation de la petite Ourse.

ARCESILAUS ou ARCESILAS, de Pitane en Eolide, disciple & successeur de Crantor dans l'école Platonique, forma la secte appellée *la seconde Académie*. Ses principes étoient, qu'il falloit douter de tout, & ne rien affirmer. Ce systême qui, réduit à ses justes bornes, est peut-être le seul raisonnable, devenoit le renversement de toutes les sciences, de la façon qu'Arcesilas l'enseignoit. Il est solidement réfuté dans le livre de Cicéron, intitulé: *Lucullus* (lib. 4. *Acad. Quæstion.*) Comment, y est-il dit, » peut-on s'engager dans une » secte qui confond le vrai avec » le faux, qui nous ôte tout » usage de la raison & du juge- » ment, qui nous défend de » rien approuver, & qui nous » dépouille de tous les sens? » Encore ces peuples Cimmé- » riens,

» riens, qu'on dit ne voir jamais » le soleil, ont-ils quelques feux » & quelque crépuscule qui les » éclaire. Mais ces philosophes, » au milieu des profondes té» nebres dont ils nous envi» ronnent, ne nous laissent au» cune étincelle dont la lueur » puisse nous éclairer. Ils nous » tiennent comme garottés par » des liens qui ne nous per» mettent pas de faire aucun » mouvement. Car enfin nous » défendre, comme ils font, » de donner notre consente» ment à quoi que ce puisse » être, c'est réellement nous » ôter tout usage de l'esprit, & » nous interdire en même tems » toute action ». Arcesilaüs ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples, quoique sa conduite fût peu propre à lui donner de la considération & à inspirer de la confiance en ses leçons. Il passoit de la lecture à la débauche & à la crapule, & n'avoit d'autre regle de vie que le caprice & le goût du moment. On rapporte qu'il mourut d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, l'an 300 avant J. C. Quelqu'un lui ayant demandé, pourquoi tant de disciples quittoient les sectes de leurs maîtres, pour embrasser celle d'Epicure, tandis qu'aucun Epicurien n'abandonnoit la sienne, pour se jeter dans une autre? Il répondit: « Parce que » des hommes on peut en faire » des eunuques; mais que des » eunuques on ne peut point » en faire des hommes ». Il eût été plus clair de répondre, qu'un homme peut bien s'abrutir, mais qu'une fois abruti il ne sauroit guere revenir à son premier état. *Voy.* PYRRHON.

ARCHELAUS, roi de Lacédémone, se rendit maître de la ville d'Egis & de quelques autres places, & mourut après un regne de 60 ans, vers 800 avant J. C.

ARCHELAUS, fils naturel de Perdiccas, & selon quelques-uns, d'Alexandre, prédécesseur de Perdiccas, s'empara de la couronne de Macédoine, après en avoir fait mourir l'héritier légitime. Cet usurpateur, à la cruauté près, se conduisit en grand prince; il disciplina ses armées, fortifia ses places, équipa des flottes, & protégea les lettres & les arts. Les plus grands écrivains & les plus habiles artistes vinrent en foule à sa cour. Socrate y fut appellé: mais il répondit qu'il ne pouvoit se résoudre à aller voir un homme de qui il recevroit des biens qu'il ne pouvoit lui rendre. On croit que ce philosophe avoit un autre motif de son refus, le gouvernement dur de ce prince & les caprices toujours redoutables des tyrans. Un de ses favoris l'assassina l'an 399 avant J. C., après un regne de 14 ans. L'histoire de Macédoine, à cette époque, n'est pas bien sûre dans ses détails.

ARCHELAUS, fils d'Archelaüs qui commanda en chef les troupes de Mithridate, obtint de Pompée le pontificat de Comane dans le Pont. Il servit quelque tems dans l'armée des Romains en Grece; mais ayant épousé la reine Bérénice, qui avoit fait étrangler depuis peu son premier mari, il se fit reconnoître roi d'Égypte. Son regne ne fut que de six mois, ayant été défait & tué par les troupes de Gabinius, général

Romain, vers l'an 56 avant J. C.

ARCHELAUS, petit-fils du précédent, fut fait roi de Cappadoce par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'*Actium* contre Auguste, & ne laissa pas de se maintenir sous cet empereur. Tibere, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avoit rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, & l'invita de venir à Rome, sous les plus belles promesses; mais à peine fut-il arrivé, qu'il le fit enfermer dans une dure prison, où il mourut la 16me. année de J. C. Son royaume fut déclaré province de l'empire.

ARCHELAUS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda dans le royaume de Judée, l'an 3me. de J. C. Il commença son regne en faisant assassiner 3000 Juifs, mécontens de ce qu'on avoit mis à mort ceux qui avoient arraché un aigle d'or sur le portail du temple. Il partit ensuite pour Rome. Auguste confirma sa royauté; mais il ne lui donna que la moitié des états de son pere; & sur les plaintes qui s'éleverent contre lui, il l'exila à Vienne dans les Gaules. Il y mourut l'an 6me. de J. C. C'est cet Archelaüs dont il est parlé au chap. 2 de S. Matthieu, & dont S. Joseph connoissoit sans doute la cruauté, lorsqu'apprenant qu'il avoit succédé à son pere, il jugea qu'il étoit prudent de ne pas retourner en Judée.

ARCHELAUS, philosophe Grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques changemens. Il erra dans la physique & la morale, quoiqu'on lui eût donné le surnom de *Physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athenes. Il soutenoit, comme Anaxagore, que tout se forme par des parties semblables; que toutes les actions sont indifférentes, & qu'elles ne sont justes ou injustes, que parce que les loix & la coutume les ont rendues telles: erreur que les philosophes de ce siecle essaient de ressusciter, & qui renverse le fondement de toute morale. Cet Archelaüs, qui philosophoit ainsi vers 444, fut le maître de Socrate.

ARCHELAUS, célebre sculpteur, fils d'Apollonius, étoit de Priene, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homere*, sous l'empereur Claude, à ce qu'on croit. Ce monument fut déterré en 1658, dans une campagne appartenant aux princes Colonnes, & où l'on prétend que l'empereur Claude avoit une maison de plaisance.

ARCHELAUS, évêque de Cascar ou Cashgar, dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès l'an 277, dans une conférence, dont la Relation subsiste encore en latin, traduite par Zacagni sur le grec. Cette Relation ne fut point écrite par Archelaüs, comme quelques auteurs l'ont avancé. S. Jerôme croyoit qu'elle avoit été traduite en grec par Hégémoine; mais Photius prouve qu'Hégémoine en est l'auteur. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par Joseph Assemani (*append. ad tom. 1, Bibliot. orient, p. 45*).

ARCHEMOR, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle étoit à montrer une fontaine aux princes qui alloient assiéger Thebes; un serpent le piqua, & il mourut de cette blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice; mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux Néméens, qui se célébroient de trois en trois ans. Les vainqueurs se mettoient en deuil, & se couronnoient d'ache.

ARCHIAS, poëte Grec, est plus connu par le plaidoyer éloquent, que Cicéron prononça en sa faveur, que par les petits Fragmens qui nous restent de lui. Il vivoit vers l'an 60 avant J. C. — Il y a un autre ARCHIAS que la ville de Corinthe regarde pour son fondateur.

ARCHIDAME, fils & successeur d'Agésilas II, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Epaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, & fut tué par les Lucaniens l'an 338 avant J. C. Ce fut un prince digne des plus grands éloges, par ses belles actions dans la guerre, & par les autres circonstances de sa vie. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons-mots. Quelqu'un demandant à Archidame, jusqu'où s'étendoit le domaine des Lacédémoniens? Il répondit: *Par-tout où ils peuvent étendre leurs lances*. Maxime affreuse, mais malheureusement mise en pratique dans tous les siecles, & chez tous les peuples. Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes: « Que s'il regardoit son » ombre au soleil, il ne la trou» veroit pas plus grande qu'elle » n'étoit avant la victoire ».

ARCHILOQUE, poëte grec, naquit à Paros, florissoit vers l'an 664 ou 684 avant J. C. C'étoit le poëte le plus satyrique de l'antiquité. Quand il étoit las de déchirer ses amis ou ses ennemis, il médisoit de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il étoit né d'une mere esclave, que la faim l'obligea de quitter son pays, qu'il se fit détester par-tout où il put se faire connoître, & qu'il étoit livré à toute sorte de déréglemens. Il se déchaîna avec une rage si envenimée contre Lycambe, qui, contre sa parole, avoit promis sa fille à un concurrent plus riche, que le bonhomme se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusques sur la famille de ce malheureux imbécille, & avec tant de violence, qu'elle ne voulut pas survivre aux satyres de cet enragé. Archiloque fut aussi licencieux dans ses vers, que médisant. Lacédémone défendit à ses citoyens de lire ses Poësies; & l'empereur Julien en faisant une comparaison des mœurs chrétiennes avec celles des païens, bien honorable au christianisme, dit à un des pontifes que » le moyen d'imiter les chré» tiens, est d'éviter les lectures » obscenes, en particulier celle » des écrits d'Archiloque ». On en trouve des fragmens dans les Poëtes Grecs, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servirent

des vers ïambes. Son ſtyle eſt plein de force, de hardieſſe, de feu, de véhémence & d'énergie; on l'a comparé à un philoſophe célebre de nos jours, qui pour la véhémence & l'atrocité des injures, ainſi que par la licence de ſes écrits, peut être conſidéré comme l'Archiloque du 18e. ſiecle. Ce ſatyrique aſſaſſin fut aſſaſſiné lui-même: on ſe vengea par le fer, du poignard que ſes ïambes enfonçoient dans le cœur.

ARCHIMEDE, de Syracuſe, d'une famille illuſtre, & parent d'Hiéron, qui en étoit roi, préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que ſa naiſſance lui promettoit. Hiéron, ſon ami & ſon ſouverain, converſoit journellement avec lui ſur la théorie & la pratique des ſciences qu'il cultivoit. On prétend qu'un jour comme il expliquoit à Hiéron les effets des forces mouvantes, il oſa lui dire, que s'il avoit une autre terre que notre globe pour placer ſes machines, il leveroit celle-ci à ſon gré. Ce trait, que pluſieurs hiſtoriens racontent, a été regardé comme une fable par quelques modernes, on ne ſait pourquoi; car l'aſſertion d'Archimede eſt très-raiſonnable & très-vraie. Il ne faudroit pas même que ſes machines fuſſent d'une grande force pour produire cet effet. Quant à la ſphere de verre, dont on dit que les cercles ſuivoient les mouvemens de ceux du ciel; c'étoit ſans doute une eſpece de planétaire, moins parfait peut-être que ceux d'aujourd'hui. L'hiſtoire des miroirs ardens dont il ſe ſervit pour brûler les vaiſſeaux de Marcellus, qui aſſiégeoit Syracuſe, a été traitée de conte par Deſcartes; cependant le Pere Kircher en a fait voir la poſſibilité. « Suppoſons », dit ce ſavant phyſicien dans ſa *Magia Catoptrica*, « les principes » ſuivans. 1°. Plus un miroir » droit a de ſurface, plus il réfléchit de lumiere, ſur le plan » qu'on lui oppoſe; n'a-t-il » qu'un pied de ſurface, il n'en» verra qu'un pied de lumiere » ſur la muraille, encore faut» il qu'elle ſoit près; l'expé» rience nous apprend qu'il ne » lui enverroit que le quart de » cette quantité, s'il en étoit » à 100 pieds. 2°. Cette lu» miere eſt compoſée d'une in» finité de rayons réfléchis par » les différens points de la » ſurface du miroir. Dirigez » donc un ſecond miroir plan » vers le même endroit que le » premier, la lumiere & la » chaleur qu'il y aura, ſera » double; elle ſeroit triple ſi » vous dirigiez de la même » maniere un troiſieme miroir » plan; & ainſi des autres à » l'infini. 3°. Pour prouver que » l'intenſité de la lumiere & » de la chaleur eſt en raiſon » directe des ſurfaces réfléchiſ» ſantes, j'ai pris cinq miroirs; » je les ai expoſés au ſoleil, » & j'ai éprouvé que la lu» miere réfléchie par le premier » me donnoit moins de cha» leur, que la lumiere directe » du ſoleil; avec deux miroirs » la chaleur augmentoit conſi» dérablement; trois miroirs » me donnoient une chaleur à » peine ſupportable; & celle » que me cauſoient cinq mi» roirs dirigés vers un même » point, étoit tout-à-fait in-

» supportable. J'ai donc conclu » qu'en multipliant & en dirigeant de cette maniere les » miroirs plans, non-seulement j'aurois de plus grands » effets, que ceux que l'on a » au foyer des miroirs paraboliques, hyperboliques & » ellyptiques; mais j'aurois » ces effets à une plus grande » distance; cinq miroirs me les » ont donnés à 100 pieds. Quels » phénomenes terribles n'auroit-on pas, si on employoit » mille miroirs! Je prie donc » instamment les mathématiciens qui s'adonnent à la catoptrique de tenter avec soin » cette expérience; ils éprouveront qu'il n'est point de » machine catoptrique aussi » propre que celle-ci, à brûler à une certaine distance ». M. de Buffon a suivi & perfectionné cette théorie du jésuite. Son miroir est composé d'environ 400 glaces planes, d'un demi-pied en quarré. Il fond le plomb & l'étain à 140 pieds de distance, & allume le bois beaucoup plus loin. Ainsi celui d'Archimede, qui brûloit à la portée du trait, (c'est-à-dire, à 150 ou 200 pieds), ne doit pas être regardé comme une chimere. Une autre gloire de ce célebre mathématicien, est d'avoir inventé des machines & des batteries, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connoissances n'étoient pas bornées aux mathématiques seules. Un orfevre ayant mêlé du cuivre avec de l'or dans une couronne d'or pour le roi, il trouva le secret (alors inconnu, aujourd'hui très-commun) de découvrir la fraude; il conçut tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'appercevoir qu'il étoit nu, en criant: *Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!* Marcellus, ayant enfin, après un long siege, surpris Syracuse, ordonna en entrant dans la ville que l'on épargnât Archimede; mais l'application de ce mathématicien à ses études, lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problême, il ne sut la prise de la place, que lorsqu'un soldat se présenta à lui, pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment, jusques à ce qu'il eût fini son opération géométrique; mais le soldat, ne comprenant rien à ce qu'il lui disoit, le perça de son épée, l'an 212 avant J. C. La mort de ce méchanicien causa une douleur vive au général Romain, il traita ses parens avec une distinction marquée, & lui fit élever un tombeau, sur lequel on voyoit un cylindre & une sphere. Cicéron, questeur en Sicile, découvrit ce monument de la vénération de Marcellus pour ce mathématicien. Nous avons de lui quelques Traités, dont nous sommes redevables aux Grecs qui se réfugierent en Italie après la prise de Constantinople. Les éditions les plus recherchées sont; celle de Londres, in-4°, en 1675, & celle de Paris, 1615, in-fol., qui est la meilleure. Voyez les Recherches sur la vie d'Archimede, par M. Melot, dans le 14e. vol. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres.*

ARCHINTO, (Octave) créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, étoit d'une famille illustre du duché de Milan, qui prétend descendre des rois Lombards. C'étoit un des plus grands antiquaires du XVIe. siecle. On a publié le *Recueil des Antiquités* qu'il avoit réunies, en un vol. in-folio, sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare.

ARCHITRENIUS. *Voyez* HANTEVILLE.

ARCHON, (Louis) chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la chapelle des Rois de France*, Paris, 1704-1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses. Le premier volume renferme l'histoire de la chapelle des rois de France de la premiere & seconde race; & le second l'histoire de la chapelle de la troisieme race. Ce n'est pas une simple liste des officiers de cette chapelle; mais une histoire édifiante de leur piété, & un récit historique de leurs vertus, de leur libéralité & de leur mort.

ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, & fut son huitieme successeur dans la profession de cette secte. Egalement profond dans la géométrie & la méchanique, il enrichit celle-ci de la vis & de la poulie, & rendit service aux hommes en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutocius rapporte, qu'il trouva la duplication du cube, découverte plus utile que celle d'un pigeon volant qu'on prétend qu'il fit. Ses exercices de l'école ne l'empêcherent pas d'être un grand-homme d'état & un bon général d'armée. Il eut différens emplois, & les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avoit jeté. Il florissoit l'an 408 avant J. C. Porphyre nous a conservé un fragment d'Archytas. M. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle dissertation sur ce philosophe guerrier & politique, in-4°, à Coppenhague.

ARCO, (Nicolas) de la famille des comtes d'Arco de Baviere, est compté par Paul Ubaldini, parmi les écrivains de Vérone, peut-être parce qu'il avoit une demeure & des biens dans le territoire de cette ville. Le comte d'Arco, poëte & historien, mourut en 1546. On a de lui un *Recueil* de vers latins, 1546, in-4°, peu connu, selon la remarque de Scipion Maffei, parce que ce livre est fort rare. Dans une lettre qui est à la fin, on cite les ouvrages suivans du même auteur: *Hymni Ecclesiastici; Conflictus Ticinensis; De Laudibus olivæ; Obsidio Viennæ*; tous en vers.

ARCQ, (Philippe-Auguste DE SAINTE-FOY, chevalier d') né à Paris, mort à Tulle, avant l'an 1780, où il avoit été exilé, a cultivé les lettres avec goût. On a de lui: I. *Mes Loisirs*, 1755, in-12, traduits en allemand, Helmstadt, 1759. C'est un recueil de pensées, la plupart agréables & instructives, & quelques-unes paradoxales. Ce qui n'est pas un

petit éloge pour un homme du monde du 18e. siecle, c'est d'y avoir non-seulement respecté la religion, mais encore de s'y être élevé avec zele contre ceux qui l'attaquent. II. *Le Palais du Silence*, 1754, in-12, roman écrit avec délicatesse, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. « Il seroit à » souhaiter, dit un critique » estimé, que les trois quarts » des auteurs modernes allas» sent faire un peu de séjour » dans ce *Temple* ». III. *Lettres d'Osman*, roman. IV. *La Noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la *Noblesse commerçante* de l'abbé Coyer. V. *Histoire générale des Guerres*, 1756, in-4°, 2 volumes qui devoient être suivis de plusieurs autres. Quoique bien écrit, cet ouvrage un peu superficiel, n'a pas été bien accueilli. VI. *Histoire du commerce & de la navigation des Anciens & des Modernes*, 1758, 2 vol. in-12; plein de recherches, de vues sages & utiles. L'auteur a profité de ce que Huet & Pluche ont écrit sur la navigation & le commerce des anciens.

ARCUDIUS, (Pierre) prêtre Grec de l'isle de Corfou, vint étudier à Rome. Grégoire XIV l'envoya en Pologne & en Russie pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs dans ces régions. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, mais dont les fruits ne subsisterent guere, il s'attacha au cardinal Borghese, & mérita sa protection & son estime. Nous avons de lui: I. Un ouvrage savant, intitulé: *De concordia Ecclesiæ Occidentalis & Orientalis, in septem Sacramentorum administratione*, imprimé à Paris, en 1672, vol. in-4°. II. *Utrùm detur Purgatorium?* Rome, 1632, in-4°. III. *De Purgatorio igne*, ibid., 1637, in-4°. IV. *Opuscula de Processione Spiritûs Sancti*, ibid., 1630, in-4°. Le fond de ces ouvrages, & de quelques autres du même auteur, est très-estimé; mais l'ordre y manque quelquefois, & le style en est un peu négligé. Ils sont sur-tout propres à défendre l'église Romaine & sa croyance contre le schisme des Grecs: & c'est ce qui l'a rendu odieux au parti de la *petite église*, & lui a attiré plus d'une sorte de sarcasmes de la part des écrivains de cette secte. Léon Allatius, auteur érudit, & Grec lui-même, zelé pour l'union, lui rend plus de justice: il paroît cependant l'accuser d'un excès de zele, en disant *qu'il haïssoit jusqu'au nom même des novateurs*; mais en réfléchissant bien sur les fruits de l'esprit d'innovation, & sur ce qu'on appelle *Novateurs*, on se persuadera que ce jugement est plutôt un éloge qu'une critique. L'abbé Renaudot semble l'accuser, de *s'être proposé de décrier l'église Grecque*: mais quoi qu'il en soit de cette intention supposée, comme il s'agit des Grecs tombés dans le schisme, l'ignorance & la superstition, il est à croire qu'Arcudius ne leur a pas fait grand tort. L'on ignore l'année précise de sa mort, arrivée à Rome au college des Grecs. Il vivoit encore en 1633, lorsque Léon Allatius publia ses *Apes urbanæ*; mais il étoit mort en 1637, quand Pantaléon Ligaridius imprima son traité *de Purgatorio*.

ARDENE. *Voyez* ROME.

ARDSCHIR Babeghan *ou* ARTAXERCÈS, premier roi de la dynastie des Sassanides en Perse, reprit la couronne de ses ancêtres sur Ardavan, qui l'avoit usurpée. Il vainquit & mit à mort le pere & le fils; & cette victoire le fit roi l'an 223 de J. C. Il nous a laissé un Journal exact de ses actions particulieres & publiques; il est à croire qu'il n'est pas toujours scrupuleusement vrai, & qu'il ne dit pas tout, quoiqu'il rapporte quelques fautes qui lui sont échappées. Il ne négligea ni l'utile, ni l'agréable. Il enrichit son état des plus beaux monumens d'architecture. Il joignit à l'histoire de sa vie, un ouvrage intitulé: *Regles pour bien vivre*, adressées aux princes & aux sujets. Les maximes de ce monarque étoient: « Que le peuple est » plus obéissant quand le roi » est juste..... Que le plus » méchant de tous les princes, » est celui que les gens de bien » craignent, & duquel les mé- » chans esperent ». Il vouloit que les peines fussent proportionnées aux fautes, & il répétoit souvent à ses officiers: *N'employez pas l'épée, quand la canne suffit.* Il mourut l'an 238, après 15 ans de regne.

ARELLI. *Voy.* AURELLIS.

AREMBERG, (Jean de Ligne, comte d') se signala en différentes rencontres pour le service de la maison d'Autriche. Charles-Quint le fit chevalier de la toison d'or; Philippe II lui donna le gouvernement de la province de Frise, & l'empereur Maximilien érigea la terre d'Aremberg en principauté, qu'il fit membre du cercle du Bas-Rhin. Il fut tué dans une bataille donnée contre les mécontens des Pays-Bas, le 24 mai 1568, dans le territoire de Groningue.

AREMBERG, (Philippe-Charles-François duc d') né le 10 mai 1663, s'illustra par ses exploits contre les Turcs, & mourut des blessures reçues à la bataille de Salankemen, le 25 août 1691.

AREMBERG, (Antoine d') comte de Seneghem, fils de Charles duc de Croy, d'Arschot, d'Aremberg, &c., & d'Anne duchesse de Croy & princesse de Chimay, entra chez les capucins, le 4 mars 1616, à l'âge de 23 ans, prit le nom de *Charles*, & se distingua dans différens emplois pendant 40 ans. Il a écrit: I. *Flores Seraphici*, où il trace rapidement la vie de ceux qui ont illustré son ordre depuis 1525 jusqu'en 1580. Les gravures, dont cet ouvrage est orné, furent faites aux dépens de sa famille. II. *Seraphicus clipeus*, Cologne, 1643, 5 vol.

ARENA *ou* DU SABLE, (Antoine de) naquit à Souliers, dans le diocese de Toulon. Il fit d'abord quelques mauvais livres sur la jurisprudence, & se consola du peu de vogue qu'ils eurent, par ses vers macaroniques. On sait que cette poésie, que Merlin Coccaie rendit célebre en Italie, consiste à enfiler confusément des mots moitié latins, moitié françois, moitié provençaux, & d'en faire un mélange d'un goût barbare. Le principal ouvrage du poëte Provençal dans ce genre, est sa *Description de la guerre*

de Charles-Quint en Provence, imprimée à Avignon, très-rare de cette édition, en 1537; réimprimée en 1747, in-8°, à Paris, sous le nom d'Avignon. Il y a encore d'autres poésies macaroniques du même auteur: *De Bragardissima villa de Soleriis*, &c., 1670, in-12. Il mourut en 1544, étant juge de St. Remi près d'Arles.

ARESI, (Paul) né à Crémone vers 1574, se distingua dans l'ordre des Théatins, & fut ensuite évêque de Tortone, dans le Milanez. Il cultiva & protégea les lettres. On a de lui des Sermons en latin, des livres de philosophie, de théologie, de mysticité, & un savant ouvrage sur les devises sacrées, en italien, in-fol., & imprimé aussi in-4°, à Milan, 1625, 8 tomes. Ce prélat mourut dans sa ville épiscopale, en 1644.

ARETÆUS de Cappadoce, médecin Grec de la secte des Pneumatiques, vivoit sous Jules-César, ou sous Trajan. On a de lui divers Traités de médecine, dont le principal est celui *des Maladies aiguës*. Boerhaave en a donné une édition grecque & latine, à Leyde, en 1735, in-fol., avec de savantes notes: celle de Wigan à Oxford en 1723, in-fol., est aussi fort estimée. Ce médecin étudioit la nature, plus que les livres. Son style est concis & serré, comme celui d'Hippocrate.

ARETAS, roi des Arabes, étoit beau-pere d'Hérode-Antipas, & un des plus ardens persécuteurs des premiers chrétiens. Un de ses officiers faillit d'enlever S. Paul à Damas, en faisant garder toutes les portes, pour que le saint apôtre ne pût lui échapper. Mais le zele ingénieux des fideles rendit ses recherches vaines. Ils descendirent S. Paul du haut des murs de la ville dans une corbeille, & le sauverent ainsi des mains de ses ennemis, l'an 41 de J. C. C'est l'Apôtre lui-même qui raconte ce danger imminent, dans le touchant tableau qu'il fait de ses souffrances, 2e. épître aux Corinth., chap. 11.

ARETAS, évêque de Césarée en Cappadoce, au Xe. siecle (comme le prouve Bernard de Montfaucon, *Palæograph. græca*, pag. 43 & 275), est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, qui a été imprimé en grec & en latin, à Paris, 1631, in-fol. Il se trouve en latin dans la *Bibliotheque des Peres*.

ARETHUSE, fille de Nérée & de Doris, & compagne de Diane, préféroit la chasse à la tendresse d'Alphée, qui l'aimoit passionnément. Les dieux, pour la délivrer de ses poursuites, la métamorphoserent en fontaine, & l'amant en un fleuve, qui malgré son changement, portoit ses eaux sans mélange au travers de la mer, & alloit se joindre à la fontaine d'Aréthuse en Sicile.

ARÉTIN, (Guy) vit le jour à Arrezzo. Il entra dans l'ordre de S. Benoît, & devint abbé. Il substitua aux six lettres de l'alphabet romain, dont on se servoit dans le plain-chant grégorien, les syllabes, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne; *Ut queant laxis*, &c.,

composé par Paul Diacre, & simplifia tellement l'art du chant, qu'il apprenoit dans un an à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvoit à peine apprendre dans dix & vingt. Le pape Jean XIX admira son invention, & le fit venir à Rome (Voyez dans le *Dictionnaire de Musique* de M. Brossard, l'analyse des ingénieuses découvertes de Guy Arétin). Ce bénédictin florissoit vers l'an 1028. Il laissa deux livres sur la Musique. *Voyez* MURS Jean.

ARÉTIN, (Léonard) ainsi appellé, parce qu'il étoit né à Arezzo en 1370. Son nom de famille étoit Bruni. Après avoir fait ses premieres études dans sa patrie, il vint à Florence, où il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la jurisprudence & à la politique. Il apprit la langue grecque sous Emmanuel Chrysoloras. La réputation de ses talens & de son savoir, secondée des bons offices du Pogge, son intime ami, lui mérita, dans un âge encore peu avancé, la place de secrétaire des brefs sous Innocent VII, qu'il remplit avec distinction pendant le regne de ce pontife & de quatre de ses successeurs. Il se trouva au concile de Constance en 1415, avec Jean XXIII. Ce pape y ayant été déposé, Arétin jugea qu'il y avoit peu de sûreté à Constance pour ceux qui avoient suivi son parti, & s'enfuit secrettement de cette ville. Il revint à Florence, où il consacra entiérement à son goût pour les lettres, & à la composition de divers ouvrages, le loisir que lui laissoient ses différentes charges. Il fut employé à plusieurs ambassades par sa république, dont il étoit chancelier, & mourut en 1444. De magnifiques obseques lui furent faites aux dépens du public; on prononça son oraison funebre, pendant laquelle, son corps étant déposé dans l'église, l'orateur, par ordre des magistrats, le couronna de laurier. Léonard Arétin doit être regardé comme un des plus beaux génies de son siecle, & l'un de ceux qui firent époque à la renaissance des lettres. Historien, orateur, polygraphe, traducteur, il ne réussit pas également dans tous ces genres; mais il surpassa la plupart de ses contemporains, sur-tout dans l'histoire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés: les principaux sont : I. *Trois livres de la Guerre punique*, qu'il a presque tous pris de Polybe, & qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live, 1537, in-8°. II. *L'Histoire de l'ancienne Grece fabuleuse & de Rome*, sous le titre d'*Aquila volante*, Venise, 1543, in-8°. III. *De bello Italico adversùs Gothos gesto libri IV*, 1470, in-fol. IV. *Historiarum Florentinarum libri XII*, 1610, in-8°, qu'il traduisit en italien, 1476, in-fol. V. Des traductions latines de quelques *Vies* de Plutarque, des *Politiques* & des *Œconomiques d'Aristote*. VI. *De studiis & litteris*, réimprimé en 1642 par les soins de Naudé. VII. *Epistolæ*. Ce dernier ouvrage est fort estimé, tant pour le style, qu'à cause de diverses notices importantes pour l'histoire de ce tems-là. L'abbé Mehus en

donna à Florence, en 1741, une nouvelle édition, 2 vol. in-8°, avec des notes & la Vie de l'auteur.

ARÉTIN, (Pierre) bâtard de Louis Bacci, gentilhomme d'Arezzo, né le 20 avril 1492, fit l'essai de son talent poétique par un sonnet contre les indulgences. Des indulgences, il passa aux rois, & les outragea avec une hardiesse si brutale, qu'il fut appellé *le fléau des princes.* Charles V & François I furent assez bons pour payer à cet impudent le silence, qu'ils auroient dû lui imposer d'une autre maniere. Des princes d'Italie, moins complaisans que ces deux rois, n'employerent que le bâton pour le faire taire, & s'en trouverent mieux. Les présens, loin de le calmer, ne faisoient qu'augmenter sa rage. Charles-Quint à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats: *Voilà*, dit le satyrique, *un bien petit don, pour une si grande sottise.* Il se vantoit, « que ses libelles faisoient plus de bien » au monde, que les sermons ». On disoit de lui « que sa plume lui avoit assujetti plus » de princes, que les princes » n'avoient subjugué de peu» ples ». Il fit courir une médaille, où son buste étoit gravé d'un côté avec ces mots : *Il divino Aretino ;* de l'autre on le voyoit sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin étoit le plus lâche & le plus bas de tous les adulateurs, lorsqu'il manquoit de pain. Ses panégyriques alors étoient aussi outrés que ses satyres. Personne n'étoit plus importun que lui, quand on lui avoit donné quelque espérance, ni plus insolent, quand il avoit obtenu ce qu'il demandoit. Il répondit à un trésorier de la cour de France, qui venoit de lui payer une gratification : « Ne soyez pas sur» pris si je garde le silence. J'ai » usé mes forces à demander, » il ne m'en reste plus pour » remercier ». L'Arétin, pour mieux parvenir à ses fins, usoit du secret des charlatans. Il se vantoit beaucoup : moyen toujours sûr d'en imposer à la multitude. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue dans ses écrits les poëtes de son tems, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros ; « A moi, » dit-il, qui sais donner du » relief aux vers & du nerf à » la prose, & non à ces écri» vains dont l'encre est par» fumée, & dont la plume ne » fait que des miniatures.... » L'éloge que j'ai fait de Ju» les III (écrit-il ailleurs) » respire quelque chose de di» vin. Ces vers, par lesquels » j'ai sculpté les portraits de » Jules, de Charles, de Ca» therine & de François, s'é» levent, comme des colosses » d'or & d'argent, au-dessus » des statues de marbre & de » bronze que les autres érigent » à leur gloire. Dans ces vers, » dont la durée égalera celle » du soleil, on reconnoît l'a» rondissement des parties, le » relief des muscles, tous les » replis des passions cachés. Si » j'avois prêché Jesus-Christ, » comme j'ai loué l'empereur, » j'aurois amassé plus de trésors

» dans le ciel, que je n'ai de » dettes sur la terre ». L'Arétin se déshonora encore plus par ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties; par ses Lettres & par ses Sonnets sur les seize postures, gravées par Marc-Antoine de Bologne, d'après les dessins de Jules Romain, en 1525. Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable, se trouve dans ces infâmes ouvrages. Les turpitudes de la dépravation la plus outrée y sont dévoilées, avec une impudence qui révolte & contre le peintre & contre le poëte. Il mourut à Venise, vers 1557, à l'âge de 66 ans. On raconte d'après Laurent Politien, que l'Arétin se mit si fort à rire en écoutant des discours sales, qu'il renversa la chaise sur laquelle il étoit assis, & qu'en tombant il se cassa la tête & mourut sur l'heure. Dans le discours *sur la liberté des écrivains*, qui fait partie des épîtres latines du chancelier de l'Hôpital, on trouve de très-beaux vers qui semblent nous apprendre que l'Arétin finit ses jours par la corde à Venise; cette république étant sans doute de moins bonne composition que les monarques qui le laissoient parler à son aise.

Nuper Aretinus Venetæ se clauserat urbis
Mœnibus; unde, velut celsâ sublimis in arce,
Omnes Europæ Reges figebat acutis
Incessens jaculis & diræ verbere linguæ:
Atque illum missis omni regione tyranni
Placabant donis; tantum mala vatis avari
Lingua potest! at ei claræ tutela nec urbis
Profuit, Ionio longè regnantis in alto,
Non circumfusæ miserum texêre paludes
Quin meritas læso pœnas exsolveret orbi
Terrarum, dignum vel haberet carmine funem.

Apostolo Zeno a nié ce genre de mort de l'Arétin, par la raison que ses ennemis ne s'en sont pas prévalus pour insulter à sa mémoire. Mais on sait qu'à Venise ces sortes d'expéditions ne sont pas publiées à son de trompe. Un versificateur Italien lui a fait une épitaphe, qu'on a rendue ainsi en françois:

Le tems, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans & les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des grands Monarques, dont la gloire
Est vivante après le trépas:
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelqu'horrible blasphême,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

Ceux qui voudront connoître plus particuliérement cet écrivain odieux, peuvent consulter sa Vie, imprimée en 1750, in-12, à Paris; ou *La Vita di Pietro Aretino*, Padoue, 1741, in-8°. Il y a moins de détails minutieux dans celle de Paris. On peut voir la liste des principaux ouvrages de l'Arétin, dans le *Dictionnaire des Livres rares*, par M. Osmont. On y trouve, après une longue suite d'abominations, une Vie de Ste. Catherine de Sienne, une Paraphrase des Psaumes de la pénitence, & d'autres ouvrages de piété, qui ont fait croire à

quelques auteurs que l'Arétin avoit pris à la fin de ses jours des sentimens honnêtes & chrétiens; d'autres disent que ces ouvrages ne prouvent autre chose, sinon que cet homme corrompu passoit du sacré au profane avec la même facilité qu'il passoit de la médisance à l'adulation.

ARÉTIN. (François) *Voy.* Accolti François.

ARGANIL. *Voy.* Michel dell' Annunciata.

ARGENS, (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d') naquit en 1704 à Aix en Provence, du procureur-général au parlement de cette ville. Son pere voulut en vain le consacrer à la magistrature. Il prit le parti des armes à l'âge de 15 ans. Il a donné, dans ses Mémoires, l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son pere, de suivre le barreau; mais il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva au siege de Kell, où il fut blessé légérement en 1734. Après le siege de Philipsbourg, il fit une chute de cheval, qui le blessa tellement, qu'il ne put plus remonter la selle, & qu'il fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, & trouva une ressource dans sa plume. Frédéric II, étant parvenu au trône de Prusse, l'appella auprès de lui, & se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, & revint à Aix, où il vécut en philosophe. Il mourut en 1771. Sa conversation plaisoit, par une vivacité pétillante, & des saillies tout-à-fait originales. Il avoit du penchant à l'hypocondrie; mais il étoit d'ailleurs bon époux, bon ami & bon maître. Il avoit, comme il le disoit lui-même, des dogmes qui dépendoient des saisons : aussi laissoit-il courir sa plume avec une liberté qui tenoit de la licence. Bayle étoit son modele, & sans doute la source de ses combats contre la religion. Il avoit une ardeur de savoir, qui s'étendoit à tout. Il possédoit plusieurs langues; il se mêloit de chymie & d'anatomie; il peignoit assez bien. Ses ouvrages sont connus du public. Les principaux sont : I. Les *Lettres Juives*, les *Lettres Chinoises* & les *Lettres Cabalistiques*, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens* sous le titre d'*Œuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. in-12. La religion est peu respectée dans ce recueil, & ses ministres y sont déchirés avec un acharnement non-seulement peu convenable, mais révoltant. Il y a d'ailleurs de l'érudition, des recherches, quelques bonnes réflexions; mais le style est trop diffus & manque de nerf. Sa plume étoit plus facile qu'énergique. On remarque par-tout un homme qui n'a aucun principe fixe, & qui flotte entre les opinions les plus opposées. II. Un grand nombre de Romans mal imaginés, & écrits d'une maniere lâche & incorrecte. Le seul dont on se souvienne, est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*. Les faits qui y sont racontés, n'immortaliseront jamais leur auteur, & ne méritoient guere de passer

à la postérité. III. Les *Traductions* du grec en françois d'*Ocellus Lucanus* & de *Timée* de Locres, l'une & l'autre in-12 & in-8°. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par M. l'abbé Batteux. IV. Il a aussi mis en françois le *Discours de Julien sur le Christianisme*, ouvrage contraire à la religion, & qu'on a réimprimé à Geneve avec des notes téméraires & indécentes. A la fin de sa vie le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, & se rapprocher de la religion de ses peres, qu'un vaine ostentation de philosophie lui avoit fait abandonner. Il portoit sur lui le Nouveau-Testament, qu'il lisoit lorsqu'il étoit seul, comme l'a attesté un de ses domestiques qui étoit protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez M. le président d'Eiguille son frere, il étoit toujours le premier à lui parler religion, & à faire ses objections. Le président, qui joignoit à l'ame la plus grande, la foi la plus éclairée & la plus généreuse, mais qui avoit la prudence de ne pas trop presser son frere, se contentoit de résoudre ses difficultés, & de lui faire sentir qu'elles ne provenoient que des fausses idées qu'il avoit sur la religion. Ce qui fit aussi une singuliere impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frere l'abbé d'Argens & M. l'abbé de Monvalon, qui étoient avec lui à la campagne, & qui joignoient aux qualités de l'esprit, cette belle simplicité que donne la solide vertu, & qui est toujours la plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frere : Je ne crois pas encore, il est vrai mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut près ds Toulon, chez Mad. la baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les sacremens de l'église, & témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avoit écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des délibérations capitulaires du chapitre de la cathédrale de Toulon.

ARGENSON. *Cherchez* VOYER.

ARGENTIER, (Jean) né à Castelnovo en Piémont, fit de grands progrès dans la médecine, & se distingua dans la théorie de son art. Il mourut à Turin en 1572, âgé de 58 ans. Ses Ouvrages furent recueillis après sa mort, en 2 vol. in-fol. à Venise, 1592, 1606 & 1610. Ce médecin n'étoit bon que pour le cabinet. Lorsqu'il falloit appliquer ses remarques dans la pratique, sa mémoire ne les lui fournissoit pas. Il censura les écrits de Galien avec amertume ; & c'est ce qui lui mérita le titre de *Censeur de médecins*.

ARGENTINA, (Thomas d') savant & pieux général des augustins, en 1345. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol., & d'autres ouvrages qui furent recherchés.

ARGENTRÉ, (Bertrand d') né à Vitré, se fit estimer, dans le XVIe. siecle, par sa probité & son savoir. Il s'adonna beaucoup à la jurispru-

dence & à l'hiſtoire. C'étoit un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, du chagrin (dit-on) de voir ſa patrie en proie aux guerres civiles que le calviniſme y avoit excitées. On a de lui des *Commentaires ſur la coutume de Bretagne*, Paris, 1621, in-fol. en latin; & l'*Hiſtoire de Bretagne*, Rennes, 1582. Cet ouvrage, fait à la hâte, ſur les *Mémoires* de Pierre le Baud, qui écrivoit vers l'an 1480, eſt plein de fautes. L'auteur s'en apperçut, retoucha ſon ouvrage, & en donna une nouvelle édition, à Paris, 1588. Charles d'Argentré, ſieur de la Boiſſiere, fils de l'auteur, revit l'ouvrage de ſon pere, & en donna une édition corrigée à Paris, en 1612, in-fol. Nicolas Vignier, d'abord Proteſtant, enſuite Catholique, releve avec un peu trop d'amertume les fautes de cette hiſtoire dans ſon ouvrage intitulé *de l'ancien état de la Petite-Bretagne*, Paris, 1619, in-4°, & traite de *calomnies*, ce qui n'eſt peut-être que trop vrai.

ARGENTRÉ, (Charles Dupleſſis d') naquit en 1673, du doyen de la nobleſſe de Bretagne. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1700, & eut la place d'aumônier du roi en 1709. Il fut nommé évêque de Tulles en 1723. Il édifia ſon dioceſe par ſes vertus, & l'éclaira par ſon ſavoir. Malgré ſes occupations paſtorales, il étudioit 7 heures par jour. On a de lui pluſieurs ouvrages; le plus connu eſt en trois volumes in-fol. publié à Paris en 1728, ſous ce titre : *Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio ſæculi XII, ad annum 1725, in Eccleſia proſcripti ſunt & notati.* Compilation pleine de recherches ſavantes. On a encore de lui des *Elémens de Théologie*, en latin, Paris, 1702, in-4°, & une *Explication des Sacremens*, 3 vol. in-12. Ce prélat mourut en 1740, regretté des pauvres dont il étoit le pere, & des gens de bien dont il étoit la lumiere & l'exemple.

ARGENVILLE. *Voyez* DEZAILIER.

ARGIE, fille d'Adraſte, roi des Argiens, ſe fit un nom célebre dans l'antiquité, par ſa tendreſſe pour ſon mari Polynice, tué au ſiege de Thebes. Elle rechercha ſon cadavre parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendoit ſous peine de la vie, & lui rendit les derniers devoirs. Créon, irrité qu'elle eût tranſgreſſé ſes ordres, & inſenſible au cri de la nature, la rejoignit à ſon époux. Ces événemens furent antérieurs à la guerre de Troie.

ARGIS. (Boucher d') *Voy.* BOUCHER.

ARGOLI, (André) mathématicien, né à Taglia-cozzo, dans le royaume de Naples, eſſuya dans ſa patrie des déſagrémens, qui l'obligerent de ſe retirer à Veniſe. Le ſénat, connoiſſant tout ſon mérite, le nomma profeſſeur de mathématiques dans l'univerſité de Padoue, & lui donna le titre de *Chevalier* en 1636. Il mourut en 1657. On a de lui : I. *De diebus criticis*, 1652. II. *Ephemerides, ab anno 1620 ad 1700.* III. *Aſtronomicorum libri 3.* IV. *Problemata aſtronomica.* Ouvrages exacts pour ce tems-là, &

dont les astronomes postérieurs ont beaucoup profité.

ARGOLI, (Jean) fils du précédent, naquit avec une inclination décidée pour la poésie. Dès l'âge de 15 ans, il fit imprimer une *Idylle sur le Ver à soie.* Peu de tems après, enflammé d'émulation par les applaudissemens prodigués à l'auteur du licencieux poëme d'*Adonis*, il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant renfermé dans une chambre, où l'on n'entroit que pour lui porter à manger, il acheva en 7 mois, à l'âge de 17 ans, un poëme en XII chants, intitulé : *Endymion.* Cet ouvrage fut goûté des mêmes lecteurs qui avoient approuvé le modele (*Voyez* MARINI). Il est auteur de plusieurs autres poésies, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Son goût pour les belles-lettres ne l'avoit pas empêché de se livrer à l'étude de la jurisprudence, qu'il professa pendant quelques années à Bologne. Il mourut vers 1660.

ARGONNE, (Dom Bonaventure d') né à Paris en 1640, mourut chartreux à Gaillon en 1704, âgé de 64 ans. Son esprit & son savoir lui avoient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenoit un commerce réglé de littérature, qui charmoit sa retraite & remplissoit les momens que la piété & les devoirs de la regle lui laissoient libres. On a de lui : I. Un traité *de la lecture des Peres de l'Eglise*, écrit avec discernement & avec goût. La meilleure édition est de 1697, in-12, donnée par M. Pelletre, qui l'a beaucoup augmentée. On en a fait une traduction latine; Turin 1742. II. Des *Mélanges d'histoire & de littérature*, publiés sous le nom de *Vigneul de Marville ;* réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux & intéressant d'anecdotes littéraires, & de réflexions critiques, souvent justes, mais qui quelquefois prêtent elles-mêmes à la critique. III. *L'Education, maximes & réflexions, avec un discours du sel dans les ouvrages d'esprit*, donné sous le nom de *Moncade*, Rouen, 1691. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

ARGOU, (Gabriël) natif du Vivarez, avocat au parlement de Paris, aussi estimable par ses mœurs que par son savoir, mourut au commencement de ce siecle. Il est auteur d'une *Institution au Droit François*, en 2 vol. in-12, très-bien dirigée. L'*Institution au Droit Ecclésiastique*, par l'abbé Fleury son ami, le porta à composer cet ouvrage.

ARGUES, (Gérard des) géometre du XVIIe. siecle, naquit à Lyon en 1597, & y mourut en 1661. Il étoit ami de Descartes; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami, & des Argues défendit son maître. Nous avons de lui : Un *Traité de Perspective*, in-fol. II. Un *Traité des Sections coniques*, in-8°. III. La *Pratique du Trait*, in-8°. IV. Un très-bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°.

ARGUS, fils d'Arestor, avoit cent yeux, selon la fable : lorsqu'il vouloit dormir, il

il n'en fermoit jamais que la moitié. Junon le chargea de garder la nymphe Io, que Jupiter aimoit : mais il fut endormi & tué par Mercure. La déesse le changea en paon, qui porte autant d'yeux à la queue, qu'Argus en avoit à la tête. Les mythologistes disent qu'Argus désigne la sphere céleste que nous voyons briller d'une multitude d'étoiles qui semblent veiller pour le bien de la terre, exprimée par Io sous la figure d'une vache. Mercure, c'est-à-dire, le soleil, tue cet Argus lorsqu'il ramene le jour : mais de même que la moitié des yeux d'Argus restoient ouverts, la moitié des étoiles continue à briller dans l'hémisphere que le soleil n'éclaire pas.

ARGYNNIS, jeune Grec, se noya en se baignant dans le fleuve Céphise. Agamemnon, qui l'aimoit beaucoup, fit bâtir en son honneur un temple, qu'il dédia à Vénus Argynnis.

ARGYRE, nymphe d'Achaïe, possédoit entiérement le cœur du beau Selimnus, qui sécha de déplaisir, voyant qu'elle se dégoûtoit de lui. Vénus, touchée de pitié, le métamorphosa en un fleuve, qui, comme Alphée à l'égard d'Aréthuse, alloit chercher la fontaine où présidoit cette nymphe inconstante. Enfin Selimnus vint à bout d'oublier l'ingrate Argyre, & il eut depuis la vertu de faire perdre à ceux qui aiment, le souvenir de leur tendresse, lorsqu'ils boivent de ses eaux, ou qu'ils s'y baignent.

ARGYRE, (Isaac) moine Grec, habile mathématicien, florissoit au XIVe. siecle. Il est auteur de plusieurs écrits de Géographie & de Chronologie, & de quelques autres Traités sur diverses matieres.

ARGYROPHILE, (Jean) né à Constantinople, passa en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. Cosme de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, & le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers 1474, d'un excès de melon. Jean Lascaris, qui avoit été son disciple, lui a fait en grec une épitaphe fort honorable. On dit qu'il mangeoit beaucoup, & que le produit de ses livres & ses autres revenus suffisoient à peine à la dépense de sa table. On a de lui une *Traduction de la Morale & de la Physique d'Aristote*, dédiée à Cosme de Médicis. On dit que Théodore de Gaza, son ami, la lui céda, & l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparoit. On a encore de lui un Traité : *De Regno. Consolatio ad imperatorem Constantinopolitanum*, &c.

ARIADNE, fille de Minos, roi de Crete, donna un peloton de fil à Thésée, par le moyen duquel il pourroit sortir du labyrinthe. Thésée, après avoir tué le Minotaure dont il devoit être la proie, emmena avec lui Ariadne, qu'il laissa ensuite dans l'isle de Naxe. Cette princesse, après avoir pleuré amérement son malheur, se consola à la fin, en épousant Onarus, prêtre de Bacchus. Les poëtes ajoutent que ce Dieu

plaça la couronne d'Ariadne dans le ciel, où les astronomes la retrouvent encore aujourd'hui.

ARIADNE, fille de l'empereur Léon I, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial, l'an 474 de l'ere chrétienne. Cette princesse fut soupçonnée d'avoir une intrigue avec Anastase *le Silentiaire*. Zénon, selon Jornandès, donna ordre à un de ses officiers de la tuer; mais l'impératrice en ayant été avertie, se réfugia dans la maison d'Acace, évêque, qui représenta l'atrocité de ce forfait à Zénon; sur quoi il consentit qu'elle revînt au palais. Si l'on en croit quelques auteurs, elle se vengea de son mari : ce prince étant tombé dans une syncope violente après un excès de table (d'autres disent que c'étoit un accès d'épilepsie), elle le fit enfermer dans un tombeau où il mourut enragé. Mais ce récit n'a pas, à beaucoup près, assez d'authenticité pour être cru sans aucun doute (*Voyez* ZÉNON). Ce qui est plus certain, c'est qu'Ariadne fit proclamer Anastase empereur, & n'attendit que quarante jours, après la mort de Zénon, pour épouser ce nouvel empereur. Elle mourut l'an 515.

ARIARATHE I, roi de Cappadoce, commença à régner conjointement avec son frere Holopherne, & selon quelques-uns, Orophernes, l'an 370 avant J. C. Il se joignit à Ochus, roi de Perse, dans l'expédition d'Egypte; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, & mourut peu de tems après.

ARIARATHE II, fils d'Holopherne ou Orophernes, dont on vient de parler, fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, & tuteur du jeune roi Philippe, prétendoit lui être échus en partage. Le malheureux Ariarathe fut défait, & attaché en croix avec ses principaux officiers, par l'ordre du vainqueur, vers l'an 321 avant J. C. Il avoit alors 81 ans. Quelques-uns disent qu'il se donna lui-même la mort, mais ce récit est moins vraisemblable.

ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'étoit sauvé en Arménie, dans le tems du supplice de son pere. Ayant appris la nouvelle de la mort de Perdiccas & d'Eumenes, il rentra dans la Cappadoce, remporta une victoire contre Amyntas, général Macédonien, & monta sur le trône vers l'an 300 avant J. C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV, posséda la couronne après Ariamnès. Ce prince régna quelques années conjointement avec son pere. Il avoit épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un regne de 28 ans, vers l'an 220 avant J. C. La chronologie & les diverses circonstances de ce regne, ainsi que des trois précédens, ne sont pas bien sûres, ni rapportées uniformément par les historiens.

ARIARATHE V, successeur & fils du précédent, épousa Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand. Il donna du secours au roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-pere ayant été vaincu, il envoya

des ambaſſadeurs à Rome, chargés de ſes excuſes. Il fut condamné à payer une ſomme de 200 mille écus, dont le ſénat lui rendit depuis la moitié, à la priere du roi de Pergame. Ariarathe ſe ligua enſuite avec Eumenes contre Pharnace, roi du Pont, qui ayant refuſé la médiation des Romains, paya ce refus aſſez cher, & fut obligé de conclure un traité déſavantageux. Antiochide, épouſe d'Ariarathe, déſeſpérant d'avoir des enfans, lui avoit ſuppoſé deux fils, Ariarathe & Holopherne ou Orophernes, mais elle devint groſſe enſuite, & eut Mithridate & un autre Ariarathe. Le roi envoya le premier à Rome, pour y être élevé à la maniere des Romains; l'autre lui ſuccéda. Ariarathe ſecourut les Romains contre Perſée, & mourut après un long regne, avec la réputation d'un prince inconſtant dans ſon amitié & ſes alliances, l'an 166 avant J. C.

ARIARATHE VI, ſurnommé *Philopator*, à cauſe de ſon attachement pour un pere qui vouloit lui donner la ſouveraineté de ſon vivant, & que ce fils ne voulut point accepter, prit le ſceptre l'an 166 avant J. C. Ce roi renouvella l'alliance que ſon pere avoit entretenue avec les Romains. Il indiſpoſa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouſer ſa ſœur. Démétrius ſuſcita contre Ariarathe, Holopherne ou Orophernes, qui ſe prétendoit ſon frere. Ariarathe fut renverſé de ſon trône, & obligé de ſe retirer à Rome. Le ſénat ordonna le partage entre les deux concurrens; mais Attale, roi de Pergame, ſecourut Ariarathe, & le rétablit dans ſes états. Ce prince ſe joignit aux Romains, contre Ariſtonic, uſurpateur du royaume de Pergame: il périt dans cette guerre, l'an 130 avant J. C., & laiſſa ſix enfans. Laodice, veuve d'Ariarathe & régente du royaume, craignant de perdre ſon autorité, fit périr cinq de ſes enfans par le poiſon: le ſixieme, qui ſuit, ſe ſauva à l'aide de ſes parens. Le peuple fit mourir cette mere cruelle.

ARIARATHE VII, fut proclamé roi l'an 130 avant J. C. Ce prince épouſa Laodice, ſœur de Mithridate Eupator, dont il eut deux fils. Son beau-frere le fit aſſaſſiner. Laodice donna ſa main & la couronne à Nicomede, roi de Bithynie. Mithridate chaſſa ce nouveau roi, & reſtitua la couronne à ſon neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait tuer.

ARIARATHE VIII: Mithridate voulut l'obliger de faire venir à ſa cour Gordius, le meurtrier de ſon pere. Ce prince leva une armée contre ſon oncle. Celui-ci attira Ariarathe à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées, & fit régner à ſa place ſon propre fils âgé de 8 ans. Les Cappadociens ſe ſouleverent, & mirent ſur le trône Ariarathe, frere du dernier roi.

ARIARATHE IX: Mithridate, le cruel perſécuteur de cette famille, chaſſa le nouveau roi, qui mourut bientôt après de chagrin, & rétablit ſon fils. Alors Nicomede, roi de Bithynie, craignant pour ſes propres états, intéreſſa les

Romains dans cette affaire. Le sénat voulut rendre les Cappadociens libres; mais ce peuple demanda un roi. Les Romains lui donnerent Ariobarzane, vers l'an 91 avant J. C.

ARIARATHE X, devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane son frere, vers l'an 42 avant J. C. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, & fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archelaüs, second fils de Glaphyra, l'an 36 avant J. C.

ARIAS-MONTANUS, (Benoît) naquit à Frexenal de Sierra, près de Séville, d'une famille noble, mais pauvre. Il parcourut une partie de l'Europe, & s'appliqua à l'étude des langues vivantes, qu'il avoit fait précéder par celle des langues mortes. L'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour, il s'enfonça dans les montagnes d'Andalousie, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, & le chargea d'une nouvelle édition de la *Bible polyglotte*. Elle fut imprimée à Anvers, par les Plantins, depuis 1569 jusqu'en 1572, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chere que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias-Montanus augmenta cet ouvrage de Paraphrases chaldaïques, & de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Pagnin, très-fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché, pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau & n'accepta qu'une commanderie de S. Jacques, & une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Ecriture-Sainte. Ses neuf livres des *Antiquités Judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1596, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la *Polyglotte* d'Anvers, & dans les *Grands Critiques* d'Angleterre. Arias a mis encore en vers latins le Pseautier, 1574, in-4°. Richard Simon a parlé de cet auteur avec beaucoup d'humeur. Il ne faut pas s'en tenir à l'idée qu'il donne de ses ouvrages, quoique plusieurs de ses observations critiques soient fondées.

ARIAS, (François) jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses Ouvrages de piété avoient le suffrage de S. François de Sales, qui en recommande la lecture dans son *Introduction à la vie dévote*. Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en françois & en italien.

ARIBON, premier abbé du monastere de Schlecdorf en Baviere, dont on rapporte la fondation à l'an 753, fut élevé sur le siege de Freisingen l'an 760, & mourut en 783. Nous avons de lui: I. La *Vie de S. Emmeran*, que Surius a publiée. Canisius l'a donnée dans son *Thesaurus*, tom. 3. II. La *Vie de S. Corbinien*, premier évêque de Freisingen, publiée par Surius, & insérée dans le 3e.

vol. des Actes de D. Mabillon.

ARIEH, (Jacob-Juda) rabbin de la synagogue d'Amsterdam, est auteur d'une savante *Description du Tabernacle.* Il y en a plusieurs éditions in-4°, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce Juif florissoit dans le 17eme. siecle.

ARIGE, (S.) fils d'Apocrasius & de Sempronia, l'un & l'autre distingués par leur naissance, fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, & fut honorablement reçu par Saint Grégoire, qui occupoit alors la chaire de S. Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, & ils ne se consolerent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel. S. Grégoire écrivit plusieurs lettres à Saint Arige, & lui accorda la permission qu'il lui avoit demandée pour lui & son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'étoit point encore commun dans ce siecle. S. Arige vécut peu de tems après son retour de Rome; on ne sait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1 mai 604, à l'âge d'environ 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de S. Eusebe; puis s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps & du sang de Jesus-Christ, qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué au 1 de mai dans divers martyrologes; & c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence & le Dauphiné.

ARIMANES, divinité adorée chez les Perses. C'étoit la source de tout mal, selon les dogmes de Zoroastre, comme Oromaze étoit l'auteur de tout bien. C'est delà apparemment que les Manichéens ont tiré les deux principes.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre-le-Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit répondre : *S'il pouvoit voler?* Alexandre le fit mourir cruellement avec sa famille, vers l'an 328 avant J. C.

ARINGHI. *Voyez* Bosio.

ARIOBARZANE I, roi de Cappadoce fut élu par les Cappadociens l'an 91 avant J. C. sous le bon plaisir des Romains, qui leur avoient offert la liberté, dont ils ne pouvoient, disoient-ils, s'accommoder. Il fut chassé de son royaume par Tigranes, roi d'Arménie; mais Pompée le rétablit l'an 66 avant J. C. Il abdiqua quelques années après en faveur de son fils Ariobarzane II, qui se trouva malheureusement engagé dans les guerres civiles qui agiterent l'Orient après la mort de César. Cassius le fit surprendre dans ses états, qui furent ravagés, & il fut tué par ordre du même Cassius, l'an 42 avant J. C. Cicéron en parle avec beaucoup d'intérêt, comme d'un fidele allié du peuple Romain, dans sa belle oraison *pro lege Maniliâ.*

ARIOBARZANE, gouverneur de la Perside pour Darius, repoussa Alexandre, & lui empêcha l'entrée de sa province; mais ce prince s'étant fait conduire par un berger qui connoissoit le pays, surprit Ariobarzane, lequel après avoir été défait, voulut se retirer à Persépolis, capitale de son gouvernement; mais les habitans lui en fermerent les portes, ce qui l'obligea de retourner contre l'ennemi, & de lui livrer un combat, dans lequel il périt les armes à la main, l'an 330 avant J. C.

ARION, musicien & poëte Grec, naquit dans l'isle de Lesbos. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, & qu'il excelloit dans la poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-tems parmi ses courtisans. Le poëte musicien passa de là en Italie & en Sicile, où s'étant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, voulant le dépouiller, il s'élança (dit-on) dans la mer; & un dauphin, que les charmes de sa lyre avoient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, & éleva un tombeau au dauphin, qui avoit sauvé Arion, vers l'an 616 avant J. C.

ARIOSTE, (Louis l') naquit à Reggio, d'une famille alliée aux ducs de Ferrare, en 1474. Il montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Il plut au cardinal Hyppolyte d'Est, & lui fut attaché jusqu'à sa mort. Son frere Alfonse I, duc de Ferrare, l'appella à sa cour, & le fit entrer dans tous ses divertissemens. Sa conversation étoit un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédoit parfaitement la langue latine; mais il préféra d'écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiôme; il lui représenta qu'il acquerroit plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore & plus étendue: *J'aime mieux*, lui répondit l'Arioste, *être le premier des écrivains Italiens, que le second des Latins.* Ce poëte avoit bâti une maison à Ferrare, & y avoit joint un jardin, qui étoit ordinairement le lieu où il méditoit & où il composoit. Cette maison respiroit la simplicité d'un sage. On lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rendue plus magnifique, lui qui avoit si noblement décrit, dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques & d'agréables fontaines? Il répondit, *qu'on assembloit bien plutôt & plus aisément des mots que des pierres.* Sa droiture & sa probité étoient si connues, qu'un vieux prêtre, qui possédoit trois ou quatre riches bénéfices, & qui craignoit d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui attendoient sa succession, choisit l'Arioste, préférablement à tous ses parens & à tous ses amis, pour demeurer avec lui. L'Arioste, d'une santé délicate & foible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il mourut en 1533, à l'âge de 59 ans, après s'être rendu célebre par des satyres, des comédies, des sonnets, des ma-

drigaux, des ballades, des chansons, & sur-tout par son poëme de *Roland le-Furieux*, sur lequel la louange & la critique se sont réciproquement exercées. » Si l'on veut mettre sans préjugé (dit un bel-esprit) l'*Odyssée* d'Homere, avec le *Roland* de l'Arioste, dans la balance, l'Italien l'emporte à tous égards. Tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, & le romanesque incroyable; l'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satyres si fines, par les graces du comique qui succedent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable ». Le grand talent de l'Arioste est cette facilité de passer tour-à-tour du sérieux au plaisant, & du plaisant au sublime. Les poëtes de son tems puisoient leurs fictions dans les livres de chevalerie & dans les romans. Delà ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui, *qu'il parloit bien, mais qu'il pensoit mal;* & on a dû le dire. On a dit encore que le tombeau de *Roland* étoit dans la *Jérusalem délivrée*, & cela est vrai. Car la célébrité de l'Arioste s'est fort affoiblie depuis que le Tasse a fixé sur lui l'attention des littérateurs Italiens. Le genre de leurs ouvrages est, à la vérité, très-différent, & ne paroît pas susceptible de parallele; mais par-là même, l'Arioste, qui se signaloit dans le burlesque, a dû céder la place à celui qui, au talent de la poésie, joignoit la gravité & la raison. On dit que le cardinal d'Est, à qui il dédia son poëme, lui dit en riant: *Dove diavolo Messer Ludovico, avete pigliate tante coglionerie?* » (Messire Louis, où diable avez-vous pris tant de sottises? ») Il y en a en effet beaucoup. La Fontaine y a puisé quelques Contes. Le mélange monstrueux du sacré & du profane, qu'il a eu la témérité de faire dans son ouvrage, le peu de respect qu'il a eu pour la décence & les mœurs, éloigneront toujours les gens de bien de cette lecture. Nous avons plusieurs traductions du poëme de *Roland;* les meilleures sont celle de Mirabaud, de l'académie françoise, imprimée à Paris, sous le titre de La Haye, en 1741, en 4 vol. in-12, avec une Vie abrégée de l'auteur; & celle que Mrs. Pankouke & Framery ont donnée en 1787, Paris, 10 vol. in-18, avec le texte. L'Arioste avoit été chargé pendant quelque tems du gouvernement d'une province de l'Apennin qui s'étoit révoltée, & qu'infestoient des bandits & des contrebandiers. L'Arioste appaisa tout; il acquit dans la province un grand empire sur les esprits, & en particulier sur ces voleurs. Un jour le gouverneur poëte, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre, d'une forteresse où il faisoit sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'entr'eux le reconnut, & avertit que c'étoit le Signor Arioste. Au nom d'*Arioste*, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tomberent à ses pieds, & le reconduisirent jusqu'à la

forteresse, en lui disant : que la qualité de poëte leur faisoit respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'édition la plus recherchée du *Roland furieux* en italien, est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli, & les figures de Porro. On a réuni tous les ouvrages de l'Arioste en 2 vol. in-fol., Venise, 1730.

ARIOSTE, (Alexandre) religieux de l'ordre de S. François, vivoit au commencement du XVIe. siecle, & fit imprimer à Paris, en 1514, à l'usage des confesseurs & directeurs des ames, un ouvrage sur les cas de conscience, intitulé : *Interrogatorium pro animabus regendis*; réimprimé à Lyon, 1540; & à Bresce en Italie, en 1579, sous le titre d'*Enchiridion seu Summa Confessariorum*.

ARIOVISTE, roi des Sueves dans la Germanie, fut défait par Jules-César, l'an 58 avant J. C. Deux de ses femmes périrent dans la fuite, & de deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, & l'autre faite prisonniere. Il ne manquoit ni de talent pour la guerre, ni de courage ; mais il étoit d'une hauteur & d'une fierté qui lui nuisirent beaucoup.

ARISTACRIDAS, capitaine Spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens, & tué Agis leur roi, l'an 330 avant J. C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écrioit : » Malheureux Spartiates, vous » serez donc esclaves des Macé» doniens » ? Il répondit fiérement : « Hé quoi ! le vainqueur » pourra-t-il empêcher les La» cédémoniens d'échapper à » l'esclavage par une belle » mort, en combattant pour » leur patrie » ?

ARISTAGORE, gouverneur de Milet pour Darius, voulant se soustraire à la puissance de son maître, tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux Athéniens & aux autres Grecs, ce qu'il n'avoit pu persuader à Lacédémone. On lui donna vingt-cinq navires, avec lesquels il fit des courses dans le pays ennemi, prit & brûla Sardes. Le roi Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappellât qu'il avoit une injure à venger. Les généraux Persans attaquerent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué l'an 498 avant J. C.

ARISTANDRE, fameux devin, étoit de Telmese, ville de Lycie ; il exerça son emploi dans la cour de Philippe, & ensuite dans celle d'Alexandre-le-Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquoit sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion étoit gravée ; le devin courtisan ne manqua pas de soutenir, contre ses confreres, que ce songe marquoit que la reine accoucheroit d'un fils qui auroit le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planoit sur la tête d'Alexandre ; ce présage heureux encourageoit les soldats, & n'étoit pas inutile au devin.

ARISTARQUE de Samos,

astronome, est un des premiers qui ait soutenu que la terre tourne sur son centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Mais ce systême étoit informe, sans preuve & sans ensemble. Nicolas de Cusa, Copernic, Galilée, Descartes, Newton, l'ont successivement secouru par leurs argumens. On dit qu'il inventa une horloge solaire : mais il est certain que cette invention en général est fort antérieure (*Voyez* EZÉCHIAS). On a de lui un traité *De la grandeur & de la distance du Soleil & de la Lune*, publié en grec, à Pesaro, 1572, in-4°, traduit & commenté en latin, par Frédéric Commandin ; on le trouve dans le 3e. vol. de la Collection des Œuvres de Wallis, Oxford, 1695 à 1699. Le *Systême du monde*, qui a paru sous son nom, est de Roberval. On ne sait pas exactement en quel tems Aristarque a vécu ; mais il étoit antérieur à Archimede.

ARISTARQUE de Samothrace, fut précepteur du fils de Ptolomée-Philométor, vers l'an 148 avant J. C. Il publia neuf livres de corrections sur l'*Iliade* d'Homere, sur Pindare, sur Aratus, & sur bien d'autres poëtes. Il discuta sur-tout les ouvrages d'Homere avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop sévere; car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé. On croit que c'est lui qui divisa l'*Iliade* & l'*Odyssée* en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Horace, dans son *Art poétique*, donne une idée fort avantageuse de sa critique ; il l'appelle un homme de bien, un homme prudent, préférant la vérité à la flatterie :

Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, &c.
Fiet Aristarchus ; nec dicet : cur ego amicum
Offendam in nugis ?

Il mourut dans l'isle de Chypre, à 72 ans, d'une hydropisie. Ne pouvant en guérir, il se laissa mourir de faim. On a donné son nom aux censeurs pénétrans & séveres.

ARISTARQUE, disciple & compagnon de S. Paul, étoit de Thessalonique, mais Juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Ephese, & demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant ensemble les dangers & les travaux de l'apostolat. Dans le tumulte qu'un orfevre de cette ville excita au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr avec Caïus. Il sortit d'Ephese avec S. Paul, & l'accompagna à Corinthe. Il le suivit encore dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, & s'embarqua avec lui lorsqu'il fut conduit à Rome l'an 60. S. Paul, écrivant aux Colossiens, témoigne qu'il étoit avec lui, & l'appelle le compagnon de sa captivité, *concaptivus meus*. On ne sait point ce qu'il devint après la mort de S. Paul. Les Grecs l'honorent sous le titre d'apôtre & de martyr le 14 avril, & les Latins font mention de lui le 4 août. *Voyez* les *Actes des Apôtres*, chap. 19, 20, 27 ; *l'Epît. de S. Paul à Philémon*, ℣. 24 ; & celle aux *Colossiens*, ch. 4.

ARISTÉE, fils d'Apollon & de la nymphe Cyrene, apprit des Nymphes l'art de cail-

ler le lait, de cultiver les oliviers, de préparer des ruches à miel, & de les conserver. Il épousa Autonoé, fille de Cadmus, dont il eut Actéon, qui fut déchiré à la chasse par ses propres chiens. Après la mort de ce fils, il se retira dans l'isle de Cos; de là en Sardaigne, qu'il poliça le premier; puis en Sicile, où il communiqua ses secrets; & enfin en Thrace, où Bacchus l'admit aux mysteres des orgies. Aristée aima ensuite Eurydice, femme d'Orphée; en fuyant ses poursuites, elle fut piquée par un serpent, qui lui donna la mort. Les nymphes, pour se venger d'Aristée, tuerent ses abeilles; mais ayant appaisé ces divinités par le sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avoit perdu. La relation de cette histoire mythologique, dans le 4e. livre des *Géorgiques*, est un des plus beaux morceaux de Virgile. Les dieux le placerent entre les étoiles, & il fut l'*Aquarius* du Zodiaque.

ARISTÉE le *Proconésien*, historien & poëte Grec, florissoit du tems de Cyrus & de Crœsus, vers l'an 556 avant J. C. On lui attribue un Poëme épique en trois livres, sur la guerre des Arimaspes, ou Scythes Hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son *Traité du sublime*, & Tzetzes six autres. Aristée avoit encore composé un livre en prose sur la Théogonie, ou l'origine des dieux. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, & on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a surnommé l'*Ancien*, vivoit vers le tems d'Alexandre-le-Grand. Euclide avoit tant d'estime & d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avoit traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'étoit acquise. On avoit de lui deux ouvrages qui rouloient sur la géométrie sublime; mais l'injure des tems en a privé la postérité.

ARISTÉE, officier de Ptolomée-Philadelphe, roi d'Egypte, étoit Juif d'origine. Ce prince l'envoya demander au grand-prêtre Eléazar, des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, six de chaque tribu, qui firent cette traduction appellée *des Septante*. On prétend qu'Aristée composa l'histoire de cette version. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom; mais il est difficile de décider quel degré de croyance elle mérite. Bellarmin, la Bigne, & quelques autres, ont cru qu'elle étoit la même, que citoient S. Jerôme, Eusebe & Tertullien; mais Louis Vivés, Alphonse Salmeron, Scaliger, &c., ne doutent pas que ce ne soit une piece supposée par quelque Juif; & il semble qu'on n'en doive plus douter, après ce que Henri de Valois a écrit dans ses notes sur Eusebe. Elle a été publiée sous le titre: *Historia de S. Scripturæ Interpretibus*, Oxford, 1692, in-8°; & dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Van Dale a donné une dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam, 1705, in-4°. Il prétend que Ptolomée ne fit traduire que le Pentateuque; & que

les autres livres qu'on trouve dans la verſion appellée *des Septante*, ont été traduits par d'autres interpretes : mais ce ſentiment eſt contredit par Bonfrerius & d'autres ſavans. Quoi qu'il en ſoit, cette traduction très-ancienne, ſuivie par J. C. & les apôtres, a toujours été d'une autorité égale à celle du Pentateuque. Les ſaints Peres ont regardé la verſion *des Septante*, comme un moyen choiſi par la Providence pour préparer les nations à la prédication de l'Evangile, & l'on attribue communément aux traducteurs une aſſiſtance particuliere du Saint-Eſprit, quoique S. Jerôme n'en ſoit pas toujours content.

ARISTENETE, auteur Grec du Ve. ſiecle, périt dans un tremblement de terre qui renverſa la ville de Nicomédie : nous avons de lui des Lettres ingénieuſes, Paris, 1610, in-8°, traduites en françois, in-12.

ARISTIDE, ſurnommé le *Juſte*, avoit pour rival à Athenes le célebre Thémiſtocles. Ces deux hommes, élevés enſemble dès leur enfance, avoient des qualités différentes : l'un, ſi l'on en croit les partiſans d'Ariſtide, fut plein de candeur & de zele pour le bien public ; l'autre artificieux, fourbe, & dévoré d'ambition. Mais il eſt plus naturel de croire qu'ils alloient tous deux au même but, celui de l'autorité ſuprême, par des voies différentes, aſſorties à leur caractere. Ariſtide auroit voulu éloigner ſon rival du gouvernement ; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'oſtraciſme, vers l'an 483 avant J. C. Les Athéniens, peuple volage & inconſtant dans ſa haine comme dans ſon affection (*Voyez* PÉRICLÈS, SOCRATE, ANYTUS, &c.), le rappellerent quelque tems après avec tous les exilés. Il engagea les Grecs à ſe réunir contre les Perſes, & ſe diſtingua aux batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Il fit établir une caiſſe militaire pour ſoutenir la guerre. Le déſintéreſſement avec lequel il leva la taxe impoſée à cette occaſion, fit appeller ſiecle d'or le tems de ſon adminiſtration. Il mourut ſi pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ſes funérailles, de doter ſes filles, & de donner quelques biens à ſon fils. Lyſimachus, fils de l'une de ſes filles, gagnoit ſa vie à expliquer des ſonges dans les carrefours. On ignore le lieu & le tems de la mort d'Ariſtide. Le ſurnom de *Juſte* lui fut donné pluſieurs fois de ſon vivant. Mais pour bien apprécier ces ſortes d'épithetes, il faut ſans ceſſe ſe rappeller l'état où étoient la juſtice & toutes les vertus chez ces nations vaines & corrompues. L'homme qui ſe garantiſſoit tant ſoit peu, ne fût-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, paſſoit pour un phénomene de ſageſſe. Théophraſte aſſure qu'Ariſtide ne connoiſſoit plus d'équité ni de vertu, lorſque la politique l'exigeoit ; qu'il délioit les Athéniens du ſerment de fidélité, & ſe chargeoit ſeul du parjure du peuple entier. Il ſe faiſoit un devoir & un ſyſtême de s'oppoſer aux conſeils de Thémiſtocles, lors même qu'ils

étoient d'une utilité sensible, & le haïssoit au point de dire que la république étoit détruite, s'il n'étoit jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens, prenoit sa source, selon quelques-uns, dans une rivalité d'amour, & non dans un zele patriotique. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURELE, SÉNEQUE, SOLON, SOCRATE, TRAJAN, ZÉNON, &c.

ARISTIDE de Milet, historiographe, se rendit célebre par ses *Milésiaques*, contes romanesques & souvent licencieux. Apulée, auteur de l'*Ane d'or*, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes *à la Milésiaque :* ce qui prouve que ces ouvrages devoient avoir eu du succès. Plutarque le cite souvent dans ses *petits Paralleles.*

ARISTIDE, (S.) d'Athenes, philosophe, vivoit dans le 2e. siecle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession, & soutint par sa philosophie l'Evangile de J. C. Car il composa pour les Chrétiens une excellente *Apologie*, qu'il présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il étoit à Athenes vers l'an 125. S. Jerôme dit que l'on voyoit encore de son tems cet ouvrage, dont Eusebe fait mention dans son *Hist.*, l. 4, c. 3 & 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce Saint au 31 d'août. *Voyez* D. Ceillier, *Hist. des aut. sac. & ecclés.*, t. 1.

ARISTIDE, (Ælius) orateur Grec, prêtre de Jupiter, né à Hadriani dans la Mysie, vers l'an 129 de J. C., prit le surnom de *Théodore*, qui veut dire *grace* ou *don de Dieu*, en mémoire d'une guérison qu'il avoit reçue, & qu'il crut surnaturelle. Les plus grands maîtres lui donnerent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer & à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurele, que ce prince ordonna sur le champ de la rétablir. Les habitans érigerent, en reconnoissance, une statue à Aristide. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 60 ans. On a de lui des Hymnes en prose à l'honneur des dieux & héros ; des Panégyriques, des Oraisons funebres, des Apologies, des Harangues, où il soutient le pour & le contre. Samuel Jebb, savant médecin Anglois, nous en a donné une excellente édition, en 2 vol. in-4°, grecque & latine, à Oxford, en 1722 & 1730, avec des notes pleines d'érudition.

ARISTIDE, peintre de Thebes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'ame, & les passions qui l'agitent. Pline le Naturaliste dit, qu'Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux. Il vivoit du tems d'Apelles, l'an 300 avant J. C.

ARISTIPPE de Cyrene, disciple de Socrate, fondateur de la secte Cyrénaïque, quitta la Lybie, dont il étoit originaire, pour aller entendre Socrate à Athenes. Le fond de sa doctrine étoit, que la volupté est le souverain bien de l'homme pendant cette triste vie. Une philosophie si commode eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimerent :

Denis-le-Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philoſophe, de celui de courtiſan. Il danſoit, il s'enivroit avec lui. Il donnoit ſa déciſion ſur tous les plats; les cuiſiniers prenoient ſes ordres pour la préparation & la délicateſſe des mets. Sa converſation étoit piquante par une infinité de bons mots. Denis-le-Tyran lui ayant demandé pourquoi les philoſophes aſſiégeoient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'alloient jamais chez les philoſophes? *C'eſt*, répondit Ariſtippe, *que les philoſophes connoiſſent leurs beſoins, & que les grands ne connoiſſent pas les leurs.* D'autres diſent qu'il lui répondit plus ſimplement: *C'eſt que les médecins vont ordinairement chez les malades.* On voit par ces réponſes que de tout tems les philoſophes, même les Epicuriens, ont eu une très-forte doſe de ſuffiſance & d'orgueil; ils ont toujours affiché la qualité de *Précepteurs du genre humain.* La luxure d'Ariſtippe égaloit ſa vanité, mais elle étoit ſujette à de ſingulieres inconſtances. Un jour le même prince lui donna le choix de trois courtiſannes. Le philoſophe les prit toutes trois, diſant: *Que Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déeſſe, contre deux autres déeſſes.* Il les mena enſuite juſqu'à ſa porte, & les congédia. Quelqu'un le plaiſantant ſur ſon commerce avec la courtiſanne Laïs: *Il eſt vrai*, dit-il, *que je la poſſede; mais elle ne me poſſede pas.* Il avoit raiſon, car ſa paſſion changeoit continuellement d'objet, & Laïs étoit moins volage que lui. Les philoſophes de ce tems-là, comme ceux du nôtre, ſe plaiſoient à s'injurier réciproquement. *Si Ariſtippe pouvoit ſe contenter de légumes*, diſoit Diogene le cynique, *il ne s'abaiſſeroit pas à faire lâchement la cour aux princes.* — *Si celui qui me condamne*, répliquoit Ariſtippe, *ſavoit faire la cour aux princes, il ne ſe contenteroit pas de légumes.* Comme on lui demandoit ce que la philoſophie lui avoit appris? *A bien vivre avec tout le monde, & à ne rien craindre* — *En quoi les philoſophes ſont-ils au-deſſus des autres hommes?* — *C'eſt*, diſoit-il, *que quand il n'y auroit point de loix, ils vivroient comme ils ſont.* Rodomontades, dont perſonne n'eſt la dupe. Il avoit coutume de dire: « Qu'il » valoit mieux être pauvre » qu'ignorant, parce que le » pauvre n'a beſoin que d'être » aidé d'un peu d'argent, au » lieu qu'un ignorant a beſoin » d'être humaniſé ». Il ne ſongeoit pas que l'humanité eſt bien plus la qualité des idiots que des ſavans de parade. On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenſes de ſes diſciples. Ayant demandé 50 drachmes à un pere pour inſtruire ſon fils: *Comment, cinquante drachmes*, s'écria cet homme! *il n'en faudroit pas davantage pour avoir un eſclave.* — *Hé bien*, repartit le philoſophe, plein de l'importance de ſes leçons, *achete-le, & tu en auras deux.* Il vivoit vers l'an 400 avant J. C. Il avoit compoſé des livres d'hiſtoire & de morale, que nous n'avons plus, & il eſt à croire

que la perte n'est pas grande.

ARISTIPPE, dit *le Jeune*, petit-fils du précédent, devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-pere, vers l'an 364 avant J. C. Elle admettoit pour principe de toutes les actions, deux mouvemens de l'ame, la douleur & le plaisir.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivoit dans les frayeurs, suite de la tyrannie. Le soir après son souper, il fermoit toutes les portes de son appartement, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montoit ensuite par une échelle dans une chambre écartée avec sa maîtresse; la mere de la fille retiroit aussi-tôt l'échelle, l'enfermoit sous la clef, & le lendemain matin venoit la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aristippe, malgré ces précautions, fut assassiné par un Crétois l'an 242 avant J. C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs Juifs, étoit précepteur de Ptolomée-Evergete, fils aîné de Philométor, roi d'Egypte, l'an 120 avant J. C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit une belle lettre, pour lui donner avis des graces que Dieu avoit faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, & en découvrant aux Solymitains le feu sacré, caché depuis si long-tems. Elle le supplioit, lui & tous les Juifs qui étoient en Egypte, de célébrer en action de graces, avec pompe & solemnité, la fête de la *Scenopégie*. — Il ne faut pas le confondre avec ARISTOBULE, frere d'Hyrcan II (*voyez* ce mot), ni avec ARISTOBULE, Juif & philosophe péripatéticien, qui dédia des livres, qui contenoient des Commentaires sur les livres de Moïse, à Ptolomée-Philadelphe, selon Eusebe, *Hist. Ecclés. liv. 7*, & mourut 160 ans auparavant.

ARISTODEME. *Voyez* ARISTOMENE I.

ARISTOGITON conspira contre Hipparque, tyran d'Athenes. Il se joignit à Harmodius, & délivra son pays du fléau de la tyrannie. Hippias, frere d'Hipparque, fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entr'autres une courtisanne, qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite fille d'Aristogiton fut mariée & dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athenes la même année que les rois le furent de Rome, l'an 513 avant J. C.

ARISTOMENE I, *ou* ARISTODEME, roi des Messéniens dans la Morée, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut contre cette république, que l'armée Lacédémonienne renvoya à Sparte les nouveaux soldats, & leur prostitua les femmes & les filles pour repeupler le pays. Ceux qui naquirent de ce commerce, furent appellés *Parthéniens*; ils se bannirent ensuite eux-mêmes de Sparte, & allerent, sous la conduite d'un certain Phalante, s'établir à Tarente en Italie. Aristomene se tua sur le tombeau de sa fille, qu'il avoit sacrifiée pour faire

cesser une peste qui ravageoit sa patrie, vers l'an 724 avant J. C.

ARISTOMENE II, général des Messéniens, souleva son pays contre Sparte, l'an 685 avant J. C. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favoriserent la révolte. Aristomene battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, & attacha à la porte du temple de Minerve un bouclier qui alarma le peuple de cette ville. Les Messéniens, après quelques succès, furent abandonnés de leurs alliés, vaincus, & obligés de se retirer dans une place forte sur le mont Ira. Aristomene soutint le siege pendant onze ans. Mais enfin obligé de céder, il se réfugia dans l'isle de Rhodes. Il fut tué quelque tems après, ou, selon d'autres, il mourut de maladie, l'an 640 avant J. C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva le cœur tout velu.

ARISTON, fils & successeur d'Agasicles dans le royaume de Lacédémone, est connu dans Plutarque par ses reparties. Quelqu'un lui ayant dit, que le devoir d'un roi étoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis; il répondit: » Qu'il convenoit bien plus à » un roi de conserver ses an» ciens amis, & de savoir s'en » faire de nouveaux de ses plus » grands ennemis ». Ayant appris que l'on avoit fait un éloge funebre des Athéniens, qui avoient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit: « S'ils hono» rent tant les vaincus, quels » honneurs méritent donc les » vainqueurs »? Il régnoit vers l'an 540 avant J. C. Il eut pour fils Démarate, qui lui succéda.

ARISTON, de l'isle de Chio, surnommé *Sirene*, & disciple de Zénon, disoit qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi & celui d'un valet. Le souverain bien, selon lui, étoit dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice & la vertu. Il comparoit ingénieusement les argumens des Logiciens aux toiles d'araignée, fort inutiles, quoique faites avec beaucoup d'art. Il rejetoit la logique, parce que, disoit-il, elle ne mene à rien; & la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisoit à peu de chose. Aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie. Sort commun à tous ceux qui ne sont philosophes que par ostentation & pour le vain plaisir de débiter des maximes sonores. Il florissoit vers l'an 236 avant J. C. On dit qu'il étoit fort chauve, & qu'ayant été frappé à la tête d'un coup de soleil, cet accident fut cause de sa mort.

ARISTON, (Titus) jurisconsulte Romain, sous l'empire de Trajan, cherchoit la récompense de la vertu dans la vertu même. Ce qui est une espece d'absurdité, car la vertu doit avoir un principe & un motif différent d'elle-même. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins, s'il pouvoit en échapper? en leur déclarant que s'il n'y avoit pas d'espérance, il se donne-

roit la mort; mais que, si son mal n'étoit point incurable, il se résoudroit à souffrir & à vivre pour sa femme, sa fille & ses amis. Pline-le-Jeune en fait un bel éloge; mais n'eût-il eu que la foiblesse du suicide, il est clair qu'il en faut beaucoup rabattre.

ARISTONIC, fils d'Eumenes & d'une concubine d'Ephese, irrité de ce qu'Attalus III avoit donné le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer & s'y maintenir, & défit le consul Licinius Crassus, l'an 131 avant J. C. La même année le consul Perpenna le prit; & l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occuperent le trône de Pergame l'espace de 154 ans.

ARISTOPHANE, poëte comique Grec, fit retentir le théâtre d'Athenes des applaudissemens qu'on donna à ses pieces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'*olivier sacré*, en reconnoissance des traits qu'il avoit lancés contre ceux qui étoient à la tête de la république, & qui paroissoient avoir besoin de cette correction. Il avoit composé 54 Comédies; il ne nous en reste plus que 11. Ce qui le distingue parmi les comiques Grecs, est le talent de la raillerie. Il saisissoit les ridicules avec facilité, & les rendoit avec vérité & avec feu. Platon a jugé favorablement de ce poëte, puisqu'il lui donne, dans son *Banquet*, une place distinguée, où il le fait parler suivant son caractere. On rapporte que le même Platon envoya à Denis-le-Tyran un exemplaire de cet auteur, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fond l'état de la république d'Athenes. Les philosophes se sont déchaînés contre lui; & la raison de cet acharnement, c'est qu'ils prétendent que sa comédie des *Nuées* a causé la mort de leur patron Socrate; mais Voltaire est de tous celui qui l'a le moins épargné: car il a été jusqu'à dire que ce *Poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'auroit pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire S. Laurent.* Il étoit tout simple qu'une telle assertion excitât la colere des savans; aussi M. Brunck, un des plus habiles critiques de nos jours pour la littérature grecque, n'a-t-il pu se dispenser de témoigner son indignation. Il prétend que jamais Voltaire n'avoit lu Aristophane en grec; qu'Aristophane ne vouloit pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, d'Euripide, & autres qu'il a joués, sans influer sur la mort des uns ni des autres. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ce sont les obscénités grossieres, les plates & ordurieres bouffonneries dont il a parsemé ses pieces. Julien l'Apostat, écrivant à un de ses pontifes, & lui indiquant les moyens de rapprocher les mœurs des païens de celles des chrétiens, ne manque pas de lui suggérer la défense de lire les ouvrages d'Aristophane. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des Comédies d'Aristophane, en grec & en latin, avec de

de favantes notes, Amſterdam, 1710, in-fol. L'édition de Kuſter a été réimprimée à Leyde en 1760, en 2 vol. in-4°, par les ſoins de Burman, *cum notis variorum*; mais cette réimpreſſion, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Les Comédies d'Ariſtophane ſont : le *Plutus*, les *Oiſeaux*, toutes deux contre les dieux & les déeſſes; les *Nuées* contre Socrate, où la vanité & le genre de fanatiſme propre à ce philoſophe ne ſont pas mal joués; les *Grenouilles*; les *Chevaliers*; les *Acarniens*; les *Guêpes*; la *Paix*; les *Harangueuſes*; les *Femmes au ſénat* & *Lyſiſtrate*. Nous avons une traduction françoiſe du *Plutus* & des *Nuées*, par Mad. Dacier, & des *Oiſeaux*, par Boivin le cadet. M. Poinſinet de Sivry a donné le *Théâtre d'Ariſtophane traduit en françois, partie en vers, partie en proſe*, Paris, 1784, vol. in-4° & in-8°. Ariſtophane floriſſoit l'an 389 avant J. C.

ARISTOPHANE, de Byzance, diſciple d'Eratoſthene, & célebre grammairien, mérita la place de ſurintendant de la bibliotheque d'Alexandrie, que le roi Ptolomée-Evergete lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J. C.

ARISTOTE, ſurnommé le *Prince des Philoſophes*, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J. C. Son pere Nicomachus étoit médecin, & deſcendoit, dit-on, d'Eſculape. Ariſtote l'ayant perdu fort jeune, diſſipa ſon bien, ſe livra à la débauche, prit le parti des armes, & les quitta enſuite pour la philoſophie. L'oracle de Delphes lui ordonna d'aller à Athenes; il s'y rendit, entra dans l'école de Platon, & en fut l'ame & la gloire. On dit qu'il fut obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Continuellement livré au travail, il mangeoit peu, & dormoit encore moins. Diogene Laërce rapporte que, pour ne pas ſuccomber à l'accablement du ſommeil, il étendoit hors du lit une main, dans laquelle il tenoit une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans un baſſin, le réveillât : mauvaiſe pratique, car l'homme qui ne dort pas, n'a pas l'eſprit aſſez calme pour agir & écrire avec ſageſſe; mais on ne riſquera rien de croire que c'eſt un conte, ſemblable à d'autres anecdotes de ce genre, qu'on s'eſt plu à répandre ſur le compte des hommes célebres; comme ſi le ridicule & l'abſurdité pouvoient être pour quelque choſe dans les titres à la gloire. Du reſte, il faut avouer que celle des philoſophes s'eſt nourrie quelquefois de ces ignobles reſſources. Après la mort de Platon, Ariſtote ſe retira à Atarne, petite ville de la Myſie, auprès de ſon ami Hermias, uſurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perſe, Ariſtote épouſa ſa ſœur qui étoit reſtée ſans biens. Quand Alexandre-le-Grand eut atteint environ 14 ans, Philippe ſon pere appella Ariſtote pour le lui confier. La lettre qu'il lui écrivit à l'occaſion de ſa naiſſance, fait honneur au prince & au philoſo-

phe : « Je vous apprends, lui » disoit-il, que j'ai un fils. Je » remercie les dieux, non pas » tant de me l'avoir donné, » que de me l'avoir donné du » tems d'Aristote. J'espere que » vous en ferez un successeur » digne de moi, & un roi » digne de la Macédoine ». Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple les sciences qu'il possédoit, & *cette sorte de philosophie qu'il ne communiquoit à personne*, comme dit Plutarque ; ce qui ne donne pas de cette philosophie une bien bonne idée ; car le vrai sage ne songe qu'à répandre ses lumieres : on est allé jusqu'à croire que cette philosophie étoit celle de Machiavel. L'usage qu'en a fait Alexandre, confirme cette idée. Philippe lui érigea des statues, & fit rebâtir sa ville natale, ruinée par les guerres. Lorsque son éleve se disposa à ses conquêtes, Aristote, qui préféroit le repos au tumulte des armes, retourna à Athenes. Il y fut reçu avec les honneurs dus au précepteur d'Alexandre, & au premier philosophe de son tems. Les Athéniens, auxquels Philippe avoit accordé beaucoup de graces à sa considération, lui donnerent le Lycée pour y ouvrir son école. Il donnoit ordinairement ses leçons en se promenant, ce qui fit appeller sa secte, la *secte des Péripatéticiens*. Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya 800 talens pour la dépense que cette étude exigeoit, & lui donna un grand nombre de chasseurs & de pêcheurs, pour faire des recherches. Aristote, au comble de sa gloire, ne fut pas au-dessus des passions & des folies qui en sont l'effet naturel. Son amour pour la courtisanne Pythaïs devint une espece de fureur, qui le porta à l'ériger en divinité, & à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendoient à Cérès. Eurymédon, prêtre de cette déesse, l'accusa de ne pas y croire. Aristote se retira à Chalcis, dans l'isle d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), pour empêcher qu'on ne commît une injustice contre la philosophie ; mais il auroit eu plus de bonne philosophie à ne pas diviniser la créature féminine qui lui tenoit si fort à cœur. C'est sans fondement que quelques critiques modernes ont nié cette anecdote ; comme si la vérité de l'histoire devoit être sacrifiée à la gloire des hommes célebres. Aristote mourut à 63 ans, l'an 322 avant J. C., deux années après la mort d'Alexandre. Les Stagyrites lui dresserent des autels, & lui consacrerent un jour de fête. Il ne paroît cependant pas trop qu'il dût exciter tant d'admiration par ses vertus, ni par sa doctrine religieuse & morale. Sans parler des crimes dont Diogene Laërce & Athenée le disent coupable avec Hermias, de sa conduite insensée & impie envers Pythaïs ; on connoît les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avoient acquis quelque réputation, les médisances & les injures avec lesquelles il les opprima, les faussetés manifestes qu'il leur

imputa, la maniere dont il abandonna Hermias dans ses disgraces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe & d'Alexandre-le-Grand; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre son bienfaiteur, découvre assez quel étoit le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend que l'empereur Caracalla fit brûler tous les livres de ce chef des Péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avoit donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendoit que Dieu étoit sujet aux loix de la nature, sans prévoyance, sourd & aveugle pour tout ce qui regarde les hommes, croyoit le monde éternel, &, selon l'opinion commune de ses commentateurs, l'ame mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant que cette maniere de penser étoit, il est vrai, d'un sage & d'un homme de bien, mais qu'elle manquoit de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisoient à leurs propres intérêts, & s'exposoient au ressentiment des polythéistes. Belle morale & digne d'un chef des philosophes (*Voyez* PLATON STILPON). Si nous en croyons Diogene Laërce, sa mort fut semblable à sa vie; il s'empoisonna, pour se soustraire à la colere de Médon. Mais S. Grégoire de Nazianze, S. Justin & d'autres écrivains, disent qu'il se précipita dans l'Euripe. Il laissa de Pythaïs une fille, qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus, roi de Lacédémone. Il avoit eu d'une autre concubine un fils, nommé *Nicomachus*, comme son aïeul: c'est à lui qu'il adressa ses livres de *Morale*. Le sort d'Aristote, après sa mort, n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il a été long-tems le seul oracle des écoles; & on l'a trop dédaigné ensuite. Le nombre de ses commentateurs, anciens & modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa mémoire a éprouvées, elles lui sont communes avec tous les fondateurs des sectes philosophiques, & tiennent autant aux caprices de la postérité qu'à la nature des systêmes enseignés. Diogene Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences qui n'ont rien de bien extraordinaire, & dont quelques-unes sont outrées ou fausses, d'autres trop recherchées. « Les sciences ont » des racines ameres; mais les » fruits en sont doux.... Il y » a la même différence entre » un savant & un ignorant, » qu'entre un homme vivant » & un cadavre.... L'amitié » est comme l'ame de deux » corps.... Il n'y a rien qui » vieillisse sitôt qu'un bienfait.... L'espérance est le » songe d'un homme éveillé.... » Soyons amis de Socrate & » de Platon, & encore plus de » la vérité.... Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, & de consolation dans » l'adversité ». Aristote confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple & son successeur dans le Lycée; mais ils ne sont pas parvenus en entier & sans altération jusqu'à nous (*Voy.* APELLICON). Les

plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique* & sa *Rhétorique*. Le précepteur d'Alexandre montra dans ce dernier ouvrage que la philosophie est le guide de tous les arts. Il creusa avec sagacité les sources du bel art de persuader. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, & qu'être éloquent, c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif & le judiciaire; sur les passions & les mœurs; sur l'élocution, sans laquelle tout languit; sur l'usage & le choix des métaphores, mérite d'être étudié. Aristote fit cet ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la maniere de son maître. Celui-ci avoit suivi la méthode des orateurs : son disciple crut devoir préférer celle des géometres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent; l'un & l'autre furent composés pour Alexandre. Quant à la philosophie, il mêle à des vues justes & profondes, des erreurs grossieres & des obscurités qui ont donné bien de l'exercice à ses commentateurs. Un de ses principes favoris est, que l'ame acquiert ses idées par les sens; principe combattu par de célebres métaphysiciens, & qui dans le sentiment même d'Aristote doit s'entendre *occasionnellement*, comme s'exprimoient les Arabes, c'est-à-dire, que les sens sont l'occasion des idées, que l'ame se forme elle-même des choses matérielles. « Mais il » y a, dit un philosophe, bien » des idées dont les sens ne sau» roient même être *l'occasion*. » Il n'y a rien que nous conce» vions plus distinctement que » notre pensée même, ni de » proposition qui puisse nous » être plus claire que celle-ci : » *Je pense, donc je suis*. Qu'on » nous dise, si l'on peut, par » quel sens sont entrées dans » notre esprit les idées de » l'être & de la pensée ». Sa *Rhétorique* a été traduite en françois, par Cassandre, & sa *Poétique*, par Dacier & le Batteux (*Voyez* ces articles). La meilleure édition des ouvrages d'Aristote est celle de Paris, au Louvre, 1619, donnée par Duval, en 2 vol. in-folio, grecs & latins. On peut consulter un ouvrage de Jean de Launoi : *De varia Aristotelis fortuna*, celui de Patricius, *Peripateticæ discussiones*, & un traité du P. Rapin, *Comparaison de Platon & d'Aristote*.

ARISTOTE de Chalcide, a écrit une *Histoire d'Eubée*, citée par Hypocration & par le Scholiaste Apollonius. — Diogene Laërce parle de plusieurs autres ARISTOTE, dont l'un gouverna la république d'Athenes, & publia des *Harangues* fort élégantes; l'autre écrivit sur l'*Iliade* d'Homere; un troisieme, natif de Cyrene, fit un *Traité de l'art poétique*, &c.

ARISTOTE, est le même que ALBERTI-ARISTOTILE. *Voyez* ce mot.

ARISTOTIME, tyran d'Elide, vivoit du tems de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouies, il fut tué dans un temple de Jupiter, par Thrasibule & Lampis, auxquels Hellanicus en avoit inspiré le dessein. Sa femme & ses deux

filles ſe pendirent de déſeſpoir avec leurs ceintures.

ARISTOXENE, de Tarente, en Italie, s'adonna à la muſique & à la philoſophie, ſous Alexandre-le-Grand, & ſous ſes premiers ſucceſſeurs. Des 453 volumes, dont Suidas le fait auteur, il ne reſte que ſes *Elémens harmoniques*, en 3 livres, qui eſt le plus ancien traité de muſique qui ſoit parvenu juſqu'à nous. Meurſius le publia à Leyde, en grec, en 1616, in-4°. Il avoit déjà paru en latin avec les *Harmoniques* de Ptolémée par Antonin Gogavin, Veniſe, 1561, in-4°. L'ouvrage d'Ariſtoxene reparut bien plus correct dans le Recueil des muſiciens grecs de Marc Meibomius, 2 vol. in-4°, à Amſterdam, 1652, avec de ſavantes notes.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, & lui écrivit une belle lettre dans une feuille quarrée, & ſcellée d'un cachet où étoit empreinte la figure d'un aigle qui tient un ſerpent dans ſes ſerres. Il lui faiſoit ſavoir qu'ils avoient trouvé dans leurs archives, que les Juifs & les Lacédémoniens n'avoient qu'une même origine, étant deſcendus d'Abraham; & qu'ainſi ils devoient n'avoir que les mêmes intérêts (*Voyez* le premier livre des Machabées, chap. 12).

ARIUS, pere des Ariens, naquit en Lybie, ou ſelon d'autres, à Alexandrie. Achillas, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge aſſez avancé, & le chargea de la prédication, & du gouvernement d'une de ſes égliſes. Son éloquence, ſes mœurs auſteres, ſon air mortifié ſembloient le rendre digne du ſacré miniſtere; mais ſon ambition le perdit. Après la mort du ſaint évêque Achillas, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été ſon ſucceſſeur, combattit la doctrine catholique ſur la divinité du Verbe. Il ſoutenoit que le Fils de Dieu étoit une créature tirée du néant, capable de vertu & de vice; qu'il n'étoit pas véritablement Dieu, mais ſeulement par participation, comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il exiſtoit avant tous les ſiecles, il affirmoit qu'il n'étoit point coéternel à Dieu. S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématiſa dans deux conciles en 319 & en 321. L'héréſiarque, retiré en Paleſtine, gagna des évêques, parmi leſquels Euſebe de Nicomédie & Euſebe de Céſarée furent les plus ardens (Quoique ce dernier trouve quelques défenſeurs parmi les critiques). Arius travailloit en même tems à répandre ſes erreurs parmi le peuple; il les mit en chanſons; ſon poëme, intitulé, *Thalie* (nom emprunté d'une piece efféminée de Sotade, poëte Egyptien), compoſé ſur des airs infâmes, n'eſt qu'un tiſſu d'impiétés & de louanges fades, qu'il ſe donnoit à lui-même. Euſebe de Nicomédie aſſembla un concile formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie & de la Paleſtine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il voulut auſſi faire entendre à Conſtantin que cette queſtion n'étoit qu'une

vaine subtilité : imposture, que les philosophes modernes ne cessent de répéter, & qui n'en est pas moins le comble de l'absurdité comme de l'impiété ; puisque la divinité de Jesus-Christ, fondée sur la consubstantialité du Verbe, est le dogme fondamental du christianisme ; & que si ce dogme n'est pas vrai, Jesus-Christ a établi une religion fausse. Il est clair d'ailleurs, que si les trois personnes divines, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, ne sont pas un seul Dieu, dans le sens le plus exact & le plus rigoureux, le christianisme, tel qu'il subsiste dans toutes les communions qui ne sont pas Ariennes ou Sociniennes, est un véritable Polythéisme, puisque nous rendons à ces trois personnes divines le même culte suprême. Entre les Païens & nous, il n'y aura point de différence, sinon qu'ils admettoient un plus grand nombre de dieux que nous, & que nous savons déguiser notre Polythéisme par des subtilités qui leur étoient inconnues. Enfin, Jesus-Christ a déclaré qu'il étoit venu dans le monde pour apprendre aux hommes à rendre à Dieu le culte d'adoration *en esprit & en vérité* ; or, il veut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere. S'il n'est pas un seul Dieu avec le Pere, ce culte est-il juste & légitime ? C'est une profanation & une impiété (*Voyez* EUTYCHÈS, NESTORIUS). Constantin comprit sans peine l'importance de la vérité qu'Arius attaquoit, il assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un concile œcuménique, où l'hérésiarque fut convaincu de ses erreurs, excommunié par les Peres, & condamné au bannissement par le prince. Décision, qui prouve contre les Sociniens, combien la foi de la divinité de J. C. étoit constante & générale avant le concile de Nicée, puisqu'elle y fut unanimement reconnue, comme une vérité ancienne & incontestable, & l'opinion contraire rejetée comme un blasphême. (*Voy.* PAUL DE SAMOSATHE). On remarque de plus que le concile, en condamnant Arius, anathématise nommément sa *Thalie* ; ce qui prouve qu'on n'avoit alors aucun doute sur l'infaillibilité de l'église en matiere de faits dogmatiques. Après trois ans d'exil, Constantin, à l'instigation d'un prêtre Arien, rappella Arius & ceux de son parti, qui avoient été anathématisés par le concile de Nicée. Cet hypocrite présenta à l'empereur une confession de foi, composée avec tant d'art qu'il étoit difficile d'y appercevoir les erreurs qu'on y avoit cachées sous le masque de la vérité. Arius revint triomphant à Alexandrie ; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite en 335 au concile de Tyr, auquel il présenta sa confession de foi captieuse, qui fut approuvée. Les Peres écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, préservé du venin de l'erreur par Saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avoit causé à Alexandrie, l'appella à Cons-

tantinople : il lui demanda s'il suivoit la foi de Nicée ? Arius le jura, en lui présentant une nouvelle profession de foi, où l'hérésie étoit couverte par des paroles tirées de l'Ecriture. Constantin ne soupçonnant point que l'hérésiarque le trompoit, fit ordonner à Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à la communion des fideles. Mais cet ordre resta sans effet, par un événement, qui en faisant triompher les Catholiques, donna au monde entier une preuve éclatante des arrêts secrets & redoutables de la justice divine. « On avoit choisi » un Dimanche (dit un historien qui rapporte la chose dans le plus intéressant détail), « pour » le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi sur le soir, » comme S. Alexandre continuoit de prier, l'orgueil impatient des Hérétiques leur » fit conduire Arius par la ville » comme en triomphe ; & lui-même, enchérissant sur leur » ostentation, se répandit en » discours insolens. La foule » étoit innombrable, & grossissoit de rue en rue. Comme » on approchoit de la place, » dite *Constantinienne*, & qu'on » appercevoit au fond de cette » place le Temple où l'hérésiarque devoit être rétabli, » il pâlit à la vue de tout le » monde, éprouva une soudaine frayeur, & de violens » remords. Il sentit en même » tems quelque besoin naturel. » Il entra dans un des lieux » publics, multipliés dans la » Nouvelle-Rome avec autant de magnificence que » tous les autres édifices. Il y » expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant une » grande abondance de sang, » avec une partie de ses entrailles, l'an 336 de J. C. ; » digne fin d'un impie, trop » semblable, pendant sa vie, au » perfide Judas, pour ne pas » lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce » dénouement effrayant, & » qui passa pour miraculeux, » causa autant d'abattement » aux Ariens, que d'espoir » aux fideles orthodoxes. Le » lieu de cette tragique scene » devint l'horreur publique ; & » par la suite, un Arien l'acheta, afin d'effacer ou d'affoiblir, en le convertissant » en un autre usage, la mémoire de cet opprobre ». Il s'en faut bien que son hérésie mourût avec lui. On est surpris & effrayé de toutes les scenes horribles que présente l'histoire de l'Arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des Ariens paroîtroient incroyables, si elles n'étoient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du tems, & de S. Athanase lui-même. L'Arianisme, timide dans ses commencemens, mit en œuvre la souplesse & l'artifice. Soutenu par la puissance impériale, il s'enhardit, & ne connut plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions. Il sembloit menacer l'église d'une destruction entiere ; mais il ne réussit point, parce que celui qui a fondé cette église, lui a promis que *les portes de l'enfer ne prévaudroient point contre elle*. Voyez S. ATHANASE.

ARLAUD, (Jacques-An-

toine) naquit à Geneve, en 1668. Il fut peintre de fort bonne heure, & fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat & son coloris brillant lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur & juge de tous les arts, disoit en parlant de sa miniature : » Les peintres en ce genre n'ont » fait jusqu'ici que des images ; » Arlaud leur a appris à faire » des portraits. Sa miniature » s'exprime aussi fortement que » la peinture à l'huile ». Ce prince se l'attacha, & le gratifia d'un appartement dans son château de S. Cloud, où Arlaud lui donnoit des leçons. Ses portraits étoient non-seulement ressemblans : ils avoient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'ame des personnes qu'il peignoit. Arlaud se retira ensuite à Geneve. Le grand-duc de Toscane, Jean Gaston, le dernier de l'illustre famille des Médicis, souhaita de joindre le portrait d'Arlaud à la grande collection des portraits des plus illustres peintres, faits par eux-mêmes, qu'on voit dans les galeries de Florence. Arlaud le lui envoya, & il reçut en reconnoissance une très-belle médaille d'or. Il mourut à Geneve en 1747. Il légua à la bibliotheque de cette ville, une collection de livres rares & curieux, & plusieurs bons tableaux anciens & modernes.

ARLES, (le cardinal d') *Voyez* ALEMAN Louis.

ARLINGTHON. *Voyez* BENNET.

ARLOTTO, curé de la paroisse de S. Juste à Florence, dans le XVe. siecle. Son nom de famille étoit *Mainardi* ; mais il n'est guere connu que sous celui d'*Arlotto*. Cet homme se rendit célebre de son tems par ses bons-mots, ses tours joyeux, & ses saillies originales. On en fit un recueil après sa mort sous le titre de *Facetie, Fabule, e Motti del Piovano Arlotto, Prete Fiorentino*. Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois. Il mourut en 1483 à 87 ans.

ARMACH ou ARMACHANUS. *Voyez* RICHARD D'ARMACH.

ARMAGNAC, (Jean d') cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, & frere de Jean III, & de Bernard connétable de France, fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1391 ; puis conseiller d'état en 1401, par le roi Charles VI ; & enfin cardinal par Pierre de Lune en 1409. Il mourut peu de tems après.

ARMAGNAC, (Bernard comte d') frere du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avoit fait la guerre pendant 20 ans avec distinction. La reine, femme de Charles VI, le fit venir à la cour, pour le mettre du parti des Orléanois : c'est delà qu'ils furent nommés *Armagnacs*. Le comte se fit acheter bien cher ; car outre l'épée de connétable qu'il reçut presque en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes & des finances. La liaison de la reine & du connétable, ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvoit pu-

bliquement la conduite de cette princesse, qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine voyant que le connétable avoit juré sa perte, & que le roi, prévenu contre elle, alloit l'exiler, prit la fuite, & alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris en juin 1418. Il eut beau se cacher; il fut décelé par un maçon, chez qui il s'étoit sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable, que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avoueroit où étoient ses trésors. Mais à quelques jours delà, sur le bruit qui se répandoit que lui & le chancelier en seroient quittes pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tirer de la conciergerie, & les massacra sur le champ dans la cour du palais.

ARMAGNAC, (Jean d') maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier & chambellan du roi Louis XI, étoit fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très-médiocre de capacité & de valeur. Il ne dut le bâton qu'à la faveur de Louis XI, car il n'avoit jamais servi.

ARMAGNAC, (George d') fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Isle-en-Jourdain, devint archevêque de Toulouse, co-légat & archevêque d'Avignon. Il fut fait cardinal en 1544 par Paul III, & mourut en 1585, à 85 ans, à Avignon, dans le couvent des Minimes qu'il avoit fondé, après avoir signalé dans plusieurs occasions son zele pour la religion catholique. Il protégea les gens-de-lettres, & en fit connoître plusieurs à François I.

ARMAGNAC, (Jean comte d'). *Voyez* l'article de Jean V, comte d'Armagnac, dans lequel il est parlé de ceux qui ont possédé depuis le comté d'Armagnac.

ARMAGNAC. *Voyez* NEMOURS, JACQUES D'ARMAGNAC.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *Voy.* CONTI.

ARMELLE, fille célebre par sa piété, née en 1606 à Campénac, dans le diocese de S. Malo, & morte à Vannes en 1671, fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernieres années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte de tous les exemples de vertu que cette fille lui avoit donnés, des lumieres extraordinaires qu'elle avoit en matiere de religion, des sentimens rares & sublimes qu'on ne supposeroit point dans son état. Les savans profanes ne conçoivent pas cette espece de phénomene, mais les hommes instruits dans les voies de Dieu, n'y voient rien d'étonnant. » J'entends une bonne ame qui » me parle de Dieu (dit le » P. Bourdaloue); je suis sur- » pris, en l'écoutant, de la » maniere dont elle s'explique. » Quel feu anime ses paroles! » quelle onction les accompa- » gne! elle s'énonce avec une » facilité que rien n'arrête; elle » s'exprime en des termes,

» qui, ſans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Être divin, des grandeurs de Dieu, des myſteres de Dieu, de ſes miſéricordes, de ſes jugemens, des voies de ſa providence, de ſa conduite à l'égard des élus, de ſes communications intérieures. J'admire tout cela, & je l'admire d'autant plus, que la perſonne qui me tient ce langage ſi relevé & ſi ſublime, n'eſt quelquefois qu'une ſimple fille, & qu'une domeſtique, qu'une villageoiſe. A quelle école s'eſt-elle fait inſtruire? Quels maîtres a-t-elle conſultés? quels livres a-t-elle lus. Ah, mon Dieu! il n'y a pas eu pour cette ame d'autre maître que vous-même & que votre eſprit. Il n'y a pas eu pour elle d'autre école que la priere, où elle vous a ouvert ſon cœur avec ſimplicité & avec humilité. Il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuſe du crucifix, qu'une continuelle attention à votre préſence, qu'une dévote fréquentation de vos ſacrés myſteres, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, & qu'un deſir ſincere de les accomplir. Voilà par où elle s'eſt formée; où plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il eſt poſſible à la foibleſſe humaine, que votre grace la formât, l'éclairât, l'élevât ». Sa *Vie* a été écrite par une Urſuline de Vannes, nommée *Sœur Jeanne de la Nativité*. Poiret la fit réimprimer en 1704, in-12, ſous ce titre: *L'Ecole du pur amour de Dieu*. On y raconte, qu'Armelle croyoit voir les diables ſous des figures horribles (*Voy.* S. ANTOINE L'HERMITE): qu'ayant ſans ceſſe l'eſprit préoccupé de l'objet ſacré de ſa flamme, elle ſerroit ce qu'elle rencontroit ſous ſes mains, & qu'elle demandoit: *N'eſt-ce point vous qui cachez le bien-aimé de mon cœur?* On dit qu'elle mourut d'un excès d'amour divin. On ne peut douter que ſa piété ne fût fort vive, ſa vertu pure & conſtante; & c'eſt mal-à-propos que des perſonnes, qui ont de la peine à goûter ce qui ſort de l'ordre ordinaire des choſes, ſe ſont formaliſées de quelques ſingularités dont les ames fortement émues ne peuvent toujours ſe défendre, ou par leſquelles il plaît à Dieu de les diſtinguer. On ne ſauroit cependant trop inculquer à ceux qui écrivent les vies des Saints ou des perſonnes illuſtrées par une piété particuliere, le ſage avis que leur donne un homme très-judicieux. « La conduite de Dieu à l'égard des ames à qui il fait part de ſes communications les plus intimes, a des myſteres cachés qu'il eſt inutile & quelquefois dangereux de dévoiler aux yeux du public. Outre que peu de perſonnes ſont en état de les comprendre, & que ce n'eſt pas dans les livres, mais à l'école du St.-Eſprit qu'on peut s'en inſtruire; ils deviennent ſouvent des pierres de ſcandale pour ceux auxquels Dieu n'en a pas donné l'intelligence. On ne ſauroit trop, ſelon l'avertiſſement du ſaint conducteur de Tobie,

» publier les œuvres par lesquelles le Seigneur veut bien manifester au monde sa puissance & sa bonté : mais il est certains secrets qu'il révele rarement, & uniquement aux ames en qui il juge à propos d'établir son regne d'une façon toute mystique, qu'il n'est pas, ordinairement parlant, à propos de divulguer. *Sacramentum Regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare & confiteri honorificum est.* Tob. 12 ». C'est encore à cette observation qu'on peut rapporter ces paroles de J. C. : *Nemini dixeritis visionem.* Matth. 17, & celles de S. Paul : *Audivitque arcana verba quæ non licet homini loqui.* 2. Cor. 12. *Voyez* Ste. CATHERINE de Sienne, RUSBROCH, THAULERE. M. Duché de Vancy a inséré un abrégé de la vie d'Armelle dans ses *Histoires édifiantes.* Le nom d'*Armelle* lui avoit été donné au baptême. (Il y a en Bretagne deux Saints qui ont porté le nom d'Armel). Ses parens étoient George-Nicolas & Françoise Néant, pauvres villageois, dont elle ne reçut qu'une éducation chrétienne.

ARMELLINO, (François) né à Pérouse d'une famille assez obscure, gagna la confiance de Léon X, qui le créa cardinal en 1517, lui donna le commandement de la marche d'Ancône, le fit intendant des finances, &c. Il perdit son crédit sous Adrien VI, mécontent des subsides dont il avoit chargé le peuple pour fournir de l'argent à son prédécesseur. Mais Clément VII le prit en amitié, lui donna l'archevêché de Tarente & d'autres bénéfices considérables. Il fut assiégé avec ce pape dans le château St. Ange, en 1527, & mourut de chagrin d'avoir perdu à la prise de Rome, tout ce qu'il possédoit dans cette ville. Mais comme il étoit fort riche en terres, & qu'il mourut sans testament, sa succession vint très-à-propos au pape pour payer sa rançon.

ARMINIUS, seigneur de la premiere noblesse des Chérusques, étoit tout jeune encore, lorsqu'il forma le projet de délivrer sa patrie du joug des Romains. Plein de bravoure, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant & dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général Romain, qui commandoit dans la Germanie, tandis que sous l'ombre du mystere il fit révolter les cantons les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, qui ignoroit la conspiration, marcha avec trois légions contre les rebelles; mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois & de montagnes, il apperçut trop tard qu'il étoit trahi, & en fut la victime. Arminius, qui avec ses troupes le suivoit sous prétexte de renfort, attaqua subitement les Romains, les tailla en pieces; & par un excès de cruauté, fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avoient été faits prisonniers. Ce barbare vainqueur défendit encore pendant quelque tems la liberté de ses compatriotes; mais ébloui par ses succès, il voulut en devenir l'oppresseur, & les assujettir à sa domination : ce fut la cause de sa perte. Il fut assassiné dans une conjuration en

ſa 37me. année, vers l'an 17 de J. C. On voit dans la cathédrale d'Hildesheim un pilier nommé *Irminſeul*, qu'on croit être une pierre conſacrée à Arminius, ou peut-être la baſe de ſa ſtatue. Cette pierre étoit devenue une idole des anciens Saxons, diſperſés par Charlemagne. Il eſt aſſez vraiſemblable que le nom de la ville de Hermanſtadt en Tranſylvanie, habitée par des Saxons, dérive d'*Arminius*, que les lexicographes Allemands traduiſent par *Herman* ou *Heerman* (chef d'armée). Voyez *Joann. Henr. Drumelii Lexicon. Ratisbonæ*, 1753, 3 vol. in-4°, art. *Arminius* & *Irminſula*.

ARMINIUS, (Jacques) chef de la ſecte de Arminiens ou Remontrans, naquit à Oude-Water, ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ſes études à Geneve, aux dépens des magiſtrats d'Amſterdam. Il fut obligé de ſortir de Geneve, parce qu'il marqua trop d'ardeur à ſoutenir la philoſophie de Ramus. Après diverſes courſes en Italie & en Suiſſe, il revint à Amſterdam, où il fut miniſtre 15 ans. On le choiſit enſuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde, en 1603. Les leçons qu'il donna ſur la prédeſtination, l'univerſalité de la rédemption, &c., mirent la diviſion parmi les Proteſtans. Ne pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignoit, c'eſt-à-dire, prédeſtinant les hommes au péché comme à la vertu, il donna dans un autre extrême, il affoiblit les droits de la grace, & releva trop ceux de la liberté. On le cita à la Haye, pour rendre compte de ſa doctrine. Les chagrins qu'il eſſuya, les fatigues de ſes voyages, l'accablerent au point qu'il en mourut en 1609. Il laiſſa pluſieurs diſciples, qui furent appellés *Arminiens*, & condamnés par les Calviniſtes rigoriſtes à Dordrecht, en 1618. Mais cette condamnation ſe tourna contre leurs adverſaires, & leur fit beaucoup plus de mal qu'aux Arminiens. « Ceux-ci, dit » Mosheim, attaquerent leurs » antagoniſtes avec tant d'eſ» prit, de courage & d'élo» quence, qu'une multitude de » gens fut perſuadée de la juſ» tice de leur cauſe. Quatre » provinces de Hollande refu» ſerent de ſouſcrire au ſynode » de Dordrecht; ce ſynode fut » reçu en Angleterre avec mé» pris, parce que les Anglicans » témoignoient du reſpect pour » les anciens Peres, dont au» cun n'a oſé mettre des bor» nes à la miſéricorde divine. » Dans les égliſes de Brande» bourg & de Brême, à Ge» neve même, l'*Arminianiſme* » a prévalu ». Mosheim ajoute que les Calviniſtes de France s'en rapprocherent auſſi, afin de ne pas donner trop d'avantage aux théologiens catholiques contre eux; mais il oublie l'acceptation formelle des décrets de Dordrecht, faite dans le ſynode de Charenton en 1623. Ou cette acceptation ne fut pas ſincere, ou les Calviniſtes ont rougi dans la ſuite de l'aveuglement de leurs docteurs. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'inconſéquence des Calviniſtes, aſſemblés à Dordrecht, a couvert la prétendue réforme d'un opprobre éternel. Après

avoir posé pour maxime fondamentale de cette réforme, que l'Ecriture-Sainte est la seule regle de foi, le seul juge des contestations en fait de doctrine, il étoit bien absurde de juger & de condamner les Arminiens, non par le texte seul de l'Ecriture-Sainte, mais par les gloses, les commentaires, les explications qu'il plaisoit aux Gomaristes d'y donner. Quand on jette les yeux sur les passages allégués par ces derniers dans le synode de Dordrecht, on voit qu'il n'y en a presque pas un seul à la lettre duquel ils n'ajoutent quelque chose, & que la plupart peuvent avoir un sens tout différent de celui qu'y donnent les Gomaristes. Les Arminiens en alléguoient de leur côté, auxquels les adversaires ne répondent point; de quel front peut-on dire qu'ici c'est l'Ecriture-Sainte qui décide la contestation, pendant que c'est le fond même sur lequel on dispute? (*Voyez* GOMAR, VORSTIUS). On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de *Opera theologica*, à Francfort, 1631 ou 1635, in-4°. Les principaux sont : I. *Disputationes de diversis Christianæ Religionis capitibus*. II. *Examen libelli Guillelmi Perkinsi de prædestinationis modo & ordine*. III. *Dissertatio de vero sensu Capitis VII ad Romanos*. IV. *Analysis Cap. IX ad Rom.*, &c.

ARNAUD, de Bresse en Italie, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine, pour débiter plus facilement ses erreurs. Il rejetoit le sacrifice de la Messe, la priere pour les morts, le baptême des enfans, le culte de la croix, &c. Il soutenoit que les évêques & les moines qui possédoient des terres, ne pouvoient manquer d'être damnés, & que les biens de l'Eglise appartenoient aux princes. Cette doctrine, prêchée dans un siecle où les brigands n'étoient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran, 1139. Arnaud anathématisé, se réfugia dans les montagnes de Suisse avec ses disciples. Il entretenoit toujours un parti puissant en Italie, & dans lui-même l'esprit inquiet & factieux de tous les sectaires. Il revint à Rome en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, & fit piller les palais des cardinaux. Le pape Eugene III, après plusieurs combats contre ce fanatique, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque tems après par le cardinal Gérard; & malgré les efforts des vicomtes de Campanie, qui l'avoient remis en liberté, il fut conduit à Rome, & condamné à mort en 1155. Mosheim, apologiste déclaré de tous les hérétiques, dit « qu'Arnaud de Bresse étoit » un homme d'une érudition » immense & d'une austérité » étonnante, mais d'un caractere turbulent & impétueux; » qu'il ne paroît avoir adopté » aucune doctrine incompatible avec l'esprit de la véritable religion; que les principes qui le firent agir ne fu-

» rent répréhensibles que parce » qu'il les poussa trop loin, & » qu'il les exécuta avec un » degré de véhémence qui fut » aussi criminel qu'imprudent; » qu'à la fin il fut la victime » de la vengeance de ses en» nemis, que l'an 1155 il fut » crucifié & jeté au feu ». Mosheim a sans doute oublié qu'Arnaud de Bresse étoit moine, & qu'il n'a laissé aucun ouvrage qui prouve son érudition; il ne falloit donc pas lui en supposer, après avoir peint tous les moines de ce tems-là comme des ignorans. Celui-ci condamnoit le baptême des enfans, le sacrifice de la Messe, &c. Il vouloit que l'on dépouillât les ecclésiastiques des biens qu'ils possédoient légitimement; il excita des séditions: nous reconnoissons là les principes & l'esprit des prétendus réformateurs; mais est-il compatible avec l'esprit de la véritable religion, qui défend de troubler l'ordre public, sur-tout à un moine sans autorité? Mosheim eût-il trouvé bon qu'un zélateur de la pauvreté évangélique lui eût ôté les deux abbayes qu'il possédoit? Arnaud de Bresse ne fut donc pas victime de la vengeance de ses ennemis, mais justement puni comme séditieux & perturbateur du repos public: il ne fut point crucifié, mais attaché à un poteau, étranglé & brûlé.

ARNAUD de Villeneuve, médecin du XIIIe. siecle, étant né vers 1235, s'adonna aux langues & aux sciences. Après avoir voyagé dans différens pays pour se perfectionner, il se fixa à Paris, où il exerça la médecine & l'astronomie. Il se mit à publier, que la fin du monde arriveroit infailliblement vers le milieu du XIVe. siecle. Il en fixa même l'année à 1335 ou 1345. Il soutenoit en même-tems, que le démon avoit perverti tout le genre humain, & fait périr la foi: que les moines seroient tous damnés; & que Dieu n'a menacé du feu éternel que ceux qui donnent mauvais exemple. Il ajoutoit à ces rêveries d'autres erreurs. L'université de Paris l'ayant condamné, il se retira en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Quelque tems après, ce prince l'ayant renvoyé en France, pour traiter Clément V, alors malade, il mourut sur le vaisseau qui le portoit, & fut enterré à Genes en 1313. Quinze propositions tirées de ses ouvrages furent condamnées après sa mort par l'inquisition de Tarragone, parce qu'elles avoient des sectateurs en Espagne. Ses Ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1504 & 1505, & à Bâle en 1585, in-fol. avec sa vie, & des Notes de Nicolas Taurellus. On a cru que le *Villanovanus*, auquel Postel attribue le livre *de tribus impostoribus*, étoit Arnaud de Villeneuve; mais la Monnoye prouve que c'est Michel Servet, qui a publié quelques ouvrages sous le nom de *Villanovanus*. Ce livre, du reste, n'est pas plus de l'un que de l'autre (*Voyez* Frédéric II, empereur). Ce médecin est le premier qui ait eu la scélératesse & la folie d'essayer la génération humaine par la chymie. Paracelse, qu'on regarde ordinairement comme l'auteur de cet absurde projet,

lui est postérieur de plus de deux siecles. On croit communément qu'Arnaud trouva l'esprit-de-vin, l'huile de térébenthine, & les eaux de senteur. *Voyez* sa Vie publiée à Aix, 1719, in-12, sous le nom de *Pierre Joseph :* elle est d'un littérateur Provençal, nommé *de Haitse.*

ARNAULD, abbé de Bonneval, ordre de S. Benoît, diocese de Chartres, étoit ami de S. Bernard, qui lui écrivit sa derniere lettre, peu de jours avant sa mort. Arnauld est auteur du second livre de la *Vie* de S. Bernard, attribué mal-à-propos, comme l'a prouvé D. Mabillon, à un autre ARNAULD, abbé de Bonneval en Dauphiné. Il passe pour être le véritable auteur des douze traités: *De operibus Christi cardinalibus*, attribués par quelques-uns, sans fondement, à S. Cyprien. Ils sont adressés au pape Adrien IV. On a encore de lui : I. *Tractatus de septem verbis Domini in cruce.* II. *Sermo de laudibus B. Mariæ*, dans la *Bibliotheque des Peres;* le P. Titelman, cordelier, & le P. Schott, jésuite, les ont publiés l'un & l'autre. III. *Tractatus de operibus sex dierum* publié par Denys Pertonnet de Melun, théologal d'Auxerre.

ARNAULD, (Antoine) fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement, & s'y distingua par plusieurs plaidoyers. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eut point de plus célebre que celle où Henri IV & le duc de Savoie assisterent. Il s'agissoit d'une femme qui accusoit un jeune homme du meurtre de son fils; Arnauld, avocat de la mere, gagna cette cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. « Les circonstances dans lesquelles il » fut fait, dit l'auteur des *Trois* » *siecles*, contribuerent beau» coup à le mettre en vogue » chez les ennemis de la so» ciété. Si on le lit aujourd'hui » de sang froid, on y remar» quera plutôt ce ton de cha» leur & d'emportement, qui » naît de la prévention, que » le caractere de cette vérita» ble éloquence, qui réunit » la vérité des faits à la force » de l'expression ». Il a été réimprimé en 1717, in-12, avec un plaidoyer de M. Chevalier, avocat au parlement, de l'an 1610. Il publia un autre ouvrage contre la société; il a pour titre : *Le franc & véritable discours au roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites*, in-8°. Henri IV, auquel il étoit adressé, n'en fit aucun cas, & ne laissa pas de rétablir les jésuites. Arnauld mourut en 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 20 enfans, dont 10 morts en bas-âge, 4 fils & 6 filles toutes religieuses. On l'accusoit d'être huguenot. Il est vrai qu'il étoit fort opposé à la Ligue; mais on prétend qu'il ne l'étoit pas moins à la religion prétendue réformée.

ARNAULD D'ANDILLI, (Robert) fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1588.

Il parut à la cour de bonne heure, & y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y eut beaucoup de crédit, & n'en fit usage que pour rendre service à ses amis. Balzac disoit de lui, « qu'il ne rougissoit point » des vertus chrétiennes, & » ne tiroit point vanité des » vertus morales ». A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il dit, en prenant congé de la reine-mere : « Que si Sa Majesté en- » tendoit dire qu'on faisoit des » sabots à Port-Royal, elle » n'en crût rien; mais que si » on lui rapportoit qu'on y » cultivoit des espaliers, elle » le crût, & qu'il espéroit en » faire manger des fruits à Sa » Majesté ». Il lui en envoyoit tous les ans, que Mazarin appelloit en riant *des fruits bénits*. » L'anecdote des sabots, dit » un auteur, paroît néanmoins » bien constatée; ce n'étoit » pas là d'ailleurs une imputa- » tion dont des solitaires hum- » bles & mortifiés dussent se » défendre. Si le fameux Pâ- » ris a passé une partie de sa » vie à faire des bas au mé- » tier, pourquoi d'autres saints » du parti auroient-ils rougi » de faire des sabots » ? Il mourut en 1674, à 85 ans. Son esprit & son corps conserverent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. La *Traduction des Confessions de S. Augustin*, in-8° & in-12. II. De l'*Histoire des Juifs de Josephe*, 5 vol. in-8° & in-12, plus élégante que fidelle, au jugement de plusieurs savans, & en particulier du Pere Gillet, Génovéfain, dernier traducteur de cet historien. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol. avec figures. III. *Des Vies des SS. Peres du désert, & de quelques Saintes*, écrites par des Peres de l'église, 3 vol. in-8°. IV. De l'*Echelle sainte de St. Jean Climaque*. V. Des *Œuvres de Ste. Thérese*, in-4°, 1670. VI. De celle *du B. Jean d'Avila*, in-fol. Ces traductions ont été bien accueillies, & l'on ne peut nier qu'elles n'aient contribué à entretenir parmi les Chrétiens l'esprit de piété & de foi. Celles qui sont faites sur le latin, sont plus exactes que celles qui sont faites sur le grec. Elles sont en général écrites d'un style clair & aisé. VII. *Mémoires de sa vie écrits par lui-même*, 2 vol. in-12, imprimés en 1734. Ces sortes d'écrits sont toujours le fruit de l'égoïsme, & quelque raffiné que soit l'amour-propre, on l'y reconnoît toujours (*Voy.* la fin de l'article ADRIEN, empereur). VIII. *Poëme sur la Vie de J. C.*, petit in-12. IX. *Œuvres chrétiennes en vers*, & plusieurs autres ouvrages. L'auteur du *Projet de Bourg-fontaine* a cru que les A. A. de la Relation de FILLEAU, désignoient Arnauld d'Andilli. *Voyez* FILLEAU.

ARNAULD, (Henri) frere du précédent, naquit à Paris en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la priere du fameux Pere Joseph, capucin; mais les querelles que le

le droit d'élire occasionna, l'empêcherent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins & Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zele pour l'intérêt de sa patrie & pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, & lui éleva une statue. Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers, l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocese, & ce fut pour convertir le prince de Tarente, & pour le réconcilier avec le duc de la Tremouille, son pere. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, ce prélat calma la reine mere, qui s'avançoit pour l'en punir, & lui dit un jour en la communiant : *Recevez, Madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la Croix*. Cette morale étoit autant dans son cœur que sur ses levres. On disoit de lui, *que le meilleur titre pour en obtenir des graces étoit de l'avoir offensé*. Il étoit le pere des pauvres & la consolation des affligés. La priere, la lecture, les affaires de son diocese occupoient tout son tems. Quelqu'un lui représentant qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser; il lui dit : *Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque*. Il fut fidele au roi, dans la guerre des princes. Il signa le Formulaire, après l'avoir refusé, & fit sa paix non sans quelque subterfuge avec Clément IX. (*Voyez* ce mot.). « Il ne faut pas juger trop sévérement, dit un théologien judicieux & modéré, quelques hommes célebres qui, dans les premiers tems du jansénisme, ont témoigné du goût pour cette hérésie naissante. Elle avoit alors tellement réussi à prendre les dehors de la piété, de l'austérité, du zele, & même de l'attachement à l'église catholique, que bien des personnes ont pu être les dupes de l'hypocrisie. Les scenes scandaleuses de S. Médard, les farces sacrileges des secouristes, le schisme formel de la prétendue église d'Utrecht, n'avoient pas encore eu lieu. Le jugement de l'Eglise s'est manifesté par des décisions plus formelles & plus soutenues, par des décrets pontificaux solemnellement & universellement reçus, par la conviction complette & générale de tous les catholiques ; tous les subterfuges du parti, toutes les subtilités des dogmatisans opiniâtres dans l'erreur, ont été confondus ; les apparences de la piété ont fait place au libertinage & au philosophisme. L'illusion qui a pu exister d'abord, s'est dissipée : & il ne faut pas douter que bien des gens qui ont paru favorables au parti, se garderoient bien de l'être aujourd'hui ». On sent bien que cette réflexion ne regarde pas les fondateurs, les chefs, & les principaux agens. Arnauld mourut en 1692, à l'âge de 95 ans. Ses Négociations à la cour de Rome & en différentes cours d'Italie, ont été publiées à Paris en 1748, 5 vol. in-12, long-

tems après sa mort. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, & des particularités intéressantes, défigurées quelquefois par l'esprit de prévention.

ARNAULD, (Antoine) frere du précédent, né en 1612, fit ses humanités & sa philosophie aux colleges de Calvi & de Lisieux. Il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictoit le traité de la grace, & s'éleva contre son professeur. Dans son acte de tentative, soutenu en 1635, il mit en these des sentimens sur la grace, entiérement opposés à ceux qu'on lui avoit dictés, & les défendit avec une vivacité qui annonçoit ce qu'il feroit plus tard. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1641, & en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang; promesse que font depuis tous les docteurs. Deux ans après il publia, avec l'approbation de quelques évêques, & de 24 docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente Communion*, auquel il auroit pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paroissoit être écrit; mais il fut défendu encore plus vivement. Les disputes sur la grace lui donnerent bientôt occasion de déployer son éloquence sur une autre matiere. Un prêtre de S. Sulpice ayant refusé l'absolution à M. le duc de Liancourt, qui s'étoit extraordinairement signalé dans la défense du livre de Jansenius, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion. On en tira deux propositions, qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La premiere, qu'on appelloit de droit, étoit ainsi conçue: « Les Peres nous » montrent un juste en la per» sonne de St. Pierre, à qui » la grace, sans laquelle on » ne peut rien, a manqué dans » une occasion où l'on ne sau» roit dire qu'il n'ait point pé» ché ». La seconde, qu'on appelloit de fait: « L'on peut » douter que les cinq proposi» tions condamnées par Inno» cent X & par Alexandre VII, » comme étant de Jansenius, » évêque d'Ypres, soient dans » le livre de cet auteur ». Arnauld n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclu de la Faculté. Quelque tems auparavant, il avoit pris le parti de la retraite. Il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrace, & n'en sortit qu'à la prétendue paix de Clément IX en 1668 (*Voyez* Clément IX). Il fut présenté au nonce, à Louis XIV, & à toute la cour. On l'accueillit, comme le méritoient ses talens, & le desir qu'il faisoit paroître de jouir du repos que donne la soumission à l'Eglise. Il travailla dès-lors à tourner contre les Calvinistes les armes dont il s'étoit servi contre la Sorbonne & les évêques. Ces tems heureux produisirent la *Perpétuité de la Foi*, le *Renversement de la Morale de J. C. par les Calvinistes*, & plusieurs autres ouvrages de controverse qui le firent redouter des Protestans. Il sembloit que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatiser, troubla bientôt ce calme passager.

Arnauld, devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevoit, & cru dangereux par Louis XIV, se retira dans les Pays-Bas, en 1679, loin de l'orage qui le menaçoit. Son *Apologie du Clergé de France & des Catholiques d'Angleterre, contre le ministre Jurieu*, fruit de sa retraite, souleva la bile du prophete protestant. Cet écrivain lança un libelle intitulé: l'*Esprit de M. Arnauld*, dans lequel il maltraitoit étrangement ce docteur, qui refusa d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le P. Malebranche, qui avoit embrassé des sentimens différens sur la grace, les développa dans un traité, & le fit parvenir à Arnauld. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; ce qui n'étoit point un procédé bien généreux: n'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part & d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes & de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquoit pas le traité *De la nature & de la grace*; mais l'opinion *que l'on voit tout en Dieu*, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avoit lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage: *Des vraies & des fausses idées*. Il prenoit ce chemin, qui n'étoit pas le plus court, pour apprendre (disoit-il) à Malebranche à se défier de ses plus cheres spéculations métaphysiques, & le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grace. Malebranche se plaignit de ce qu'une matiere dont il n'étoit nullement question, avoit été choisie, parce qu'elle étoit la plus métaphysique, & par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables: que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, & veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. On sent que le génie d'Arnauld étoit tout-à-fait guerrier, & celui de Malebranche fort pacifique. Arnauld avoit un parti nombreux, qui chantoit victoire pour son chef, dès qu'il paroissoit dans la lice. Ses *Réflexions philosophiques & theologiques sur le traité de la nature & de la grace*, publiées en 1685, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses partisans; mais Malebranche le fut aussi aux yeux de ses disciples, & même au jugement des gens qui n'avoient aucun intérêt dans la querelle. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles en 1694 (*). Malebranche lui avoit déclaré

(*) Quoique l'on convienne assez généralement qu'il est mort à Bruxelles, il y a des disputes sur le lieu de sa sépulture. Un historien du tems, en parlant de son cœur transporté à Port-Royal, dit: " Quel-
,, que dévotion qu'on ait pour le cœur, ce n'est que la petite reli-
,, que, le corps est la grande; mais tout le monde ne sait pas où il
,, repose. On en tient le lieu fort secret, sans doute ponr empêcher

» qu'il étoit las de donner au » monde un spectacle, & de » remplir le *Journal des Savans* » de leurs pauvretés récipro- » ques ». Les partisans de Jansenius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient eu. Son cœur fut apporté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Santeuil & Boileau lui firent chacun une épitaphe, l'un en latin, & l'autre en françois. Personne n'étoit né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célebre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction dangereuse plongea pendant 60 ans dans des controverses toujours longues & souvent inutiles, & dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Il vécut jusqu'à 82 ans, dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique; lui dont le neveu avoit été ministre d'état, lui qui, si on en croit ses disciples, auroit pu être cardinal : & cela pour des opinions qu'il ne croyoit pas lui-même (*Voy.* JANSENIUS). Le plaisir d'être chef de parti, lui tint lieu de tout. Il avoit si grande peur d'être reconnu en Flandres, & qu'on n'exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Eglise, que sentant approcher sa derniere heure, il aima mieux expirer entre les bras du P. Quesnel son disciple, qui lui administra le Viatique & l'Extrême-Onction, quoiqu'il n'eût pas ces pouvoirs, que d'appeller un prêtre approuvé de l'ordinaire. On a sous son nom environ 140 vol. in-fol., ou en différens formats, dont un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou leur assurer la vogue par l'autorité d'un grand nom. On peut les diviser en 5 classes : la premiere composée des livres de belles-lettres & de philosophie. I. *Grammaire générale & raisonnée*, avec M. Lancelot, publiée de nouveau en 1756, sous ce titre: *Grammaire générale & raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler*, &c.; *par Messieurs de Port-Royal : nouvelle édition, augmentée des Notes de M. Duclos, de l'Académie Françoise, & d'un supplément par M. l'abbé Fromant*, in-12. II. *Elémens de Géométrie*. III. *La*

„ la multitude de pélerinages qui s'y feroient faits, & dont les suites „ auroient été à craindre „. Le convulsionnaire, auteur du *Dictionnaire Janséniste*, en 6 tomes, le dit enterré dans l'église paroissiale de Ste. Catherine à Bruxelles, *au bas d'une chapelle près du chœur;* & par une contradiction singuliere, il lui applique avec autant d'indécence que de fanatisme ces paroles du texte sacré, au sujet de la sépulture de Moïse : *Et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in præsentem diem* (*Voyez* des réflexions fort sensées sur ce sujet dans le *Dict. Hist.* de Ladvocat, préface de l'édit. de 1764, pag. xxv,). Des personnes bien instruites assurent qu'Arnauld est enterré sous le maître-autel de l'église des Oratoriens de Lacken près de Bruxelles. Quelques-uns prétendent que le cadavre de Quesnel y est aussi, ayant été transporté de Hollande, dit-on, pour faire compagnie à celui de son prédécesseur dans la suprématie janſénienne..

Logique, ou l'Art de penser, avec Nicole : livre fort méthodique, propre à faire saisir les regles d'une bonne logique. IV. *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*, à Paris, en 1695, adressées à Dubois. On peut voir l'occasion & le jugement de cet ouvrage dans la *Bibliotheque françoise* de l'abbé Goujet. V. *Objections sur les méditations de Descartes*. VI. Le *Traité des vraies & des fausses idées*, à Cologne, en 1683. La IIe. classe des ouvrages sur les matieres de la grace, dont on trouve une liste fort longue dans le Dictionnaire de Moréri. Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques & théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulieres, si l'on en excepte la traduction des livres de S. Augustin, de la correction, de la grace, &c. La IIIe., des livres de controverse contre les Calvinistes. I. *La perpétuité de la Foi* : ouvrage auquel il avoit eu, dit-on, beaucoup de part, & qu'il publia sous son nom, comme Nicole son coopérateur l'avoit desiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X, & Innocent XI, lui firent écrire des lettres de remercîment. Plusieurs écrivains ont assuré que cet ouvrage est entiérement de Nicole, & qu'il ne fut attribué à Arnauld, ainsi que plusieurs autres, que pour rehausser la célébrité & l'autorité du chef du parti ; place qu'il paroissoit être particuliérement propre à remplir, étant frere de l'évêque d'Angers, d'Arnauld d'Andilli, de la mere Angélique, & cousin du duc de Liancourt : & l'on ne peut douter que sa grande réputation ne fût l'ouvrage de sa secte, bien plus que celui de sa science. Les Jansénistes ne l'appelloient que le *grand Arnauld*. « Parmi les esprits factieux, dit un célebre » orateur, être leur adhérent » c'est le souverain mérite ; » n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes » dévoué à leur parti, ne vous » mettez pas en peine d'acquérir de la capacité, de la » probité. Votre dévouement » vous tiendra lieu de tout le » reste. Caractere particulier » de l'hérésie, dont le propre » a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs & ses » sectateurs, & d'abaisser jusqu'au néant ceux qui osoient » l'attaquer & la combattre. » La maniere des hérésiarques » étoit de s'ériger eux-mêmes » premiérement, & puis leurs » partisans & leurs associés, en » hommes rares & extraordinaires ; tout ce qui s'attachoit à eux, devenoit grand ; » le seul titre d'être dans leurs » intérêts, étoit un éloge achevé ; il n'y avoit parmi eux, » à les entendre, que des génies sublimes, que des prodiges de science & de vertu ». (Bourd. *Serm. sur l'Aveugle-né*). II. *Le renversement de la Morale de J. C. par les Calvinistes*, en 1672, in-4°. III. *L'impiété de la Morale des Calvinistes*, en 1675. IV. *L'Apologie pour les Catholiques*. V. *Les Calvinistes convaincus de dogmes impies sur la Morale*. VI. *Le prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwel*. L'auteur du

Siecle de Louis XIV prétend que ce livre n'eſt pas d'Arnauld, parce que le ſtyle du titre reſſemble à celui du P. Garaſſe ; il ne connoiſſoit ſans doute pas l'abondance des termes que M. Arnauld trouvoit ſous ſa main, quand ſon zele s'enflammoit. Cet ouvrage a toujours paſſé pour être de lui; on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fît imprimer, & qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La IVe., des écrits contre les jéſuites, parmi leſquels on diſtingue la *Morale pratique des jéſuites*, en 8 vol. qui ſont preſque tous d'Arnauld, à l'exception du premier, & d'une partie du ſecond. Il y a dans cet ouvrage certaines choſes vraies, beaucoup d'altérées, & un plus grand nombre d'exagérées. On peut mettre dans cette 4me. claſſe tous les écrits contre la morale relâchée, dont il étoit un des plus ardens ennemis (*Voy.* PONTCHASTEAU). La Ve., des écrits ſur l'Ecriture-Sainte. I. *Hiſtoire & Concorde évangélique*, en latin, 1653. II. La *Traduction du Miſſel, en langue vulgaire, autoriſée par l'Ecriture-Sainte & par les Peres*, faite avec de Voiſin. *Voy.* une réflexion de Fénélon, à l'article EUSTOCHIUM. III. *Défenſe du Nouveau-Teſtament de Mons, contre les Sermons de Maimbourg*, avec Nicole ; & quelques autres écrits ſur la même matiere, &c., &c. On a imprimé après ſa mort 9 vol. de Lettres, qui peuvent ſervir à ceux qui voudront écrire ſa vie. Le Pere Queſnel en publia une avec des pieces relatives & des écrits poſthumes : on y trouve une réponſe aux reproches qu'on lui avoit faits, de ſe ſervir de termes injurieux contre ſes adverſaires ; elle a pour titre : *Diſſertation ſelon la méthode des Géometres, pour la juſtification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde eſtime durs.* Il veut y prouver, par l'Ecriture & par les Peres, qu'il eſt permis de combattre ſes adverſaires avec des traits vifs, forts & piquans. Il ne ſongeoit pas que ſes adverſaires n'étoient, pour l'ordinaire, pas ceux de l'Ecriture & des Peres, & qu'un zele enflammé contre les ennemis de Dieu eſt très-différent de celui qui brûle pour des opinions & l'honneur d'un parti. Cette apologie ne pouvoit donc juſtifier ſon ſtyle âpre & inſultant. Nous finirons ce long article par une réflexion du pieux réformateur de la Trappe, M. de Rancé. « Enfin, voilà M. » Arnauld mort (écrivoit-il à » l'abbé Nicaiſe, chanoine de » Dijon); après avoir pouſſé ſa » carriere auſſi loin qu'il a pu, » il a fallu qu'elle ſe ſoit ter» minée. Son érudition & ſon » autorité étoient d'un grand » poids pour le parti. Heureux » qui n'en a point d'autre que » celui de J. C.! » *Voy.* JANSENIUS, PARIS, MONTGERON, ROCHES Jacques.

ARNAULD, (Antoine) abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnauld d'Andilli, paſſa quelques années dans le ſervice. Il ſe retira depuis auprès de ſon oncle, l'évêque d'Angers, & mourut en 1698. Il a laiſſé des Mémoires, 1756, 3 vol. in-12.

ARNAULD, (Simon) marquis de Pompone, frere du précédent, & neveu du célebre Antoine Arnauld de Port-Royal, fut employé, dès l'âge de 23 ans, en Italie, en qualité de négociateur. Il y conclut plusieurs traités, & fut ensuite intendant des armées du roi à Naples & en Catalogne, ambassadeur extraordinaire en Suede, l'an 1665. Il y demeura trois ans, & remplit cette place une seconde fois en 1671. La même année il mourut un secrétaire d'état. « Je fus quel-» que tems à penser à qui je » ferois avoir cette charge (dit Louis XIV, dans un mémoire déposé à la bibliotheque du roi); « & après » avoir bien examiné, je trou-» vai qu'un homme, qui avoit » long-tems servi dans des am-» bassades, étoit celui qui la » rempliroit le mieux. Je lui » fis mander de venir. Mon » choix fut approuvé de tout » le monde.... Mais l'emploi » que je lui ai donné, se trou-» voit trop grand & trop éten-» du pour lui.... Enfin il a fallu » que je lui ordonne de se re-» tirer, parce que tout ce qui » passoit par lui, perdoit de » la grandeur & de la force » qu'on doit avoir en exé-» cutant les ordres d'un roi » de France ». Arnauld fut privé du ministere des affaires étrangeres en 1679. Sa disgrace n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu & d'esprit. Ces qualités le faisoient chérir dans le monde; & il préféroit quelquefois les agrémens des sociétés où il plaisoit, aux affaires. Le roi lui conserva le titre de ministre d'état, avec la permission d'entrer au conseil. On a de lui la Négociation de sa premiere ambassade en Suede. Il mourut en 1699, à 81 ans.

ARNAULD, (Henri-Charles) plus connu sous le nom de *l'abbé de Pompone*, naquit en 1662 à La Haye, où le marquis de Pompone étoit ambassadeur. Sa naissance procura au désintéressement de son pere, une occasion de triomphe. Les Etats-Généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonts-baptismaux. Cet honneur apportoit à l'enfant une pension viagere de 2000 écus. Le marquis de Pompone remercia les Etats, pour éviter dans ses négociations l'embarras de la reconnoissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pompone fut pourvu de l'abbaye de S. Maixent; neuf ans après le roi l'ayant nommé à celle de S. Médard, il remit la premiere. En 1699, il perdit son pere. Louis XIV voulut bien soulager sa douleur, en la partageant; ce prince lui dit: *Vous pleurez un pere que vous retrouverez en moi, & moi je perds un ami que je ne retrouverai plus.* L'abbé de Pompone, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs, comme au milieu des succès. La fermeté faisoit son caractere. Dans la charge de commandeur, chancelier, garde-des sceaux & surintendant des finances & des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, & eut le bonheur d'y réussir. L'abbé de Pompone fut élu membre de l'académie des inscriptions

en 1743, & quoique dans un âge avancé, il n'avoit pas renoncé au commerce des muses. Il mourut en 1756.

ARNAULD, (Angélique), sœur d'Antoine Arnauld, abbesse de Port-Royal-des-Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'ancienne discipline de l'ordre de S. Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la Sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes, parce qu'elle vouloit y accréditer en même-tems les nouvelles erreurs qu'elle avoit introduites à Port-Royal. Elle mourut en 1661. Sa sœur, la mere AGNÈS, publia 2 livres, l'un intitulé : *L'image de la Religieuse parfaite & imparfaite*, Paris, 1665, in-12; & l'autre : *Le chapelet secret du S. Sacrement*, 1663, in-12, accusé d'erreurs par quelques docteurs, & supprimé à Rome. La mere Agnès mourut en 1671. Elles étoient cinq sœurs religieuses dans le même monastere, toutes très-opposées à la signature du formulaire, & fortement occupées des disputes sur la grace. Comme si *la simple foi*, dit Bossuet, *ne valoit pas mieux que tout cela*, sur-tout pour des filles, & plus encore pour des filles consacrées à Dieu, dont l'humilité & la docilité doivent être les premieres qualités.

ARNAULT, (François) seigneur de Laborie, gentilhomme de Périgord, né au commencement du XVIe. siecle, embrassa l'état ecclésiastique, & s'y distingua par ses mérites & ses emplois. Il fut doyen de Carenac, prieur de Lurcy, archidiacre de Bordeaux & chancelier de l'université de cette ville. Il mourut à Périgueux, en 1607, dans un âge avancé. On a de lui : I. *Les antiquités de Périgord*, 1577; ouvrage fort rare. II. *L'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564. C'est une apologie des femmes nobles, bonnes & honnêtes. III. *Traité des Anges & des Démons*, traduit du latin de Jean Maldonat, Rouen, 1619, in-12.

ARNDT, (Jean) *Arndtius*, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine; mais cette science ne l'ayant pas empêché d'être dangereusement malade, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissoit. Il fut successivement ministre en son pays, à Quedlimbourg & à Brunswick. Les traverses qu'il essuya, les erreurs qu'on lui attribua, l'obligerent de se retirer à Isleb. Georges, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises du duché de Lunebourg. Il mourut en 1621. On a de lui un ouvrage célebre, intitulé : *Du vrai Christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°. & en françois par Samuel de Beauval; il veut y prouver que le déréglement des mœurs qui régnoit alors parmi les Protestans, ne venoit que de ce qu'ils rejetoient les bonnes œuvres, & qu'ils se contentoient d'une foi stérile. Il avoit beaucoup lu, beaucoup médité Taulere, Thomas à Kempis, S. Bernard, & les au-

tres auteurs ascétiques. Il eût fallu commencer par embrasser la vraie foi, que ces écrivains professoient, & ne chercher qu'ensuite à recueillir chez eux des lumieres mystiques. Luc Osiander, théologien de Tubinge, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium Theologicum.*

ARNDT, (Josué) professeur de logique à Rostoch, prédicateur de la cour & conseiller ecclésiastique du duc de Mecklenbourg, mourut à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1687, à 61 ans. On a de lui : I. *Miscellanea Sacra*, 1648, in-8°. II. *Anti-Vallembourg*, Gustrou, 1664, in-4°. III. *Clavis antiquitatum Judaïcarum*, Leipsig, 1707, in-4°. Son fils Charles, professeur de poésie & d'hébreu dans l'école de Melchin, est mort en 1721, & a laissé plusieurs *Dissertations poëtiques* dans les *Mélanges de Leipsig.*

ARNISÆUS, (Henningus) naquit à Halberstadt, & mourut en 1635. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt; il voyagea en France & en Angleterre. Le roi de Danemarck l'appella à sa cour, & le fit son conseiller & son médecin. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, de jurisprudence & de médecine : I. *De auctoritate Principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°. Il y enseigne cette maxime si favorable à la paix des gouvernemens, que le peuple ne peut en aucun cas porter atteinte à l'autorité du prince. II. *De jure Majestatis*, 1610, in-4°. III. *De jure Connubiorum*, 1613, in-4°. IV. *De subjectione & exemptione Clericorum*, in-4°. V. *Lectiones politicæ*, in-4°. VI. *De lue venerea*, in-4°. VII. *Observationes Anatomicæ*, 1610, in-4°, &c., &c.

ARNOBE l'ancien, (*Arnobius*) enseigna la rhétorique à Sicca en Afrique, sa patrie. Lactance fut son disciple. Il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, & signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les Gentils*, Rome, 1542, in-fol.; Amsterdam, 1651, in-4°. La meilleure édition est celle de Paris, 1666, à la suite des Œuvres de S. Cyprien. Il n'étoit pas encore baptisé, lorsqu'il composa cet ouvrage, & ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mysteres, il lui échappa quelques méprises. D. Le Nourry & D. Cellier l'ont justifié sur plusieurs articles. Le P. Petau a jugé trop sévérement quelques-unes de ses expressions touchant le mystere de la Trinité. Ce qu'il dit contre le paganisme, est assez solide; ses preuves pour le christianisme sont moins heureuses. Il a dans son style la véhémence & l'énergie des Africains; mais il écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, & des phrases obscures & embarrassées. S. Jerôme raconte qu'avant sa conversion il étoit un des plus ardens sectateurs du paganisme; qu'il étoit très-habile dans la théologie païenne, & très-ennemi du christianisme, auquel il fut appellé, ajoute ce Pere, par des avertissemens que le ciel lui donna en songe (*somniis compulsus*). Les historiens les plus estimés rapportent divers exem-

ples de conversions qui s'opérerent dans ces tems orageux pour l'église, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une maniere surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusebe, l. 6, c. 5, de S. Basilide, soldat. Mais rien de plus remarquable que ce qu'a écrit le savant & solide Origene (*Lib. contra Celsum*). » Plusieurs, dit-il, ont embrassé le christianisme par » l'esprit de Dieu, qui frappoit » leurs ames d'une impression » subite, & qui leur envoyoit » des visions tant le jour que la » nuit; en sorte qu'au-lieu de » rejeter la parole divine, ils » devenoient disposés à y conformer leur vie. J'en ai vu » plus d'un exemple...... Je » prends Dieu à témoin que » mon but est de faire aimer la » religion de J. C., non par des » contes inventés à plaisir, » mais par la vérité, & par le » récit de ce qui est arrivé en » ma présence ». Arnobe mourut vers 320. Trithême a eu tort de lui attribuer un *Commentaire sur les Psaumes*; il est d'Arnobe-le-Jeune, qui suit.

ARNOBE le jeune, étoit, dit-on, moine de Lerins, vers 460, ou selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille, qui attaquerent quelques points de la doctrine de S. Augustin & de ses disciples dans le Ve. siecle. Il est auteur d'un Commentaire sur tout le texte du Psautier, qui parut à Bâle, 1537 & 1560, in-8°; à Paris, 1539, in-8°, & enfin dans la *Bibliotheque des Peres*. Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Le semi-pélagianisme reproché à cet auteur, est particuliérement fondé sur le passage suivant: *De même que la grace précede la volonté, la volonté précede aussi la grace, car vous n'êtes pas baptisé avant de vouloir croire.* Les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* remarquent qu'on peut donner à ces paroles un sens catholique; d'autres en ont jugé moins favorablement.

ARNOLD-MELCHTAL. *Voyez* MELCHTAL.

ARNOLD, (Géofroi) ministre de Perleberg, l'un des plus ardens défenseurs de la secte des *Piétistes*, secte protestante d'Allemagne, qui se pique d'être plus réguliere que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise & des Hérésies*, Leipsig, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la Théologie Mystique*, est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beaucoup d'autres en allemand, qui ne sont lus que par ceux dont l'imagination n'est pas mieux réglée que celle de l'auteur.

ARNOLDUS, (Nicolas) ministre protestant, né à Lesna, en 1618. Après avoir parcouru différentes villes, croyant par ces sortes de pélerinages perfectionner ses talens: il fut recteur en 1639 de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franeker dans la Frise, il se fit une certaine réputation par ses sermons, & mourut en 1680. On a de lui: I. La *Réfutation du Catéchisme des Sociniens*. II. Un *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux*. III. Un ouvrage intitulé: *Lux in tenebris, &c.*, Leipsig, 1698, in-8°. C'est une explication des paf-

ſages de l'Ecriture dont les Sociniens abuſoient. Ce qu'il y a d'eſtimable dans les écrits de ce prédicant, c'eſt qu'au-lieu de s'acharner, à l'exemple de ſes confreres, contre l'Egliſe catholique, il tourne preſque toujours ſes armes contre les ennemis de la divinité de J. C.

ARNON, chanoine régulier, floriſſoit dans le XIIe. ſiecle. Il fut doyen de la communauté de Reicherspergh en Baviere, & mourut le 30 janvier 1175. C'étoit un homme recommandable par ſa piété, ſa ſcience & ſon zele pour la réforme des congrégations des chanoines réguliers, comme on le voit dans un ouvrage intitulé : *Scutum Canonicorum*, où il parle de la façon de vivre, des coutumes & des obſervances des chanoines réguliers de ſon tems. Il y a beaucoup de piété & d'onction dans cet écrit ; il y ſoutient que l'état de chanoine régulier peut être auſſi parfait que celui de moine. Ce n'eſt pas une des moindres pieces du recueil publié par Raimond Duelli ſous le titre de *Miſcellanea*, Ausbourg, 1723, in-4°. Arnon ne fut pas moins zélé pour la doctrine de l'Egliſe & contre ceux qui l'attaquent. Il compoſa un bon ouvrage contre Folmar, prévôt de Treiffenſtein, en Franconie, qui débitoit des erreurs touchant l'Euchariſtie. On peut voir ſur cet ouvrage *Bibliotheque des Peres*, édit. de Cologne, tom, 13, & l'*Auctarium* d'Aubert le Mire.

ARNOUL, fils de Carloman, roi de Baviere & d'Italie, duc de Carinthie l'an 880, fut déclaré roi de Germanie en 887, & couronné empereur à Rome en 896. Il avoit paſſé en Italie, pour s'emparer de la ſucceſſion de ſon oncle Charles-le-Gros. Il mit le ſiege devant Spolette. On prétend qu'une femme lui fit prendre un breuvage empoiſonné par un de ſes domeſtiques, & que ce poiſon le mina lentement. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il repaſſa les Alpes pour la 3e. fois, avec un corps malade, un eſprit inquiet, & une armée délabrée. Il mourut en 899, devant Fermo, dont il faiſoit le ſiege. Il laiſſa l'Allemagne dans une grande confuſion.

ARNOUL, (S.) évêque de Metz l'an 614, exerça pluſieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Auſtraſie. Après la mort de ſon épouſe, il entra dans l'état eccléſiaſtique, fut nommé à l'évêché de Metz. Clotaire II ayant diviſé ſes états en 622, & fait ſon fils Dagobert roi d'Auſtraſie, il mit S. Arnoul avec Pépin de Landen à la tête du conſeil du jeune prince. Tandis que le Saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire & de bonheur. Mais Arnoul ne pouvant plus réſiſter au deſir qu'il avoit de ne plus s'occuper des choſes de la terre, alla ſe cacher dans les déſerts des Voſges. S. Arnoul avoit eu de Dode ſa femme deux fils, dont l'un, nommé *Anchiſe*, fut pere de Pépin-Hériſtel, qui eut pour fils Charles Martel, duquel les rois de France de la ſeconde race ſont deſcendus. La Vie de ce ſaint évêque, écrite avec fidélité par ſon ſucceſſeur, a été traduite par Arnauld d'Andilly. — Un autre ARNOUL, dont la vie nous eſt preſque entiérement

inconnue, prêcha la foi parmi les Francs, après que le roi Clovis eut été baptisé par saint Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions. Il reçut la couronne du martyre dans la forêt d'Yveline, entre Chartres & Paris. Son culte est fort célebre à Paris, à Rheims & dans toute la France. La fête de S. Arnoul est marquée au 19 de juillet, dans le bréviaire de Rheims.

ARNOUL, (S.) sorti d'une famille illustre de France, embrassa la profession des armes, & servit avec distinction sous les rois Robert & Henri I. Il y avoit trois ans & demi qu'il vivoit de la sorte, lorsque le clergé & le peuple de Soissons, le demanderent pour évêque aux Peres du concile, que le légat du pape Grégoire VII avoit assemblé à Meaux. Les députés du concile étant venus lui faire part de son élection, il leur donna la réponse suivante : « Laissez un » pécheur offrir à Dieu quel» ques fruits de pénitence; & » n'obligez point un homme » tel que moi à se charger d'un » fardeau qui demande tant de » sagesse ». Il fut cependant obligé de se rendre. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zele incroyable. Mais l'impossibilité de corriger certains abus crians, & la crainte du compte qu'il auroit à rendre pour lui & pour les autres, lui firent demander la permission de se démettre. Il fonda depuis un monastere à Aldenbourg, ville alors considérable du diocese de Bruges, située du côté d'Ostende. Il y mourut sur le cilice & la cendre, en 1087. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles, dont la vérité fut reconnue par le concile de Beauvais, en 1121.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le XIIe. siecle, défendit hautement Alexandre III & S. Thomas de Cantorberi. Sur la fin de ses jours il se démit de son évêché, & mourut l'an 1184 dans l'abbaye de S. Victor de Paris, où il s'étoit retiré. On a de lui un volume d'Epîtres écrites avec assez d'élégance. Elles sont surtout remarquables par les particularités sur l'histoire & sur la discipline de son tems. Turnebe en donna une édition à Paris en 1585, in-8°. On a encore de lui des Poésies, imprimées avec ses Lettres. On les trouve aussi dans la *Bibliotheque des Peres*.

ARNOUL, (François) dominicain, natif du Maine, projeta, vers le milieu du dernier siecle, d'ériger un ordre de chevalerie propre au sexe, & qui étendît le culte de la Sainte Vierge. Anne d'Autriche, régente de France, à qui il communiqua son dessein, lui donna son agrément. Le nouvel instituteur publia en 1647, à Paris & à Lyon, le projet de son ordre *du Collier céleste du sacré Rosaire, composé de 50 Demoiselles;* mais il ne put trouver de chevalieres. N'ayant su être fondateur, il voulut se faire médecin, & n'y réussit guere mieux. Il publia pourtant un livre intitulé: *Révélations charitables de plusieurs remedes*, Lyon, 1651, in-12, qui le mit au rang des empyriques.

ARNOUL *ou* ARNULPHE, évêque de Rochester, naquit

de Beauvais vers l'an 1040, & mourut en 1124. Il laissa un livre intitulé: *Textus Roffensis*; & quelques autres Traités, insérés dans le *Spicilege*.

ARNOUL DE LENS. *Voy.* LENS (Arnoul de).

ARNU, (Nicolas) naquit à Meraucour, près de Verdun en Lorraine, l'an 1629. Il se fit dominicain en 1644, & mourut à Padoue en 1692, professeur de métaphysique. C'étoit un esprit bizarre & singulier. Nous avons de lui: I. *Clypeus Philosophiæ Thomisticæ*, 8 vol. in-8°, Padoue, 1686. II. Un *Commentaire sur la premiere partie de la Somme de S. Thomas*; 1691, 2 vol. in-fol. III. Un ouvrage sur la Ligue entre l'empereur & le roi de Pologne, contre le grand-seigneur, qu'il menace de la destruction de son empire; & pour donner du poids à cette menace, il entasse tous les pronostics qui ont passé par la tête des rêveurs de tous les siecles. Ce livre parut à Padoue en 1684.

ARON-RASCHID, Ve. calife de la race des Abbassides, en 786, fut un prince inconcevable par le mélange de ses bonnes & de ses mauvaises qualités. Brave, magnifique, libéral, il répandit la terreur chez ses ennemis, & les bienfaits sur ses peuples; perfide, capricieux, ingrat, il sacrifia les droits les plus sacrés de la reconnoissance, de la droiture & de l'humanité, à ses injustes défiances & à la bizarrerie de ses goûts; ce qui n'empêcha pas qu'il fût surnommé *Al-Rachid*, c'est-à-dire, *le Juste*. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, plia sous ses armes. Il imposa un tribut très-considérable à l'impératrice *Irene*, & força l'empereur *Nicéphore* à le lui payer. Huit victoires remportées en personne, les arts & les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre: les vertus & les victoires de *Charlemagne* fixerent l'admiration d'Aron. Ce calife lui fit présent d'une horloge sonnante, qui fut regardée alors comme un prodige. On dit même qu'il lui céda le saint sépulcre, dont le patriarche lui fit apporter l'étendard & les clefs. Sous ce calife les Arabes apporterent en Europe les chiffres Indiens, dont l'usage fut substitué peu-à-peu à celui des Romains; parce que l'usage en est incomparablement plus simple. Il mourut l'an 809 de J. C. & le 23 de son regne.

ARONCE *ou* ARUNS, petit-fils de Tarquin l'ancien, & frere de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullia, fille de Servius-Tullius, princesse pleine de cruauté & d'ambition, qui se défit de son mari vers l'an 436 avant J. C. & se maria ensuite à son beau-frere Tarquin, dont le caractere étoit également furieux & emporté.

ARONCE, fils de Tarquin-le-Superbe, & de la cruelle Tullia, fut chassé de Rome l'an 509 avant J. C. avec toute sa famille; quelque tems après il fut tué par Brutus dans un combat.

AROUET. *V.* VOLTAIRE.

ARPAJON, (Louis, marquis de Séverac, duc d') contribua beaucoup à sauver Casal,

le Montferrat & le Piémont, se trouva à la prise de plusieurs villes en Franche-Comté, se rendit maître de Luneville & de quelques autres places, & mit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, les Turcs menaçant l'isle de Malte, il alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils, & généralissime des armées de la religion. Le grand-maître Jean-Paul Lascaris, & son ordre, pénétrés de reconnoissance pour le zele avec lequel il avoit pourvu à la sûreté de Malte, lui accorderent, pour lui & pour ses descendans aînés, le privilege de mêler à leurs armes celles de la religion; de nommer chevalier en naissant, au choix du pere, un de leurs enfans, qui seroit grand'croix à l'âge de 16 ans. Ce privilege, après l'extinction des mâles, a été continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles; & il passera aux filles, au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Pologne auprès de Ladislas IV; & après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de Casimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut à Séverac, une de ses terres, en 1679.

ARPHAXAD, fils de Sem, & petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les Septante. Josephe croit qu'il passa le Tigre, & qu'il se fixa dans le pays appellé d'abord Arphaxitide, & depuis la Chaldée.

ARPHAXAD, roi des Medes, dont il est parlé dans le livre de *Judith*, est, suivant la commune opinion, le même que Phraortès, fils & successeur de Dejocès, roi des Medes. Hérodote dit qu'il assujettit premiérement les Perses, & qu'ensuite il se rendit maître de tous les peuples de l'Asie, passant successivement d'une nation à l'autre; mais qu'enfin étant venu attaquer Ninive & l'empire des Assyriens, il fut vaincu & mis à mort par Nabuchodonosor, la 22e. année de son regne. L'autorité d'Hérodote est à la vérité très-foible, mais son récit paroît ici s'accorder avec le livre de Judith, où il est dit qu'il bâtit Ecbatanes, & qu'il fut vaincu dans la plaine de Ragau. *Voyez* MONTFAUCON, *Vérité de l'Histoire de Judith.*

ARPINO, (Joseph d') né au château d'Arpin en 1560, est connu dans l'école de peinture sous le nom de *Josepin.* Son pere le plaça, dès l'âge de 13 ans, auprès des peintres que Grégoire XIII employoit pour peindre les loges du Vatican. On le faisoit servir à préparer les palettes & broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses, que le pape ordonna que tant qu'il travailleroit au Vatican, on lui payât un écu d'or par jour. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII. Il le fit chevalier du Christ, & le nomma directeur de S. Jean de Latran. Il suivit en 1600 le cardinal Aldobrandin, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de S. Michel. Caravage, son ennemi & son

rival, l'ayant attaqué, Arpino refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'étoit point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Caravage allât à Malte se faire recevoir chevalier-servant. Arpino mourut à Rome en 1640. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs idées. Mais son coloris est froid, & ses expressions forcées. Il en est de l'esprit en peinture comme en littérature; rarement il s'accorde avec la liberté & le feu du génie. Les morceaux d'histoire romaine qu'on voit de lui au Capitole, sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *Bataille entre les Romains & les Sabins*, est un de ses meilleurs ouvrages. Le roi de France possede trois de ses tableaux; une Nativité, Diane & Actéon, & l'Enlévement d'Europe. Arpino gravoit aussi à l'eau-forte.

ARRACHION, fameux athlete, avoit terrassé tous ses adversaires dans les jeux olympiques. Il ne lui en restoit plus qu'un à vaincre, qui avoit eu un doigt du pied rompu. Ce dernier ayant déclaré qu'il étoit hors de combat, surprit Arrachion, qui avoit cessé de le presser, & se jeta sur lui avec tant de violence, que lui serrant en forcené la gorge avec ses doigts, il l'étrangla. Les Eléens, témoins de cette ruse perfide, adjugerent le prix au cadavre d'Arrachion, qui fut déclaré vainqueur après sa mort. Que penser des nations qu'on nous représente tous les jours comme vertueuses & sages, & dont la plus douce satisfaction étoit de se repaître de ces scenes de meurtre & d'horreur. La manie de ces affreux spectacles est le fruit de la luxure & du débordement des mœurs, toujours suivis de plaisirs sanguinaires & atroces. *V*. NÉRON.

ARRAES, (Amator) Portugais, né à Beja, entra chez les Carmes-Déchaussés à Lisbonne, en 1545, se fit un nom par ses leçons de théologie & ses sermons, & gagna les bonnes graces du cardinal D. Henri, archevêque d'Evora, qui le fit son coadjuteur. En 1581, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalegre; il y vécut en saint évêque : sur la fin de ses jours, ne voulant plus songer qu'aux choses éternelles, il se retira dans le couvent de son ordre à Conimbre, où il mourut en 1600. On a de lui des *Dialogues d'histoires* en portugais, Conimbre, 1589 & 1604.

ARRIAGA, (Roderic d') né à Logrogne en Espagne l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque & à Brague. Il mourut dans cette derniere ville en 1667. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. On y voit une grande force de raisonnement, quelquefois un peu de subtilité, mais plusieurs questions agitées de son tems en demandoient (*Voyez* DUNS). Il y a d'ailleurs des vues solides & favorables au progrès des sciences. Il fait l'éloge de ceux qui cherchent à étendre les lumieres par de nouvelles découvertes. II. Une *Théologie*, en 8 vol. in-fol. L'auteur travailloit au 9e., lorsqu'il mourut. Pour être long, il n'est pas toujours clair; voulant mettre ses assertions à l'abri de toute

attaque, il allonge ses preuves, & les noie dans les moyens trop multipliés de les défendre contre les agresseurs. Sa logique & sa métaphysique sont excellentes, mais l'Ecriture & les Peres sont un peu négligés.

ARRIAGA, (Paul-Joseph d') Espagnol, se fit jésuite en 1579. Il passa au Pérou, & fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il eut un grand soin des missions, & en établit en plusieurs endroits. Il fut recteur du college de Lima pendant 24 ans en divers tems. En 1622, s'étant embarqué pour repasser en Europe, son vaisseau fit naufrage près de la Havane, & il y périt. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, & un Traité fort utile aux missionnaires *sur la maniere de travailler à la conversion des Infideles*, Lima, 1621, in-4°.

ARRIE, dame Romaine, célebre dans l'antiquité par son courage. Cecinna Pœtus, son époux, lié avec Scribonien, qui avoit fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à la mort pour cet attentat, l'an 42 de J. C. Voyant qu'elle ne pouvoit sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant: *Tiens*, dit-elle, *Pœtus, cela ne fait aucun mal.* Et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Il y a une belle épigramme de Martial sur cette héroïne forcenée.

ARRIEN, poëte qui vivoit du tems de l'empereur Auguste & de Tibere, vers l'an 14 de J. C. On le croit auteur d'un poëme en 24 livres, dont Alexandre-le-Grand est le héros.

ARRIEN, historien Grec, natif de Nicomédie, se fit un nom célebre sous Adrien, Antonin & Marc-Aurele, par son savoir & son éloquence. On l'appelloit le nouveau Xénophon. Adrien le fit gouverneur de la Cappadoce. Il battit les Alains & arrêta leurs courses. Il nous reste de lui VII livres de l'*Histoire d'Alexande-le-Grand*, Leyde, 1704, in-fol.; Amsterdam, 1668 & 1757, in-8°, *cum notis variorum*. On en a une traduction françoise par d'Ablancourt, in-12. Il est moins éloquent, mais on le croit plus véridique que Quinte-Curce. Ils sont très-estimés, parce qu'il avoit eu recours aux histoires de ce conquérant, composées par Ptolomée, fils de Lagus, & par Aristobule. L'historien paroît également versé dans la science militaire & dans la politique. Son style est moins doux que celui de Xénophon, auquel on le comparoit. Epictete, philosophe stoïcien, avoit été son maître. Le disciple publia quatre livres des Discours de ce philosophe, Cologne, 1595, in-8°; Londres, 1739, 2 vol. in-4°. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, celui de la *Mer-Rouge*, une *Tactique* & un *Traité de la Chasse.* Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec & latin, avec l'*Enchiridion d'Epictete*, Amsterd., 1683, & réimprimés en 1750, in-8°. C'est Arrien qui avoit dressé cet *Enchiridion.* Son Traité de la chasse a été traduit en françois par Fermat, Paris, 1690, in-12.

ARRINGHTON. *Voyez* HARRINGHTON.

ARROWSMITH,

ARROWSMITH, (Jean) professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime sur-tout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1647, in-4°.

ARRUBAL, (Pierre d') né en 1559, à Ceniceros en Espagne, aux confins de la Navarre & de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque & à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations *de Auxiliis*, à la place de Valentia, qui étoit tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1608 à Salamanque. On a de lui 2 vol. *de Deo uno & trino*, & *de Angelis*, écrits avec précision & clarté.

ARSACES I, roi des Parthes, issu d'une condition très-basse, fut élevé sur le trône vers l'an 252 avant J. C., & devint aussi renommé parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses. Il chassa les Macédoniens, battit les généraux de Seleucus, & ce prince lui-même, qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, & fut une barriere d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appellés *Arsacides*.

ARSACES, roi Catholique d'Arménie, qui fut obligé par Julien l'apostat de l'accompagner contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsaces combattit ces peuples avec assez de bonheur; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance, & lui ôta la vie en 369, après lui avoir crevé les yeux.

ARSACIUS, (S.) moine Persan, retiré à Nicomédie, prophétisa à cette ville sa ruine, qui arriva en effet l'an 358, par un tremblement de terre. Ce saint homme fut trouvé mort dans une tour, dans l'attitude d'un homme en priere. M. de la Lande (*Voyage d'Italie*, *t.* 1, *p.* 9,) fait mention d'une prophétie de la même nature qui précéda la ruine de la ville de Pleurs, écrasée sous une montagne le 26 août 1618.

ARSENE, diacre de l'église romaine, d'une naissance illustre & d'un rare mérite, fut choisi en 383, par le pape Damase, pour être précepteur d'Arcadius, fils aîné de Théodose. Ce prince le pria de regarder son éleve comme son propre fils, & de prendre sur lui l'autorité d'un pere. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de son fils pour assister à son étude, il le trouva assis, & Arsene levé. Il commanda à celui-ci de s'asseoir & à son fils d'être debout. Il ordonna en même tems qu'on lui ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant qu'il le croiroit indigne du trône, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui est dû. Cet avis ne changea pas le jeune prince; & Arsene n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe & opiniâtre, se sauva de la cour, & alla se cacher dans le désert de Scethé. On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avoit commises à l'égard de son maître, lui fit offrir des présens considérables, qu'il refusa. Le désintéressement étoit une des vertus principales de

cet eccléſiaſtique. Un officier lui ayant apporté le teſtament d'un de ſes parens, qui le nommoit ſon héritier; Arſene lui demanda, depuis quel tems ſon parent étoit mort? l'officier ayant répondu : *Depuis peu de mois.* — *Il y a bien plus longtems que je ſuis mort moi-même*, répliqua Arſene : *comment donc pourrai-je être ſon héritier?* Son humilité égaloit ſon mérite. Avec un grand fonds de ſcience, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur impoſant par la grandeur de ſa taille, ſes cheveux tout blancs, & ſa barbe qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, il avoit toute la réſerve & la modeſtie des plus jeunes ſolitaires. Il ne vouloit jamais traiter des grandes queſtions de l'Ecriture. *A quoi me ſert*, diſoit-il, *toute ma ſcience mondaine? Ces bons Egyptiens ont acquis les plus hautes vertus dans leurs exercices ruſtiques.* Comme il conſultoit un vieillard vertueux, mais ſimple; un des freres lui dit: *Pere Arſene, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui poſſédez toutes les ſciences des Grecs & des Romains?* Il répliqua : *J'ai ſans doute beaucoup étudié les ſciences de Rome & d'Athenes; mais je ne ſais pas encore l'alphabet de ce bon vieillard.* Il mourut en 445, âgé de 95 ans.

ARSENE, évêque d'Hypſele dans la Thébaïde, étoit de la ſecte des Méléciens. Euſebe de Nicomédie, & les autres partiſans de l'Arianiſme, accuſerent S. Athanaſe de l'avoir tué, & d'avoir gardé ſa main droite deſſéchée, pour s'en ſervir à des opérations magiques. Ils repréſentoient réellement une main, qu'ils prétendoient être celle d'Arſene; mais S. Athanaſe ſe juſtifia faiſant paroître Arſene qui étoit venu ſecrettement au concile de Tyr, & qui étoit rentré dans la communion de ce défenſeur de la divinité de J. C.

ARSENE, moine du Mont-Athos, fut patriarche de Conſtantinople en 1255. Ayant excommunié l'empereur Michel-Paléologue, qui avoit fait crever les yeux au jeune Jean Laſcaris, confié à ſa tutelle, il fut dépoſé l'an 1260, & relégué dans l'iſle de Proconeſe, où il mourut l'an 1264. On a de lui : I. Un *Nomocanon*, ou Recueil des canons, diviſés en 141 titres, avec les loix impériales auxquelles ils ſont comparés. II. Un *Teſtament* publié par Cotelier, grec & latin, dans le 2e. tome des *Monumens de l'Egliſe grecque.*

ARSENE, moine Grec du XVIIe. ſiecle, a écrit une Lettre contre Cyrille-Lucar (*Voy.* ce mot), inſérée dans les actes du concile, où Parthenius, patriarche de Conſtantinople, fit condamner la confeſſion de foi de Cyrille-Lucar en 1642. On a encore de lui un Recueil d'*Apophtegmes* grecs, & un Recueil de *Scholies* ſur les tragédies d'Euripide.

ARSENS. *Voyez* AARSENS.

ARSÈS, le plus jeune des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perſe, régna après lui, & fut empoiſonné par Bagoas, qui l'avoit placé ſur le trône. Il mourut l'an 336 avant J. C. *Voyez* BAGOAS.

ARSINOÉ, fille de Nicocréon, fut éperduement aimée d'Arcéophon : celui-ci n'ayant

pu gagner le cœur de sa maîtresse, en mourut de déplaisir. Arsinoé n'en fut point touchée; elle fit plus, elle regarda d'un œil sec les funérailles de son malheureux amant. Vénus irritée la transforma en caillou.

ARSINOÉ, nom de plusieurs princesses, dont les principales sont : I. Arsinoé, mariée vers l'an 300 avant l'ere chrétienne à Lysimaque, roi de Thrace, & ensuite à Ptolomée-Ceraune, son frere, qui la relégua dans l'isle de Samothrace, & fit assassiner ses deux neveux pour régner à leur place. II. Arsinoé, sœur de la précédente, qui épousa aussi son propre frere Ptolomée-Philadelphe, roi d'Egypte, lequel l'aima si tendrement, qu'il auroit fait bâtir un temple en son nom, si la mort ne l'en eût empêché. III. Arsinoé, femme de Magas, roi de Cyrène, connue par son amour pour Demetrius, frere du roi de Macédoine, qu'elle épousa depuis. IV. Enfin Arsinoé, sœur de Cléopatre, reine d'Egypte, que Marc-Antoine fit tuer à la priere de sa maîtresse.

ARSLAN. *Voyez* ALP-ARSLAN.

ARTABANE, frere de Darius, fils d'Hystaspes & oncle de Xercès, donna au prince son neveu des conseils sages & modérés, & tâcha inutilement de le détourner de la guerre contre les Grecs. Il s'étoit efforcé aussi en vain d'empêcher Darius son frere de faire la guerre aux Scythes. Xercès crut ne pouvoir confier le gouvernement de l'état, pendant son absence, à un homme plus fidele & plus sage qu'Artabane. — Un autre ARTABANE ou ARTAPANE, Hircanien d'origine, capitaine des gardes de Xercès, étrangla ce prince dans son lit l'an 1165 avant J. C. Il persuada à Artaxercès, fils du même Xercès, que Darius son frere étoit l'auteur de cet attentat. Ce prince donna la mort à son frere; mais la même année ayant connu la perfidie d'Artabane, qui vouloit se mettre sur le trône, il le tua, faisant semblant de vouloir changer de cuirasse avec lui. Il y a aussi quatre rois des Parthes qui ont porté ce nom, & qui ont donné bien à faire aux Romains.

ARTABASDE *ou* ARTAVADSE, gendre de l'empereur Léon l'Isaurien, & général de ses armées, étoit gouverneur d'Arménie, lorsque Constantin Copronyme monta sur le trône de Constantinople en 741. Ce prince, qui connoissoit ses projets ambitieux, ayant voulu le faire mourir, Artabasde se fit proclamer empereur en octobre 742. Constantin marcha contre lui, le vainquit en bataille rangée, prit Contantinople en septembre 743, où l'usurpateur s'étoit réfugié; & après lui avoir fait crever les yeux, il l'envoya en exil avec son fils Nicéphore. Artabasde avoit su se rendre agréable au peuple pendant sa courte administration, par la protection qu'il accorda aux Catholiques contre les Iconoclastes, & par des manieres affables.

ARTABASE, fils de Pharnace, capitaine de Xercès, accompagna ce prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont,

avec 60000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'étoit engagé contre l'avis d'Artabase, ce sage général revint avec 40000 hommes qu'il commandoit, & qu'il sauva par cette retraite.

ARTABASE, fils de Pharnabaze & d'Apamée, fille d'Artaxercès Mnémon, déclara la guerre à Ochus son roi, l'an 356 avant J. C. à la tête d'un parti de mécontens. Il se fortifia dans la Libye, & appella à son secours les Athéniens. Charès, amiral de la république d'Athenes, joint à Artabase, remporta une victoire signalée contre l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athenes ayant ensuite rappellé son armée, Artabase, assisté par les Thébains, défit entiérement les Perses. Il obtint ensuite sa grace, revint en Perse, fut fidele à Darius Codoman, & le servit contre Alexandre-le-Grand. Après la mort de Darius, le conquérant Macédonien lui fit beaucoup de caresses. Artabase avoit alors 95 ans. Il présenta neuf de ses enfans à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au pere ; & comme ce héros alloit le plus souvent à pied, il fit amener deux chevaux, un pour lui, & l'autre pour Artabase, de peur que ce bon vieillard n'eût honte de se voir seul à cheval.

ARTAGNAN. *Voy.* MONTESQUIOU, maréchal de France.

ARTALIS, (Joseph) poëte italien, né en 1628 à Mazare en Sicile, aima également les Muses & les armes. Au sortir de ses études, n'ayant encore que 15 ans, il blessa mortellement un satytique qu'il avoit déjà bâtonné, & se déroba aux poursuites de la justice, en allant à Candie, dans le tems que les Turcs en faisoient le siege. Il s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de S. George. Il mourut à Naples en 1679. On a de lui beaucoup d'écrits en vers & en prose.

ARTAVASDE. *Voy.* ARTABASDE.

ARTAUD, (Pierre-Joseph) né à Bonieux, dans le comtat Venaissin, alla de bonne heure à Paris, & remplit avec distinction les différentes chaires de la capitale. Devenu curé de S. Merry, il édifia son troupeau & l'instruisit. Son mérite lui valut en 1756 l'évêché de Cavaillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire & d'un homme aimable. On a de lui : I. *Panégyrique de S. Louis*, 1754, in-4°. II. *Discours sur les Mariages*, à l'occasion de la naissance de M. le duc de Bourgogne, 1757, in-4°. III. Quelques *Mandemens & Instructions Pastorales*. Il regne dans tous ses ouvrages une éloquence solide & chrétienne. Ses Prônes étoient des modeles dans le genre familier.

ARTAVEL. *Voyez* ARTEVELLE.

ARTAXERCÈS, surnommé *Longuemain*, fils & successeur de Xercès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui disputoient. Il tua son frere Darius, qu'Artabane, meurtrier de son pere, accusoit de ce

crime, & tua ensuite le meurtrier lui-même, après avoir reconnu la vérité, & après avoir découvert la conspiration que cet Artabane avoit faite pour le détrôner. Les parens & les amis de cet Artabane formerent un puissant parti contre lui, amasserent des troupes & lui livrerent bataille, qu'ils perdirent (Plusieurs écrivains ont confondu cet Artabane avec l'oncle de Xercès). Il remporta ensuite une victoire contre Hystaspe, son frere, & ruina entiérement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens & les vainquit. Thémistocle, retiré en sa cour, fut comblé d'honneurs & de présens. Il lui donna 200 talens, & lui assigna cinq villes pour son entretien. L'Egypte s'étant révoltée, il l'alla faire rentrer dans le devoir, & en chassa les Athéniens qui étoient venus la secourir. C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république & la religion des Juifs, & de rebâtir Jérusalem. C'est à la 20me. année de son regne (en y comprenant le tems qu'il a régné avec son pere, & la 7e. depuis qu'il régnoit seul) que commencent les septante semaines de Daniël, après lesquelles le Messie devoit être mis à mort. Il mourut l'an 426 avant J. C., après avoir fait la paix avec les Athéniens.

ARTAXERCÈS Mnémon, fut appellé ainsi par les Grecs, à cause de sa grande mémoire. Il succéda à Darius, son pere, l'an 409 avant J. C. Cyrus, frere de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert, son arrêt de mort prononcé; mais Artaxercès eut la foiblesse généreuse de lui pardonner. Cet ingrat leva des troupes sous différens prétextes, & vint présenter bataille à son frere avec 113 mille hommes : elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frere. Parisatis, sa mere, jalouse du crédit de Statira, sa belle-fille, empoisonna cette princesse, & troubla le regne d'Artaxercès. Le roi se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda à se retirer. Ochus, le troisieme des enfans qu'il avoit eus de Statira, voulant aussi être roi, fit périr deux de ses freres, Arsame & Ariaspe. Ce meurtre précipita la fin des jours d'Artaxercès. Il mourut l'an 362 avant J. C., après un regne de 43 ans. C'étoit un prince doux, humain, libéral, & qui aimoit ses peuples.

ARTAXERCÈS III, surnommé *Ochus*, fils & successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J. C. Il cacha pendant dix mois la mort de son pere, pour s'affermir en agissant au nom du prince défunt. Peu de tyrans ont été plus cruels. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits-fils. Tous les principaux seigneurs Persans subirent le même sort. Un seul, nommé Dathame, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce & la Paphlagonie. Ochus ne pouvant le vaincre,

lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Dathame les ayant démasqués, leur fit à tous éprouver le traitement qu'ils lui réservoient. Ce brave homme se laissa tromper par un malheureux, qui ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux & les gouverneurs d'Artaxercès étoient dignes de leur maître; ils tyrannisoient tous les pays qui étoient de leur dépendance. L'Egypte & quelques autres provinces s'étant révoltées, Artaxercès marcha contre elles, s'empara de l'isle de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Peluse, & de là se répandit dans toute l'Egypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, enleva les livres de la religion & les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxercès avoit fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 avant J. C. Le meurtrier mit la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, après avoir fait périr tous les autres. On croit que c'est sous son regne que Bagoas (terme qui signifie *eunuque*) profana le Temple & imposa aux Juifs un tribut de cinquante drachmes, payables aux dépens du public, pour chaque agneau qu'ils offroient en sacrifice, ainsi que le rapporte Josephe, liv. 11, *Ant. Jud.*, c. 7. Sévere-Sulpice a cru (l. 2, *Hist. Sac.*) que cet Artaxercès est le Nabuchodonosor de l'Ecriture, sous le regne duquel arriva l'histoire de Judith; mais il est bien vraisemblable que ce Nabuchodonosor est Chiniladan, roi d'Assyrie.

ARTAXERCÈS. *Voyez* ARDSCHIR.

ARTAXIAS I, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, & la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Arraxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avoit soumis son royaume aux Romains, après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus-Epiphanes, l'an 179 avant J. C.

ARTEDI, (Pierre) médecin Suédois, né en 1705, se lia d'une amitié très-étroite avec Charles Linné; ils s'aiderent mutuellement des lumieres qu'ils acquéroient; Linné travailla dans la botanique, Artedi s'appliqua à la recherche de la nature des animaux quadrupedes, des poissons, des amphibies & des pierres. Il étoit près de publier ses ouvrages, quand il se noya dans un fossé l'an 1735. Linné les a fait imprimer sous les titres suivans: I. *Bibliotheca Ichtyologica*, Leyde, 1738, in-8°. II. *Philosophia Ichtyologica*, ibid., 1738, in-8°.

ARTEMAS, disciple de S. Paul, fut envoyé par l'Apôtre dans l'isle de Crete, en la place de Tite, pendant que ce disciple demeura auprès de S. Paul à Nicopolis, où il passa l'hiver. On ne connoit rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artemas; mais l'emploi au-

quel l'Apôtre le destina, est une preuve de son mérite.

ARTEMAS ou ARTEMON, hérétique qui nioit la divinité de J. C., & dont les principes étoient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance. Il vivoit dans le troisieme siecle.

ARTEME, (S.) duc ou commandant des troupes en Egypte, sous le regne de Constance, vers l'an 357. Quoiqu'il ne fût pas Arien, il eut la foiblesse de se charger de faire des perquisitions contre S. Athanase. Il le chercha dans les monasteres de la Thébaïde; mais il fut détourné de ses recherches, selon l'auteur de la Vie de S. Pacôme, par une hémorragie qui lui prit dans une église d'un de ces monasteres. Après la mort de Constance, il fut accusé par les Païens d'Alexandrie, devant l'empereur Julien, d'avoir brisé les idoles, & d'avoir prêté main-forte pour dépouiller les temples des faux dieux de leurs ornemens & de leurs richesses. Julien lui fit trancher la tête l'an 362. Il est honoré comme martyr le 20 octobre.

ARTÉMIDORE d'Ephese, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mere étoit de Daldis, ville de Lydie, florissoit sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des Songes & de la Chiromancie*, matiere qu'il avoit beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses & absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518; & Rigaud, en grec & en latin, à Paris, 1603, in-4°, avec de savantes notes.

ARTÉMISE, reine de Carie, & fille de Ligdamis, se trouva à l'expédition de Xercès contre les Grecs, & se signala sur-tout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xercès, commandé par Damasithymus, roi de Calynde, avec lequel elle avoit eu une querelle, & le coula à fond. Les Athéniens cesserent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle étoit de leur parti. Xercès dit à cette occasion, « que » dans le combat les hommes » avoient été des femmes, & » les femmes des hommes ». Les Athéniens, informés de la ruse d'Artémise, promirent une somme à ceux qui la leur ameneroient vivante; mais elle eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte, parmi celles des généraux Perses. Artémise s'empara de la ville de Latmus, où elle étoit entrée, sous prétexte d'y célébrer la fête de la mere des dieux. On dit qu'ayant un amour violent pour un jeune homme d'Abydos, qui n'y répondit pas, elle lui creva les yeux, & se précipita ensuite du haut d'un rocher. Mais cette époque de l'histoire de la Grece n'est pas encore assez éloignée des tems fabuleux, pour pouvoir compter sur tous les événemens qu'elle présente.

ARTÉMISE, reine de Carie, sœur & femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort, elle lui fit élever un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Il avoit, dit-on, 63

pieds du midi au septentrion, & son tour étoit de 411 pieds; il avoit 36 pieds & demi de hauteur, & 36 colonnes dans son enceinte. Pline a pris plaisir à en faire la description, aussi-bien qu'Aulu-Gelle. Les tombeaux, qu'on a distingués dans la suite par des ornemens d'architecture ou de sculpture, ont pris leur nom de *Mausole*, & ont été appellés *Mausolées*. Artémise fit proposer dans toute la Grece des prix considérables, pour ceux qui réussiroient le mieux à faire l'oraison funebre de son époux. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêloit avec sa boisson, voulant lui servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-tems à son mari. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avoit fait élever, l'an 351 avant J. C. Au-lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes considérables. Il paroît, par une harangue de Démosthenes, qu'on ne la regardoit point à Athenes comme une veuve désolée qui négligeoit les affaires de son royaume. Le courage avec lequel elle se soutint contre les efforts des Rhodiens, & la ruse qu'elle employa, au rapport de Vitruve, pour se saisir de leur flotte & de leur ville, prouvent qu'elle savoit joindre la douleur amere d'une veuve, avec les devoirs d'une reine, & que les affaires lui tinrent lieu de consolation. *Negotia pro solatiis accipiens*. Tacit.

ARTEMON de Clazomene, suivit Périclès au siege de Samos, & y inventa le belier, la tortue, & les autres machines de guerre.

ARTEVELDE, (Jacques Van) nommé *Sire*, noble bourgeois de Gand, fut commis, en 1337, par ceux de ladite ville, au gouvernement de Flandres, & gouverna ledit pays assez heureusement l'espace de sept ans: mais étant soupçonné de vouloir faire élire comte de Flandres, le fils aîné d'Edouard, roi d'Angleterre, des mécontens l'assaillirent dans sa maison, & le massacrerent au mois de juillet 1344. Philippe ARTEVELDE, son fils, s'étant mis à la tête de près de 60 mille Flamands, fut tué à la bataille de Rosebecq en 1382.

ARTIGNI, (Antoine GACHET d') chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné, sa patrie, né le 29 mars 1704, mort le 6 mai 1768, s'est fait un nom dans la république des lettres par ses *Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, Paris 1749, & années suivantes, 7 vol. in-12, compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre d'inutiles. L'abbé Irail en a profité pour faire ses *Querelles littéraires*, & d'Artigni avoit lui-même profité de l'*Histoire* manuscrite des *Poëtes François*, par feu l'abbé Brun, doyen de St. Agricole à Avignon. On a encore de l'abbé d'Artigni: *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse*, 1739, in-12. » Le lieu de l'assemblée (dit » un critique) est très-bien » choisi, & conforme au mé- » rite de cette production ».

ARTOIS, (Robert de France, comte d') *Voyez* ROBERT I & ROBERT II, comtes d'Ar-

tois. Dans l'article de ce dernier, il eſt parlé des princes qui ont après lui poſſédé ce comté.

ARTORIUS, chevalier Romain, s'étant engagé dans un portique du temple durant le ſiege de Jéruſalem, pour éviter d'être conſumé par les flammes, propoſa à Lucius, ſon ami, de le recevoir entre ſes bras, lorſqu'il ſe jeteroit du haut en bas, & s'engagea de le faire ſon héritier. Lucius le reçut heureuſement, & lui ſauva la vie; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'inſtant, victime de ſa généreuſe hardieſſe. Joſ. *Hiſt.*, *l.* 6, *c.* 19.

ARTOXARES, eunuque de Paphlagonie, entra de bonne heure à la cour d'Artaxercès I, vers l'an 340 avant J. C. Il n'avoit que 20 ans, lorſque ce prince l'envoya avec les plus grands de l'état en Syrie, pour engager Megabyze, qui s'y étoit révolté, à ſe ſoumettre ſans réſerve. Il obtint enſuite le gouvernement de l'Arménie, & fut un de ceux qui forcerent Darius-Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paiſible poſſeſſeur de l'empire, témoigna ſa reconnoiſſance à Artoxares, en lui donnant le premier rang parmi les eunuques. Ces honneurs, loin de ſatisfaire ſes deſirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il ſe laſſa d'être ſujet, & voulut monter ſur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignoit de lui les mécontens, il ſe fit faire une barbe poſtiche. Ce mauvais artifice ne trompa que ceux qui voulurent l'être. Ses deſſeins ayant été découverts, avant qu'il eût pu pourvoir à ſa ſûreté, on l'arrêta; & la reine Paryſatis, qui gouvernoit avec une autorité abſolue, lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

ARTUS *ou* ARTHUS, roi de la Grande-Bretagne, après ſon pere Uther, qu'on a ſurnommé *Pendragon*. On prétend qu'il vainquit les Saxons, & qu'il ſoumit l'Ecoſſe, l'Hibernie, avec toutes les iſles voiſines. Ces victoires pourroient avoir quelque fondement; mais ce qu'on ajoute eſt tout-à-fait fabuleux. Ce prince, dit-on, défit Lucius, capitaine Romain, ravagea la plus grande partie des Gaules, & inſtitua à ſon retour l'ordre des chevaliers de la Table ronde, qu'on montre encore aujourd'hui au château de Wincheſter, avec le nom de ces prétendus chevaliers. On dit encore qu'étant attaqué par Mordelus & Calvinus, fils de Lothus roi des Pictes, il fut bleſſé dans la bataille, & diſparut aux yeux de ſon armée, ſans que l'on pût depuis avoir de ſes nouvelles. Si cela eſt vrai, il eſt croyable qu'il fut tué dans cette bataille, & enterré ſans qu'on le connût; & non pas qu'il fut porté dans l'iſle d'Avalon, pour ſatisfaire à la paſſion d'une fée, ainſi que les contes des Romans le diſent. Comme les faiſeurs de Romans du tems paſſé, l'ont pris pour ſujet de leurs fictions, & ont confondu ſes véritables actions avec les aventures fabuleuſes qu'ils y ont mêlées, bien des écrivains l'ont regardé comme une eſpece d'Amadis, & ont douté même de ſon exiſtence. Ce doute auroit dû être diſſipé par la découverte de

ſon tombeau du tems d'Henri ſecond, qui, ſur les indices qu'en donnoient d'anciennes chanſons bretonnes, ayant eu la curioſité de le faire chercher dans le cimetiere de Glaſtenbury, endroit déſigné dans les chanſons, l'y trouva avec un reſte d'oſſemens, & l'inſcription qu'on y avoit miſe.

ARTUS I, duc de Bretagne, un des princes les plus aimables de ſon ſiecle, fut proclamé duc, quoiqu'encore au berceau, après la mort de Géofroi ſon pere. Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, ſon oncle, le fit mourir (dit-on) de ſa propre main, à Rouen, l'an 1202.

ARTUS III, dit le *Juſticier*, auparavant comte de Richemont, & connétable de France, naquit en 1393, de Jean V, duc de Bretagne. C'étoit un petit homme, mais plein de bravoure. Il contribua à relever le trône de Charles VII, ſe ſignala à la malheureuſe bataille d'Azincourt, battit les Anglois en Normandie & en Poitou; remporta deux victoires, l'une à Patay en Beauce, l'an 1429, & l'autre à Formigni, l'an 1450. Dans la derniere, après leur avoir donné de fauſſes alarmes pendant deux jours, il feignit de ſe retirer; mais retournant ſur ſes pas durant la nuit, il les ſurprit au point du jour, & les défit totalement. Son neveu Pierre, dit le *Simple*, duc de Bretagne, étant mort en 1456, ſans laiſſer d'enfans, il lui ſuccéda. Depuis cette époque, il fit toujours porter deux épées nues devant lui; l'une comme duc de Bretagne, & l'autre comme connétable. Il ne régna que 15 mois, & mourut dans ſa 66me. année, en 1458; regretté de ſes peuples, qu'il gouvernoit avec douceur; eſtimé, mais haï des troupes, dont il réprimoit les brigandages avec ſévérité. C'étoit un prince ſobre, chaſte, ennemi des plaiſirs, exact à rendre la juſtice, zélé pour la religion, grand négociateur, & plus grand homme de guerre. La paix d'Arras fut ſon ouvrage.

ARTUS. *Voyez* THOMAS.

ARTUSI, (Jean-Marie) né à Bologne, dans le XVIe. ſiecle, chanoine régulier de la congrégation de S. Sauveur, étudia les mathématiques, & ſur-tout la partie qui concerne l'harmonie. On lui doit un excellent *Traité du Contrepoint*, en italien; livre peu commun, & où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la muſique, on trouve à s'inſtruire. Il fut imprimé à Veniſe, en 1586, 2 vol. in-fol.

ARVIEUX, (Laurent) né à Marſeille en 1635, fut emmené dans le Levant par un de ſes parens, conſul de Seyde, en 1653. Pendant 12 ans de ſéjour dans différentes villes de la Syrie & de la Paleſtine, il apprit les langues orientales, & s'appliqua à la connoiſſance de l'hiſtoire ancienne & moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut envoyé en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 eſclaves François, qui, en reconnoiſſance, lui envoyerent une bourſe de ſix cents piſtoles, qu'il refuſa. Il fut enſuite conſul d'Alger, & puis d'Alep, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, reſpecter le nom François, &

répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un Bref, par lequel il le nommoit à l'évêché de Babylone ; & en cas de refus, il lui permettoit de faire choix du sujet qui lui plairoit. D'Arvieux refusa en effet, & usant de la liberté que le pape lui avoit accordée, il présenta pour cet évêché le P. Pidou, carme déchaussé. Il mourut en 1702, après avoir reçu d'autres marques d'estime de ce pontife. Le P. Labat (*voy.* ce mot) a publié à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12, les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, &c. Le *Voyage d'Arabie*, par la Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits : la Vie d'Arvieux se trouve à la tête.

ARUMÆUS, (Dominique) *ou* VAN ARUM, né à Leuvarde en 1579, se donna entiérement à l'étude du droit. Il mourut à Iene en 1637. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur le droit, dont le meilleur est *Discursus academici de jure publico imperii*, Leipsig, 1623, 5 vol. in-4°.

ARUNDEL, (Thomas) fils de Robert, comte d'Arundel, d'une illustre maison d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siege d'Ely, sous Edouard III, & transféré par le pape, en 1388, à l'archevêché d'Yorck, où il dépensa des sommes considérables à bâtir le palais archiépiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, & posséda cette dignité jusqu'en 1396, qu'il passa à l'archevêché de Cantorbery. C'est le premier qui ait quitté le siege d'Yorck, pour celui de Cantorbery. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrace du roi Richard II. Accusé de haute-trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France & à Rome, où Boniface IX le reçut très-bien, & le nomma à l'archevêché de S. André en Ecosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbroke, duc de Lancastre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, & à détrôner Richard II. Il fit paroître un grand zele contre Wiclef & les Lollards, sur-tout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobhan. Il mourut en 1414. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire. Il semble avoir pressenti l'abus que les sectaires des siecles suivans feroient de cette lecture ; mais dans tous les siecles il doit être défendu aux particuliers de publier des versions de l'Ecriture sans la permission & l'approbation des évêques : sans cette sage précaution, les erreurs de toutes les sectes circuleroient parmi le peuple chrétien, sous l'autorité de la parole de Dieu. On lit dans la *Vie de Ximenès*, par M. Fléchier, un passage bien propre à faire sentir la profonde sagesse qui dirigea ce réglement de l'évêque Arundel. « Ximenès croyoit que dans ces siecles si éloignés de la foi & » de la docilité des premiers » Chrétiens, rien ne convenoit moins, que de mettre indifféremment entre les mains » de tout le monde ces ora-

» cles sacrés, que Dieu fait » concevoir aux ames pures, » & que les ignorans, selon » l'apôtre Saint Pierre, cor- » rompent & tournent à leur » propre perte; que c'étoit la » nature des petits esprits de » ne pas estimer ce qu'ils ont » toujours devant les yeux, » & de révérer les choses ca- » chées & mystérieuses; que les » peuples les plus sages avoient » toujours éloigné des secrets » de leur religion le profane » vulgaire; & que Jesus-Christ » lui-même, qui est la sagesse » du Pere, n'avoit si souvent » parlé par figures, & par pa- » raboles, que pour cacher aux » troupes grossieres, ce qu'il » vouloit révéler en particu- » lier à ses disciples. Il ajou- » toit qu'il étoit bon de publier » dans la langue du pays des » catéchismes, des prieres, des » explications solides & sim- » ples de la doctrine chrétien- » ne, des recueils d'exemples » édifians, & autres écrits pro- » pres à éclairer l'esprit des » peuples, & à leur inspirer » l'amour de la religion, tels » qu'il avoit dessein de donner » au public au premier loisir » qu'il auroit. Mais pour plu- » sieurs endroits de l'Ancien & » du Nouveau-Testament qui » demandoient beaucoup d'at- » tention, d'intelligence & de » pureté de cœur & d'esprit, » il valoit mieux les laisser » dans les trois langues, que » Dieu avoit permis qu'on eût » comme consacrées sur la tête » de Jesus-Christ mourant (*); » qu'autrement l'ignorance en » abuseroit, & que ce seroit » un moyen de séduire les » hommes charnels, qui *ne* » *comprennent pas ce qui est de* » *Dieu*, & les présomptueux, » qui croient entendre ce qu'ils » ignorent. On eût dit qu'il pré- » voyoit dès-lors l'abus que les » dernieres hérésies devoient » faire des Ecritures. Ceux qui » étoient de l'avis contraire, » eurent peine à se relâcher là- » dessus; mais il fallut déférer » aux raisons & aux remon- » trances du prélat, qui don- » noit beaucoup de poids & » d'autorité à ses opinions ». *Voy.* ALGASIE, EUSTOCHIUM.

ARUNDEL, (Thomas Howard, comte d') & de Surrey, maréchal d'Angleterre au commencement du XVIIe. siecle, envoya au Levant Guillaume Pétrée, qui découvrit, dans l'isle de Paros, les célebres marbres dits d'*Arundel*. Ces monumens précieux renferment les principales époques de l'histoire des Athéniens, depuis la premiere année de Cécrops, l'an 1582 avant J. C., jusqu'en 364 avant sa naissance. Le comte d'Arundel plaça ces marbres dans les salles & les jardins de son palais, sur les bords de la Tamise. Jean Selden publia en 1629 des Observations sur ces belles antiquités. Humfrey Prideaux donna, en 1677, un Recueil de ces marbres & de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxoniensia*. Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-fol., par Chandler; il y a cependant dans

(*) *Hebraicè græcè & latinè.* Joan. 19.

l'édition donnée en 1732, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. On trouve dans ce recueil des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire ancienne. Les marbres d'Arundel ont été d'un grand secours au Pere Petau, à Saumaise, à Vossius, & aux autres chronologistes qui sont venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres servirent, dans des tems de troubles, à réparer des portes & des cheminées.

ARUNS. *Voyez* ARONCE.

ASA, roi de Juda, fils & successeur d'Abia, l'an 951 avant J. C., abattit les autels érigés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, ôta à sa mere Maacha les marques de la royauté, parce qu'elle avoit fait une idole, consacrée à Astarte; remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Ethiopie (*voy.* ce mot), & se rendit maître de plusieurs villes d'Israël : Benadad, roi de Syrie, l'avoit secouru dans cette derniere guerre. Asa fit transporter les matériaux de Rama, que Baasa, roi d'Israël, avoit fait élever, & les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophete Hanani lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce saint homme, le fit mettre en prison. L'Ecriture lui reproche aussi de n'avoir pas détruit les hauts lieux que le peuple, par une dévotion mal-entendue, avoit consacrés au Seigneur, & où il offroit des sacrifices, au-lieu de les offrir, selon la loi, dans le Temple; mais quelques auteurs croient que les circonstances rendoient la réforme de cet abus difficile. Dieu le punit en l'affligeant de la goutte, & l'on croit que sa piété se réveillant dans l'état de souffrance, il se repentit de ses fautes, & surtout de ce qu'il avoit fait contre le prophete : car l'Ecriture lui rend en général un témoignage favorable, en disant *qu'il fit ce qui étoit juste devant le Seigneur.* Cependant ayant mis, durant sa maladie, plus de confiance dans les médecins que dans Dieu, il mourut, l'an 914 avant J. C., après avoir régné 41 ans. Il eut Josaphat pour successeur. *III Reg.* 15. *II. Paralip.* 16. Jos. *Ant.* l. 8. c. 6.

ASAEL. *Voyez* AZAEL.

ASAN III, roi de Bulgarie, étoit petit-fils d'ASAN II, par Marie sa mere. A peine eut-il été reconnu par les soins de l'empereur Michel Paléologue, son beau-pere, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de *Despote.* Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, & ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan s'en étant apperçu, & préférant une vie privée & tranquille aux troubles auxquels la royauté l'exposoit, feignit d'aller faire une visite à son beau-pere. Il emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut depuis, content du titre de despote de Romanie. Ce prince, bon philosophe, fut la tige d'une famille illustre, qu'on appella des *Asanites.* Les événemens que nous venons de rapporter doivent être placés entre 1275

& 1280; on n'en sait pas la date précise.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, chantre de David, & très-habile musicien. On lui attribue quelques Pseaumes; mais plusieurs interpretes pensent que son nom n'est mis à la tête de ces Pseaumes, que parce qu'il les avoit mis en musique, & qu'il les chantoit lui-même dans le Temple avec un talent qui lui étoit propre. Dans la distribution que David fit des Lévites pour chanter dans le Temple, il ordonna que la famille de Gerson, dont étoit Asaph, tiendroit la droite.

ASAR-ADDON. *Voyez* ASSAR-HADDON.

ASCAGNE, (Ascanius) appellé aussi Ilus & Iulus, fils d'Enée, & son successeur au royaume des Latins, vainquit Mezence, roi des Toscans, qui avoit refusé la paix. Il fut le fondateur d'Albe-la-Longue, qui devint la capitale de son petit état; mais tout cela est très-incertain. *Voy.* ENÉE.

ASCALAPHE, fils de l'Achéron & de la Nuit. Ce fut lui qui déclara que Cérès avoit mangé sept grains de grenade dans les enfers, & qui l'empêcha, par cette découverte, d'avoir sa fille Proserpine, qu'elle y alloit chercher: Jupiter avoit promis de la rendre à sa mere, à condition que celle-ci n'y auroit rien mangé. Cérès fut si indignée contre Ascalaphe, qui vint l'accuser, qu'elle lui jeta de l'eau du fleuve Phlégéton au visage, & le métamorphosa en hibou: oiseau que Minerve prit sous sa protection, parce qu'Ascalaphe l'avertissoit pendant la nuit de tout ce qui se passoit.

ASCELIN, né en Poitou, fut moine de l'abbaye du Bec, & non de S. Evroult, comme quelques auteurs l'ont dit. Il combattit, à l'exemple de Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, & disputa si vivement contre lui à la conférence tenue l'an 1050 à Brione, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une Lettre à cet hérétique sur la présence réelle: elle se trouve dans la collection des conciles du P. Labbe.

ASCENES, premier fils de Gomer. On conjecture qu'il est le pere des Ascantes, peuples qui demeuroient aux environs du Tanaïs & du Palus Méotide. Josephe le nomme *Ascanaxès*, & assure qu'il est le chef des Ascanaxiens ou Rhéginiens, peuples de la Grece: mais l'on comprend que tout ce qui remonte à de si anciennes origines, est peu certain.

ASCENSIUS. *Voy.* BADIUS. (Josse).

ASCHAM, (Roger) secrétaire, dans la langue latine, de la reine Elisabeth, étoit de Kirckbywish dans la province d'Yorck. Il mourut à Londres, en 1568, à 53 ans, & laissa: I. Un livre utile, intitulé: *Le Maître d'école;* cet ouvrage est en anglois. II. Des Lettres latines, Oxford, 1703, in-8°, écrites avec assez d'élégance. III. *De Rebus in Germania gestis.*

ASCHARI, docteur Musulman, chef des Aschariens, opposés aux Hanbalites. Ceux-ci soutenoient que Dieu agit toujours par des volontés particulieres, & fait toutes choses pour le bien de chaque créa-

ture; au lieu que les Ascharies croyoient que l'Être-Suprême ne suit que les loix générales qu'il a établies. « Peut-être dans » ceci, dit un critique, comme » dans beaucoup d'autres ma- » tieres de ce genre, ce n'est » qu'une dispute de mot, & que » les deux sentimens sont vrais. » Les loix générales existent » sans doute, elles s'exécutent » sans interruption & sans dé- » sordre; mais elles sont d'une » docilité, d'une flexibilité in- » compréhensible, dans la main » de Dieu qui les a destinées, » & qui les dirige sans en aban- » donner la conduite un seul » instant. Leur combinaison » avec une infinité de circons- » tances, produit ou ne produit » pas tel effet, opere ou n'opere » pas tel événement, suivant » les vues générales ou particu- » lieres d'une Providence, qui » agit encore à chaque moment » avec autant de force & de » sagesse sur la nature, que » lorsqu'elle créa la nature ». Vu cependant le penchant géné- ral des Musulmans vers la doc- trine de la fatalité ou du destin absolu, on peut croire que cette explication, quoique très-sage & solide, est trop favorable au systême d'Aschari. Il mourut à Bagdad, l'an 940 de J. C.

ASCLÉPAS, évêque de Gaze en Palestine, se trouva au concile général de Nicée, en 325. Les Ariens, qui étoient puissans à la cour de Constantin, l'accuserent de divers crimes, & le firent déposer vers l'an 330. Tout son crime ne consistoit cependant que dans l'aversion qu'il avoit témoignée contre l'hérésie. Quintien, très-méchant homme, fut mis à sa place. Après la mort de Constantin, on rétablit Asclépas; mais les Ariens le firent encore chasser. Il se retira auprès du pape Jules I, qui reconnut l'innocence de sa vie & l'orthodoxie de sa doctrine dans le concile de Rome de l'an 342 (*Voy.* S. ATHANASE). Ce zélé confesseur de J. C. fut encore rétabli & justifié dans le concile de Sardique. Il est qualifié, dans une ancienne *Vie* de S. Porphyre, un de ses successeurs, *de très-saint, très-heureux prélat, qui a souffert beaucoup d'afflictions pour la défense de la foi orthodoxe.* On ignore l'année de sa mort.

ASCLÉPIADE, natif de Pthie, ville du Péloponnese, eut pour maître Stilpon. Ménédeme, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent se séparer. Leur indigence étoit telle, que n'ayant pas même le nécessaire, ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. Ils s'étoient promis réciproquement de vivre dans le célibat; mais cet état leur pesant trop, ils se marierent. Ménédeme épousa la mere, & Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, & en prit une autre fort riche. Tel étoit alors l'état des mœurs & le respect que l'on portoit aux plus saints engagemens, à ceux même qui fondent le bonheur des familles comme celui des royaumes. Asclépiade mourut dans un âge très-avancé, quelque tems après la mort d'Alexandre, vers l'an 320 avant J. C.

ASCLÉPIADE, médecin natif de Pruse en Bithynie, re-

fusa les offres de Mithridate, qui l'appelloit auprès de lui, & exerça son art à Rome du tems de Pompée-le-Grand. Il avoit été rhéteur; mais il trouva qu'on gagnoit plus à guérir les hommes, qu'à les instruire. Il n'employa presqu'aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'étoit, selon lui, que la méditation de la mort. Il proscrivit presque tous les remedes, & n'en fut que plus à la mode. Il permit à certains malades l'usage du vin & de l'eau froide. Il adoucit les remedes rebutans, & en donna de moins difficiles à prendre. Pline les réduit à cinq : l'*abstinence des viandes;* l'*abstinence du vin* dans certaines occasions; les *frictions ;* la *promenade* & la *gestation*, c'est-à-dire, les différentes manieres de se faire voiturer. Asclépiade voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade; il la gagna, & mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 avant J. C. Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCLÉPIADE, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins, qui ont porté le même nom.

ASCLÉPIADE, historien Grec, vivoit du tems de Ptolomée-Epiphanes, vers l'an 200 avant J. C. Les anciens lui attribuent une *Histoire d'Alexandre-le-Grand ;* une de *Bithynie*, & un *Traité des illustres Grammairiens ;* mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne faut pas le confondre avec ASCLÉPIADE, auteur des vers qui portent son nom, & que l'on appelle aussi *Choriambiques.*

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles. Mnazon, roi d'Elate dans la Grece, acheta douze portraits des dieux, de cet artiste, 300 mines chacun.

ASCLÉPIODOTE, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate-le-Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime & Aristhenes. Mais sur le point d'exécuter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna, & fit mourir ses complices dans les tourmens, l'an 84 avant J. C.

ASCLÉTARION, astrologue du tems de Domitien, s'étant avisé de faire le prophete sur l'empereur, ce prince lui dit : *Mais toi qui sais le moment de ma mort, connois-tu le genre de la tienne ? — Oui*, repartit l'astrologue, *je serai dévoré des chiens.* Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât, & que son corps fût brûlé; mais un grand orage survenu ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pieces & le mangerent. C'est Suétone qui rapporte cette histoire, ou cette fable. Dion Cassius en fait aussi mention.

ASCONIUS-PEDIANUS, natif de Padoue, habile grammairien & ami de Virgile, mourut vers le commencement de l'empire de Néron : Tite-Live en faisoit beaucoup de cas. Ses Commentaires sur les harangues de Cicéron, lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste, peut servir de modele en ce genre. On les trouve dans le Cicéron de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4°. La premiere édition des Commentaires d'Asconius, publiée à Venise en 1477, in-fol., est aussi rare

rare que recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCONIUS PEDIANUS, qui mourut sous Vespasien, comme nous l'apprenons par la chronique d'Eusebe. Il est cependant des critiques qui pensent que cette chronique pourroit bien être fautive, quant à cette date, & que les deux Asconius n'en font peut-être qu'un. Dans la Vie de Virgile, il est fait mention d'un Asconius Pedianus, comme d'un ami de ce poëte ; ce qui ne peut regarder que le premier.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar & beau-frere d'Annibal, fit bâtir la ville qu'on appelle aujourd'hui *Carthagene* en Espagne. Il avoit été défait, quelque tems auparavant, par Regulus & par Metellus. Il fut tué en trahison, l'an 224 avant J. C., par un esclave Gaulois, dont il avoit fait mourir le maître.

ASDRUBAL-BARCA, fils d'Amilcar & frere d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frere. Les généraux Romains le poursuivirent dans sa marche, & remporterent sur lui une victoire complette; mais quelque tems après, s'étant frayé un passage dans les Alpes, le consul Néron vint le surprendre, comme il s'avançoit pour se joindre à son frere. Il y eut une bataille sanglante, près de la riviere de Métaure. L'armée Carthaginoise fut taillée en pieces, & Asdrubal mourut les armes à la main. Sa tête fut jetée, par ordre du vainqueur, dans le camp d'Annibal. A cette vue le Carthaginois, attendri & consterné, s'écria : *En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, & Carthage toute son espérance.* Ce combat meurtrier, donné l'an 207 avant J. C., coûta aux vaincus 56,000 hommes, & aux vainqueurs près de 8000, tant Romains qu'alliés. Horace a fait sur cette victoire du consul Néron, une de ses plus belles odes, & rendu ainsi le propos d'Annibal :

Carthagini jàm non ego nuntios
Mittam superbos ; occidit occidit
Spes omnis & fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

ASDRUBAL, général Carthaginois, fils de Giscon, commandant en Espagne avec le frere d'Annibal, attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avoit déjà, firent échouer le projet de Scipion sur Utique l'an 204 avant J. C. Mais l'année suivante le général Romain ayant battu les Carthaginois & les Numides en un même jour, & remporté une seconde victoire sur eux, commença d'acquérir des droits au titre d'*Africain*, qu'il eut dans la suite. Asdrubal mourut peu de tems après, vers l'an 206 avant J. C.

ASDRUBAL, autre général Carthaginois, fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la 3e. guerre Punique. Une armée de 20,000 hommes qu'il commandoit, ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeoient Carthage. Asdrubal traitoit inhumainement tous ceux

qu'il pouvoit surprendre. Scipion-le-Jeune, qui étoit à leur tête, poursuivit le général Carthaginois; celui-ci ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître l'an 146 avant J.C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme & ses enfans, dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnoit quelqu'espérance aux assiégés; mais Asdrubal les abandonna bientôt, & alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grace. Le général Romain le montra aux transfuges dans cette posture; & ceux-ci, plus courageux ou plus furieux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, & après avoir vomi mille imprécations contre son mari, elle égorgea ses deux enfans, & se précipita avec eux & les transfuges indignés, au milieu des flammes.

ASELLE, (*Asella*) dame Romaine, fut aussi recommandable par sa piété que distinguée par sa naissance & son savoir. Elle s'étoit consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans, & vieillit dans un monastere de Rome, où elle avoit la conduite de plusieurs vierges. Elle mourut entre 404 & 410. S. Jerôme en fait un éloquent éloge dans l'épître 15, adressée à Marcella. Le martyrologe Romain fait mention d'Aselle au 6 décembre.

ASELLIUS, (Gaspard) médecin de Crémone, découvrit les veines lactées dans le mésentere. Il publia sa dissertation *De lactibus seu lacteis venis, quartò vasorum mesaraïcorum genere*, où sa découverte est consignée. La premiere édition de cet ouvrage curieux est de Milan, où il mourut en 1626; mais on le réimprima ensuite à Bâle, en 1627, in-4°, & à Leyde. L'auteur professoit l'anatomie à Pavie vers 1620 avec un succès distingué.

ASENAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitans (*I. Esdr.* 4.). C'est le nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la lettre qu'elle écrivit à Artaxercès, pour empêcher le rétablissement du Temple que les Israélites avoient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. Il y en a qui croient que cet Asenaphar est le même qu'Assaraddon. *Voy.* son article.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, fut mere d'Ephraïm & de Manassé. La plupart des commentateurs croient que ce Putiphar n'est pas le même qui avoit acheté Joseph, & qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison; mais un prêtre d'Héliopolis, différent du premier. Cependant S. Jerôme, l'abbé Rupert, Tostat, & quelques autres, sont d'un avis contraire.

ASER, né de Jacob & de Zelpha, servante de Lia sa femme, vécut 126 ans. Il fut chef d'une des douze tribus, eut quatre fils & une fille. Son pere, par sa bénédiction, lui promit qu'il seroit *les délices des Rois*, voulant désigner la fertilité du pays que sa tribu occuperoit. Le partage de ses enfans fut

dans une contrée féconde, entre le Mont-Liban & le Mont-Carmel; mais cette tribu, soit par foiblesse ou par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avoit été assigné.

ASFELD, (Claude François Bidal, marquis d') fils du baron d'Asfeld, fut nommé lieutenant-général en France en 1704. Il avoit mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui dut en partie le gain de la bataille d'Almanza, en 1707. Il prit ensuite Xativa, Denia & Alicante, & s'illustra jusqu'à la fin de la guerre, par ses talens pour l'attaque & la défense des places. En 1715, il fut fait chevalier de la Toison d'or, directeur-général des fortifications de France, & conseiller aux conseils de guerre & de la marine. En 1734, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement en chef de l'armée de l'Allemagne, fut fait maréchal de France le 14 juin, & prit Philisbourg le 18 juillet d'après. Il mourut à Paris en 1743. Le roi d'Espagne, reconnoissant des services qu'il avoit reçus de ce général, lui avoit permis d'ajouter à l'écu de ses armes, celles du royaume de Valence, & pour devise : *Bellicæ virtutis in Hispania præmium.* La reine Christine avoit élevé son pere à la dignité de baron, lui, ses enfans & ses descendans, tant mâles que femelles; & pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronie où il pût résider.

ASFELD, (Jacques-Vincent Bidal d') né en 1664, abbé de la Vieuville en 1688, docteur de Sorbonne en 1692, mourut à Paris l'an 1745. Il s'étoit démis de son abbaye en 1706. On lui a attribué plusieurs ouvrages; mais on prétend qu'ils se bornent à la Préface du livre des *Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, par M. Duguet; aux IVe. Ve. & VIe. tomes de l'*Explication d'Isaïe*; aux trois vol. in-12, de celle des Rois & des Paralipomenes; & à quelques autres Ecrits sur les disputes du tems, qui lui occasionnerent des chagrins. Il eut une lettre de cachet en 1721, à cause de son attachement au Jansénisme. Ses conférences à la paroisse de Saint Roch lui avoient acquis beaucoup de réputation à Paris. Son style est froid, mais pur & élégant.

ASHMOLE, (Elie) surnommé aussi le *Mercuriophile Anglois*, né à Lichfield d'une famille noble, fut élevé à Oxford. Il obtint sous Charles II, la charge de hérault d'armes & celle d'antiquaire, & mourut en 1692, à 75 ans. Le *Musæum Ashmoleanum* d'Oxford a tiré son nom de ce savant, qui l'avoit enrichi de plusieurs raretés. On donne particuliérement ce nom au théâtre de chymie qui occupe la partie supérieure du musée, bâti en 1683. On a de lui : I. *Le Théâtre Chymique-Britannique.* II. *L'Histoire & les Statuts de l'Ordre de la Jarretiere*, Londres, 1672, in-fol., dont on a fait un abrégé in-8°, 1715. III. L'édition de l'ouvrage d'un inconnu sur la pierre philosophale, intitulé : *Chemin à la félicité;* & dont le véritable titre devroit être :

Chemin à l'hôpital. On se fera une idée juste de l'état où se trouvoit quelquefois la tête du pauvre Ashmole ; en lisant le Journal de sa vie, écrit par lui-même, & imprimé à Londres en 1774. En voici un passage qui peut faire juger du reste. » L'an 1656, le 20 avril, à » cinq heures après-midi, une » grande forme en tombant sur » mon pied, m'a foulé le gros » orteil — 22 septembre, il » m'est venu un mal de dents » qui a duré trois jours—1670, » 5 juillet, j'ai eu une indiges- » tion ; mais grace à Dieu, » j'en ai été guéri le lende- » main—1674, 18 décembre, » M. Lilly est tombé malade ; » on l'a saigné au pied gauche. » Il y avoit eu nouvelle lune » le jour précédent, & éclipse » de soleil—1675, ma femme » est tombée de cheval près » de Farnham-Castle ; elle s'est » démis la main & l'épaule » gauche—1681, 11 avril, j'ai » pris ce martin une forte dose » d'élixir ; j'ai pendu trois arai- » gnées à mon cou ; tout cela » a emporté ma fievre, *Deo* » *gratias.* »

ASIMAH, fameuse divinité que ceux d'Emath, transportés à Samarie, inventerent & adorerent (*iv. Reg. 17*), les uns disent sous la figure d'un singe, les autres d'un agneau ou d'un bouc. *S'il n'y a pas d'extravagance*, comme dit Cicéron, *que la philosophie n'ait inventée*, on peut dire que la superstition n'est pas restée en arriere dans ce triste assaut de folies.

ASINIUS-POLLIO, consul & orateur Romain, se fit un grand nom sous l'empire d'Auguste par ses exploits & par ses écrits. Il défit les Dalmates, & servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile & Horace, ses amis, l'ont célébré dans leurs poésies. Il avoit fait des Tragédies, des Oraisons, & une Histoire en 17 liv. Nous n'avons plus rien de tout cela : il ne reste que quelques-unes de ses Lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliotheque publique à Rome. Auguste l'honoroit de son amitié. Ce prince ayant un jour fait des vers contre Pollio, & ses amis voulant l'engager à y répondre : *Je m'en donnerai*, dit-il, *bien de garde ; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire.* Il mourut à Frescati, à 80 ans, l'an 4e. de J. C.

ASMODÉE, est le nom d'un démon dont il est parlé au chapitre 3e. du livre de Tobie, qui avoit tué plusieurs époux de Sara, & dont le jeune Tobie fut préservé en suivant les conseils de l'ange Raphaël. Quelques Rabbins regardent Asmodée comme le prince des démons, ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaïque sur l'Ecclésiaste, chap. 1. Mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son Dictionnaire intitulé *Thisbi*, dit qu'Asmodée est le même que Samaël, qui tire son nom du verbe hébreu *Samad*, c'est-à-dire, *détruire.* En ce cas il pourroit être encore le même que celui qui, dans l'Apocalypse, chap. 9, est appellé *Exterminant.* Quoi qu'il en soit, dans ce siecle il n'est pas inutile d'observer que les démons ou

esprits malins sont un objet sur la réalité duquel l'on ne peut élever de doute. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre & d'une infinité d'autres auteurs Païens, pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons. Les plus illustres des philosophes modernes, Locke, Clarck, Leibnitz, Newton en conviennent comme les anciens. Les Peres de l'Eglise, qui ont ou défendu le christianisme, ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siecles, démontrent la même chose. Enfin les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, & sans se charger de l'explication d'une infinité d'événemens incontestables qui n'ont pu se faire sans l'intervention des esprits. On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, M. de S. André, & l'abbé de S. Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination, qui opere des choses étonnantes, à la distance de plusieurs centaines de lieues (*Voyez* le traité *de Magiâ*, du célebre Haen, p. 104 & 106, édit. de Venise, 1775). Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avoit aucune part, & si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, l'on a fait en cela ce que font tous les jours les philosophes les plus applaudis : dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils en font la base d'un systême général, & ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature. *Voyez* OPHIONÉE, DELRIO, MÉAD, BROWN Thomas.

ASMONÉE *ou* ASSAMONÉE, pere de Simon, donna son nom aux descendans de Mathatias, son petit-fils, qui furent appellés *Asmonéens*. Cette famille gourverna la Judée pendant 126 ans, y soutint la religion & la liberté. Le dernier qui porta la couronne, fut Antigonus, qui eut la tête tranchée : le trône des Juifs passa après sa mort à Hérode, prince étranger.

ASOPE, fils de l'Océan & de Thétis. Il fut changé en fleuve par Jupiter, à qui il voulut faire la guerre, parce que ce dieu avoit abusé d'Egyne sa fille.

ASPASIE, de Milet dans l'Ionie, courtisanne & sophiste. Sa beauté & son éloquence la rendirent si fameuse, que Socrate même venoit à son école ; ce qui ne semble pas trop bien assorti à la dignité philosophique de cet homme si grave. Périclès l'aima passionnément, & quitta sa femme pour la posséder. Ce héros s'en laissa gouverner : tant elle eut d'ascendant sur son esprit comme sur son cœur ! On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitans de Milet ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il falloit les combattre, décision digne d'une courtisanne : delà la guerre de Mégare, d'où naquit celle de Péloponnese. Elle fut accusée devant l'Aréopage, en même tems que le philosophe Anaxagore,

de ne pas croire aux Dieux, & ce ne fut qu'à force de prieres & de larmes que Périclès parvint à la faire absoudre, laissant le philosophe se débrouiller comme il pourroit, ce qui tourna fort mal à celui-ci. « Il ne soupçonnoit » pas, dit l'auteur de la *Décadence des lettres & des mœurs*, que cette Aspasie qu'il » aimoit si éperdument, n'attendoit que l'occasion de pouvoir passer dans les bras d'un » homme de la lie du peuple » (ce qu'elle fit immédiatement » après la mort de Périclès, en » 428 avant J. C.). Tel est le » caractere de ces femmes méprisables : les circonstances » décelent la bassesse de leur » ame, & leurs malheureuses » victimes, après avoir tout » sacrifié pour elles, honneur, » repos, fortune & liberté, ne » sont payées de tant & de si » grands sacrifices que par l'infidélité, la perfidie, l'ingra- » titude & l'oubli ». Aspasie par son crédit éleva son nouvel amant aux premiers emplois de la république. Son nom devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frere d'Artaxercès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant *Milto*. Cette derniere ASPASIE, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, étoit en même tems la maîtresse & le conseil de ce prince. Artaxercès, après l'avoir gardée plus de 37 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avoit inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque tems après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. M. l'abbé Coyer a cru illustrer le nom de ces deux courtisannes, en le donnant à celle à qui il adresse son *Voyage d'Italie*.

ASPENDIUS, célebre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se servoit que de la main gauche pour toucher les cordes, & il le faisoit avec tant de délicatesse, qu'il n'étoit presque entendu que de lui seul. Delà ce proverbe, par lequel les Grecs lui comparoient ceux qui ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers: *C'est*, disoit-on, *le musicien d'Aspende, il ne joue que pour lui*. Ils appelloient aussi les larrons, *Joueurs aspendiens*, parce qu'ils font toujours en sorte de n'être entendus de personne, quand ils veulent voler.

ASSARHADDON, que quelques auteurs croient être le même que Sénaphar, succéda à son pere Sennachérib, au royaume d'Assyrie, vers l'an 710 avant J. C. Il réunit les royaumes de Ninive & de Babylone, s'empara d'Asoth, attaqua l'Egypte, le pays de Chus & l'Idumée, fit la guerre à Manassès roi de Juda, prit Jérusalem, & emmena le roi à Babylone. Assarhaddon mourut l'an 668 avant J. C. Il est nommé dans Isaïe *Sargon* ou *Saragon*. Le nom d'*Assarhaddon* a paru à M. Freret ressembler si fort à celui de *Sardanapale*, qu'il n'a pas balancé à croire que l'un n'est pas différent de l'autre. Les yeux & les oreilles des savans ont sans doute un degré de finesse où ceux du vulgaire ne peuvent atteindre. Il est vrai cependant que quelques chronologistes ont cru que ces deux noms dif-

férens désignoient le même prince, mais il paroît qu'ils se trompent.

ASSEDI *ou* ASSADI, poëte Persan, né dans le Khorasan, est auteur d'un Poëme, où il montre les avantages de la nuit sur le jour. Ses Poésies sont pleines de sentences. C'est à-peu-près tout le mérite qu'elles ont. On y lit celle-ci : *La vie de ce monde n'est qu'un voyage, qui se fait de gîte en gîte.* Il florissoit du tems du sultan Mahmoud, & avoit été le maître de Ferdousi (*Voyez* cet article). Il ne faut pas le confondre avec SADI ou SAADI, postérieur de près de deux siecles. *V.* ce dernier mot.

ASSELIN, moine. *Voy.* ASCELIN.

ASSELIN, bourgeois de Caen, fit dans le XIe. siecle un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume-le-Conquérant étant mort à Rouen l'an 1087, son corps fut apporté à Caen, suivant sa derniere volonté, pour être enterré dans l'abbaye de S. Etienne qu'il avoit fondée. Au moment qu'on alloit l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée, & d'une voix forte : « Je déclare devant » Dieu (dit-il) que cette terre » où vous voulez déposer ce » corps m'appartient légitime» ment; c'étoit un champ que » le prince usurpa sur mon pere, » lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, » sans lui en vouloir faire au» cune satisfaction : c'est pour» quoi je réclame ce fonds; & » je vous défends en vertu » d'une clameur de haro, d'en» terrer ce corps dans mon hé» ritage ». Tous les assistans resterent dans le silence & l'étonnement; mais Henri, le plus jeune des fils de ce prince, qui assistoit à ses funérailles, instruit des droits du requérant, lui fit donner sur le champ cent livres d'argent, qui étoit la valeur du terrain qu'il réclamoit. Henri Spelman (*Voyez* ce mot) regarde cette aventure, & plusieurs autres également singulieres, qui accompagnerent l'enterrement de Guillaume, comme un effet de la profanation des églises & des choses saintes qu'il n'épargnoit pas dans sa fureur, quoiqu'il eût d'ailleurs du zele pour la religion.

ASSELIN, (Gilles-Thomas) docteur de Sorbonne, & proviseur du college d'Harcourt, étoit né à Vire. Il fut l'éleve de Thomas Corneille, & l'ami de la Motte-Houdard. Il mourut à Paris le 11 octobre 1767, à 85 ans. Il avoit remporté le prix de poésie à l'académie françoise en 1709, & ceux de l'idylle & du poëme aux Jeux floraux en 1711. On a de lui une Ode estimée *Sur l'existence de Dieu*, & une sur *l'immortalité de l'ame*, & d'autres Pieces de vers.

ASSEMANI, (Joseph-Simon) Maronite, archevêque de Tyr, chanoine du Vatican, mort à Rome octogénaire, le 14 janvier 1768. Il étoit très-versé dans les langues orientales. On a de lui plusieurs excellens ouvrages, entr'autres une *Bibliotheque orientale*, dans laquelle il a fait imprimer grand nombre de manuscrits syriaques, arabes, perses, avec la Vie des auteurs, à Rome, 1728, 4 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec *Etienne-Evode*, & *Joseph-Aloïse* ASSEMA-

NI, qui nous ont également donné beaucoup de choses intéressantes, qui regardent les Orientaux. Les *Acta Martyrum Orientalium*, Rome, 1748, 2 vol. in-fol., du premier, sont particuliérement estimés, & peuvent servir à réfuter la paradoxale dissertation de Dodwel *Sur le petit nombre de Martyrs* (*Voyez* DIOCLÉTIEN, DODWEL, RUINART). Ces Actes ont été tirés de deux anciens manuscrits chaldéens de la bibliotheque du Vatican, & traduits en latin.

ASSER, célebre Rabbin, composa, en 476, avec l'aide d'Hammaï son confrere, le *Talmud de Babylone*, ainsi appellé, parce qu'il fut fait dans cette ville. Ce recueil de visions, commenté par le Rabbin Maïr, vers l'an 547, & depuis par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elzevir, 1630, in-4°, & avec tous ses commentaires à Amsterdam, 1744, en 12 vol. in-fol. M. Bossuet observe que toutes ces imaginations, rêves, visions, commentaires, paraphrases des Rabbins, sont l'effet & en même-tems la cause de l'aveuglement persévérant des Juifs; que l'Ecriture-Sainte en est obscurcie, détournée à des sens impropres ou même ridicules, &c.

ASSERIUS, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, fut nommé par ce prince évêque de Salisbury. Il mourut, selon quelques-uns, en 909, selon d'autres, en 883; mais cette derniere opinion est peu probable. On a de lui une *Histoire d'Angleterre* & la *Vie d'Alfred*, imprimée pour la premiere fois, à Zurich, en 1575. L'estime que ce grand roi faisoit d'Asserius, est un éloge complet de ce savant religieux.

ASSOUCI, (Charles Coypeau sieur d') appellé le *Singe de Scarron*, naquit à Paris en 1604, d'un avocat au parlement. A l'âge de 8 ans, il s'échappa de la maison paternelle, se rendit à Calais, où il se donna pour fils de César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de procurer la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais, croyant qu'il devoit sa médecine à la magie, vouloit le jeter dans la mer. Après plusieurs autres courses à Londres, à Turin & dans d'autres villes, il vint à Montpellier, où son amour déréglé pour deux pages manqua de lui attirer un châtiment exemplaire. Il erra ensuite de pays en pays, & arriva enfin à Rome, où ses satyres contre cette cour, le firent mettre à l'inquisition. Revenu en France, il fut mis à la Bastille, & après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet avec ses deux pages, pour le même crime qui l'avoit fait enfermer à Montpellier. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Cet homme vicieux & méchant mourut en 1679. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1678. On y trouve une partie des *Métamorphoses d'Ovide* traduites, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*. C'est une version burlesque dans laquelle il y a mille platitudes & mille grossiéretés, pour une bonne plaisanterie. On y trouve encore le *Ravissement de Pro-*

serpine de Claudien, à laquelle il fait parler le langage des harengeres. « D'Assouci, dit un » critique, avoit choisi le plus » pitoyable de tous les genres, » sans avoir les mêmes talens » que Scarron, pour se le faire » pardonner. Sa vie, comme sa » prose & ses vers, ne fut » qu'un mélange de misere, de » burlesque & de platitude. » Tous les pays par où il passa, » & il en vit beaucoup, furent » marqués par ses disgraces ». D'Assouci a publié ses aventures d'un style bouffon : on peut le voir dans le *Dictionnaire critique de Bayle*. Le plus rare de ses écrits est un volume in-12 1678, qui contient ses *pensées* dans la prison du S. Office. Ses mœurs étant totalement corrompues, comme Chapelle le prouve dans son *Voyage du Languedoc*, & qu'on doit le conclure de ses aventures, il n'y a pas lieu de s'étonner de la licence brutale qui regne dans ses écrits; c'est en vain que l'auteur des *Trois siecles* semble vouloir justifier ses mœurs : ses livres & l'histoire de sa vie déposent contre cette apologie.

ASSUERUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du Juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. On ne sait point quel est cet Assuerus. On croit communément que c'est Artaxercès Longuemain. C'est le sentiment de Nicéphore, Zonaras, Suidas, Louis Vivès, Bellarmin, Cajetan, Menochius, &c. Usserius croit que c'est Astyages, pere de Cyaxares, aieul maternel de Cyrus; ce qui est peu vraisemblable. Serarius tâche de prouver que c'est Artaxercès III ou Ochus; d'autres croient que c'est Artaxercès Mnémon. Cette opinion est celle de S. Jerôme, de Bede. Marsham soutient que c'est le même que Darius le Mede. Enfin quelques autres critiques, entr'autres D. Calmet, veulent que ce soit Darius, fils d'Hystaspes, & disent qu'Atosse, fille de Cyrus, est la Vasthi de l'Ecriture (*Voyez* ESTHER).

ASSUR, fils de Sem, quitta le pays de Sennaar, pour se fixer vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit, selon quelques-uns, Ninive, Rehoboth, Chalé & Rézen; d'autres disent que ce fut Nemrod. il est regardé pour le fondateur du royaume d'Assyrie.

ASTARTE ou ASTAROTH, déesse des Phéniciens, nommée souvent dans l'Ecriture *Astaroth*, qui signifie proprement des troupeaux de brebis ou de chevres. Les auteurs sacrés la joignent presque toujours au dieu Baal. On croit que c'étoit la lune que l'on adoroit sous ce nom. S. Jerôme traduit ce nom par celui de *Priape*, comme pour marquer les impudicités qui se commettoient dans les bois consacrés à Astarte. Salomon introduisit le culte de cette déesse dans Israël; mais ce fut principalement Jézabel, épouse d'Achab, qui le mit en vogue. S. Augustin dit que les Africains, descendus des Phéniciens, tenoient qu'Astarte étoit la même que Junon.

ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit à Philippe, comme un tireur du premier ordre, qui ne manquoit jamais les oiseaux à

la volée. Ce prince lui répondit: *Je te prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* L'arbalétrier piqué se jeta dans Méthon, que Philippe assiégeoit; & visant l'appréciateur de son talent, il décocha une fleche qui lui creva l'œil droit, avec cette inscription: *A l'œil droit de Philippe.* Le roi borgne lui renvoya la même fleche, avec ces mots: *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville;* & il n'y manqua pas.

ASTERIUS, (S.) souffrit le martyre sous Dioclétien, avec Claude, Néon, &c. Ses *Actes* authentiques ont été publiés par Baronius & D. Ruinart. — Un autre S. ASTERIUS *ou* ASTYRIUS, sénateur Romain, fut mis à mort en 272. Il avoit été présent lorsqu'on décapita S. Marin. Quoiqu'il jouît de la plus grande considération, & qu'il fût magnifiquement vêtu, il ne laissa pas de charger le corps ensanglanté sur ses épaules, & de l'emporter à la vue du peuple. Il l'enveloppa ensuite dans une étoffe très-précieuse, & l'enterra avec toute la décence convenable. Il fut condamné au même genre de mort, au rapport de Rufin. *Voy.* aussi Eusebe, *Hist. Ecclés.* l. 7, chap. 15 & suiv.

ASTERIUS, fut élevé sur le siege d'Amasée, dans le Pont, après la mort d'Eulalius, & s'illustra par toutes les vertus pastorales. Il paroît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien en homme qui en a été témoin, & qui connoissoit à fond le caractere faux & les artifices de cet apostat. Les *Homélies* qui nous restent de S. Asterius, sont un monument éternel de son éloquence & de sa piété. Les réflexions en sont justes & solides, l'expression naturelle, élégante & animée; la vivacité des images y est jointe à la beauté & à la variété des descriptions; on y découvre une imagination forte & féconde, un génie pénétrant & maître de son sujet, & le talent si rare d'aller au cœur par des mouvemens puisés dans la nature. Son *Homélie* sur Daniël & Susanne, est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur S. Pierre & S. Paul, est également remarquable: Il y enseigne » que la jurisdiction spéciale » qu'a reçue le prince des apô» tres, s'étend sur tous les » fideles de l'Orient & de » l'Occident; que J. C. l'a » établi son vicaire, & qu'il l'a » constitué le pere, le pasteur » & le maître de tous ceux qui » devoient croire à l'Evan» gile ». Dans le Panégyrique de S. Phocas, martyr de Sinope, il s'exprime, comme le fait encore aujourd'hui l'Eglise catholique, sur l'invocation des Saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leur vertu. Ces *Homélies* ont été publiées par Combefis & Richard. Les 14 premieres sont du saint docteur, de l'aveu de tous les critiques. L'authenticité de la plupart des dernieres est fort douteuse. Elles pourroient être l'ouvrage d'Asterius, évêque de Scythopolis, dont parle S. Jerôme dans son *Catalogue des hommes illustres*. Maucroix les a traduites en françois, 1695, in-12.

ASTERIUS, évêque de

Pétra en Arabie, dans le IVe. siecle, après avoir été engagé dans le parti des Ariens, abjura leurs erreurs l'an 347 au concile de Sardique, & se joignit aux Catholiques. Sa constance le fit ensuite bannir dans la Haute-Lybie, où il eut beaucoup à souffrir pour la foi. Il assista en 362 au concile d'Alexandrie sous Julien, & y fut député pour porter la lettre synodale adressée à l'église d'Antioche. Il y a apparence qu'il mourut vers ce tems; car l'Histoire n'en fait plus mention. Les Grecs & les Latins en font mémoire le 10 juin. S. Athanase fait l'éloge de sa foi dans sa Lettre aux solitaires. Il ne faut pas le confondre avec un autre ASTERIUS, sophiste Arien qui vivoit dans le même tems, dont St. Athanase fait mention dans son livre des *Synodes*. Ni avec ASTERIUS, évêque Arien fort éloquent, qui vivoit dans le même siecle, vers l'an 370. S. Julien, surnommé *Sabas*, passant par Cyr, trouva les Catholiques en alarme, parce que cet Asterius devoit prêcher le lendemain; ils craignoient que son éloquence n'en pervertît quelques-uns. Sabas leur dit de mettre leur confiance en Dieu. Il pria avec eux, & on attribua généralement à l'efficacité de sa priere, la mort subite d'Asterius, arrivée la veille de la fête où il devoit faire cette prédication. S. Jerôme dit qu'il fit des commentaires sur les Pseaumes, les Evangiles, & sur les Epîtres de S. Paul, & d'autres ouvrages que ceux de sa secte lisoient avec avidité.

ASTERIUS ou ASTURIUS, consul Romain en 449, est auteur d'une *Conférence de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, en vers latins. Chaque strophe renferme dans le premier vers un fait de l'Ancien-Testament; & dans le second, une application de ce fait à quelque point du Nouveau. Son style est assez pur pour son tems; mais sa poésie est très-foible. Il revit aussi & publia le *Poëme Paschal* de Sedulius, inséré dans la *Bibliotheque des Peres*.

ASTESAN, religieux de l'ordre de S. François, ainsi nommé, parce qu'il étoit de la ville d'Ast, publia une *Somme de cas de conscience*, appellée l'*Astesane*, l'an 1317. Ce livre, composé à la priere de Jean Cajetan Stephaneri, protecteur de l'ordre, a été long-tems estimé & consulté. La premiere impression de cet ouvrage est de Venise, 1478, in-fol. L'auteur mourut en 1330. — Il y a un autre ASTESAN, qui a vécu quelque tems après, auteur d'un commentaire sur le *Livre des Sentences*, & de quelques Sermons.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée & Cumes, & vainquit les Athéniens près de Cnide, l'an 411 avant J. C.; mais il fut rappellé par les artifices d'Alcibiade, jaloux de sa gloire.

ASTOLFE. *Voy.* AISTULFE.

ASTORGAS, (la marquise d') sous Charles II, roi d'Espagne, se fit connoître par un trait horrible de fureur jalouse, qu'on raconte de la maniere suivante : « Le marquis, son » époux, aimoit une jeune per- » sonne parfaitement belle. Ins- » truite de cette intrigue, elle » court aussi-tôt, bien accom-

» pagnée, chez sa rivale, & la » tue de sa main: elle lui arra- » che ensuite le cœur, qu'elle » fit accommoder en ragoût, » & servir à son mari. Lors- » qu'il en eut mangé, elle lui » demanda si ce ragoût lui sem- » bloit bon? il lui dit, qu'*oui*. » — *Je n'en suis pas surprise*, » répond - elle aussi - tôt; *car* » *c'est le cœur de ta maîtresse*, » *que tu as tant aimée*. En mê- » me tems elle tire d'une ar- » moire sa tête encore toute » sanglante, & la fait rouler » sur la table, où ce malheu- » reux amant étoit avec plu- » sieurs de ses amis. Sa femme » disparoît dans le moment, & » se sauve dans un couvent, » où elle devint folle ». Ce trait est si semblable à celui qu'on lit dans l'histoire de Gabrielle de Vergi, qu'on est tenté de le regarder comme un roman, ou une répétition maladroite & pleine d'anachronismes de cet ancien & dégoûtant forfait. Quelques-uns pensent au contraire que l'anecdote espagnole est vraie, & que celle de Gabrielle n'est qu'un roman. *Voyez* FAÏEL.

ASTRÆUS, l'un des Titans, pere des vents & des astres. Ses freres ayant déclaré la guerre à Jupiter, il arma de son côté les vents, ses enfans; mais Jupiter les précipita sous les eaux, & Astræus fut attaché au ciel & changé en astre. Beaucoup de poëtes font les vents enfans d'Eole. Virgile les renferme dans des cavernes, pour les empêcher de bouleverser le monde:

Pater omnipotens speluncis abdidit atris.

ASTRAMPYLUS, auteur ancien, qui n'est connu que par un traité qui a pour titre *Opeirocriticon*, in-8°, 1599.

ASTRÉE, fille d'Astræus, ou de Jupiter & de Thémis, vint habiter la terre durant le siecle d'or; mais les crimes des hommes l'en chasserent, & l'obligerent de remonter au ciel, où elle occupe la partie du Zodiaque, appellée le signe de la Vierge. C'est ce qui a fait dire à Séneque:

Neglecta terras fugit, & mores feros
Hominum, & cruentâ cæde pollutas manus
Astræa Virgo, siderum magnum decus.

On la représente avec un regard formidable, tenant une balance d'une main & une épée de l'autre.

ASTRONOME. (l') On appelle de ce nom un écrivain du IXe. siecle, auteur de l'*Histoire de l'empereur Louis-le-Débonnaire*, à la cour duquel il avoit exercé quelque charge, dont on a donné plusieurs éditions; la meilleure & la plus exacte est celle qui se trouve dans le 2e. tome de la collection des historiens de du Chesne. Il eut plusieurs conférences avec ce prince sur les matieres d'astronomie. Le président Cousin a traduit cette *Histoire* de latin en françois.

ASTRUC, (Jean) docteur de la faculté de Montpellier, né à Sauve dans le diocese d'Alais en 1684, professa d'abord la médecine dans l'université où il avoit pris ses degrés. Le bruit de son savoir étant parvenu à la capitale, la faculté de Paris l'adopta en 1743. Louis XV le mit au nombre de

ses médecins consultans, & lui donna une place de professeur au college royal. Les étrangers, que l'ardeur d'apprendre attiroit à Paris, s'empressoient de se procurer une place dans son école : la foule des auditeurs la rendit souvent trop petite. Ce médecin mourut à Paris le 5 mai 1766, à 83 ans, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'étoit rendu auprès de ce prince; mais se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Sa modestie, sa politesse, son humeur bienfaisante, sa sagesse & sa modération le rendoient aussi recommandable que son savoir. Ses principaux ouvrages sont: I. *Origine de la peste* 1721, in-8°. II. *De la contagion de la peste*, 1724, in-8°. III. *De motu musculari*, 1710, in-12. IV. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle du Languedoc*, 1737, in-4°. V. *De morbis venereis libri sex.* Cet ouvrage n'avoit d'abord paru qu'en un volume in-4°, en 1736; mais les exemplaires ayant été rapidement enlevés, l'auteur en fit faire peu d'années après une seconde édition, en 2 vol., & M. Jault le traduisit en françois, 4 vol. in-12. L'auteur est absolument convaincu que le mal vénérien est nouveau; assertion que M. Gardane vient de réfuter avec beaucoup de force. En convenant que cette maladie a pris des accroissemens extraordinaires & proportionnels à l'extrême corruption de nos mœurs, l'on ne peut se dispenser de croire que la nature en existe depuis un très-grand nombre de siecles. M. Gardane le prouve par des observations de tous les genres, particuliérement par les loix qui ordonnoient le bannissement ou la séquestration des vérolés. Mais il semble que l'ancienneté des Livres-Saints suffit pour décider l'âge de ce genre de contagion. On y trouve plusieurs passages qu'on ne peut guere entendre d'une maladie différente; par exemple : *Qui se jungit fornicariis, putredo & vermes hæreditabunt illum.* Eccli. 19. *Recede a malo; sanitas quippe erit umbilico tuo.* Prov. 3. *Ne attendas fallaciæ mulieris, ne fortè gemas in novissimis, quando consumpseris carnes tuas & corpus tuum.* Prov. 5. On peut voir, outre l'ouvrage de M. Gardane, une excellente dissertation de Guillaume Becket, chirurgien de Londres, insérée dans les *Transact. Phil.* t. 30, n°. 357, & t. 31, n°. 365, 366. VI. *Traité des maladies des Femmes*, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, la pratique la plus sûre & la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761, 1765. On y trouve, ainsi que dans le précédent beaucoup de méthode, jointe à une instruction complette sur les différens maux qui affligent le beau sexe. VII. L'*Art d'accoucher, réduit à ses principes*; où l'on expose les pratiques les plus sûres & les plus usitées dans les différentes especes d'accouchemens; avec l'*Histoire sommaire de l'art d'accoucher*, & une lettre sur la conduite qu'Adam & Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans, 1766, in-12. Ce traité purement élémentaire, & à la portée des

sages-femmes, pour lesquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 & 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes de Paris (*Voyez* HECQUET & HIÉROPHILE). VIII. *Theses de phantasiâ, de sensatione, de fistulâ ani, de judicio, de hydrophobiâ.* IX. *De motûs fermentativi causâ*, 1702, in-12. X. *Mémoire sur la digestion*, 1714, in-8°. XI. *Tractatus pathologicus*, 1766, in-8°; & *Tractatus therapeuticus*, 1743, in-8°. XII. *Traité des tumeurs*, 1759, 2 vol. in-12. XIII. *Doutes sur l'Inoculation*, 1756, in-12. (*Voyez* CONDAMINE). XIV. Des *Dissertations* sur différentes matieres médicales, & sur d'autres qui n'y ont aucun rapport; telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genese*, Paris, 1753, in-12; & sa *Dissertation sur l'immatérialité & l'immortalité de l'Ame*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant ne sont point de vaines compilations; ils sont remplis de choses curieuses & agréablement variées. Il y a de l'érudition & de la critique, & dans le style, de la noblesse & de la chaleur. Ce qui les rend sur-tout précieux, c'est qu'ils respirent l'ardeur & le zele d'un médecin ami de l'humanité, & d'un philosophe chrétien, mais il y a inséré des idées systématiques & des imaginations peu propres à renforcer le prix des choses vraies qu'ils renferment. On a publié après sa mort des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, in-4°, 1767.

ASTYAGES, fils de Cyaxares, fut le dernier roi des Medes, suivant Hérodote. Cet historien, & Justin, long-tems après lui, rapportent, que pendant la grossesse de Mandane sa fille, mariée à Cambyse, il vit en rêve une vigne qui sortoit de son sein, & qui étendoit ses rameaux dans toute l'Asie. Les Mages lui assurerent que ce songe signifioit que l'enfant que portoit Mandane, subjugueroit plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astyages ordonna à Harpages son confident de le faire mourir; mais Harpages ne put exécuter cet ordre barbare. Ce monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit qu'Harpages vengea cette sanglante injure en appellant Cyrus, qui détrôna son grand-pere l'an 559 avant J. C. Ce récit d'Hérodote ne paroît qu'un conte. Celui de Xénophon n'a pas plus de réalité. Il dit que Cyrus étoit fils d'un roi de Perse, dont il reçut une très-bonne éducation; qu'Astyages son grand-pere l'appella à sa cour de bonne heure; que pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, & le charma par sa douceur & sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très-bien avec Astyages, & avec Cyaxares son successeur. Cette partie de l'histoire appartient encore à quelques égards aux tems fabuleux, & plusieurs circonstances en échappent aux recherches de la plus vigilante critique.

ASTYANAX, fils unique d'Hector & d'Andromaque, perdit très-jeune son pere. Sa

mere le cacha soigneusement, parce que les Grecs avoient répandu que cet enfant vengeroit la mort de son pere. Ulysse l'ayant découvert, le fit précipiter du haut des murailles de Troie. On connoît la touchante exclamation de cette mere désolée à la vue du jeune Ascanius, fils d'Enée, qui lui retraçoit l'image du sien :

O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

ATABALIPA *ou* ATAHUALPA, bâtard d'Huana-Capac, roi du Pérou, usurpa la souveraineté sur Huescar, qu'il fit massacrer avec toute la race des Incas. Intimidé par l'arrivée des Espagnols qu'Huescar avoit appellés à son secours, il demanda une entrevue à Pizarro, & se rendit à Catamalca avec une troupe de domestiques qui avoient caché des armes sous leurs habits, dans le dessein de massacrer le général Espagnol. Xerez, Zarate, Herrera, & les meilleurs historiens d'Espagne, rapportent ce fait d'une maniere uniforme; il répond d'ailleurs parfaitement à la perfidie & à toutes les mauvaises qualités de l'usurpateur fratricide ; & les contes absurdes, dont le Péruvien Garcilasso a farci l'histoire romanesque de son pays, ôtent toute autorité à ce qu'il écrit d'Atabalipa. Pizarre fit faire le procès à son prisonnier, qui fut étranglé à un poteau l'an 1533. Il faut convenir qu'il ne méritoit pas un meilleur sort ; mais on trouva à redire qu'on ne l'eût pas envoyé en Espagne, comme il l'avoit demandé, & qu'on eût allégué, dans la sentence de mort, les victimes humaines, & autres horreurs qui étoient en usage chez cette nation lâche & abominable, mais dont Atabalipa ne paroissoit pas devoir être personnellement responsable. On a dit encore que les Espagnols n'avoient aucun droit de s'ingérer dans les affaires du Pérou ; mais ne pourroit-on pas croire que l'état des peuples sauvages, sanguinaires, antropophages, &c., ne doit pas être envisagé comme une propriété sacrée ? La raison, l'humanité condamnent de telles constitutions ; subjuguer ces peuples pour en faire des hommes, ne paroît point être un exploit contraire à la justice ni à la bienfaisance. « Il sera toujours beau, » dit Montesquieu, de gou» verner les hommes pour les » rendre heureux ». *Voy.* CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTEZUMA.

ATALANTE, fille de Schenée, roi de l'isle de Scyros, tiroit supérieurement de l'arc, & ne connoissoit point d'égal à la course & dans les autres exercices du corps. Se voyant poursuivie par une foule d'amans à cause de sa beauté, elle leur déclara, par ordre de son pere, qu'elle ne donneroit sa main qu'à celui qui pourroit la vaincre. Plusieurs jeunes princes le tenterent, & s'en retournerent confus. Elle remporta, aux jeux institués en l'honneur de Pélias, le prix sur Pélée, contre qui elle lutta. Hippomene s'étant présenté au combat de la course, instruit par Vénus, fut le seul qui remplit la condition prescrite : la

déesse lui conseilla de jeter dans la carriere trois pommes d'or, que l'imprudente Atalante s'amusa à ramasser; par cette ruse, l'heureux Hippomene gagna le prix, & força la princesse à reconnoître en lui son vainqueur & son époux. Il y a une 2e ATALANTE, fille d'Iasius, roi d'Arcadie, qui donna le premier coup au sanglier de Calydon, & par cette action mérita l'amour de Méléagre, roi du pays. Elle épousa Mélanion, dont elle eut un fils nommé Parthenope.

ATAYDE, (Don Alvare d') gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, se rendit odieux par ses exactions & ses violences. Il s'opposa fortement au voyage que S. François Xavier voulut faire à la Chine, se saisit du vaisseau de Jacques Pereyra, qui devoit l'y conduire, & multiplia tellement les obstacles, que l'apôtre des Indes mourut dans l'isle de Sancian, à la vue de la Chine, avant de pouvoir y porter la foi. Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit de la tyrannie & de l'avarice de D. Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, &, l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'état, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là, tous ses biens furent confisqués à la chambre royale, &, pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle.

ATAYDE, (Georges) comte de Castanheira, Portugais, assista, en qualité de théologien, au concile de Trente. Après la septieme session, il se retira à Rome, où il fut employé à la réformation du bréviaire. Il fut ensuite fait évêque de Vizeu, en 1568; après y avoir rempli avec zele tous les devoirs d'un bon évêque; il quitta son siege pour ne vaquer qu'à son salut, & refusa depuis constamment les archevêchés d'Evora & de Lisbonne. Il ne put néanmoins se défendre d'accepter la dignité de grand-aumônier que le cardinal D. Henri lui offrit, & cette dignité l'engagea à recueillir les *Privileges accordés à la chapelle royale*, qui furent imprimés en 1609. Philippe II l'honora aussi de son estime, & le nomma président du conseil de conscience. Il mourut en 1611, âgé de 76 ans.

ATEPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, ayant mis le siege devant Rome, déclara aux assiégés qu'il ne feroit point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les dames & les principales bourgeoises de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de leurs femmes dirent, qu'il falloit plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis ayant été suivi, elles prirent le tems que les Gaulois étoient ensevelis dans un profond sommeil; & l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, l'on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appellée *Fête des Servantes*.

ATERGATIS. *Voy.* DERCETIS.

ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône, après la mort de Théodoric, son aïeul maternel,

ternel, en ſeptembre 526. Il étoit fils d'Heuteric & d'Amalaſonte, laquelle lui donna une éducation digne de ſa naiſſance. Les Goths, craignant que les maîtres qu'on lui donnoit, n'énervaſſent ſon courage, demanderent que ce prince fût formé par eux aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, laiſſé à ſa diſpoſition, ſe corrompit aiſément au milieu d'une cour de guerriers diſſolus. S'étant abandonné à la débauche, il mourut d'une maladie de langueur, âgé à peine de 16 ans, en 534. Les Catholiques le regretterent. Ils avoient trouvé auprès de lui juſtice & protection. Le pape Félix III s'étant plaint de ce que les Goths obligeoient les clercs de plaider devant les juges ſéculiers, Athalaric donna un édit ſolemnel en faveur des libertés & privileges de l'égliſe.

ATHALIE, fille d'Achab & de Jézabel, épouſa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit maſſacrer tous les enfans que ſon fils Ochoſias avoit laiſſés. Jocabed, ſœur de ce dernier, ſauva Joas, que le grand-prêtre Joaïda fit reconnoître pour roi par les ſoldats & par le peuple. Athalie, accourue au bruit du couronnement, fut miſe à mort par les troupes, l'an 878 avant J. C. S. Jerôme dit qu'Athalie n'eſt nommée fille d'Achab que par imitation, c'eſt-à-dire, par ſes crimes & ſes impiétés qu'elle imita parfaitement; & cela parce qu'elle eſt auſſi nommée fille d'Amri : mais Athalie étoit réellement fille d'Achab, & petite-fille d'Amri. On ſait que dans l'Ecriture-Sainte le nom de *fils* ſe donne à l'égard des ancêtres même les plus reculés.

ATHANARIC, chef des Goths, le plus puiſſant de cette nation, fit la guerre à l'empereur Valens en 369, qui le contraignit de demander la paix. Mais il falloit convenir d'un lieu pour traiter, Athanaric ne voulut jamais paſſer ſur les terres des Romains, prétendant que ſon pere le lui avoit défendu : de ſorte que, pour ne rien faire contre la dignité de l'empire, on mit ſur le Danube des bateaux, où Valens d'un côté & Athanaric de l'autre vinrent conclure la paix. Ce Goth étoit païen, & exerça d'horribles cruautés envers les Chrétiens; il en fit brûler une multitude pour n'avoir pas voulu adorer une ſtatue qu'il faiſoit porter de maiſon en maiſon. Ses propres ſujets s'éleverent contre ſa tyrannie. Réduit à implorer le ſecours de Théodoſe, il fut reçu de cet empereur avec bonté, le 11 janvier 381, & mourut le 25 du même mois.

ATHANASE, (S.) né à Alexandrie, d'une famille diſtinguée, fut élevé au diaconat par S. Alexandre, évêque de cette ville. « Dieu, dit un hiſtorien, qui le deſtinoit à » combattre la plus terrible des » héréſies, armée tout-à-la-» fois des ſubtilités de la dia-» lectique & de la puiſſance » des empereurs, avoit mis en » lui tous les dons de la na-» ture & de la grace qui pou-» voient le rendre propre à » remplir cette haute deſtina-» tion ». Il accompagna ſon évêque au concile de Nicée, & s'y diſtingua par ſon zele & ſon

éloquence. S. Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. Il signala son entrée dans l'épiscopat, en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventerent mille impostures contre celui qu'ils n'avoient pu gagner ; espece d'armes que les sectaires de tous les tems ont employées contre les défenseurs de la foi. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le condamner ou pour l'absoudre ; mais le saint évêque refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis auroient été ses juges. On assembla un autre concile à Tyr, en 335 ; les Ariens & les Méléciens le composoient presqu'entiérement. Ces imposteurs l'accuserent de trois crimes : le premier, d'avoir violé une vierge ; le deuxieme, d'avoir tué l'évêque Arsene ; & le troisieme, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Le premier chef d'accusation fut confondu par la prétendue vierge elle-même, qui ayant paru au concile pour accuser le saint prélat, s'adressa au prêtre Timothée, qui s'étoit présenté à la place d'Athanase, & fit voir qu'elle ne connoissoit pas même l'accusé de vue. Les deux autres calomnies furent réfutées par Arsene, qui se montra plein de vie avec ses deux mains. Cela n'empêcha pas cette assemblée factieuse de condamner Athanase. On le déposa. Le saint prélat s'adressa à Constantin ; mais cet empereur prévenu contre lui par les Ariens, qui l'avoient accusé d'empêcher la sortie des bleds d'Alexandrie pour Constantinople, le relégua à Treves. Ce prince ordonna dans sa derniere maladie qu'on le fît revenir, malgré les oppositions d'Eusebe de Nicomédie, évêque courtisan, homme-de-lettres factieux, & sectateur déclaré d'Arius. Son fils Constantin-le-Jeune, ayant rappellé, en 338, les évêques catholiques chassés de leurs sieges, fit revenir Saint Athanase. En 340, le concile d'Alexandrie, composé de 100 évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats catholiques, pour le laver des nombreuses infamies qu'on avoit vomies contre lui ; mais ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étoient détruites, il alla à Rome, où le pape Jules, auquel il en avoit appellé (*),

---

(*) Rien de plus remarquable que la maniere dont S. Athanase lui-même s'exprime sur cet appel, dans sa lettre au pape. On voit qu'il regarde les appels au St.-siege de Rome, comme tenant aux fondemens de l'Eglise & à la doctrine formelle de l'évangile, ainsi qu'à la conviction unanime des évêques catholiques. *A prædictis fratribus definitum est consonanter ut vestra sancta Romana interpelletur sedes, cui ab ipso Domino potestas ligandi & solvendi speciali privilegio super alias concessa est. Ipsa firmamentum a Deo fixum, ipsa est sacer vertex, in quo omnes vertuntur, sustentantur, levantur.* Marcel d'Ancyre & Asclépas de Gaze, en appellerent également au pape. Jules reçut leurs plaintes, comme étant chargé, en qualité de chef des pasteurs, dit Sozomene, de veiller sur toutes les églises, & il les

convoqua un concile de 50 évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé 5 ans après, en 347, confirma la sentence de celui de Rome, & déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siege. Athanase y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur Constant. Après la mort de ce prince, Constance, prince d'un caractere foible, léger, inconstant, dissimulé, opiniâtre dans l'héréfie Arienne qu'il soutint par toutes sortes de cruautés, l'exila de nouveau, après l'avoir fait condamner par des évêques de sa secte. Athanase, poursuivi par ses ennemis, délaissé par ses amis, prit le parti de s'enfoncer dans le désert. Il y visita les monasteres, & les édifia. Le pape Libere, traité avec inhumanité dans l'exil que lui avoit attiré sa fermeté contre les ennemis d'Athanase, consentit enfin à sa condamnation: ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour ce saint évêque. Les Ariens mirent un certain Grégoire sur le trône patriarchal d'Alexandrie, qui

---

rétablit sur leurs sieges. " Ignorez-vous (écrit ce pontife, en cette „ occasion, aux évêques d'Orient) qu'il est d'usage de commencer par „ nous informer de ce qui se passe en pareil cas, afin que nous „ puissions régler ce qui paroît juste. Il falloit donc vous adresser à „ nous, si vous aviez des sujets de plaintes contre un évêque.... „ C'est ce que nous avons appris de l'apôtre S. Pierre, & ce dont je „ ne vous parlerois pas, parce que je vous crois suffisamment instruits, „ si ce que vous venez de faire, ne nous avoit affligé „. C'est encore par l'autorité de ce pape, que les évêques d'Orient & d'Occident s'assemblent à Sardique, en 347, pour dissiper les nuages que les Ariens avoient élevés au sujet des décrets de Nicée. — Ursace & Valens, les suppôts de l'Arianisme, s'étant rétractés au concile de Milan, en 349, le concile les renvoie au saint-siege pour être jugés. — Eustathe de Sébaste ayant été déposé par le concile de Mélitine, en Arménie, s'adresse au pape Libere, qui le restitue à son siege. — Lorsqu'Ursace & Valens retournent à leurs premieres erreurs, c'est encore de Rome que part la sentence qui les soumet à l'anathême. Le pape S. Damase, après les avoir condamnés dans un concile, en donne avis à tous les évêques. Le même pape concourt avec l'empereur à la convocation du second concile général contre Macédonius: & il a déjà proscrit l'erreur à Rome, lorsque les Peres l'anathématisent à Constantinople. On voit, en toute occasion, que dans ces premiers siecles, les jugemens définitifs venoient constamment de Rome. Le même ordre de choses fut soigneusement conservé dans les siecles suivans (*Voyez* INNOCENT I). S. Bernard regardoit l'appel à Rome comme *aussi nécessaire dans l'Eglise que le soleil dans le monde.* Les évêques de France, dans une de leurs plus nombreuses assemblées (20 janv. 1620) en parlent comme d'une maxime fondamentale de la hiérarchie, dont l'observance tient substantiellement à la conservation de l'Eglise: *Hortamur episcopos omnes, ut apostolicam sedem, utpote Dei sponsione infallibili fundatam, omniumque ecclesiarum matrem omni honore cultuque prosequantur; ipsa enim, ut cum B. Athanasio loquamur, est sacrum illud caput, à quo in omnes ecclesias velut totidem membra, omnis spiritus diffunditur, quo nutriuntur & conservantur.*

le posséda jusqu'à la mort de l'empereur Constance. Saint Athanase, rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les Païens l'ayant rendu odieux à Julien, ce prince aussi crédule que superstitieux, nourrissant d'ailleurs dans son cœur une haine formelle contre J. C., ordonna qu'on chassât d'Alexandrie ce défenseur de sa divinité. Athanase se cacha une seconde fois; mais, dès que Jovien fut monté sur le trône impérial, il reparut dans Alexandrie, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avoit souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'Egypte, de la Thébaïde & de la Lybie, au nom duquel il adressa une lettre à Jovien, dans laquelle on proposoit la formule de foi du concile de Nicée, comme regle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à Antioche. Les Ariens, qui étoient venus pour le noircir dans l'esprit de l'empereur, se retirerent, confus de le voir l'objet de l'amitié & de l'estime de ce prince, tandis qu'eux-mêmes étoient un objet d'horreur & de mépris. Valens, successeur de Jovien, fut moins favorable à la saine doctrine. Athanase se vit obligé de prendre la fuite pour la 4e. fois, & de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un petit bâtiment construit sur le tombeau de son pere. L'empereur l'ayant rappellé, le saint évêque ne s'occupa plus qu'à préserver son peuple du venin de l'héréfie, & à se préparer à la mort. Il mourut enfin très-paisiblement dans les bras de son peuple, le 2 mai 373, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle. « Il termina » sa vie, dit S. Grégoire de » Nazianze, dans un âge fort » avancé, pour aller se réunir » à ses Peres, aux patriarches, » aux prophetes, aux apôtres, » aux martyrs, à l'exemple » desquels il avoit généreu- » sement combattu pour la » vérité. Je dirai, pour renfer- » mer son épitaphe en peu de » mots, qu'il sortit de cette vie » mortelle avec beaucoup plus » d'honneur & de gloire, qu'il » n'en avoit reçu à Alexan- » drie, lorsqu'après ses diffé- » rens exils, il y rentra de la » maniere la plus triomphante. » Qui ne sait en effet que tous » les gens de bien pleurerent » amérement sa mort, & que » la mémoire de son nom est » restée profondément gravée » dans leurs cœurs? Puisse-t-il » du haut du ciel abaisser sur » moi ses regards, me favori- » ser, m'assister dans le gou- » vernement de mon troupeau, » conserver dans mon église le » dépôt de la vraie foi! Et si » pour les péchés du monde » nous devons éprouver les » ravages de l'héréfie, puisse- » t-il nous délivrer de ces » maux, & nous obtenir par » son intercession la grace de » jouir avec lui de la vue de » Dieu »! Quelques incrédules ont peint ce grand-homme comme un zélateur imprudent, comme un boute-feu, un fanatique. La vérité est qu'il n'opposa jamais que la patience, la prudence & la force de la vérité à une persécution de cinquante ans. Son caractere se montre dans ses ouvrages; il

n'injurie point ses adversaires, il ne cherche point à les aigrir, il les accable par l'autorité de l'Ecriture-Sainte & par la force de ses raisonnemens. « Il avoit, » dit l'abbé de la Bletterie dans » son éloquente *Histoire de Jo-» vien*, l'esprit juste, vif & » pénétrant; le cœur généreux » & désintéressé; un courage » de sang-froid, &, pour ainsi » dire, un héroïsme uni, tou-» jours égal, sans impétuosité » ni saillies; une foi vive; » une charité sans bornes; une » humilité profonde; un chris-» tianisme mâle, simple & » noble comme l'Evangile; » une éloquence naturelle, se-» mée de traits perçans, forte » de choses, allant droit au » but, & d'une précision rare » dans les Grecs de ce tems-» là. L'austérité de sa vie ren-» doit la vertu respectable; sa » douceur dans le commerce » le faisoit aimer. Le calme » & la sérénité de son ame se » peignoient sur son visage. » Quoiqu'il ne fût pas d'une » taille avantageuse, son exté-» rieur avoit quelque chose de » majestueux & de frappant. » Il n'ignoroit pas les sciences » profanes, mais il évitoit d'en » faire parade. Habile dans la » lettre des Ecritures, il en » possédoit l'esprit. Jamais ni » Grecs, ni Romains, n'aime-» rent autant la patrie, qu'A-» thanase aima l'Eglise, dont » les intérêts furent toujours » inséparables des siens. Une » longue expérience l'avoit » rompu aux affaires ecclésias-» tiques. L'adversité, qui étend » & raffine le génie, lors-» qu'elle ne l'écrase pas, lui » avoit donné un coup-d'œil » admirable pour appercevoir » des ressources, même hu-» maines, quand tout parois-» soit désespéré. Menacé de » l'exil lorsqu'il étoit dans son » siege, & de la mort lorsqu'il » étoit en exil, il lutta près » de cinquante ans contre une » ligue d'hommes subtils en » raisonnemens, profonds en » intrigues, courtisans déliés, » & maîtres du prince, arbi-» tres de la faveur & de la » disgrace, calomniateurs in-» fatigables, barbares persécu-» teurs. Il les déconcerta, les » confondit, & leur échappa » toujours, sans leur donner la » consolation de lui voir faire » une fausse démarche; il les » fit trembler, lors même qu'il » fuyoit devant eux, & qu'il » étoit enseveli tout vivant » dans le tombeau de son pere. » Il lisoit dans les cœurs & » dans l'avenir. Quelques ca-» tholiques étoient persuadés » que Dieu lui révéloit les » desseins de ses ennemis: les » Ariens l'accusoient de magie; » & les Païens prétendoient » qu'il étoit versé dans la scien-» ce des augures, & qu'il enten-» doit le langage des oiseaux: » tant il est vrai que sa prudence » étoit une espece de divina-» tion. Personne ne discerna » mieux que lui les momens » de se produire ou de se ca-» cher; ceux de la parole ou » du silence, de l'action ou du » repos. Il sut fixer l'incons-» tance du peuple (des Alexan-» drins, c'est tout dire), trou-» ver une nouvelle patrie dans » les lieux de son exil, & le » même crédit à l'extrémité » des Gaules, dans la ville de » Treves, qu'en Egypte, &

» dans le sein même d'Alexan-» drie; entretenir des corres-» pondances, ménager des pro-» tections, lier entr'eux les » orthodoxes, encourager les » plus timides, d'un foible ami » ne se faire jamais un enne-» mi; excuser les foiblesses » avec une charité & une » bonté d'ame, qui font sentir » que s'il condamnoit les voies » de rigueur en matiere de » religion, c'étoit moins par » intérêt que par principes & » par caractere. Julien, qui ne » persécutoit pas les autres » évêques, du moins ouver-» tement, regardoit comme un » coup d'état, de lui ôter la » vie, croyant que la destinée » du christianisme étoit atta-» chée à celle d'Athanase ». Nous avons diverses éditions des Œuvres de ce Saint. Celle de Commelin, en 1600, & celle de Paris, 1627, avec les corrections de Pierre Nannius, sont belles; mais la meilleure est celle de D. de Montfaucon, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur tous les anciens manuscrits, enrichie d'une version nouvelle, d'une Vie du Saint, de plusieurs ouvrages qui n'avoient point vu le jour, & de quelques opuscules attribués à S. Athanase: on y joint ordinairement, du même D. de Montfaucon, *Collectio nova Patrum Græcorum*, Paris, 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ouvrages de ce Pere, sont: Sa *Défense de la Trinité & de l'Incarnation*; ses *Apologies*; ses *Lettres*; ses *Traités contre les Ariens*, les *Méléciens*, les *Apollinaristes* & les *Macédoniens*. Le style de S. Athanase n'est ni au-dessus, ni au-dessous du sujet qu'il traite; tour-à-tour noble, simple, élégant, clair, pathétique. « On » y trouve (dit Photius, le meilleur critique des écrivains de sa langue) » avec une diction » nette, facile, abondante, une » force & une finesse inimita-» bles. Tout ce qu'il avance » & qu'il présente sous le jour » le plus avantageux, porte » sur une logique solide, & en » même tems susceptible de » termes nobles & des orne-» mens de la haute éloquence. » Mais son plus grand art con-» siste à cacher l'art même; & » rien ne paroît si simple & si » naturel que les traits les plus » victorieux. Il s'insinue dans » les esprits, couvert de ses » moyens qui font disparoître » sa personne: ce n'est pas » l'auteur, c'est la raison même » qui domine le lecteur; & » celui-ci se trouve persuadé, » sans s'être apperçu qu'on le » voulût faire; docteur & ora-» teur d'une sagesse extrême, » d'un goût exquis, d'une jus-» tesse unique dans l'expres-» sion, par-tout il proportionne » exactement le tour du dis-» cours au sujet qu'il traite, » & aux personnes qui l'écou-» tent ». Erasme étoit grand admirateur du style de Saint Athanase, & il le préféroit à celui de tous les autres Peres. Il trouvoit qu'il n'étoit point dur & difficile, comme celui de Tertullien, point gêné & embarrassé comme celui de S. Hilaire, point recherché comme celui de S. Grégoire de Nazianze, point entortillé comme celui de S. Augustin. Il est par-tout, selon le même auteur, facile, élégant, orné, fleuri, & admirablement adapté

aux différens sujets que traite le saint docteur; & si quelquefois il n'a pas toute la politesse que l'on pourroit desirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires, & aux persécutions, qui ne permettoient pas à S. Athanase de mettre la derniere main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Côme, avoit coutume de dire : » Quand vous trouverez quel- » que chose des ouvrages de » S. Athanase, si vous n'avez » pas de papier, écrivez-le » sur vos habits ». *Prat. spirit.* c. 40. On ne connoît pas l'auteur du Symbole qui porte son nom; mais la plupart des savans pensent qu'il n'est pas de lui, quoiqu'il soit l'exacte expression du dogme pour lequel il a tant souffert. Quesnel l'attribue à Vigile de Tapse; Antelmi à Vincent Lerins; l'abbé le Clerc publia une Dissertation en 1730, tendante à prouver que ce Symbole est réellement de S. Athanase. Nous avons une *Vie de Saint Athanase*, par Godefroi Hermant, en 2 vol. in-4°, très-propre à faire connoître ce défenseur de la divinité de J. C. & ses adversaires.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, fut ordonné par les Anoméens, du vivant de Marcel, évêque de cette ville; mais le défaut qui se trouvoit dans sa promotion à l'épiscopat, fut réparé par le zele qu'il fit éclater au concile d'Antioche en 363, où il signa le Symbole de Nicée, & par les combats qu'il soutint pour défendre la divinité du Verbe & du St.-Esprit. Il mourut vers l'an 372. S. Grégoire de Nazianze & S. Basile lui donnent de grands éloges.

ATHANASE, diacre de Jérusalem, soutint avec zele la foi du concile de Chalcédoine & fut persécuté par Théodose, chef du parti des Eutychiens, patriarche intrus de Jérusalem. Athanase lui ayant reproché les cruautés qu'il exerçoit, fut enlevé par des satellites qui, après l'avoir déchiré à coups de fouets, le percerent d'un coup d'épée, vers l'an 452. Le martyrologe fait mention de lui, le 5 juillet.

ATHANASIE, (Ste.) fille de Nicetas & d'Irene, naquit dans le commencement du IXe. siecle dans l'isle d'Egine. Etant encore vierge, elle avoit résolu de se consacrer à Dieu, mais ses parens l'obligerent à se marier à un officier qui fut tué 16 ans après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque tems en viduité, elle fut obligée de se marier une seconde fois, par l'édit de l'empereur Michel le Begue, qui ordonnoit aux filles nubiles & aux jeunes veuves de se marier : édit aussi contraire à la liberté personnelle & civile des citoyens, qu'à la liberté évangélique & au respect dû aux conseils de l'Apôtre; digne d'un prince qui vouloit rétablir le Judaïsme & qui régnoit en despote violent & débauché. Le second mari d'Athanasie, touché des exemples de sa femme, entra dans un monastere, & Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté & solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastere fut appellé *Timie*, c'est-à-dire, lieu ho-

noré & respecté. Athanasie fut obligée de faire un voyage à Constantinople, & mourut à son retour, le 15 août 860. Les Grecs font sa fête le 16 août.

ATHANATUS, homme d'une force prodigieuse, se promenoit, au rapport de Pline le naturaliste, sur un théâtre revêtu d'une cuirasse de plomb, pesant 500 livres, & chaussé avec des brodequins qui en pesoient autant. Quoique Pline passe avec raison pour exagérateur, on n'a pas plus sujet de douter de ce fait, que de ce qu'on a raconté de Milon de Crotone (*V.* ce mot). Scheuchzer, dans sa *Physica sacra*, t. IV, p. 480, fait mention d'un Allemand qui leva un canon de 1900 livres, & d'un Anglois qui porta 2019 livres de plomb.

ATHÉAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, & promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnoit du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Ce fut la source d'une guerre, dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 avant J. C. On dit que, dans les courses que ses gens faisoient sur les Macédoniens, ils prirent un célebre musicien. Athéas le fit chanter; & comme ses sujets, tout farcuches qu'ils étoient, l'écoutoient avec complaisance: *Pour moi*, dit Athéas, *j'aime mieux entendre hennir un cheval, que d'ouïr chanter cet homme-là.* Cela nous paroît bien barbare; il se pourroit cependant qu'il y eût là quelque chose qui tînt de près à la bonne philosophie, ou tout au moins au génie d'un guerrier, insensible à tout ce qui peut faire des impressions molles & sensuelles.

ATHELSTAN, fils aîné & successeur d'Edouard, surnommé l'*ancien* ou le *vieux*, & petit-fils du grand Alfred, régna quatorze ans, & se signala par sa prudence & son courage. Le pere ayant éteint le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland, força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. Il vainquit aussi les Ecossois, en 938, & mourut en 941, après avoir fait à l'église & à l'état tout le bien que peut leur faire un prince bon, juste & chrétien.

ATHÉNAGORAS *ou* ATHÉNAGORE, d'Athenes, philosophe chrétien, adressa à Marc-Aurele, & à son fils Commode, associé à l'empire, une *Apologie*, dans laquelle il décharge les Chrétiens de toutes les calomnies qu'on imaginoit contre eux. On voit par cette Apologie, que les Païens les accusoient de trois crimes principaux, d'athéisme, de tuer & de manger un enfant dans leurs assemblées, de s'y livrer ensuite à l'impudicité. Accusations absurdes, qu'Athénagore n'eut pas de peine à réfuter, & qui prouve autant la parfaite innocence des Chrétiens, que la haine aveugle de leurs ennemis, haine qui se manifestoit dans tous les procédés des Païens contre les enfans de l'évangile. « Pourquoi, demande Athénagore, sous le » regne de deux princes philo» sophes & naturellement équi» tables, n'accorde-t-on pas

» aux Chrétiens, qui font profession d'honorer la Divinité, la même liberté dont jouissent les superstitions les plus absurdes ? Pourquoi ne procede-t-on pas contre des hommes dont les mœurs sont innocentes, dans la même forme juridique que contre des malfaiteurs coupables des plus grands crimes » ? Questions qui trouvent une réponse toute naturelle dans l'opposition essentielle qu'il y aura toujours entre la perversité & la corruption du monde, & la religion de Jesus-Christ ; conformément à ce divin oracle : *Eritis odio omnibus propter nomen meum. Nolite mirari si vos odit mundus.* Conrad Gesner & Suffridus Petri, ont traduit du grec en latin cette Apologie. On a encore de lui un *Traité sur la résurrection des morts.* Ces deux ouvrages sont écrits avec pureté : on les trouve dans la *Bibliotheque des Peres*, & à la suite des Œuvres de S. Justin dans l'édition des Bénédictins. Ils ont été imprimés plusieurs fois séparément. La meilleure édition de ces deux Traités est celle d'Oxford, 1706, in-8°, sous le titre de *Legatio pro Christianis.* « Quelques critiques protestans, dit un théologien, font plusieurs reproches contre la doctrine d'Athénagore, & l'accusent d'y avoir mêlé trop d'idées platoniciennes. Mais il faut faire attention que cet écrivain parloit à des empereurs qui faisoient profession de philosophie, & qui, sans doute, respectoient Platon ; c'étoit un trait de prudence de se conformer à leur goût, & de leur alléguer en plusieurs choses l'autorité de ce philosophe. Quand même Athénagore auroit conservé après sa conversion, les opinions platoniciennes qui lui paroissoient conciliables avec les dogmes du Christianisme, nous ne voyons pas où seroit le crime. Delà même il s'ensuit que notre Religion, dès sa naissance, n'a pas redouté l'examen des philosophes ». Martin Fumée, seigneur de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'*Athénagoras*, le roman *Du vrai & parfait Amour, contenant les Amours honnêtes de Théogene & de Charides*, en 1599 & 1612, in-12 ; mais cet ouvrage n'a jamais existé avant lui, ou du moins avant son siecle. L'abbé Lenglet l'attribue à Philander. Quelque mince que soit le mérite de cet ouvrage, on peut louer l'intention de l'auteur, qui vouloit l'opposer au roman obscene des *Amours de Théagene & de Chariclée.* Voyez HÉLIODORE d'Emese.

ATHENAIS. *V.* EUDOXIE.

ATHÉNÉE, grammairien, appellé *le Varron des Grecs*, né à Naucrate, en Egypte, vivoit dans le IIe. siecle, sous Marc-Aurele. Son érudition étoit profonde, & sa mémoire prodigieuse. De tous les ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les *Dipnosophistes*, c'est-à-dire, *les Sophistes à table*, en 15 livres, dont les 2 premiers, une partie du 3e., & presque tout le dernier, nous manquent. Le nombre infini de citations & de faits curieux, rendent cet ouvrage intéressant à tous ceux qui aiment à connoître les mœurs de l'antiquité.

L'auteur auroit pu se dispenser de faire égayer ses philosophes par des médisances & des obscénités. Noël le Comte (*Natalis Comes*) l'a traduit en latin, & c'est sur cette version que l'abbé de Marolles l'a mis en françois. Ces deux traductions sont peu fidelles. L'édition d'*Athénée* donnée par Casaubon, 1621, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de Dalechamps, est préférable à toutes les autres. — Il ne faut pas le confondre avec ATHÉNÉE, philosophe de Séleucie, qui vint à Rome sous Auguste, & fut ami intime de Murena, qui conspira contre ce prince; il fut néanmoins jugé innocent, & mourut quelque tems après, écrasé par la chute de la maison où il dormoit.

ATHÉNÉE, médecin de Cilicie, florissoit du tems de Pline. Il soutenoit que le feu, l'air, l'eau & la terre, n'étoient pas les vrais élémens; mais le chaud, le froid, le sec & l'humide, & un 5e., qu'il ne savoit comment définir : il l'appelloit *Esprit*, en grec *Pneuma*; ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *Pneumatiques*. On voit que dans le choix des quatre élémens, Athénée prenoit des effets pour des causes & des principes.

ATHÉNÉE, de Byzance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur pour fortifier les places de Thrace & d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le recueil des *Ouvrages des anciens Mathématiciens*, Paris, 1693, in-fol., grec & latin.

ATHÉNOBIUS, fils de Demetrius, fut envoyé par Antiochus-Sidetès, roi de Syrie, vers Simon Machabée, pour lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gazara & de la forteresse de Jérusalem, & de lui payer des tributs pour les villes qu'il occupoit hors de la Judée. Simon répondit qu'il n'avoit rien usurpé du domaine du roi, & que pour les places que le roi répétoit, elles avoient été prises par les Juifs pour se mettre à couvert des maux continuels qu'elles occasionnoient. Athénobius alla reporter la réponse de Simon à Antiochus au siege de Dora, qui envoya contre lui Cendebée, qui fut défait & mis en fuite par les deux fils du grand-prêtre Simon. *1 Mach. 16.*

ATHÉNODORE, philosophe Stoïcien, précepteur & ami d'Auguste, avoit été choisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna souvent de très-bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimoit les femmes. Parmi les dames qu'il cultivoit, il y avoit la femme d'un sénateur, ami d'Athénodore. Celui-ci étant allé le voir, le trouva baigné de pleurs. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litiere qu'Auguste envoyoit à sa maîtresse; & s'étant présenté à Auguste, étonné de ce déguisement, il lui dit : « A quoi » vous exposez-vous, seigneur? » Un mari au désespoir ne » peut-il pas se déguiser, & » laver dans votre sang la honte » que vous lui prépariez »?

Auguste ne fut pas fâché de cette leçon; elle le rendit plus circonspect & plus équitable. Athénodore ayant obtenu la permission de se retirer à Tarse, sa patrie, conseilla en partant à son éleve, pour calmer son naturel bouillant, de compter les 24 lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvemens de sa colere; mais il paroît qu'il ne les compta guere. Il mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui par une reconnoissance absurde lui décernerent des sacrifices comme à un Dieu. Athénodore avoit fait plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, entr'autres un *Traité de la noblesse*, un *du travail & du délassement*. Quelques critiques croient que c'est le même Athénodore qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude, qui depuis parvint à l'empire; M. Brucker (*Hist. crit. de la philos.*) adopte cette opinion; mais M. l'abbé Sévin (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres, tom 13, p. 54.*) prouve assez bien qu'Athénodore, précepteur d'Auguste, étoit mort avant la naissance de Claude. — Pline-le-Jeune parle d'un philosophe ATHÉNODORE, auquel un spectre apparut avec des circonstances effrayantes. Mais l'ensemble de cette histoire n'en favorise pas la croyance, & Pline lui-même ne sait dans quel sens & jusqu'à quel point on peut l'adopter.

ATHÉNODORE, (S.) évêque de Néocésarée, frere de S. Grégoire le Thaumaturge, assista au concile d'Antioche contre Paul de Samosathe, fut martyrisé pendant la persécution d'Aurélien, vers l'an 233. Il ne faut pas le confondre avec un autre S. ATHÉNODORE, évêque dans la Mésopotamie, martyrisé sous le président Eleusius, du tems de Dioclétien.

ATHÉNOGENE, martyr du 3e. siecle, fut jeté dans un abyme. S. Basile, au chap. 3, du livre du *Saint-Esprit*, fait mention d'une Hymne sur la Trinité, qu'il composa avant d'être précipité.

ATHIAS, (Joseph) Juif, imprimeur d'Amsterdam, publia en 1661 & 1667, deux éditions de la *Bible hébraïque*, en 2 vol. in-8°, qui lui mériterent une chaîne d'or & une médaille, dont les Etats-Généraux lui firent présent. Ces éditions étoient recherchées par les savans avant celle d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1700. Il ne faut pas le confondre avec Isaac ATHIAS, rabbin Espagnol, dont on a une explication des différens préceptes de la loi mosaïque.

ATHLONE, (Godard de Réede, comte d') d'une famille distinguée de Westphalie, général des troupes hollandoises, après avoir remporté des victoires, qui faciliterent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, fit la campagne de 1702 avec le duc de Marleborough, & mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'étoit distingué autant par sa clémence que par sa valeur.

ATLAS, roi de Mauritanie, fils d'Uranus & frere de Prométhée, passoit pour un habile astronome. On dit qu'on lui est redevable de l'invention de la sphere. Les poëtes ont

feint qu'il portoit le ciel sur ses épaules. Il fut métamorphosé en montagne, pour avoir refusé l'hospitalité à Persée. M. Baer, dans une dissertation sur les Atlantiques, croit qu'Atlas n'est autre que Jacob, que les *Atlantiques* sont les Hébreux, & l'*Atlantide*, la Judée. Quoique cette assertion ait un air de paradoxe, on ne peut lire ce que l'auteur a écrit là-dessus sans être tenté d'y acquiescer. Voy. *Historisch - Critiquer Versuçh uber die Atlantiquer*, à Francfort & à Leipsig, 1777. C'est la traduction de la dissertation françoise de M. Baer, dont il n'existe plus un exemplaire chez les libraires. L'imprimeur, découragé de ce qu'il ne vendoit pas dans ce siecle de frivolité un ouvrage de pure érudition, s'étant pressé à en faire des enveloppes; c'est donc à la traduction qu'il faut recourir pour apprécier les savantes recherches de l'auteur. Quelques-uns pensent qu'il n'y a jamais eu d'autre Atlas que la montagne qui porte ce nom, & que sa hauteur extrême faisoit envisager comme tenant aux étoiles, & conséquemment comme un excellent observatoire astronomique: cette idée rend parfaitement le sens du vers de Virgile:

Ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Le même poëte personnifie de la sorte le mont Atlas :

Cinctum assiduè cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri :
Nix humeros infusa tegit, tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.

ATOSSE, fille de Cyrus, roi de Perse, épousa d'abord Cambyse, son propre frere, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en 3es. noces, l'an 321 avant Jesus-Christ, à Darius, dont elle eut Xercès, qui succéda à son pere dans le royaume des Perses. Atosse, selon Usserius, est la même qui est appellée *Vasthi* dans l'Ecriture. Il ne faut pas s'attendre à trouver quelque chose d'exact & d'uniforme chez les écrivains à cette époque de l'histoire profane : ce n'est qu'en la combinant avec l'Histoire sainte, qu'on trouve quelque point d'appui pour se décider; mais cette combinaison même est un ouvrage pénible & incertain. *Voyez* ASSUERUS.

ATRÉE, roi d'Argos & de Mycenes, fils de Pelops, & pere d'Agamemnon & de Ménélas, vivoit l'an 1291 avant J. C. Thyeste son frere, s'étant fait aimer de sa femme Erope, & craignant le ressentiment d'Atrée, se retira dans un lieu de sûreté. Atrée feignit de s'être réconcilié avec lui, & lui fit manger dans un festin deux enfans, fruits de son crime. Séneque, Crébillon & Voltaire ont mis ces horreurs sur le théâtre : mais quel peut être le but de telles représentations, sinon de noircir le caractere national, de le familiariser avec les forfaits, d'exalter l'imagination par des images atroces, & d'irriter les cœurs par des commotions aussi inutiles que dangereuses? Horace, dans son *Art poétique*, semble avoir voulu proscrire ce sujet de la scene :

Nec humana palàm coquat exta nefarius Atreus.

On dira qu'il n'a condamné que la représentation de la catastrophe: mais quel est donc ce choix des dramatistes, qui se détermine pour des sujets dont l'action principale n'est pas représentable?

ATRONGE, simple berger, qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archelaüs demandoit à Rome cette couronne pour lui. Le roi-berger s'étant soutenu quelque tems avec le secours de quatre de ses freres aussi vaillans que lui, fut pris enfin par Archelaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume, & le dépouilla ensuite de la vie.

ATROPOS, (mot grec qui signifie *inflexible*) l'une des trois Parques. *Voy.* PARQUES.

ATTALE I, roi de Pergame, cousin-germain & successeur d'Eumenes, combattit les Galates & les vainquit. Il poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, & prit le titre de roi, que ses prédécesseurs n'avoient point. Il secourut les Romains contre Philippe, & mourut laissant quatre fils, l'an 198 avant J. C., après un regne de 44 ans. Il s'illustra par sa générosité, par sa valeur & sa fidélité envers ses alliés.

ATTALE II, Philadelphe, roi de Pergame & frere d'Eumenes II, prit la couronne, & la fit passer ensuite sur la tête de son neveu, dont il étoit le tuteur. Il défit Antiochus, donna du secours aux Romains, arrêta les irruptions de Demetrius, & fonda Attalie, Philadelphie & d'autres villes. Il mourut de poison l'an 139 avant J. C., âgé de 82 ans. Ce prince étoit fort lié avec les philosophes de son tems, particuliérement avec Polémon, chez lequel cependant il n'y avoit pas grande sagesse à puiser. *Voyez* POLÉMON. C'est à cet Attale que les Romains écrivirent en faveur des Juifs. *I. Mach. 16.*

ATTALE III, roi de Pergame, surnommé *Philometor*, fils d'Eumenes & de Stratonice, commença son regne par ôter la vie à plusieurs de ses amis & de ses parens. Il abandonna ensuite le soin de ses affaires pour s'occuper entiérement de son jardin. Il y cultivoit des poisons, tels que l'aconit & la ciguë, qu'il envoyoit quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux. Il avoit entrepris d'élever un tombeau à sa mere; mais ayant trop long-tems travaillé au soleil, il contracta une fievre, & en mourut l'an 134 avant J. C., sans laisser d'enfans de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisséries. Il laissa les Romains héritiers: *Populus Romanus meorum hæres esto*, portoit son testament; sur quoi la république prit possession de son royaume.

ATTALE, (*Priscus Attalus*) né dans l'Ionie, s'avança à la cour des empereurs d'Occident, & obtint le rang de sénateur. Il étoit préfet de Rome en 409, lorsqu'Alaric se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnoître empereur par le sénat & le peuple Romain; mais étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla en 410 de sa pourpre impé-

riale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale, obligé de ſuivre Alaric comme un ſimple particulier, devint la riſée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de tems après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majeſté romaine. On prétend qu'un jour Alaric le produiſit en public habillé en empereur; & le lendemain il le fit paroître à ſa ſuite avec une robe d'eſclave. Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules; mais comme il n'avoit ni argent, ni ſoldats, ni province, il fut errant juſqu'en 416, qu'il fut pris par le général Conſtance, & envoyé à Honorius, qui étoit pour lors à Ravenne. Ce prince le laiſſa vivre, & ſe contenta de lui faire couper la main qui avoit porté le ſceptre; il publia même un édit, par lequel il pardonnoit aux gens de guerre qui l'avoient ſuivi. Attale mourut dans l'iſle de Lipari, où Honorius l'avoit relégué.

ATTAYDE. *V.* ATAYDE.

ATTERBURY, (François) naquit à Miltleton, dans la province de Buckingham, en 1662. Ses premieres études, faites aux colleges de Weſtminſter & d'Oxford, annoncerent ſes talens. Dès l'âge de 22 ans, il mit en vers latins l'*Abſalon* & l'*Achitophel* de Dryden, poëte Anglois. En 1687, année de ſon doctorat, il écrivit une *Apologie pour Martin Luther*, contre les Catholiques; ouvrage peu digne de ſes lumieres, & dont l'enthouſiaſme de ſecte fait tout le mérite. Le roi Guillaume le fit ſon chapelain. Il eut la même charge ſous la reine Anne, fut doyen de Weſtminſter, & évêque de Rocheſter en 1713. Après la mort de cette princeſſe Atterbury s'étant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, & banni l'année ſuivante du royaume. Cet évêque Anglican, retiré en France, fut l'ami des gens-de-lettres; il s'en fit rechercher par ſon érudition & par ſon goût, & aimer par ſa politeſſe & les agrémens de ſon commerce. Il mourut à Paris en 1732, âgé de 71 ans. On a de lui: I. Des *Sermons* en anglois. II. Des *Lettres latines*, dignes des meilleurs littérateurs: on les trouve dans le recueil des *Pieces de Littérature*, par l'abbé Granet. III. Des *Réflexions ſur le caractere de Japis dans Virgile*: on peut voir un long extrait de cette diſſertation à la fin du Virgile de l'abbé des Fontaines. L'auteur la compoſa pendant ſon ſéjour à Paris, comme il le dit par ces vers élégans qui terminent ſon écrit.

Hæc ego luſi
Ad Sequanæ ripas, Tameſino a flumine longè,
Jàm ſenior, languenſque, ſed ipſâ in morte meorum,
Quos colui patriæque memor, nec degener uſquàm.

ATTERSOL, (Guillaume) ſavant Anglois, vivoit au commencement du XVIIe. ſiecle. Il a compoſé pluſieurs ouvrages: le plus connu eſt ſon *Commentaire* en anglois *ſur le livre des Nombres*, 1618, in-fol.

ATTICHI. *Voy.* DONI D'

ATTICUS, (Titus Pomponius) chevalier Romain, fils d'un pere qui cultivoit les lettres, & qui lui inſpira ce goût,

fut étroitement uni avec Cicéron son contemporain. Les proscriptions de Cinna & de Sylla l'obligerent de se retirer à Athenes. Il y apprit la langue grecque avec tant d'attention, qu'il la parloit aussi facilement que la latine. Les troubles de Rome étant calmés, Atticus revint dans sa patrie, emportant les regrets de tous les Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célebre orateur Hortensius, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. Durant les guerres civiles de Pompée & de César, de Marc-Antoine & de Brutus, il se ménagea si bien, qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. Content de partager sa vie entre les plaisirs de l'esprit & ceux du cœur, il refusa constamment toutes les charges. Il composa des *Annales*, des *Eloges des hommes illustres*, en vers, & divers autres écrits grecs & latins. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il ressentit les foiblesses de la philosophie, & n'eut pas le courage de supporter les infirmités de la vieillesse; il se laissa mourir de faim; quoique son ami Cicéron se fût efforcé de lui faire comprendre que la vraie philosophie proscrivoit toute espece de suicide, & qu'il n'étoit pas permis à l'homme de quitter à volonté le poste où Dieu l'avoit placé. *Piis omnibus retinendus est animus in custodiâ corporis, nec injussu ejus a quo ille datus est, ex vitâ migrandum est.* Il mourut l'an 33 avant J. C. Cicéron lui a adressé les deux beaux traités *de Amicitiâ* & *de Senectute*, & écrit un grand nombre de Lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république & de ses affaires domestiques. L'abbé Montgault les a traduites en françois, avec des notes, 6 vol. in-12. *Voy.* ce mot.

ATTICUS, (Hérode) fils d'Atticus, préfet de toute l'Asie sous Nerva, l'an 97 de J. C., descendoit de Miltiade, avoit eu un de ses ancêtres consul à Rome, & fut lui-même consul l'an 143. Disciple de Favorin & de Polémon, il fut le maître de l'empereur Verus; mais cette éducation, à en juger par ses fruits, lui fit peu d'honneur. Son pere lui avoit laissé des richesses immenses; mais il préféra à tous ses trésors la gloire de parler sur le champ d'une maniere éloquente. On disoit de lui, *qu'il étoit la langue grecque elle-même, & le roi du discours.* Il avoit composé divers ouvrages; mais il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut dans un âge avancé. On prétend que, dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçoit: *Ne sais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus?* Cette réponse, qui renferme un sens profond, & qui devroit être vraie, est contredite néanmoins par la pusillanimité ordinaire aux vieillards, & qui, suivant Horace, en fait le caractere:

Res omnes timidè gelidèque ministrat.

Dans le XVIe. siecle on a trouvé un monument grec qui fait mention de cet Atticus. C'est une colonne de marbre

avec une inſcription que Saumaiſe a publiée avec des notes.

ATTICUS, moine de Sébaſte en Arménie, fut mis ſur le ſiege patriarchal de Conſtantinople en 406, du vivant de S. Jean-Chryſoſtome, paſteur légitime. Le pape Innocent I, & divers évêques d'Orient, déſapprouverent cette élection. Innocent envoya ſes légats pour rétablir S. Jean-Chryſoſtome, mais ils furent maltraités par le parti d'Atticus, ſans qu'il ſoit certain qu'Atticus y eût part, tout ſe faiſant par ordre de l'impératrice Eudoxie, qui régnoit deſpotiquement : ce qui peut en faire douter, c'eſt qu'après la mort de S. Jean, le pape lui accorda ſa communion, à condition qu'il remettroit le nom du ſaint patriarche dans les dyptiques, ce qu'Atticus exécuta ſans répugnance. Devenu poſſeſſeur légitime de ſon ſiege, il édifia ſon troupeau & l'inſtruiſit. Il compoſa un traité *De fide & virginitate*, pour les princeſſes, filles de l'empereur Arcadius. S. Cyrille & le pape S. Céleſtin font ſon éloge, & ſe ſervent de ſon témoignage contre les erreurs de Neſtorius. Les conciles d'Epheſe & de Chalcédoine citent ſes écrits, pour en compoſer, avec les témoignages des autres Peres, une chaîne de traditions contre les Neſtoriens & les Eutychiens. S. Proſper loue le zele avec lequel il oppoſa aux Pélagiens l'antiquité de la foi. Il mourut en 427.

ATTILA, prince Scythe & idolâtre, ſurnommé *le fléau de Dieu*, roi des Huns, en 434, commença par déſoler la Thrace & l'Orient, & impoſa un tribut à l'empereur Théodoſe-le-Jeune. Il s'avança enſuite du côté du Danube & du Rhin, mit tout à feu & à ſang, entra dans les Gaules, ſaccagea Treves, Worms, Mayence, Tongres, Arras, &c. Troyes fut délivré par ſon évêque (*Voy.* S. LOUP). Il fondit ſur Orléans l'an 451. Aëtius, Théodoric & Mérouée, qui avoient joint leurs troupes contre ce monſtre altéré de ſang, le chaſſerent de devant cette ville. Ils lui livrerent bataille peu de tems après, dans les plaines de Châlons (*), & lui tuerent, dit-on, plus de 200 mille hommes ; mais il eſt bon de ſe rappeller toujours, à l'occaſion des anciennes batailles, que le nombre des tués y eſt toujours exagéré, comme celui des combattans. Attila, frémiſſant de fureur & de rage, craignit pour la premiere fois. Il avoit fait dreſſer au milieu de ſon camp un large bûcher, où il devoit ſe précipiter avec tous ſes tréſors, en cas qu'il eût le deſſous. C'étoit fait de lui, ſi Aëtius, qui appréhendoit que la défaite des Huns n'augmentât trop la puiſſance de Thoriſmond, roi des Goths, fils

(*) Pluſieurs critiques penſent que c'eſt au ſiege d'Orléans même qu'Attila fut défait, & qu'au-lieu de *Campis Catalaunicis*, il faut lire *Secalaunicis*. La bataille s'étant donnée, ſelon eux, près de Sologne (*Secalaunum* ou *Secalania*). Il eſt effectivement difficile de comprendre qu'Attila ait levé le ſiege d'Orléans ſans en venir aux mains. Les plaines de l'Orléanois ſemblent auſſi propres à vérifier cette leçon.

de

de Théodoric, tué dans la bataille, n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares, & de les massacrer tous. Attila eut le tems de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes & rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la premiere dont il se rendit le maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses, & égorgé les habitans, il la livra aux flammes. Comme elle ne fut ni rétablie ni démolie depuis, & que le feu épargna tout ce qui n'étoit pas combustible; ses ruines présentent encore aujourd'hui un aspect imposant & bien propre à fixer les regards d'un voyageur philosophe. Milan, Padoue, Véronne, Mantoue, Plaisance, Modene, Parme, essuyerent à-peu-près le même traitement. Le pape S. Léon, craignant que Rome & son troupeau ne fussent la proie de ce brigand, eut le courage de l'aller trouver, & lui persuada, au grand étonnement de son armée, de rebrousser chemin. Baronius rapporte, d'après un écrivain du VIIIe. siecle, qu'Attila vit deux personnes vénérables qu'on a cru être S. Pierre & S. Paul, à côté du pape S. Léon, pendant qu'il parloit. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la rétrogradation subite de ce barbare, à la voix d'un prêtre, est une merveille plus grande que toutes les apparitions. Il repassa le Danube, avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se montrer. Il épousa, peu de tems après, une fille du roi des Bactriens, se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la table & du lit, le soir & la nuit de ses noces, que s'étant enfin endormi, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa l'an 454. C'est ainsi que mourut ce conquérant, ou plutôt ce dévastateur, qui joignoit à un courage impétueux, la férocité, l'artifice & la fourberie. Il prenoit dans ses lettres & ses édits les titres suivans : *Attila filius Bendemi, nepos magni Nemrod, nutritus in Engaddi, Dei gratiâ rex Hunnorum, Medorum, Gothorum, Dacorum, metus orbis & flagellum Dei.* « Attila, fils » de Bendemus, petit-fils du » grand Nemrod, élevé & » nourri dans Engaddi, par la » grace de Dieu roi des Huns, » des Medes, des Goths, des » Daces; la terreur de l'uni» vers & le fléau de Dieu ». Il avoit coutume de dire, « que » les étoiles tomboient de» vant lui, que la terre trem» bloit, & qu'il étoit un marteau » pour tout le monde entier ». *Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis.* Il fut occupé pendant 20 ans de l'ambition de subjuguer la terre, & il n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois, que pour les distribuer à ses soldats. Après ses expéditions, il se reposoit dans une cabane, où on lui servoit à manger dans des plats de bois. Tel devoit être le caractere d'un homme destiné à châtier la mollesse & la corruption des Romains. Les chroniques hongroises lui supposent un frere, nommé *Buda*,

qui, dit-on, donna son nom à la ville de *Bude*; mais ces chroniques n'ont pas, quant aux premiers tems de cette monarchie, toute l'authenticité desirable.

ATTILIUS Regulus. *Voy.* REGULUS *Attilius.*

ATTILIUS, poëte latin, a écrit quelques tragédies, & entr'autres *Electra*, qu'il avoit traduite de Sophocle, comme le remarque Cicéron, qui trouvoit ses vers durs. Suétone fait aussi mention de cette piece. Il vivoit vers 615 de Rome.

ATTO ou ATTON, surnommé *Second*, fut fait évêque de Verceil en 945. Il remplit avec zele tous les devoirs de l'épiscopat, & gagna la confiance du roi Lothaire, qui le fit un de ses conseillers. Il ne vécut pas au-delà de l'an 960. On a de cet évêque un Capitulaire distribué en cent chapitres, inséré dans le *Spicilege* de Dom Achery, des Sermons, des Lettres, des Commentaires, &c. Charles Barontius, chanoine de Verceil, a donné une édition de tous ces ouvrages à Verceil, en 1768, en 2 vol. in-fol. Il ne faut pas le confondre avec ATTO, qui a écrit la *Vie* de Saint Jean Gualbert en latin, Rome, 1612, in-4°.

ATYS, jeune Phrygien, que Cybele aima passionnément. Cette déesse lui laissa le soin des sacrifices qu'on lui offroit, à condition qu'il ne violeroit pas son vœu de chasteté. Atys ne l'ayant pas conservé, se punit, en se faisant eunuque. Cybele le métamorphosa en pin. Catulle a fait un Poëme, & Quinault un Opéra sur ce jeune-homme: on comprend combien gagnent les mœurs d'un peuple, de la jeunesse surtout, à entendre chanter de pareilles aventures.

ATYS, fils de Crésus, fut tué, dans une partie de chasse, par Adraste, qui le prit pour une bête fauve, & qui, pour expier ce meurtre involontaire, se perça de son épée sur le bûcher d'Atys. Mais ce récit est très-incertain. On doute même si toute l'histoire de Crésus n'appartient pas aux tems fabuleux.

AVALON, (Irenée d') né en Bourgogne, entra chez les capucins, & travailla avec beaucoup de zele & de succès à la conversion des Calvinistes. Outre un livre apologétique en faveur des seigneurs de Passade, de Mazel & autres gentilhommes, qui abjurerent leurs erreurs entre ses mains, il a publié: *Libri tres controversiarum contra Calvinistas, Hugonottos & Anabaptistas*, Lyon, 1628, 3 vol. in-4°. Le titre montre assez qu'on mettoit alors quelque différence entre les Huguenots & les Calvinistes, mais il n'est pas facile de dire en quoi elle consistoit, parce que la véritable origine du mot *Huguenots* n'est pas bien connue, malgré tout ce que les érudits ont disserté là-dessus.

AVALOS, (Ferdinand-François d') marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit & par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le tems de sa prison à composer un *Dialogue de l'Amour*, qu'il dédia à son épouse Victoria Colonna, dame éga-

lement illustre par sa beauté, sa vertu & son esprit, dont les Poésies parurent en 1548, in-8°. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'Empereur Charles-Quint. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanez, & à la victoire de Pavie, l'an 1525. Clément VII & les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposerent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils vouloient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettoit l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions ; mais que l'empereur l'ayant su, il se défendit, en disant que c'étoit une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. Cependant les historiens les mieux instruits assurent, qu'à l'instance de sa sage & vertueuse épouse, il rejeta ces offres, & resta fidele à son souverain. « Le pape, dit » Macquer, (*Abrégé chronolo-* » *gique de l'Histoire d'Espagne*) » les Vénitiens, les Floren- » tins, & même François » Sforce, duc de Milan, for- » merent une confédération » contre l'empereur ; ils offri- » rent au marquis de Pescaire » le royaume de Naples, s'il » vouloit se mettre à la tête » de la confédération ; mais ce » seigneur instruisit de tout » l'empereur, & par ses ordres » se mit en devoir de pu- » nir l'ingratitude du duc de » Milan. Il l'assiégea dans sa » capitale, & se rendit maî- » tre des autres places de son » duché. Le marquis de Pes- » caire mourut sur la fin de » l'année, non sans soupçon » d'être la victime de ses en- » nemis, quoique les fatigues » considérables d'une campa- » gne laborieuse, ayent pu » avoir précipité la fin d'une » vie qu'il rendit célebre par » ses exploits militaires, & » recommandable par son in- » violable attachement à son » souverain » (*Voyez* VICTORIA COLONNA). Il mourut sans postérité à Milan, en 1525. C'étoit un des protecteurs des lettres, dans un siecle qui en eut beaucoup. Il étoit lui-même très-instruit, ayant eu un excellent instituteur. Paul-Jove a écrit sa *Vie*.

AVALOS, (Alphonse) marquis de Guast, héritier des biens de son cousin, dont nous venons de parler, fut fait lieutenant-général des armées de Charles-Quint en Italie. Il avoit suivi, en 1535, cet empereur à l'expédition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise, & quelque tems après ; il fit lever le siege de la citadelle de Nice, formé par Barberousse II, & par le duc d'Enguien, en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, dans la journée de Cérisoles, où il prit des premiers la fuite. La mort de Frégose & de Rinçon, envoyés de François I, tués dans une embuscade, lui faisoit appréhender de tomber entre les mains des François. Deux jours avant que « de par- » tir de Milan, dit Brantome, » pour aller livrer cette ba- » taille (de Cérisoles), il brava » fort, & menaça de tout bat- » tre, vaincre & renverser ; » dont en ayant fait un festin » aux dames de la ville ; car

» il étoit fort dameret, s'habillant toujours fort bien, & se parfumant fort, tant en paix qu'en guerre, jusqu'aux selles de ses chevaux...... On dit même qu'il avoit fait faire deux charettes toutes pleines de menottes, qui se trouverent par après, pour enchaîner & faire des esclaves, tous les pauvres François qui seroient pris, & aussi-tôt les envoyer aux galeres. Il arriva le contraire à son penser & dire; car il perdit la bataille, & au lieu de maltraiter les prisonniers ennemis, les nôtres lui firent très-honnête & bonne guerre ». Le même Brantome raconte, qu'il s'arracha la moitié de la barbe de dépit & de tristesse, & que ses équipages ayant été pris, son bouffon disoit aux soldats qui les fouilloient: *Cherchez bien, vous ne trouverez pas ses éperons, il les a pris avec lui.* Mais cette relation de Brantome est contraire en beaucoup de choses à l'idée que tous les historiens du tems, nommément Paul Jove, nous donnent d'Alphonse Avalos. Ce qu'il dit des chaînes préparées pour les François, est un conte ridicule; & ce qu'il ajoute des galeres, est plus absurde encore. Il n'étoit certainement pas au pouvoir d'Avalos d'envoyer aux galeres des prisonniers de guerre. Cette conduite, opposée à toutes les maximes & usages de la cour d'Espagne, lui auroit attiré une punition éclatante. Le récit de Brantome n'est qu'une répétition de ces contes & de ces chansons burlesques, qui ne manquent jamais de circuler parmi le petit peuple, après quelque victoire. Quant à Frégose & Rinçon, en tems de guerre on tue les ennemis sans demander leurs passeports; ils alloient d'ailleurs susciter de nouveaux ennemis auxquels ils faisoient la guerre, ils n'avoient garde d'annoncer leurs qualités & le but de leur voyage furtif; Avalos les traita en espions, en embaucheurs: il n'y a pas matiere à grands reproches entre deux nations armées l'une contre l'autre (*Voy.* BOURDEILLES). Avalos mourut en 1546, à 42 ans.

AVANTIN. *V.* AVENTIN.

AVANTIO, (Jean-Mario) né en 1564, se fit admirer à Ferrare & à Rovigo par l'étendue de ses connoissances dans le droit. Mais son frere ayant été assassiné dans cette derniere ville, & ayant couru grand risque de l'être lui-même, il se retira à Padoue, où il mourut le 2 mars 1622. On a de lui en manuscrit: *Consilia de rebus civilibus & criminalibus*, & une *Histoire ecclésiastique* depuis Luther. Le seul ouvrage dont jouisse le public, est le Poëme qu'il dédia à l'Archiduc Ferdinand (depuis empereur), qui lui en témoigna hautement sa reconnoissance. Charles AVANTIO, son fils, célebre médecin, s'est fait connoître aussi par ses *Annotations sur l'ouvrage de Baptiste Fiera*, qui parurent après sa mort, à Padoue, 1649, in-4°.

AVAUX. *Voyez* MESMES (Claude).

AUBAIS, (Charles de Baschi marquis d') né au château de Beauvoisin en Languedoc, en 1686, mort au château d'Aubais, en 1777, a laissé un re-

cueil de *Pieces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4°, qui ont servi à guider beaucoup d'auteurs dans leur travail.

AUBERT, (S. *Audebertus* ou *Autpertus*) fut sacré évêque de Cambrai & d'Arras, le 21 mars 633 : ces deux sieges étant alors réunis. Ses instructions, soutenues par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits merveilleux. La conversion de S. Landelin fut le fruit de ses prieres & de ses larmes. Le comte Vincent, Waldetrade sa femme, & Sainte Aldegonde sa sœur, reçurent l'habit religieux des mains du saint évêque. Tous ces Saints fonderent des monasteres par son conseil; il en fonda lui-même quelques-uns, & bâtit plusieurs églises. Il fit, en 666, la translation des reliques de S. Vaast d'Arras, & concourut à la fondation du monastere qui porte le nom de ce Saint. Après avoir fait fleurir la religion & l'étude des saintes lettres dans le Hainaut & la Flandres. Il mourut en 668, après trente-six ans d'épiscopat, & fut enterré dans l'église de St. Pierre à Cambrai. C'est présentement une abbaye célebre, connue sous le nom du saint évêque. Voyez sa *Vie*, publiée par Mabillon, *Act. Ben.*, *t.* 2, *p.* 873.

AUBERT, (Pierre) avocat, né en 1642, & mort en 1733, laissa sa bibliotheque à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle seroit publique. On a de lui : I. Une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1728, que les dernieres ont fait oublier. II. Un recueil de *Factums*, en 2 vol. in-4°, Lyon, 1710.

AUBERT, (Guillaume) né à Poitiers vers l'an 1534, fut reçu avocat au parlement de Paris, en 1553, & se fit une réputation par ses ouvrages. On distingue ; I. celui auquel il donna le nom singulier de *les Retranchemens*, Paris, 1585, in-8°. C'est le recueil choisi de ses pieces qu'il jugeoit dignes de passer à la postérité. Il contient entr'autres un *éloge* du président de Thou, poëme de 500 vers, qui ont été traduits en vers latins par Scévole de Ste. Marthe; un Traité en prose *de la connoissance de soi-même*, qui ne vaut pas celui d'Abbadie sur le même sujet. II. *Vers* dédiés au chancelier de l'Hôpital, avec la traduction en vers latins de Scévole de Ste. Marthe, in-8°, sans date. III. *Histoire des guerres faites par les Chrétiens contre les Turcs, sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1559, in-4°. Il mourut vers l'an 1601.

AUBERTIN, (Edme) ministre de Charenton, né à Châlons-sur-Marne, en 1595, mort à Paris en 1652, est auteur d'un livre estimé dans sa communion, sous le titre de l'*Eucharistie de l'ancienne Eglise*, 1633, in-fol. Cet ouvrage a été victorieusement réfuté par Arnauld, dans la *Perpétuité de la Foi.*

AUBERY *ou* AUBRY, (Jean) *Albericus*, natif du Bourbonnois, médecin du duc de Montpensier, vivoit au commencement du XVIIe. siecle. On a de lui l'*Apologie de la Médecine* en latin, Paris, 1608, in-8°; & l'*Antidote de l'Amour*, 1599; in-12 : cet ouvrage curieux & savant fut remis sous presse en 1663, in-12.

AUBERY, (Antoine) avo-

cat de Paris, écrivain infatigable, se levoit à 5 heures tous les jours, & étudioit sans relâche jusqu'à 6 heures du soir, qu'il alloit chez quelqu'un de ses amis. Il ne faisoit guere de visites, & en recevoit encore moins. Quoiqu'il eût prêté le serment d'avocat au conseil, il préféroit le commerce tranquille de ses livres au tumulte des affaires. Les *Remarques de Vaugelas* étoient son seul livre de récréation. Il mourut d'une chute, en 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont presque tous au-dessous du médiocre, pour le style; mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont : I. L'*Histoire des Cardinaux*, en 5 vol. in-4°, 1642, composée sur les Mémoires de Naudé & de du Puy. II. *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1650, 2 vol. in-fol.; 1657, 5 vol. in-12. Ces Mémoires sont très-curieux, & renferment une infinité de pieces, de lettres, d'actes, de négociations propres à faire connoître l'état des affaires sous le regne de Louis XIII. III. L'*Histoire du même Ministre*, 1660, in-fol.; 1665, 2 vol. in-12. Les matériaux en sont bons; si l'historien est un peu trop louangeur envers le cardinal, il s'en faut bien qu'il le soit à l'égard de plusieurs seigneurs, dont il s'est trouvé dans le cas de parler. On dit que la reine-mere répondit au libraire Bertier, qui lui témoignoit la crainte qu'il avoit, que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parloit pas avantageusement, ne lui fissent de la peine : *Allez, travaillez en paix, & faites tant de honte au vice, qu'il ne reste que de la vertu en France.* « Paroles, dit » un auteur estimé, qui caractérisent l'esprit d'un gouvernement vraiment sage, & que » les princes ne sauroient trop » répéter, pour l'encouragement de ceux qui ne craignent » pas de s'élever contre l'erreur & l'iniquité, les plus » redoutables ennemis des rois » & des nations ». Aubery est un de ceux qui doutoient que le Testament, publié sous le nom du cardinal de Richelieu, fût réellement de ce ministre, mais on sait aujourd'hui qu'il se trompoit (*Voyez* PLESSIS-RICHELIEU). IV. L'*Histoire du cardinal Mazarin*, en 1651, 4 vol. in-12 : ouvrage moins estimé que le précédent. V. *Histoire du cardinal de Joyeuse*, Paris, 1654, in-4°, accompagnée d'un grand nombre de pieces justificatives. VI. *Un Traité historique de la prééminence des Rois de France*, 1649, in-4°. VII. Un *Traité des justes prétentions du Roi de France sur l'Empire*, 1667, in-4°, qui le fit mettre à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne crurent que les idées d'Aubery étoient celles de Louis XIV; peut-être ne se trompoient-ils pas, mais dans ce moment malheureux pour Aubery, le monarque ne jugea pas à propos d'en convenir.

AUBERY, (Louis) sieur du Maurier, suivit son pere dans son ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne & à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mere; mais cette faveur ne lui servant de rien pour s'a-

vancer, il se lassa d'être courtisan, & alla jouir du repos dans ses terres: il y mourut en 1687. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande*, Paris, 1688, in-12, avec les notes d'Amelot de la Houssaye, 1754, 2 vol. in-12: les Hollandois les accuserent d'une partialité outrée. Son petit-fils a donné, en 1737, des *Mémoires de Hambourg*, in-12, qui sont aussi de lui. Il a publié l'*Histoire de l'exécution de Cabrieres & de Mérindol*, Paris, 1645, in-4°, écrite par Jacques d'Aubery, lieutenant-civil au Châtelet de Paris, & depuis ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour traiter de la paix l'an 1555. *Voy.* l'art. OPPEDE, où cette expédition est représentée sous son vrai jour.

AUBERY, (Jean-Henri) jésuite, poëte latin, né à Bourbon, enseigna les belles-lettres dans sa société, pendant 20 ans, avec beaucoup de réputation, & mourut à Ausch, le 27 novembre 1652. Entre ses écrits on distingue: I. *Missus poëticus, sive varia cârmina, elegiæ, poëmata epica, lyrica.* Toulouse, 1617, in-4°. II. *Cyrus tragædia.* III. *Theogonia, seu de diis gentium.* Toulouse, 1637. IV. *Leucata triumphans.* V. *Thomæum sive S. Thomæ Aquinatis gloriosum sepulchrum Tolosæ.* La plupart de ses poésies ont été imprimées dans le *Parnassus Societatis Jesu*, Francfort, 1654.

AUBESPINE, (Claude de l') baron de Château-neuf sur Cher, secrétaire-d'état, & employé dans différentes affaires importantes, sous François I, Henri II, François II, & Charles IX. Il servit l'état jusqu'au dernier moment de sa vie; car la reine Catherine de Médicis, qui prenoit son conseil dans toutes les occasions, alla le consulter au chevet de son lit le jour de la bataille de S. Denis. Il mourut le lendemain en 1567. C'étoit le bouleversement des affaires de l'état, qui avoit causé sa maladie, & surtout l'impossibilité de ramener les huguenots à des conditions raisonnables. Il avoit eu récemment une conférence avec les chefs du parti, qui le traiterent avec la hauteur & la morgue dont les factieux ne manquent jamais, quand ils ont de quoi faire valoir leurs prétentions.

AUBESPINE, (Gabriël de l') fut le successeur d'un de ses parens dans l'évêché d'Orléans en 1604. Il joignit aux études d'un savant laborieux, le zele d'un pasteur vigilant, & servit en même-tems l'état dans des occasions importantes. Henri IV & Louis XIII employerent utilement ses conseils. Il mourut à Grenoble en 1620, âgé de 52 ans. On a de lui: I. *De veteribus Ecclesiæ ritibus*, in-4°, en 1622. Cet ouvrage respire l'érudition la plus profonde, & la connoissance la plus vaste des antiquités ecclésiastiques. II. Un *Traité de l'ancienne police de l'Eglise* sur l'administration de l'Eucharistie, très-savant. On a encore de lui des Notes sur les conciles, sur Tertullien, & sur Optat de Mileve.

AUBESPINE, (Charles de l') marquis de Château-neuf, remplit diverses ambassades avec une distinction, qui lui mérita les sceaux en 1630. Il présida, 2 ans après, au jugement du Maréchal de Marillac, &

à celui du duc de Montmorenci. Le cardinal de Richelieu, qui lui avoit procuré les sceaux, les lui fit ôter, & le fit emprisonner en 1633. On prétend que ce fut pour avoir dansé aux violons pendant une maladie qui mit le ministre à l'extrémité; d'autres en donnent des raisons tout-à-fait invraisemblables. Anne d'Autriche le tira de prison dix ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650; mais dès l'année suivante on fut obligé de les lui ôter, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessoit de le décrier & de cabaler contre lui. Château-neuf mourut en 1653, âgé de 73 ans. C'étoit un grand ministre, un négociateur habile; mais son orgueil étoit extrême. On a dit de lui, qu'il avoit plutôt les manieres d'un grand-visir, que du ministre d'une cour chrétienne : si c'étoit alors un crime insolite, il est devenu bien commun depuis.

AUBESPINE, (Magdelene de l') femme de Nicolas de Neuville de Villeroi, secrétaire d'état. Son esprit & sa beauté la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III & de Henri IV. Ronsard la célébra. Elle mourut à Villeroi, en 1596. Bertaud, évêque de Seès, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction des Epîtres d'Ovide*, & d'autres ouvrages en vers & en prose.

AUBETERRE. *Voy.* BOUCHARD, & LUSSAN (François).

AUBIGNAC. *V.* HEDELIN.

AUBIGNÉ, (Théodore Agrippa d') né en 1550 à Saint-Maury, près de Pons, dans la Saintonge, fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à 8 ans il traduisit, dit-on, le *Criton* de Platon; mais l'on sait que ces essais des savans précoces sont presque toujours, au moins en grande partie, l'ouvrage des instituteurs, occupés à se faire une réputation par celle de leurs éleves. Son pere, qu'il perdit dès l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom & des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée l'avanceroit plutôt que la plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal-de-camp, gouverneur des isles & du château de Maillezais, & vice-amiral de Guyenne & de Bretagne, & ce qui valoit encore mieux, son favori. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, & surtout par une inflexibilité de caractere que les rois n'aiment pas, & que les particuliers souffrent avec peine. Il quitta la cour, & ensuite le royaume, pour se réfugier à Geneve, où il mourut en 1631 à 80 ans. Cette république l'avoit comblé d'honneurs & de distinctions. La générosité de ses sentimens égaloit son courage. Henri IV lui reprochoit son amitié pour la Tremouille, exilé & disgracié. « Sire, lui répond » d'Aubigné, la Tremouille » est assez malheureux d'avoir » perdu la faveur de son maî» tre : pourrois-je lui refuser » mon amitié, dans le tems » qu'il en a le plus besoin »?... Le principal ouvrage de d'Aubigné est son *Histoire universelle*

depuis 1550 jusqu'en 1601, avec une *Histoire abrégée de la mort de Henri IV*, en 3 volumes in-folio, imprimée à Saint-Jean-d'Angeli, quoique le titre porte à Maillé, en 1616-1618-1620, & réimprimée en 1626, avec des augmentations & des corrections. « Cette histoire, dit » l'auteur des *Trois Siecles*, » porte l'empreinte de son ame, » c'est-à-dire, qu'elle est écrite » avec beaucoup de liberté, » d'enthousiasme & de négli- » gence. Il étoit né pour la » satyre & la plaisanterie, » comme on en peut juger par » un de ses autres ouvrages, » qui a pour titre : *Confession de* » *Sancy* (satyre amere de ce » seigneur, auquel il donne le » rôle de Mercure de Henri » IV) ». A peine le premier volume de l'*Histoire universelle* eut-il paru, que le parlement de Paris le fit brûler. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris & l'horreur. On y conte, sur son caractere & sur ses mœurs, mille particularités curieuses, qui peuvent être vraies, mais dont la publicité ne peut produire aucune espece de bien. Le détail des opérations de guerre qu'on trouve dans cette histoire, est ce qu'il y a de mieux. On a encore de lui : I. Les *Tragiques*, 1616, in-4°, & in-8°. II. *Petites œuvres mêlées*, Geneve, 1630, in-8°. III. Son *Baron de Fœneste*, 1731, in-12, est plein de grossiéretés, & fort inférieur à la *Confession de Sancy*. Sa *Vie*, écrite par lui-même, est un de ces égoïsmes que les auteurs ne devroient jamais se permettre. Il y regne d'ailleurs une licence qui ne donne pas de l'écrivain une idée bien favorable. *Constant d'Aubigné*, pere de madame de Maintenon, étoit fils de Théodore Agrippa.

AUBIGNY, (le maréchal d') *Voyez* STUART (Robert).

AUBIN, (S.) né d'une famille noble & ancienne, qui s'étoit établie dans la Bretagne, mais qui étoit originaire d'Angleterre, fut tiré du monastere de Tintillan, nommé alors *Cincillas*, élevé sur le siege épiscopal d'Angers, en 529, par les suffrages réunis du clergé & du peuple. Il voulut s'opposer à son élection; mais on n'écouta point les raisons que lui suggéroit son humilité, & il fut obligé de se laisser consacrer. Son extrême douceur ne l'empêchoit point d'être ferme, lorsqu'il s'agissoit de défendre la loi de Dieu, & de maintenir la sévérité de la discipline. Ce fut par ses soins que le concile tenu à Orléans en 538, remit en vigueur le trentieme canon du concile d'Epaone, qui proscrivoit les mariages incestueux, assez communs dans ce tems-là. Ce saint évêque mourut le 1 mars 549, à l'âge de 81 ans. En 556, son corps fut levé de terre & enchâssé par S. Germain de Paris, en présence d'une assemblée d'évêques, du nombre desquels étoit Eutrope, successeur du Saint. La plus grande partie de ses reliques est encore à Angers, dans la célebre abbaye de Saint-Aubin, fondée par le roi Childebert. Il y a en France beaucoup de monasteres, d'églises & de villages qui portent le nom de Saint-Aubin.

AUBIN, (Guedier de S.) *Voyez* GUEDIER.

AUBREY, *Albericus*, (Jean) né en Angleterre, le 3 novembre 1625, perdit tout le bien que lui avoit laissé son pere, par des procès qu'on lui intenta. Il fit naufrage en 1660, en revenant d'Irlande, & manqua de périr. Il se maria l'année d'après; mais il fut si peu content de sa femme, qu'il auroit voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asyle chez une dame, qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford, l'an 1700. On a de lui: I. *La Vie de Hobbes*, en anglois; & publiée ensuite en latin, par le médecin Richard Blackbourn, 1682, in-4°. II. Une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglois, sous ce titre: *Promenade de la province de Surrey*; ouvrage plein de recherches. III. *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, dans lesquels il traite de la fatalité des jours & des lieux, des présages, des songes, &c.

AUBRIET, célebre dessinateur d'histoire naturelle, fit briller son talent vers la fin du XVIIe. siecle. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon Parisiense* de Vaillant. On a réuni en 4 vol. in-fol., ce que cet artiste avoit fait de mieux en plantes & en papillons.

AUBRIOT, (Hugues) intendant des finances, & prévôt de Paris, sous Charles V, étoit natif de Dijon. Il décora Paris de plusieurs édifices, pour l'utilité & pour l'agrément. Il fit bâtir la Bastille en 1369, pour servir de forteresse contre les Anglois; le pont S. Michel, le petit Châtelet, les murs de la porte S. Antoine, &c. Ayant fait arrêter des écoliers, l'université, dont les privileges se trouvoient blessés, se déchaîna contre lui; & avec l'appui du duc de Berri, elle lui fit faire son procès, & Aubriot fut renfermé à la Bastille. Des séditieux, nommés *Maillotins*, l'en tirerent en 1381, pour le mettre à leur tête; mais Aubriot les ayant quittés dès le soir même, se retira en Bourgogne, ne voulant servir ni de prétexte ni d'encouragement aux troubles publics. Il mourut en 1382. — Jean AUBRIOT, de la même famille, fut évêque de Châlons-sur-Saône, depuis 1342 jusqu'en 1350.

AUBRY, (Jean) prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de N. D. de l'Assomption, fit une étude particuliere de la chymie. Décoré du titre de médecin ordinaire du roi, il exerça son talent à Paris, & fit ensuite un voyage en Orient pour convertir les Infideles. Mais peu content de ses succès, il revint en France dans le dessein d'y trouver un remede qui pût lui donner de la célébrité par ses effets. Il en trouva un, dont il fit un grand débit, avec des suites bonnes & mauvaises. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages singuliers par leur titre: I. *La merveille du monde, ou la Médecine véritable ressuscitée*, Paris, 1655, in-4°. II. *Le triomphe de l'Archée, & le désespoir de la Médecine*, ibid., 1656, in-4°. Ces deux ouvrages réunis ont reparu sous ce titre: *La Médecine universelle & véritable, pour toutes sortes de*

maladies les plus désespérées, in-4°. III. *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4°, &c. On a encore de lui, un livre plein d'enthousiasme, qui commence par ces mots : *Au public, à l'honneur & gloire de Dieu ; je commencerai la trompette de l'Evangile*, &c.

AUBRY, médecin. *Voyez* AUBERY.

AUBRY, (Jacques-Charles) digne émule de Cochin & de Normant, fut reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, & plaida avec le plus grand succès. Son principal talent étoit l'art de manier l'ironie : figure en général odieuse, & qui, lorsqu'elle est trop répétée, est aussi peu favorable à la vraie éloquence, qu'elle est peu propre à honorer le caractere de l'orateur. On a de lui un grand nombre de Consultations & de Mémoires imprimés, mais épars dans différentes bibliotheques. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont : ses deux *Consultations* pour Soanen, évêque de Senez, la premiere souscrite de 20 avocats, & la seconde de 50 ; ces Consultations d'avocats dans une affaire de dogme & purement ecclésiastique, ne produisirent aucun effet. Tout le monde fut surpris de voir un avocat s'élever contre les décisions de l'Eglise universelle, & ériger en saints les réfractaires à ses décrets. Il mourut en 1739.

AUBUSSON, (Pierre d') grand-maître de l'ordre de St. Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, d'une famille très-distinguée, en 1425. Son courage se développa de fort bonne heure. Les Turcs dévastoient alors la Hongrie. Aubusson suivit Albert, duc d'Autriche, gendre & général de Sigismond, & dans une bataille gagnée sur les Infideles, il rallia l'infanterie chrétienne qui plioit ; il la ranima tellement, qu'elle tua 18 mille ennemis, & mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, & se fit aimer du dauphin, fils de Charles VII. Il l'accompagna au siege de Montereau-Faut-Yonne, dont ce prince avoit la direction, & y donna les mêmes preuves de valeur qu'il avoit données en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son pere, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit, pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connoître, dit de lui, *qu'il étoit rare de voir ensemble tant de feu & de sagesse*. Le récit des beaux exploits de Huniade, & des barbaries exercées par les Turcs, enflammerent son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1457, le grand-maître de Milli envoya d'Aubusson, déja commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi du nom chrétien. Il s'acquitta de cette ambassade avec succès. A son retour, il fut élu premier bailli, & ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1476, après la mort de J. B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre, s'occupa à le faire respecter au-dehors, & à régler les affaires du dedans. Il fit fermer le port de

Rhodes d'une grosse chaîne ; bâtit des tours & des forts, & prépara tout ce qu'il falloit pour repousser les efforts du grand-seigneur, qui menaçoit Rhodes depuis long-tems. Sa flotte parut devant l'isle en 1480, forte de 160 voiles & de cent mille hommes. Mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, & sur-tout la valeur éclairée du grand-maître, qui y reçut cinq blessures considérables, obligerent les Turcs deux mois après, de lever le siege, laissant 9000 morts, & emmenant 15000 blessés. Les relations de ce siege mémorable, nous apprennent » qu'un saint cordelier nommé » Antoine Fradin, contribua » beaucoup à soutenir le cou» rage des Rhodiens, parmi » lesquels il faisoit le person» nage que le bienheureux Ca» pistran avoit fait à Belgra» de ». Mahomet II, l'année d'après, se préparoit à assiéger de nouveau Rhodes; mais la mort dérangea tous ses projets. Bajazet son fils aîné, & Zizim son cadet, se disputerent l'empire; le dernier, n'ayant pu monter sur le trône de son pere, demanda un asyle à Rhodes. D'Aubusson le lui accorda en 1482, & ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur & en roi. Au bout de trois mois, il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frere; & il le faisoit garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourg-neuf en Poitou. Plusieurs souverains le demanderent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet. D'Aubusson le remit par préférence entre les mains des agens d'Innocent VIII (*Voyez* ZIZIM). En reconnoissance, ce pape, qui avoit donné au grand-maître les noms de *Bouclier de l'Eglise*, & de *Libérateur de la Chrétienté*, l'honora de la pourpre, & renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. « Les Infideles, dit un his» torien, avoient si bien conçu » qu'à son sort étoit attaché » celui de la place, qu'ils sou» doyerent deux scélérats trans» fuges pour l'assassiner; mais » le Ciel ne permit pas un cri» me, dont les suites, dans » ces tristes conjonctures, eus» sent été funestes à tout le » monde chrétien ». Bajazet ne put s'empêcher de l'estimer & de le respecter. Il lui fit témoigner qu'il ne troubleroit jamais la paix, & lui donna pour gage de son amitié, la main de S. Jean qui avoit baptisé J. C. D'Aubusson n'ayant pu obtenir une croisade, tomba dans une mélancolie, qui l'emporta en 1503, à l'âge de 80 ans. L'ordre n'a point eu de chef plus accompli. Sa vie avoit été celle d'un héros, & ses derniers jours furent ceux d'un saint. Le chapitre général de Rhodes ordonna que la religion lui éleveroit des deniers publics un magnifique mausolée en bronze, avec une épitaphe pour consacrer ses exploits. Il a écrit lui-même la relation de ses exploits sous ce titre : *Petri d'Aubussoni Rhodiorum militum magistri, de servata urbe præsidioque suo & insigni contra Turcas victoria, ad Fredericum III Relatio*, dans le tome 2 de *Rerum Germanicarum scriptores* de Freher. Le Pere Bouhours publia sa Vie en 1677, in-4° & in-12.

AUBUSSON, (François, vicomte d') duc de la Feuillade, pair & maréchal de France, se distingua à la bataille de Rhétel, en 1650, aux sieges de Mouson, de Valenciennes, de Landrecies, & à celui d'Arras en 1654, où il força des premiers les retranchemens des ennemis. Il ne signala pas moins sa valeur au combat de S. Gothard contre les Turcs. Il suivit le roi à la conquête de la Franche-Comté en 1674. Il emporta le fort S. Etienne l'épée à la main. Il fut nommé ensuite vice-roi de Sicile, cette isle ayant subi le joug de l'Espagne; mais la conduite de ses habitans lui ayant fait soupçonner leur sincérité, il les abandonna la même année, & sauva les troupes qu'il avoit avec lui, par une retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. C'est lui qui ayant acheté l'hôtel de Senneterre, le fit abattre, & y fit élever en 1686 une statue pédestre de Louis-le-Grand, dans une place qui fut appellée *des Victoires*. Il mourut subitement en 1691, & n'eut que le tems de s'écrier: *Que n'ai-je fait pour Dieu, ce que j'ai fait pour le roi!*

AUCOUR, (Jean Barbier d') *Voyez* BARBIER D'AUCOUR (Jean).

AUDEBERT, (Germain) jurisconsulte d'Orléans, disciple d'Alciat, parcourut l'Italie, & fit en vers l'*Eloge de Venise*, qui en reconnoissance le fit chevalier de S. Marc, & lui envoya la chaîne d'or de l'ordre, avec la médaille du doge. Henri III l'ennoblit, avec permission de porter des fleurs de-lys en chef. Il mourut en 1598, âgé de plus de 80 ans. Ses poésies sont entr'autres: I. *Roma, poëma*, Paris, 1655, in-4°. II. *Venetiæ, poëma*, Venise, 1583, in-4°, dont nous venons de parler. III. *Partenope, poëma*, Paris, 1585, in-4°. Ces poëmes ont été recueillis à Hanovre, en 1603, in-8°. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge parmi ceux des hommes illustres. — Il ne faut pas le confondre avec Matthieu AUDEBERT, qui a écrit *Flores D. Bernardi*, &c.

AUDEBRAND, (Etienne) moine de S. Allire de Clermont; après avoir été prieur de Turet en Auvergne, & ensuite trésorier & grand-camerlingue de l'Eglise romaine, fut élu évêque de Saint-Pons, & enfin archevêque de Toulouse en 1331. L'histoire de son élévation est remarquable. Lorsqu'il étoit dans son prieuré de Turet, il arriva que Pierre Roger, moine de la Chaise-Dieu, venant de faire ses études à Paris, fut volé dans la forêt de Rendant en Auvergne, en sorte que les voleurs ne lui laisserent qu'une simple tunique. En cet état il prit le chemin de Turet, & fut bien reçu du prieur, qui lui donna un habit & fournit à ses besoins. Roger, pénétré de reconnoissance, dit au prieur: *Quand pourrai je reconnoître la grace que vous m'avez faite?* — *Quand vous serez pape*, répondit Audebrand. Roger étant devenu pape, sous le nom de Clément VI, se souvint de cette réponse, appella auprès de lui son bienfaiteur, & le combla de biens & d'honneurs. Cette anecdote est exprimée dans l'épitaphe d'Audebrand,

qu'on lit dans l'église de Notre-Dame-d'Entre-Saints à Clermont, & qui a été imprimée par Etienne Baluze, dans son livre intitulé *Antifrisonius*.

AUDÉE *ou* AUDIE, chef des Audiens, étoit de Mésopotamie. Un zele ardent & amer le jeta dans l'erreur & dans le schisme, vers le milieu du IVe. siecle. Cet orgueilleux atrabilaire commença par déclamer contre quelques membres de l'Eglise qui excitoient son envie, & finit par s'en séparer. Il enseignoit à ses disciples, qu'on devoit célébrer la Pâque comme les Juifs; que Dieu avoit une figure humaine; que les ténebres, le feu & l'eau n'avoient point de cause & étoient éternels. Il affectoit des mœurs fort austeres, comme tous les chefs des sectes. Il avoit une aversion invincible pour toute espece de condescendance, qu'il appelloit du nom odieux de *respect humain*. Ayant trouvé beaucoup de partisans parmi les esprits foibles & les caracteres inquiets, il fut exilé en Scythie, loin de ses prosélytes. Il passa de là dans le pays des Goths, & s'y forma un nouveau troupeau. Il établit des monasteres, où la virginité & la vie solitaire étoient en vigueur. Sa secte fut gouvernée après sa mort par divers évêques qu'il avoit établis; mais ces évêques étant morts avant l'an 377, les Audiens se trouverent réduits à un petit nombre; ils se retirerent vers l'Euphrate, dans le territoire de Chalcide, où, selon Théodoret (*Hist. Eccl. lib. 4, cap. 9.*), ils dégénérerent bientôt de leur premiere austérité, & menoient même une vie très-licencieuse. Ils donnoient l'absolution aux pénitens, sans leur imposer aucune satisfaction canonique, se contentant, par un rit fort ridicule, de les faire passer entre les livres sacrés & les livres apocryphes. Le Pere Petau pretend que S. Augustin & Théodoret n'ont pas bien saisi les sentimens des Audiens, & qu'ils n'ont pas compris ce qu'en dit S. Epiphane, qui, selon lui, ne leur attribue d'autre chose que de croire que la ressemblance de l'homme avec Dieu consistoit dans le corps. Mais il paroît que ce sentiment même exprime l'antropomorphisme; à moins de supposer que cette ressemblance corporelle regardât directement J. C., conformément à ces vers de Prudence :

Christus imago Patris, nos Christi forma & imago.
Fingimur in faciem, Domini bonitate supernâ,
Venturi carne in nostra post sæcula Christi.

AUDIFFRET, (Hercule) de Carpentras, pieux & savant général de la doctrine chrétienne, oncle & maître de Fléchier, fut effacé par son disciple. Il mourut en 1659. On a de lui : I. *Oraisons funebres*. II. *Questions spirituelles & curieuses* sur les Psaumes, 1668, in-12. La chaire étoit livrée de son tems au style guindé des Italiens & des Espagnols. Il fut un des premiers qui s'attacherent à proportionner les expressions aux pensées, & les mots aux choses : il traça ainsi la route de la véritable éloquence.

AUDIFFRET, (Jean-Baptiste d') gentilhomme de Draguignan en Provence, ou,

ſelon d'autres, de Marſeille, envoyé extraordinaire à la cour de Mantoue, de Parme, de Modene & de Lorraine, mourut à Nanci en 1733 à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne & hiſtorique*, en 2 vol. in-4°, 1689 & 1690, & en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la géographie & de l'hiſtoire, a fait regretter qu'il n'ait pas achevé ſon ouvrage.

AUDIGUIER, (Vital) mauvais écrivain & mauvais poëte, fut aſſaſſiné vers l'an 1630. Sorel, dans ſa *Bibliotheque*, donne une liſte ennyeuſe de ſes ouvrages, dont on auroit bien pu ſe paſſer. Il publia des romans & des livres de piété : il traduiſit de l'eſpagnol les *Nouvelles de Cervantes*, Paris, 1613; fit un *Traité de la converſion de la Madelaine*; des *Poëſies* oubliées, 1614; & l'*Uſage des duels*, 1617, in-8°.

AUDOENUS. *Voy.* OUEN (S.).

AUDOUL, (Gaſpar) Provençal, avocat au parlement de Paris, conſeiller ordinaire du duc d'Orléans. Il eſt auteur d'un Traité de l'*Origine de la Régale & des cauſes de ſon établiſſement*, Paris, 1708, in-4°. On voit dans cet ouvrage, diviſé en huit livres; entr'autres une *Diſſertation*, par laquelle il prétend prouver contre Baronius, Bellarmin, & pluſieurs autres habiles écrivains, même François, l'authenticité du Canon 22, diſtinct. 63 de la premiere partie du droit canonique, & le ſynode dont il y eſt fait mention. Cet ouvrage fut condamné par un bref du pape Clément XI, du 18 janvier 1710.

AUDRAN, (Girard) naquit à Lyon, en 1640, d'un graveur. Son pere lui donna les premieres leçons de ſon art. Ses talens ſe perfectionnerent à Rome, dans un ſéjour de deux ans. Revenu à Paris, le Brun le choiſit pour graver les batailles d'Alexandre, ouvrage digne de ce héros, qui immortaliſe également le Brun & Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après le Pouſſin, Mignard & autres. Tous ſes ouvrages ſont remarquables par la correction du deſſin, la force de ſon burin, le grand goût de ſa maniere. Ses plus belles pieces, après les batailles d'Alexandre, ſont ſix feuilles de la coupole du Val-de-Grace, gravées ſur les deſſins de Mignard. Il mourut à Paris, en 1703, âgé de 63 ans, conſidéré comme le plus célebre graveur qui ait exiſté dans le genre d'hiſtoire.

AUDRAN, (Claude) parent du précédent, né à Lyon comme lui, mourut à Paris en 1684, à 42 ans, profeſſeur de l'académie de peinture. Il fut employé par le Brun, dans pluſieurs ouvrages, & ſur-tout dans les quatre grands tableaux des batailles d'Alexandre. Il étoit peintre d'hiſtoire, & il ne faut pas le confondre avec Claude, ſon neveu, mort en 1734, peintre en décoration. Le principal ouvrage de ce dernier eſt le *Recueil des douze mois de l'année*, caractériſés par les divinités qui y préſident.

AUDRAN, (Jean) né à Lyon, mort en 1756, à 89 ans. Il eſt principalement connu par

l'*Enlévement des Sabines*, qu'il a gravé d'après le Pouſſin; par la *Pêche des Diſciples*; & la *Réſurrection du Lazare*, peintes par Jouvenet, à St.-Martin-des-Champs; par le *Couronnement de la reine Marie de Médicis*; & le *Départ d'Henri IV pour l'Allemagne*, retracés à la galerie du Luxembourg; & par le morceau de la galerie de Verſailles, où l'on voit *la Hollande acceptant la paix; & ſe détachant de l'Allemagne & de l'Eſpagne*. Il y a eu pluſieurs autres peintres & graveurs dans cette famille.

AVED, (Jacques-André-Joſeph) fils d'un médecin de Douai, naquit en 1702, & mourut à Paris en 1766. Il reſta orphelin dès l'enfance. Après avoir parcouru la Flandres, il vint à Paris en 1721, puiſer, dans les leçons des meilleurs artiſtes, les principes dont il avoit beſoin. Il entra comme éleve à l'académie royale de peinture en 1729, & en fut reçu membre en 1734. L'ambaſſadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir ſon portrait à Louis XV, choiſit Aved, comme le meilleur peintre. Le ſuccès qu'eut ce tableau, lui procura l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avoit fait appeller à la cour. Aved avoit le ſecret ſi rare, de rendre dans ſes portraits, non-ſeulement la figure, mais encore le génie & le caractere de la perſonne qu'il peignoit.

AVEIRO, (Joſeph Maſcarenhas, duc d') étoit un des plus grands ſeigneurs de Portugal, par ſa naiſſance, par ſes biens & par ſon crédit. Il étoit extrêmement conſidéré pendant le regne de Jean V. A l'avénement de Joſeph I au trône, ſa faveur diminua beaucoup. En 1758, Don Carvalho, miniſtre, depuis marquis de Pombal, le fit condamner à mort comme criminel de leze-majeſté. Cet infortuné duc fut rompu vif, ainſi que le marquis de Tavora, dont preſque toute la famille périt par divers ſupplices, le 13 janvier 1759. Les ténebres qui ont couvert aſſez long-tems cette affaire, ſe ſont diſſipées depuis la diſgrace & l'exil du marquis de Pombal, par l'innocence déclarée des prétendus complices, que la reine Marie-Françoiſe a rétablis dans leurs droits & leur honneur, & enfin, par la ſentence qui condamne l'oppreſſeur de tant d'illuſtres victimes. *Voyez* MICHEL DELL'ANNUNCIATA, TAVORA, POMBAL, &c.

AVELLANEDA. *V.* CERVANTES.

AVELLIN, (S. André) né en 1521, à Caſtro-Nuovo, petite ville du royaume de Naples, embraſſa la regle des Clercs réguliers, appellés *Théatins*, & ſe retira en 1556, dans leur maiſon de Naples, qui faiſoit l'édification de toute la ville; elle étoit encore animée de l'eſprit & de la ferveur de S. Gaëtan, mort en 1547. Il quitta le nom de *Lancelot*, qu'il avoit porté juſque-là, & prit celui d'*André*. Pour ſe mettre dans la ſainte néceſſité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les regles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de ſcrupules ou de tranſgreſſions; mais ils lui

lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grace. Le premier, fut de combattre toujours sa propre volonté : le second, de faire tous les jours quelques progrès dans la vertu. Ce second vœu, qui n'est pas plus sans inconvénient que le premier, & qui semble présenter des vues, des calculs & des mesures que l'élan de la piété & de l'amour ne connoissent pas, a reçu une espece d'approbation dans l'oraison que l'église récite le jour de sa fête. *Deus, qui in corde beati Andreæ confessoris tui per arduum quotidie in virtutibus proficiendi votum, admirabiles ad te ascensiones disposuisti.* S. Charles Borromée avoit pour lui une estime particuliere, & lui demanda quelques sujets formés de sa main, pour fonder à Milan une maison de Théatins. Epuisé de fatigues & cassé de vieillesse, il tomba d'apoplexie au pied de l'autel lorsqu'il commençoit la Messe. Il répéta trois fois ces paroles: *Introïbo ad altare Dei*, & ne put aller plus loin. On lui administra les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec la plus tendre piété. Il expira le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitieme année. On garda son corps à Naples dans l'église des Théatins de St. Paul. Il fut béatifié seize ans après sa mort. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile & la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété qui ont été imprimés en cinq volumes in-4°, à Naples, 1733 & 1734.

AVENELLES. *Voyez* RÉNAUDIE (la).

AVENDANO, (Diego d') né à Ségovie, se fit jésuite à Lima au Pérou; il s'y consacra aux missions, fut deux fois recteur du college de Lima, provincial, &c. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus considérable est: *Thesaurus Indicus pro regimine conscientiæ in iis quæ ad Indias spectant*, Anvers, 1668, 2 vol. in-fol.

AVENPORT. *Voyez* DAVENPORT.

AVENTIN, (Jean) fils d'un cabaretier d'Abensberg en Baviere, & auteur des *Annales* de ce pays, mourut en 1534, à l'âge de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jerôme Ziegler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, & la plupart des fables dont cet historien avoit rempli ses Annales. Elles ont été réimprimées en 1710, in-fol. Le cardinal Baronius en parle désavantageusement. Cet ouvrage est défendu par l'*Index* du concile de Trente.

AVENZOAR *ou* ABENZOAR, (c'est-à-dire, fils de Zoar) médecin, surnommé le *sage* & l'*illustre*, naquit dans l'Andalousie, & fut contemporain d'Avicenne & d'Averroës. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie, qui de son tems n'étoient exercées que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, & se fit un grand nom. On a de lui : *Rectificatio medicationis & regiminis*, Lyon, 1531, in-8°, & *Traité sur les fievres*, 1576, Venise, in-folio.

AVERANI, (Benoît) né à

Florence en 1645, & mort à Pise, professeur de belles-lettres en 1707, avoit reçu de la nature les dispositions les plus heureuses. Philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématiques, astronomie, il possédoit à un certain point toutes ces sciences. Sa mémoire étoit prodigieuse; sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citoit assez exactement les passages dans ses leçons, & les trouvoit souvent sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avoit beaucoup de goût pour la poésie latine & italienne, il étoit peu de poëtes dans ces deux langues qu'il ne sût en partie par cœur. On publia à Florence, en 1716 & 1717, le Recueil de ses Ouvrages latins, en 3 vol. in-folio. Ce recueil contient des Dissertations sur plusieurs auteurs grecs & latins; des Traductions, des Discours, des Lettres, & des Poésies.

AVERROÈS, philosophe & médecin, fut surnommé *le Commentateur*, parce qu'il traduisit le premier Aristote en arabe, & qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue en Espagne, dans le XIIe. siecle, d'une famille illustre. Manzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc, & de toute la Mauritanie; mais il la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. On l'accusa d'hérésie auprès de ce prince, qui en ayant vu les preuves, l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, & à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreroient. Il mourut en 1206. Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, & fit même quelques vers galans; mais il les brûla dans un âge plus avancé. Un docteur Juif de Cordoue, philosophe, médecin & astrologue, lui fut dénoncé comme poëte lascif. Averroès le réprimanda, & le menaça de le punir; « ce » qui, dit un critique, ne s'accorde pas avec les principes » d'impiété dont il a fait parade dans quelques occasions » & quelques-uns de ses écrits: » car quel intérêt les mœurs » auroient-elles pour un homme qui se range avec la brute, » & qui croit qu'en mourant » il s'ensevelit tout entier dans » la matiere »? — Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes Arabes, à cause de sa subtilité; mais le grand nombre de ses erreurs est une nouvelle preuve de l'affinité de l'esprit subtil avec l'esprit faux. Sa *traduction d'Aristote*, quoiqu'infidelle, fut mise en latin; les Espagnols l'apporterent en France, d'où elle se répandit dans toute l'Europe. Nous n'eûmes long-tems que cette version latine, très-inexacte, faite sur une copie arabe, qui ne l'étoit pas moins. Le pape Nicolas V, en fit faire une autre en 1448. On a de lui d'autres ouvrages: *De natura Orbis; de re medica; de Theriaca*, &c. Gilles de Rome rapporte, qu'étant à la cour de l'empereur Frédéric II, il y trouva deux fils d'Averroès, qui durent, sans doute, être bien reçus dans cette cour, s'il est vrai que cet empereur soutenoit (comme le pape Grégoire IX l'en accusa publiquement) que le monde avoit été séduit par trois imposteurs,

Moïse, JESUS-CHRIST, & Mahomet. Averroès & ses fils étoient dans de tels principes; & le même écrivain rapporte que ce philosophe appelloit la religion chrétienne, une *religion impossible*, à cause du mystere de l'Eucharistie, dont son esprit ergoteur & sa mince physique ne reconnoissoient pas la possibilité, même dans les vues & les moyens de Dieu (ce qui prouve au moins que les Chrétiens d'alors admettoient la Transsubstantiation); qu'il nommoit celle des Juifs une *religion d'enfans*, à cause des différens préceptes & des observations légales; ignorant la sagesse des raisons qui les avoit dictés; qu'enfin il avouoit que la religion des Mahométans, bornée aux plaisirs des sens, étoit une *religion de pourceaux*; & qu'ensuite faisant une parodie impie d'un passage de l'Ecriture, il s'écrioit: *Moriatur anima mea morte philosophorum!* Il seroit difficile de dire quel attrait il trouvoit dans ce qu'il appelloit *mort des philosophes*. Toutes celles que nous avons vues dans ce siecle, où les exemples n'en ont pas manqué, n'avoient rien de bien attirant. Les uns se tuent, les autres meurent en enragés, la plupart se rétractent (*Voyez* VOLTAIRE, ROUSSEAU, D'ARGENS, LA METTRIE, BOULANGER, &c.). » Averroès, dit un auteur mo» derne, allioit à la vanité du » savoir & à la morgue philo» sophique, tout le ridicule des » pédans. Il parloit avec ce ton » d'apophtegme, qui annonce » la suffisance, & qui en même» tems décele un homme con» vaincu lui-même de son » insuffisance & de son peu » de solidité ».

AVERRUNCUS, dieu des Romains, ainsi nommé du mot latin *Averruncare*, parce qu'ils s'imaginoient qu'il détournoit les malheurs. Quand ils prioient les autres dieux de les préserver ou de les délivrer de quelque accident funeste, ils les surnommoient quelquefois *Dii Averrunci*. Les Grecs avoient de semblables dieux, qu'ils nommoit *Alexicacoi*, *Apopompeioi*, &c.; tels étoient Apollon & Hercule.

AVESNES, (Bauduin d') frere de Jean, comte de Hainaut, vivoit vers l'an 1289. On a de lui une *Chronique des Comtes de Hainaut*, qui a été imprimée à Anvers, en 1693, in-fol., avec des notes historiques par Jacques le Roi.

AVESNES, (Bouchard d') fils de Jean comte de Hainaut, & évêque de Metz, en 1283, défit le duc de Lorraine, & l'obligea à faire une paix désavantageuse. On dit que l'empereur Rodolphe ayant voulu se mêler de cette querelle, & paroissant favorable au duc, le prélat ne perdit rien de sa fierté, & osa même braver l'empereur, dans la ville de Mayence, y passant à la tête de ses troupes, enseignes déployées & aux fanfares des trompettes. Il mourut en 1296, & fut enterré dans la cathédrale de Metz, sous une tombe de marbre.

AVESNES, (François d') né à Fleurence, dans le Bas-Armagnac, disciple du fanatique Simon Morin, se signala par des ouvrages pleins d'extravagances. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la reno-

vation du monde. Il l'annonce aux pontifes & aux rois, & il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : I. *Les huit Béatitudes des deux Cardinaux* (Richelieu & Mazarin) *confrontées à celles de J. C.* II. *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siege du dragon & de la bête, par l'Ange & le Verbe de l'apocalypse.* III. *Factum de la Sapience éternelle au Parlement.* IV. Plusieurs autres ouvrages dans le même genre, & le même goût. On croit qu'il mourut avant son maître en 1662. Il avoit été emprisonné en 1651, & relâché l'année suivante.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands-hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont : I. T. AUFIDIUS, orateur du tems de Sylla. II. Cneius AUFIDIUS, savant historien, vers l'an 100 avant J. C. III. AUFIDIUS Bassus, historien sous Auguste. IV. M. Lusco AUFIDIUS, qui trouva la maniere d'engraisser des paons : découverte qui lui apporta un profit très-considérable, dans un tems où l'austérité républicaine avoit fait place au luxe & aux délices de la table.

AUFRERI, (Etienne) jurisconsulte du XVe. siecle, président du parlement de Toulouse, s'est fait un nom par ses ouvrages. Tels sont : I. *De officio & potestate judicis ordinarii. Accessit tractatus de potestate sæcularium super ecclesiis ac personis & rebus ecclesiasticis. Item de potestate ecclesiæ super laïcis, &c.*, Paris, 1514, & dans le Recueil intitulé : *Tractatus tractatuum juris, &c.*, Venise, 1584. Les droits des jurisdictions ecclésiastique & civile y sont bien distingués. L'auteur avoit bien étudié ces matieres, ayant été long-tems official. II. *Decisiones curiæ archiepiscopalis Tolosanæ*, Lyon, 1616, in-4°. Cet ouvrage traite principalement de la forme de procéder dans les cours d'église. III. *Tractatus de Recusationibus.*

AUGÉ, fille d'Alæus, roi d'Arcadie, maîtresse d'Hercule, alla dans le bois accoucher de Télephe. Ce prince étant devenu grand, s'avança beaucoup dans la cour de Theutras, roi de Mysie, chez qui Augé s'étoit réfugiée, pour éviter la colere de son pere. Télephe obtint sa mere du roi, pour l'épouser sans la connoître ; & Augé, ne voulant pas prendre un aventurier, alloit se tuer, lorsqu'elle fut effrayée par un serpent. Cette surprise l'arrêta, & lui donna occasion de reconnoître son fils.

AUGÉ, (Daniel d') né à Ville-neuve-l'Archevêque, au diocese de Sens, professeur royal en grec en 1578, mourut, en 1595, avec la réputation d'un bon littérateur. On a de lui : I. L'*Institution d'un Prince chrétien* traduit du grec de Synésius, avec une harangue *de la vraie noblesse*, traduite de P. Philon, Paris, 1554. II. Quatre *Homélies* de S. Macaire traduites, Lyon, 1689. III. Une édition du poëme de Sannazar, *De morte Christi*, avec des notes, 1557, in-4°. IV. *Gregorii Nyssæ pontificis, de immortalitate animæ dialogus, antehac nec grecè neque latinè excusus*; Paris, 1557, in-8°.

AUGEARD, (Matthieu) fut reçu avocat au parlement

en 1703, & fecrétaire du fceau fous Chauvelin, qui fut garde-des-fceaux depuis 1727 jufqu'en 1737. En 1735, il acheta une charge de fecrétaire du roi du grand-college, & mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'Arrêts des différens Tribunaux du royaume*, en 3 vol. in-4°, dont le premier parut en 1710, & le troifieme en 1718. Ce Recueil a été réimprimé en 1756, in-fol., 2 vol.

AUGER, (Edmond) jéfuite, né, en 1515, à Allemans, village du diocefe de Troyes, prit l'habit de jéfuite à Rome fous S. Ignace. Il enfeigna les humanités en Italie avec beaucoup de fuccès, & ne fe diftingua pas moins en France par fon zele pour la converfion des hérétiques. Le barbare des Adrets l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger étoit déjà fur l'échelle, lorfqu'un miniftre, attendri par fon éloquence, efpérant de pouvoir le gagner à fon parti, obtint fa grace. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le fein de l'églife. Son zele le fit fur-tout admirer dans Lyon, au milieu des ravages d'une cruelle pefte. Il eut le bonheur de rétablir la religion catholique dans cette grande ville. Henri III le nomma fon prédicateur & fon confeffeur; pofte dangereux alors & défagréable, parce qu'on attribuoit, quoique très-mal-à-propos, au confeffeur toutes les momeries du pénitent, les proceffions auxquelles ce prince inconféquent affiftoit vêtu d'un fac, les confrairies, &c. C'eft le premier jéfuite qui ait été confeffeur des rois de France. Une de fes maximes étoit que dans les difputes de religion, le calme & la modération faifoient autant d'impreffion fur fes adverfaires que les meilleurs argumens. Il mérita les éloges des écrivains de fon fiecle les plus connus, de Florimond de Rémond, de Chopin, de Ronfard, d'Aurat, de Pafquier lui-même, qui dans fes Lettres rend hommage à fon éloquence. L'hiftorien Matthieu, qui affurément n'étoit pas l'ami des jéfuites, l'appella « le Chryfoftome » de la France, le plus éloquent » & le plus docte prédicateur » de fon fiecle, & tel que fi » la religion donnoit des ftatues aux orateurs, il faudroit » que la fienne fût avec une » langue d'or comme celle de » Bérofe; prêchant avec paffion le fervice d'Henri III, » fupportant avec patience les » mouvemens de la ligue, alloit de maifons en maifons à » Lyon, après l'exécution de » Blois (le maffacre des Guifes), pour fortifier les cœurs » en l'obéiffance du prince, que » ce coup commença à ébranler ». Henri IV l'honora de fon amitié & de fon eftime. Il mourut à Côme en 1591, dans la 61e. année de fon âge. On a de lui : I. Plufieurs Ouvrages de Controverfe, où il y a autant de zele que de force de raifonnement. II. Un *Catéchifme* très-eftimé, dont on a donné des éditions en latin & en grec. III. *Métanoelogie fur le fujet de la congrégation des pénitens & de toutes les autres dévotieufes affemblées en l'églife fainte*, Paris, 1584, in-4°, devenu fort rare. IV. *Le Pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour en-*

treprendre & achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son état & de l'église, 1568. On lui a reproché d'y avoir conseillé la proscription des hérétiques, mais indépendamment de toute considération de zele & d'orthodoxie, il voyoit la nécessité absolue de réprimer leurs fureurs & leurs ravages : la suite l'a bien justifié. Le P. Dorigny a écrit sa *Vie*, in-12, 1761. Une lettre violente & calomnieuse de M. Mercier, abbé de St. Leger, contre le P. Auger, insérée dans le *Journal général de France* (1788, n°. 67), a été solidement réfutée dans le même *Journal* (n°. 85).

AUGER, (Athanase) né à Paris le 24 décembre 1734, professeur de rhétorique au college royal de Rouen, grand-vicaire de Lescar, s'est distingué par des Discours & des Traductions, qui d'abord ont été applaudis, puis jugés plus sévérement. Deux de ses Discours roulent sur l'*Education*, & ont été imprimés à Rouen, 1775, in-8°. Le premier traite de l'*Influence du corps sur l'esprit & sur le cœur*; c'est l'alliance de l'éducation physique avec l'éducation morale, conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam.* Les notes qui servent de commentaire à ce Discours, sont d'une prolixité extrême, & comprennent 77 pages; une seule qui est toute transcrite de la *Nouvelle Héloïse*, en remplit 18. Le second Discours est consacré à l'éducation du cœur. L'auteur s'annonce dans l'un & dans l'autre avec un peu trop d'emphase, & malgré une espece de prétention qu'il n'est pas difficile d'appercevoir, les mots prennent souvent la place des choses. Il s'y déclare ennemi de la langue latine, pour des raisons très-peu satisfaisantes; peut-être ne les a-t-il pas toutes publiées. Mais s'il n'aimoit pas le latin, il étoit grand & zélé grec. Ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est sa traduction des *Œuvres de Démosthenes*, qui a reçu autant d'éloges des uns, qu'elle a essuyé de critiques de la part des autres. Il a traduit aussi les *Œuvres d'Isocrate & d'Eschyne*, les *Discours de Lycurgue*, *d'Andocides*, *d'Isée*, &c., des *Harangues tirées d'Hérodote*, *de Thucydide*, &c. Quelques savans ont prétendu que ces diverses traductions n'avoient pas été faites sur le grec, mais sur d'anciennes versions latines ou françoises : le reproche est trop grave pour être jugé légérement, puisqu'il prouveroit que le traducteur ne devoit pas avoir plus d'affection pour le grec que pour le latin. La révolution de France a ouvert un nouveau champ au génie de l'abbé Auger; il s'est signalé dans la défense de la nouvelle église constitutionnelle, & il est douteux qu'un autre ecclésiastique ait mis dans cette tâche autant de chaleur & de persévérance. Il a combattu dans cette arene jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1792. Quelques symptômes avoient paru annoncer qu'un jour il s'y distingueroit, s'il avoit occasion d'y descendre. Un ecclésiastique qui n'aime pas le latin; un professeur qui viole la loi

de l'université ordonnant pour les discours publics la langue romaine, loi saintement observée jusques-là; un grand-vicaire dans un diocese, dont l'évêque tantôt richériste, tantôt millénaire, prophétise des choses étranges & contraires à la nature de l'Eglise; substitue dans ses Sermons & Discours publics d'autres versions latines à la Vulgate (*), &c., promettoit bien de ne pas se perdre dans la foule des prêtres du Seigneur, quand l'orage, grondant sur le sanctuaire, en disperseroit les ministres.

AUGIAS, roi de l'Elide, convint avec Hercule de lui donner la dixieme partie de son bétail, pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectoit l'air. Hercule détourna, pour en venir à bout, les eaux du fleuve Alphée; mais Augias refusant de lui donner la récompense dont ils étoient convenus, il le tua, & donna ses états à Philée son fils. L'étable d'Augias est devenu une espece d'antonomase pour désigner un lieu difficile à nettoyer, un livre dont les fautes intarissables fatiguent & découragent la critique, &c.

AUGURELLI, (Jean-Aurelius) né à Rimini, professa avec succès les belles-lettres à Venise & à Tréviso. Il se fit une réputation distinguée comme poëte, quoiqu'il manquât d'enthousiasme & de chaleur. Il se mêloit aussi d'alchymie, & a célébré la pierre philosophale par un poëme intitulé: *Chrysopeia*. Léon X, à qui il le présenta, lui donna (dit-on) une grande & belle bourse vide, en lui disant: *Celui qui sait faire l'or, n'a besoin que d'un endroit pour le mettre*. Il mourut à Tréviso, vers 1515, âgé de 82 ans. Ses *Poésies* parurent à Véronne en 1491, in-4°, & à Venise, 1505, in-8°. Ce sont des élégies, des vers ïambes & des odes. Sa *Chrysopée* est la meilleure de ses pieces. On a aussi de lui des *Harangues* éloquentes, & d'une bonne latinité, mais verbeuses & trop dénuées de choses. Jules Scaliger les a jugées trop sévérement. Paul-Jove disoit d'Angurelli, qu'il avoit un grand génie dans un petit corps.

AUGUSTE, (Caïus Julius César Octavianus) fils d'Octavius, édile du peuple, & d'Accia, fille de Julie, sœur de Jules-César, naquit à Rome l'an 63 avant J. C. Il n'avoit que 4 ans lorsqu'il perdit son pere, & 18 seulement lorsque César fut assassiné au milieu du sénat. Il étoit alors à Apollonie en Grece: il partit sur le champ, pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avoit fait son héritier, & l'avoit adopté pour son fils. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, & la multitude par des libéralités, des jeux & des fêtes. Le sénat, qui vouloit l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, & lui donna la même autorité qu'aux con-

(*) Voyez les *Journ.* du 15 février 1791, pag. 267. — 1 juillet 1789, pag. 321. C'est par inattention que nous avons transcrit, sans la condamner, l'expression suivante. *Au nom de la société entiere*, qui est le pur richérisme, pag. 327.

suls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modene, & les deux consuls Hirtius & Pansa, qui commandoient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Pansa mourant déclara au jeune général le dessein du sénat, qui étoit d'affoiblir Octave & Antoine l'un par l'autre, & de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès-lors à négocier avec son rival, devenu plus fort, depuis que Lepidus s'étoit joint à lui. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue, connue sous le nom de *Triumvirat*, & convinrent de partager entr'eux toutes les provinces de l'empire, & le pouvoir suprême pendant 5 ans, sous le titre de *Triumvirs réformateurs de la république, avec la puissance consulaire.* Ces réformateurs jurerent en même tems la perte de tous ceux qui pouvoient s'opposer à leurs projets ambitieux. On disputa long-tems sur ceux qui devoient être proscrits. Ils s'abandonnerent enfin l'un à l'autre leurs amis & leurs parens. La tête de Cicéron, à qui Octave devoit beaucoup, & qu'il avoit accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine & du frere de Lepidus. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave & Clodia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscriptions, & la font exécuter. Il y eut plus de 300 sénateurs & plus de 2000 chevaliers massacrés. Des fils livrerent leurs peres aux bourreaux, pour profiter de leur dépouille. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menoit au supplice par son ordre, lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture : *Ne t'en inquiete pas* (lui répondit le bourreau, appellé depuis Auguste), *les corbeaux en auront soin...* Antoine & Octave ayant assouvi leur rage à Rome, marcherent contre Brutus & Cassius, meurtriers de César, qui s'étoient retirés en Macédoine. Ils leur livrerent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui ce jour-là étoit au lit, pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, & s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit d'après ce second combat. Octave, s'étant fait apporter la tête de ce dernier soutien de la république, l'accabla d'outrages, & la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance, celle de faire mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir insultés. Ce barbare revint en Italie, pour distribuer aux soldats vétérans, les terres qu'on leur avoit promises en récompense de leurs services. A cet effet, il fit dépouiller les habitans des plus beaux pays de l'Italie. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta, pour faire cesser le cri universel; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, & ne les ouvrit plus

qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpens de terre qui ne lui furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Egypte dans les liens de Cléopatre, remua contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Clodia sa fille, & la força elle-même de sortir d'Italie. Lucius, son beau-frere, qui avoit pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse, fut vaincu & fait prisonnier par Octave. Antoine quitta alors sa maîtresse, pour mettre une digue aux progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie renoua leurs liens, & l'amant de Cléopatre se détermina à épouser Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagerent ensuite l'empire du monde; l'un eut l'Orient, & l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à sa portion; il en dépouilla Lepidus, qu'il exila, & à qui il ne laissa que le titre de grand-pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome, depuis ses victoires sur ces deux Romains. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles. Il établit un corps de troupes, chargées d'exterminer les brigands qui infectoient l'Italie. Il décora Rome d'un grand nombre d'édifices pour l'utilité & pour l'agrément. Il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenans à la république. Il fit brûler, dans la place publique, des lettres & d'autres écrits de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, & dont il auroit pu se servir contre eux. Le peuple Romain, transporté de l'idée d'être heureux, que ces actions d'Octave lui faisoient naître, le créa tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée après quelques petits combats, par la bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J. C. Cette journée donna à Octave l'empire du monde. Sa clémence envers les officiers & les soldats, à qui il fit grace, auroit fait beaucoup d'honneur à son caractere, si les cruautés de sa vie passée ne l'avoient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel, lors de la proscription, & après la bataille de Philippes, parce qu'il n'étoit pas encore le maître, & qu'il vouloit l'être; & clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu par cette journée au plus haut degré de puissance, il falloit la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grace aux habitans, & permit à Cléopatre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort, quoiqu'il dût être charmé intérieurement d'être délivré d'un si puissant ennemi. Le vainqueur, de retour à Rome, l'an 29 avant J. C., eut l'honneur de trois triomphes différens : l'un pour une victoire sur les Dalmates, dans laquelle il reçut une blessure dangereuse; l'autre pour la bataille d'*Actium*; & le troisieme pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de

Cléopatre mourante, qu'Octave destinoit à être attachée derriere son char, si elle ne s'étoit fait mordre par un aspic. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avoit toujours été ouvert. On conféra le titre d'*Empereur* à perpétuité à celui qui avoit fait couler des flots de sang pour en obtenir le pouvoir. On multiplia les jeux & les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples & des autels. Le sénat lui donna le nom d'*Auguste*. On dit que cet empereur vouloit renoncer à l'empire, & qu'ayant consulté Agrippa & Mécene, le premier le lui conseilla, & le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste proposa au sénat de se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder: mais ce n'étoit qu'un jeu de sa politique. « Sylla, homme emporté, mena » violemment les Romains à la » liberté (dit un auteur mo» derne); Auguste, tyran rusé, » les conduisit doucement à la » servitude. Pendant que la ré» publique sous Sylla reprenoit » des forces, tout le monde » crioit à la tyrannie; & pen» dant que sous Auguste la ty» rannie se fortifioit, on ne » parloit que de liberté ». Il fut surnommé le *Pere de la patrie*. On remarque que presque tous les surnoms donnés aux princes par la flatterie, sont des antiphrases ou des contre-vérités. » Au sein de la corruption, dit » un philosophe, où les Ro» mains étoient parvenus, le » sentiment de la liberté & celui » de l'esclavage n'existoient » plus. L'essor des ames se bor» noit à demander *panem & cir*» *censes*. Le spectacle d'une » danseuse ou de quelque far» ceur remplissoit mieux les » vœux du public que la pros» périté de l'état & le salut des » citoyens ». Revêtu de la dignité de grand-pontife, 8 ans avant J. C., il fit brûler les livres des Sibylles, peut-être parce qu'ils contenoient des choses qu'il interprétoit à son désavantage, & corrigea dans le calendrier quelques erreurs que Jules-César avoit laissé subsister (*Voy*. Macrobe, l. 1, c. 14). C'est alors qu'il donna son nom au mois appellé auparavant *Sextilis*, nommé depuis *Augustus*. Enfin, après avoir fait des loix bonnes ou mauvaises, & supprimé les abus, ou ce qu'il croyoit tel, il associa Tibere à l'empire (choix qui suffiroit seul pour rendre sa mémoire odieuse), & mourut à Nole, âgé de 76 ans, l'an 14e. de Jesus-Christ. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis, « qu'il avoit » trouvé Rome bâtie de bri» ques, & qu'il la laissoit bâtie » de marbre ». S'il avoit été bon politique & vrai philosophe, il eût senti que c'étoit là-même un symptôme de sa décadence. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, se fit peigner, trouvant ses cheveux trop négligés, & se fit raser la barbe. Après quoi, il dit à ceux qui étoient autour de son lit: *N'ai-je pas bien joué mon rôle?* On lui répondit qu'oui. — *Battez donc des mains*, répliqua-t-il, *la piece est finie*. Tant il est vrai que les sages & les héros du monde regardent eux-mêmes le tableau de leurs actions comme une farce qui finit avec eux!

Outre les vices que nous venons de relever dans cet heureux tyran, & que ses dernieres années ont en partie fait oublier, on lui reproche de s'être livré à la volupté & aux caprices de Livie son épouse, qui le tournoit à son gré. Le siecle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Ce qui prouve bien la vérité de l'observation de J. J. Rousseau, que les lettres n'adoucissent pas les mœurs & ne les rendent pas plus honnêtes. Virgile, Horace, Ovide, Properce, &c., fleurirent dans cet âge célebre. Les deux premiers reçurent de lui des récompenses, & les payerent par des flatteries les plus outrées & les plus basses.

AUGUSTE, duc de Brunswick & de Lunebourg, cultiva & protégea les lettres, & mourut en 1666 à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, & entr'autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les Protestans. *La Stéganographie*, qui parut sous le nom de *Gustave Selenus*, Lunebourg, 1624, in-fol., est aussi de lui.

AUGUSTE I & AUGUSTE II, rois de Pologne. *Voy.* FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, & FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

AUGUSTIN, *Aurelius Augustinus*, (S.) né à Tagaste en 354, de Patrice & de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madaure & à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette derniere ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adeodat, fruit d'un amour criminel; mais né avec le génie de son pere. La secte des Manichéens fit d'Augustin un prosélyte, qui en devint bientôt un apôtre. Il professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise étoit alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours & des larmes de Monique sa mere, pensa sérieusement à quitter le déréglement & le manichéisme. Il fut baptisé à Milan, à la Pâque de 387, dans la 32e. année de son âge. Il renonça dès-lors à la profession de rhéteur, & se borna à celle d'observateur exact de l'Evangile. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la priere, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque tems après, s'étant rendu à Hyppone, Valere, qui en étoit évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilege singulier & inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre Manichéen, dans une conférence publique, & avec d'autant plus de succès, qu'il avoit connu le fort & le foible de cette secte. Un an après, en 393, il donna une explication si savante du *Symbole de la foi*, dans un concile d'Hyppone, que les évêques penserent unanimement qu'il méritoit d'être leur confrere. Un autre concile, convoqué en 395, le donna pour coadjuteur à Valere dans le siege d'Hyppone. Ce fut alors qu'on vit éclater toutes les vertus & tout le génie d'Augustin. Il éta-

blit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivoit. Il s'appliqua de plus en plus à confondre l'erreur. Félix, Manichéen célebre, du nombre de leurs élus (c'est-à-dire, de ceux qui se souilloient de toutes les abominations de la secte), vaincu dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne fit pas moins admirer sa pénétration & son éloquence, dans une conférence des évêques catholiques & donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zele pour l'unité de l'Eglise, & le communiqua à tous ses collegues. Les livres *de Civitate Dei*, ne tarderent pas à paroître. La philosophie, l'érudition, une logique exacte, la religion, la piété, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des Païens, qui attribuoient les irruptions des Barbares & les malheurs de l'empire, à l'établissement de la religion chrétienne, & à la destruction des temples. On a vu un empirique prétendre que cet ouvrage admirable avoit été tiré des livres de Varron, & que ces livres avoient été brûlés par ordre d'un pape, pour cacher le plagiat d'Augustin; mais ce conte absurde, démenti par la nature de l'ouvrage, ne peut nuire qu'à son auteur (*Voy.* le *Naudeana*). L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique à Carthage contre les Pélagiens; Augustin, qui avoit déjà réfuté leurs erreurs, dressa neuf articles d'anathêmes, & montra un zele si ardent contre cette hérésie pernicieuse, que la postérité lui a donné le titre de *Docteur de la Grace*. Consumé de travaux & d'austérités, il mourut en 430, à l'âge de 76 ans, dans la ville d'Hyppone, assiégée depuis plusieurs mois par les Vandales. Ce grand homme vivoit, pour ainsi dire, des succès de la religion & de la gloire de l'Eglise; c'étoit là la seule mesure de sa joie, comme les malheurs de l'Eglise étoient pour lui la seule source de chagrin & d'une tristesse profonde: *Dominicis lucris gaudens & damnis mœrens.* Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit sa Vie. Dans la pépiniere des grands hommes que nourrissoit alors l'Eglise d'Afrique, il n'y en eut point qui eût un nom aussi célebre qu'Augustin. Son historien compte 1030 de ses ouvrages, en y comprenant ses Sermons & ses Lettres. On remarque dans tous un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un style énergique, malgré les mots impropres & barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes & les jeux de mots dont il est semé, sur-tout dans ses Homélies, ont fait sentir combien il étoit au-dessous de la plupart des Peres pour l'éloquence. Il s'arrête sur des détails de peu de conséquence, commente des nombres & des mesures, dont le résultat ne peut présenter rien de solidement instructif; ce qui a fait dire à Calvin, qui respectoit d'ailleurs ce Pere plus que tous les autres (parce qu'il le croyoit très-mal-à-propos favorable à son systême de prédestination), *in scrutandis numeris*

curiosior est Augustinus. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antitheses, quand on le lit de suite. On a donné plusieurs éditions particulieres & générales de ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1574, & celle des bénédictins de la congrégation de St. Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relient en 8, & qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. Celle-ci est aujourd'hui la plus estimée; on lui reproche néanmoins des fautes, dont quelques-unes sont de conséquence. Elle fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, & fut confiée à D. Blampin. D. Mabillon, son confrere, mit, du soir au matin, l'Epître dédicatoire en l'état où nous l'avons: ce n'est pas un des moindres morceaux de cette édition, qui a été réimprimée à Amsterdam en 1703, avec des notes de J. le Clerc, très-injurieuses au St. Docteur. Le Ier. volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant que d'être prêtre, avec ses *Rétractations* & ses *Confessions*, qui sont comme la préface de cet immense recueil. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilli & Dubois, in-8° & in-12. L'abbé Grou, dans la *Morale tirée des Confessions de S. Augustin*, à Paris, 1786, 2 vol. in-12, a bien fait sentir la profonde sagesse de ce livre. C'est celui de tous ses ouvrages, si on excepte ses *Soliloques*, qui est le plus empreint de cette piété vive & sincere, pleine d'onction & de feu, qui fait le caractere de la sainteté d'Augustin. Le IIe. est occupé par ses Lettres, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort en 430. Il y en a en tout CCLXX, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en françois, en 6 vol. in-8°. & in-12, avec beaucoup d'élégance. Ces deux premiers volumes ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la premiere édition. Le IIIe. est consacré à ses *Traités sur l'Ecriture*. Le IVe., à son *Commentaire sur les Psaumes*, plus allégorique que littéral. Le Ve., à ses *Sermons*. Le VIe., à ses *Ouvrages dogmatiques*, sur divers points de morale & de discipline. Le VIIe., à l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre: traduit en françois par Lombert, en 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-12. Le VIIIe., à ses *Traités* contre différens hérétiques. Le IXe., à ceux contre les Donatistes. Le Xe., à ses *Traités* contre les Pélagiens. Le dernier, à sa Vie, traduite en latin sur le françois de M. de Tillemont. On a imprimé un *Appendix* à Anvers, 1703, in-fol. Eugypius a donné, *Thesaurus ex Sti. Augustini operibus*, Bâle, 1542, 2 tom. en un vol. in-fol., qui n'est pas commun. St. Augustin fait éclater beaucoup de modération à l'égard des auteurs qu'il combat; mais la maniere pleine de force dont il attaque les erreurs, a donné quelquefois à son triomphe une étendue où les droits de la vérité ont paru compromis. Plusieurs théologiens ont cru que son zele pour

la saine doctrine lui avoit quelquefois fait perdre de vue ce milieu si difficile à déterminer avec précision, qui se tient à une distance égale des extrêmes. Cependant les principes qu'il a établis contre les erreurs des Pélagiens, savoir : l'existence & les effets du péché originel, & la nécessité de la grace, même pour le commencement des bonnes œuvres, sont regardés par l'Eglise comme des dogmes incontestables; & c'est à cet égard que ses écrits passent pour être dépositaires de la doctrine catholique. Ceux qui ont osé attribuer à ce Pere une espece d'infaillibilité, sont réfutés par lui-même; car dans plus d'un endroit il approuve qu'on doute de la vérité de ses assertions; & ceux qui ont avancé que tous ses écrits avoient la sanction de l'église, sont en opposition avec la déclaration formelle de Céléstin I, & d'Innocent XII (*Voyez* SADOLET, CÉLESTIN I). C'est aussi une exagération blâmable de dire que *S. Augustin a été le plus illustre & le plus savant des Peres de l'église*. Il est sûr qu'il n'étoit pas fort habile dans les langues, & qu'il avoit moins lu les anciens que St. Jerôme, St. Basile, & d'autres Peres. Il n'avoit ni la pureté de langage, ni l'élégance, ni l'énergie de Tertullien, de St. Cyprien, de St. Jerôme, &c. Il a certainement illustré l'église; mais Athanase, martyr de la divinité de J. C.; Chrysostome, le plus éloquent des Peres Grecs; Léon, aussi grand pontife que grand homme, écrivain solide, judicieux, plein de dignité & de graces, &c., lui ont fait autant d'honneur qu'Augustin. Berti, dans la *Vie* de ce Pere, lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec S. Ambroise, cantique admirable, dont le célebre Atterburi mettoit l'énergique simplicité au-dessus de toutes les fleurs de la poésie & de la rhétorique. *Voyez* AMBROISE.

AUGUSTIN, (St.) premier archevêque de Cantorbery, fut envoyé par St. Grégoire-le-Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastere de Saint-André de Rome, dont il étoit prieur. Augustin convertit l'année d'après Ethelbert, roi de Kent, qui lui donna un établissement à Cantorbery. Il passa ensuite en France pour y être consacré évêque, & conférer sur divers articles avec les prélats de ce royaume. A son retour il baptisa plus de dix mille personnes, le jour de Noël. Le christianisme se répandant de plus en plus, le pape établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *Pallium*. La rapidité de ces conversions étoit non-seulement l'effet du zele du S. Missionnaire & du spectacle de ses vertus, mais encore celui des merveilles que Dieu opéroit par son ministere. Le bruit s'en répandoit dans toute l'Europe: & S. Grégoire lui donna à cette occasion des avis d'autant plus remarquables, qu'ils servent à constater la notoriété & la certitude de ces merveilles. « Prenez garde, lui disoit-il, de » tomber dans l'orgueil & la

» vaine gloire, à l'occasion des » miracles & des dons céleſtes » que Dieu fait éclater au mi» lieu de la nation qu'il a choi» ſie. Parmi les choſes que vous » faites à l'extérieur, ayez ſoin » de vous juger vous-même » intérieurement. Tâchez de » bien comprendre ce que vous » êtes perſonnellement, & » quelle eſt l'excellence de la » grace accordée à un peuple, » pour la converſion duquel » vous avez reçu le pouvoir » de faire des miracles. Ayez » toujours devant les yeux les » fautes que vous pouvez avoir » commiſes par paroles ou par » actions, afin que le ſouvenir » de vos infidélités étouffe les » mouvemens d'orgueil qui » voudroient s'élever dans vo» tre cœur. Au reſte, vous » devez vous perſuader que le » don des miracles que vous » recevez ou que vous avez » déjà reçu, eſt une faveur » accordée non à vous, mais » à ceux dont Dieu veut le » ſalut ». Quelques écrivains Proteſtans, tels que Rapin de Thoiras, ont cru que leur haine contre la religion catholique, les diſpenſoit d'être juſtes envers celui qui l'avoit établie en Angleterre. Ils ont parlé d'Auguſtin d'une maniere injurieuſe ; ils ont calomnié ſon caractere, ſes actions & ſes vues. Mais laiſſant à part ſes lumieres & ſes vertus, il a pour lui les faits qui feront ſon éloge au jugement même de la philoſophie. « On ne peut qu'avoir » la plus haute idée de Saint » Auguſtin & de ſes coopéra» teurs, dit un hiſtorien mo» derne, lorſqu'on examine » le merveilleux changement » qu'ils opérerent en Angle» terre. Avant l'arrivée des » saints miſſionnaires, les An» glois étoient livrés à toutes » ſortes de vices, & plongés » dans la plus groſſiere igno» rance. Ce qui prouve ſur-tout » cette ignorance, c'eſt que » quand ils débarquerent dans » la Bretagne, ils ne connoiſ» ſoient point l'uſage des let» tres, & que tout le progrès » qu'ils firent dans les ſciences » juſqu'au tems de S. Auguſtin, » ſe borna à emprunter l'al» phabet des Irlandois. Les » Northumbres, ſelon Guil» laume de Malmesbury, ven» doient leurs enfans comme » eſclaves, inhumanité qu'on » ne trouve point dans les ne» gres d'aujourd'hui. Mais la » lumiere de l'évangile n'eut » pas plutôt brillé aux yeux » de ces peuples, qu'ils de» vinrent des hommes nou» veaux & de vrais diſciples » du Sauveur. Frappés de la » vie angélique de leurs apô» tres, ils ſe porterent avec » ardeur à l'imitation de leur » détachement du monde, & » de leur zele pour la pratique » des conſeils. Les nobles & » les princes bâtirent des égli» ſes & des monaſteres qu'ils » doterent richement ». On ignore l'année préciſe de la mort de S. Auguſtin. Il mourut le 26 mai, ſelon les uns, en 607 ; ſelon d'autres en 604. Warthon, dans ſon *Anglia ſacra*, prouve cette derniere date par pluſieurs autorités.

AUGUSTIN, (Antoine) auditeur de Rote, évêque d'Aliſe, puis de Lérida, & enfin archevêque de Tarragone, naquit à Sarragoſſe de parens

illustres, l'an 1516, & mourut dans son siege archiépiscopal l'an 1586, à l'âge de 70 ans. Il se trouva au concile de Trente en 1562, & s'y distingua beaucoup. Paul III, Jules III, Paul IV, Philippe II, roi d'Espagne, l'honorerent de leur estime & de leur confiance. » Jamais, dit un auteur, personne ne fit paroître dans toute la » conduite de sa vie, plus d'in» tégrité, plus de constance, & » plus de grandeur d'ame que » cet illustre archevêque. Il vi» voit dans une abstinence & » une chasteté exemplaire, & » distribuoit ses biens aux pau» vres avec tant de libéralité, » qu'après sa mort on ne trouva » pas dans ses coffres de quoi » l'enterrer suivant sa qualité ». Ses lumieres égaloient ses vertus. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont on peut voir le caractere à la fin de l'édition *De emendatione Gratiani*, in-8°, 1672, donnée par Baluze, avec des notes : livre savant, profond & nécessaire aux jurisconsultes. L'édition originale de Tarragone, in-4°, 1587, est fort recherchée. On a encore de lui : I. *Antiquæ Collectiones Decretalium*, Paris, 1621, in-fol. avec des notes estimées. II. Cinq livres des *Constitutions de l'église de Tarragone*, en latin, imprimées dans cette ville, chez Mey, en 1580, in-4°. Cet ouvrage est fort recherché, de cette édition. III. *Canones Pœnitentiales*, imprimé chez le même deux ans après, in-4°. Ce livre est rare. IV. Ses *Dialogues sur les Médailles*, publiés à Tarragone en 1587, in-4°, en espagnol, le sont encore davantage. Il y en a plusieurs traductions italiennes, in-4°, & in-fol, & une latine 1617, in-fol. Il faut prendre la Traduction italienne, in-4°, pour avoir les médailles des Dialogues 3 à 8, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1587. Etienne Baluze en a donné une édition avec des notes. V. *Epitome Juris Pontificis*, tom. I, à Tarragone, 1587; tom. II & III, Rome 1611, in-fol. VI. *De propriis nominibus Pandectarum Florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol. très-rare. L'édition qui porte sur le titre *Barcinone*, 1592, est la même. Tous les savans de son tems ont rendu justice à son profond savoir, même ceux dont l'égoïsme & les prétentions pouvoient voir de mauvais œil la gloire dont il se couvroit. Vossius disoit tout uniment, que c'étoit un des plus grands hommes du monde. Il admiroit surtout les *notes* sur Festus. Celles qu'il fit sur Varron, ne furent pas moins applaudies. « Vous » excellez, lui écrivoit Paul » Manuce, dans la belle litté» rature; & si je suis quelque » chose à l'égard des autres, » étant comparé à vous je ne » suis rien ». Le seul Fra-Paolo, moine vain & ambitieux, osa dire qu'il n'étoit pas versé dans l'histoire ecclésiastique : cet apostat en froc, qui travailloit alors à introduire le luthéranisme à Venise, vouloit par-là affoiblir les preuves que les écrits de l'illustre archevêque fournissoient contre les novateurs. André Schott a publié son *Eloge*, Anvers, 1586, qui a été inséré dans l'édition des *Dialogues*, avec des notes par Etienne Baluze.

AUGUSTIN,

AUGUSTIN, (Léonard) ou plutôt AGOSTINI, né dans l'état de Sienne au XVIIe. siecle, vieillit parmi les antiques, où il prit un goût exquis, & joignit l'esprit à l'érudition. Son ouvrage intitulé : *Le Gemme antiche figurate*, a été imprimé & traduit plusieurs fois ; la 1re. édition fut donnée à Rome, en 1657 & 1669, 2 vol. in-4°. La 2me. dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la premiere pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Galleltruzzi, dessinateur & graveur habile. Ce Recueil fort estimé, ainsi que le Discours préliminaire qui le précede, a été redonné au public par Maffei, en 1707, 4 vol. in-4°. Gronovius l'a traduit en latin, & on fit deux éditions de cette traduction : l'une à Amsterdam en 1685, recherchée ; & l'autre à Franeker en 1694, beaucoup moins belle que la précédente.

AUGUSTIN PATRICE PICCOLOMINI. *Voyez* PATRICE, Patricius (Augustin Piccolomini).

AUGUSTULE, fils d'Oreste, patrice & général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus étoit son vrai nom ; mais presque tous les auteurs lui ont donné celui d'*Augustulus*, soit par dérision, soit à cause de sa jeunesse. Oreste son pere, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur, que de prendre pour lui-même le sceptre. Odoacre, roi des Hérules, appellé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils des marques impériales, l'exila dans la Campanie, avec un revenu de 6000 liv. d'or, & se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident. Rome fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, & dont le nom étoit une insulte dans les tems florissans de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J. C., 507 après la bataille d'*Actium*. On a regardé comme une singularité, que le dernier empereur ait été appellé *Auguste* comme le premier, & que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

AUHADI-MARAGAH, un des plus célebres mystiques Mahométans, mit en vers persans le livre intitulé : *Giam-Giam*, production qui est comme l'élixir de la spiritualité musulmane. Il vécut dans la pauvreté, & mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J. C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan, quoique ce poëte mystique ait fait aussi des ouvrages de galanterie.

AVICENNE, philosophe & médecin arabe de Bochara en Perse, naquit l'an 980 de J. C. avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de 10 ans il savoit l'Alcoran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques & la médecine, avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie, & commença par la métaphysique d'Aristote. Il la lut, dit-on, 40 fois, sans l'entendre ; & il n'est pas encore bien décidé s'il l'a entendu plus tard, quoiqu'il en ait paru persuadé. Ses études furent finies

dès l'âge de 18 ans. Il fut ensuite médecin & visir du sultan Cabous. Il mourut de ses débauches, l'an 1036 de J. C., le 56e. de son âge. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de médecine & de philosophie, imprimés d'abord à Rome en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin, à Venise, 1564, 2 vol. in-fol., de même en 1595 & 1608. Il y en a une traduction de Vopiscus-Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol.; & ils ont été commentés par différens auteurs. On y remarque quelques observations utiles, au milieu de beaucoup de minuties.

AVIENUS, (Rufus Festus) poëte latin, florissoit sous Théodose l'ancien. On a de lui une *Traduction en vers des Phénomenes d'Aratus*, Venise, 1599, in-fol.; de la *Description de la Terre*, *de Denis d'Alexandrie*; & de quelques *Fables d'Esope*, fort au-dessous de celles de Phedre, pour la pureté & les graces du style. On trouve sa *traduction d'Esope* en vers élégiaques dans le *Phedre* de Paris, 1747, in-12. Il avoit mis aussi en vers ïambes tout Tite-Live, travail ridicule de son tems, mais qui à présent pourroit suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien.

AVILA, (Louis d') gentilhomme Espagnol, natif de Placentia, fut commandeur dans l'ordre d'Alcantara, & général de la cavalerie pour Charles-Quint, au siege de Metz en 1552. Il a écrit des *Mémoires historiques* de la guerre de cet empereur contre les Protestans d'Allemagne, imprimés pour la premiere fois en espagnol l'an 1546, & traduits depuis en latin & en françois. On a encore de lui des *Mémoires de la guerre d'Afrique*.

AVILA, (Jean d') né dans un bourg de l'archevêché de Tolede, fut surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*. Dominique Soto fut son maître de philosophie à Alcala. Après la mort de ses parens, il distribua tous ses biens aux pauvres. Il exerça le ministere de la prédication avec tant de zele, qu'il opéra des conversions sans nombre. François de Borgia & Jean de Dieu lui durent la leur. Sainte Thérese lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. «On » peut le regarder, dit un agio- » graphe, comme le pere de » tant de Saints qui parurent » en Espagne dans le XVIe. » siecle. Il mérita par sa doctri- » ne, par son zele & par ses » autres vertus, d'être l'édifica- » tion, le soutien & l'oracle de » l'église. C'étoit un génie uni- » versel, un directeur éclairé, » un prédicateur célebre, un » homme révéré de toute l'Es- » pagne, connu de tout l'uni- » vers chrétien, un homme » enfin dont la réputation étoit » parvenue à un point, que les » princes se soumettoient à ses » décisions, & que les savans » lui demandoient le secours » de ses lumieres ». D'Avila passa les 17 dernieres années de sa vie dans des infirmités continuelles & les douleurs les plus aiguës; il s'écrioit souvent: *Domine adauge dolorem sed adauge etiam patientiam* (Seigneur, augmentez mes douleurs, mais augmentez aussi ma patience). Il mourut le 10 mai 1569. On a de lui des *Lettres spirituelles* & des *Traités de piété*, traduits en françois par Arnauld d'Andilly, Louis de Grenade &

Louis Munnoz ont écrit ſa Vie.

AVILA, (Sanche d') ainſi appellé de la ville de ce nom, en Eſpagne, qui fut ſon berceau l'an 1546, ſortit d'une famille diſtinguée. Sa naiſſance l'illuſtra moins que ſa ſcience & ſes prédications, qui eurent un grand ſuccès. Il fut confeſſeur de Ste. Thérèſe. On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagene, puis celui de Siguenza, & enfin de Placentia, où il mourut en 1626. Il a laiſſé des *Sermons*, des *Traités de piété*, & les *Vies de S. Auguſtin & de S. Thomas*.

AVILA, (Sanche d') général Eſpagnol, célebre dans les guerres des Pays-Bas. Il ſe diſtingua ſur-tout ſous Alexandre de Parme.

AVILA, (Gilles Gonzalès d') hiſtoriographe du roi d'Eſpagne pour la Caſtille, vit le jour dans la ville dont il portoit le nom, & mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. Il publia en Eſpagnol l'*Hiſtoire des Antiquités de Salamanque*, le *Théâtre des Egliſes des Indes*, &c.

AVILA. *Voyez* DAVILA.

AVILER, (Auguſtin-Charles d') naquit à Paris en 1653. Le goût de l'architecture l'engagea de s'embarquer à Marſeille, pour aller perfectionner ſes talens à Rome. La felouque ſur laquelle il étoit monté, fut priſe par des Algériens. Mené à Tunis, il donna le deſſin de la ſuperbe moſquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut ſa liberté que 2 ans après, & ne s'en ſervit que pour aller admirer & étudier les chef-d'œuvres de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier une porte magnifique, à la gloire de Louis XIV, en forme d'arc-de-triomphe. Les états du Languedoc créerent pour lui un titre d'*Architecte de la Province*, en 1693. Cet emploi l'engagea à ſe marier à Montpellier. Il y mourut en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'Architecture*, 2 vol. in-4°, qui eſt eſtimé. Cet ouvrage a été imprimé pluſieurs fois a Paris & à La Haye, avec des augmentations. L'édition la plus belle & la plus complette, eſt celle de 1750 & 1755. Mariette y joignit pluſieurs nouveaux deſſins, & un grand nombre de remarques utiles. D'Aviler avoit auparavant traduit de l'italien, le VIe. livre de l'*Architecture de Scamozzi*.

AVIRON, (Jacques le Bathelier d') avocat au préſidial d'Evreux, l'un des meilleurs juriſconſultes de ſon tems, compoſa, vers 1587, des *Commentaires ſur la Coutume de Normandie*. Après ſa mort, le premier préſident Groulard les ayant fait imprimer, ſans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il vouloit ſe les attribuer, & on le lui reprocha. *Ce livre eſt tant beau*, dit-il, *qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques le Bathelier, ne connu ſous autre nom*. Les *Commentaires* d'Aviron ont été réimprimés avec ceux de Berault & de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol.

AVITUS, (Marcus Auxilius) natif d'Auvergne, d'une famille illuſtre, préfet du prétoire des Gaules ſous Valentinien, maître de la cavalerie ſous Maxime, ſe fit proclamer empereur à Toulouſe en juillet 455, & repouſſa les Van-

dales & les Sueves. Le général Ricimer, auquel il avoit donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de laquelle Avitus l'avoit placé. Ce prince étoit alors dans les Gaules; il passa en Italie pour se maintenir. Mais Ricimer l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale en octobre 456, après un regne de 14 mois. Il fut ordonné évêque de Plaisance; & comme il appréhendoit d'être tué par Ricimer, il résolut d'aller achever sa carriere en Auvergne: mais il mourut en chemin, & son corps fut apporté à Brioude.

AVITUS, (Sextus Alcimus) neveu de l'empereur Avitus, fut élevé sur le siege de Vienne en Dauphiné, après la mort de S. Mammert. Son éminente vertu le fit respecter par Clovis, roi de France, & par Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique le premier fût encore idolâtre, & que le second fût infecté de l'hérésie arienne. Ayant eu une conférence à Lyon avec les évêques Ariens, il les confondit & les réduisit au silence. Le roi de Bourgogne, qui étoit présent, fut si frappé du triomphe de la foi catholique, qu'il l'auroit embrassée, s'il n'eût craint de choquer ses sujets. Sigismond, fils & successeur de Gondebaud, fut plus courageux que son pere; il se rendit aux sollicitations de S. Avit, qui le pressoit d'abjurer l'arianisme. Lorsque ce prince eut trempé ses mains dans le sang de Sigeric son fils, que sa belle-mere avoit accusé d'un crime supposé, Avitus lui fit sentir toute l'indignité de sa conduite, & lui inspira des sentimens de pénitence. Il présida, en 517, au célebre concile d'Epaone, où l'on fit quarante canons de discipline; puis à celui de Lyon en 525. Il se plaignit, au nom de toute l'église des Gaules, de ce que le concile de Palme s'étoit mêlé de juger le pape Symmaque, & dit: « Comme Dieu » nous ordonne d'être soumis » aux puissances de la terre, » aussi n'est-il pas aisé de comprendre comment le supérieur peut être jugé par les » inférieurs & principalement » le chef de l'église ». Il mourut l'an 525, en odeur de sainteté. Il est nommé, le 5 février, dans le martyrologe romain. On l'honore, le 20 d'août, dans l'église collégiale de Notre-Dame de Vienne, où il fut enterré. Ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, en 1643, avec des notes, par le P. Sirmond. Son style est embrouillé, & défiguré par des pointes. Cependant la maniere serrée avec laquelle il presse les Ariens dans quelques-unes de ses lettres, doit nous faire regretter les autres ouvrages qu'il avoit composés contre ces hérétiques.

AULISIO, (Dominique) né à Naples en 1649, s'appliqua à l'étude des langues, des belles-lettres, du droit, de la médecine & de l'architecture; & mourut en 1717, après avoir enseigné le droit à Naples & gouverné l'école d'architecture militaire. Il étoit très-attaché aux sentimens & aux écrits de Platon, ce qui lui attira quelques disgraces. Ses écrits sont: I. *De gymnasii constructione*; II. *De mausolæi architectura*; III. *De Harmonia Timaïca, & numeris medicis*, imprimés ensemble en un vol. in-4°, Na-

ples, 1694. IV. *Historia de ortu & progressu medicinæ.* V. *Delle scuole sacre*, in-4°, 1723. Sa *Vie* se trouve à la tête de cet ouvrage. VI. Des *Commentaires sur les Pandect.* 3 vol. in-4°.

AULU-GELLE, (Aulus-Gellius) grammairien latin, florissoit à Rome, sa patrie, vers l'an 130 de J. C. & mourut au commencement du regne de Marc-Aurele. Il publia un ouvrage en XX livres, intitulé *Les Nuits Attiques*, qu'il nomma ainsi, parce qu'il l'avoit composé à Athenes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de matieres différentes. Il peut servir à éclaircir les monumens & les écrivains de l'antiquité : on y trouve quantité de fragmens des anciens auteurs. Le compilateur auroit dû se dispenser d'y entasser tant de remarques minutieuses de grammaire, & il auroit pu mettre plus de pureté & de clarté dans son style. « Ce n'est, dit un critique, qu'un grammairien de peu de goût, sans élévation, idolâtre des rides de l'antique, & qui, rempli de citations d'Ennius, de Caton-le-Censeur, de Claudius Quadrigarius, ne nomme pas une seule fois Horace, Tite-Live, ni Tacite ». Cette collection qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfans, a eu plusieurs éditions. On estime celle du P. Proust, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4° ; & celle de Leyde par Gronovius, 1706, in-4°. On a encore l'Elzévir, 1651, in-12. En 1776, il en a paru une traduction françoise par l'abbé de V... à Paris, 2 vol. in-12. La premiere édition de l'original est de 1469, in-fol.

AUMALE, (Claude de Lorraine d') étoit le 3e. fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France. Il s'opposa aux Huguenots, & mourut en 1573. Son fils Charles fut un des plus zélés de la Ligue. Le parlement le condamna, comme d'intelligence avec les Espagnols, à être écartelé, en 1595. Il se retira à Bruxelles, où il mourut, en 1631, sans laisser d'enfans mâles.

AUMONT, (Jean d') se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il se signala à la bataille d'Ivry, & mourut en 1595 à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Comper, près de Rennes. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit ; mais il étoit plus vaillant que rusé. Ses manieres dures & impolies, le faisoient passer à la cour pour un *franc Gaulois ;* c'étoit d'ailleurs un sujet fidele, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme & habile. Il s'opposa, en 1588, à l'assassinat du duc de Guise, ordonné par Henri III, & fut d'avis qu'on lui fît son procès dans les regles ; mais lorsque les volontés arbitraires ont remplacé la justice & les loix, de tels conseils ne sont plus de saison.

AUMONT, (Antoine d') petit-fils du précédent, se trouva en divers sieges & combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Rhétel en 1650, & contribua beaucoup au succès de cette jour-

née. Il fut fait maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc & pair en 1665; & mourut dans cette capitale en 1669, âgé de 68 ans.

AUNEZ. *Voyez* CEZELI.

AUNOY, (Marie-Catherine Jurelle de Berneville, comtesse d') veuve du comte d'Aunoy, mourut en 1705. Elle écrivoit facilement dans le genre romanesque. Les gens frivoles lisent encore aujourd'hui ses *Contes des Fées*, 4 vol. in-12; & sur-tout ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Duglas*, in-12. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672 jusqu'en 1679*, sont pleins de fautes. De même que ses *Mémoires de la cour d'Espagne*, en 2 vol. où elle avoit vécu quelque tems avec sa mere; l'on y trouve des imputations injurieuses à cette nation estimable, & sur-tout des contes calomnieux sur l'inquisition: l'auteur avoit trop bien profité des leçons de Mde. des Loges, sa tante, qui étoit protestante, & qui lui avoit inspiré cette haine si naturelle à ceux de cette secte contre un tribunal si redoutable à l'erreur (*Voyez* VAYRAC). Tous ces Romans, fruits d'un peu d'esprit & de beaucoup de galanterie, ne peuvent plaire qu'à la paresse ou à la corruption. Son mari le comte d'Aunoy, accusé du crime de leze-majesté par trois Normands, manqua de perdre la tête. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AVOIE. *V.* HEDWIGE (Ste).

AURAT. *V.* DORAT (Jean).

AURE (Ste.) *ou* AURÉE, de la race des Sarrasins en Espagne, se retira dans un monastere. Les Infideles voulurent la tirer de ce saint lieu, & la faire renoncer au christianisme; mais ayant persévéré dans la foi, elle fut honorée de la couronne du martyre le 19 juillet 856.

AURELE, (Marc). *Voyez* MARC-AURELE ANTONIN.

AURELE, (S.) évêque de Carthage en 388, fut lié d'une étroite amitié avec S. Augustin, de qui il reçut de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des Donatistes. Il montra un grand zele pour ramener ces schismatiques au centre de l'unité; il assembla divers conciles pour discuter les difficultés qu'ils proposoient, & prit tous les moyens qui lui parurent les plus propres à rétablir la paix dans l'église. Son zele ne brilla pas avec moins d'éclat dans l'affaire des Pélagiens. Il fut le premier qui condamna Célestius, disciple de Pélage; & cette condamnation se fit dans un concile tenu en 412. Quatre ans après, il condamna Pélage lui-même dans un autre concile. Il anathématisa la doctrine de cet hérésiarque, avant que S. Augustin se fût mis sur les rangs pour la combattre. Ce saint évêque mourut en 423. S. Fulgence lui donne de grands éloges. Il est nommé sous le 20 de juillet dans le calendrier d'Afrique, qui est du cinquieme siecle.

AURÉLIEN, (Lucius Domitius Aurelianus) naquit dans un village de Pannonie, d'une famille obscure. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut tribun, & défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connoissoit son zele pour la

discipline, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour l'y établir ou pour l'y maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler, en l'attachant à deux branches d'arbres courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs étoient fouettés sur le champ: *Enrichissez-vous*, disoit-il à ses soldats, *des dépouilles de l'ennemi, & non des larmes des citoyens*. Il fut élevé au consulat en 258; & Valérien, qui ne l'appelloit que le libérateur de l'Illyrie & des Gaules, & l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpius Crinitus, dont il avoit été lieutenant dans la Thrace, l'adopta; & Claude II, qui aimoit & estimoit sa valeur & sa sagesse, le fit général de l'Illyrie & de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Elu par l'armée, il fut confirmé par le sénat & par le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans & les Sarmates, assura la paix au-dehors & la tranquillité au-dedans. On lui reprocha d'avoir terni ses victoires, en punissant trop sévérement, & même avec cruauté, de légers propos tenus à Rome sur ses défaites. Il quitta bientôt la capitale de l'empire, pour aller conquérir l'Orient sur Zénobie. Il traversa la Sclavonie & la Thrace, tailla en pieces les barbares, passa en Asie, prit Tyane en Cappadoce, & jura pendant le siege de cette ville qu'il n'y laisseroit pas un chien en vie; mais lorsqu'il s'en fut rendu maître, il se calma, & dit aux soldats qui vouloient la mettre à feu & à sang, qu'il leur permettoit seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreroient. Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avoit conduit elle-même ses armées, n'encouragea pas moins fortement les assiégés, elle se défendit en grand capitaine & en femme piquée. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville, lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie se contenta de lui répondre: *Que c'étoit par la valeur, & non par des promesses, qu'on forçoit un ennemi à ouvrir ses portes.* Cette réponse ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. Elle se rendit bientôt après, l'an 273. Zénobie avoit tenté de se réfugier en Perse; mais Aurélien la fit arrêter & charger de chaînes. Palmyre, qui s'étoit révoltée quelque tems après, fut rasée, & les habitans passés au fil de l'épée. Aurélien, avant cette révolte, avoit déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entr'autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuoit la lettre fiere de cette princesse. Il marcha ensuite contre Firmius, qui s'étoit fait proclamer empereur en Egypte pour venger Zénobie, le défit, & lui ôta la vie par des tourmens recherchés. Delà il vint attaquer Tetricus, qui dominoit dans les Gaules, & qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs Goths, Alains, Roxelans, Sarmates, Francs, Sueves,

Vandales, Allemands, Ethiopiens, Arabes, Indiens, Bactriens, Géorgiens, Sarrasins & Perses. Zénobie & Tetricus suivirent le char de triomphe. La premiere obtint des terres dans le territoire de Tivoli; & le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie. Aurélien lui dit, en le lui donnant: *Qu'il valoit mieux gouverner les beaux pays de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain & de la viande, remit les impôts, fixa le nombre des eunuques, & défendit d'avoir des concubines, si ce n'est une esclave. Il étoit en marche contre les Perses, lorsque Mnesthée, l'un de ses affranchis, le fit tuer près d'Héraclée en 275. Ainsi mourut cet empereur, admiré & haï. Il ne laissa aucun ennemi aux Romains, qui ne l'en regrettèrent pas davantage. Sa cruauté dans les châtimens fit dire de lui: *Qu'il étoit bon médecin, mais qu'il tiroit un peu trop de sang.* On prétend que, dans ses différentes batailles, il avoit tué de sa main plus de 900 hommes. Il assistoit souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. C'est surtout contre les Chrétiens que son humeur barbare s'est signalée; il en fit périr un très-grand nombre dans toute l'étendue de l'empire. Il fit cependant à leur égard un acte de justice, lors des troubles que l'hérésie de Paul de Samosathe occasionna à Antioche; en donnant gain de cause à ceux qui étoient dans la communion de l'Evêque de Rome, qu'il regardoit comme le chef & le grand pontife de cette religion, & en obligeant l'hérésiarque d'abandonner la maison épiscopale à celui à qui le pape adresseroit ses Lettres. « C'étoit, dit un historien, une de ces ames brutes & grossiérement fieres, pour qui tout objet d'orgueil est bon, même le triomphe sur une femme. Naturellement dur & sans pitié, il n'avoit que rarement cette sensibilité apparente que l'amour-propre affiche un moment, pour tromper l'opinion publique, & se livrer ensuite avec plus de sécurité à des penchans atroces ». Il fut le premier empereur qui prit le diadême.

AURÉLIEN, (S.) fut placé sur le siege d'Arles en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *Pallium* & la qualité de vicaire du saint-siege; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitoient la même grace en sa faveur. Le pape l'accorda, & en conséquence il lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourroient naître entre les prélats soumis à sa jurisdiction. « Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, dit-il, il s'éleve des disputes sur la foi, ou s'il se présente quelqu'autre cause majeure, après avoir vérifié les faits & dressé votre rapport, réservez-en le jugement & la décision au siege apostolique; car nous trouvons dans les archives de l'Eglise romaine, que c'est ainsi qu'en ont usé à l'égard de nos prédécesseurs, ceux des vôtres qui ont été honorés de la qualité de vicaires du saint-siege ». Le St. évêque fit plusieurs établissemens utiles & édifians; il instruisit

avec zele & avec cette force que donne l'esprit de Dieu, le peuple & les rois, & donna une regle pleine de sagesse aux religieux d'un grand monastere qu'il avoit fondé à Arles. Il mourut saintement le 12 avril l'an 553, comme le prouve, contre quelques historiens, une inscription découverte en 1308, sur son tombeau, dans l'église de St. Nizier de Lyon. Aurélien est un des évêques d'Occident qui fut le plus alarmé de ce que Vigile avoit signé la condamnation des Trois Chapitres; ce pape lui écrivit une lettre pleine de modération & de raison pour le tranquilliser. *Voy*, VIGILE.

AURELIUS-VICTOR, (Sextus) Africain, vivoit dans le IVe. siecle, sous l'empire de Constance & de Julien l'apostat; né dans la pauvreté, il s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361, & consul avec Valentinien en 369. Il composa, dit-on, une *Histoire Romaine*, que nous avons perdue, & dont il ne nous reste qu'un abrégé. Du moins la sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait conjecturer à quelques savans qu'il n'étoit pas de lui, & qu'il avoit composé un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet abrégé par madame Dacier, à l'usage du dauphin, Paris, 1681, in-4°. Les éditions, *cum notis variorum* d'Utrecht, 1696, in-8°, & d'Amsterdam, 1733, in-4°, sont estimées.

AURELIUS, (Cornelius) Hollandois, chanoine-régulier de St. Augustin, & précepteur d'Erasme, fut honoré par l'empereur Maximilien I de la couronne de poëte. Son disciple devint plus célebre que lui. Aurelius est auteur de deux Traités, l'un intitulé : *Defensio gloriæ Batavinæ ;* & l'autre : *Elucidarium variarum quæstionum super Batavina regione.* Bonaventure Vulcanius publia depuis ces deux Traités, sous le titre : *De situ & laudibus Bataviæ.* On ne sait point quelle année il mourut ; on croit qu'il vivoit encore en 1520.

AURELLI, ou plutôt ARELLI, (Jean Mutio) poëte latin du XVIe. siecle. Ses poésies sont dans les *Délices des Poëtes latins d'Italie.* Il se proposa Catulle pour modele, & ne s'éloigna que de ses obscénités. On trouve dans ses poésies de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement & de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelli, il fut trouvé mort quelque tems après, avec sa mule, au fond d'un puits. Les habitans, que ce gouverneur opprimoit, tirerent de lui cette cruelle vengeance en 1520.

AURENG-ZEB, grand-mogol, se ligua avec un de ses freres contre son pere Schah-Gehan, & l'enferma dans une dure prison, en 1660. Il se défit ensuite de son complice, & fit étrangler les deux autres freres qui lui restoient. Son pere étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou, pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités, en se bornant au pain d'orge, aux légumes & à l'eau. Ce scélérat fut heureux dans toutes ses ex-

péditions. Il conquit les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, & presque toute cette grande presqu'isle que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar. Il campoit ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfans ne le traitassent comme il avoit traité son pere. Il mourut en 1707, âgé de près de 100 ans; vie longue pour un homme agité sans cesse par l'image de ses crimes, qui en portoit les vengeurs dans son cœur, & qui dans ses enfans même ne croyoit voir que ses bourreaux. Voyez l'*Histoire de l'empire du Grand-Mogol*, par le P. Catrou.

AURÉOLE, (Manius Acilius Aureolus) né dans la Dace, fils d'un berger, & berger lui-même, s'enrôla dans la milice, & devint général de l'empire romain sous Valérien. En 262, il délivra ce prince des deux tyrans Macriens; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour aller faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandoit à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, & vainquit l'usurpateur dans une bataille rangée; mais ce prince ayant été assassiné sur ces entrefaites, Auréole se maintint encore quelque tems. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Milan, où il s'étoit réfugié, & lui ayant livré bataille, il le fit prisonnier. Le vainqueur voulut, par un mouvement de magnanimité, lui laisser la vie; mais les soldats, irrités de sa rebellion, le tuerent en avril 268. Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à ses talens supérieurs pour les armes, & lui fit élever un tombeau.

AUREOLUS. *Voy.* AURIOL, & ORIOL.

AURIA, (Vincent) né à Palerme en 1625, & mort dans la même ville en 1710, abandonna le barreau pour la littérature. Il fut assez mal partagé des biens de la fortune; mais il se consola avec les muses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, & quelques-uns en latin. Les premiers sont plus estimés que les seconds. Parmi ceux-là on compte une *Histoire*, assez recherchée, *des Grands-Hommes de Sicile*; à Palerme, 1704, in-4°, & une *Histoire des vice-rois de Sicile*, ibid., 1697, in-fol.

AURIFICUS ou ORIFICUS BONFILIUS, (Nicolas) carme de Sienne, a laissé divers ouvrages de morale & de piété. C'est lui qui a publié les Œuvres de *Thomas Waldensis*. Il vivoit encore l'an 1590, qui étoit le 60e. de son âge. Sa principale production: *De antiquitate & cæremoniis Missæ*, parut à Venise en 1572, in-8°.

AVRIGNY, (Hyacinthe Robillard d') né en 1675 à Caen, jésuite en 1691, mourut l'an 1719. La régence des basses-classes ayant beaucoup affoibli sa santé naturellement délicate, on le fit procureur du college d'Alençon, où il resta comme inconnu, malgré ses talens. On a de lui: I. *Mémoires chronologiques & dogmatiques, pour servir à l'Histoire Ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions & des remarques critiques*, 4 vol. in-12. On s'est plaint que dans cet ouvrage estimable, par l'exactitude des dates & par plus

ſieurs faits très-bien développés, les remarques critiques ſont pouſſées quelquefois juſqu'à la ſatyre ; & c'eſt ſans doute ce qui l'a fait ſupprimer à Rome par un décret du 2 ſeptembre 1727. Mais ce défaut eſt réparé par des avantages qu'on trouve rarement réunis dans les ouvrages de ce genre. Il n'eſt guere poſſible de traiter enſemble l'hiſtoire & les dogmes de la religion avec plus d'ordre & d'intérêt. II. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe, depuis 1600 juſqu'en 1716*, à Paris, 1725, 4 vol. in-12, & réimprimés en 1757, en 5 vol., avec des additions & des corrections, par le Pere Griffet. Le diſcernement des faits, l'exactitude des dates, le choix des matieres, l'élégante préciſion du ſtyle, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs abrégés chronologiques que nous ayons. D'Avrigny peſe les auteurs & leur témoignage ; il les redreſſe, il écarte le faux, diſcute le douteux, & choiſit preſque toujours le vrai. Le ſeul défaut qu'on peut lui reprocher, eſt une partialité outrée, qui paſſe tout ce qu'on peut imaginer en fait de préjugés nationaux ; il eſt peut-être le ſeul hiſtorien François qui ait oſé juſtifier les cruautés atroces exercées dans le Palatinat ; il le fait avec une contenance qui a de quoi étonner dans un homme de ſon état ; mais il eſt à croire qu'il a travaillé ſur des mémoires infideles & d'une prévention extrême.

AVRILLON, (Jean-Baptiſte-Elie) né à Paris en 1652, minime diſtingué par ſes ſermons & ſa piété, mourut à Paris en 1729, âgé de 78 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. *Méditations & Sentimens ſur la Ste. Communion*, in-12. II. *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12. III. *Conduite pour paſſer ſaintement le tems de l'Avent*, in-12. — *pour paſſer ſaintement le tems du Carême*, in-12. — *pour paſſer ſaintement les octaves de la Pentecôte, du S. Sacrement & de l'Aſſomption*, in-12. IV. *Commentaire affectif ſur le Pſaume* Miſerere, *pour ſervir de préparation à la mort*, in-12. V. L'*Année affective*, ou *Sentimens ſur l'amour divin, tirés du Cantique des Cantiques*, in-12. VI. *Réflexions théologiques, morales & affectives ſur les attributs de Dieu*, in-12. VII. *Commentaire affectif ſur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12. VIII. *Réflexions pratiques ſur la divine enfance de J. C.*, in-12. IX. *Sentimens d'un Solitaire en retraite pendant l'Octave du St. Sacrement*, in-24. X. *Traité de l'Amour de Dieu à l'égard des hommes, & de l'Amour du Prochain*, in-12. XI. *Penſées ſur divers ſujets de Morale*, in-12. Tous ces ouvrages ſont très-eſtimés par les hommes verſés dans les voies ſpirituelles & dans la connoiſſance des cœurs. Ils ſont écrits avec beaucoup d'onction, d'une maniere attachante & perſuaſive. Le ſtyle eſt clair, noble & naturel.

AVRILLOT. (Barbe d') *Voy.* MARIE DE L'INCARNATION.

AURIOL, (Blaiſe d') natif de Caſtelnaudari, doyen de l'égliſe de Pamiers, & profeſſeur de droit canon à Toulouſe, demanda à François I, en 1533, à ſon paſſage par cette ville, d'accorder à l'univerſité le titre de noble, & aux profeſſeurs le

privilege de faire des chevaliers : ce prince le lui accorda. Pierre Daffis, docteur régent, & comte-ès-loix, titre qu'on donnoit aux docteurs qui avoient régenté 20 ans, mit à Blaise d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou & l'anneau au doigt, & fit un beau compliment au docteur-chevalier. Voltaire, d'après Bodin & René Herpin, prétend que des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, craignant de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parens & ses amis. Il mourut vers l'an 1540. Il se mêloit de poésie : nous connoissons sa *Départie d'Amours*, à la suite de la *Chasse d'Amours d'Octavien de S. Gelais*, Paris, 1533, in-4°. *Les joies & douleurs de Notre-Dame*, en vers & en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier est fait d'après les Poésies de Charles duc d'Orléans, pere de Louis XII, dont le manuscrit est à la bibliotheque du roi de France. On a encore d'Auriol quelques ouvrages de jurisprudence, peu connus aujourd'hui; mais le nom de l'auteur est toujours en vénération dans l'université de Toulouse.

AURIOL. *Voyez* ORIOL.

AURISPA, (Jean) natif de Noto en Sicile, secrétaire du pape Nicolas V, mourut vers la fin du XVe. siecle, dans un âge avancé, à Ferrare, honoré & chéri. On a de lui la *Traduction d'Archimede ;* celle du *Commentaire d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore*, Bâle, 1543, in-8°.

AUROGALLUS, (Matthieu) natif de Bohême, professeur des langues dans l'académie de Wittemberg, mourut en 1543. Il publia une *Grammaire hébraïque & chaldaïque*, à Bâle, 1539, in-8°, & une *Géographie de la Terre-Sainte.* Il avoit travaillé à la Version de la Bible allemande, donnée par Luther.

AURORE, déesse de l'antiquité païenne; elle ouvroit les portes du ciel, selon les poëtes, & après avoir mis les chevaux au char du Soleil, elle le précédoit sur un char brillant, traîné par deux chevaux, un grand voile sur la tête reculé en arriere, semant des fleurs sur son passage, & embellissant la nature. Aurore, amoureuse du jeune Titon, l'enleva & l'épousa. Elle en eut Memnon, roi d'Abydos en Egypte. Après la mort de ce prince, elle versa tant de larmes, que la rosée du matin en fut produite. Ceux qui cherchent la vérité sous les enveloppes des fables, disent qu'Aurore étoit apparemment quelque reine, qui se levoit tous les matins avec Titon pour contempler le ciel. Mais ceux qui réfléchissent que les païens ont personnifiés & déïfiés tous les êtres, ne voient ici qu'une de leurs fictions ordinaires. Ce n'est que lorsque l'histoire nous montre des rapports certains avec la fable, qu'on est fondé à croire qu'elle lui a servi de fondement.

AUROUX DES POMMIERS, (Matthieu) conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnois, étoit prêtre & docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire* fort estimé & rare *sur la Coutume de Bourbonnois*, 1732, 2 parties in-fol. En 1741, il a donné des additions à son ouvrage.

AUSONE, (Jules) pere du poëte de ce nom, natif de Basas en Aquitaine, vers l'an 287, premier médecin de l'empereur Valentinien, se fraya des routes nouvelles dans son art qu'il exerçoit gratuitement. Il étoit philosophe, mais sans faste, sans passions, sans desirs ambitieux; jouissant, dans la médiocrité, d'une paix précieuse. Il se vit élever aux honneurs, sans les rechercher. Il fut préfet de l'Illyrie, & sénateur honoraire de Rome & de Bourdeaux. Il mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de 90 ans. Son fils l'a célébré dans ses vers. Nous n'avons plus les livres de médecine d'Ausone le pere.

AUSONE, (Decius magnus) fils du précédent, professoit la grammaire & la rhétorique à Bourdeaux, lorsque Valentinien I le fit venir à Treves où étoit sa cour, & le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien son fils, qui étoit alors Auguste. Il fut élevé aux premieres dignités de l'empire; à celle de préfet du prétoire par Valentinien, & à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bourdeaux. Il y mourut en 394, dans la 85me. année de son âge. Ausone avoit de l'esprit, de la facilité, & une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût, & de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. Ce qu'il a fait de meilleur, sont ses petits poëmes, & sur-tout sa dixieme Idylle, qui est une *Description de la Moselle*. Cette piece a été publiée séparément avec de longs commentaires par Marquad Fréher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son Panégyrique de Gratien seroit quelque chose d'achevé. Son but dans ce discours, étoit de remercier le prince de ce qu'il l'avoit élevé au consulat en 378. Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone étoit idolâtre; mais il est prouvé qu'il étoit chrétien, par son Idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poëme, où il enseigne à ses disciples la maniere de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages, montrent qu'il étoit peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, & qu'il y fut excité par l'exemple & les lettres de S. Paulin. Ce grand homme avoit été son disciple, & n'oublia jamais le soin qu'il avoit pris de son éducation; il lui exprima sa reconnoissance de la maniere la plus forte & la plus tendre, en lui donnant les noms de *précepteur*, de *patron* & de *pere*, & en déclarant qu'il lui devoit tout :

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguæ, togæ, famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, pater, &c.
Carm. 10, v. 93.

La meilleure édition des Œuvres d'Ausone, est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphini*, & qui fut publiée, en 1730, par l'abbé Souchai, & par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres. L'abbé Jaubert en a donné une traduction, 1769, 4 vol. in-12. Ausone avoit composé les *Fastes Consulaires* jus-

qu'à l'an 383 ; mais cet ouvrage est perdu.

AUSONE, (S.) prêcha l'évangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnoit encore. Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de Jesus-Christ. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des barbares qui s'étoient jetés sur les Gaules. Les reliques de S. Ausone furent brûlées par les Huguenots en 1568.

AUSPICE, (S.) évêque de Toul dans le Ve. siecle, étoit, selon S. Sidonius Apollinaris (*Lib. 4*, *Ep. 17*), l'un des plus illustres prélats des Gaules. Sa science profonde, son éloquence, sa foi, ses œuvres, tout le rendoit extrêmement recommandable. Le comte Arbogaste, ayant demandé à S. Sidonius quelques explications des livres saints, celui-ci le renvoya à S. Loup de Troyes ou à S. Auspice de Toul, comme à des prélats plus capables que lui, de satisfaire à sa demande. Il ne vécut guere au-delà de l'an 474. On trouve son nom, au 8e. jour de juillet, dans le martyrologe de Baronius, & dans celui de du Saussai. On a de lui une *Lettre* en vers, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Treves, & depuis, selon quelques auteurs, évêque de Chartres. Elle se trouve dans la Collection de du Chesne, tom. 1. Il y a une Lettre de S. Sidonius à S. Auspice pour lui recommander un nommé *Pierre ;* elle est la 10e. ou la 11e. du livre des Lettres de Sidonius ; mais Baronius croit qu'il s'agit là d'un autre S. Auspice.

AUSSUN, (Pierre d') grand capitaine d'une famille noble & ancienne de Bigorre, servit pendant 40 ans avec beaucoup de réputation, & se distingua surtout à la bataille de Cérisoles ne 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562. Le nombre des fuyards fut d'abord si grand, qu'il fut emporté par eux ; mais revenant sur ses pas, il se rangea près du duc de Guise, & contribua beaucoup à la victoire des Catholiques. Cependant la douleur, d'avoir fui devant l'ennemi, le toucha tellement, qu'il en mourut là même année à Chartres, suivant les uns, & à Paris, suivant d'autres.

AUSTREGESILE, (S). *vulgò* S. OUTRILLE, archevêque de Bourges, né en cette ville l'an 551, mourut en 624, après avoir gouverné saintement son église pendant 12 ans. Avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondit à ses parens qui vouloient le marier : « Si j'avois une » bonne femme, je craindrois » de la perdre ; si j'en avois une » mauvaise, je craindrois de ne » pouvoir m'en défaire ». Le roi Gontran le respectoit comme son pere, & avoit souvent recours à ses lumieres. Un nommé Bettelin, qui avoit détourné les finances du roi, en rejeta le crime sur ce Saint. Celui-ci soutint son innocence. Le prince, ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce qu'on appelloit dans ce tems-là le *Jugement de Dieu ;* mais le jour même où ce jugement devoit avoir lieu, Bettelin tomba

de cheval & mourut misérablement, ce qui fut regardé généralement comme un effet de la vengeance divine, qui vouloit épargner au saint prélat cette épreuve judiciaire. Sa *Vie*, écrite par un auteur contemporain, a été publiée par Mabillon, & par les Bollandistes.

AUSTREMOINE, (S.) l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par l'église de Rome, vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne, & mourut en paix, après avoir opéré plusieurs conversions. Le détail de ses actions nous est inconnu. Mabillon a publié l'histoire de la translation des reliques de Saint Austremoine à Mauzac, avec des remarques.

AUTCAIRE. *Voyez* OGER.

AUTELS, (Guillaume des) poëte françois & latin, naquit à Mont-Cénis, près de Charolles en Bourgogne, vers l'an 1529, & mourut vers 1580. Il savoit le grec & le latin, & en farcissoit ses vers. On a aussi de lui quelques ouvrages en prose de très-médiocre mérite. Des Autels avoit une Iris réelle ou feinte, comme tous les poëtes de son tems. Il l'appelle *sa Sainte*, & déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur, détaché des sens: on sait que ces amours romanesques ont été long-tems de mode. *Voyez* PÉTRARQUE & NOVES.

AUTHIER DE SISGAU, (Christophe d') né à Marseille, en 1609, bénédictin de l'abbaye de S. Victor, dans la même ville, institua à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des *Prêtres du S. Sacrement*, pour les missions & la direction des séminaires. Authier fut fait évêque de Bethléem en 1651. Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borely, prêtre de sa congrégation, a écrit sa Vie, Lyon, 1703, in-12, qui est un tableau des principales vertus religieuses & sacerdotales.

AUTHON. *Voyez* AUTON.

AUTOLICUS, fils de Mercure & de Chioné, selon les poëtes, apprit de son pere le métier de voleur, avec le pouvoir de prendre différentes formes, & d'en donner à ses larcins : ce qui a fait dire à Ovide,

Nascitur Autolicus furtum ingeniosus ad omne.

AUTOLYCUS, philosophe grec, vers l'an 340 avant J. C., a laissé quelques *Traités d'Astronomie*, que Joseph Auria de Naples a mis en latin : sous ces titres *De Sphæra* & *De Syderum Ortu*. — Il ne faut pas le confondre avec AUTOLYCUS, philosophe du 2e. siecle, auquel S. Théophile, évêque d'Antioche, a adressé trois *Livres* contre les calomniateurs de la Religion chrétienne.

AUTOMNE, (Bernard) natif de l'Agénois, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'une *Conférence du Droit françois avec le Droit romain*, dont la 3e. édition a paru en 1629; il avoit alors 44 ans. Son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux*, 1644, 2 vol. in-fol., a été imprimé avec les observations de P. Dupin, Bordeaux, 1728, in-fol.

AUTON, (Jean d') & non pas ANTON, comme quelques-uns ont écrit, augustin,

abbé de l'Angle & historiographe de France sous Louis XII, écrivit l'*Histoire, depuis l'an 1499 jusqu'en 1508*, avec la fidélité d'un témoin qui dépose. Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premieres années de cette Histoire en 1620, in-4°, & les deux dernieres qui avoient paru dès 1615, in-4°, avec l'*Histoire de Louis XII par Scyssel*; les trois autres n'ont pas encore vu le jour. Il mourut en 1527.

AUTPERT ou AUSBERT, natif de Provence, bénédictin, abbé de St. Vincent de Voltorne dans l'Abruzze, fit sur les *Pseaumes*, le *Cantique des Cantiques*, & l'*Apocalypse*, des Commentaires, qu'on trouve dans la *Bibliotheque des Peres*, & dans la *Collection* de Martenne. Il mourut en 778. Il demanda au pape l'approbation de ses ouvrages, persuadé que rien n'étoit plus propre à constater l'orthodoxie d'un ouvrage que le jugement du chef de l'église.

AUTREAU, (Jacques d') peintre par besoin & poëte par goût, & constamment attaché à ces deux professions, mourut dans la pauvreté à l'hôpital des Incurables de Paris sa patrie, en 1745. D'Autreau, d'un caractere sombre & mélancolique, a fait des comédies qui ont fait rire, & qui amusent encore. Il avoit près de 60 ans, lorsqu'il s'adonna au théâtre, qui demande toute l'imagination & la vivacité de la jeunesse. Ses intrigues sont trop simples; on voit tout de suite le dénouement, & on perd le plaisir de la surprise. Les Œuvres d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12. Le plus connu des tableaux de ce peintre, est celui de Diogene, la lanterne à la main, cherchant un homme, & le trouvant dans le cardinal de Fleuri. D'Autreau vivoit fort retiré, méprisant tout ce que les autres estiment, & ne s'accordant avec le public que dans le peu de cas qu'il faisoit de lui-même.

AUVERGNE, (Martial d') *Voy.* MARTIAL D'AUVERGNE.

AUVIGNY, (N. Castres d') né dans le Hainaut, demeura quelque tems avec l'abbé des Fontaines, qui forma son goût. Il entra ensuite dans les chevaux-légers de la garde, & fut tué au combat d'Ettinghen en 1743, âgé de 31 ans. C'étoit un homme d'esprit & d'imagination. On a de lui: I. Les prétendus *Mémoires de Mde. de Barneveldt*, 2 vol. in-12. II. Un *Abrégé de l'Histoire de France & de l'Histoire Romaine*, par demandes & par réponses, 2 vol. in-12, qui peut être utile à la jeunesse. III. Les 3 premiers volumes & la moitié du 4e. de l'*Histoire de Paris*, en 5 vol. in-12. IV. Les 8 premiers volumes des *Vies des Hommes illustres de la France*, in-12. Le 9e. & le 10e. ont été publiés en 1744, par son frere, chanoine prémontré: il y a des anecdotes curieuses & des faits peu connus; mais l'auteur a préféré les ornemens du style, à l'exactitude historique. » Il ignoroit, dit un critique, » que l'affectation d'esprit, la » recherche des ornemens pré- » férés à l'exactitude historique, » qu'un ton quelquefois roma- » nesque, un style inégal, » trop exalté dans quelques » endroits, trop plat dans d'au- » tres, &c., sont des défauts

» exclusifs pour obtenir le titre » de bon historien; peut-être » la maturité de l'âge l'en eût-» elle corrigé ». M. Turpin, un des continuateurs de l'ouvrage, a porté ces défauts beaucoup plus loin.

AUXENCE, Arien, de Cappadoce, intrus dans le siege de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile de 93 évêques, à Rome, en 372. Il étoit né pour être plutôt homme d'affaires, qu'évêque. Il ne savoit pas le latin; il ne connoissoit que l'intrigue. Il posséda pourtant cet évêché jusqu'en 374, année de sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec AUXENCE, surnommé *le jeune*, qui voulut disputer, vers l'an 385, le siege de Milan à St. Ambroise, & que les Ariens reconnurent pour évêque. On voit dans les écrits de St. Ambroise un beau Sermon que ce Saint Docteur fit contre cet usurpateur.

AUXILIUS, prêtre du IXe. siecle, ordonné par le pape Formose, publia en 907 trois Traités contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose. Deux de ces Traités sont dans le *Traité des Ordinations* du P. Morin. Ils sont écrits avec beaucoup de fermeté & de liberté. L'auteur y démontre la validité des ordinations faites par des évêques illégitimes, pourvu cependant qu'ils soient véritablement évêques; que Formose, pour avoir été transféré d'un siege sur un autre, ne laisse pas d'être évêque légitime. Le P. Mabillon les a fait imprimer tous trois dans ses *Analectes*, in-fol.

AUZANET, (Barthélemi) naquit en 1591, & fut reçu avocat en 1609. Il eut une place au conseil établi en 1665, pour la réformation de la justice. On le fit à cette occasion conseiller d'état. Il mourut en 1673, avec la réputation d'un magistrat éclairé & integre. On a de lui des *Notes sur la Coutume de Paris*, des Mémoires, des Arrêts, &c. Le recueil de ses ouvrages a été publié en 1708, in-folio.

AUZOLES. *V.* PEYRE (la).

AUZOUT, (Adrien) célebre mathématicien du 17e. siecle, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'académie des sciences de Paris. Il inventa en 1667, le micrometre, sur lequel il publia un Traité, imprimé au Louvre dans le recueil de l'académie, in-folio, 1693. Quelques Anglois lui disputerent la gloire de cette invention. Il eut encore la premiere idée d'appliquer le télescope au quart-de-cercle astronomique, dont quelques savans ont fait honneur à Piccard, qui perfectionna cette idée.

AXA, fille de Caleb, fut promise à celui qui emporteroit la ville de Cariat-Sepher, qui lui étoit échue en partage; ce que Othoniel ayant exécuté, il obtint Axa.

AXERETO ou ASSERETO, (Blaise) général des galeres de Genes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale de l'isle de Ponce, où il fit prisonnier Alfonse V, roi d'Aragon, & plusieurs autres princes. Il se signala aussi contre les Vénitiens.

AXIOTHÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisoit en homme pour aller

entendre son maître. D'autres femmes qui voulurent l'imiter, donnerent lieu à beaucoup de bruits défavorables à la vertu du *divin* Platon.

AYALA. *Voyez* INTERIAN & AJALA.

AYBERT, (S.) moine bénédictin du monastere de Saint Crepin dans le Hainaut, né en 1060 au diocese de Tournai, fut ordonné prêtre par Burchard, évêque de Cambrai, avec un pouvoir particulier d'administrer dans sa cellule les sacremens de pénitence & d'eucharistie : pouvoir qui lui fut confirmé par Paschal II & Innocent II. Cependant il renvoyoit les pénitens à leurs évêques, à moins qu'ils n'eussent quelque répugnance à se confesser à eux. Il disoit tous les jours deux Messes, une pour les vivans, & l'autre pour les morts (*); & pratiquoit de très-grandes austérités : son abstinence sur-tout passoit pour une espece de prodige. Il mourut le jour de pâques de l'an 1140. Sa Vie a été écrite aussi-tôt après sa mort par l'archidiacre Robert, qui l'avoit connu beaucoup. Elle a été publiée par Surius & Bollandus.

AYGULFE (S.) *ou* AYEUL, vulgairement S. AOUST, archevêque de Bourges vers l'an 820, mourut le 22 mai 840. Théodulphe, évêque d'Orléans, lui donne de grands éloges, & le titre de patriarche, dans la 42e. Epître du IVe. liv. de ses poésies. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, & qui est une paroisse de l'archiprêtré de Châteauroux.

AYLE *ou* AGILE, (S.) fils d'Agnoald, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, roi d'Austrasie, fut élevé dans l'abbaye de Luxeuil, où il embrassa la vie monastique. Sa piété & son zele le firent choisir pour aller prêcher l'évangile aux Infideles de delà les Vosges, jusqu'en Baviere. A son retour, il fut élu abbé de Rebais, où il mourut en 650. Sa Vie, écrite par un anonyme, a été publiée par Mabillon.

AYLON, (Luc Vasquès d') Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à St.-Domingue, s'est rendu célebre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avoit fait un grand armement contre Fernand Cortès, qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique, avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès ; & voyant qu'il rejetoit aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une défense de passer outre sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyoit à Cuba; mais d'Aylon engagea le patron de le mener droit à St.-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, qui lui valut des provisions de gouverneur de la province de Chicora, où les dépenses qu'il y fit, le ruinerent. On croit qu'il périt

(*) Un décret d'Honorius III a depuis réformé l'usage de dire plusieurs Messes, & ne l'a laissé subsister que pour le jour de Noël.

dans un second voyage de la Floride.

AYMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'histoire, que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean Sans-Terre, épousa le comte de la Marche, dont l'arriere-petite-fille Marie, héritiere de ce comté, le céda à Philippe-le-Bel. Il devint le partage de Jean, 5e. fils de Louis duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de 30 ans en ôtage en Angleterre, & mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, fut pere de François I, qui le réunit à la couronne.

AYMAR, (Jacques) paysan de St.-Véran en Dauphiné, se vantoit de découvrir, *par le moyen de la baguette divinatoire*, les trésors, les métaux, les bornes des champs, les larrons, les homicides, les adulteres. On dit qu'il les poursuivoit à la piste, conduit par la seule agitation de la baguette qu'il tenoit à la main, & par les émotions violentes qu'il ressentoit dans les endroits par lesquels ils avoient passé. Quelques savans ont traité cette vertu occulte de chimere & d'imposture, d'autres ont soutenu qu'elle étoit naturelle, d'autres enfin y ont soupçonné de la magie : si les faits qu'on en raconte étoient vrais, il n'y auroit que ce dernier parti à prendre, comme l'a prouvé par des observations multipliées le P. Le Brun, dans son *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, t. 1. Le P. Kircher, qui a profondément traité la matiere des sympathies, du magnétisme, & tous les secrets de la physique corpusculaire, observe également qu'aucune explication naturelle ne peut rendre raison des phénomenes de la baguette. *Ac proindè omnes ridendi sunt, qui virgulas illas bifurcatas manibus apprehensas, a tam subtili halituum vi concitari posse sibi imaginantur* (Mund. subt. l. 10, sect. 2, cap. 7). La réputation qu'Aymar s'étoit faite dans sa province, ne s'est pas soutenue à Paris, où l'on assure qu'il a échoué à l'hôtel de Condé en 1693 : ce qui a donné lieu à un auteur estimé de faire une observation applicable à une multitude de phénomenes de ce genre, en particulier, à tout ce que l'on raconte des magnétiseurs & des hydroscopes. « Une cause » naturelle, dit-il, doit toujours » agir de la même maniere dans » les mêmes circonstances phy» siques, & son effet ne peut » dépendre des vues différen» tes des hommes ; donc le » tournoyement de la baguette » n'est pas l'effet d'une cause » physique & naturelle ; il ne » peut être que l'effet d'une » cause capable de se contre» dire. Dieu l'ordonne ainsi, » afin qu'on puisse se détrom» per, & que le mensonge ne » prenne pas la consistance de » la vérité ; conformément à ce » qui est écrit dans Isaïe. *Ego » Dominus irrita faciens signa » divinorum & ariolos in furorem » vertens* ». V. VALLEMONT.

AYMON, (Jean) écrivain Piémontois, accompagna en France l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier. Il se retira ensuite en Hollande, où il embrassa le calvinisme. Quelques années après, il feignit de

vouloir rentrer dans l'église romaine. Clément, garde de la bibliotheque du roi, lui obtint un passe-port pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, & le mit au séminaire des missions étrangeres. Pendant ce tems-là, Clément lui donna une entiere liberté dans la bibliotheque du roi; mais par la plus noire ingratitude pour tous les services qu'il en avoit reçus, il vola plusieurs livres; entr'autres l'original du *Synode de Jérusalem*, tenu en 1672. Il fit imprimer ce manuscrit en Hollande, avec des *Lettres de Cyrille Lucar*, & quelques autres pieces, sous ce titre: *Monumens authentiques de la Religion des Grecs, & de la fausseté de plusieurs Confessions de foi*, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance crasse & la mauvaise foi de l'auteur. On a encore d'Aymon: I. *Les Synodes nationaux des Eglises Réformées de France*, imprimés en 1710, 2 vol. in-4°. II. *Tableau de la Cour de Rome*, 1707, in-12: ouvrage où il déploie tout le fanatisme des nouvelles sectes. III. Une mauvaise *Traduction* des *Lettres & Mémoires du nonce Visconti*, 1719, 2 vol. in-12.

AYRAULT. *V.* AIRAULT.

AZADE, (S.) eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut une des victimes de la cruelle persécution contre les Chrétiens, ordonnée par ce prince en 341. Ce tyran ignoroit qu'Azade étoit Chrétien, ou bien il ne croyoit pas qu'on oseroit commencer l'exécution de son édit par les gens de son palais. Il fut si vivement touché de la mort d'Azade, qu'il estimoit pour sa fidélité & sa vertu, qu'il publia un autre édit, par lequel il restreignoit la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines & aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe & de tout âge, dont on ne sait pas les noms. Sozomene en compte seize mille; mais un ancien écrivain Persan en fait monter le nombre jusqu'à deux cent mille. On ne cessa de massacrer les Chrétiens depuis la sixieme heure du vendredi saint, jusqu'au dimanche de la Pentecôte. « La croix, » dit S. Maruthas, qui a écrit » l'histoire de cette persécu- » tion, germa sur le bord des » ruisseaux de sang. La vue de » ce signe salutaire fit tressail- » lir de joie la sainte troupe » des fideles; elle les remplit » d'un nouveau courage qu'ils » inspirerent aux autres. Eni- » vrés des eaux fécondes du » divin amour, ils enfanterent » une race spirituelle digne de » leur succéder ». Assémani a publié les actes de S. Azade & d'autres martyrs Persans, durant cette persécution, dans le 1er. tome des *Acta mart. Orient.*

AZAEL, frere de Joab, étoit si léger à la course, qu'on le comparoit aux chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1053 avant J. C.

AZAEL. *Voyez* HAZAEL.

AZARIAS *ou* OZIAS, monta sur le trône de Juda, après le meurtre de son pere Amazias, l'an 810 avant J. C. Il marcha contre les Philistins, avec une armée de 300 mille hommes, & remporta de grands avantages sur eux. Il vainquit

ensuite les Arabes & les Ammonites. Il fit abattre les murs de Geth, de Jamnie & d'Azot. Ses victoires lui enflerent le cœur; il voulut offrir de l'encens sur l'autel des Parfums, & s'attribuer les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron. Il fut tout-à-coup couvert de lepre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté, & de demeurer de hors la ville jusqu'à sa mort; il pleura son péché, & mourut l'an 759 avant J. C. Il fut enterré dans les champs où étoient les tombeaux des rois, mais dans un endroit séparé, parce qu'il étoit lépreux. Josephe (*Ant., l. 9, c. 11,*) dit que lorsqu'Azarias entreprit d'offrir l'encens dans le temple, on sentit un grand tremblement de terre, & que le temple s'étant ouvert par le haut, un rayon de lumiere frappa le front du roi, & qu'aussi-tôt il fut couvert de lepre. Il ajoute que le tremblement de terre fut si violent, qu'une partie de la montagne, qui est à l'occident de Jérusalem, se détacha & roula l'étendue de quatre stades, & que par-là les jardins du roi furent endommagés par les terres qui y furent amoncelées.

AZARIAS, fils d'Obed, prophete qui fut envoyé par le Seigneur au-devant d'Asa, roi de Juda, qui venoit d'avoir remporté une victoire signalée sur Zara, roi de Chus, pour l'exhorter à demeurer ferme dans le culte du vrai Dieu. Le discours du prophete fit tant d'impression sur le roi, qu'il fit exterminer tout ce qui restoit d'idoles dans ses états, 2 *Par. 15*.

AZARIAS, capitaine Juif, à qui la garde de Jérusalem fut confiée avec un autre capitaine nommé *Joseph*, par Judas Machabée. Ces deux officiers ayant appris l'heureux succès des armes de Judas, voulurent aussi rendre leur nom célebre en allant combattre les ennemis; mais ils furent bien trompés dans leur attente, car ils furent vaincus par Gorgias près de Jamnia, & perdirent deux mille hommes pour avoir combattu sans ordre, & sans cet esprit qui donne la victoire sur les ennemis de Dieu: aussi l'Ecriture-Sainte nous dit-elle qu'ils n'étoient pas du nombre de ceux par les mains desquels le Seigneur vouloit opérer le salut d'Israël: *Ipsi non erant de semine virorum illorum, per quos salus facta est in Israël.* I. Mach. 5.

AZARIAS. *V.* ABDENAGO.

AZARIAS, rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu, intitulé: *La lumiere des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, 1 vol. in-12, dans lequel il discute plusieurs points d'histoire & de critique. Les livres des Chrétiens, qu'il connoissoit beaucoup, y sont souvent cités.

AZE, (le rabbin) compila le *Talmud de Babylone* l'an 500, ou 600, suivant le Pere Morin.

AZER. *Voyez* ASER.

AZEVEDO, (Ignace) jésuite, né à Porto en 1527, chef d'une troupe de 39 missionnaires, qui s'embarquerent en 1570 pour la conversion des sauvages du Brésil. Le nommé Souri, corsaire de Dieppe, s'étant rendu maître du navire qui les portoit, les immola tous aux mânes de Calvin, dont il avoit embrassé les dogmes. L'élégant auteur du *Theatrum*

crudelitatis, observe que les hérétiques, non contens d'une criminelle indifférence à l'égard de l'instruction des Barbares, empêchoient encore, par des cruautés atroces, les Catholiques de leur porter la lumiere de la foi :

... Fluctusque sacro scelerata cruore
Inficit, externis Christum ut procul arceat oris;
Scilicet ut genio quæ negligit ipsa nefando,
Per cædes adimat populis ea dona remotis.

Le Pere de Beauvais, jésuite, a écrit la *Vie du Pere Ignace Azevedo, l'histoire de son martyre & de celui de ses 39 compagnons*, 1744, in-12. On y voit le décret du pape Benoît XIV, du 21 septembre 1742, préparatoire à leur béatification. — Il ne faut pas le confondre avec Louis AZEVEDO, autre jésuite Portugais, qui a prêché avec succès l'Evangile en Ethiopie, & mourut en 1634, âgé de 61 ans. Il a traduit en langue éthiopienne le Nouveau-Testament, & un Catéchisme.

AZON, (Azon Portius) jurisconsulte du XIIe. siecle, surnommé *le Maître du Droit & la source des Loix*, professeur de jurisprudence à Bologne & à Montpellier, étoit si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute, que pendant sa prison il s'écrioit souvent : *Ad bestias, ad bestias*; pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce titre, & qui ordonne qu'on modere la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque science ou dans quelque art. Ses juges fort ignorans, s'imaginant qu'Azon les appelloit par le nom qu'ils méritoient, le condamnerent à mort vers l'an 1200, & le priverent des honneurs de la sépulture. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, ne conviennent point de cette fin funeste d'Azon, qu'ils traitent de fable. Nous avons de lui une *Somme* & des *Commentaires sur le Code & les Institutes*, Spire, 1482, in-fol.; mais on ne les consulte plus à présent.

AZOR, (Jean) jésuite Espagnol, professeur à Alcala & à Rome, mourut dans cette derniere ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales* & d'autres ouvrages. Ces institutions jouissoient du suffrage de Bossuet, qui en recommande la lecture dans ses statuts synodaux. Clément VIII en a autorisé l'impression par un bref rapporté au commencement du premier volume. On en a fait différentes éditions à Rome, à Venise, à Cologne, à Lyon, &c.

AZPILCUETA, (Martin) surnommé *Navarre*, parce qu'il étoit né dans le royaume qui porte ce nom, fit ses études en France, à Cahors & à Toulouse. Devenu prêtre & chanoine-régulier de S. Augustin, il enseigna la jurisprudence à Toulouse, à Salamanque & à Coïmbre, étoit consulté de toutes parts, comme l'oracle du droit. Son ami Barthélemi Caranza, dominicain, archevêque de Tolede, ayant été mis à l'inquisition à Rome, sur des accusations d'hérésie, Navarre partit à 80 ans pour le défendre. Le pape le fit pénitencier. Il étoit d'une santé très-

délicate, mangeoit peu, & avoit une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'en rencontroit jamais sans leur donner l'aumône; on remarquoit que sa mule s'arrêtoit lorsqu'elle en voyoit venir. Il mourut à Rome le 21 juin 1580, à 93 ans. Le recueil de ses Ouvrages a été imprimé en 6 vol. in-fol. à Lyon en 1597, & à Venise, 1602. On y trouve plus de savoir que de précision, mais par-tout d'excellens principes, une raison droite & saine. Il étoit oncle de S. François-Xavier, par sa sœur, Marie Azpilcueta, mere du Saint. Il vouloit accompagner son neveu dans le voyage des Indes, & se consacrer à la conversion des Infideles : mais ce courage étoit au-dessus de ses forces. » J'aurois fini là mes jours, » dit-il dans son *Manuel*, si » Xavier, à cause de mon âge, » ne m'eût jugé incapable des » fatigues de sa mission, & s'il » ne m'eût écrit, en partant, » que je me consolasse de son » absence par l'espérance de » nous voir au ciel ».

AZZOLINI, (Laurent) né à Formignagno dans le duché d'Urbin, d'une famille noble, devint évêque de Narni en 1630, & secrétaire d'Urbain VIII. Il eut bien de la peine à quitter son église pour accepter cet emploi, étant extrêmement attaché à ses ouailles, dont il étoit chéri; mais le pape vouloit l'avoir auprès de sa personne, & l'auroit élevé au cardinalat, s'il n'étoit mort à la fleur de l'âge. Il a laissé des *Satyres*, en Toscan, Venise, 1686, in-8°; elles sont sagement écrites & pleines de bonne morale; il y a de la vivacité & de l'élévation.

AZZOLINI, (Decius) né à Fermo dans la Marche d'Ancône, le 23 avril 1623, fut nommé cardinal-diacre par Innocent X, le 9 mars 1650. La reine Christine, qui avoit fixé son séjour à Rome, eut pour lui des attentions & une confiance extraordinaire. Alexandre VII l'avoit donné à cette princesse, pour régir ses affaires fort dérangées par ses profusions, & par le peu d'exactitude qu'on avoit à lui payer ses pensions. D'abord elle fut peu contente de cette précaution, mais elle en comprit ensuite la nécessité & la sagesse. Elle fit d'Azzolini son ami & son héritier; mais il ne jouit que 50 jours de cette succession. Il mourut en 1689, à 67 ans. Avant d'être cardinal, il avoit été secrétaire des brefs *ad Principes*, & s'étoit distingué tellement dans cet emploi par sa belle latinité, par la délicatesse & la sublimité de ses pensées, qu'Innocent X l'appelloit l'*Aigle*.

FIN DU TOME PREMIER.

